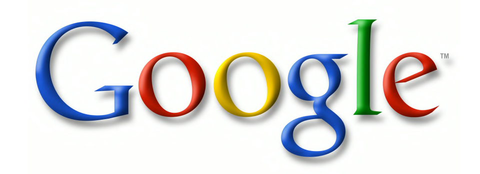
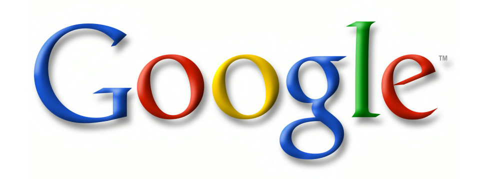
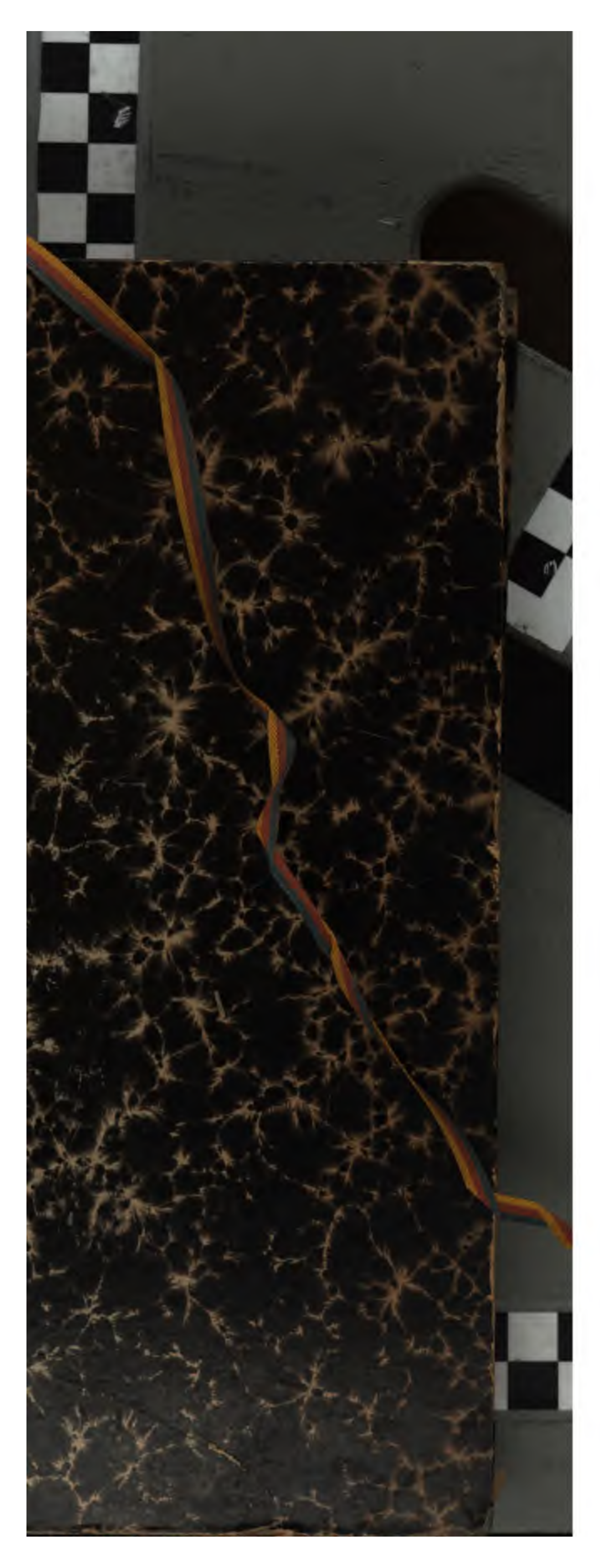







1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



ESSAIS

DE

LINGUISTIQUE ÉVOLUTIONNISTE

APPLICATION
D'UNE MÉTHODE GÉNÉRALE A L'ÉTUDE DU DÉVELOPPEMENT
DES IDIOMES INDO-EUROPÉENS

PAR

PAUL REGNAUD

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28
—
1886

ESSAIS

DE

LINGUISTIQUE ÉVOLUTIONNISTE

ESSAIS

DE

LINGUISTIQUE ÉVOLUTIONNISTE

APPLICATION
D'UNE MÉTHODE GÉNÉRALE A L'ÉTUDE DU DÉVELOPPEMENT
DES IDIOMES INDO-EUROPÉENS

PAR

PAUL REGNAUD

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1886

PRÉFACE

Ce serait nuire à sa bonne intelligence de ce livre de ne pas déclarer tout d'abord que, malgré la diversité apparente des sujets qu'il traite, une même pensée a présidé à leur choix et aux théories qui les entourent; autrement dit, il implique un système. Aussi bien, c'est un aveu qu'on peut faire maintenant sans encourir à priori défaveur ou suspicion. Naguère encore, sous une influence venue d'outre-Rhin, toute idée et, à plus forte raison, toute théorie en matière philologique surtout, était réputée téméraire. Le dédain pour la généralisation n'avait d'égal que l'enthousiasme dont on se piquait pour le fait en soi. On commence à voir autrement les choses et à comprendre que l'esprit humain possède quelque droit et trouve quelque intérêt à généraliser, et que rassembler des faits en s'interdisant à jamais de les coordonner et de les interpréter est une tâche aussi ingrate que peu profitable en somme. Il serait donc superflu de plaider une cause qui est désormais

gagnée devant la majorité des juges. Tout au plus pourrait-on me reprocher, non pas d'esquisser une théorie générale du développement des langues indo-européennes, mais d'avoir devancé le moment où on pouvait le tenter avec espoir de réussir; et ceci ne saurait être que l'objet d'un débat ultérieur où j'aurais à prouver l'opportunité de ma tâche contre des adversaires l'accusant d'être prématurée.

Mais un autre reproche qu'on peut m'adresser et auquel il convient de répondre sur-le-champ, c'est que tout système nouveau ne saurait s'édifier que sur les ruines de celui qui le précède, et que je me suis trop peu préoccupé de faire table rase des idées anciennes avant d'essayer d'y substituer les miennes. La réponse est facile et je ne scandaliserai personne, je l'espère, en affirmant que la principale construction d'ensemble dont j'aie dû tenir compte, — le système de Bopp, — n'est pas un système. La seule de ses parties qui présente un enchaînement rigoureux, à savoir la théorie du renforcement, a été empruntée de toutes pièces aux grammairiens hindous et n'a plus guère à l'heure qu'il est qu'une valeur historique. Le reste est la juxtaposition d'observations tout empiriques et souvent contradictoires entre elles dès qu'on essaie de les subordonner à un principe quelconque. Qu'on n'aille pas cependant se méprendre sur la portée d'une critique à laquelle m'astreint en quelque sorte le cas de justification légitime. Il serait aussi peu équitable de vouloir rabaisser le génie de Bopp et le mérite de ses illustres disciples, comme Pott, Benfey, Schleicher, Corssen, Curtius en Allemagne, Ascoli en Italie, Miklosich en Autriche, Max Müller en Angleterre, Whitney dans l'Amérique du Nord, F. Baudry et M. Bréal en France, pour ne parler que de ses successeurs immédiats, parce qu'ils ont cru que l'heure de poser des principes généraux n'avait pas encore sonné, que de con-

damner en bloc tous les naturalistes d'avant Darwin pour n'avoir pas imaginé une théorie sur l'origine des espèces.

Je n'avais donc pas à lutter d'abord contre les principes de la célèbre école berlinoise, puisqu'elle s'est à peu près dispensée d'en avoir, ou que les conceptions systématiques qu'on peut considérer comme ses principes ont été renversées déjà par l'école nouvelle de la *jeune grammaire*.

D'ailleurs, en ce qui concerne les idées de celle-ci ma tâche était presque aussi simple qu'avec les doctrines de Bopp.

On peut, à toute rigueur, dire des néo-grammairiens qu'ils ont un système, puisqu'ils partent d'un principe supérieur qui sert de critérium à toutes leurs déductions. Mais ce principe, qui consiste à considérer les lois phonétiques comme absolues ou incapables de souffrir d'exceptions, est d'une exagération si manifeste qu'on ne saurait le considérer comme viable et fécond. Du reste, de même que la nouvelle grammaire a détruit le pivot de l'ancienne, c'est-à-dire la théorie du renforcement, celle-ci s'est chargée de soumettre à une constitution libérale l'*absolutisme* des lois phonétiques.

J'étais donc autorisé à considérer le champ comme libre. J'ai cru pouvoir en prendre possession, et voici très sommairement les grandes lignes de l'édifice que j'ai tenté d'y construire.

La loi qui a réduit au monosyllabisme tout ce qui est d'origine germanique dans la partie primitive du vocabulaire anglais est une loi générale ; du moins elle a gouverné tout le mouvement phonétique des langues indo-européennes, depuis le moment le plus reculé où il nous est possible d'atteindre soit par l'observation directe, soit par l'induction. Cette loi n'est du reste que l'application dans le domaine de la linguistique du principe qui dirige tout ensemble l'activité spontanée de la nature et les combinaisons de l'industrie humaine, c'est-à-dire

la tendance vers un but qui consiste à coordonner de plus en plus un maximum de résultats avec un minimum de moyens.

L'affaiblissement des sons et la réduction des formes, dont je laisse plus ou moins l'organisme primitif à l'état de problème, sont en conséquence le signe visible et l'effet constant du mouvement naturel du langage.

La mobilité des sons, soit qu'on les considère isolément ou associés entre eux dans la pente qu'ils suivent vers une forme qui exige de moins en moins d'efforts pour l'expression de la pensée, a pour agents des organes chez lesquels une souplesse lentement acquise est la condition même du moindre effort. Les sons ont donc varié en s'adoucissant à mesure que les organes de la voix s'enrichissaient de nuances plus nombreuses et de moyens d'émission plus faciles. A chaque perfectionnement de l'instrument correspond une dérivation particulière du son qu'il crée, c'est-à-dire des *variantes phonétiques*.

Les variantes phonétiques multipliées à l'infini, non seulement par l'extension graduelle du clavier vocal, mais encore et surtout par les combinaisons réciproques des sons, forment comme la semence du langage : elles en ont développé avec l'abondance que la nature apporte dans toutes ses créations les rejetons primitifs.

C'est ainsi que les parties originaires appelées racines ont pris naissance. Issues d'une souche commune et étroitement enchaînées entre elles par une parenté directe ou collatérale, elles constituent une grande famille qui descend d'un même auteur ; accrues par un processus exclusivement physiologique et étranger, au moins en apparence, à toute considération de fin, elles n'en ont pas moins offert une occasion et un moyen à l'expression de plus en plus délicate des nuances de la pensée. Les variantes phonétiques sont devenues tout naturellement

et *a posteriori* l'écho de variantes idéologiques ou significatives correspondantes.

Le développement du sens des mots s'est fait à la suite et par le moyen du développement de leur forme.

Et, de même qu'en tenant compte des rapports phonétiques des racines entre elles, on remonte assez facilement à un très petit nombre de formes primitives d'où toutes les autres proviennent, on recule sans trop de peine vers un résidu très limité d'idées à la fois simples et compréhensives (comme celles de briller, crier, agir, séparer, aller, etc.) attachées à ces racines fondamentales, en éliminant tour à tour les nuances d'origine relativement récentes autrefois confondues dans l'idée mère, et qui ont acquis en quelque sorte indépendance et personnalité au fur et à mesure qu'un processus analogue a créé des variantes phonétiques auxquelles elles ont pu s'adapter.

De là le caractère tronqué de toute phonétique qui fait abstraction de la filiation formelle des racines, comme de toute étymologie qui ne prend pas souci de leurs relations significatives, et de toute tentative de généralisation qui ne s'inquiète pas à son tour de l'étroit rapport de ce double enchaînement. Cette méthode est le principe et la source de ce qu'on peut appeler la grammaire transcendante.

Mais si l'ensemble des racines constitue, à ces deux points de vue, une grande famille, chaque racine de son côté a fini par en créer une qui lui est propre. C'est un résultat qu'elles ont atteint par leur union avec les suffixes, — racines d'un genre particulier ou parties détachées des racines elles-mêmes, et, comme tels, représentent, eux aussi, une série de variantes phonétiques qui procèdent plus ou moins directement d'un ancêtre commun.

Au point de vue significatif, tandis que les racines correspondent aux variétés individuelles et concrètes de la pensée, et qu'elles en ont toute la richesse, les suffixes sont en corrélation

avec les catégories logiques ou grammaticales (comme le moi, le toi, le genre, le nombre, etc.) que l'esprit embrasse d'une manière abstraite, et ils en possèdent le caractère limité et fixe.

Leur combinaison avec les racines, qui s'est effectuée au moyen de l'analogie, — c'est-à-dire par un processus psychologique, différent du processus physiologique qui a présidé à l'évolution des racines et des suffixes eux-mêmes à l'état isolé, — permet de classer les formes du langage en deux séries distinctes, selon qu'on considère la partie radicale, celle à laquelle s'attache un sens indépendant de toute catégorie grammaticale ou logique et que constituent les dérivés d'une même racine, — ou bien la partie désinentielle spécialement affectée à caractériser cette catégorie (formations analogues au point de vue de la fonction grammaticale, comme les nominatifs en *s*, les 3es pers. du sing. en *t*, etc.).

On peut dire encore que les suffixes sont en quelque sorte greffés sur les racines dont ils maintiennent ainsi la fixité formelle et qu'ils entourent d'une série de dérivés.

Ces généralités résument, à mon sens, l'ontologie des langues indo-européennes, et je m'en suis inspiré dans toute la suite d'études qui composent mon ouvrage.

A un point de vue plus spécial et en ce qui concerne tout particulièrement la phonétique, les principes que je viens d'indiquer combinés avec l'observation des phénomènes m'ont amené aux conclusions suivantes.

Pour le consonantisme, et abstraction faite des liquides et des nasales qui, dès le principe, se présentent comme telles, on remonte toujours à des groupes, qui paraissent irréductibles, composés d'une sifflante initiale et d'une explosive, probablement aspirée à l'origine, c'est-à-dire figurés par *skh*, *sth*, *sph*. Dans une infinité de cas, *skh* paraît être l'antécédent des deux

autres, et comme les éléments qui constituent ce groupe primitif peuvent se déplacer par une métathèse fréquente, il en est résulté des variantes *khs*, *ths*, *phs*, qui, avec les variantes correspondantes étrangères à la métathèse, ont donné naissance par l'assimilation, l'adoucissement et la réduction des parties qui les composent à toutes les formes qu'accusent les explosives et les sifflantes en groupe ou à l'état simple, dans les idiomes indo-européens de première formation. Les faits m'ont paru généralement justifier cette conception qui est strictement logique, si les groupes en question sont primitifs et si l'évolution des sons a constamment été dirigée par l'affaiblissement, ou la transition d'une forme plus dure à une forme plus douce, et d'une forme plus large à une forme plus étroite.

Pour ce qui est du vocalisme et en vertu des mêmes raisons, je considère *ă* comme la voyelle unique à l'origine. Toutefois, et par l'effet vraisemblable de contractions très anciennes et que nous ne pouvons que constater sans être à même d'en retracer la marche, c'est presque toujours d'un *â* que nous avons à partir pour l'explication des formes en présence desquelles les documents nous placent. Combiné avec la semi-voyelle *v*, *â* a donné *ô*, d'où la série, *ó*, *ou*, *û*, *u*, et; simplement affaibli, il s'est transformé en *ê*, d'où *ê*, *ei*, *î*, *i*.

Ces indications très générales des principes qui m'ont guidé rendent comptent du titre que j'ai choisi pour relier des études qui convergent toutes vers la démonstration de ce principe que les sons, ou l'étoffe du langage, comme le sens qui en est l'âme, résultent dans leur état actuel d'un développement continu et simultané auquel le mot d'évolution convient parfaitement. Ajouterai-je que je n'entends pas par là inféoder mes doctrines en matière de linguistique aux théories philosophiques qui se réclament du même nom. Il serait puéril de dissimuler que je vois un grand appui pour mes idées dans ce qu'elles ont

d'analogue au transformisme appliqué à la physiologie générale et à l'histoire naturelle ; mais je laisse à d'autres le soin d'en tirer, s'il y a lieu, une synthèse et des conséquences qui dépassent mon but immédiat.

Différentes critiques d'une portée générale ont été provoquées par quelques-uns des travaux qui figurent dans ce volume ; j'y répondrai brièvement.

On m'a accusé de tenir trop peu compte de l'autorité des maîtres. J'ai déjà répondu implicitement à ce reproche en constatant combien l'œuvre de Bopp laisse à faire à côté d'elle au point de vue de la coordination scientifique. J'ajouterai qu'en matière de science les œuvres de génie elles-mêmes ne sauraient jamais se prévaloir du bénéfice de la prescription, et que la tradition, même quand elle a Bopp pour auteur, ne doit être acceptée par les héritiers que sous bénéfice d'inventaire.

On a blâmé la hardiesse de mes rapprochements sans s'apercevoir qu'on enferme ainsi, à propos de ma méthode, l'activité scientifique dans un cercle vicieux. Ils ont paru téméraires surtout parce qu'ils sont neufs et non *autorisés*. Au point de vue de mes principes, je les crois en général aussi justifiés que ceux au nom desquels on les combat. En dernière analyse, il s'agit donc surtout des principes, et c'est à les discuter que je convie d'abord mes contradicteurs. Récuser en effet les rapports que j'établis entre les faits à priori, ou au nom de principes discutables, pour ne pas dire plus, me paraît aussi peu scientifique que d'écarter de parti pris, par exemple, l'examen des rapports phonétiques et significatifs des racines entre elles, sous prétexte que c'est l'inconnu, et comme si l'inconnu n'appelait pas précisément les investigations de la science, mais en réalité parce qu'on n'a ni le désir ni le loisir de s'occuper de pareilles questions.

Enfin, on m'a repris de ne pas tenir suffisamment compte de l'unité primordiale de la langue mère. Or, qu'entend-on par la langue mère? S'il s'agit du langage parlé par un premier couple, l'Adam et l'Ève de la race indo-européenne, je conviens que ce langage devait être un; mais sérieusement veut-on remonter jusque-là? Si non, si l'on se met en présence d'un peuple ou d'une peuplade déjà nombreuse, divisée en clans espacés sur un territoire assez vaste, on est forcé d'admettre l'existence de dialectes dans ce qu'on est convenu d'appeler avec plus ou moins de propriété la langue mère; et avec cette concession inévitable, s'évanouissent toutes les déductions rigoureuses qu'on tire de l'hypothèse si invraisemblable de l'uniformité de la langue indo-européenne à l'époque voisine de la séparation définitive des différentes tribus qui ont pu à une certaine époque en constituer l'unité à la fois sociale et ethnique.

Ai-je besoin d'ajouter en terminant que la série de mes travaux est incomplète, et que je suis loin d'avoir touché à toutes les questions dont le système exige l'examen? On m'accordera cependant, je pense, que j'ai traité les principales, et qu'il est permis de préjuger par ce que j'ai dit à propos de l'essentiel ce qu'il me reste à dire sur la plupart des points secondaires.

A différents égards encore j'ai à solliciter l'indulgence de mes lecteurs. Souvent mes études n'ont été qu'ébauchées, et je suis le premier à sentir que telle ou telle partie a besoin d'être reprise en sous-œuvre.

Dans certains Mémoires, et tout particulièrement dans ceux qui traitent du vocalisme indo-européen, de la déclinaison des thèmes en *u*, *i*, *r*, et de l'évolution de l'idée de briller, j'ai laissé à dessein, tant pour éviter une refonte complète que pour conserver quelques traces du progrès de mes idées, des

détails que j'ai dû modifier dans des travaux ultérieurs. J'espère donc qu'on n'y verra ni contradictions formelles, ni négligences blâmables.

J'ai à regretter aussi que des difficultés typographiques m'aient en général empêché d'indiquer l'accentuation sanskrite ; je l'ai fait pourtant dans les cas où je l'ai cru le plus nécessaire.

Dans les transcriptions, j'ai adopté à une ou deux variantes près celle de la *Gazette de Kuhn* pour le sanskrit et celle de la grammaire de Spiegel pour le zend.

J'ai été aidé dans la rédaction des Index par l'un de mes élèves, M. Grosset, professeur de seconde au lycée de Mâcon, qui a apporté à cette tâche ingrate un zèle et un soin dont je lui suis vivement reconnaissant.

Lyon, 21 mars 1886.

N. B. — Les parties placées entre crochets [ ] ont été ajoutées au texte des différentes études qui composent ce volume, tel qu'il figurait dans les publications où il a paru d'abord.

NOUVEAUX APERÇUS

SUR LE

VOCALISME INDO-EUROPÉEN

PRÉCÉDÉS D'UNE ANALYSE CRITIQUE

DES SYSTÈMES ACTUELLEMENT EN VIGUEUR [1]

Cet opuscule est le résumé préalable des leçons que je me propose de faire sur le vocalisme indo-européen, si les idées dont elles découlent reçoivent l'approbation des savants. Ainsi s'en expliquent le tour et l'économie.

I

Cette année, Messieurs, nous reprendrons nos études sur le vocalisme indo-européen, examiné principalement dans le sanskrit et les deux langues classiques, le grec et le latin. Je me propose de vous soumettre des faits qui semblent de nature à jeter un nouveau jour sur quelques points importants du domaine scientifique que je viens d'indiquer, et, en particulier, sur l'identité d'origine, au moins dans la plupart des cas, de l'*ō* et de l'*o* dans l'ensemble de la famille aryenne et par suite de l'*ī* et de l'*i*, qui en dérivent par l'intermédiaire de l'*ū* et de l'*u*. Ce point de vue, autant que

[1] [Publié une première fois en brochure. Paris, 1883, Vieweg, éditeur.]

je sache, est neuf ; en tous cas, il diffère essentiellement des théories qui ont été adoptées jusqu'ici, d'une manière plus ou moins générale, sur ces difficiles questions. Il en découle pour moi une tâche préalable qui consiste à analyser rapidement ces théories et à vous indiquer les principales objections qu'elles encourent. Ce sera du même coup justifier mes efforts pour y substituer une conception nouvelle qui me paraît simultanément conforme aux faits que nous examinerons et aux lois générales du langage.

Le système d'explication et de classification du vocalisme indo-européen qui est à la fois le plus ancien et le plus célèbre, est celui que Bopp emprunta dans ses données générales aux grammairiens hindous et auquel Schleicher a fourni sa formule rigoureuse et définitive. Indiquons-en les traits principaux.

L'aryen ou l'indo-européen primitif, d'où sont dérivés les différents dialectes qui en composent la famille, possédait trois voyelles fondamentales, *a*, *i*, *u*, dont la combinaison avec *a* et *a* + *a*, ou *â*, a donné naissance à des voyelles dites *renforcées* de deux degrés (*guṇa* et *vṛddhi* des grammaires sanskrites). L'ensemble de ces combinaisons est représenté par le tableau suivant :

ÉTAT SIMPLE	PREMIER RENFORCEMENT	DEUXIÈME RENFORCEMENT
a. . . .	*a* + *a* = *aa*	*a* + *aa* = *âa*
i. . . .	*a* + *i* = *ai*	*a* + *ai* = *âi*
u. . . .	*a* + *u* = *au*	*a* + *au* = *âu*

Les différents signes simples ou complexes, qui figurent à ce tableau sont les prototypes d'où dérivent dans la plupart des cas, et moyennant certaines modifications sur lesquelles nous n'avons pas à nous arrêter, les voyelles brèves, les longues et les diphtongues de toutes les langues d'origine aryenne.

Ce système, qui a eu presque force de dogme jusqu'à ces dernières années, soulève tout d'abord deux objections préjudicielles auxquelles il est impossible de ne pas attacher une grande importance.

La première, c'est que, comme je l'ai déjà dit, il est emprunté presque de toutes pièces à Pâṇini et aux écoles grammaticales de l'Inde ancienne. Or, si Pâṇini, et ses prédécesseurs comme ses dis-

ciples, ont été de sagaces observateurs et de patients analystes, s'ils ont excellé à grouper des faits extérieurement identiques sous des étiquettes conventionnelles dont le grand mérite, pour l'enseignement oral d'une science aussi compliquée que celle de la grammaire sanskrite, consistait à permettre d'en résumer les principes dans une série de brèves formules, merveilleusement adaptées à la mnémotechnie qu'exigeaient de semblables conditions ; il faut bien reconnaître en même temps, que tout leur savoir est purement empirique, qu'ils n'ont jamais cherché les raisons profondes de la relation des phénomènes soumis à leur examen, qu'ils ne se sont jamais élevés à des conceptions supérieures aux faits, et surtout qu'ils ont manqué d'éléments de comparaison et d'explication empruntés aux langues congénères, dont ils ignoraient, sinon l'existence, du moins la parenté avec le sanskrit. Pour que, dans un pareil état de choses, ils eussent découvert le véritable système vocalique indo-européen, il eût fallu que le sanskrit reflétât ce système avec une transparence et une fidélité qui ne sont ni vraisemblables, ni démontrées par les recherches de la science moderne.

Une seconde objection, préalable à toute étude des faits, résulte des conséquences mêmes qu'entraîne la théorie du renforcement vocalique entendue, du moins, comme elle l'a été en Europe. Il est douteux, en effet, que les Hindous aient attaché quelque importance, ou qu'ils aient même réfléchi, à la question connexe de la chronologie relative des formes. Peu leur importait de savoir si un mot, *cit-ta*, par exemple, était antérieur ou non à *cet-as*. L'essentiel pour eux était de ramener l'un et l'autre à une base hypothétique *cit*, qui rendait compte de leur commune origine, moyennant certains changements réguliers dont ils donnaient la formule. Un pareil procédé semblait bien impliquer le caractère postérieur de la forme la plus éloignée de l'aspect sous lequel on présentait la racine; mais je ne saurais trop répéter que les règles grammaticales des Hindous et leur phraséologie technique sont avant tout des instruments d'abréviation et de concaténation, et que c'est certainement aller au delà de l'horizon de leurs auteurs d'en tirer des conséquences qui dépassent ce but d'ordre exclusivement pratique.

Les savants d'Europe ne pouvaient rester dans ces étroites limites.

Pour eux, l'admission d'une racine *cit* n'était pas une simple notation algébrique servant de point de repère pour le groupement de phénomènes connexes. Bopp et son école virent dans les racines en général, et dans *cit* en particulier, l'embryon, ou plutôt la souche réelle et virtuelle, de la série de formes, ou de la famille de mots, qu'ils y rattachaient à titre de rejetons ou de dérivés.

Les conséquences logiques d'une semblable manière de voir sont claires : *cetas*, descendant de *cit*, lui est postérieur, et la diphtongue *e* = *ai* de l'aryen primitif est un développement de *i*, un *i* renforcé, ou élevé en quelque sorte à sa première puissance.

Mais un pareil fait, comme tous ceux qui se rattachent au renforcement vocalique ainsi compris, est en contradiction formelle avec la loi la plus certaine et la plus constante du langage, une loi qu'ont reconnue et proclamée à l'envie les plus célèbres disciples du maître, Curtius aussi bien que Max Müller, celle de l'affaiblissement graduel des éléments vocaux ou des phonèmes, qu'il s'agisse de voyelles ou de consonnes. On a cru, il est vrai, pouvoir concilier cette antinomie en supposant une période de croissance du langage à laquelle correspondrait le renforcement, suivie d'une période de dégénérescence et d'usure dont l'affaiblissement serait la conséquence naturelle. L'hypothèse est ingénieuse, mais elle est gratuite. Quant à moi, je pense que tout essai de démonstration serait, en pareille matière, également vain et également oiseux. Il est extrêmement vraisemblable, en effet, que dès l'origine du langage, son développement a été dirigé par le principe de la moindre action (dont l'affaiblissement des éléments vocaux est le signe spécial), coordonné avec les conditions physiologiques que l'homme a traversées.

Quoi qu'il en soit, arrivons aux faits et examinons s'il n'est pas possible, aussi bien que rationnel, de les interpréter dans un sens qui s'accorde avec la tendance générale du mouvement phonétique dans les langues aryennes, en un mot, avec l'affaiblissement. J'emprunterai mes exemples au sanskrit, et cela pour une raison qui me semble péremptoire, c'est que le sanskrit est de tous les dialectes indo-européens celui qui semble le plus favorable à la théorie du renforcement ; les démonstrations faites sur ce terrain vaudront donc *a fortiori* pour les idiomes congénères.

D'après les grammairiens de l'Inde et l'école de Bopp, un substantif *kšaya*, destruction, est formé de la racine *ksi*, détruire, élevée au renforcement du premier degré *(guṇa)*, et du suffixe *a*; d'où *kšai-a*, et, avec la transformation euphonique de *i* en *y* devant une autre voyelle, *kšaya*.

Mais si, amenés par les motifs de doute que j'exposais tout à l'heure à chercher une autre explication de l'origine de *kšaya*, nous remarquons que ce mot est phonétiquement parallèle à *kšaya-ti*, troisième personne singulier du présent de l'indicatif de la racine *kši* conjuguée à la voix active, combien ne nous semblera-t-il pas plus satisfaisant et plus en harmonie avec l'ensemble des phénomènes linguistiques de dire qu'en réalité nous avons de part et d'autre la combinaison d'une racine *kša* et d'un suffixe *ya*, d'où la forme thématique *kšaya*? Cette hypothèse sera confirmée d'ailleurs, tant par l'existence de cette même racine *kša* avec un sens analogue dans *kša-ṇo-ti*, que par celle du suffixe *ya* dans une foule de formations secondaires, et particulièrement aux temps spéciaux des verbes de la quatrième classe, parmi lesquels rien n'empêche de ranger *kša-ya-ti*. Quant aux formes comme *kši-ṇa-ti*, *kši-ṇo-ti*, *kši-ṇa*, etc., rien ne nous empêchera non plus, si nous n'avons pas le respect superstitieux des classifications hindoues, de les considérer comme de nouveaux développements, au moyen des suffixes *na*, *no*, du thème *kšaya*, contracté en *kši*, en vertu d'une sorte d'application linguistique de la loi d'équivalence des forces, qui fait qu'un organisme n'acquiert de membres nouveaux qu'aux dépens de ceux qui existent déjà.

Une explication absolument identique nous rendra compte de la formation de *cheda*, fente, auprès de la racine *chid*, fendre. *Cheda* doit très vraisemblablement s'analyser en *cha-ya-da*, thème complexe à la base duquel nous trouvons une racine *cha*, que nous sommes autorisés à considérer comme identique à *kša*[1], tant à cause de l'analogie significative et de la parenté bien connue des palatales et des gutturales qu'en raison des intermédiaires *kheda* et *caya*.

Toutes les formes qui se rattachent par l'élément vocalique du

[1] Dont couper est l'acception primitive.

radical à la série de l'*i* sont susceptibles d'explications analytiques du même genre[1]. Voyons s'il en est ainsi de celles qui appartiennent à la série de l'*u*.

De même que *kšaya* nous est donné comme le résultat du renforcement de *ksi*, *rava*, bruit, cri, proviendrait du renforcement au premier degré de la racine *ru*, crier, d'où *ro* ou *rau*, thème auquel se serait ajouté le suffixe *a* pour donner le substantif *rava*.

Eh bien, ici, comme tout à l'heure, le parallélisme de *rava* et de *ravî-ti*[2] (ou, moyennant une contraction *ràu-ti*), troisième personne singulier du présent de l'indicatif de cette racine conjuguée à la voix active, nous porte à voir dans l'une et l'autre forme le développement d'une racine *ra*, ou *(k)ra*, au moyen du suffixe *va*, d'un emploi si fréquent dans tout le domaine des langues aryennes. Nous pourrons d'ailleurs d'autant mieux expliquer le participe passé *ru-ta*, et les dérivés où le vocalisme se présente sous le même aspect, comme une contraction de **rava-ta* ou **râva-ta* que l'existence, et par conséquent la possibilité, d'une contraction semblable est attestée par le parfait *ru-râva* où la voyelle de la syllabe redoublée est bien évidemment issue de *àu* ou *âva*. Comment croire, en effet, surtout si l'on tient compte des lois qui régissent le redoublement en sanskrit et en grec, que la partie redoublée de la racine nous en offrirait la forme primitive et pure, tandis que le noyau radical aurait subi l'altération spéciale appelée renforcement ?

Si maintenant nous rapprochons le substantif *çravas*, bruit, son, de la racine *ru*, c'est-à-dire *ra-va* ou *râ-va*, en n'oubliant pas l'étroite parenté qui existe entre la sifflante palatale *ç* et la gutturale *k*, nous conjecturerons d'une manière très légitime que *çravas*, pour **kra-va-s*, est de la même famille que *ru*, pour *kru*, comme *râhu* est pour **gràhu*, c'est-à-dire que l'ancienne gutturale initiale est tombée, comme le fait a eu lieu si souvent devant *r*. Partant

[1] [En ce qui concerne surtout la série *é-i*, mes idées, comme on pourra le voir dans d'autres parties de ce recueil, se sont modifiées. Je penche actuellement à croire qu'en général l'*é* sk. est un ancien *ā*.]

[2] La présence de l'*î* dans les formes védiques comme *tavî-ti*, *ravî-ti*, etc., sera expliquée plus loin.

de là, nous considérerons la racine *kruç*, crier, d'où le substantif *kroça*, cri, la troisième personne singulier du présent de l'indicatif actif *kroça-ti*, il crie, etc., comme un développement, au moyen d'un suffixe à gutturale, de *ru*=*kru*; et nous verrons en conséquence, dans les dérivés précités, des formes contractées pour des antécédents plus amples **kra-va-ca*, **kra-va-ca-ti*, etc.

Il serait inutile de multiplier les exemples, et nous pouvons répéter, à propos de la série de l'*u*, ce que nous affirmions tout à l'heure pour la série de l'*i*, à savoir que toutes les formations qui en dépendent sont susceptibles d'une semblable explication.

Je n'insisterai pas en ce moment sur la série de l'*a* qui ne comporte que les deux termes *a*, *â*, parce que le parallélisme qu'on a voulu établir entre cette série et les précédentes est artificiel et qu'en général l'origine de l'*â* est sans analogie avec celle de l'*e* *(ai)* et de l'*o* *(au)*. J'aurai, du reste, l'occasion d'indiquer plus tard, qu'ici comme ailleurs, on peut substituer à l'hypothèse du renforcement des aperçus beaucoup plus plausibles.

II

Comme il est facile de le penser, les graves objections qu'entraîne cette hypothèse, surtout quand on en cherche la confirmation en grec, en latin et dans les autres branches de la famille aryenne, ont été signalées depuis longtemps. Ce n'est pourtant qu'à une époque assez récente qu'on a tenté de substituer une nouvelle théorie du classement des racines, au point de vue du vocalisme et des conditions d'origine de certaines voyelles, à celle que Bopp et Schleicher avaient fondée et accréditée.

En ce qui regarde les racines, ou du moins un grand nombre d'entre elles, la nouvelle école (qui a pris naissance en Allemagne, mais qui compte déjà comme promoteurs en France, M. de Saussure et M. L. Havet, professeurs attachés, le premier, à l'École pratique des Hautes-Études, l'autre à la Sorbonne), au lieu de voir dans les différents états du vocalisme des dérivés d'une même racine, des formes présentant ou non le renforcement, ce qui, comme nous

l'avons vu, implique l'idée d'un développement *crescendo* des voyelles primitives, suppose, sans rien préjuger sur leur rapport chronologique, deux manières d'être du radical, l'une forte et l'autre faible, celle-ci correspondant aux racines pures de Bopp, et celle-là aux formes modifiées par le renforcement. C'est ainsi, qu'adoptant l'aspect vocalique sous lequel les racines indo-européennes apparaissent en grec (nous dirons tout à l'heure pourquoi) on établit, à titre de paradigmes, les séries suivantes :

	FORMES FORTES	FORMES FAIBLES.
SÉRIE *ei*, *i*, à voyelle finale. . .	*ei*,	*i*, aller,
	kei,	*ki*, être gisant.
SÉRIE *eu*, *u*. — — . . .	*sreu*,	*sru*, couler.
SÉRIE *er*, *r*, à liquide-vocalique finale.	*bher*,	*bhr*, porter.
SÉRIE *en*, *n*, à nasale-vocalique finale.	*men*,	*mn*, penser.
SÉRIE *ei*, *i*, à voyelle interne. . .	*deik*,	*dik*, montrer.
SÉRIE *eu*, *u*, — — . . .	*bheugh*,	*bhugh*, courber.
SÉRIE *er*, *r*, à liquide-vocalique interne.	*derk*,	*drk*, voir,
SÉRIE *en*, *n*, à nasale-vocalique interne.	*bhendh*,	*bhndh*, lier.

Un simple coup d'œil jeté sur ce tableau fait voir que la différence qui distingue les deux formes consiste dans la présence (à la forme forte) ou l'absence (à la forme faible) de l'élément vocalique *e*. Ce rapport parfaitement régulier se manifeste même dans les cas où *e* est le signe unique de l'état fort. La racine forte *pet*, tomber, par exemple, perd *e* à l'état faible et devient *pt*, d'où πί-πτ-ο-μαι.

Rien de plus spécieux, rien de plus séduisant, reconnaissons-le, que la persistance d'une semblable relation, dans laquelle il est difficile de ne pas voir la conséquence d'une loi. Cependant, n'oublions pas que la formule du renforcement se présente sous les dehors d'une régularité tout aussi flatteuse; ne perdons pas de vue, surtout, que pour pouvoir en tirer des conclusions définitives sur le vocalisme primitif, ce qu'ont fait, comme nous le constaterons, les auteurs du système, il faut être bien sûr qu'on est en présence d'un classement conforme à la nature intime des phénomènes et en reproduisant toutes les phases importantes. S'il en était autrement, si le tableau dont nous admirons l'ordonnance était pourtant artificiel, incomplet à certains égards, nous ne pourrions y voir

qu'un arrangement provisoire, d'importance surtout mnémotechnique, comme le système de Pâṇini, mais impropre à servir de base à des déductions qui dépasseraient le cadre de son objet prochain.

Or, il est facile de démontrer en s'appuyant aussi bien sur le grec que sur le sanskrit, que les racines sont en réalité susceptibles d'autant d'*états* différents que la série vocalique dont elles dépendent comporte de nuances. Bornons-nous toutefois à constater qu'il en est trois principaux[1], les deux que nous connaissons déjà et un troisième caractérisé par la présence de *â* en sanskrit et d'une longue quelconque en grec, que le seul exemple des formes suivantes se rattachant à *sreu*, *sru* suffit pour mettre en pleine lumière.

SANSKRIT : — parfait, *su-srâva*.
— présent, *srava-ti*.
— part. passé, *sru-ta*.
GREC : — ῥώ-ομαι,
— ῥεϝ-ω,
— ῥυ-τός.

Peu importe qu'en grec ces formes se rapportent à deux verbes différents. Il serait tout aussi arbitraire de voir deux racines distinctes dans ῥώομαι, ῥεϝω que dans πί-πτω, πέτ-ο-μαι, et les formes sanskrites *pa-pâda*, *pad-ya-te*. Je n'insiste pas sur l'ο qui, en grec alterne dans les mêmes racines avec l'ε; notons cependant que c'est par un pur jeu de mot, qu'en qualifiant cette alternance d'*ablaut*, on évite d'y voir deux états bien distincts. Quoi qu'il en soit, les trois degrés dont il a été question plus haut sont indéniables. Et si l'on explique le premier, celui que caractérise l'*â* en sanskrit, par un renforcement, le système se trouve exposé aux mêmes objections que rencontre la théorie de Bopp ; si, au contraire, on admet purement et simplement les trois degrés sans recourir

[1] Abstraction faite de celui qui correspond aux formations sanskrites par la *vṛdhhi*, qui requiert un examen spécial ; abstraction faite également des variations radicales qui résultent de l'affaiblissement consonantique, comme dans στέφω et τρέπω, auprès de στρέφω.

à cette explication, on est obligé de tenir compte de *âr*, *ân*, etc., ainsi que des longues et des diphtongues grecques correspondantes qui se coordonnent avec *ei*, *i*; *eu*, *u*; *er*, *r*; *en*, *n*, — et toute l'économie de la combinaison se disloque.

A un autre point de vue, comment admettre que l'élimination de l'*e* soit la loi générale de l'affaiblissement des racines du type de celles que présente le tableau ci-dessus, quand nous voyons *pet*, tomber et *sekh*, porter (formes faibles) *pt*, *skh* (ἔσχον), présenter en sanskrit des dérivés comme *pede (paide)*, troisième personne singulier du présent de l'indicatif à la voix moyenne et l'infinitif *sodhum (saudhum)*[1] ? Cette même loi peut-elle également rendre compte de ῥέω, auprès de ῥείω et de ῥεύσω ? car je ne trouverais pas suffisante la réponse, inexacte d'ailleurs, qui consisterait à dire qu'on a là un phénomène phonétique secondaire et particulier au grec. Puis, est-on bien sûr que la transition de la forme forte à la forme faible s'effectue toujours, même dans les cas où l'on ne rencontre pas de pareilles objections, par l'*élimination* de *e* ? L'exemple du latin *dîco*, pour **diico*, venant de *deico*, et quantité d'autres semblables, présentent un affaiblissement par voie d'assimilation et non pas une élimination.

Les difficultés qu'entraîne la théorie de l'état fort et de l'état faible des racines et les conséquences qu'on en a tirées au point de vue du vocalisme ne doivent pas nous empêcher d'exposer ces conséquences et les objections particulières qu'elles soulèvent.

Nous avons vu que dans la notation des racines indo-européennes à l'état fort, les novateurs substituent l'*e* à l'*a* correspondant du sanskrit. De même, quand ils ont à transcrire une forme indo-européenne représentée par une forme grecque vocalisée avec l'*ablaut* ο, il remplacent l'*a* sanskrit par cet ο, ou du moins ils super-

1 Je crois au caractère primitif de *e* et *o* dans les formes *pede*, *soḍhum*, etc., malgré l'opinion contraire de M. M. Bloomfield dans sa savante brochure : ***Final* AS *before sonants in sanskrit*.** Du reste, ses démonstrations pécheront, à mon avis, par la base tant qu'il n'aura pas rendu compte, à propos de *soḍaça*, de la diphtongue du gothique *saihs* (car on ne saurait s'en tenir à l'explication empirique du changement de *i* en *ai* sous l'influence de *h*) et établi le fait très douteux que le *ḍ* de *nîḍa*, etc., est le substitut pur et simple d'un ḷ védique.

Si, comme je le crois, la racine *pad* n'est qu'une variante proethnique de la racine *pat* et si, comme je le crois aussi, ποῦς est une forme forte pour *πουσς, *πουδς, et non *ποδς, nous y trouvons la base d'une nouvelle objection.

posent celui-ci à l'*a* sous la forme *å* (ou *a* avec *e* suscrit, quand il s'agit de l'*e*), afin d'indiquer tout à la fois la valeur indo-européenne qu'ils lui attribuent et la couleur qu'il a prise en sanskrit. C'est qu'en effet, la concordance, à cet égard, du grec et du latin surtout leur a fait admettre, contrairement à Bopp, pour qui l'*e* et l'*o* gréco-latins étaient des altérations de l'*a* aryen, que la division de l'*a*, de l'*o* et de l'*e* est antérieure à la séparation des idiomes ou proethnique, comme on a pris l'habitude de le dire, et que c'est le sanskrit qui a nuancé uniformément ces voyelles en *a*. Il est certain que, toute considération chronologique laissée de côté, ou mieux en se plaçant à un point de vue tout à fait abstrait, les deux hypothèses sont également possibles[1] ; hâtons-nous d'ajouter qu'il est tout aussi certain qu'on n'a jamais montré clairement, à ma connaissance, comment *o* pourrait venir de *a*, ou inversement, *a* de *o* et de *e*.

J'arrive à la partie finale du système. Elle en est en même temps la plus neuve.

Les racines à liquide comme *bher* et à nasale comme *men* éliminent, avons-nous dit, aussi bien que les autres, l'*e* à la forme faible ; de sorte que l'élément radical se réduit alors à *bhr*, *mn*. Mais, comment classer, au point de vue de la racine, une forme telle que l'aoriste simple ἔδαρκον ou, avec une métathèse fréquente, ἔδραχον? L'état fort aurait donné *ἔδερκον ; de plus la forme sanskrite correspondante *adṛçam* présente l'état faible, comme d'ailleurs tous les aoristes du même genre. Qu'en conclure, sinon que ἔδαρκον est pour *ἔδρκον et que l'α représente le développement vocalique normal, sous l'influence de l'accent, d'un phonème indivisible αρ, qu'on qualifie en conséquence de *liquide sonnante ?* Devant une voyelle, αρ se contracte en ρ (*ṛ* sanskrit) ; mais dès que la voyelle disparaît, la liquide sonnante reprend toute son ampleur, ou développe l'élément sonnant qu'elle tient en réserve.

On expliquera de même le participe passé τατός, pour *τᾰντος de la racine τεν (le ν tombe généralement en pareil cas). La forme forte exigerait *τεντος ; d'ailleurs les participes passés sont formés en

[1] Il m'est impossible néanmoins de ne pas signaler tout de suite ce qu'il y a de particulièrement choquant, à première vue, dans une hypothèse en vertu de laquelle le zend avec son *e*, si fréquemment en regard de l'*a* sk., serait resté beaucoup plus fidèle que celui-ci au vocalisme primitif.

général avec l'état faible de la racine (cf. le sk. *bhṛ-ta*). Donc τατός est pour τn̥τος; donc l'α appartient à la nasale dite *sonnante*, parce qu'elle jouit des mêmes propriétés et se trouve soumise aux mêmes lois que la *liquide sonnante* dont il a été question précédemment.

Remarquons que si le sanskrit possède un signe particulier *(ṛ)* pour représenter la liquide sonnante, il est dépourvu du même avantage en ce qui regarde la nasale sonnante; aussi en figure t-il, comme le grec, la partie vocalique par un *a*, qu'il faut bien se garder de confondre avec la voyelle indépendante de même forme: *ta ta* = **tan-ta*, pour *tn̥-ta*.

De même que j'ai réduit à sa plus simple expression l'exposé du système en ce qui regarde les liquides et les nasales sonnantes, je résumerai brièvement les principales observations critiques auxquelles il donne lieu à ce point de vue.

1° Si, comme il y a tout lieu de le croire, la forme faible des racines procède à la forme forte, comment se représenter la substitution de la partie *sonnante* de la liquide à la voyelle radicale ? Qu'il s'agisse d'une transition on d'un *changement à vue*, le fait reste inexpliqué et paraît inexplicable.

2° On ne prouve en aucune façon que l'*a* émis, dit-on, par les lettres sonnantes ne puisse pas être considéré, dans les conditions où on le rencontre, comme un état vocalique faible eu égard au vocalisme primitif des racines.

3° N'est-il pas fort surprenant que dans des formes considérées comme munies de radicaux essentiellement faibles, les consonnes sonnantes développent en grec et en sanskrit la voyelle simple dont la tonalité est la plus forte, *a* ?

4° Comment se fait-il que le latin, si étroitement apparenté au grec présente l'*o*, l'*u* ou l'*e*, mais jamais l'*a*, comme partie vocalique dégagée des sonnantes ?

5° L'hypothèse des nasales et des liquides sonnantes n'entraîne-t-elle pas dans certains cas celle de gutturales sonnantes, comme pour ἐπλάκην auprès de πλέκω, par exemple ?

6° Un point de détail qui prête à de graves objections, c'est l'aspect que présentent en grec les substantifs neutres en -ος. La plupart d'entre eux adaptent le suffixe à une racine faible : κράτος,

auprès de la racine χρειτ ; μάθος, auprès de μανθάνω ; μέρος, auprès de μείρομαι ; πάθος et πένθος, auprès de la racine πανθ ; πάγος, auprès de πήγνυμι ; πέκος, auprès de πείκω ; ῥάκος, auprès de ῥήγνυμι ; τάχος, parallèlement à ταχύς, etc. Les quelques exceptions sont en général atténuées ou expliquées par des doublets présentant la racine faible ou des formes parallèles qui montrent aussi irrégulièrement l'état fort : ζεῦγος, auprès de ζευκτός ; κεῦθος, auprès de κύθος ; τεῦχος, auprès de τευκτός ; ψεῦδος, auprès de ψύθος. Or, si α représente *exclusivement* l'état faible devant une liquide ou une nasale, pourquoi a-t-on βέλος et non *βαλος, μένος et non *μανος, etc. [1] ?

7° Si l'on accorde qu'au moins en latin *e* peut représenter et représente, en effet, très souvent un *a* indo-européen affaibli, si l'on compare, en outre, *gantum* et *kartum* à *gata* et *kṛta*, μανθάνω à μάθος, etc., puis, qu'on se reporte aux séries : *tata*, τατός, *tentus; nâma* et *nâman*, ὄνομα, *nomen; daça* et *daçan*, δέκα, *decem*, etc.[2], ne paraîtra-t-il pas infiniment plus invraisemblable de supposer que les racines les suffixes et les désinences à nasales sont susceptib les de s'affaiblir, en sanskrit et en grec, par la perte de la nasale, et, en latin, par l'affaiblissement de la voyelle qui la précède, que de recourir à l'hypothèse si subtile des nasales sonnantes [3] ?

Pour d'autres objections spéciales, je me borne à renvoyer aux nombreuses irrégularités signalées par M. G. Meyer, *Gr. Grammatik*, § 25-30.

III

Le rapide examen qui précède avait pour but, je l'ai déjà indiqué, de montrer qu'aucune des questions qui se rattachent au voca-

[1] [En réalité ces formes montrent la plus grande diversité, surtout en sk. (v. Whitney, *Ind. Gram.*, § 973 et 1151) tant au point de vue de l'état de la racine que de la position de l'accent. Aussi ne peut-on rien en conclure pour les cas douteux (quoi qu'en dise M. de Saussure, *Système primitif*, etc., p. 129) sur l'état fort ou faible de la racine qu'elles contiennent.]

[2] En se plaçant au point de vue de l'hypothèse des nasales sonnantes on est obligé d'aller jusqu'à dire que dans un composé comme *daçamukha*, l'*a* final du thème *daça*, doit son origine à la nasale tombée !

[3] Ce qui arrive souvent aussi en grec, exemples : πένθος, auprès de πάθος ; βένθος,

lisme indo-européen ne semble complètement résolue et qu'il est permis, par conséquent, de tenter de nouvelles recherches dans un ordre de faits où le dernier mot est loin d'avoir été dit. Les limites que j'ai assignées à ce travail ne me permettent pas de développer *in extenso* les preuves des vues que j'ose soumettre à mon tour à l'appréciation des linguistes. Pour le moment, je ne ferai que présenter un tableau de mes conclusions et essayer de justifier les plus importantes pour des raisons tirées surtout de l'étude comparative de radicaux sanskrits, grecs et latins. Plus tard, je porterai mes démonstrations sur le terrain des suffixes et des désinences, tout en les contrôlant sur des exemples empruntés aux autres branches de la famille indo-européenne.

TABLEAU SOMMAIRE DES VOYELLES INDO-EUROPÉENNES[1]

Série des voyelles simples

a
e (surtout gréco-latin).
i

Série des voyelles allongées

â, indo-européen ;
η, *ê* (surtout gréco-latin).

Série des voyelles complexes

ô (àu), o (au)		
ê (ài), e(ai)		(affaiblissement de l'élément final).
û	*u*	(affaiblissement combiné des deux éléments).
î	*i*	(avec assimilation du premier au second).

auprès de βάθος; ἐγγύς, auprès de ἄγχι ; κά, auprès de κέν; πρόθθα (crét.), auprès de πρόσθεν, etc.

1 L'arrangement en est fondé sur l'hypothèse de l'affaiblissement substituée à celle du renforcement. — [Depuis la publication de ce travail, j'ai cessé de croire à l'affaiblissement proethnique régulier de *u* en *i*. Le rapport des formes dont la racine est vocalisée en *u* et en *i* rapprochées ci-dessous, tient à une autre cause qu'à un passage direct de l'un à l'autre son. La question d'ailleurs reviendra plus loin au cours de cet ouvrage.]

Les voyelles complexes sont celles dont j'examinerai d'abord l'origine et le rapport dans différents idiomes de la famille aryenne. Un premier point à constater en ce qui les concerne, c'est qu'en sanskrit toutes ou presque toutes les racines en *ar* ont une double forme en *ur* (= *âvar* ou *avar*). On en peut conclure, surtout en tenant compte du fait que certains dérivés sont communs aux deux formes, que la première a perdu, durant la période proethnique, la partie labiale de l'articulation *àva*, *ava* (d'où l'*u* des racines en question et l'*o* des dérivés considérés comme élevés au *guṇa*).

Rapprochements d'où résulte l'hypothèse des deux formes précitées

Kur-mas, etc., auprès de *kar*, faire.

Gur, crier, auprès de *gar*, *jar*, même sens.

Cûrṇa, brisé, auprès de *çar*, briser.

Jur, vieillir, auprès de *jar*, même sens.

Jvar et *jval*, briller, auprès de *ghar*, même sens[1].

Tur et *tvar*, se hâter, courir, auprès de *tar*, primitivement même sens, et de *taras*, activité, agitation.

Dhru-va, ferme, fixe, solide, pour **dhur-va*, auprès de *dhar*, porter, supporter, tenir bon.

Pûrṇa, rempli, auprès de *par*, remplir.

Phulla, ouvert, part. passé de *phal*, s'ouvrir.

Mûrṇa, brisé, détruit, auprès de *mar*, même sens.

Lul, s'agiter, jouer, d'où *lola*, qui s'agite, auprès de *lal*, même sens.

Sphur, mettre en mouvement, faire vibrer, etc., auprès de *spar* et *sphar*, dont le sens est identique.

Hvar et *dhvar*, tourner autour, courber, envelopper, auprès de *var* pour **ghvar*, envelopper.

Les dérivés communs aux deux formes sont :

1° Les participes passés en *îrṇa* (cf. ceux en *ûrṇa*, comme *pûrṇa*)[2] :

[1] Cf. aussi *svar*, pour **skvar*.

[2] En se plaçant au point de vue physiologique, il ne paraît pas possible que *î* et *û* dérivent directement de *â*, *a*.

îrṇa, de la rac. *îr*, qui suppose une forme *ur* (cf. *ar*).

Kîrṇa, rac. *kar*, répandre, qui suppose une forme *kur*.

Gîrṇa, rac. *gar*, crier, cf. *gur*.

Gîrṇa, rac. *gar*, manger, qui suppose une forme *gur*.

Cîrṇa, rac. *car*, aller, qui suppose une forme *cur*.

Jîrṇa, rac. *jar* et *jur*.

Tîrṇa, rac. *tar*, *tur* et *tvar*.

Dîrṇa et *dîna* [1] (avec chute de *r*); rac. *dar*, qui suppose une forme *dur*.

Çîrṇa, rac. *çar*, qui suppose une forme *çur*.

Stîrṇa, rac. *star*, qui suppose une forme *stur*.

2° Différentes formes verbales comme :

Ir-ya-ti, cf. *îrṇa*.

Kira-ti, rac. *kar*, répandre.

Saṃ-gira-te, de la rac. *gar*, appeler.

Gira-ti, rac. *gar*, manger, dévorer.

Ji-ghar-ti, rac. *ghar*, arroser et briller.

Jîr-ya-ti, rac. *jar*, se briser, vieillir.

Tira-ti et *tîr-ya-ti*, rac. *tar*.

Dîr-ya-ti, rac. *dar*.

Di-dharat, rac. *dhar*.

Pi-par-ti, rac. *par*, remplir, et *par*, traverser.

Phel-atus = **phailatus*, rac. *phal*; cf. *phulla*.

Bi-bhar-ti, rac. *bhar*.

Mri-ya-ti, rac. *mar*.

Çîr-ya-ti, rac. *çar*.

Si-sar-ti, véd., rac. *sar*.

Ti-sti-re, rac. *star*.

Ji-har-ti, rac. *har*.

3° Différents dérivés adjectifs et nominaux, comme :

Kîra, perroquet (le crieur); *kîri* et *kîr-ti*, louange; cf. *kar*, célébrer, et *gur*, crier, d'où *gûrti*, louange.

[1] Cf. *jîna*, auprès de *jirṇa*.

Kśîra, lait (ce qui coule de la mamelle), auprès de *kśar*, couler

Gir, parole, auprès de *gar* et *gur*, crier.

Giri, montagne ; cf. *var*, pour **ghvar*, **gvar*, envelopper, former un hémisphère.

Cira, ce qui s'avance, s'étend ; cf. rac. *car*, aller, s'avancer, d'où *cirṇa*.

Jîra, vif, actif, auprès de *jar*, s'agiter, s'approcher.

Tiras, au delà ; auprès de *tar*, *tur*, *tvar ;* cf. aussi *tîr-tha*.

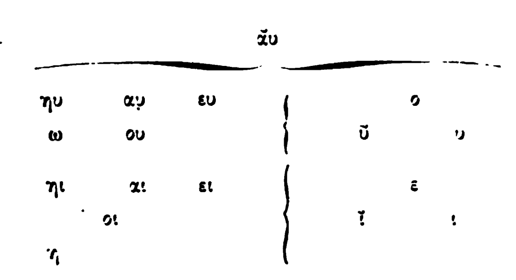
Dhîra, fort, auprès de *dhar*.

Nîra, eau, ce qui coule, auprès de *nar*, s'avancer, diriger.

Lîlâ, jeu, auprès de *lal*, *lul*, *lola*.

Hira-ṇya, or, auprès de *ghar*, briller.

En grec, la combinaison proethnique *àva, ava,* a donné en général et selon que l'affaiblissement a porté sur l'ensemble du groupe sur l'une ou l'autre, ou sur l'une et l'autre de ses parties.



A la forme forte *ur* = *àvar* ou *avar* des racines en *ar,* se rapportent plusieurs dérivés dont voici les principaux.

αἱρέω et ἄιρω ; cf. sk. *ar*, dans le sens de prendre.

αὐλή, enceinte ; cf. sk. *var*, pour **gvar*.

αὐλός, tuyau, flûte, objet de forme circulaire ; même rapprochement.

βολή, βολός : cf. sk. *cal* et *gal*, mouvoir, se mouvoir, tomber, etc.

βούλομαι, vouloir ; cf. sk. *var*, pour **gvar* dans le sens de choisir.

βιβρώσκω pour *βι-βωρσκω, d'où βορά, βορός; cf. sk. *gar* et *gur*, dévorer.

γαῦρος, fier; cf. sk. *garva*, orgueil.

δείρω, ἔδειρα, écorcher, battre, d'où δορά, δόρυ, δόλος; cf. sk. *dar*, briser.

θολός, bourbe, trouble; cf. lat. *turba*.

θόλος, voûte; cf. sk. *dhvar*, courber.

(?) καιρός, occasion; cf. sk. *kâla*, temps.

κείρω, ἔκειρα, couper; cf. sk. *kar* et *çar*, même sens.

κορέννυμι, rassasier; cf. sk. *gar*, *gur*, dévorer.

κόραξ, corbeau; cf. sk. *kar*, crier ou peut-être *gar*, *gur*, dévorer.

κορώνη, corneille, et objet recourbé; cf. sk. *kar*, crier, et *var*, pour *gvar*.

κῦρος, puissance, assurance; cf. sk. *kar*, faire.

κῶλον, membre (ce qui se plie), gros intestin; cf. sk. *var*, pour *gvar*.

μείρομαι, partager, d'où μοῖρα, μόρος, μῶλος, μῶλυς, μαῦρος; cf. sk. *mar*, briser.

ξυρός, rasoir; cf. sk. *çar*, couper, briser et *kšura*, objet tranchant.

ὅλος, entier; cf. zend *haurva*, même sens, et lat. *solus*.

ὄλλυμι, détruire; cf. sk. *ar*, dans le même sens.

ὄρνυμι, mettre en mouvement; sk. *ar*, dans le même sens.

ὄρος, montagne; cf. sk. *giri*, même sens.

ὅρος, limite (enveloppe); οὖλος, frisé; οὐρά, queue; cf. sk. *var* pour *gvar*.

παῦρος, petit; cf. sk. *var*, pour *gvar*[1].

πείρω, traverser, d'où ἔπειρα, πόρος; cf. sk. *par*, même sens et *peru*, qui traverse.

πόλις, ville; cf. sk. *pur*, même sens.

πόλος, pivot, axe; cf. sk. *var*, pour *gvar*.

πολύς, nombreux; cf. sk. *puru*, même sens.

πῦρ, feu; cf. sk. *ghar*, briller.

1 Il est extrêmement probable que les mots sanskrits *alpa* et *arbha*, petit, se rattachent à la même racine décapitée. Quant à l'évolution significative, elle est bien indiquée par les différentes acceptions de la rac. *kuc*, former le cercle, s'enrouler, se contracter.

(?) πύρος, blé, et πυρνός, pain ; cf. sk. *gar*, *gur* (*gîrṇa*), manger.
σείριος, brûlant ; cf. sk. *svar*, briller.
σκολίος, courbe ; cf. sk. *hvar*, se courber.
σκώρ. excrément ; cf. sk. *skar*, écarter, répandre.
σπείρω, semer, d'où σπόρος ; cf. *skar*, *kar*, écarter, répandre.
σταυρός, pieu ; cf. sk. *sthûla*, solide, et *sthûṇa*, pilier.
στορέννυμι, étendre ; cf. sk. *star*, même sens.
τείρω, user, tourmenter d'où τόρος : cf. sk. *dar*, couper, briser.
φαῦλος, chétif ; cf. παῦρος, petit.
φορός, faix, φώρ. voleur (celui qui emporte) ; cf. sk. *bhar*, porter.
χείρ, main ; cf. sk, *kara*, même sens.
χόλος, bile (chose verte) ; cf. sk. *ghar*, briller.
χορός, danse ; cf. sk. *car*, aller, se mouvoir.
χρυσός, or, pour *χυρσος : cf. sk. *ghar*, briller.
χώρα, χῶρος, terre ; cf. sk. *khara*, dur, sec.

Aux exemples qui précèdent, il convient d'ajouter les parfaits actifs simples, qui présentent ο comme *ablaut*, tels que :

δέδορκα,
δέδρομα,
λέλογα,
νένομα,
ἔσπονδα.
ἔσπορα,
ἴστοργα,
τέτομα,
τέτροπα,
ἔφθορα, etc.

L'analogie des formes sanskrites correspondantes comme *ba-bhâra*, *da-dâra*, etc., nous indique un thème fort, très fort même, caractérisé en grec par l'ancienne diphtongue ο ; tandis que le sanskrit en a éliminé l'élément labial pour ne garder que la voyelle simple allongée *â*[1].

[1] Pas toujours cependant : les parfaits *ji-gâya* (rac. *gâ*, aller), *pîpâya* (de *pâ*, protéger), *mi-mâya* (de *mâ*, mugir), *uvâya* et *ûyus*, auprès de *vavâu*, *vavus* et *ûyus* (de *vâ*, tisser), ainsi, qu'en général, les désinences en *âu* des 1res et 3es per-

Le même rapport se constate dans les dérivés adjectifs et nominaux (car le véritable correspondant de φορός est *bhâra*, ainsi que Schleicher l'a déjà remarqué), et dans les causatifs, comme φορέω, auprès de *bhârayâmi*.

J'ajouterai quelques exemples d'alternance de ι et υ en grec.

αἴγ-λη, éclat, auprès de αὐγή, même sens.

γρῖφος, primitivement, courbé, enveloppé, auprès de γρυπός, crochu.

δαί-μων, divinité, auprès de θεϝ-ός, dieu.

δαίω, brûler, auprès du futur δαύσω.

(?) δειλός, lâche, auprès de δοῦλος, esclave.

*δειω, indiqué par ἔνδεια, ἐνδειής, etc., auprès de δεύω, manquer.

(?) θαιρός, gond, auprès de θύρα, porte.

*θειαομαι, d'où θεάομαι, voir, auprès de θαῦμα, spectacle.

ἰθύς, droit, auprès de εὐθύς, même sens.

καίω, brûler, auprès de tous les dérivés où la racine apparaît sous la forme καυ-.

κεινός, vide, auprès de χαῦνος, même sens.

κείρω, couper, auprès de κουρά, action de couper, tondre, et de ξυρός, rasoir.

κλαίω, pleurer, crier, auprès des dérivés où la racine apparaît sous la forme κλαυ-.

κλείω, enfermer, auprès du lat. *clavis*, *claudere*.

κλείω, célébrer, auprès de κλύω, pour *κλευω.

κοῖλος, creux, concave, auprès de κυρ-τός, courbe.

κοινός, commun, auprès de ξυνός, pour *ξουνος.

sonnes du sing. des parfaits actifs des racines terminées par *â*, prêtent fortement à croire que nous avons là des correspondants de l'ο grec. Cf. aussi la formation des participes futurs en *ya*, des racines en *â*. Dans ces participes, la racine se présentant sous un état fort *(bhâvya)*, on doit conclure de *deya*, par exemple = *dai-ya*, que *dai*, probablement pour *dau* (cf. gr. δω-) est un état fort de *dâ*, donner. Ainsi s'expliquent les formes nombreuses en *e (ai)* des racines en *â*, et même celles des racines à finales consonantiques, comme *pede*, *mene*, etc. [Voir plus loin, pour la rectification de cette hypothèse, l'étude sur *les Radicaux sanskrits*, *sad-*, *sîd-*, *sêd-*].

L'*ablaut* du parfait gothique de la conjugaison forte présente un ensemble de faits qui correspondent généralement dans leur diversité soit aux procédés de sanskrit, soit à ceux du grec. La voyelle longue des parfaits simples sans redoublement du latin correspond à l'*â* du sanskrit ; c'est un exemple remarquable de la coïncidence fréquente des phénomènes particuliers des deux langues.

λοιμός, peste, auprès de λύμη, fléau.

κρήνη, source, auprès de κρουνός, même sens.

ναίω, couler, auprès de ναύω, νεύσομαι, ἔνευσα, etc.

παῖς, enfant, auprès des variantes dialectiques ποῦς, παῦς.

πείθω, croire, faire croire, auprès de πυνθάνομαι et πεύθομαι. apprendre.

πεῖνα et ποινή, peine, besoin, faim (non pour *πενια, à cause du lat. *pœna*), auprès de πόνος, pour *πουνος.

πλεῖ-στος, très nombreux, auprès de πολύς.

πλειώ, naviguer, auprès du futur πλεύσομαι, etc.

πνείω, souffler, auprès de πνεύσω et des autres dérivés.

ποί, adverbe, auprès de πού.

ποιμήν, berger, auprès de πῶυ, troupeau.

ῥαίω, pour *κραιω, briser, auprès de la famille composée par θραύω, θλάω, κρούω, κλάω, χραύω, etc., mêmes acceptions.

ῥείω, d'où ῥοικός, couler, auprès de ῥεύσω et des autres dérivés analogues.

σείω, agiter, auprès de σεύω, même sens.

στείβω, fouler aux pieds, écraser, auprès de τύπτω, pour *στυπτω, frapper, etc.

στεινός, étroit, auprès de τόνος, pour *στουνος, tension (sens primitif, amincissement).

ἵστημι, se tenir debout; auprès de στεῦται.

φαίνω, φαιδρός, φοῖνιξ, φοῖβος, briller, brillant, etc., auprès de φαῦσις, lumière.

φλοίω, sourdre, couler; auprès de φλύω, pour *φλουω, même sens.

χαίνω, bâiller, auprès de χαῦνος, vide.

χείω, verser, χεῖμα, pluie, etc., auprès de ἔχευα, χεῦμα, etc.

ψάω, ψαίω, ψέω, ψίω, ψήχω[1], broyer, briser, gratter, etc., auprès de ψώρα, gale; ψώχω, gratter, etc.

En latin, la série *au*, *ō*, *o*, *ū*, *u* présente, comme vocalisme radical, des rapports analogues à ceux que nous venons de constater en sanskrit et en grec.

Exemples :

(?) *Aurum;* cf. sk. *ghār*, briller.

[1] Cf. aussi παίω, frapper.

Bulla, cf. sk. *var*, pour **gvar*.

Curvus, ***collis***; cf. sk. *var*, pour **gvar*.

**Culsus*, dans *perculsus*; *curro*; cf. sk, *kśar* = **skar*, couler, courir.

Colo; cf. sk. *kar* et *kalp*, soigner.

Color, auprès de *calor*; cf. sk. *ghar*, briller.

Corvus; cf. sk. *kar*, crier.

Cornu, *coróna*; cf. sk. *var*, pour **gvar*.

Culter; cf. sk. *çar*, couper, briser.

Dolor, *dûrus*; cf. sk. *dar*, déchirer.

Fors, *fortis*, *fûr*; cf. sk. *dhar*, *bhar*, porter.

Formus, *fulvus*, *fulmen*; cf. sk. *ghar*, briller.

Forum; cf. sk. *dhvar*, courber, envelopper.

Gula; cf. sk. *gvar*, dévorer.

Mola, *mollis*, *mors*; cf. sk. *mar*, briser.

Paulus; cf. gr. παῦρος.

Pulsus, de *pello*; cf. sk. *car*, *par* et le gr. βάλλω, πάλλω.

Polleo; cf. sk. *par*, *phal*, abonder, fructifier.

Pûrus; cf. sk. *ghar*, briller et gr. πῦρ.

Sôl; cf. sk. *svar*, briller.

Solidus, *sôlus*; cf. gr. ὅλος.

**Tul*, **tol*, d'où *tetuli*; cf. sk. *dhar*, porter.

Turris; cf. sk. *dhvar*, courber, former le cercle.

Vulsus (de *vello*), *vulnus*; cf. sk. *kar* et *çar*, couper, briser.

Volo; cf. βούλομαι.

Voro; cf. sk. *gar*, *gur*, dévorer.

Volvo, *volo*; cf. sk. *var*, pour **gvar*.

Ulna (le bras considéré comme se pliant, formant le cercle), *urna* (objet cylindrique); cf. sk. *var* pour **gvar*.

(?) *ûro*; cf. sk. *ghar*, briller[1].

[1] Si l'on admet l'hypothèse que l'*u* sanskrit est toujours issu de *ava*, ou *au*, voici une série de rapprochements qui semble encore bien probante : *socer*, auprès du sk. *çuaçura (çvaçura)*; *socius*, auprès de *suaj* = *sac*; *sôl*, auprès de *suar*; *somnum*, *sopor*, auprès de *suapna*; *sonus*, auprès de *suan*; *soror*, auprès de *suaśar*, etc. De plus *suâvis*, auprès de *suâdu*, montre bien la probabilité de l'existence d'un élément *u* dans les exemples latins précités; mais, dans ce dernier, l'élimination proethnique de l'initiale *a* du groupe *ava* s'est opposée à la formation de l'*o*. D'autre part, les racines sanskrites *saj* et *sac*, auprès de *svaj*, indiquent comment l'élimination, en atteignant l'*u*, n'a plus laissé que l'*a* en présence de l'*o* correspondant du latin.

La partie du tableau relative aux voyelles simples et allongées peut à peine trouver dans ce court exposé, un essai de démonstration générale.

Le sanskrit est le seul idiome de la famille où le premier degré d'affaiblissement de *a* n'ait pas été distingué par un signe graphique particulier, l'*ĕ* des dialectes congénères. Il est extrêmement vraisemblable néanmoins que le *ṛ* n'a été à l'origine qu'une sorte d'abréviation pour l'articulation *ere* = primitif *ara*[1]; du moins, l'analogie du zend (*are-ta*, *ere-ta*, etc.) et les règles du *saṃdhi* qui s'appliquent à cette voyelle suggèrent vivement cette hypothèse. Dans un grand nombre d'autres cas, l'*a* est passé à l'*e*, comme l'attestent les anciennes transcriptions européennes, sans que le système graphique porte la trace de cette altération[2].

Je viens de rappeler incidemment qu'en zend l'*e* s'indique comme un affaiblissement de l'*a*. En grec, la même phénomène se constate d'une manière indubitable, ne serait-ce que dans les redoublements comme κέκαδον [en dépit du prétendu changement de *k* en *c* dans une forme comme le parfait sk. *ca-kàra*, pour **ce-kara*, sous l'influence d'un ancien *e* changé en *a*], à côté de χάζω, etc. D'autre part, en ce qui concerne le passage de ᾱ en η, une forme à radical faible comme ἵσταμεν, auprès de ἵστημι et de la racine sanskrite *sthâ*, est l'indice certain[3], à ce qu'il semble du moins, que ἵστημι est pour ἵσταμι, d'où ἵσταμεν aux formes faibles du pluriel (cf. δίδομεν, auprès de δίδωμι et τίθεμεν, auprès de τίθημι).

En latin, l'affaiblissement d'*a* en *e* est si connu et confirmé par tant d'exemples qu'il n'est nul besoin de s'y arrêter.

Signalons enfin, pour achever de démontrer la constance de la loi qui a déterminé ce changement dans les langues indo-européennes, l'*ä* allemand et l'*a* anglais ayant le son *e*, affaiblis l'un et

[1] J'entends que *âra*, *ara* est à *ṛ* comme *âva*, *ava* est à *u* et *âya*, *aya* à *i*.

[2] L'absence de *e* en sanskrit est due surtout, à mon avis à ce que cette langue est la première de la famille qui ait été fixée par la littérature et la grammaire. Dans toutes les autres, le mouvement naturel de l'affaiblissement phonétique s'étant prolongé davantage, il est facile de s'y expliquer l'apparition de sons affaiblis que l'ancien sanskrit ignorait. En semblables questions, donc, le témoignage du sanskrit prévaut sur celui des langues congénères, isolées ou réunies. [J'ajoute aujourd'hui que l'*ē* gréco-latin dérive dans une infinité de cas de *é* qui correspond à *é* sk. issu de *á*.]

[3] [Toutes les formes doriennes en ᾱ (= η de la langue commune) concourent à la même preuve.]

l'autre de *a* pur, et l'*é* français, substitué si souvent à l'*a* latin, exemples : *père*, auprès de *pater; cher*, auprès de *carus; aimer*, auprès d'*amare*, etc., ainsi que le changement de *a* en *e* qu'opère encore sous nos yeux l'accent parisien ou plutôt faubourien.

Je n'insisterai pas davantage sur le passage d'*e* et de *u* en *i* pour lequel on trouve des indications suffisamment démonstratives dans tous les traités de phonétique.

Je terminerai ces rapides observations sur les principaux traits du vocalisme indo-européen, en examinant quelques points qui, en ce qui regarde le grec surtout, ont encore besoin d'explications.

α est le représentant authenthique et identique de l'*a* primitif indo-européen, c'est-à-dire de la plus forte des voyelles simples. On comprendra pourtant que α soit la voyelle radicale de formations à radical faible ou semi-faible comme celles : 1° des parfaits composés : κέχαρκα, ἔφθαρκα, τέτακα, etc.; 2° de l'aoriste simple passif : ἐχάρην, ἐπάρην ; 3° du participe passé : χαρτός, σπαρτός, τατός, etc., si l'on tient compte que cette voyelle est réellement faible, eu égard à la diphtongue ει (anciennement αι) du présent et de l'aoriste : κείρω, ἔκειρα ; πείρω, ἔπειρα ; τείνω, ἔτεινα, etc. [1]. La même explication

[1] Ici se rattache la question, si grave au double point de vue du vocalisme et de la morphologie du grec, et même des langues aryennes en général, de savoir si l'ι de ces formes appartient au vocalisme radical ou bien est, comme on le croit généralement, le résultat de l'épenthèse d'un *j* suffixal vocalisé. Voici les principales raisons, absolument décisives, à mon avis, qui militent en faveur de la première hypothèse :

1° Rien ne semble moins prouvé que l'existence à une période quelconque du développement de la langue grecque d'une spirante hypothétique *j*. Est-on bien sûr même que le suffixe sanskrit *ya* ne soit pas simplement l'équivalent phonétique ou la variante graphique de *ia* ou *iia*?

2° Il est extrêmement douteux qu'il faille voir un suffixe primitif *ja* ou *ia* dans les formes comme πλείω, ῥείω, σείω, etc., attendu qu'elles sont parallèles à des thèmes en ευ, dont l'explication est inséparable de celle de ει et qu'elles appartiennent à l'ancienne langue, tandis que les formations prétendues correspondantes du sanskrit sont en général relativement modernes.

3° Les formes comme κουρά, κουρεύς, ξυρός, auprès de κείρω ; φαιδρός auprès de φαίνω ; μειλι(τ)-, auprès de μείρομαι (qu'on ne saurait expliquer par une racine μελ(ε)δ, modifiée par l'assimilation et l'allongement compensateur, puisque le thème en question ne diffère de cette racine que par la diphtongue); le parfait sk. *ji-gâya*, et même le parfait latin *vêni*, auprès de βαίνω, etc., montrent que l'état fort de la racine contenait une diphtongue, qui doit régulièrement apparaître au présent de ces verbes, si l'on cesse d'y voir un suffixe.

4° Il semble impossible d'admettre que καίνυμαι et ἀποκτείννυμι soient pour *κανjυμαι, *ἀποκτεννjυμι, car le sanskrit ne nous présente rien de semblable. N'est-il pas permis d'en conclure que κτείνω et κτέννω ne sauraient être pour *κτένjω ?

5° κείρω, nous dit-on, est pour *κερjω et ἔκειρα pour *ἔκερσα ; sans insister sur ce

ne semble pas, il est vrai, rendre compte des aoristes simples comme ἔδαρκον, ἐπλάκην, ἔταμον, ἔτραπον, etc. ; mais à l'origine, la relation qui existait entre ces aoristes et les présents correspondants était la même que celle dont il vient d'être question si, comme il y a tout lieu de le croire, δέρκομαι, πλέκω, τέμνω, τέρπω, etc., sont pour *δαιρκομαι, *πλαικω, *ταιμνω, *ταιρπω [1]. L'adjonction d'un suffixe (κε, νε, πε) à des thèmes monosyllabiques a amené la disparition de ι et l'affaiblissement de α en ε, comme le fait a eu lieu, en l'absence même de cette condition, pour δέρω = δείρω, δαιρω [2]. Les aoristes simples ont partout gardé l'α, maintenu qu'il était par l'analogie des cas particuliers où rien ne l'obligeait à se transformer. Du reste, il s'est affaibli parfois en ε, comme dans ἔτεμον auprès de ἔταμον [3].

Je me résumerai en répétant que l'objet principal de ce travail a été, abstraction faite de l'exposé des objections auxquelles prêtent les théories courantes, d'attirer l'attention des linguistes sur le dualisme primitif du vocalisme radical et sur la double loi, tout à la fois proethnique et ethnique, qui semble avoir présidé à ces transformations : *élimination* de l'élément faible de la diphtongue *âu* (racines sanskrites en *ur* auprès de celles en *ar*, chute du digamma ou plutôt de l'υ en grec) et *assimilation* de l'élément fort à l'élément faible (racines en *û, u; î, i*), avec *affaiblissement* coordonné ou distinct de chacun de ces éléments.

qu'il y a de physiologiquement paradoxal dans cette dernière explication, étant donnée surtout la place de l'accent, ne semble-t-il pas profondément illogique d'attribuer à la diphtongue de κείρω et de ἔκειρα une origine également secondaire, quoique due à des causes différentes, tandis qu'on tient pour primitives celles de λείπω et de ἔλειψα, de φεύγω et de πέφευγα, etc.?

6° En général, les verbes grecs où l'on suppose qu'a eu lieu l'épenthèse du *j* correspondent à des verbes sanskrits conjugués sur la cinquième ou la neuvième classe, et non pas sur la quatrième, comme on devrait s'y attendre.

7° L'analogie des adjectifs feminins comme μέλαινα, τέρεινα me paraît sans conséquence, attendu que la diphtongue a probablement en pareil cas une origine en rapport avec celle de ου et ᾶ dans λύουσα et πᾶσα, πᾶσαν (cf. aussi παῖσαν), etc.

[1] Cf. les formes dialectiques τάμνω, τράπω, τράφω, etc.

[2] [Explication modifiée. Voir plus loin, *Etude sur l'ancienne forme des verbes grecs primitifs dont la racine est terminée par une voyelle*].

[3] On peut admettre aussi que le ρ exerçait une influence conservatrice à son égard, ce que ne contredit pas l'exemple de φέρω, etc., qui, dans mon hypothèse, est pour *φειρω.

Une puissante raison de considérer *a priori* cette conception comme vraisemblable, c'est qu'elle suppose l'application d'une loi unique dans tout le domaine indo-européen en ce qui regarde l'évolution générale et particulière du phonétisme vocalique; l'affaiblissement domine tout, et de toute part s'accomplit la translation de *âu* à *o*, de *a* à *e*, et de *u* et de *e* à *i*.

Reste à voir dans quelle mesure les faits justifient la théorie. Ceux que j'ai réunis ici, et que j'aurais pu considérablement augmenter en ce qui concerne les radicaux, paraissent déjà bien concluants. On m'objectera, il est vrai, que mes preuves resteront insuffisantes tant que je n'aurai pas rendu compte des influences sous lesquelles s'exercent l'une et l'autre loi, et que je n'aurai pas fait intervenir les suffixes. J'en conviens ; mais si l'on veut bien remarquer l'unanimité des langues indo-européennes à présenter l'*o* (ou l'*u*) comme finale des thèmes correspondants à ceux de la seconde déclinaison grecque, on pressentira que sur ce dernier point même les faits annoncent une réponse favorable[1]. Quoi qu'il en soit, à chaque jour suffit sa tâche, mais si je réserve pour le moment cette partie de la question, l'heure ne tardera pas, je l'espère, où je pourrai la traiter à son tour.

1 Je suis porté à considérer comme apparentés à cette voyelle l'ω, l'*u* et l'*o* des présents grecs et latins en ω, υμι, *o*.

Je relisais les dernières épreuves de cette brochure quand m'est arrivé la quatrième partie des *Recherches morphologiques* de MM. Osthoff et Brugmann. Je relève, en parcourant ce volume, des conclusions comme celles-ci : « *î* et *û* indo-européens sont issus de *ei*, *oi*, *ai*, *eu*, *ou*, *au*, aussi bien que de *ie*, *io*, *ia*, *ue*, *uo*, *ua*, devant des consonnes, dans les syllabes dépourvues de l'accent principal (*Hauptton*), par suite de l'assimilation de l'élément *a* à l'élément vocalique qui l'accompagnait » (p. 282); — « *î* et *û* indo-européens sont restés longs quand la syllabe qui les contenait a gardé l'accent secondaire (*Nebenton*); ces voyelles se sont affaiblies en *i* et *u* quand, par une circonstance quelconque, cette syllabe est devenue atone » p. 283; — « nous démontrons que les diphthongues *ei*, *eu*, *ai*, *au*, *oi*, *ou* sont descendues à, *i*, *u* » (p. 348).

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'analogie de ces conclusions avec quelques-unes des miennes, ni sur l'appui qu'elles se prêtent entre elles par cela seul qu'elles découlent de recherches absolument indépendantes les unes des autres et dirigées d'ailleurs d'après des vues qui sont souvent diamétralement opposées.

EXAMEN DU MOUVEMENT VOCALIQUE

DANS LA DÉCLINAISON DES

THÈMES INDO-EUROPÉENS

EN U, I, R

ET QUESTIONS CONNEXES[1]

Dans un précédent opuscule, j'ai posé en principe et essayé de démontrer par quelques exemples empruntés à des radicaux que les voyelles sanskrites *û, u ; î, i ; ṛ* descendent par contraction ou affaiblissement des articulations *ava, aya, ara.*

J'examinerai aujourd'hui en partant du même principe la déclinaison des thèmes indo-européens terminés par ces voyelles. Il va de soi que, si ce nouveau point de vue avait pour conséquence d'expliquer d'une manière plus rationnelle et plus en rapport avec l'ensemble des formes voisines qu'on ne l'a fait jusqu'ici les prétendues anomalies de la déclinaison des thèmes précités, mon

[1] [Cette étude, publiée une première fois en brochure, Paris 1883, Vieweg, éditeur, a été l'objet d'un article critique de M. Bthl. (Böthlingk?) publié dans la *Berliner philologische Wochenschrift* (n° du 12 janvier 1884) et conçu avec une légèreté aussi peu digne que possible du savant auteur du *Dictionnaire sanskrit*. Je reconnais d'ailleurs sans difficulté que les restitutions auxquelles la principale partie de mon travail est consacrée, sont pour la plupart non seulement hypothétiques, mais idéales en ce sens que les contractions présumées n'ont eu lieu sans doute que pour quelques formes qui ont concouru avec les déclinaisons déjà existantes à servir de base et de type à la série complète des cas —, en un mot, que le rôle de l'analogie a été considérable. Mais l'idée première et les raisons sur lesquelles elle s'appuie n'en conservent pas moins toute leur valeur et méritaient d'être discutées sérieusement.]

hypothèse bénéficierait elle-même des avantages de ce résultat et acquerrait d'autant plus de vraisemblance qu'elle aurait réussi à ramener un plus grand nombre de phénomènes à une seule loi.

1.

THÈMES EN U

A priori, est-il vraisemblable qu'un thème sk. comme *bhânu* signifiant primitivement, ce qui brille, ce qui est doué d'éclat, lumineux, soit composé dès l'origine d'une racine *bhân* et d'un suffixe *u ?* Je n'hésite pas à répondre non : d'abord, parce que je ne crois pas que la simple voyelle *u* ait eu dès le principe une valeur significative propre qui justifie son emploi comme suffixe. Un suffixe, en effet, a toujours dû servir au sens.

J'ajouterai à cette présomption d'ordre purement logique une raison de fait. La racine *bhân* attestée d'ailleurs par φαίνω, φανερός, etc., contient un suffixe que ne possède pas la forme plus étroite *bhâ (bhâ-ti)*. Tout indique que ce suffixe est *na* et que c'est à un thème *bhâna* qu'a été ajouté le suffixe formatif du mot *bhânu*. S'il en est ainsi, la finale *u* de ce mot présente donc, en s'en rapportant aux données de l'opuscule que je rappelais plus haut, l'état contracté d'une articulation *ava* [1], et *bhânu* serait pour *bhâna-va*. Quant au suffixe *va* lui-même, ainsi réduit, le rapprochement des formes comme *ṛtâvan*, véd. et *ṛtu*, *ṛghâvant*, véd. et *raghu*, *laghu*, etc. [2], autorise fortement la présomption, surtout

[1] Composée de la finale thématique et du suffixe. Cette finale s'est conservée dans *pṛthi-vi*, cf. pâli *patha-vî*.

[2] Des intermédiaires très intéressants nous sont fournis par les formes suivantes de la déclinaison du thème *maghavant*, *maghavan :* inst. sing. *maghonâ;* dat. *maghone;* abl. *maghonas ;* gen. plur. *maghonâm*, etc. ; fém. *maghonî*. Cf. aussi les cas faibles en *us* du suffixe *vaṃs*, les formes grecques γόνυ, γόνατος, et δόρυ, δόρατος, et le *n* de la déclinaison gothique ; pour le simple affaiblissement de *ava* ou *va* en *u*, cf. le redoublement *uvâca*, auprès de *vac*. J'ajouterai qu'il est possible que *ṛtâvan* et *ṛghâvant* soient des formations postérieures à *ṛtu* et *laghu*, mais elles ont été créées sur le même type que celles-ci. Rien de plus fréquent que les exemples de l'emploi d'un même suffixe à des époques différentes et se présentant sous sa forme

si l'on se place au point de vue de l'hypothèse d'après laquelle les formes primitives ont été sans cesse en s'usant, qu'il est issu successivement de *vanta*, *vant*, *van*.

Passons maintenant à la déclinaison des thèmes en *u* que nous restituerons en conséquence [1].

SANSKRIT

Thème masculin *bhânu*

SINGULIER

Nom.	*bhânus*,	pour	**bhâna-va-s*.
Acc.	*bhânum*[2],	—	**bhâna-va-m* (ou *va-am*).
Inst.	*bhânunâ*[3],	—	**bhâna-va (n)-â*.
Dat.	*bhânave*[4],	—	**bhâna-va-aya*.
Abl. gén. . .	*bhânos*[5],	—	**bhâna-va-as*.
Loc.	*bhânâu*[6],	—	**bhâna-va-(i)*.
Voc.	*bhâno*,	—	**bhâna-va*.

On voit qu'à ce nombre, tous les cas, à l'exception du gén.-abl., rentrent, moyennant les contractions supposées, dans l'analogie de la déclinaison des thèmes en *a*. L'instrumental en *ena* de ces derniers, sans être absolument identique à celui de *bhânu*, présente comme lui un élargissement en *n* qui, je le crois, doit tenir à la même cause[7]. Le vocatif est surtout remarquable et suffirait à lui seul pour prouver la contraction des autres cas. Il est à comparer, du reste, à βασιλεῦ, forme qui contient les mêmes éléments que *bhâno*.

la plus ancienne (c'est-à-dire la plus entière, parce qu'elle n'a pas eu le temps de s'user) dans les créations les plus récentes. C'est ce qu'on a appelé l'atavisme linguistique.

[1] Mes exemples seront le plus souvent empruntés pour le sanskrit, le zend et le grec, aux excellentes grammaires de MM. Withney, Spiegel et G. Meyer.

[2] Cf. véd. *abhiruam* = *abhîra-va-m* et *sucetunam* = *suceta-vana-m*.

[3] Cf. véd. *paçvâ* = *paça-va(n)-â*.

[4] Cf. véd. *çiçve* = *çiça-va-aya*, et pâli *bhikkuno*.

[5] Cf. véd. *sânunas* = *sâna-van-as* et pâli, abl. *bhikkunâ*, gén. *bhikkuno*.

[6] Cf. véd. *sûnavi* = *sûna-va-i*.

[7] Cf. du reste à *bhânunâ* les instrumentaux védiques comme *tenâ*, *yenâ*, etc.

DUEL

N., acc., v. .	*bhânû*,	pour **bhâna-vâu*.
Inst., dat., abl.	*bhânubhyâm*,	— **bhâna-vâ-bhyâm*.
Gén., loc. . .	*bhânvos*,	— **bhâna-va-yos*.

Similitude parfaite avec la déclinaison des thèmes en *a*.

PLURIEL

Nom., voc. . .	*bhânavas*[1],	pour **bhâna-va-as*.
Acc.	*bhânûn*,	— **bhâna-va-an*.
Inst.	*bhânubhis*,	— **bhâna-ve-bhis*.
Dat., abl. . .	*bhânubhyas*,	— **bhâna-ve-bhyas*.
Gén.	*bhânûnâm*,	— **bhâna-van-âm*.
Loc.	*bhânuṣu*,	— **bhâna-ve-ṣu*.

Même similitude, si l'on admet que l'articulation *ave* ait pu se contracter en *av*, *u*.

Les féminins comme *dhenus* ne présentent de différences avec le masculin qu'aux cas suivants :

SINGULIER

Inst. . . . . . *dhenvâ*[2], pour **dhena-va(n)-â*.
Dat. . . . . . *dhenvâi* (auprès de *dhenave*), pour **dhena-va-âi*.
Abl., gén. . . *dhenvâs* (auprès de *dhenvos*[3]), pour **dhena-va-as*.
Loc. . . . . . *dhenvâm* (auprès de *dhenâu*), pour **dhena-va-ayâm*.

PLURIEL

Acc. . . . . . *dhenûs*. pour **dhena-va-as*[4].

Le neutre a conservé à tous les cas à désinence vocalique le *n*, vestige du suffixe *van*.

[1] Cf. véd., *madhuas* et *madhvas*, par contraction de *av* en *u*, *v* (cf. *açva*, pour **açava*).
[2] Cf. véd., *âçuyâ*, à rapprocher de *çivayâ*.
[3] Pour cette forme de génitif et peut-être aussi pour *bhânos*, cf. les gén. grecs en ες.
[4] Cf. véd., *madhvas*.

SINGULIER

Inst. . . . . . *madhunâ*[1], pour **madha-van-â*.
Dat. . . . . . *madhune*[2], — **madha-van-e*.
Abl., gén. . . *madhunas*[3], — **madha-van-as*.
Loc. . . . . . *madhuni*[4], — **madha-van-i*.

DUEL

N., acc., voc. *madhunî*[5], pour *madha-van-î*.
Gén., loc. . . *madhunos*, — **madha-van-os*.

PLURIEL

N., acc., voc. *madhûni*[6], pour **madha-van-i*.
Gén. . . . . . *madhunâm*, — **madha-van-âm*.

Les thèmes monosyllabiques en *û* comme *bhû* pour **bhava* présentent les formes suivantes :

SINGULIER

Nom., voc. . *bhûs*, pour **bha-va-s*.
Acc. . . . . . *bhuvam*[7], aussi védique *bhvàm*, pour **bha-va-m*.
Inst. . . . . . *bhuvâ*, aussi véd. *bhvâ*, pour *bha-vâ*.
Dat. . . . . . *bhuve*, *bhuvâi*, aussi véd. *bhvè*, pour **bha-vâi*.
Abl. gén . . . *bhuvas*, *bhuvâs*, aussi véd. *bhvàs*, pour *bha-va-as*.
Loc. . . . . . *bhuvi*, *bhuvâm*, aussi véd. *bhvi*, pour **bha-va-i*, **bha-va-am*.

DUEL

N., acc, voc. *bhuvâu*, aussi véd. *bhvâu*, pour **bha-vâu*.
Inst., dat., abl. *bhûbhyâm*, — **bha-vâ-bhyâm*.
Gén. loc. . . . *bhuvos*, aussi véd. *bhvos*, pour **bha-va-os*.

[1] Cf. véd. *madhvâ*.
[2] Cf. véd. *urave*.
[3] Cf. véd. *madhvas*, *madhuas*, *madhos*.
[4] Cf. véd. *sânâu*, *sânavi*, *sâno*, *sânuni*.
[5] Cf. véd. *urvî*, *jânunî*.
[6] Cf. véd. *purûṇi*, *puru*, *purū*.
[7] C'est-à-dire *bhuuam* = *bhūam*.

PLURIEL

N., acc., voc.	*bhuvas*, aussi véd. *bhvás*,	pour **bha-va-as*.
Inst.	*bhûbhis*,	pour **bha-va-bhis*.
Dat. abl. . . .	*bhûbhyas*,	— **bha-va-bhyas*.
Gén.	*bhuvâm*,	— **bha-va(n)-âm*.
Loc.	*bhûšu*,	— **bha-va-su*.

Comme on le voit, devant toutes les désinences vocaliques, *û* se résout en ses éléments *uu* ou *uv*.

Les thèmes polysyllabiques de même désinence se déclinent comme suit :

SINGULIER

	Ved.	Class.
Nom.	*tanû-s*,	*vadhûs*.
Acc..	*tanuam*,	*vadhûm*.
Inst..	*tanuâ*,	*vadhvâ*.
Dat.	*tanue*,	*vadhvâi*.
Abl., gén. . . .	*tanuas*,	*vadhvâs*.
Loc..	*tanui*,	*vadhvâm*.
Voc.	*tanu*,	*vadhu*.

DUEL

	Ved.	Class.
N., acc., voc. .	*tanuâ*,	*vadhvâu*.
Inst., dat., abl.	*tanûbhyâm*,	*vadhûbhyâm*.
Gén.. loc. . . .	*tanuos*,	*vadhvos*.

PLURIEL

N., acc.	*tanuas*,	nom. *vadhvas*.
		acc. *vadhûs*.
Inst..	*tanûbhis*,	*vadhûbhis*.
Dat., abl. . . .	*tanûbhyas*,	*vadhûbhyas*.
Gén..	*tanûnâm*,	*vadhûnâm*.
Loc..	*tanûšu*,	*vadhûšu*.

Les monosyllabes en *âu*, comme *nâu*– ou en *o* comme *go*–, ont certainement la même origine ; ils ont, du reste, abouti au même

degré d'affaiblissement, comme le montre le thème *gu-* dans *daçagu-*, etc.

Thème *nâu*, pour *nâ-va*.

SINGULIER

Nom.	*nâus*,	pour	**nâ-va-s*.
Acc.	*nâvâm*,	—	**nâ-va-m*.
Inst.	*nâvâ*,	—	**nâ-va-â*.
Dat.	*nâve*,	—	**nâ-va-i*.
Gén., abl. . .	*nâvas*,	—	**nâ-va-as*.
Loc.	*nâvi*,	—	**nâ-va-i*.

DUEL

N., acc., voc .	*nâvâu*,	pour	**nâ-va-âu*.
Inst., dat., abl.	*nâubhyâm*,	—	**nâ-va-bhyâm*.
Gén., loc. . .	*nâvos*,	—	**nâ-va-yos*.

PLURIEL

N., acc. . . .	*nâvas*,	pour	**nâ-va-as*.
Inst.	*nâubhis*,	—	**nâ-va-bhis*.
Dat., abl . . .	*nâubhyas*,	—	**nâ-va-bhyas*.
Gén.	*nâvâm*,	—	**nâ-va-âm*.
Loc.	*nâuṣu*,	—	**nâ-va-su*.

ZEND

Thème en u.

SINGULIER

Nom.	*pasush*,	pour	**pasa-va-sh*.
Acc.	*pasûm*,	—	**pasa-va-m*.
Inst.	*pasva*,	—	*-ava-â*.
—	*pasu*,	—	—
—	*khrathvâ*,	—	—
Dat.	*qaetaove?*	—	*-ava-e*.
—	*pasve*,	—	—
—	*pasaoe*,	—	—
—	*pasave*,	—	—
—	*ahuye*,	?	

Abl.	*pasvad,*	pour	*-ava-d.*
—	*pasaod,*	—	—
Gén.	*pasvo,*	—	*-ava-ash.*
—	*pasaosh,*	—	—
—	*pasâush,*	—	—
—	*paseush,*	—	—
Loc.	*pasvo,*	—	*-ava-i.*
—	*tanvi,*	—	—
Voc.	*paso,*	—	*-ava.*
—	*pasu,*	—	—
—	*pasvo,*		
—	*pasavo.*		

Ces deux dernières formes de vocatif sont inexplicables sans l'hypothèse d'une formation à l'aide d'un suffixe *va.*

PLURIEL

Nom. voc. . .	*pasvo,*	pour	*-avas-as.*
—	*pasavo,*	—	—
Acc.	*pasush,*	—	*-ava as.*
—	*pasavo,*	—	—
Inst.	*hizubîsh,*	—	*-ava-bîsh.*
Dat., abl. . .	*pasubyo,*	—	*-ava-bhyas.*
—	*pasuivyo,*	—	—
Gén.	*pasvâm,*	—	*-ava(n)-âm.*
—	*pasunâm,*	—	—
Loc.	*pasušu,*	—	*ava-su.*

DUEL

N., acc., voc. .	*pasu.*	Voir les restitutions proposées pour les formes correspondantes du sanskrit.
Inst., dat., abl.	*pasubya.*	
Gén., loc. . .	*pasvâo.*	

GREC

Thèmes en ευ; comme ἱππεύς; cf. sk., véd., *açvavant* et *açvâvant*

SINGULIER

Nom. . . . ἱππεύς [1], pour *ἱππε-ϝε-ς.

[1] Peut-être pour un plus ancien, *ἱππηυς (cf. *açvâvant)* d'où, avec chute de l'υ, les formes comme γραφής, auprès de γραφεύς. (Meyer, *Gr. gr.*, § 321.)

Acc.	ἱππέα,	pour	*ἱππε-ϝε-α [1].
—	βασιλῆα, hom.	—	*βασιλε-ϝε-α.
Voc.	βασιλεῦ,	—	*βασιλε-ϝε.
Gén.	βασιλῆος [2],	—	*βασιλε-ϝε-ος.
—	βασιλέος,	—	—
—	βασιλέως (attique),		—
Dat. . . .	βασιλῆι,	pour	*βασιλε-ϝε-ι.
—	βασιλέι,	—	—
—	βασιλεῖ,	—	—

DUEL

Nom.,acc.,voc.	τοκῆε,		
— — .	βασιλέε,	pour	*βασιλε-ϝε-ω.
Gén. dat. . .	βασιλέοιν,	—	*βασιλε-ϝε-οιν.

PLURIEL

Nom. . . .	βασιλῆες,	pour	*βασιλε-ϝε-ες.
—	βασιλῆς,	—	—
—	βασιλέες,	—	—
—	βασιλεῖς,	—	—
Acc. . . .	βασιλῆας,	—	*βασιλε-ϝε-ας.
—	βασιλέας,	—	—
—	βασιλεῖς,	—	—
Gén. . . .	βασιλήων,	—	*βασιλε-ϝε-ων.
—	βασιλέων,	—	—
—	θεισπιείων [3] (béot.).		
Dat.	ἱππεῦσι,	pour	*ἱππε-ϝε-σι.

Thèmes à diphtongues

SINGULIER

Nom. . . .	νᾶυς, νηῦς,	pour	*νᾱ-ϝε-ς, *νη-ϝε-ς.
Acc.	ναῦν,	—	*να-ϝε-ν.
—	νῆα,	—	*νη-ϝε-α.
—	νέα,	—	—

[1] D'où peut-être l'ᾱ attique de βασιλέᾱ (Meyer, § 330). Les formes béotiennes comme χηρωνεῖα (R. Meister, *Die griech. Dialekte*, p. 269) sont probablement pour *χηρωνειϝ-α.

[2] Dans le béotien βασιλεῖος, ει est sans doute pour η comme le pense M. Meyer, § 340.

[3] V. ci-dessus, note 1.

Gén.	νᾱος,	pour	*νᾱ-ϝε-ος.
—	νηός,	—	*νη-ϝε-ος.
—	νεός,	—	—
—	νεώς (att.).	—	—
Dat.	νᾱί,	—	*νᾱ-ϝε-ι.
—	νᾶι,	—	—
—	νηί.	—	—

DUEL

Gén. dat. . .	νεοῖν,	pour	*νε-ϝε-οιν.

PLURIEL

Nom. . . .	νᾶες,	pour	*νᾱ-ϝε-ες.
—	νῆες,	—	—
—	νέες,	—	—
Acc.	ναῦς,	—	*νᾱ-ϝε-ας.
—	νᾶας,	—	—
—	νῆας,	—	—
—	νέας,	—	—
Gén.	νᾱῶν,	—	*νᾱ-ϝε-ων.
—	νηῶν,	—	—
—	νεῶν,	—	—
Dat.	νηυσί,	—	*νᾱ-ϝε-σι.
—	ναυσί,	—	—

Thèmes masc. et féminins en υ, ῡ.

SINGULIER

Nom. . . .	γλυκύ-ς,	pour	*γλυκε-ϝε-ς.
--	ἰχθῦ-ς,	—	*ἰχθε-ϝε-ς.
Acc.	γλυκύν,	—	*γλυκε-ϝε-ν.
—	ὀφρῦν,	—	*ὀφρε-ϝε-ν.
Gén.	γλυκέος,	—	*γλυκε-ϝε-ος.
—	ἰχθύος,	—	*ἰχθε-ϝε-ος.
—	ἄστεως,	—	*ἀστε-ϝε-ως.
—	ϝάστιος (béot.)		
Dat.	ἡδέι,	—	*ἡδε-ϝε-ι.
—	γλυκεῖ,	—	*γλυκε-ϝε-ι.
—	ἰχθύι,	—	*ἰχθε-ϝε-ι.

DUEL

Nom., acc., v. .	ἰχθύε,	pour	*ἰχθε-ϝε-ω.
Gén., dat. . .	ἰχθυόιν,	—	*ἰχθε-ϝε-οιν.

PLURIEL

Nom. . . .	ἰχθύες,	pour	*ἰχθε-ϝε-ες.
—	εὐρεές,	—	*εὐρε-ϝε-ες.
—	γλυκεῖς,	—	*γλυκε-ϝε-ες.
Acc.. . . .	ἰχθῦς,	—	*ἰχθε-ϝε-ας.
—	ἰχθυάς,	—	—
—	γλυκέας,	—	*γλυκε-ϝε-ας.
—	γλυκεῖς [1],	—	—
Gén.. . . .	ἰχθύων,	—	*ἰχθε-ϝε-ων.
—	γλυκέων,	—	*γλυκε-ϝε-ων.
Dat.	ἰχθύσι,	—	*ἰχθε-ϝε-σι.
—	γλυκέσι,	—	*γλυκε-ϝε-σι.

Thèmes neutres en υ.

SINGULIER

N., acc. . .	ἄστυ,	pour	*ἀστε-ϝε.

PLURIEL

N., acc. . .	ἄστεα,	pour	*ἀστε-ϝε-α.
—	ἄστη.	—	—

LATIN

Les véritables représentants latins des thèmes en *âu* et *u* du grec et du sanskrit ont conservé la trace de l'ancienne articulation *âva*, *ava*, moyennant l'affaiblissement de la voyelle finale en *e*, *i*. C'est ainsi que *nâvi-s* correspond au sk. *nâus*, gr. ναῦς ; *bovi-s* à *gâu-s*, gr. βοῦς ; *suavi-s*, *brevi-s*, *levi-s* à *svâdu*, ἡδύ-ς ; βραχύ-ς ; *laghu*, ἐλαχύ-ς ; etc. Très souvent, comme il est facile de s'en rendre compte, cette conservation de la voyelle a eu lieu aux dépens de l'état consonantique primitif ; ainsi *suavis* est pour **suadvis*, *brevis*, et *levis* pour **bregvis*, **legvis*. Très souvent aussi quand le consonantisme s'est maintenu, l'état vocalique final en a pâti et

[1] Forme du nominatif d'après M. Meyer, § 359.

ue, *ui* s'est réduit à *e*, *i*; cf. *dulcis*, pour **dulcvis*, auprès de γλυκύς; *piscis*, pour **piscvis*, auprès de *ϝιχθυς = *ϝισχυς (cf. all. *fisch)*, etc.[1].

1 [Cette étymologie déjà proposée par M. Leo Meyer et qui a eu le privilège d'égayer M. Bthl. me paraît plus probable que jamais.

On peut ajouter aux raisons de douter que, comme on a l'habitude de le dire, le latin a fait passer dans la troisième déclinaison, par l'addition d'un *i*, tous ses anciens adjectifs de la quatrième (qui pourtant a continué d'exister), et de croire, au contraire, que ces adjectifs dérivent de formes proethniques en *vi(n)* :

1° Le rapport du pr. relatif sk. *ka-s*, *ki-m*, gr. τί-ς avec le lat. *qvi-s* (cf. sk. *kva*, etc.); du sk. *puru* (cf. πολύ-ς), « beaucoup, tous, la communauté », avec le gr. πόλις, pour *πολϝι-ς « la ville », primitivement, « l'État, la communauté »; du sk. *mántu*, « conseiller, directeur », avec le grec μάντις, pour *μαντϝι-ς, « sorcier »; du lat. *anguis* et du gr. ἔχι-ς, pour *ἐχϝι-ς, etc. La double forme des racines sanskrites *tvar*, *tar*; *tvakš*, *takš*; *tviš*, *tiš*, etc., fournit d'ailleurs la preuve de la possibilité de l'élimination en sk. de *v*, finale d'un groupe de consonnes, devant une voyelle.

2° Les variantes sanskrites *ghṛšu*, *ghršvi*, « ardent », qui sont exactement dans le même rapport entre elles que le sk. *svâdu* et le lat. *suavis* pour **suadvi-s*. Les formes védiques comme *ávi-* (rac. *ava*, *o*, *u*); *tuvi-* (rac. *tava*, *to*, *tu*); *kavi* (rac. *kava*, *ko*, *ku*); *pavi* (rac. *pava*, *po*, *pu*); *dravi* (rac. *drava*, *dro*, *dru*), etc., indiquent des adjectifs en *-avi*, *-vi*, parallèlement aux finales radicales ou thématiques en *ava-*, *-o-*, *-u-*.

3° Les formes de superlatifs en *-išṭha*, -ιστος, *-issimus*, auprès des positifs sk., gr. en *-u*, latin *-vi* (en grec, sur vingt-neuf superlatifs homériques de cette catégorie, [G. Meyer, *Gr. Gramm.*, § 391], onze se rattachent à des positifs en υ; pour la plupart des autres, le positif fait défaut). Exemples : sk. *âçi-šṭha* (pour **âçvi-šṭha*) auprès de *âçu*, « rapide » (pour **âçvi*; cf. *açvin)*; ὤκι-στος, pour *ὠκϝι-στο-ς, auprès de ὠκύ-ς (pour *ὠκϝι-ς); lat. *ôci-ssimu-s* pour **ôcvi-ssimu-s*; sk. *laghi-šṭha* (pour **laghvi-šṭha*) auprès de *laghu-* « rapide, léger » (pour **laghvi)*; ἐλάχι-στο-ς (pour *ἐλαχϝι-στο-ς), auprès de ἐλαχύ-ς (pour *ἐλαχϝι-ς); lat. *levi-ssimu-s*, auprès de *levi-s* (pour **legvi-s*), etc. Cette explication, confirmée par le fait qu'en sk., les trois quarts au moins des superlatifs védiques en *išṭha* se rattachent à des positifs en *-u*, *-i*, *-i(n)*, est bien autrement satisfaisante, ce me semble, que l'hypothese si précaire de Bopp qui décompose ce suffixe en *iš-ṭha*, et en fait venir la première partie de *íyâṃs* (gr. et lat. *iôns*)!

4° L'*í* sk. (*i-s* en latin) du féminin des adjectifs en *u*; exemple : *laghvî*, auprès du masc. *laghu-s*; lat. *levi-s*, masc. et fém. Si le féminin de ces adjectifs avait été formé, comme on le suppose gratuitement, d'un suffixe proethnique *yâ*, conservé en grec dans la finale εια, ponr *εϝ-ια (ἐλαχεῖα), il y a tout lieu de croire que le latin aurait pour forme féminine **levia* et non *levis*. La forme grecque ἐλαχεῖα, pour *ελαχειϝ-α *ἐλαχειϝεσ-α, comme βασίλεια est pour *βασιλειϝ-α-, *βασιλειϝεσ-α, *βασιλειϝεσσ-α, d'où aussi βασίλισσα (la diphtongue ει y représente l'η de βασιλῆος, etc.) est sur le modèle de πᾶσ-α, auprès de πᾶς, de χαρίεσσ-α, auprès de χαρίεις (pour *χαριεισς), de λύουσ-α, auprès de λύων (pour *λυωντς; dans toutes ces formes le *s* final du masculin est thématique); c'est-à-dire qu'elle résulte de l'adjonction, ou plutôt la conservation d'un *ă*, qui correspond toujours à un *i* sk. issu vraisemblablement de *é*, *á*. Les formes du masculin ont perdu l'*a* correspondant dès l'époque proethnique, tandis que le féminin a affaibli l'*á* soit en *î* par l'intermédiaire de *é*, en sk. soit en *ă*, en grec; en latin, il est descendu jusqu'à *ĭ*, mais en gardant le *s* du nominatif et en s'identifiant ainsi avec la désinence du masculin. Au surplus, la décomposition de ἐλαχεῖα, λύουσα, etc. en *ἐλαχεϝ-ια, *λυοντ-ια, etc , exige qu'on rende compte de la différence de quantité

Quant à prétendre, comme on l'a fait, que ces mots se sont rangés à l'analogie de la déclinaison des thèmes en *i* pour que la finale ait un son plus accusé (Schleicher, Kühner, etc.), c'est supposer un *processus* absolument contraire à la libre évolution du langage. Or, l'analogie savante et les raisons d'ordre grammatical qui ont contrarié ce *processus* quand les langues ont été soumises à des règles artificielles, n'étaient certainement pas en jeu au temps où le latin a formé *nâvis*, *suavis*, etc. [1]. La coexistence des formes *bovis* et *bos* et la prédominance qu'a prise cette dernière suffisent d'ailleurs pour montrer combien cette explication est fragile et contraire aux faits.

Déclinaison du thème *nâvi*.

SINGULIER

N., voc. . . .	*nâvis*,	pour	**nâve-es*.
Acc.	*nâvem*,	—	**nâve-m*.
Gén.	*nâvis*,	—	**nâve-is*.
Dat.	*nâvi*,	—	**nâve-i*.
Abl.	*nâve*,	—	**nâve-(t)*.

PLURIEL

N., ac., voc.	*nâves*,	pour	**nâve-es*.
Gén.	*nâvium*,	—	**nâve-um*.
Dat., abl. . .	*nâvibus*,	—	**nâve-bus*.

entre l'*ā* final de ces formes et l'ᾰ de σκιά, ἀγυιά, φιλία, sans compter la différence de flexion en ce qui regarde le gén. λυούσης (Voir, dans la suite de cet ouvrage l'étude sur le suffixe du participe présent).

Les adjectifs et participes latins correspondants, dans les rares formes féminines qu'ils ont conservées, non seulement ont un état large, comme en grec, eu égard au masculin, mais montrent toujours *ă* et non *ia* pour signe du genre.

Exemples: *rêx*, ancien part. prés., pour **râgêns*, ou plutôt **râxêns* (cf. sk. *râjâ(n)* fém. *râjñi*, pour **râjâni* et rac. *rakš*), fém., *rêgîna*, pour **rêgeins-a*, comme *viceni* pour **vicensi*, cf. *vicensimus*; rapport identique à celui de λύων-λύουσα.

De même *lûx*, pour **lûxêns* (cf. sk. *ruç-ant*, pour **rukš-ant*, cf. *rukša*); féminin *lûna* pour **lûxêns-a* (cf. étrusque *lusχnai* = *lunae* et sk. **ruç-ant-î* auquel s'est substitué pour le sens *roh-iṇ-î*, adj., rouge; subst., nom d'une constellation, issu d'une variante de la même racine).

Cul-tôr-cul-tûr-a; rapport identique à celui de σω-τήρ-σώ-τειρ-α. *Pa-te-ra*, auprès du sk. *pâ-tra-*, *pâ-trî* et du gr. πο-τήρ-, *πο-τειρ-α; même rapport. *Colu-men-columna*, pour **colu-mein-a*, etc.]

[1] On a d'ailleurs de très fortes raisons de penser que ces thèmes n'étaient pas primitivement en *i*, mais bien en *é* ou *ee*, puis *ei*, *i* (voy. Bücheler, *Déclin. latine*, trad. Havet, § 35). Ce vocalisme s'explique par l'ancienne forme du suffixe *(vânt*, *vaant)*.

Déclinaison du thème *suave*, *suavi*.

SINGULIER

N., voc. . .	*suavis*, m., f.,	pour	**suade-ve-s*.
—	*suave*, n.,	—	**suade-ve*.
Acc.	*suavem*, m., f.,	—	**suade-vem*.
—	*suave*, n.,	—	**suade-ve*.
Gén.	*suavis*,	—	**suade-ve-is*.
Dat.	*suavi*,	—	**suade-ve-i*.
Abl.	*suavi*,	—	**suade-ve-(t)*.

PLURIEL

N., acc. . .	*suaves*, m., f.,	pour	**suade-ve-es*.
N., acc. . .	*suavia*, n.,	—	**suade-ve-a*.
Gén.	*suavium*,	—	**suade-ve-um*.
Dat., abl. . .	*suavibus*,	—	**suade-ve-bus*.

Déclinaison du thème *dulce*, *dulci*.

SINGULIER

N., v. . . .	*dulcis*, m., f.,	pour	**dulc(e)-ve-s*.
—	*dulce*, n.,	—	**dulc(e)-ve*.
Acc.	*dulcem*,	—	**dulc(e)-ve-m*.
—	*dulce*,	—	**dulc(e)-ve*.
Gén.	*dulcis*,	—	**dulc(e)-ve-is*.
Dat.	*dulci*,	—	**dulc(e)-ve-i*.
Abl.	*dulci*,	—	**dulc(e)-ve-(t)*.

PLURIEL

N., acc. . .	*dulces*,	pour	**dulc(e)-vees*.
—	*dulcia*, n.,	—	**dulc(e)-ve-a*.
Gén.	*dulcium*,	—	**dulc(e)-ve-um*.
Dat., abl. .	*dulcibus*,	—	**dulc(e)-ve-bus*.

Les thèmes qui présentent *u*, comme en sk. et en grec, tels que *fructus* et *cornû*[1] se déclinent avec des contractions analogues à celles de *bhânu*, ἄστυ, etc.

[1] Le nom. *tonitruum*, d'où *tonitruu(m)*, explique, ce me semble, la longue finale de *tonitrû*, *cornû*, etc.

SINGULIER

N., voc. . .	*fructus,*	pour	**fructe-ve-s.*
Acc.	*fructum,*	—	**fructe-ve-m.*
Gén.	*fructûs,*	—	**fructe-ve-is.*
Dat.	*fructui,*	—	**fructe-ve-i.*
Abl.	*fructû,*	—	**fructe-ve-(t).*

PLURIEL

N., v., acc. .	*fructûs,*	pour	**fructe-ve-es.*
Gén.	*fructuum,*	—	**fructe-ve-um.*
Dat., abl. . .	*fructibus,*	—	**fructe-ve-bus.*

GOTHIQUE

Thème *sunu.*

SINGULIER

Nom.	*sunus,* cf. *bhânus,* ἡδύς, *fructus.*		
Acc.	*sunu.*		
Gén.	*sunaus,*	pour	**suna-va-as.*
Dat.	*sunau,*	—	**suna-va-i.*

PLURIEL

N.	*sunjus,*	pour	**suna-va-as- (sune,-sun-i).*
Acc.	*sununs,*	—	**suna-van-s.*
Gén.	*sunive,*	—	**suna-va e (sune-,suni-).*
Dat.	*sunum,*	—	**suna-va-m.*

Les anciennes langues slaves n'offrent d'intéressant en ce qui regarde la déclinaison des thèmes en *u*, que le vocatif sing. *sûnaû* pour **sûnava.*

Quant aux langues celtiques, la déclinaison y est trop usée pour présenter rien d'instructif.

§ 2.

DÉCLINAISON DES THÈMES EN I

Les mêmes raisons qui donnent à croire que la désinence *u* des thèmes en *u* est contractée de *ava*, *avan*, *avant*, *avanta*, militent

en faveur de l'hypothèse d'après laquelle les thèmes en *i* viendraient de *aya*, *ayan*, *ayant*, *ayanta*[1].

En sanskrit, la déclinaison des thèmes masc. fém. et neutres monosyllabiques en *âi*, *î*, *i* étant en parfaite analogie avec celle de leurs correspondants en *âu*, *û*, *u*, je me bornerai à indiquer la restitution du type qui présente les formes les plus nombreuses, c'est-à-dire celui des masculins en *i*, comme *agni*.

SINGULIER

Nom.	*agnis*,	pour	**agna-ya-s.*
Acc.	*agnim*[2],	—	**agna-ya-m.*

[1] Le suffixe *iyaṃs* ou *yaṃs* (car l'initiale appartient peut être au thème) des comparatifs, dont l'origine est probablement la même que celle du suffixe *ya*, a conservé la nasale.

En ce qui concerne la diphtongue *e* issue de *aya* et l'origine même du *y*, mon étude sur le vocalisme indo-européen présente une lacune que j'aurai plus tard l'occasion de combler. Disons pourtant tout de suite que le grand nombre de racines sanskrites vocalisées en *e*, servant de doublets ou de *Nebenform* à des racines de même sens vocalisées en *o*, ne permet guère de douter de la communauté d'origine des unes et des autres. En ce qui regarde la relation de *ava*, *av (o)* avec *aya*, *ai (e)*, trois hypothèses sont possibles. Ou bien *v* et *y* dérivent chacun d'une gutturale, tantôt labialisée, tantôt palatalisée ; ou bien *y* entre deux voyelles est pour *i* et provient de l'affaiblissement de *v* = *u* [?] ; ou bien, enfin, la longue *â* = *aa*, résultant de l'élimination d'un *v* intermédiaire, s'est affaiblie en *ê* = *ae*, *ee*, *ei*, d'où *ii* ou *î* et *i*.

Cette dernière alternative, qui ramènerait sur ce point le sk. à l'analogie du grec et du latin et qui ferait coïncider le parallélisme de la déclinaison des thèmes en *u* et en *i* avec celui des formes en *o* et en *a (e)* énumérées ci-dessus, p. 17, seqq., est par cela même extrêmement séduisante pour les cas dont elle peut rendre compte.

Relativement aux thèmes susdits en *u* et en *i*, il en résulterait le tableau comparatif suivant :

Proethnique. . . .	*svâda-vaant (svâda-vânt).*
Sk.	*svâda-va(ant).*
Gr.	ἡδε-Ϝε(ντ).
Lat.	*sua(de)-vee(nt) (suavé).*
Proethn.	*agna-vaant (agna-vânt).*
Sk.	*agna-(v)e-a(nt) (agnéa, agnaya).*
Gr.	πολε-(Ϝ)εε(ντ), πολη;.
Lat.	*igne-(v)e(ent), igné.*

Le maintien de la finale *a* dans le thème sk. *agnaya* serait dû à l'analogie des autres déclinaisons à désinence semblable.

Le changement de *â (aa)* en *ê* qui a lieu à différentes formes des racines *dâ*, *dhâ*, *pad*, *sad*, *sthâ*, etc , offrirait un phénomène du même genre.

Je suis loin néanmoins de me dissimuler l'extrême difficulté de la question et de présenter ces données autrement que comme des conjectures. D'ailleurs les hypothèses ci-dessus ne sont pas exclusives les unes à l'égard des autres.

[2] Cf. véd. *yayiam*, *ûrminam*.

Inst.	*agninâ*[1],	pour	**agna-yan-â.*
Dat.	*agnaye,*	—	**agna-ya-aya.*
Abl., gén. . .	*agnes*[2],	—	**agna-ya-as.*
Loc.	*agnâu*[3],	—	**agna-ya-âu.*
Voc.	*agne,*	—	**agna-ya.*

DUEL

N., acc., v. .	*agnî,*	pour	**agna-ya-âu.*
Inst., dat., abl	*agnibhyâm,*	—	**agna-ya-bhyâm.*
Gén., loc. . .	*agnyos,*	—	**agna-ya-yos.*

PLURIEL

N., v.	*agnayas,*	pour	**agna-ya-as.*
Acc.	*agnîn,*	—	**agna-ya-an.*
Inst.	*agnibhis,*	—	**agna-ye-bhyas.*
Dat., abl. . . .	*agnibhyas,*	—	**agna-ye-bhyas.*
Gén.	*agnînâm,*	—	**agna-yan-âm.*
Loc.	*agniṡu,*	—	**agna-ye-ṡu.*

En zend, *aya*, aux cas prétendus renforcés, se présente souvent sous la forme *oi*.

SINGULIER

Nom. . . . . *gairish,* pour **gaira-ya-sh.*
Acc. . . . . . *gairîm,* — **gaira-ya-m.*
Inst. . . . . . *gairi, armaitî,* pour **gaira-ya-â.*
Dat. . . . . . *akhtoyoi, garee, garayaeca,* pour **gara-ya-i*
Abl. . . . . . *garoid,* pour **gara-ya-d.*
Gén. . . . . . *garoish,* — **gara-ya-ash.*
Loc. . . . . . *utayutâ, gara,* pour **gara-ya* ?
Voc. . . . . . *gaire, gairi,* pour **gaira-ya.*

DUEL

N., acc. v. . . *teviši, gairi,* cf. sk.
Inst., dat., abl. *gairibya,* pour **gaira-ya-bya.*

[1] Cf. véd. *rayyâ, ûrmia.*
[2] Cf. véd. *agnâ, âjayi.*
[3] Cf. pali, dat. *agginâ,* abl., *agginô,* gén. *aggino.* (Voy. Minayef, *Gramm. palic,* trad. Guyard).

PLURIEL

N., v.	*garayo,*	pour	**gara-ya-as.*
Acc.	*gairish,*	—	**gara-ya-ash.*
Dat., abl. . .	*gairibyo,*	—	**gara-ya-byo.*
Gén.	*gairinâm,*	—	**gara-yan-âm.*

L'extrême incertitude où l'on est sur la question de savoir si le *y* sanskrit a jamais eu un représentant identique en grec, rend impossible l'analyse exacte de la déclinaison d'un thème comme πολι-. Comment affirmer, en effet, d'une manière positive que le génitif pluriel πολέων est pour πολεj(ε)-ων, ou que l'ε représente la contraction proethnique de l'articulation *aya*[1] ? Heureusement, la solution de cette difficulté n'est pas indispensable à la démonstration qu'il s'agit de fournir. L'essentiel est de rappeler qu'en grec, comme en sanskrit, la plupart des cas de la déclinaison des thèmes en *i* montrent un état fort eu égard à la voyelle finale de ces thèmes, et que ce rapport peut s'expliquer par la représentation plus ou moins accusée de l'articulation proethnique correspondante *aya*.

Pour le latin, non seulement la même explication est valable, mais elle emprunte un caractère de vraisemblance plus grand encore que pour le grec, si l'on tient compte, à côté du thème *igni*, par exemple, de l'ancienne forme *igne-*, conservée dans *igne-us* (cf. sk. *agni-vant* pour **agnaya-vant*) et *igne-sco*, et des formes neutres en *e*, comme *triste*.

§ 3.

DÉCLINAISON DES THÈMES EN Ṛ

Les thèmes sanskrits en *ṛ* dérivent de l'articulation *âra* ou *ara* comme ceux en *u* et en *i* descendent de *ava* et de *aya*. La preuve en résulte de ce fait que le suffixe *tṛ*, auquel appartiennent sinon

[1] Disons toutefois que l'analogie de ἡδέων, pour *ἡδεϝων, tend à rendre la première hypothèse plus vraisemblable.

tous ces thèmes, du moins le plus grand nombre, se trouve encore avec sa finale vocalique entière dans plusieure formes dont les plus remarquables sont les comparatifs en *tara* et τερο du sanskrit et du grec et les participes futurs en *tûru-s* du latin[1].

Le *n* des génitifs pluriels semble même ramener à un état plus large encore de ce suffixe *(taran, tarant, taranta)* qui expliquerait le suffixe *ṛt* du sk. *yakṛt*, *çakṛt*, etc. (auprès de *yakan*), pour **yak-rant* et peut-être **yak-trant*, **yak-tarant*, ainsi que les doubles thèmes grecs comme ἧπαρ, ἥπατ-ος; ὕδωρ, ὕδατ-ος, etc.[2]. Malheureusement, la déclinaison des neutres comme *dâtṛ* (*dâ-tṛṇam*, *dâtṛṇas*, etc.), ne peut être invoquée en témoignage ; elle manque, en effet, dans les Védas et pourrait n'être qu'une création artificielle des grammairiens d'après l'analogie des neutres en *u* et en *i*[3].

Thèmes *dâtṛ*, *pitṛ*.

SINGULIER

Nom	*dâtâ*,	pour	**dâ-târa-(s)*.
—	*pitâ*,	—	**pi-târa-(s)*.
Acc.	*dâtâram*,	—	**dâ-târa-m*.
Acc.	*pitaram*,	—	**pi-târa-m*.
Inst.	*dâtrâ*[4],	—	**dâ-târa-â*.
—	*pitrâ*.	—	**pi-târa-â*.
Dat.	*dâtre*[5],	—	**dâ-târa-aya*.
—	*pitre*,	—	**pi-târa-aya*.
Abl., gén. . .	*dâtus*[6],	—	**dâ-târa-as*.
—	*pitus*,	—	**pi-târa-as*.
Loc.	*dâtari*,	—	**dâ-târa-i*.

[1] Les formations latines comme *equestri-s*, pour **equesteri-s*, sont, en ce qui regarde la voyelle finale, dans le même rapport avec la déclinaison sanskrite des thèmes en *tṛ*, que *suavis* l'est avec la déclinaison sanskrite des thèmes en *u*, comme *svâdu*.

[2] [Cette question sera reprise plus loin (*Remarques sur les substantifs grecs en* αρ).]

[3] Voy. Whitney, § 375.

[4] Cf. pali, *satthârâ*, *satthunâ*.

[5] Cf. pali, *satthu*, *satthuno*, *satthussa*.

[6] L'*u* de ces formes semble ramener à un état vocalique analogue à celui du suffixe dans le grec δώτωρ et le lat. *dator*. — Cf. pali, abl. *satthârâ*.

Loc.	*pitari*,	pour	**pi-târa-i*.
Voc.	*dâtar*[1],	—	**dâ-târa*.
—	*pitar*,	—	**pi-târa*.

DUEL

N., acc., v. .	*dâtârâu*,	pour	**dâ-târa-âu*.
—	*pitarâu*,	—	**pi-târa-âu*.
Inst., dat., abl.	*dâtṛbhyâm*,	—	**dâ-târa-bhyâm*.
—	*pitṛbhyâm*,	—	**pi-târa-bhyâm*.
Gén., loc . . .	*dâtros*,	—	**dâ-târa-yos*.
—	*pitros*,	—	**pi-târa-yos*.

PLURIEL

Nom	*dâtâras*,	pour	**dâ-târa-as*.
—	*pitaras*,	—	**pi-târa-as*.
Acc.	*dâtṛn*[2],	—	**dâ-târa-an*.
—	*pitṛn*,	—	**pi-târa-an*.
Inst.	*dâtṛbhis*[3],	—	**dâ-târa-bhis*.
—	*pitṛbhis*,	—	**pi-târa-bhis*.
Dat. abl. . . .	*dâtṛbhyas*[4],	—	**dâ-târa-bhyas*.
—	*pitṛbhyas*,	—	**pi-târa-bhyas*.
Gén.	*dâtṛṇâm*,	—	**dâ-târa(n)-âm*.
—	*pitṛṇâm*,	—	**pi-târa(n)-âm*.
Loc.	*dâtṛṣu*[5],	—	**dâ-târa-su*.
—	*pitṛṣu*,	—	**pi-târa-su*.

Le zend ne présente qu'une variante notable, mais d'un grand intérêt, c'est le vocatif *dâtare* qui ne s'explique que par un thème primitif *dâtara*[6].

GREC

SINGULIER

Nom. . . .	δωτήρ,	pour	*δω-τηρε-ς.
—	πατήρ,	—	*πα-τηρε-ς.

[1] Cf. pali, *satthâ*.
[2] Cf. pali, *satthâro*.
[3] Cf. pali, *satthârchi*, ou *satthârebhi*.
[4] Cf. pali, dat., gén. *satthârânam*, *satthûnam*; abl. semblable à l'instrumental.
[5] Cf. pali, *satthâresu*.
[6] Cf. gr. σωτῆρε. Meyer, § 335.

Voc.	δῶτερ,	pour	*δω-τηρε.
—	πάτερ,	—	*πα-τηρε.
Acc.	δωτῆρα,	—	*δω-τηρε-α.
—	πατέρα,	—	*πα-τηρε-α.
Gén. . . .	δωτῆρος,	—	*δω-τηρε-ος.
—	πατρός.	—	*πα-τηρε-ος.
Dat.	δωτῆρι,	—	*δω-τηρε-ι.
—	πατρί,	—	*πα-τηρε-ι.

DUEL

N., acc., v. .	δωτῆρε,	pour	*δω-τηρε-ω.
—	πατέρε,	—	*πα-τηρε-ω.
Gén. dat. . .	δωτήροιν,	—	*δω-τηρε-οιν.
—	πατέροιν,	—	*πα-τηρε-οιν.

PLURIEL

Nom. . . .	δοτῆρες,	pour	*δω-τηρε-ες.
—	πατέρες,	—	*πα-τηρε-ες.
Acc. . . .	δωτῆρας,	—	*δω-τηρε-ας.
—	πατέρας,	—	*πα-τηρε-ας.
Gén.	δωτήρων,	—	*δω-τηρε-ων.
—	πατέρων,	—	*πα-τηρε-ων.
Dat.	πατράσι [1],	—	*πα-τᾱρε-σι.
—	γαστῆρσι,	—	*γασ-τηρε-σι.

LATIN

SINGULIER

Nom., voc. .	*dator,*	pour	**da-tore-(s).*
—	*pater,*	—	**pa-tere-(s).*
Acc.	*datorem,*	—	**da-tore-m.*
—	*patrem,*	—	**pa-tere-m.*
Dat.	*datori,*	—	**da-tore-i.*
—	*patri,*	—	**pa-tere-i.*
Gén.	*datoris,*	—	**da-tore-is.*
—	*patris.*	—	**pa-tere-is.*

[1] Pour *πατρ̥σι, la métathèse a tenu lieu de tout autre affaiblissement vocalique Cf. ἄρ̥κτος, auprès du sk. *r̥kša* pour **rakša*.

Abl.	*datore,*	pour	**da-tore-(t).*
—	*patre,*	—	**pa-tere-(t).*

PLURIEL

N., acc., voc.	*datorês,*	pour	**da-tore-es.*
—	*patrês,*	—	**pa-tere-es.*
Dat., abl. . .	*datoribus,*	—	**da-tore-bus.*
—	*patribus,*	—	**pa-tere-bus.*
Gén.	*datorum,*	—	**da-tore-um.*
—	*patrum,*	—	**pa-tere-um.*

J'aurais pu comparer aux contractions des thèmes en *tṛ (târa)* celles des thèmes en *an (âna)*. La déclinaison des uns et des autres présente, en sk. surtout, de grandes analogies. La plus remarquable de ces ressemblances est la conservation de l'état fort au nom. et à l'acc. du singulier *âtmâ, râjâ; âtmânam, râjânam*, auprès de *dâtâ, dâtâram*. A cet égard, les thèmes purement vocaliques en diffèrent et présentent oujours l'état faible aux mêmes cas : *çiva-s, çiva-m; bhânu-s, bhânu-m; agni-s, agni-m*. La raison de ce fait est-elle simplement dans une usure moins rapide aux cas en question des thèmes à liquides et à nasales? c'est ce qu'il est difficile de pouvoir affirmer. Quoi qu'il en soit, l'état fort n'avait rien là d'essentiel puisque le latin a pu le perdre à l'acc. *patrem*, pour **paterem;* même remarque à faire sur les thèmes comme *o-mni-s*, pour **o-mene-s* (voy. Bücheler, *op. cit.*, § 35, et Bréal, Lecture faite à l'Institut, le 20 avril 1883), qui ont perdu partout l'état fort.

Si j'ai négligé d'indiquer pour le sanskrit la position de l'accent, c'est que je doute de son influence sur les phénomènes que j'examine dans ce travail. Lié dès le principe, selon toute vraisemblance, aux différentes manifestations de la vie du langage, il n'a pu déterminer à un moment donné et accidentellement une modification quelconque de l'état vocalique; son rôle à cet égard n'a été que celui d'un conservateur passif. Sa mobilité même n'est-elle pas la preuve de sa subordination?

§ 4.

IDENTITÉ PRIMITIVE DES THÈMES EN O ET EN A; COMMENT S'EST-ELLE DÉTRUITE?

1° L'*o* final des thèmes de la deuxième déclinaison grecque et latine est-il le résultat d'une coloration particulière de la voyelle, sans raison d'être organique ou étymologique?

Non ; puisque la même nuance apparaît en sanskrit chaque fois que la désinence *s* tombe devant une consonne, en zend en toute

circonstance, en gothique dans les formes comme *hardus* pour **hardos*[1] et en paléo-slave, surtout en l'absence de toute désinence casuelle, par exemple, au nom. acc. voc. neutre *dobro*.

Il y a donc concordance dans la plupart des cas entre toutes les branches de la famille, et ce fait, qui ne saurait être fortuit, met hors de doute la valeur étymologique de *o* comme finale des thèmes dont il s'agit[2].

2° Dans les circonstances dont il vient d'être question, l'*o* du sanskrit (pour *as*, selon l'explication courante), ne serait-il pas, comme on l'a voulu, le résultat d'une modification de *a*, — une sorte d'allongement compensateur, occasionné par la chute de *s* final ?

Non ; puisque en grec, en latin, en gothique, l'*o* apparaît sans que le *s* qui suit soit tombé[3]. Dans le paléo-slave *dobro* et le gothique *godo*, l'*o* se montre après la chute de *m*, mais l'élision de la même lettre en latin n'a pas pour effet de déterminer l'apparition de l'*o* qui précède (dans *bonom*, etc.), ni de le modifier d'une façon quelconque ; donc *dobro* est pour **dobrom*.

Si l'on objecte encore que le changement de *as* en *o* a lieu en sanskrit, non seulement au nominatif des thèmes en *a*, mais partout où cette syllabe se présente comme finale, je répondrai qu'on n'en peut tirer aucune conséquence contre le caractère étymologique et primitif de la voyelle prétendue transformée, attendu qu'à l'*o* de *jano* = *janas*, correspond de l'*o* de γένος, *genos* ; qu'à l'*o* du génitif *manaso* = *manasas*, correspond l'*o* des génitifs singuliers grecs de la troisième déclinaison ; qu'à l'*o* de la désinence *bhyo* = *bhyas* de l'ablatif pluriel, correspond l'*o* de la même désinence

[1] Cf. les vocables sanskrits où l'*o* thématique a laissé sa trace à tous les cas en s'affaiblissant en *u* : *cakšus*, *tapus*, etc.

[2] Cf. aussi le pali, où, par un remarquable accord avec le grec et le latin, les thèmes en *a* ont le nom. sing. en *o* et le voc. en *a*.

[3] Remarquons en même temps que si le *s* du nom. sing. des thèmes masc. de la 2e déclinaison s'est maintenu en grec et en latin, il le doit uniquement à la prosodie et à la littérature (voy. Bücheler, *op. cit.*, § 36, 39, etc., et surtout R. Meister, *Die gr. Dialekte*, p. 161). En français, le *s* des pluriels n'a plus qu'une valeur grammaticale devant les consonnes. (Sur la chute du *s* final en ombrien voy. Bréal, *Tables Eug.*, p. 335.) — Un argument négatif ressort également de la coexistence en zend de nominatifs de cette catégorie en *o* et en *a*. Pourquoi ces derniers, si l'*o* des autres résultait d'une compensation pour la chute de la désinence *s* ?

latine *bus (bos)*, etc. En un mot, les correspondants grecs ou latins autorisent partout en pareil cas l'hypothèse d'une ancienne diphtongue proethnique.

Le véritable motif de l'alternance en sanskrit des désinences *as*, *aḥ* et *o* me paraît tenir à un phénomène d'équilibre ou de compensation : quand la désinence *s* ou *ḥ* s'est maintenue, la diphtongue précédente *au (o)* a éliminé l'élément final *u;* élément qui s'est conservé, au contraire, quand la désinence a disparu[1].

La même explication rend compte de l'*ablaut* de γένος, γενε(σ)ος, *genos, generis*[2]. Le changement direct d'*o* en *e* n'est ni démontré par les faits, ni physiologiquement vraisemblable; γένος et *genos* descendent d'un proethnique **ganaus*, **ganos* dont l'*u* de la diphtongue, conservé au nominatif singulier, a été éliminé sous l'effort des désinences plus lourdes de tous les autres cas[3]. Dans ces exemples, le grec et le latin ont suivi d'ailleurs de très près le sort des mots sanskrits correspondants; cf. nom. *janas*, *jano;* gén. *janasas*[4].

Pour certains autres mots appartenant à la même catégorie des neutres, l'élimination n'a eu lieu en latin à aucun cas ; ex.: *robos, roboris*. Mais le sanskrit, dans les mêmes circonstances, a affaibli *o* en *u* et a gardé celui-ci dans toute la déclinaison ; plusieurs de ces formes servent d'ailleurs de doublets à celles en *as*, ex.: *cakṡus, cakṡas ; tapus, tapas ; janus, janas*[5].

C'est par une élimination semblable, et seulement par là, qu'on peut rendre compte de la coexistence des duels védiques en *á* et de ceux *âu*[6].

[1] [Il est bien entendu qu'il s'agit ici de faits remontant aux plus anciennes périodes du développement indépendant de la langue, et même à l'époque proethnique.]

[2] Cf. à γένος, thème fort du nominatif, les nominatifs *forts*, comme *âtmâ(n)*, *râjâ(n)*, πατήρ, τριήρης, δαίμων, φέρων, *judex*, *nomen*, *caput*, etc.

[3] L'exemple des vocatifs comme λογε, *horte*, ne fait pas exception, si l'on admet que l'*u* de l'ancienne diphtongue appartient au suffixe et non pas au thème; cf. ἱππε-ύς.

[4] Le grec a éliminé l'*u* [ou plutôt adopté la variante qui dérive de cette élimination] même au nominatif sing., quand ces mots sont employés comme derniers termes des composés possessifs : εἶδος, θεοειδές, n. et -ής m. f.

[5] Ces exemples font voir que si le poids des désinences a souvent, à ce qu'il semble influé sur la conservation ou l'élimination de l'*u*, souvent aussi cette voyelle s'est maintenue ou perdue sans autre cause appréciable que le plus ou moins de lenteur de l'usure des formes.

[6] Les duels grecs en ω, les mots latins *duo* et *ambo*, etc., établissent de la manière

S'explique encore de la même manière, le rapport de la caractéristique *nâ*[1] des verbes sanskrits de la neuvième classe, et de la caractéristique *no* de ceux de la cinquième et de la huitième, ainsi que du suffixe νυ des verbes grecs ;

Du suffixe sk. *tas* de l'ablatif, grec θεν, et du même suffixe gr. τος (dans ἐκτός), en latin *tus ;*

Du suffixe des abstraits : sk. *tâ*, grec τητ, latin *tât*, et du même suffixe sk. *tvam* pour **tâvam*, lat. *tût ;*

De la désinence verbale de la 1re pers. du pluriel actif, sk. *mas*, gr. μεν, et du lat. *mus ;*

Des mêmes désinences de la 3e pers. du pluriel, sk *anti*, *an*, et du sk. *us*, gr. ουσι, lat. *ont ;*

De *kas*, *yas*, τίς, *quem*, et de *kva*, *kutas*, *kutra*, ὅς, *quom ;*

De *dâtâr*, δωτήρ, et de δώτωρ, *dator*[2], *datûrus ;*

De *atmân*, *bharamâna*, φερόμενος, *lumen*, et de δαίμων, *sermô(n) ;*

De *mahân*, *ferens*, *ferendus*, et de φέρων, etc.

Quant à l'origine même de la diphtongue en ce qui regarde les

la plus péremptoire que les formes en *âu* sont proethniques et par conséquent antérieures à celles en *â*. En vain, objecterait-on la pluralité dans le Véda de ces dernières, eu égard aux autres. Les grammairiens, comme souvent, ont restitué partout les anciennes : voilà tout ce qu'on peut en conclure. L'absence du duel dans le pali donne même à croire que ce nombre n'avait plus en sanskrit qu'une existence artificielle déjà avant le commencement de l'ère chrétienne. Une autre conclusion à tirer des mêmes faits, c'est qu'en pareille matière les données statistiques, à elles seules, prouvent peu de chose et peuvent même induire en erreur.

[1] La forme faible *nî* correspondant à la forme *nu* (également faible) de la cinquième classe dérive, selon toute vraisemblance, de *nâ(u)*. — Le rapprochement des caractéristiques *no*, *nâ ; nu*, *nî* et des duels en *âu*, *é*, *â*, suggère l'idée que les féminins en *â* et en *î* dérivent d'une forme commune en *âu* dont on retrouve quelques témoins comme le gr. πειθώ, etc. Si cette conjecture est juste, un thème masc. *çiva* et un thème feminin *çivâ* dériveraient l'un et l'autre d'un antécédent commun *çiva-va*, diversement modifié par l'usure. C'est donc du mouvement phonétique que résulterait la *forme* des genres. La nasale des neutres nominaux comme *çivam*, δῶρων et la dentale de neutres pronominaux *yat*, ὅ(τ) (ὅτε, ὅτι), *quod*, etc., seraient, en partant des mêmes hypothèses, les reliquats du suffixe *vant*. Les thèmes des pronoms personnels, *mat*, *tvat*, n'ont probablement qu'une identité fortuite avec l'ablatif singulier. J'y vois d'anciens nom. acc. du singulier (cf. *tat*, *yat*), antérieurs à l'attribution des genres et qui seuls peuvent rendre compte des vieux acc. latins *med*, *ted*, *sed* (voy. Bücheler, *op. cit.*, § 125).

[2] Cf. la déclinaison palie des mêmes noms d'agents.

thèmes en *o* (sk. *a*)[1], je suis très porté à croire qu'elle est due aussi à un suffixe *va*, *van*, *vant* dont la déclinaison sanskrite conserve encore la nasale à l'inst. sing. (masc. et neutre), *ena*, au génitif pluriel, *ànàm*, et peut-être au nom. plur. neutre *àni*.

§ 5.

SUR LE PRÉTENDU ÉTAT FAIBLE DE QUELQUES RACINES GRECQUES[2]

Un des grands points d'appui de la théorie du double état des racines et des conséquences qui en ont été tirées par l'école de néo-grammairiens, réside dans l'explication qu'on a donnée de différentes formes des verbes ἔχω et ἕπομαι.

Je crois que ces explications sont inexactes et je vais essayer de l'établir.

1° L'aoriste simple ἔσχον et les formes qui en dépendent, présentent, dit-on, l'état faible de la racine σεχ, pour σχ.

Une remarque à faire tout d'abord, c'est que, si la forme σχ est faible au point de vue vocalique eu égard à ἐχ, elle est forte auprès de celle-ci en ce qui concerne les consonnes. D'un autre côté, le thème ἔσχο-ν est également faible pour le vocalisme et fort pour le consonantisme, si on le compare à celui de l'imparfait εἶχο-ν.

Ces rapprochements permettent déjà de douter que l'état faible propre, soit au thème, soit au radical de l'aoriste simple, consiste bien ici dans l'élimination d'une voyelle intérieure.

On en doutera davantage encore si l'on tient compte de la valeur étymologique du groupe σχ ou de ses correspondants en sanskrit et

1 D'où vient l'*o* des désinences du génitif singulier des thèmes à consonnes, de la désinence *bhyo* = *bhyas*, etc., est une question qui paraît actuellement insoluble et qui est, du reste, d'une importance secondaire.

2 [Cette question sera reprise plus loin. Voir l'étude sur *l'origine des thèmes sanskrits sâd-, séd-, sid-*.]

en latin (*kś* et *x*), dans beaucoup de formes qui se rattachent à la même racine.

En sanskrit :

a. La racine *vakś*, renforcer, croître, et ses dérivés *vakšaṇa*, qui donne de la force ; *vakšaṇi*, même sens ; *vakšatha*, accroissement, renforcement ; *vakšas*, force. Tous mots dont la signification est très voisine de celle de la racine *vah*, porter.

b. La racine *sah*, pour **svah*, pouvoir, porter, être fort, puissant, etc. ; *sakša*, dominateur ; *sakšaṇa* (cf. *vakšana*), même sens ; *sakšaṇi* (cf. *vakšaṇi*), même sens.

En latin, *vexo ; vexillum*.

En grec même, σχέσις, σχῆμα.

On peut se demander, en outre, si les formes du prétérit sk. (véd.) comme *vakšan*, pour **avakšan*, ne nous mettent pas sur la voie de la formation de ἔσχον, pour (ἐϝ)εσχον. Il est fort douteux, en effet, que les aoristes multiformes qui se rattachent à la 2e formation de Bopp soient réellement composés. Chez tous, je crois, le groupe *kś* qui les distingue, peut être rattaché étymologiquement à la racine, et ils diffèrent par un point très important des aoristes de la 1re, de la 3e et de la 4e formation : ceux-ci étant toujours construits avec l'état fort de la racine, tandis que ceux-là ont, sans exception, la forme faible.

Une dernière considération à faire valoir, c'est que le grand nombre de formes verbales qu'on rattache à ἔσχον dénotent bien plutôt le développement régulier d'une conjugaison sur un radical σχε, σχο que les dérivés d'un état faible σχ, pour σεχ, légué par l'aoriste simple.

Je conclus de ces faits que la racine proethnique *svaskh*, *svagh*, est représentée en grec par les deux formes ἐχ-ο, et σχ-ο, pour (σϝ)εχ-ο, (σϝε)σχ-ο, qui sont successivement plus fortes et plus faibles l'une que l'autre [1], selon qu'on les envisage au point de vue

[1] Il en est même une troisième, ἰσχ-ω, qui tient le milieu entre ἐ(σ)χ-ω et (ἐ)σχ-ω. Elle a conservé le groupe σχ et la voyelle initiale, mais en l'affaiblissant eu égard à celle de ἔχ-ω. Il est à remarquer, en outre, que ἴσχω est dans le même rapport avec ἔσχον et les formes qui en dépendent, que celui qui existe entre ἵστημι et l'ensemble de modes qui se rattachent à l'aoriste ἔστην. Cette relation me paraît absolument concluante dans le sens de la thèse que je soutiens.

du vocalisme ou du consonantisme ; ἔσχον, par conséquent, n'est autre chose que l'imparfait régulier de la forme σχ-ο.

2° L'aoriste simple ἑσπόμην [1], de ἕπομαι, a également sa raison d'être étymologique, si l'on remonte à la racine sanskrite *saçc* (dérivée de *sask* par affaiblissement de la gutturale en palatale et assimilation de la sifflante à celle-ci), considérée avec raison, je crois, dans le *Dict. de St. P.* comme une *Nebenform* de *sac;* à la racine *sakš*, autre doublet de la même ; à l'adjectif *sakšani*, dans le sens de compagnon ; aux formes d'aoriste ou d'imparfait védiques, comme *saçcat*, *asakšata*, etc.

De même qne ἔσχον est l'imparfait d'une racine σχ-ο, ἑσπόμην est l'imparfait d'une racine σπ-ο dérivée, moyennant le labialisme, d'une racine proethnique *sask*, ou plutôt *svask*.

Je terminerai par un mot sur πίπτω dont on a fait grand usage aux mêmes fins qu'on poursuivait avec ἔσχον et ἑσπόμην. L'ensemble des analogies ne laisse guère de doute sur la contraction de *πιπετω en πίπτω, contraction due sans doute au maintien du redoublement. Mais la forme intéressante au point de vue de la loi qu'il s'agissait de démontrer est l'aoriste simple ἔπεσον qui, par malheur, se trouve justement en contradiction avec cette même loi [2].

Par compensation, ἐπτόμην paraît la justifier, mais en laissant voir combien elle est subordonnée aux circonstances : la contraction ayant été visiblement déterminée ici par le poids des désinences du moyen.

§ 6.

OBSERVATIONS SUR LA 3e DÉCLINAISON LATINE

A mes yeux, la 3e déclinaison latine a pour caractère général de conserver à différents cas comme voyelle thématique finale un *e* ou un *i*, dont le correspondant sanskrit ou grec n'apparaît plus

[1] Curtius *Grund.* 5, p. 460, cite aussi ἕσπον.

[2] On ne peut donc pas établir le rapport ἑσπόμην : ἐπτόμην = ἕσπον : ἔπεσον.

guère qu'à l'accusatif sing. masc. et fém. de tous les thèmes à consonnes. Comparativement encore au sanskrit et au grec, ces thèmes se divisent en trois catégories :

1° Ceux où la consonne (semi-voyelle) qui précède la finale vocalique se vocalise et s'assimile aux voyelles voisines dans les trois langues. Ce sont les thèmes dits en *i*, comme lat. *igni-s*, pour **igneyi-s*[1] ;

2° Ceux où la même consonne se vocalise soit en sanskrit et en grec, soit seulement en sanskrit ;

Exemples : lat. *suavi-s*, auprès du sk. *svâdu-s* et gr. ἡδύ-ς ; lat. *celebri-s*, *equestri-s*, *tali-s*, *patere*, *datore-*, etc., auprès du sk. *pitṛ-pitâ (r)*, *dâtṛ-dâ tâ(r)*, gr. πατήρ, δωτήρ, etc.

3° Ceux où la consonne que suit la finale thématique se maintient dans les trois langues[2] ;

Exemples : lat. *solemni-s*, *nomene-*, auprès du sk. *âtman*, *nâman*, gr. δαίμων ; lat. *ferente-*, auprès du sk. *bharan*, φέρων ; lat. *honore-*, auprès du sk. *candramâs* ; lat. *genere-*, auprès du sk. *janus*, *janas*, gr. γένος ; lat. *vox*, *voce-*, et tous les autres imparisyllabiques, auprès du sk. *vâc*, gr. ὄψ, etc.

En latin, toutes ces formations sont donc parallèles au point de vue de la relation de la voyelle thématique finale avec la consonne précédente. Il s'ensuit, qu'à ce point de vue même, aucune d'elles n'a pu servir de type ou de modèle pour la déclinaison des autres. Et si *igni-bus*, pour **igneyi-bus*, est fondamentalement identique à *celebri-bus*, *patri-bus*, *datori-bus*, *solemni-bus*, *nomini-bus*, *ferenti-bus*, *honori-bus*, *generi-bus*, *voci-bus*, etc., il faut nécessairement bannir l'hypothèse de l'extension de la déclinaison des thèmes dits en *i* à celle de tous les autres thèmes de la 3e déclinaison.

Le latin n'a donc, à vrai dire, point de thèmes à consonnes ; il s'est arrêté à un état mixte caractérisé, dans la déclinaison d'un même thème, tantôt par une finale thématique consistant en une voyelle *(ê, ei, î* souvent affaiblis en *i)*, tantôt par l'absence de cette voyelle même.

[1] Cf. ci-dessus, p. 44 et *seqq.* et le sk. *agnayî*.
[2] Excepté aux neutres grecs à nasales comme ὄνομα.

Mais, dira-t-on, la division des thèmes à voyelles et des thèmes à consonnes n'est donc pas primitive et ceux-ci dériveraient-ils de ceux-là? C'est, en effet, mon avis, et je me bornerai pour le moment à invoquer comme preuve l'évidente parenté des thèmes sanskrits en *mâna*, *mân*, *ma*, etc.[1].

Une autre objection, fort grave en apparence, c'est que la théorie proposée supposerait le latin mieux conservé dans les thèmes en question que le grec et le sanskrit; or, cette hypothèse est incompatible avec celle d'une période gréco-latine, postérieure à la période aryo-gréco-latine et antérieure à l'existence indépendante du grec et du latin[2].

Mais, si l'on y prend garde, on remarque, en sanskrit et en grec, des preuves nombreuses et certaines d'un état de transition dans la répartition des thèmes à consonnes et des thèmes à voyelles, qui, sans être aussi manifeste que dans le latin, est tout à fait suffisant pour expliquer les phénomènes hétéroclites que nous constatons chez celui-ci.

Rappelons d'abord pour le sanskrit et le grec l'*a* dit désinentiel de *padam*, πόδα, inexplicable, auprès de la voyelle correspondante de *çivam*, λόγον, autrement que par l'hypothèse d'une finale vocalique dans les thèmes prétendus à consonnes[3].

En ce qui regarde le sanskrit seul, comment interpréter autrement que par cette transition la coexistence des thèmes védiques: *dànta*, *dant*; *pada*, *pad*; *panthan*, *pathi*, *path*; *mâsa*, *mâs*; *vâka*, *vâk*; *gava*[4], *go*; *nâva*, *nâu*; *tànva*, *tanu*, et d'une infinité de doublets semblables?

Quant au grec, l'ε des datifs pluriels de la 3[e] déclinaison en εσσι correspond tout à fait pour l'origine à l'*i* des datifs-ablatifs plu-

[1] Aucune des raisons présentées par Corssen et Curtius contre la théorie de Leo Meyer relativement à la généalogie des suffixes ne m'a paru de nature à l'ébranler. Il suffit de mettre en présence l'une de l'autre les deux formes latines *dex* et *dicus* pour être porté à croire à leur origine commune et à l'antériorité de la plus large.

[2] *Quinque*, auprès de *pancan* et de πέντε, présente, du reste, un phénomène aussi anormal au point de vue de l'hypothèse en question.

[3] [L'expliquer par une prétendue nasale sonnante, c'est reculer la difficulté sans la résoudre. Y a-t-il jamais eu une époque où une forme *padm* était *articulable*?]

[4] Cf le thème gr. βοο. La finale vocalique du premier terme d'un composé comme ποδορρώη n'est-elle pas l'indice d'un thème ποδο = *pada*?

riels du latin. C'est une hypothèse tout à fait gratuite d'y voir un emprunt aux thèmes neutres en ος, ες[1]. Rien de plus vraisemblable, au contraire, que la contraction très ancienne de *γενεσεσσι en γένεσσι.

Un mot, pour terminer, sur la théorie du métaplasme ou de la substitution à un moment donné de telle forme désinentielle à telle autre. En thèse générale, cette théorie, si contraire à l'idée du développement naturel du langage et qui suppose une sorte de greffe dont on ne voit pas bien ni l'utilité ni la possibilité aux époques anté-grammaticales, prête aux plus fortes objections. Dans le cas particulier, est-il vraisemblable qu'un thème latin *pede-*, *pedi-* résulte d'un métaplasme, tandis que le thème védique *pada-* lui assigne une origine naturelle? Le thème *pada*, ayant été, selon toute probabilité, indo-européen et existant encore à l'époque de la séparation des familles, il s'en suivrait que ce thème aurait passé en latin par les phases suivantes : *pedo-* ou *pede-*, *ped*, *pede-*. Ce retour bizarre et artificiel à un état antérieur déconcerte la raison et est aussi différent que possible de tout ce que nous observons dans le mouvement général de l'évolution linguistique. De plus, si, pour la déclinaison du même thème, le métaplasme a donné naissance à la forme *pedès*, comment admettre qu'assisté par l'analogie il n'ait pas étendu son action au nominatif singulier *pes* et donné **pedis*? Ces critiques pourraient s'appliquer à beaucoup d'autres points[2]; mais ce qui vient d'être dit justifie suffisamment, je crois, mes efforts pour aboutir à des explications plus satisfaisantes.

On peut dire encore que la 3e décl. latine, abstraction faite des thèmes en *i*, correspond en même temps à celle des thèmes en *a* et à celle des thèmes à consonnes du sanskrit. Ainsi le thème *mense-*, *mensi-* répond à *mâs* pour le nom. sing. et à *mâsa* pour la plupart des autres cas. Étant donné l'équation certaine *e* lat. = *a* sk., cette vue rend parfaitement compte des formes suivantes de la 3e décl. latine[3] comparée à celles des thèmes en *a* du sk.

[1] Voy. G. Meyer, *Gr. Gram.*, § 374.

[2] Pourquoi, par exemple, les thèmes comme *puer*, n'ont-ils pas suivi l'analogie de *acer*, etc. etc.?

[3] Pour ces formes, voir Kühner, *A. Gram. d. Lat. Spr.*, I, § 67 et *seqq.* Il est

SINGULIER

	Lat.	Sk.
Acc.	*em*,	*am*.
Dat.	*ê* (*ee* d'où *ei*),	*â(ya)*.
Abl.	*êt*,	*ât*.
Gén.	*es* (et *us*),	*as(ya)*.

PLURIEL.

Nom., acc. . .	*ês* (*ees* d'où *eis*),	*âs* (n. masc. ; et acc. f.).
Dat., abl. . . .	*ebus*,	*ebhyas*

Un fait certain, c'est qu'à beaucoup d'égards les déclinaisons grecque et latine (et surtout cette dernière) présentent un caractère plus archaïque que la déclinaison sanskrite. Les thèmes gréco-latins en *o*, par exemple, sont antérieurs, selon toute probabilité, aux thèmes en *a* du sanskrit auxquels ils correspondent pourtant ; il en est de même des nominatifs latins de la 5e déclinaison, eu égard aux correspondants sanskrits en *â*.

On peut donc dresser le tableau à la fois synoptique et chronologique suivant :

Gr., lat.		Sk.
Thèmes *o–s*,	=	*a–s*.
Lat.		Sk., gr.
Thèmes *e–s*,	=	thèmes à consonnes.

Quant à la cause de ce phénomène, elle peut tenir aux mêmes raisons qui font que le pali des premiers siècles avant l'ère chrétienne est plus éloigné de la langue mère que les dialectes grecs et italiques contemporains ; autrement dit, l'évolution phonétique a été plus rapide, à partir de l'époque de la division des familles jusqu'à celle de la systématisation grammaticale, en Orient qu'en Occident.

La présente étude faisant suite à celle que j'ai publiée dernièrement sous le titre de *Nouveaux Aperçus sur le vocalisme*

remarquable d'ailleurs qu'aucune d'elles ne favorise l'hypothèse d'un emprunt aux thèmes en *i*, à moins d'admettre le changement d'*i* en *e*, si formellement contredit par la grande généralité des faits.

indo-européen, je ne crois pas hors de propos de reproduire ici quelques fragments de la lettre que j'adressais à un savant très compétent, en réponse aux objections que le contenu de cet opuscule lui avait suggérées [1] :

« En ce qui regarde les racines, je suis absolument de votre avis; il me semble également faux de les considérer comme monosyllabiques et simples et de voir en elles, sous la figure qu'on est convenu de leur donner, un élément du langage réellement isolé à l'origine. Ne l'ai-je pas dit ou laissé entendre? En tous cas, je le dirai et je le crois fermement. Mais, en attendant, il faut bien, pour être quelque peu compréhensible, employer çà et là les vieilles formules.

« Pour les sons, toute la question est de savoir s'il y a eu oui ou non évolution. Je crois à l'évolution et à l'évolution descendante, et je pense qu'en général, aux anciennes époques, *ô*, *û*, *u*, viennent de *ava; ê, î, i,* de *aya* et *ar*, *ṛ* de *ara* (c'est parallèlement que *ê*, *e* est descendu de *â*, *a* et *î*, *i* de *û*, *u).*

« Qu'il y ait eu de légères nuances dès le lointain des âges, c'est probable ; mais en ce qui regarde les voyelles comme les consonnes, la *gutturalité* dominait ces nuances et leur donnait au moins un semblant d'unité qui a permis, je crois, de les représenter graphiquement par le seul signe *a*. Le développement du vocalisme gréco-latin et la déclinaison sanskrite des thèmes en *u*, *i*, *ṛ* (sans parler des formes dites renforcées) sont choses absolument inexplicables, à mon avis, si l'on ne se place pas à ce point de vue.

« En prenant la question par le côté purement physiologique, et si l'on suppose, ce qui est mon hypothèse, qu'il y a eu une adaptation ou une éducation successive des organes de la parole, en commençant par le gosier, croyez-vous que celui-ci ait été susceptible à *lui seul* de donner comme intonation vocalique autre chose que *a* ou un son très approchant [2] ?

[1] Il me reprochait en somme de considérer les racines comme autre chose que des abstractions et de partir, en ce qui concerne le vocalisme, d'une monotonie qui ne paraît pas être dans la nature des sons que produit le gosier, à quelque moment qu'on se place de l'histoire naturelle de l'homme.

[2] J'ajoute que les raisons de sentiment et les rapprochements vagues ne sauraient prévaloir contre les faits précis et enchaînés. Or, il est constant qu'on part de l'*a*

« Il est impossible, quoique j'aime à croire autrement, que toutes les recherches essayées sur ce terrain aboutissent en fin de compte à montrer que les lois en sont absentes. On n'aurait plus alors à parler de la grammaire historique et comparée comme d'une science fondée sur un enchaînement de causes et d'effets : mais ce serait encore un résultat de déblayer le sol en réduisant à l'absurde tout essai de connexion rationnelle. »

pour n'y jamais revenir. Comment faire concorder alors l'hypothèse des nuances primitives et la multiplicité de cette voyelle en sanskrit?

Une preuve bien concluante du développement rapide, mais relativement moderne, des variétés vocaliques résulte de la comparaison à cet égard du français et du latin. Si l'on en juge par le nombre de ces variétés, la langue de Cicéron serait plus près du *monochromisme* primitif que la nôtre ne l'est de ce que l'on pourrait appeler l'*oligochromisme* maternel. Est-ce qu'en ce qui concerne l'*o*, par exemple, le latin combiné avec le français ne nous présente pas l'évolution suivante:

o, *u*, *i*,
eu,
ou,
ü,

dont le dernier terme, au moins, a une origine historique? Il y a là un mouvement vers la différenciation qui n'a rien eu de fortuit. Pourquoi veut-on qu'en reculant davantage on trouve le hasard, la confusion et la diversité? Je crois, au contraire, que plus on remonte le courant des âges, plus la succession des choses qui touchent à l'homme ou émanent de lui, est logiquement et fortement enchaînée.

A la vue de ces faits et de beaucoup d'autres du même genre (la naissance du *ṛ* en sanskrit, par exemple), on peut dire, je crois, que moins une langue est ancienne, plus le vocalisme y présente de nuances. Ma théorie n'est, par un certain côté, que la justification au moyen d'exemples du principe qui découle de cette observation.

L'école de Bopp, du reste, n'a pas reculé devant l'objection qui m'est faite; en faisant dériver l'*o* et l'*e* gréco-latins d'un *a* proethnique, elle simplifie le vocalisme primitif dans une mesure qui touche de bien près au monotonisme : exemple, *optumus*, *optimus* qui ramènent d'après elle à **aptamas*, et tant d'autres.

Quant aux inventeurs des nasales sonnantes sont-ils bien plus généreux envers l'ancien vocalisme? Ils gratifient à la vérité le sk. et le grec primitif des trois nuances *a*, *e*, *o*, indépendamment de l'*i* et peut-être de l'*u*; mais ces langues, encombrées de tant de richesses, se seraient hâtées d'en aliéner une partie au profit de l'*a*, le sanskrit surtout dans une énorme proportion et de deux manières différentes.

MÉLANGES[1]

NOTE SUR L'ÉTYMOLOGIE DE σίδηρος

Les étymologies proposées jusqu'ici pour le mot σίδηρος sont aussi peu satisfaisantes que possible. Il est hautement invraisemblable que le fer ait été appelé à l'origine « le fondu[2] » ou « le brillant[3] » : c'est à l'état natif, et non comme métal issu du traitement particulier auquel on a soumis plus tard le minerai, qu'on a dû le connaître d'abord et, comme tel, sa qualité la plus caractéristique n'est pas du tout l'éclat[4]. Au surplus, en ce qui regarde la première hypothèse, on sait que le suffixe ρο est généralement actif; il serait étrange qu'il exprimât ici, comme le veut Curtius[5], l'idée du participe passé.

Ces raisons suffisent, je crois, pour écarter toute idée de parenté entre σίδηρος et la racine sanskrite *svid* ou le latin *sidus*.

S'il est surprenant que la gravité de ces objections n'ait pas arrêté les nombreux étymologistes qui ont adopté l'une ou l'autre de ces dérivations, il est tout aussi extraordinaire qu'il ne soit venu à l'idée de personne de rechercher si le mot en question ne con-

[1] [Dans l'*Annuaire de la Faculté des lettres de Lyon*, 1883, fasc. 2.]
[2] Rac. *svid*, suer, se liquéfier. Benfey, Kuhn, Curtius, etc.
[3] En rapport avec le lith. *svidus* et le lat. *sidus*. Pott.
[4] En ce qui concerne particulièrement la Grèce, il est assez généralement admis, je crois, que le fer y a d'abord été importé, ce qui exclut l'hypothèse d'un nom dérivé de la fusion qu'il subit pour passer du minéral au métal.
[5] *Grund.* [5], p. 246.

tiendrait pas la même racine que σχίζω, couper, fendre. Au point de vue phonétique, rien ne s'oppose à l'identification des radicaux, si l'on admet la possibilité de la chute d'une gutturale à la suite d'un σ initial, et par conséquent de l'équation σίδηρος = *σκιδηρος. Or, σαίρω, balayer, auprès du sk. *skar*, écarter ; σίνομαι, ravager, auprès du sk. *kši* = *ski*, même sens, et surtout σύν pour *σκυν (cf. ξύν et lat. *cum*)[1], — pour ne citer que trois exemples, mais concluants, — ne laissent aucun doute, à mon avis, sur la légitimité de cette équation. Le fer serait donc la chose dure et tranchante, — les deux acceptions se confondaient à l'origine, — et dans cette hypothèse, le rapport des idées est aussi satisfaisant pour l'esprit que l'évolution phonétique paraît justifiée par les faits.

Le rapprochement de σίδηρος, avec σκιῤῥός, dur et σκῖρος, pierre, contribuerait beaucoup à la démonstration si l'on avait quelques autres exemples certains du changement de τρ ou δρ en ρρ.

Quoi qu'il en soit, σκιῤῥός, contient au moins le noyau primitif de la racine σχι = (sk. *kši*, couper, détruire) qui se présente sous la forme σχιδ au moyen de la conservation ou de l'adjonction d'un suffixe à dentale.

Les idées de tranchant et de dur, si bien réunies à l'origine dans le sk. *dar*, le grec δείρω, δέρω et le lat. *dūrus* et *dolor*[2], ont donné naissance, du reste, dans les langues indo-européennes, à d'autres vocables qui ont été appelés à désigner les métaux durs et la pierre.

Il en est ainsi du lat. *calx*, pierre à chaux ; *calculus*, petite pierre, caillou ; *silex*, pour **scilex*, **scelex*, même sens, et du grec κρόκη, κροκάλη, caillou ; καρχαρός, acéré ; καρχαλέος, καρφαλέος, sec ; χαλκός[3], airain, auprès du sk. *karkara* et *karkaça*, dur ; *karaka*, grêle (subst.), et surtout *çarkara*, caillou. Tous ces mots se rattachent très vraisemblablement à la rac. *kar* ou *skar* pour **skars*, **skarks*,

[1] M. Leo Meyer, *Vergl. Gramm.*, I, 191, explique de la même manière le rapport de σύν et de ξύν, ce que j'ignorais, du reste, quand la même idée m'est venue.

[2] Voir sur les rapports phonétiques qui existent entre ces mots ci-dessus, p. 17, *seqq.*

[3] Dans différents passages d'Homère, cités par M. d'Arbois de Jubainville, *les Premiers Habitants de l'Europe*, p. 155, les mots σίδηρος et χαλκός signifient simplement encore : objet tranchant.

dans le sens de couper, diviser, écarter, répandre[1]. L'aspirée de χαλκός n'est pas de nature à infirmer l'exactitude de ces rapprochements, si l'on tient compte du fait que les mots sanskrits *khara*, tranchant et dur, et *khala*, méchant (tranchant ou dur au moral), sont l'indice d'une ancienne forme *khar* ou *skhar* de cette même racine[2].

Cette série d'exemples ne laisse guère de doute sur l'origine du lat. *ferrum*, probablement pour **fersum* (comme *porro* pour **porso*), que je ne sépare pas étymologiquement du grec χέρσος. *Ferrum*, comme σίδηρος, est le métal dur et coupant avec lequel on fait des armes et des instruments de travail et qui, se substituant à la pierre et à l'airain employés précédemment aux mêmes usages, a hérité en quelque sorte de leur qualification et de leurs fonctions[3].

Rakšas, graha, râhu, ṛkša, δράκων, *orcus, drache, ogre.*

Curtius, *Grund.*[5], p. 134, rapproche δράκων de δέρκομαι en se fondant sur la possibilité phonétique de l'identité des racines de l'un et de l'autre mot, et sur le témoignage de l'*Etymologicum Magnum*, d'après lequel le dragon a été appelé ainsi parce qu'il a la vue très perçante.

[1] Dans le même ordre de faits, on peut encore rapprocher *saxum* de *secare*; ψάμμος, ψῆφος, de ψάω; les mots sanskrits *kîla*, pieu, et *çûla*, pal, de *çilâ*, pierre, *aç-man*, pierre, de la racine qui est dans *açies*, *acer*, *acutus* et sk. *açri*, etc.

[2] A cette même racine se rattachent, moyennant la métathèse de ρ, σκληρός, dur, et, sans la métathèse, σκέλλω, durcir, sécher.

[3] Une confusion ou une substitution de sens tout à fait semblable a eu lieu pour le mot *ayas*, qui a pris l'acception de fer en sanskrit et dans les langues germaniques (all. *Eisen*), tandis qu'il a conservé en latin, sous la forme *æs*, la signification d'airain.

[J'ajoute à ce qui précède, qu'en général le sens de dur (d'où pierre, fer, etc.) dérive de celui de sec, brûlé. Quant au rapport de l'idée de dur avec celle de piquant, tranchant, coupant, elle résulte souvent d'une direction spéciale prise par l'antécédent comme pour brûler, d'où cuire, faire souffrir, piquer, etc. Pour la plupart des mots qui viennent d'être cités, le point d'attache le plus saillant est la rac. sk. *gharš*, pour **kharsk*, briller-brûler. En ce qui regarde particulièrement σίδηρος, je doute actuellement d'un rapport direct de ce mot avec σχίζω. Je suis revenu à considérer l'ancienne étymologie comme plus vraisemblable, mais en tenant compte du sens primitif de la rac. *svid*, briller-brûler, attesté par le gr. ἴδος, chaleur et sueur et par le lat. *sûdus*, chaud, sec, auprès de *sûdor*, d'où le sens primitif de sec, dur, pour σίδηρος, formé comme ἱδρός. L'analogie de χαλκός et de *ferrum* ne laisse pas de doute, ce me semble, sur cette évolution significative.]

Si le rattachement de δράκων à la racine δερκ ne peut être rejeté d'une manière absolue au seul point de vue phonétique, il est bon de remarquer cependant que ce mot ayant la forme d'un participe présent on attendrait plutôt *δερκων.

En ce qui regarde le sens, l'étymologie proposée est infiniment plus contestable ; l'acuité du sens visuel n'étant pas, que je sache, une particularité qui ressorte d'une manière assez frappante de l'ensemble des légendes relatives au dragon pour permettre de croire que c'est d'elle qu'il tire son nom[1].

Une autre objection très grave, du moment où il s'agit d'un mythe qui plonge d'une manière aussi profonde dans les croyances populaires de la race indo-européenne, c'est qu'on ne retrouve, en partant de l'étymologie en question, l'équivalent à la fois phonétique et mythique de δράκων dans aucun des idiomes de la famille[2].

Il n'en est plus de même si c'est à δράσσομαι, et non à δέρκομαι, qu'on rattache δράκων. Remarquons d'abord que ce rapprochement ne soulève aucune objection phonétique, les verbes en σσω étant presque tous issus, comme on le sait, de racines terminées par une gutturale. Or la racine δρακ, contenue dans δράσσομαι, et δράκων signifiant prendre, saisir, est apparentée, moyennant le dentalisme de la consonne initiale, et comme on l'a remarqué depuis longtemps, à la racine sanskrite *grah*, *grabh*, *gragh* (dans *agṛkšata*) qui a le même sens et dont dépend à son tour la racine *arkš*, *arcch*, *ṛkš*, pour (*g*)*rakš*, attaquer, se saisir de, chercher à prendre.

De *grah* dérive *graha*, nom de démons et de monstres qui s'efforcent de nuire aux hommes[3] et *râhu* pour **grâhu*, désignation du démon qui essaie de dévorer la lune au moment des éclipses.

D'autre part, la racine *rakš* a donné naissance au mot *rakšas*

[1] N'est-ce pas le basilic, avec lequel l'auteur de l'*Et. Mag.* aura confondu le dragon, qui était célèbre pour la puissance redoutable de son regard, suffisant, disait-on pour tuer la personne qui le fixait? Le dragon est vigilant, mais ce n'est pas la même chose. [Il est fort présumable que la légende du dragon s'est développée dans le sens de l'étymologie apparente qui semble rattacher le mot à δέρκομαι. On l'a dit vigilant et doué d'un regard pénétrant parce qu'on a cru que son nom signifiait *le voyant*. Pour d'autres faits du même genre, voir plus loin : *la Méthode en mythologie*.]

[2] Le latin *draco*, et peut-être l'allemand *drache*, sont des transcriptions pures et simples du mot grec.

[3] Ce mot signifie aussi crocodile.

qui s'applique, dans la mythologie hindoue, à des êtres démoniaques et monstrueux, s'attaquant de préférence aux hommes pieux, et prenant plaisir à troubler et à rendre vains les sacrifices qu'ils offrent aux dieux.

Le latin *orcus*, synonyme de Pluton, dérive régulièrement et vraisemblablement de la même racine.

Il en est de même, par l'intermédiaire du latin, de notre mot *ogre* pour **orgre* (cf. ital. *orco*), qui résume dans les légendes du moyen âge et les contes de fées l'idée des êtres horribles, nuisibles et mal définis, appelés tour à tour et selon les lieux *rakšas*, *grahas*, dragons, et dont la notion première, comme le montre bien le mot *ṛkša* [1], ours, issu de la même origine, dérive de monstres réels, plus forts que l'homme et s'attaquant à lui pour le dévorer.

FAITS QUI TENDENT A INFIRMER L'HYPOTHÈSE DE L'ALLONGEMENT COMPENSATEUR AUX FINALES DU NOMINATIF SINGULIER MASCULIN DES THÈMES CONSONANTIQUES

1° *Thèmes sanskrits masculins en mân, comme âtmân.*

Au nom. sing. *ât-mâ* (pour *ât-man-s*, dit-on) [2], l'*â* final ne saurait être le résultat d'une compensation pour la chute des finales *n-s*, en vertu des deux raisons suivantes : 1° l'accusatif sing. *ât-mân-am*, le nom. et l'acc. du duel, *ât-mân-âu*, et le nom. pluriel, *ât-mân-as*, présentent la même voyelle suffixale sans qu'il soit possible d'en attribuer l'allongement à une compensation quelconque; 2° les participes moyens et passifs en *mâna*, dont les thèmes que nous examinons sont dérivés selon toute vraisemblance par la perte de la voyelle finale, présentent également l'*â* intérieur; or, comme ces suffixes se déclinent d'après l'analogie des thèmes en *a*, et qu'ils ne sont pas soumis à la division du thème en faible

[1] Le dérivé *ṛkšikâ* désigne un être fantastique très redouté.

[2] Dans les Védas, *âtmâ* est encore pour *âtmaa;* dire que *âtmâ* vient de **âtman-s*, c'est supposer que *ṇ* ou *s* est susceptible de se changer en *a*. Est-ce vraisemblable, est-ce possible?

et fort, selon (inversement) que les désinences sont fortes ou faibles, cet *â* se maintient à tous les cas.

Les thèmes neutres correspondants, suivant une corrélation constante, présentent la brève en regard de la longue du masculin : *kar-ma*, nom. et acc. sing.

Les masculins grecs formés avec le même suffixe, comme δαί-μων, ont un ω (vis-à-vis de l'*â* sanskrit) que l'analogie nous autorise à considérer comme primitif. Seulement, le thème fort n'est resté qu'à ce cas privé de désinence ; partout ailleurs la désinence apparaît et le thème s'est affaibli en substituant ο à ω. Le même phénomène a altéré de bonne heure l'aspect général du suffixe des participes moyens et passifs en μενο-ς. Il est probable, certain même, que la conservation de la voyelle finale a déterminé l'affaiblissement de la voyelle interne ; cf. le zend qui, non seulement a affaibli également la voyelle du même suffixe (*mana*), mais l'a généralement éliminée (*mna*).

Les neutres sont restés, au point de vue du suffixe, similaires au sanskrit : ὄνο-μα, cf. sk. *nâ-ma*.

Le latin a conservé les deux formes au masculin : *homō, hominis* (pour **homĕnis*) ; *ser-mō, ser-mōnis*. Et rien ne saurait mieux démontrer que ce dernier exemple le caractère primitif de la longue dans ces suffixes.

Les neutres comme *nō-men* ont affaibli la voyelle eu égard à l'*a* du sanskrit et du grec, mais ils ont gardé la nasale finale [1].

2° *Thèmes sanskrits masculins en ân, comme râjân*

Ces thèmes, au point de vue de la conservation de l'*â*, restent dans la déclinaison en analogie parfaite avec les thèmes en *mân*.

Cas à thème fort : nom. sing., *râjâ ;* acc. sing., *râjân-am;* nom et acc. du duel, *râjân-âu;* nom. plur., *râjân-as*.

A tous les autres cas, excepté au vocatif des trois genres, ils éliminent soit cette voyelle réduite à *a*, soit la nasale.

Au point de vue de l'origine, on peut les rapprocher des participes moyens et passifs en *âna*.

Le grec suit, de son côté, soit l'analogie des thèmes en μων, ex. :

[1] Voir sur ce phénomène, ci-dessus, p. 13.

χανών, gen. -όν-ος; soit celle des part. en *âna*, c'est-à-dire qu'alors il garde la longue à tous les cas, ex. : κλύδων, gén., -ων-ος.

Les mots en ην présentent le même dualisme, ex. : πευθήν, -ῆν-ος ; αὐχήν, -έν-ος.

Le latin ne s'écarte pas de l'analogie des thèmes comme *sermō*, ex, : *leō*, *-ōn-is*.

3° *Thèmes du participe présent actif*

Le nominatif masculin sanskrit *mahân* , rapproché du grec φέρων, présente, selon toute apparence, l'ancien état de ce cas; tandis que *bhavan, bharan.*, etc., ont subi un affaiblissement ultérieur de la voyelle du suffixe.

Les raisons qui donnent à croire que cette voyelle, en tant que longue, est primitive et ne doit pas s'expliquer par un allongement compensateur résultent : 1° de l'analogie indéniable de ce suffixe masculin *ân* avec le suff. des participes moyens et passifs en *âna;* 2° de la difficulté d'expliquer *bharan*, auprès de *mahân*, si l'allongement de la voyelle, dans le dernier cas, tenait à une cause qui existait pour l'une et l'autre de ces formes; 3° de la quasi-impossibilité de nier l'identité primitive de formes comme λέων, -ον-τος et *leō*, *leōn-is*, et d'expliquer l'*ō* de celui-ci autrement que par un état primitif de la voyelle; 4° des motifs très sérieux qu'on peut faire valoir pour considérer la diphtongue ου de la forme féminine φέρουσα comme correspondant à l'ω de φέρων [1].

4° *Thèmes en târ*

Ces thèmes sont ceux pour lesquels la théorie de l'allongement compensateur paraît le moins vraisemblable. Non seulement, en effet, l'*â* s'est conservé en sanskrit aux mêmes cas que pour les thèmes en *mân :* nom. *dâ-tâ ;* acc. sing. *dâ-târ-am;* nom. et acc. du duel *dâ-târ-âu;* nom. plur. *dâ-târ-as*, mais le latin nous présente la longue à tous les cas de *dator* (anciennement *datōr)*, *datōris*, et dans les formes, très probablement identiques

[1] [Cf. aussi le suffixe adjectif *-vaṃs* (nom. masc. sing. *vân*), qui a l'*â* à tous les cas forts.]

à l'origine, des participes futurs actifs comme *datûrus*[1]. Il en résulte la certitude absolue que la longue du suffixe dans les nom. sing., δώ-τωρ, δω-τήρ, -τῆρ-ος, auxquels on peut joindre πατήρ, est primitive.

5° *Thèmes sanskrits masc. en âs*

Les mots formés avec ce suffixe n'ont conservé l'*â* qu'au nom. masc. sing., ex. : *candramâs ;* mais le suffixe *iyâṃs* (ou *îyâṃs)* du comparatif, qui lui est très visiblement apparenté pour la partie finale, a l'*â* aux cas forts : nom. sing. *iyân;* acc. sing. *iyâṃs-am.;* nom. et acc. du duel *iyâṃs-âu;* nom. plur. *iyâṃs-as*.

De plus, ces thèmes correspondent aux neutres en *as* (gr. ος, lat. *us*). Or, si,

auprès d'un nom. sing. masc. *âtmân*, nous avons un neutre *karma;*

auprès d'un masc. *mahân*, un neutre, *mahat;*

auprès d'un masc. *dâtâ (r)*, un neutre, *dâ-tṛ;* et auprès d'un masc. *iyân*, un neutre, *iyas*,

nous devons attendre (ce que nous avons en effet) un masc. *candramâs* auprès du neutre *manas* ; de même, en grec, le suff. neutre ος, ες de *μέν-ος, μένους(*μεν-εσ-ος) nous fait attendre le suff. masc. et fém. ης de δυσ-μεν-ής, ἀ-ληθ-ής, etc.[2]; de même enfin, en latin, le suff. neutre *us*, *os*, de *gen-us*, **gen-os*, nous fait attendre le suffixe, anciennement *ôr*, *ôs*, de *dol-or*, *trem-or*, etc.[3].

1 [Cf. aussi l'*û* des formes comme *cul-tûra*, *na-tûra*, etc., véritables féminins de *cul-tor*, **na-tor* = *geni-tor*, etc.]

2 Pareillement, un composé comme θεοειδής (neutre, θεοειδές), en accord avec un substantif masc. ou fém., n'est autre qu'un possessif astreint aux mêmes règles d'accord que les composés similaires du sanskrit. [Autrement dit, des deux variantes en ος-ες qu'indique la déclinaison des neutres comme εἶδος, *εἶδες, c'est cette dernière seulement qui entre dans un composé possessif comme terme final et s'accorde avec le mot possesseur en véritable adjectif. Les noms de parenté, comme πατήρ, pour lesquels la déclinaison sanskrite et l'analogie des noms d'agents (δωτήρ–δώτωρ) indiquent aussi deux variantes, entrent seulement avec celle en τωρ (εὐπάτωρ, etc.) dans les mêmes composés.]

3 [Ces mots forment, en effet, une série masculine parfaitement parallèle à celle des neutres en *os-es*, comme *genus* (**genos*) *;* dans la déclinaison des comparatifs les deux séries sont réunies : *melior-melius*.]

Un fait particulier au latin et qui nous présente un phénomène analogue à tous ceux que nous venons de passer en revue (c'est-à-dire le thème fort du nom. sing., à côté du thème faible aux autres cas, par l'effet, à ce qu'il semble, du plus grand poids des désinences, sans qu'il soit possible d'invoquer comme cause la chute de l'*s* du nominatif), nous est montré par : *judex*, *-icis ; pontifex*, *-icis ; simplex*, *-icis ; eques*, *–itis ; pecten*, *-inis ; princeps*, *-ipis ; caput*, *-itis*, etc. [1].

L'*i*, en effet, est bien certainement une voyelle plus faible que l'*e*. Cf. aussi pour l'état fort du nominatif, *pater*, auprès du gén. *patris*, pour **pateris ; acer*, auprès d'*acris*, pour **aceris*, etc. [2].

Un fait des plus importants à ajouter à ceux que j'ai invoqués dans mes *Nouveaux Aperçus sur le vocalisme indo-européen* en faveur de l'alternance en sanskrit de *ô* (*âu*) et de *â*, ou plutôt de l'élimination fréquente de l'élément *u* dans la diphtongue en question, consiste dans la forme des génitifs-ablatifs du singulier des thèmes en *ṛ*, *tar*, *târ*, comme *dâtus*. Les analogies tirées, soit de l'examen des déclinaisons sanskrites, soit du rapprochement du grec δώτωρ, du latin *dator*, anciennement *datôr*, et du zend *dâthro* (gén. sing.) peut-être pour **dâthor* indiquent que cette forme est pour **dâtâu(r)as*, **dâtâvas*, régulièrement contracté en *dâtus*. Les dérivés sanskrits *mâtura* et *mâtula*, auprès

[1] On a affirmé, il est vrai, au nom de la méthode « comparative et historique » que dans les noms et adjectifs, l'*i* du radical *se change* en *e* devant *n*, *s*, *x*, *ps*, à la fin des mots (ce qui est inexact, en tous cas, pour *fornix*, *pix*, etc.) Cela revient à dire que *-spex*, par exemple, dans un composé comme *haru-spex*, etc., est pour **spix*. Or, comme le sk. *spaç* fait attendre en latin avec une quasi-certitude une forme primitive *spex*, **spix* en dériverait par un affaiblissement vocalique, suivi d'un renforcement qui aurait ramené ce mot à son état antérieur. Il y aurait là tout un *processus* phonétique aussi bizarre qu'inutile. La méthode comparative indique, au contraire, que *spex* est tout simplement resté *spex* au nominatif sing., tandis que ce mot a affaibli sa voyelle aux autres cas. — (Le même raisonnement s'applique à *nomen*, auprès du sk. *nâma*, et du gr. ὄνομα.)

[2] Cf. encore ἀλώπηξ, ἀλώπεκος; κτείς, κτενός auprès de κτηδών, etc. *Pulvis*, pour **pulves*, *lepus*, pour **lepos*, etc. ne font exception qu'en apparence ; au génitif, *pulveris*, pour **pulves-is*, *lepor-is*, pour **lepos-is*, l'état faible s'est constitué par le changement de *s* en *r*, et la voyelle est restée intacte.

du thème *mâtar*, se prêtent à la même explication qu'ils contribuent à confirmer [1].

L'opinion de Schleicher *(Comp.*, § 252), qui croit ces formes d'origine récente, est du reste purement gratuite, puisqu'elles appartiennent aussi bien aux Védas qu'au sanskrit classique.

Dans la même étude, je me suis efforcé d'établir qu'en grec, α peut en certains cas être considéré comme l'état faible de ει venant de αι. Cette hypothèse me semble fournir l'unique moyen d'expliquer les futurs πεί-σομαι, χεί-σομαι, σπεί-σω, etc., auprès de πά-σχω, χανδ-άνω, σπένδω, etc.

Au même ordre de faits, se rattachent les redoublements en αι de verbes qui ont α comme voyelle radicale. Exemples : δαιδάλλω, μαιμάω, παιπάλλω, παιφάσσω, etc. Ici, contrairement à ce qui a eu lieu le plus souvent, le vocalisme fort s'est maintenu au redoublement, tandis qu'il s'est altéré à la partie radicale proprement dite [2].

Enfin, en ce qui concerne l'épenthèse du *j*, dans les verbes en αινω, cette hypothèse est absolument inadmissible au moins pour φαίνω où l'ι vient de ει, comme le montrent clairement les formes homériques φαείνω et φαεινός [3].

[1] Cf. la déclinaison en pali des thèmes correspondants; au sing. ils ont *u* à presque tous les cas. Cf. encore l'acc. sk. *gâm* auprès du thème *go* (phénomène identique à celui que présente *dadâra*, auprès de μέμονα, etc.).

[2] D'après la règle de formation des intensifs auxquels ces verbes se rattachent.

[3] On explique, il est vrai, φαίνω par *φανjω et φαείνω par *φαέννω; mais l'obligation même où l'on est d'avoir recours à deux interprétations différentes pour l'origine de formes si visiblement identiques au début, donne la mesure de la vraisemblance de l'une et de l'autre.

L'ORIGINE

DU MOT LATIN *ARBITER*[1]

Quoi qu'en aient pensé les linguistes allemands Corssen et Curtius il est extrêmement invraisemblable que le mot *arbiter* (et ses dérivés, *arbitrium*, *arbitratus*, *arbitrarius*, *arbitror*, etc.), soit formé de l'ancienne préposition *ar*, équivalent tombé en désuétude de *ad*, et de la racine qui se trouve dans le verbe archaïque *bêtere*, venir. L'*arbitre* aurait été primitivement, nous dit-on, celui qui s'approche de quelqu'un ou de quelque chose pour l'examiner, pour former un jugement sur son compte ; de là on serait passé facilement au sens juridique du mot, lequel aurait à son tour donné naissance à l'acception de maître.

La première objection qui se présente à l'esprit, c'est que, si cette étymologie était exacte, *arbiter* aurait signifié proprement et simplement à l'origine « celui qui s'approche ». Or, il est évident qu'à moins de quelque circonstance particulière que nous ne connaissons pas et que nous ne pouvons pas connaître, cette acceptation était trop vague et trop incolore pour acquérir la précision et l'énergie qui se sont attachées dans la suite à notre vocable. L'analogie, du reste, nous indique tout le contraire : *spectator* vient d'une racine qui a le sens de voir, et ce mot n'a jamais pris

[1] [Dans la *Revue lyonnaise*, nº d'août, 1883.]

celui de juge ou de maître[1]; *judex*, *magister* et *dominus* sont, de leur côté, en relation avec des radicaux signifiant ordonner, posséder, être grand ou fort, et n'ont ni ascendants ni descendants qui leur constituent une famille du genre de celle qu'on établit en mariant les acceptions présumées aux significations certaines d'*arbiter*.

Une autre objection tout aussi forte, c'est qu'en admettant que ce mot ait voulu dire d'abord « celui qui s'approche », les exemples qu'on peut citer ne permettent pas d'aller plus loin et d'accorder, en outre, qu'à ce sens tout à fait disparu ait succédé immédiatement celui d'examinateur. Non seulement, en effet, les mots si usités, *arbitrium* et *arbitratus*, n'ont jamais été pris par les anciens dans une acception en rapport avec l'idée d'examiner; mais, dans la plupart des cas, relativement peu nombreux, où *arbiter* peut se traduire par témoin, on doit y ajouter le sens d'intrus, d'assistant gênant qui s'immisce dans des choses dont on voudrait l'écarter, et qui a la volonté ou le pouvoir d'en juger; or, cette idée dépend visiblement à titre de dérivé et non pas d'antécédent, de celle d'intermédiaire, de conseiller, d'arbitre amiable ou spontané.

Je citerai quelques-uns des passages auxquels je viens de faire allusion.

Dans le *Miles gloriosus* ou le *Soldat fanfaron*, 2, 2, 3, Plaute fait dire à l'un de ses personnages :

Mihi quidem jam arbitri vicini sunt, meæ quid fiat domi.

« Mes voisins peuvent se mêler de ce qui se fait chez moi. »

Dans les *Captifs :*

Secede huc procul ne arbitri dicta nostra arbitrari queant.

« Écarte-toi à quelque distance, afin que les curieux ne puissent juger de ce que nous disons. »

Et dans le *Trinummus*, 1, 5 :

Circumspice dum te ne qui adsit arbiter.

« Pendant ce temps-là, vois autour de toi si personne n'est là

[1] Rien de semblable non plus au sens d'*arbiter* dans *ad-venio*, *ad-eo*, *ac-cedo*, *ag-gredior*, *ap-propinquo* et les dérivés.

pour t'observer (c'est-à-dire, pour s'immiscer dans ce que tu fais). »

Cicéron dans le *De officiis*, 3, 31, s'exprime ainsi :

Surrexit e lectulo, remotisque arbitris, ad se adolescentem jussit venire.

« Il se dressa sur sa couche et ayant éloigné les témoins (ceux qui auraient pu prendre part à l'entrevue), il fit donner l'ordre au jeune homme de venir. »

Il dit également dans une lettre à Atticus, 15, 16 :

Hæc loca venusta sunt abdita certe et si quid scribere velis ab arbitris, libera

« Ces lieux sont agréables, retirés du moins, et exempts d'importuns si l'on veut écrire. »

Quant au passage suivant du prologue de l'*Amphitryon* de Plaute : *Ita huic facietis fabulæ silentium; itaque æqui et justi hic eritis omnes arbitri ;* il faut certainement le traduire par : « Vous prêterez ainsi l'oreille à cette pièce et vous serez tous des juges impartiaux et équitables. »

Ces citations ne laissent pas de doute, je crois, sur la nuance d'idée toute particulière qui s'attache au mot *arbiter* quand il semble correspondre le mieux chez les anciens auteurs au sens de notre mot témoin.

Indiquerai-je une troisième et dernière objection d'un ordre tout technique ? *Arbiter* serait-il véritablement en rapport étymologique avec le verbe *baeto*, *bêto* ou *bîto* précédé de *ar*, qu'il ne pourrait en dériver directement, tant à cause de la quantité de la voyelle radicale *i*, longue dans *bîto* et brève dans *arbiter*, qu'en raison de la forme finale de ce dernier qui ne porait guère être, dans l'hypothèse en question, que * *arbitter* [1].

[1] Aussi les savants cités plus haut supposent-ils que *bîto* et *arbiter* dérivent d'une racine commune, mais chacun d'une manière indépendante, ce qui achève d'enlever à leur hypothèse ce qu'elle aurait de spécieux si l'on pouvait croire à l'étroit rapport des deux mots.

[*Arbîter* ne saurait être formé qu'avec le suffixe *ter* des noms d'agents (en gr. τηρ dans δω-τήρ, etc.) Ce suffixe, qui alterne avec *tor* dans les mêmes fonctions, se présente presque toujours en latin sous cette dernière forme (*dator*); joint à une

Bref, l'étymologie proposée n'est satisfaisante à aucun point de vue.

C'est qu'effectivement elle est inexacte. *Arbiter* n'a rien de commun avec *baeto*, et le sens primitif en est, non pas « celui qui s'approche », mais « celui qui commande, qui dispose de, qui agit à sa guise ». C'est ce sens-là qui est resté si visible dans notre adjectif *arbitraire* et l'expression *libre arbitre ;* c'est le seul ou à peu près qu'indique l'usage des mots *arbitrium* et *arbitratus*, et qui prévaut dans *arbiter*, n'en aurions-nous pour preuve que les vers si connus d'Horace [1] :

.....Noti,
Quo non arbiter Hadriæ
Major, tollere seu ponere vult freta

« Le Notus, l'arbitre le plus puissant au gré duquel l'Adriatique soulève ou calme ses flots ».

Le sens juridique d'*arbiter* découle de la manière la plus naturelle de son emploi primitif dans l'acceptation de « maître. »

L'arbitre, à la différence du juge, suit les règles de l'équité au lieu de celles du droit écrit; c'est-à-dire qu'il tranche les différends d'après sa propre volonté, son propre arbitre, — ou arbitrairement, — sous la seule garantie que présente ce qu'on sait de son intelligence et de sa droiture.

Quant au sens le plus fréquent du verbe *arbitror*, il est intimement lié à ce dernier.

Dans le dialogue suivant d'une pièce de Térence :

Civemne? — Arbitror : certum non scimus.

« Un concitoyen ? — Je le crois ; mais je n'en suis pas sûr » ;

racine *baet*, devenue *bît* en composition, il aurait donné soit **ar-bîsor* ou **ar-biser*, comme on a *con-cisor*, aupres de *caedo ;* soit **ar-bîtî-tor* ou **ar-bîtî-ter*, comme on a *petî-tor*, *com-petî-tor*, auprès de *peto*. Autre remarque : tous les exemples tendent à prouver que les formations latines accompagnées de préfixes, et par conséquent peu anciennes, se sont ajoutées au point de vue du suffixe à des séries déjà nombreuses et pour ainsi dire courantes ; le suffixe *ter* étant inusité en latin avec les noms d'agent, on aurait certainement eu, comme résultat de la combinaison de *ar+-baet*, un nom d'agent avec la finale *tor*, et non *ter*. De quelque façon donc qu'on envisage la question, l'étymologie ancienne est purement et simplement impossible.]

[1] *Odes*, I, 3, 4 et *seqq.*

arbitror signifie évidemment estimer, prendre parti entre différentes possibilités, comme un arbitre décide *motu proprio* entre deux plaideurs.

L'évolution significative indiquée d'après toutes les vraisemblances logiques, il nous reste à chercher la véritable étymologie du mot qui nous occupe. Pour moi, je n'hésite pas à la voir dans la racine sanskrite *grabh*, originairement et généralement, « arracher, déchirer, tirer à soi, prendre », mais aussi, par extension, « tenir bon, posséder, maîtriser ». Cette racine a donné de nombreux dérivés dans toutes les langues indo-européennes. Nous la retrouvons, moyennant différentes modifications phonétiques régulières, dans le grec κλέπτω, prendre, voler ; le latin *carpo*, prendre, enlever ; l'allemand *greifen*, saisir ; l'anglais *grasp* [1], même sens, et dans nos mots français *griffe*, *agripper*, etc.

Souvent, cette racine a perdu la consonne gutturale *g* qui lui sert d'initiale ; c'est ce qui est arrivé en grec pour ῥάπτω, rajuster, et en latin pour *rapio*, ravir. De plus, suivant une métathèse souvent constatée en pareil cas, la lettre *r*, devenue initiale à son tour, a changé de place avec la voyelle voisine. Nous en avons des exemples dans les mots grecs ἅρπη, pour *γραπη, crochet, ἅρπαξ, pour *γραπαξ, ravisseur, ἅρπυια, pour *γραπυια, oiseau fabuleux aux serres crochues, harpie, etc.

Arbiter (pour **rabiter*, **grabiter*) a subi les mêmes métamorphoses, et signifiait à l'origine, celui qui tient bon, qui maîtrise,

1 [Cf. *clasp*, agraffer, embrasser. Ces deux formes sont particulièrement intéressantes en ce qu'elles prouvent que la rac. sk. *grabh* est pour **grazbh*, et que le gr. κλέπτω est pour *κλεπσω (comme ἄρκτός est pour *ἀρκσος) ; la rac. zende *garefsh*, prendre, ne laisse pas le moindre doute à cet égard. Le lat. *crispus*, frisé, bouclé, primitivement noué, entrelacé (cf. sk. *gusph-ita*, même sens, pour **grusph-ita* et rac. *grath*, nouer, entrelacer, variante de *grabh*) appartient à la même famille. Le rapport de *to clasp* et de *to grasp* démontre encore que *grabh* est pour **krabh* et qu'on a aucune raison de douter de la parenté de cette racine sanskrite avec celle que contient le lat. *carpo* et le gr. κλέπτω. Remarquons, en outre, que *grabh* pour **grazbh*, **krazbh* dérive d'une forme à gutturale finale **krazgh*, attestée par l'aoriste *agṛkšata;* on peut en conclure que la métathèse du groupe πσ dans κλέπτω = *κλεπσω a eu lieu à une époque où ce groupe était représenté par son antécédent κσ venant de σκ, et d'une manière plus générale, que tous les verbes grecs en πτω dérivent de proethniques en *sko*.]

qui impose sa volonté. Il a très vraisemblablement pour correspondant en grec, au double point de vue de la forme radicale et du sens, le mot βραβεύς, arbitre, pour *γραβ-ευς, en vertu d'une modification phonétique très fréquente dans cette langue et par laquelle β se substitue à γ.

REMARQUES

SUR

L'ÉTYMOLOGIE ET LE SENS PRIMITIF DU MOT ΘΕΟΣ[1]

S'il est une dérivation certaine et depuis longtemps déjà hors de toute discussion, c'est celle du mot latin *deus*, « dieu ». Le sanskrit *div* et *diva*, « lumière, jour, ciel », *divya*, « lumineux, céleste », *deva*, adjectif, « céleste », substantif, « habitant du ciel, dieu »; le grec δῖος, pour *διϝος, « divin »; le latin même *divus* et *dius*, « dieu, divin », ne laissent planer aucun doute sur son origine. Ce mot descend d'une racine indo-européenne dont *div* ou *dev* est une des formes fréquentes, et auquel s'attachait le sens primitif de briller. Tous les étymologistes qui font autorité sont d'accord sur ce point.

Il est loin cependant d'en être de même pour le synonyme de forme si voisine, θεός. Tandis que les uns, comme M. Leo Meyer, n'hésitent pas à voir dans ce mot un très proche parent de *deus*, d'autres, à la tête desquels se range M. Curtius, trouvent ce rapprochement inadmissible.

Avant d'examiner une à une les différentes objections que soulève ce savant contre la parenté de θεός et de *deus*, disons qu'en général elles ont leur origine dans une opinion qui forme la pensée

[1] [Dans l'*Annuaire de la Faculté des lettres de Lyon*, 1883, fasc. III.]

maîtresse de ses *Principes d'étymologie grecque*, c'est que les racines sont mutuellement irréductibles, que par un privilège singulier, elles ont échappé aux altérations phonétiques qui ont modifié de tant de façons les autres éléments du langage, et que de tout temps chacune a eu sa physionomie propre et son identité. Je suis persuadé pour mon compte qu'aucune manière de voir n'est plus contraire, non seulement aux faits particuliers et aux séries constituées par l'analogie, mais encore aux lois générales qui président au développement du langage; aucune, par conséquent, n'est plus propre à frapper de stérilité les études de grammaire générale et d'étymologie. Aussi, quand M. Curtius s'est efforcé de démontrer que θεός ne peut se rattacher à la racine *div*, il est loin, à mon sens, d'avoir atteint son but et prouvé suffisamment que la parenté de θεός et *deus* est illusoire; il aurait fallu faire voir encore que la racine *div* n'est pas entourée de doublets ou de variantes, — d'une famille, en un mot, — moyennant laquelle s'explique facilement la connexion de dérivés qui, sans être identiques, présentent des caractères évidents d'affinité originelle.

Comme on le voit, nous nous placerons à un tout autre point de vue que M. Curtius pour examiner ses arguments; nous prierons le lecteur de ne pas l'oublier pour la bonne intelligence de ce qui va suivre.

PREMIÈRE OBJECTION [1].

Θεός a pour initiale l'aspirée dentale, tandis que *div* commence par la dentale douce non aspirée. Or, si θυγάτηρ, auprès du sanskrit *duhitar*, « fille », θύρα, auprès du sanskrit *dvâr* et *dvâra*, « porte », etc. [2], montrent de même le θ initial en regard du *d* sanskrit, il y a lieu de croire, d'après le témoignage de différents idiomes congénères, que ce *d* est issu par affaiblissement de l'aspirée *dh*, ce qui n'est pas le cas pour le *d* de *div*.

[1] Curtius, *Grundzüge der gr. Et*[5]., p. 513, *seqq.*

[2] On peut ajouter θάλπω, « échauffer », auprès de la racine sanskrite *darp*, « allumer ».

Réponse. — Cette dernière assertion est-elle bien exacte? A côté de la racine *div* signifiant « briller », nous trouvons, non seulement les congénères *dî* (présent *di-dya-ti*, parfait *didâya)*, « briller », et *du (du-no-ti* et *dû-ya-ti)*, « brûler », représentés l'une et l'autre, tant pour la forme que pour le sens, par le grec δαίω (fut. δαύ-σω), « briller et brûler », — mais encore, et indépendamment d'autres mots sur lesquels nous reviendrons, la racine *dhî* qui alterne avec *dî* dans le sens de « briller[1] », la racine *dhû (dhûno-ti* et *dhu-no-ti)* dans le sens d'« allumer le feu » (le faire briller) et la racine *dhâv (dhâv-a-ti)*, « faire briller, rendre blanc, etc. », d'où *dhav-ala*, « brillant, blanc ». Il suffit donc d'admettre la parenté indubitable, je crois, de ces racines avec *div*, pour avoir une explication très simple du θ de θεός.

DEUXIÈME OBJECTION

Si θεός est pour *θειϝος, comme *deus* pour **deivos*, comment se fait-il qu'on ne trouve aucune trace du digamma?

Réponse. — Est-il besoin de faire remarquer d'abord qu'il y a quantité de formes en grec où l'analogie seule nous autorise à rétablir le digamma, sans qu'il en reste nulle part une trace plus ou moins certaine? Cela posé, je ne vois pas qu'il y ait plus de difficulté de remonter de θεός ou θεούς à *θειϝους, *θειϝος, que du lat. *deos*, acc. pluriel, à *deivos;* de part et d'autre la contraction s'est accomplie d'une manière absolument identique. Le hasard a voulu que pour le latin nous ayons conservé quelques intermédiaires, mais je ne pense pas que, si ces intermédiaires manquent en grec, on soit autorisé par là à conclure que les choses s'y sont passées autrement qu'en latin. Du reste, nous avons en grec même l'analogie de θεάομαι et de θέα qui me semble tout à fait concluante. Que le premier soit pour *θεϝαομαι[2], et le second pour *θεϝα, c'est ce dont θαῦ-μα ne permet pas de douter. Mais il y a mieux. Si l'on tient compte du rapport constant qui existe entre les racines signi-

[1] Voir *Dict. de St-P.* au mot *dhi*.
[2] Voyez cependant *contrà*, Curtius, *op. cit.*, p. 253.

fiant « briller, brûler, voir, connaître »[1], on n'hésitera pas à admettre, d'une part, la parenté, sinon l'identité de *dhî*, « paraître (apparaître, briller), être vu, sembler, ressembler, voir, percevoir, remarquer, considérer, examiner, penser, vouloir », avec *dî*, « briller »; et, d'autre part, celle de la racine grecque θη, θα, θαυ (dans θαῦμα), θεϝ (dans θεϝα), tant avec *dî*, « briller » et *dhî*, « voir, connaître », qu'avec *du*, « brûler », *dhu* et *dhû*, « faire briller, allumer », *dhav* et *dhâv* « briller, faire briller, blanchir ». La conclusion qui s'impose d'elle-même c'est que θέα et θεός ont une même origine, qu'ils ont subi les mêmes changements phonétiques et qu'ils ne diffèrent que par la direction particulière que chacun d'eux a prise à un moment donné de l'évolution logique du langage.

Ajoutons que θυμός se rattache étroitement aussi aux mêmes racines. Le sens primitif de θυ-μός est « chaleur », d'où, par une métaphore constante, « ardeur, ardeur morale, passion, énergie, courage ». Le verbe θύω, qui signifie, soit « brûler (des victimes, des parfums), sacrifier », soit « être ardent, passionné, s'agiter vivement », rapproché des racines précitées ne permet pas le moindre doute à cet égard. Quant au sanskrit *dhûma*, « fumée », et au latin *fumus*, il paraît non moins certain que l'idée de chaleur est celle qu'il faut chercher primitivement dans ces mots.

TROISIÈME OBJECTION

D'où vient le σ de θέσ-φατος et comment θεσ s'est-il réduit à θε dans θέ-σκελος, θε-σπέσιος, θέ-σπις ?

RÉPONSE. — Si, comme le pense M. Curtius, θεσπέσιος et θέσπις doivent s'analyser en θε-σπέσιος, θέ-σπις, il y a grande probabilité pour qu'il en soit de même de θέ-σφατος, et non θέσ-φατος. Il est extrêmement vraisemblable que, de part et d'autre, on a des formes

1 Un travail dans lequel j'ai essayé de démontrer ce rapport par une foule d'exemples empruntés au sanskrit, au grec et au latin, doit paraître très prochainement dans la *Revue philosophique*. [Voir ci-après l'étude intitulée : *L'Évolution de l'idée de briller en sanskrit, en grec et en latin.*]

très voisines d'une même racine σπε, σφα, σφη ; on sait, en effet, combien est fréquente la chute de σ initiale d'un groupe de consonnes. Je n'hésite donc pas à comparer, au point de vue des différents aspects phonétiques qu'elle peut revêtir, la racine φη dans φημί, φα dans φατός, σφα dans θέ-σφατος, à la racine πο dans πόσις et σπο dans δε-σπότης ; cf. sanskrit *ratha-spati*, « celui qui préside au plaisir », *vana-spati*, « celui qui préside aux forêts », le latin *sponte*, etc.[1].

En ce qui regarde la réduction du thème θεο à θε, c'est un fait qui ne présente rien de bien extraordinaire et qui semble, en tous cas, ne pas admettre d'autre explication que celle de la chute pure et simple de la finale[2].

L'examen phonétique ne laisse donc aucun doute, quoi qu'en ait dit M. Curtius, sur la communauté d'origine du sanskrit *deva*, du latin *deus* avec θεός, et même avec δαίμων. Les considérations d'un autre ordre sont tout aussi concluantes. Le rôle des phénomènes lumineux dans la genèse et le développement de la mythologie, ou, si l'on aime mieux, de la religion védique, n'est plus à démontrer. Ce rôle a été de premier ordre. Par lui, et par lui seul s'expliquent, indépendamment des conceptions qui s'y rattachent, la

[1] [Voir, sur les mots sanskrits composés avec *pati*, une intéressante étude de M. Van den Gheyn (*Essais de mythologie et de philologie comparées*, p. 350-358). Ses observations sur ces mots, jointes à d'autres raisons qu'il serait trop long de développer ici, rendent équivoque le témoignage de *ratha-spati* ou *rathas-pati*, etc. Δεσπότης, de son côté, me paraît inséparable du sk. *daṃpati*, pour **daṃspati*, et dans ces mots, l'analyse **daṃ-spati*, *δεμ-σποτης me semble toujours la plus vraisemblable. Quant à *sponte*, je ne pense pas qu'il y ait lieu de douter de sa parenté avec *potis*, *pot* dans *possum*, etc., et j'y vois le témoignage le plus probant de l'ancienne forme avec *s* initial de la racine qui se trouve contenue dans cette famille.]

[2] C'est le cas de dire un mot aussi de Ζεύς, génitif Διός. Malgré les arguments très spécieux, je le reconnais, qu'on fait valoir en faveur de cette explication, je ne crois pas à l'origine du ζ résultant de la combinaison de δ + j, de sorte que Ζεύς serait pour Δjευς. Je vois dans ce nominatif une forme identique à *deus*, abstraction faite de l'initiale ζ qui est pour δσ provenant par métathèse de σδ, comme ξ est pour le groupe κσ issu de σκ ; bref, comme tant d'autres racines indo-européennes, *div*, *di*, *du*, *dhi*, *dhu*, etc., étaient précédées autrefois d'une sifflante, dont nous retrouvons la trace dans le Z de Ζεύς et probablement aussi dans les noms propres homériques Εὐρυ-σθεύς, « celui qui a un vaste éclat », et Μενε-σθεύς, « celui dont l'éclat est durable ».

Les autres cas Δίος, Δία, etc., ont subi une réduction de l'initiale pareille à celle du *d* de *deus* et une contraction interne analogue à celle qu'on remarque dans δῖος, *divus*, *dius*, *dies*, etc. Pour les formes dialectiques à nasales comme Ζηνός, cf. θέαινα et lat. *Juno*.

plupart des dénominations particulières et des termes génériques qui désignent les divinités. Or, les origines de la religion mythique de la Grèce se confondent avec celles de la religion mythique de l'Inde. Dans la plupart des cas, ce qui est vrai pour l'une l'est aussi pour l'autre ; et la même idée primitive a présidé ici et là à la création du terme compréhensif à l'aide duquel les Aryens ont résumé l'individualité, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'être resplendissant et multiforme dont la puissance se manifestait à leurs yeux, plutôt encore qu'à leur esprit, dans le feu céleste et terrestre sous ses différents aspects de soleil, lune, astres divers, foudre, incendie des forêts, foyer domestique, etc.

Aussi, serait-on en droit d'inférer *a priori* que θεός est issu d'une racine signifiant briller. La phonétique autorise la même conclusion et elle prend par là, à notre avis, un caractère d'absolue certitude.

LES FACTEURS
DES
FORMES DU LANGAGE
DANS LES LANGUES INDO-EUROPÉENNES

RÉSUMÉ D'UNE LEÇON FAITE AUX CANDIDATS A L'AGRÉGATION DE GRAMMAIRE QUI SUIVENT LES COURS DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON [1]

Messieurs,

Avant de commencer une leçon qui sera consacrée tout entière à des généralisations,— c'est-à-dire à l'application hypothétique, à tout un ensemble de phénomènes connexes, des résultats d'observations faites sur quelques-uns d'entre eux seulement, — il n'est pas inutile peut-être de revendiquer le droit qu'a tout savant, moyennant certaines conditions, de généraliser et de faire des hypothèses. Aux yeux de certains, en effet, cette double méthode est ordinairement dangereuse et prématurée. Réunir et classer des faits sans essayer de les dominer par une conception qui les embrasse et les explique, telle serait pour longtemps encore, pour toujours peut-être, l'unique tâche du savant *sérieux*.

Eh bien ! c'est un programme auquel, pour ma très humble part, je ne saurais m'astreindre ni en théorie ni en pratique. Si dans la période qui s'est écoulée en France entre les dernières

[1] Publié dans la *Revue lyonnaise*, n° du 15 février 1884 et en brochure in-8°. Paris, 1884. Vieweg, éditeur.

années de la Restauration et le déclin du second Empire, ce que j'appellerai le romantisme scientifique, c'est-à-dire le goût des généralisations hâtives et des hypothèses hasardeuses, enveloppées dans une phraséologie brillante et vague, s'était développé dans des proportions excessives, et je n'hésite pas à le dire, funestes, il ne s'ensuit pas que la réaction salutaire qui a succédé à cette sorte de débauche doive nous entraîner dans l'excès opposé.

Obliger la science à ne faire jamais de halte pour résumer au moins provisoirement son acquis, c'est la condamner à périr à bref délai sous le fardeau toujours grossissant de ses trésors inutiles ; de même que lui interdire tout commerce avec l'imagination, c'est la rendre à jamais inféconde. Les assembleurs de faits préparent les progrès de la science, soit ! Mais ils ne les réalisent pas. Qu'on cite une seule découverte où, abstraction faite du hasard, la généralisation et l'hypothèse n'ont pas eu la part décisive. S'il est devenu banal de parler des conquêtes scientifiques, la fortune du mot ne prouve que mieux la réalité de la chose. Or, pour conquérir, il faut ambitionner, et je ne renferme pas tout le rôle et toute l'ambition du savant dans la devise que Voltaire donnait à l'abbé Trublet : *Compiler, compiler, compiler*. Il a besoin encore d'autre chose pour empiéter sur l'inconnu et ajouter au patrimoine commun; il lui faut la patience sans doute et le labeur, mais il lui faut surtout cette flamme qui le distingue du pédant et qui fait de lui à l'occasion un artiste, un poète, un trouveur !

Nous voilà loin du sujet que nous avons en vue. Abordons-le sans autre transition qu'en revendiquant en ce qui le concerne l'usage des instruments essentiels du progrès scientifique dont il vient d'être parlé, et surtout sans autre prétention que celle de les employer aux fins les plus modestes.

Toute étude d'ensemble sur le développement du langage en général, ou d'une langue en particulier, suppose la connaissance préalable des causes générales sous l'influence desquelles a lieu ce développement. Elle suppose aussi la délimitation réciproque du domaine où elles s'exercent et la distinction des phénomènes particuliers auxquels elles donnent naissance. Rien de plus naturel et de plus nécessaire donc que de commencer nos leçons sur la

grammaire historique du grec et du latin en essayant de définir la nature et le rôle des *facteurs des formes du langage.*

Nous nous occuperons d'abord de celui dont les effets sont les plus visibles et les plus faciles à déterminer, je veux dire de l'*analogie*, qui est incontestablement une des grandes forces organisatrices auxquelles nos langues doivent leur vitalité et leur expansion.

Un moyen fort simple de nous rendre compte du caractère et des résultats de l'analogie dans le domaine de la linguistique, c'est d'examiner les faits qu'on peut y rattacher sans hésitation. Tels sont, par exemple, les dérivés d'un mot relativement nouveau formés sur le modèle de mots plus anciens.

Ainsi le mot latin *Germania* était certainement d'origine récente pour les contemporains de César, bien que le dérivé *germanicus* porte par sa syllabe finale l'empreinte ancienne, et d'emploi fréquent dans les noms des peuples, que nous trouvons dans *hispanicus*, *africus*, *italicus*, etc. Il est donc absolument certain que l'adjectif *germanicus* doit sa forme grammaticale, — celle qui résulte du suffixe,— à une imitation de celle des adjectifs comme *italicus* qui lui sont antérieurs ; ou bien disons, pour donner une formule bien connue au phénomène, que *germanicus* a été formé *sur l'analogie* de *italicus* et des autres adjectifs semblables préexistants.

Dans l'espèce, le rôle de l'arologie consiste donc à ajouter un nouveau terme à une série morphologique déjà constituée.

Or, le raisonnement que nous venons d'appliquer à *germanicus* étant de mise pour chacun des termes autres que le premier en date des adjectifs latins en *cus*, *ca*, *cum*, il en résulte que tous, excepté l'antécédent commun, doivent également leur origine à l'analogie.

Et, comme ce que nous venons de dire pour la série des adjectifs en *cus*, *ca*, *cum* peut et doit se répéter pour toutes les séries morphologiques entre lesquelles se répartissent les différents mots et les différentes formes grammaticales d'une même langue, on voit quelle part considérable l'analogie peut revendiquer de ce chef dans le développement général du langage.

Nous pouvons déjà répartir ce vaste lot en deux grandes subdivisions : les séries verbales et les séries grammaticales.

Les *séries verbales* sont caractérisées par un suffixe qui range le mot dont il fait partie parmi telle ou telle partie du discours, et, au sein de celle-ci, parmi telle ou telle nuance significative. Citons en latin les suffixes *cus*, *nus*, *mus*, etc., qui forment différentes séries d'adjectifs ; le suffixe *tus* du participe passé ; le suffixe *u-s*, substantifs masculins de la deuxième déclinaison ; le suffixe *sco* des verbes inchoatifs, etc.

Les *séries grammaticales* ont pour parties distinctives les désinences casuelles des mots déclinables et les désinences personnelles des verbes. Donnons-en pour exemple les génitifs pluriels latin en *arum* et en *orum* de la première et de la seconde déclinaison, les premières personnes du pluriel en *mus* de l'indicatif présent actif, etc.

Mais les suffixes de différentes sortes ne jouissent pas exclusivement du privilège de propager indéfiniment par l'analogie les formes préexistantes du langage. De même que les suffixes peuvent se joindre à chaque racine pour produire les séries verbales et grammaticales, les racines ont la faculté de s'unir aux différents suffixes pour donner naissance aux séries analogiques *radicales*, c'est-à-dire à l'échelle des formes dans lesquelles une même racine s'emploie avec tel ou tel suffixe. A cette catégorie se rattachent les différents cas d'un même mot déclinable, les différentes formes de la conjugaison d'un même verbe et les différents individus d'une même famille de mots ; par exemple, *Germania*, *germanicus* ; *amo*, *amor*, *amicus*, *amicitia*, etc. Ici encore l'analogie embrasse tous les termes de chaque série, abstraction faite du plus ancien ou de l'antécédent commun.

Nous venons d'indiquer ce qui revient de droit à l'analogie dans l'ensemble des formes du langage. Il nous sera facile, désormais, de faire la part de ce qui lui échappe. Cette part comprend nettement et exclusivement les têtes de ligne de chaque série, c'est-à-dire, d'une part, l'ensemble des suffixes verbaux et désinentiels considérés individuellement, et, de l'autre, l'ensemble des racines considérées aussi individuellement [1].

[1] En y ajoutant les variantes particulières qui constituent les états forts et les états faibles d'une même racine.

Toutefois, avant de nous occuper de savoir d'où dépend ce nouveau domaine, remarquons, en ce qui concerne les séries analogiques, qu'elles portent avec elles la marque de leur auteur véritable, c'est-à-dire de l'esprit humain dont l'analogie, considérée comme faculté créatrice, n'est qu'une application. Cette marque originelle n'est autre que la parfaite symétrie, ou mieux l'identité, qui caractérise les différents termes de chacune d'elles. Ce sont donc des créations *artificielles* (celles de la nature étant toujours variées) que l'homme a produites à différentes époques, d'une manière plus ou moins consciente, selon son degré d'éducation et de civilisation. Nous avons là un argument d'ordre psychologique qui s'ajoute aux raisons chronologiques que nous avons fait valoir d'abord pour montrer et expliquer le jeu de l'analogie en pareille matière.

Si nous remarquons maintenant, qu'à côté de la partie des formes du langage qui ressort de l'analogie, et qui a pour particularité distinctive l'*uniformité* des différents termes de chaque série, l'autre partie, qui échappe à l'analogie, a pour caractéristique essentielle la *variété*, nous en conclurons que nous nous trouvons en présence de créations *naturelles*, les seules qui présentent autant de types différents que de phénomènes ou d'individus ; autrement dit, que, derrière l'esprit humain se servant de l'analogie pour multiplier le matériel du langage, se trouve un autre *facteur*, — la nature, — représentée par les organes de la voix et les forces physiologiques qui y président, auquel on doit les prototypes de chacune des séries dont il a été question plus haut.

Mais en quoi consiste le développement physiologique du langage ? Ce phénomène général a déjà reçu une définition des grammairiens : c'est la permutation ou l'évolution des *sons*, dont l'étude, qui s'identifie en quelque sorte avec celle de la partie *naturelle* des formes du langage, constitue la meilleure partie de la science appelée *phonétique*.

Nous dirons tout à l'heure comment cette science se relie à celle de la grammaire historique ; ajoutons auparavant quelques observations à celles qui précèdent sur les éléments *naturels* des langues.

Les différents suffixes, avons-nous dit, en font partie comme têtes

de ligne des séries verbales ou grammaticales. Il est infiniment probable qu'à l'origine ces suffixes étaient pour la plupart inséparables des racines et que l'analogie les en a détachés pour les rendre indépendants, et leur créer un sort dont l'importance a toujours été grandissant[1]. Quoi qu'il en soit, il est encore plus certain que leur diversité (au moins dans le cercle d'une famille plus ou moins large) est uniquement due au mouvement physiologique. J'entends qu'un suffixe latin *cus*, par exemple, qui n'a acquis une nuance significative propre que par une attribution tardive, ou *a posteriori*, est l'antécédent ou le conséquent *naturel* de toute la série des suffixes à gutturales du latin, c'est-à-dire de *scus*, dans les mots comme *mariscus;* de *sco*, dans les verbes inchoatifs ou non, comme *nosco*, *disco*, *fatisco;* de *go*, dans certains autres verbes comme *navigo*, *remigo*, etc.

Et non seulement nous pouvons en dire autant pour les suffixes à dentales et à labiales; mais, étant donné les nombreux exemples du passage des sons gutturaux dans les deux autres ordres, il nous est permis de supposer une origine commune à tous les suffixes d'une même langue, dont le type primordial s'est métamorphosé indéfiniment par l'évolution naturelle ou physiologique, tant que la grammaire et la littérature n'y ont pas mis de bornes, en fixant pour les yeux et la mémoire les sons que les organes ont une tendance constante à modifier.

Une autre partie, la plus nombreuse et la plus ancienne du bagage naturel des langues, se compose, comme nous l'avons vu, des anciens agrégats qui soutiennent les suffixes, et auxquels on est convenu de donner le nom de *racines*.

Les racines, de même que les suffixes, peuvent être considérées comme formant une immense famille dont les membres les plus proches les uns des autres ont pour caractères extérieurs une double ressemblance phonétique et significative, et, pour raison d'être interne, le mouvement physiologique, ou la *vie*, qui a multiplié sans cesse les rejetons ou les variantes de l'auteur commun.

[1] Je n'entends pas nier pourtant le rôle primitif de l'agglutination, loin de là; mais je crois qu'il s'est exercé dans une bien moindre mesure qu'on est généralement disposé à l'admettre. [Je le réduirais volontiers maintenant au fait d'avoir soudé entre elles les deux parties d'une articulation primitive redoublée, *ska-ska*, par exemple.]

Le sens a généralement subi des variations qui se coordonnent avec celles de la forme. Mais il en a été probablement ici de même que pour les suffixes : les modifications significatives ne sont venues qu'à la suite et par le moyen des modifications phonétiques. Il semble évident, en effet, que telle nuance de la pensée n'a pu prendre corps, pour ainsi dire, qu'après la création de la nuance morphologique à laquelle elle s'est associée. En d'autres termes, l'idée, l'*esprit*, n'est devenu monnaie courante, en quelque sorte, et chose transmissible par le son, qu'après l'existence de son spécifié et qualifié, c'est-à-dire de la *lettre*, du mot.

Quant aux familles secondaires des racines, aux groupes étroits, dont l'existence, indépendamment des motifs d'ordre rationnel, nous autorise à croire à une ramification générale des racines indo-européennes, qui les relie toutes entre elles pour en former le faisceau ou plutôt l'arbre généalogique, il suffira de quelques exemples pour en démontrer la réalité. Citons pour le sanskrit : *kar*, *gar*, *gur*, *jar*, *jur*, appeler, crier, invoquer; *kšat*, *kšad*, *çat*, *çad*, couper, briser, détruire ; *khid*, *chid*, *bhid*, fendre ; *har*, *dhar*, *bhar*, porter; pour le grec : ἀρκέω, ἀλέξω, ἀρήγω, repousser, défendre; κείρω, τείρω, δείρω, δέρω, couper; pour le latin : *dico*, *disco*, *doceo*, etc. Remarquons que ces exemples seraient plus probants encore si, au lieu de former chaque série dans un même idiome de la famille indo-européenne, nous mettions à contribution tous les rameaux de cette famille.

Indiquons, pour terminer, un caractère qui distingue bien nettement les deux facteurs des formes du langage dont nous venons de constater l'existence : c'est la diversité des effets par lesquels ils traduisent la continuité de leur action sur ces mêmes formes.

Tandis que l'agent physiologique, comme toute vie, tend sans cesse à user les unités morphologiques dont il dirige le mouvement[1], l'analogie répare souvent l'usure résultant de sa force destructive.

Citons comme exemple d'usure physiologique la dégradation

[1] C'est ce qu'on appelle aussi le principe de la moindre action; ce principe n'est qu'un effet dont nous avons essayé d'indiquer la cause.

qu'a subie l'accusatif singulier du mot « mère », et la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif actif du verbe signifiant « porter » dans son passage de l'état ancien à l'état moderne :

Sanskrit, [1]	*mâtaram.*	Sanskrit,	*bharati.*
Grec,	μητέρα.	Grec,	φέρει.
Latin,	*matrem.*	Latin,	*fert.*
Français,	mère.	Français,	*il of- fre* [2].

Nous avons, au contraire, des exemples de réparation analogique dans les féminins français *maîtresse*, *pauvresse*, dont les désinences usées (*magistra* se réduisant à une forme identique à celle du masculin) ont été reconstruites sur l'analogie des féminins latins en *issa.*

Il en est de même pour la désinence *ez* de la seconde personne du pluriel du présent de l'indicatif dans les verbes des trois dernières conjugaisons. Cette désinence disparaissant et se confondant avec d'autres à la suite de l'usure des formes latines *servitis*, *recipitis*, *finditis*, a été restituée dans : vous *servez*, vous *recevez*, vous *fendez*, d'après l'analogie de *amatis* devenant régulièrement *aimez* [3].

Ajoutons enfin que c'est à l'analogie qu'est due la conservation indéfinie en dépit de l'usure des éléments très anciens du langage telle que, par exemple, celle des suffixes à gutturales sous leur forme la plus large.

[1] La preuve que l'accent est la conséquence, et non pas la cause, du mouvement physiologique résulte de la comparaison des doublets μητέρος et μητρός. Si l'accent réglait la conservation on n'aurait jamais passé de la première de ces formes à la seconde.

[2] Nous sommes en droit de considérer ces tableaux comme présentant une échelle chronologique descendante des formes examinées, si nous nous reportons à l'ancienneté relative des textes qui nous offrent des exemples de leur emploi. — Ajoutons que la permutation des sons n'est qu'une des formes de l'usure, car elle consiste généralement dans la substitution d'un son plus faible à un son plus fort.

[3] D'autres exemples de *réparation analogique* se voient dans les adjectifs et les abstraits sanskrits formés avec la *vriddhi* et si visiblement artificiels, dont les prototypes sont sans doute les mots d'origine *naturelle* comme *dâiva*, *nâva;* dans les adjectifs latins d'origine exclusivement analogique, comme *urba-nus*, *hum-anus*, auprès de la série à antécédent naturel *Roma-nus*, *Troja-nus*, etc.

Nous pouvons maintenant essayer de dégager les conséquences pratiques qui découlent des constatations théoriques qui précèdent; c'est, du reste, la conclusion indiquée de cette leçon.

Les formes analogiques, se rangeant dans des séries composées de termes identiques, ne sont soumises à d'autre loi qu'à celle même d'ordre logique qui préside à leur classement rigoureux et à leur propagation absolument régulière. La science qui les embrasse n'est donc, par la nature même des choses, qu'une classification presque immuable qui a reçu sa forme définitive, ou à peu près, dans nos anciennes grammaires, abstraction faite, toutefois, des parties consacrées à ce qu'on appelle les *exceptions*.

Les exceptions, en effet, sont de l'autre domaine; c'est par elles que la nature reprend et affirme de temps en temps ses droits, ne serait-ce que pour empêcher la prescription; elle en fait comme les amorces des séries analogiques de l'avenir.

Avec les suffixes et les racines, les exceptions, qui tiennent généralement de celles-ci et de ceux-là, forment tout à la fois le lot de la nature considérée comme facteur du langage, et l'objet de la *grammaire historique*, qui n'est autre chose que la science de la vie et des parties vivantes du langage.

Mais nous arriverons facilement à déterminer son rôle d'une façon plus précise encore, si nous nous rappelons que les formes vivantes du langage sont issues les unes des autres. Établir leur filiation ou leur chronologie, tel est donc, en dernière analyse, le but de la grammaire historique; et comme ce but se confond nécessairement avec l'étymologie, et par là avec l'histoire même du développement de l'esprit humain, vous voyez quelle belle moisson cette science peut réserver aux efforts de ceux qui la cultivent.

[1] Le but de la grammaire historique est de fournir une méthode pour la classification des formes naturelles du langage. Jusqu'à présent on n'a rangé ces formes qu'en tenant compte de l'ordre alphabétique de l'initiale de chacune d'elles. N'est-il pas possible et permis d'imaginer un système qui repose sur quelque chose de moins extérieur et de moins artificiel ?

LES ORIGINES

DE

LA SIFFLANTE PALATALE

EN SANSKRIT[1]

En octobre dernier, j'ai publié dans la *Revue de linguistique* une étude tendant à prouver que la sifflante palatale du sanskrit, *ç*, est en rapport constant avec un groupe antérieur composé, à l'origine du moins, d'une sifflante et d'une gutturale, et qu'il y a lieu de croire, par conséquent, que *ç* représente cette sifflante modifiée par l'influence de la gutturale voisine changée en palatale.

J'ai soumis ce travail, qui ne portait guère que sur le sanskrit et dont je reconnais du reste que certaines conclusions sont à modifier, à l'examen d'un linguiste éminent qui a bien voulu m'indiquer d'une manière précise et détaillée les raisons pour lesquelles il refusait de souscrire au principe que j'avais pris à tâche d'établir[2].

1 [En brochure in-8°, Paris 1884, Vieweg, éditeur; c'était la refonte d'un article publié dans la *Revue de linguistique* du 15 octobre 1883, sous ce titre : *Les Antécedents et les Équivalents phonétiques de la sifflante palatale en sanskrit.*]

2 [La principale objection de principe, la seule, pourrais-je dire, qui m'ait été faite, consiste à dire que le témoignage combiné du lat. *pecus*, du goth. *faihu*, etc., montre que le *ç* du sk. *paçu* ne peut avoir que *k* pour antécédent dans la langue mère. Cet argument, qu'on m'oppose avec une assurance triomphante, n'a de valeur que moyennant l'admission préalable de deux hypothèses qui ne supportent pas l'examen, quand on s'efforce d'aller au fond des choses. La première, c'est que la langue mère n'avait pas de dialectes, et la seconde, qu'à la supposer une et fixe, elle ne comportait pas différentes variantes d'une même forme. Je n'hésite pas à dire que l'une

Son argumentation ne m'a pas convaincu, mais elle m'a fait voir la nécessité de mieux ordonner mes preuves, de les augmenter surtout en faisant appel à des exemples empruntés à tous les idiomes de la famille indo-européenne, et de mettre mes conclusions en étroite harmonie avec le témoignage des faits.

C'est le but que je vais m'efforcer d'atteindre, en commençant par l'exposé des exemples que j'ai pu réunir où le *ç* du sanskrit correspond, soit dans cette langue même, soit dans les idiomes congénères, à une sifflante d'une autre nature, isolée, ou accompagnée d'une gutturale.

I

Rac. *aç*, manger. — Cf. latin *esco*, *esca*, *vescor*, *vescus*, etc. L'hypothèse d'après laquelle *esco* serait pour **ed- sco* ne s'appuie que sur une possibilité phonétique; quant à celle qui consiste à voir un élargissement en θ dans ἐσθίω, elle est tout à fait gratuite. Il est impossible de rendre compte d'une manière plausible du rapport des racines sanskrites *aç* et *ad;* des racines grecques ἐσθ et ἐδ; des racines latines *esk*, *es*, *ed;* de l'ancien haut all. *izu*, manger, etc., à moins d'admettre une forme primitive *esk* ou *eskh*, dentalisée en *est* ou *esth*, et perdant, comme de coutume, la sifflante avec la transformation de la forte en douce *(ed*[1]*)*. —

et l'autre de ces conjectures est contraire à tout ce que la logique, aidée de l'observation et de l'expérience, est en mesure de nous apprendre en matière de paléontologie linguistique. Ajouterai-je que les rapprochements qui vont suivre et les conclusions qui s'en déduisent quant à l'origine du *ç* ne sauraient soulever le moindre doute au moins dans les deux tiers des cas? De plus, un Mémoire qui trouvera sa place dans la suite de cet ouvrage sur l'initiale des racines germaniques commençant par une consonne, démontre que la plupart de ces racines, sinon toutes, commençaient par un groupe composé d'une sifflante et d'une explosive forte (*sk*, *st*, *sp*). Ces faits, rapprochés de ceux à l'exposé desquels la présente étude est consacrée, réunissent autour de son objet un faisceau de preuves dont aucune autre loi phonétique peut-être n'a le privilège au même degré.]

[1] Cf. εἴσχω, ἴσχω, ἴσημι pour *ἴσσημι = *ἴσκημι ou *ἴκσημι, aux formes en ἰστ et en ἰδ de la même racine. (Pour la métathèse indo-européenne du *sk* en *kś* à l'intérieur des formes, cf. διδάσκω et le zend *dakhsh;* τιτύσκω et le sk. *tvakś;* lat. *misceo*, *miscui*

L'esprit doux des formes grecques rend compte du *v* latin dans *vescor*, *vescus* et du *v* goth. dans *vizôn*, manger.

Rac. *aç*, dans le sens de posséder, commander, être le maître, pouvoir, etc., — d'où les formes védiques *ânaṭ*, *ânaçyâṃ*, *anaçâmahai*, etc. — Cf. ἀνάσσω, ἄναξ (gén. ἄνακτος, pour *ἄνακσος, comme ἄρκτος, pour *ἄρκσος), fém. ἄνασσα, et voir ci-dessous la rac. voisine *naç*.

Je pose en fait que le groupe grec σσ répond, au moins dans un grand nombre de cas, à κσ ou ξ venant de σκ[1]. J'essayerai de le démontrer amplement plus tard ; qu'il me suffise pour l'instant : 1° de rapprocher διξός et δισσός ; τριξός et τρισσός[2] ; ἐπι-σσεύω, ἐπι-σσείω et le lat. *cieo, cito*, pour **scieo*, **scito*, comme le démontre *su-scito*[3] ; 2° de rappeler que σσ se transforme exactement comme *ç* dans ἤναξα, ἄναξα, auprès du sk. *âkšat*, et dans tous les cas analogues[4].

Rac. *aç (aç-no-ti)*, dans le sens d'atteindre. — Cf. *akš (akš-ṇo-ti)*, même signification. L'existence et l'identité des suffixes dans ces deux verbes rendent hautement improbable l'hypothèse d'après laquelle *akš* serait un élargissement de *aç*.

Açan, *açani*, *açman*, trait, trait de la foudre, pierre ; *aç-ri*, tranchant, chose tranchante. — [Sur le rapport de ces mots avec la rac. *akš*, *ikš*, voir, primitivement, briller, brûler ou piquer, cf. Grassmann, *Lexique du Rig-Veda*, rac. *aç*, Curtius, *Grund*[5]., p. 130, et surtout ci-après l'article *Mélanges* tiré de l'*Ann. de la Faculté des lettres de Lyon*, 1885, fasc. 3.]

et *mix-tus* ; le sk. *accha* = **askha* et ἐξ ; rac. sanskrite *pracch* = **praskh* et zend *frakhsh*, etc. ; quant au dentalisme d'une gutturale après *s*, c'est un fait qui dans nombre de cas paraît incontestable et que l'évolution naturelle des sons suffit à expliquer.) Voir, pour se rendre compte de l'insuffisance et l'incertitude des explications ordinaires, Curt. *Stud.*, I, 239. *sqq.*

1 Cf. G. Meyer, *Gr. Gram.*, § 262, sur le rapport de ξ et de σ ou σσ.

2 Cf. lith. *treczas*.

3 *Su-spiro*, *su-spicio*, *su-stineo* (cf. *de-stino*), *sub-sto*, etc., démontrent jusqu'à l'évidence que *su-scito* ne saurait être, comme on l'a prétendu, pour **subs-cito*.

4 Comparer aussi l'élimination identique du *j* devant σσ et ξ dans les comparatifs comme μάσσων, pour *μακσσjων (cf. lat. *max-imus* pour la partie radicale) et les futurs comme διδάξω, pour *διδακξjω. Cette élimination du *j* (consonne) a du reste régulièrement lieu en grec à la suite de deux autres consonnes ; ainsi s'expliquent non seulement μέσσος, pour *μεσσjος, mais encore μᾶλλον pour *μαλλjον (rac. *markš*, *mars*, dont *makš* est un doublet), et probablement ἄλλος pour *ἀλλjος (auprès de *olle*, *uls*, *ille*, etc.). Le latin, au contraire, a, plus généralement en pareil cas, gardé le *j* en simplifiant le groupe de consonnes qui le précède.

Le gr. ἀξίνη et le lat. *ascia* ont conservé le groupe de consonnes primitif.

Açâ, ciel; *amçu*, rayon de lumière [1].— Cf. *îks*, voir, et *akšan*, œil. Pour le sens, il existe le même rapport entre *âçâ* et *ikš* qu'entre *â-kâça*, le ciel, l'éther, l'espace lumineux, et *kâç*, briller; *cakš*, voir; *cakšas*, œil, etc. — Cf. aussi *antar-ikša* et *antar-îkša*, la partie mitoyenne et comme intérieure du ciel, l'éther. Il est probable qu'il faut rapprocher de *amçu* le gr. ἀκτίς, pour *ἄκσις, malgré la différence des suffixes.

Açu, rapide. — Cf. ὀξύς, même sens [2]. Dans ὠκύς, la conservation de la longue a amené, comme presque toujours, la simplification du groupe consonantique suivant. C'est ce phénomène qui, interprété dans le sens inverse, a fait croire à l'allongement dit compensateur. Cf. aussi lat. *oxi-me* où, comme dans *maxi-mus*, *opti-mus*, etc., le suffixe n'est vraisemblablement autre que celui de *infi-mus*, *sum-mus*, etc.; *accipiter* présente aussi, ce semble, une partie initiale *acci-* pour *asci-* (cf. *siccus* pour **siscus*) qui contient le même élément radical que les mots précédents.

Açva, cheval. — Cf. ὀξύς, ἴκκος, pour *ἴσκϝος, comme ἵππος est pour *ἵππϝος [3]. Rien de moins prouvé que l'assimilation progressive de κϝ en κκ; tandis qu'indépendamment des exemples latins cités plus haut, nous en trouvons plusieurs autres en grec ou κκ est pour σκ [4]. Le lith. *aszva* rend du reste cette conjecture certaine, si l'on tient compte du fait que *sz* = *x*. Exemples : *deszine* = sk. *dakšina;* rac. *misz* ou *maisz* = μιξ-, dans μιξο-, rac. *misc*, dans *misceo*, etc. ; *esz* = ἐξ et lat. *ex;* rac. *tusz* = sk. *tvakš; aszis* = sk. *akša*, etc [5]. Dans le lat. *eqvos*, la chute de la sifflante s'ex-

[1] Le *Dict. de St.-P.* rattache étymologiquement, mais sans aucune vraisemblance, *diçi* à *aç* dans le sens d'atteindre, s'étendre.

[2] Cf. pour les nuances significatives, τραχύς auprès de τρέχω.

[3] Φθίω, ὀφθαλμός, etc., nous offrent d'ailleurs la preuve évidente, ce me semble, que l'influence d'une labiale n'est pas nécessaire pour amener la transformation d'une gutturale en labiale. Le *f* latin, correspondant souvent a un χ, confirme ce fait, d'autre part.

[4] Voir aussi G. Meyer, *Gr. Gram.*, § 270, sur une assimilation analogue dans le dialecte laconien.

[5] Tous les exemples cités par Schleicher (*Comp.* [4], § 184) pour démontrer que *sz* lithuanien égale *k* s'expliquent par l'égalité *sz* = *kš*, si l'on se place au point de l'hypothèse que le *ç* sk. égale lui-même *kš*.

plique par la conservation des deux autres consonnes[1]. De même, l'ancien irlandais *ech* ne fait pas de difficulté si l'on remarque que dans ce dialecte *ch* égale très souvent *sk* ou *kš* proethnique.

Açru et *açra*, larmes. — Cf. *asra* et *asru*, même sens, surtout dans le composé *sâsra ;* lith. *aszara*, même sens. Curtius doute de la parenté, probable pourtant, du gr. δάκρυ, du lat. *lacruma*, du goth. *tagr*, etc. Dans toutes ces formes, d'ailleurs, le groupe de consonnes rend compte de la chute de la sifflante.

Rac. *karç (kṛç-ya-ti)*, diminuer, maigrir, d'où *kṛça*, maigre, petit, faible. — Cf. *hras (hras-a-ti)*, diminuer, se rapetisser, d'où *hras-va* [2], petit, faible, court. Remarquer la combinaison dans des mots de même origine de la forme faible avec *ç (kṛça)*, et de la forme forte avec *s (hrasva)*. Le même rapport apparaît entre *spṛç-a-ti* et *harš-a-ti*, *marš-a-ti*, *harš-a-ti*, etc. Le rapprochement du lat. *gracilis*[3] et de la raç. *karç* n'est pas sûr.

Rac. *kâç (kâç-a-te)*, briller. — Cf. *cakš (caš-ṭe)*, apparaître, briller, voir, et *cakâs (cakâs-ti)*, briller[4]; zend, *cash*, voir; gr. κεκασμένος, brillant, orné. Pour les formes où la racine apparaît avec δ (κεκαδμένος), cf. ἐσθίω auprès de la rac. *aç*, manger. — A comparer probablement aussi lat. *castus*.

Keçara, crinière, chevelure, et *keça*, cheveu. — Cf. *kesara*, même sens que *keçara*, et le lat. *cæsaries*.

Koça, objet rond en général. — Cf. *koša*, même sens; *kukša* et *kukši*, ventre *(košṭha* ventre, bas-ventre, objet circulaire, etc., tient le milieu pour le sens entre *koça* et *kukši) ; kakša*, objet circulaire (convexe ou concave); gr. κόκκος, corps rond (cf. ἴκκος); κύσος et κύσθος[5], parties sexuelles de la femme; κύστις, vessie, ventricule; lith. *kuszys*, *cunnus*.

Rac. *kruç(kroç-a-ti)*, crier, d'où *kroça* et *kloça*, cri (cf. *çloka*,

[1] On peut dire aussi d'une manière générale que la perte de la sifflante dans les langues apparentées au sanskrit est due aux mêmes causes qui ont amené dans celle-ci l'affaiblissement de *sk* ou *kš* en *ç*.

[2] Cf. zend, *kaçu*, petit; *kaçvi*, petitesse, probablement pour **karçu*, **karçvi*.

[3] Curtius, *Grund* [5], p. 153. — Je serais plutôt tenté d'y rattacher λεπτός, peut-être pour *κλεπσος, *κλεκσος et le goth. *lasiva*, petit.

[4] Cf. aussi *kçâ* pour **kaçâ* = *kaç* et *cakš* (*Dict. St. -P.*)

[5] En ce qui regarde κύτος, chose ronde (convexe ou concave), ainsi que *košṭha*, κύσθος, etc.; cf. ἐσθίω, auprès de *aç*, etc.

même sens). — Cf. zend *srush*, et sk. *çruš*, entendre, auprès de *çloka* pour **çloska* qu'on rattache à la rac. *çru*, entendre, gr. κλώσσω, κλώζω; γλύσσω, γλύζω, γλῶσσα; lat. *gloccio; lusc-inia*, pour **gluscinia* (cf. pour le suff. *fisc-ina, fasc-ina, pisc-ina, sterquil-inium*, etc.)

Rac. *kliç (kliç-nâ-ti)*, maltraiter. — Cf. *riš (rešati* pour **kriš)*, même sens.

Tvaṣṭar = **tvaçlar* (auprès de *taṣṭar*, ouvrier, et de *takš*, même sens que *tvakš*), ouvrier, l'ouvrier par excellence. — Cf. *tvakš*, faire; *tvakšas*, œuvre.

Rac. *daṃç (daç-a-ti)*, mordre. — Cf. *daṃs (Dhâtup.)*, même sens; *dâs*, faire du mal; probablement *takš*, dans le sens de couper, menuiser (en rapprocher tout paticulièrement le goth. *tahjan*, couper, déchirer, diviser); gr. ὀδάξω, piquer, dont le sens diffère trop de ὀδάξ[1] pour en dériver, du reste le ξ de cette dernière forme est sans doute radical. Dans δάκνω, le groupe de consonnes a causé la chute de la sifflante.

Rac. *darç*, voir. — Cf. *dṛkša*, dans différents composés; goth. *talzjan*, enseigner, faire voir. Le grec δέρκομαι a perdu la sifflante comme dans δάκνω, et pour la même cause; au futur δέρξομαι, l'analogie des formes semblables a maintenu le ξ. Le ξ de ἧλιξ (ὁ, ἡ, τό)[2] est sans doute radical et se réduit à κ aux autres cas pour une cause analogue à celle qui affaiblit ω en ο dans λύοντος, auprès de λύων, et dans δίδομεν, auprès de δίδωμι.

Daçan, dix. — Cf. osque *deçen* et lith. *deszimtis*. Le goth. *taihum* et l'ancien irlandais *deich*, qui ont conservé la diphtongue[3], indiquent la cause de la chute déjà proethnique de la sifflante. La même explication rend compte de la gutturale du lat. *viginti*, de εἴκοσι, etc., auprès du *ç* du sk. *viṃçati*.

Rac. *daç (daç-a-ti)*, dans le sens d'offrir; *daçasy (daçasy-ati)*, faire une offrande aux dieux, leur consacrer quelque chose. — Cf. *dîkš (dîkš-ati)*, faire une consécration, *dîkšâ* consécration, *dakšiṇâ* dans le sens d'offrande[4].

[1] Voir pourtant Curt., *Grund.* 5, p. 725.

[2] Ici toutefois, et dans les exemples analogues, il faut admettre un thème primitif en σκ métathésé au nominatif et perdant la sifflante aux autres cas.

[3] Cf. la quantité de la voyelle correspondante dans le lat. *dêni*.

[4] La *dakšiṇâ* est primitivement, en ce sens, la désignation de la vache donnée en

Rac. *diç* (*ḍiç-a-ti*), montrer. — Cf. (malgré le vocalisme) zend *dakhsh*, même sens; gr. διδάσκω (ἐδιδάσκησα) δεδίσκομαι; lat. *disco*, *discitus*, *discipulus*, etc. Le zend *dakhsh* est intéressant en ce qu'il fournit la preuve que le prétendu élargissement de la racine est proethnique et que la méthathèse du groupe *kś* s'est produite après la séparation du grec et du latin [1]. Pour la chute de la sifflante dans δείκνυμι, *dîco*, le goth. *teihan*, voir ce qui a été remarqué déjà sur l'effet de la diphtongue en pareil cas; dans le lat. *index*, etc., qui se dit pour les trois genres, le *x* est sans doute radical.

Rac. *naç* (*naç-a-ti*), trouver, atteindre. — Cf. *nakś (nakś-a-ti)*, même sens; goth. *niuhsjan*, chercher, rechercher; le latin *nancio* est pour **nanscio* à cause du groupe de consonnes, de même que *nanciscor* est pour **nansciscor;* ce dernier est formé sur l'analogie de *nascor*, *reminiscor*, *paciscor*, etc. Trois raisons très fortes s'opposent du reste à ce qu'on puisse considérer *nanciscor* comme très ancien : 1° il a fait tomber en désuétude ses antécédents probables *nancio* et *nancior* [2]; 2° il leur a emprunté leur participe *nactus;* celui qu'il aurait formé aurait été sans doute **nancitus;* 3° si la formation des déponents latins est indépendante de celle des moyens sanskrits et grecs, une forme comme *nanciscor* ne saurait être qu'essentiellement latine. Le gothique *niuhsjan*, qui indique aussi une seconde formation sur un thème *niuhs*, fournit la preuve à peu près certaine que le groupe *sk*, *kś* est primitif dans toutes ces formes et, plus spécialement, que *nancio* est bien pour **nanscio* = **nanxio*. Il est douteux que la rac. grecque ἐνεκ [3] appartienne à la même famille.

Rac. *naç (naç-a-ti)*, périr. — Cf. gr. νοῦσος, νόσος. = *νοσσος, et peut-être νύσσω; lat. *nex*, où *x* est probablement radical (*necare* en dérive) *noxa*, *noxius*, etc. Dans νεκρός et νέκυς = *νεκϝε-ς, les groupes de consonnes ont fait tomber la sifflante.

paiement au prêtre; mais sans doute avec ellipse de *go*, vache. *Dakṡiṇâ* signifiait donc proprement, la (vache) offerte. A cette famille, se rattachent vraisemblablement aussi *dakśa*, habile δεξιός, *dexter*, etc.

[1] [A moins d'admettre, ce qui est beaucoup plus vraisemblable, l'existence de dialectes, ou tout au moins de variantes d'une même forme, dans la langue mère.]

[2] Cf. *pacio*, auprès de *paciscor*, etc.

[3] Curt., *Grund.* [5], p. 308.

Parçu, *paraçu*, hache. — Cf. πέλεκκον, πελεκκάω (cf. ἴκκος, κόκκος, etc.); lat. *falx*, eù *x* est probablement radical. Pour la chute de la sifflante dans πέλεκυς, cf. νέκυς.

Paçca, qui vient après. — Cf. zend *pasca*, lat. *post*, même relation qu'entre ἐσθίω et *esco*.

Paçu, bétail ; primitivement, l'animal qu'on nourrit ou qu'on attache. — Dans la première hypothèse, cf. lat. *pasco* [1] ; gr. πατέομαι, pour *παστεομαι, comme ἐσθίω auprès de *esco*, κύτος auprès de κύσθος, etc., et, peut-être, le conjonctif sk. *pâsati* qui se rattache bien mieux au présent pour le sens qu'à l'aoriste. Dans la seconde, cf. lat. *pesco*, dans *compesco* ; le goth. *faihu* indique probablement une diphtongue primitive qui a fait tomber la sifflante; elle a pu tomber également dans *pecus* = *pecv(e)s* [2], à cause du groupe de consonnes.

Pâça, lien. — Cf., rac. *pas* et *paš*, lier ; lat. *pesco*, dans *compesco*, *fascis*, *fascia*, *fascio* ; goth., *fastan* (cf. ἐσθίω auprès de *esco*).

Piçuna, malfaisant, traître. — Cf., rac., *piš*, broyer, briser, détruire.

Rac. *piç* ou *piṃç*, orner. — Cf. zend *pikhsh*, même sens. Le latin *pingere* a perdu la sifflante à cause du groupe de consonnes.

Pṛçni, tacheté, moucheté. — Cf. *pṛšata* et *pṛšant*, même sens. Le grec περκός et περκνός a perdu la sifflante à cause du groupe de consonnes.

Praçna, question, auprès de la rac., *pracch*, pour **praskh*. — Cf. zend *frakhsh*, interroger ; lat. *posco*, pour **porsco* ; *prex*, où le *x* est probablement radical ; goth. *fraisan*, auprès de *fraihnan* et de *fragan*, même sens.

Rac. *bhraṃç* ou *bhraç* (parfait *babharça*), tomber, errer. — Cf., σφάλλω pour *σφαρσω ; lat. *fallo* ; rapprocher aussi le sk. *mṛšá*, « par erreur », du lat. *falso*, même sens (même rapport que celui de μύρμηξ et *formica*, etc.)

Bhṛça, fort, puissant, grand. — Cf. zend *frakhsh* et *baresh*, grandir.

[1] En gr. πῶυ, probablement pour *πωσυ, *πωσσυ, *πωκσυ.
[2] Cf. lat. *pecuinus* = **pecvinus*.



Rac. *bhrâç*, jeter des flammes, briller. — Cf. *bhrâs*, même sens, et *bhrajj*, brûler, griller, pour **bhrask*, cf. l'infinitif *bhrašṭum* = **bhraçtum*, **bhrakštum*. Pour l'assimilation de la sifflante à la gutturale, cf. πέλεκκος; lat. *siccus;* goth. *praggan*, presser, pour **prasgan*, etc.

Rac. *març*, toucher, frotter, palper. — Cf., *mrakš*, frotter, étriller; *mṛkša*, peigne, étrille[1]; μαλάσσω, μάσσω[2] (pour *μαρσσω).

Maçaka, mouche — Cf., *makša* et *makšika*, même sens; l'adverbe *makšu*, rapidement; zend *makhshi;* lat. *musca;* dans le paléo-sl. *mucha*, *ch* est, comme souvent, pour *sk* ou *kš*.

Miçra, mêlé. — Cf. *mimikša*, *mimikšu*, même sens; rac. *mikš*, mêler; *mekšaṇa*, cuillière; gr. μίσγω, μιξο-; lat. *misceo*, *miscui mix-tus;* anc. all. *mischiu;* lith. *miszti* et *maiszyti*, mêler; cornique, *cym-misc;* anc. irl. *cum-masc*, mélange. Μίγνυμι a perdu la sifflante à cause du groupe de consonnes[3].

Yaças, éclat. — Cf., p.-ê., *cakšas* (intermédiaire **jakšas*), même sens. Si le latin *decus* est à rapprocher étymologiquement de *yaças*, cf. *pecus* pour la perte de la sifflante.

Rac. *râç*, crier. — Cf. *ras* et *râs*, même sens; gr. λάσκω; ῥησκ- dans ῥησκομένον[4]; goth. *razda*, parole.

Raçana et *raçmi*, bride. — Cf. *rakš*, protéger, mais surtout *râš (râj = râzj* ou *râjz)* dans *râšṭra*, etc., diriger.

Rac. *riç (riç-a-ti)*, briser. — Cf. *riš (reš-a-ti)*, nuire, causer ou éprouver du dommage; gr. ῥήσσω.

Ruçant, brillant. — Cf. *rukša*, même sens; *rûkša*, sec, dur, primitivement, brûlé; rac. zend *rukhsh*, briller; gr. λεύσσω; lat. *luscus;* all. *röst--en*. Dans le sk. *roka*, gr. λέυκος, lat. *lûceo*, et les formes correspondantes goth., slav. et celtiques, la conservation de la diphtongue ou de la longue primitive a amené la chute de la sifflante.

Rac. *laç*, briller auprès de *las*, même sens. — Cf. *lakš* et les dérivés, voir, percevoir, primitivement briller.

[1] Tenir compte aussi de l'orthographe fréquente *marš*, pour *març (Dict. St.-P.)*.
[2] Rapprocher le lith. *manksztau*, même sens.
[3] A cette famille se rattachent vraisemblablement μέσσος, sk. *madhya*, pour **mazdhya* (cf. ἐσθίω auprès de *esco*), lat. *medius*, goth. *misso*, pal. sl. *mezda*, etc.
[4] Curt., *Grund.*[5], p. 343.

Rac. *vaç*, *uç (vaš-ṭi)*, commander, vouloir, désirer. — Cf. la forme *uš* de la même racine; *uša*, désireux; *vasu*, bon, désirable, d'où le comp. *vasiyaṃs* et le superl. *vasišṭha*; rac. *vâs*, dans *vi-vâsati* (considéré comme un désiratif de *vâ*, vouloir), peut-être, lat. *uxor* (voir Curt. *Grund*[5]., p. 136). Dans le gr. ἑκών, la conservation de l'esprit rude a dû contribuer à la chute de la sifflante.

Vaçâ, vache. — Cf. *ukšan*, taureau; *us-ra*, taureau; *us-râ*, vache; *uš-ṭra*, buffle, lat. *vacca* pour **vasca* (cf. *siccus*).

Rac. *vâç (vâç-a-ti)*, crier. — Cf. zend *aoghzh*, parler; *vash*, même sens; gr. ὄσσα [1], pour *ὄκjα.

Viç (viç-a-ti), habiter. — Cf., malgré la différence du vocalisme, *vas (vas-a-ti)*, même sens, et rapprocher, surtout pour le sens, *vâsa*, habitation de οἶκος et *vîcus* [2]. Dans ces formes, la diphtongue conservée a amené la chute de la sifflante. Cf. surtout goth. *veihs* ou *veihsa*, village, lieu d'habitation, et le lith. *vesz-pats*, seigneur, maître, roi, dieu; *vesz-kelis*, grande route.

Vi-çada, brillant, pur. — Cf. *çcand* = **skand*, briller; gr. ξανθός.

Viçva, tout, de toute part. Cf. *višvañc*, de tous côtés; *višu*, même sens.

Rac. *çaṃs* et *çâs*, louer, célébrer, crier, chanter, parler, enseigner (surtout dans *anu-çâs)*. — Cf. zend, *khsâ*, enseigner et *kas* remarquer, auprès de *sãs*, même sens, et de *sagh*, parler [3].

Rac. *çak (çak-no-ti)*, pouvoir. — Cf. *sagh (sagh-no-ti)* et *sah*, *sah-ati*, même sens; le gr. ἔχω est pour *σέχω, *σχεσχω (cf. ἴσχω).

Çakṛt, *çakan*. — Cf. gr. σκώρ, σκατός; lat. *stercus*; angl.-sax. *skearn*, urine; pal. sl. *skvruna*, immondices; cymr. *ysgarth*, excréments. Deux gutturales et deux *r* ne se maintiennent que difficilement l'une et l'autre dans deux différentes syllabes d'un même mot; ainsi s'explique le rapport mutuel de ces formes.

[1] Aucune preuve que ce mot soit pour *ὄκjα. Le sk. *vâkya* dont on le rapproche n'est pas védique ni, à plus forte raison, proethnique.

[2] Le sk. *veça*, phonétiquement plus voisin, n'a pas le même sens.

[3] Le rapprochement avec *khsâ* est évidemment peu concluant; mais il y a différents degrés de preuves et différents degrés de certitude. [Voir Spiegel (*op. cit.*) sur ces différentes racines; il n'hésite pas à considérer les deux premières comme étroitement apparentées entre elles.]

Rac. *çaṅk (çaṅk- a-te)*, avoir l'esprit soucieux, inquiet. Le véd. *çaṅku*, agité, vacillant, rattache cette racine à la famille dont fait partie *çuš* (voir ci-dessous), briller, brûler, être ardent, agité, etc.

Rac. *çat (çat-aya-ti)*, couper, séparer, diviser, mettre en morceaux, et *çad*, même sens. — Cf. *kšad (kšad-ate)*, même sens ; *kšattar*, celui qui coupe, etc. ; σχάζω, couper, séparer, laisser aller, céder ; σκεδάννυμι, séparer, couper ; σκίδναμαι, séparer, couper ; σχίζω, fendre, couper ; lat. *cado*, *cedo*, *cædo*, se séparer, s'en aller, tomber, couper, pour **scado*, **scedo*, **scaedo; scindo*, couper, diviser, fendre ; lith. *skedzu* ; goth. *skaidan*[1].

Çata, cent. — Cf. lith. *szimtas*. C'est, sans doute, à la faveur de l'amincissement de la voyelle suivante que le lithuanien est le seul dialecte de la famille indo-europ. qui ait conservé les traces de l'ancien groupe initial *sk*.

Çap (çap-a-ti), maudire. — Sans correspondants sûrs, peut-être cependant le gr. σκώπτω.

Çabda, parole. — Vraisemblablement, ancien participe passé avec suffixe affaibli, d'une ancienne forme **kšap* (cf. *çap*), de la rac. *jap*, *jalp*, *hlap*, zend *zap*, parler, prier.

Rac. *çam (çâm-ya-ti)*; part. passé, *çânta*, être en paix, se tenir tranquille, cesser, se reposer. — Cf. *çcam*, calmer, apaiser, *kšam (kšam-a-ti* et *kšâm-ya-ti)*, part. *kšânta ;* se tenir en paix, supporter, être patient. Le dérivé *kšamâ*, paix, repos, bonheur, est à rapprocher d'une part de *çam*, bonheur, bien (cf. *kam*, bien, adv.), et, d'une autre, de la série à initiale dentalisée (cf. *stambh*, auprès de *skambh*, etc.), *sam (sam-a-ti)*, être immobile ; *stam stam-ati)*, même sens ; *stim* (*stim-ya-ti)*, même sens ; *tam (tâm-ya-ti)*, même sens.

Rac. *çar (çṛ-ṇâ-ti)*, part. *çîrṇa*, briser, séparer, diviser, se diviser. — Apparentée surtout avec la rac. *kar (kir-ati)*, part. *kîrṇa*[2], séparer, diviser, répandre, pour **skar*, comme le prouve la forme dentalisée *star (stṛ-ṇâ-ti)*, *stîrṇa* et l'all. *scheren*,

[1] Le lat. *cast-rum*, couteau, d'où *castro* et le gr. κέστ-ρος (κεντ-έω justifie cette division), instrument piquant ou tranchant, ramènent à une forme *skast* de la racine de ces différents mots.

[2] *Kar (kṛ-ṇâ-ti)*, tuer, blesser, n'en est qu'une variante significative.

couper. A rapprocher encore de *çar*, le gr. κείρω [1], pour *σκειρω, comme le prouve ξυρόν, rasoir (auprès de κουρά), et le sk. *kšura*, même sens ; cf. aussi σκάριφος.

Çarkara, caillou, pierre, chose dure. — Cf. σκληρός, σκηρός, σκιῤῥός = *σκιρσος = *σκιρσκος [2].

Rac. *çardh (çardh-a-ti)*, être insolent, orgueilleux à l'égard de quelqu'un. — Cf. lat. *scordalus*.

Çar-man et *çar-aṇa*, refuge, abri, ce qui couvre. — Cf. lat. *scortum*, cuir ; *cortex*, pour **scortex;* all. *schirm*.

Çaçin, la lune ; *çaça*, météore ; rac. *çaç*, briller. — Cf. *cakš* **skask*, briller.

Rac. *ças* et *çâs*, *çan (çîcâṃs-a-ti)*, couper, tuer ; même famille que *kšan* et *han*, même sens, pour **skaṃs*, **haṃs* [3], comme l'indique *hiṃs (hinas-ti* et *hiṃs-anti)*, tuer.

Rac. *çal*, aller, *ucchal*, s'élever. — Cf. *kšar* et *sar*, aller, courir, couler ; zend, *khshar* et *ghzhar*, même sens.

Rac. *çâ (çi-çâ-ti)*, couper, aiguiser, et *çan (çî-çâṃs-a-ti)*, même sens (déjà cité auprès de *ças*).—Cf. zend *sâ*, couper, anéantir, et *shkâ*, couper ; sk. *cchâ* = **skhâ*, même sens ; cf. aussi sk. *kšan*, tuer ; gr. ξαίνω, carder, primitivement couper, diviser, auprès de κτείνω.

Rac. *çâ (çi-çâ-mi)* identifiée par Grassmann à la rac. précédente ; acquérir pour quelqu'un (procurer, donner), sens bien visible avec le préfixe *â*. — Cf. rac. *sâ* ou *san (san-ati* et *sa-no-ti)*, recevoir comme don, obtenir, acquérir, gr. κτάομαι. — Cf. particulièrement le part. *çîta* avec κτητός, acquis, c'est-à-dire (primitivement) reçu, donné, obtenu, comme don ou contre argent.

Rac. *çâ*, dans le sens de brûler, allumer, enflammer.— Cf. rac. *kšâ*, brûler.

Rac. *çikš*, entreprendre, aider ; désidératif de *çak*, d'après les grammairiens. — Cf. *sîkš*, désidératif de *sah ;* gr. ἴσχω.

Rac. *çikš*, apprendre, sens passif (également désidératif de *çak*,

[1] Voir sur la chute fréquente de σ dans le groupe initial κσ, G. Meyer, *Gr. Gram.*, § 249.

[2] Cette forme est la seule parmi celles citées qui ait conservé une trace de la seconde gutturale.

[3] Cf. aussi sk. *bhâs*, briller auprès de φαίνω ; sk. *dhaṃs* auprès de *dhan ;* lat. *premo*, pour **premso* (cf. *pressi*), etc.

d'après les grammairiens ; mais cette assertion est très invraisemblable). — Cf. lat. *scisco*.

Çilpa, art, ornement.— Cf. lat. *scribo*, *sculpo*, et pour le sens, sk. *piṃç*, découper et orner.

Rac. *çî (çî-ya-te)*, tomber, s'épuiser, disparaître. — Cf. *kši*, pass. *kšî-ya-te*, identiquement les mêmes sens.

Rac. *çî (çe-te)*, s'arrêter, être arrêté, être paisible, en repos.— Cf. *kši (kše-ti)*, séjourner, habiter ; se dit surtout d'une résidence tranquille.

Rac. *çîk (çîk-a-ti)*, couler. — Cf. *sic (siñc-a-ti)*, arroser.

Rac. *çuc (çoc-a-ti)* et *çuš (çuš-ya-ti)* pour **çusk* (cf. *çuškha)*, briller et brûler. — Cf. zend *hush*, être sec, lat. *siccus*. De l'aveu de Curtius, *Grund*[5]. p. 393) le *ç* est pour un ancien *s*. Ces racines sont des variantes de *cakš*, briller, pour **skakš*.

Rac. *çudh*, *çundh (çundh-a-ti)*, faire briller, rendre blanc. — Cf. *sundara*, brillant, beau ; gr. ξουθός, dans le sens de brillant; lat. *sudus*, brillant, clair.

Rac. *çubh*, dans le sens de se mouvoir rapidement. — Cf. *kšubh*, même sens ; zend, *khshub*, *khshufs* et *khshvir*, même sens ; gr. ξουθός, rapide, auprès de κοῦφος, léger (antécédent commun *ξουχος).

Çûdra, homme de basse condition. — Cf. *kšudra*, même sens.

Çûra, héros auprès de la rac. *çû*, vaincre. — Cf. *sûri*, chef, chef suprême, peut-être auprès de la rac. *su*, pousser, agiter, mettre en mouvement; -σκυρος, dans ἐπίσκυρος.

Çûla, pieu. — Cf. gr. σκῶλος; σκόλοψ.

Çyena, oiseau de proie. — Cf. gr. ἰκτῖνος, milan, pour *ἰ-κσεινος, ainsi que l'admet M. G. Meyer, § 251.

Rac. *çrat*, avec *kar*, affirmer. — Si, comme on l'admet généralement, *çrat* est l'équivalent de *hṛd*, cœur, cf. lith. *szirdìs*, même sens.

Rac. *çrambh*, s'appuyer, se fier, auprès de l'orthographe *srambh*.

Rac. *çar*, *çrâ (Dict. St.-P.)*, *çir*, *çrî* (Grassmann), briller-brûler, cuire, etc., d'où *çîra*, brûlant (Grass.) ou perçant *(Dict. St-P.)*; *çrî*, éclat, beauté, etc. — Cf. goth. *skeir*, brillant ; gr. σκέλλω, brûler, d'où sécher ; lat. *cal-or* et *col-or* (rac. *scar*, *scor)*, *-scurus* dans *ob-scurus*, où le préfixe marque un obstacle et prend un

sens péjoratif ou négatif, comme dans *ob-duco*, *ob-sto*, *of-ficio*, etc.

Rac. *çri (çray-a-ti)*, s'appuyer, s'incliner. — Cf. lith. *szleju*, se courber.

Rac. *çriš* et *çliš*, réunir, attacher, entourer. — Cf. anc. h. all. *sliuzu*, et all. moderne, *schliessen*, entourer, fermer, enclore, enchaîner, serrer, etc.

Rac. *çru*, couler, auprès de l'orthographe ordinaire *sru*.

Rac. *çru (çṛ-no-ti)* entendre. — L'ancien état de l'initiale est attesté par le lith. *szlave*, gloire.

Çroṇa, boiteux. — Cf. à la fois lat. *claudus*, [rac. sk. *skhal*, boiter, et le grec σκάζω et σκαληνός. L'ensemble de ces formes suppose une rac. primitive *skord* ou *sklond*, *skald*, *skland*, boiter, qui s'est usée de différentes façons; *çroṇa*, dérivant d'une racine **skrond*, explique du reste la dérivation de *çoṇa*, rouge, auprès de **skond*, **skand*, briller.

Çroṇi, *clunis*. — Cf. lith. *szlaunis*, même sens.

Çvan, chien. — Cf. lith. *szu*, même sens, arm. *šoum* = **xoun*, cf. *daš* = lat. *sex*.

Çvaçura, pour **kšvaçura (skavaskavara)*[1], beau-père. — Cf. zend *qaçura;* gr. ἑκυρός; lat. *socer*, goth. *svaihra*; lith. *szészura;* corn. *hveger*. L'hypothèse de l'assimilation du *s* initial au *ç* intérieur est inadmissible pour les raisons suivantes: 1° le mot a tout l'aspect d'être formé au moyen d'un redoublement; 2° aucun exemple sûr n'atteste la possibilité d'un phénomène de ce genre; 3° la forme lithuanienne *szészura* ne pourrait s'expliquer qu'en y supposant une assimilation semblable à celle du sanskrit, que le zend, lui, n'a pas accomplie ; 4° la forme arménienne *skesur* a conservé l'initiale, *sk*, et la forme cymrique *chwegrwn*, la trace de la gutturale contenue dans ce groupe. La conclusion qui résulte de ces remarques est que *ç* représente certainement dans ce mot une sifflante suivie d'une gutturale.

Rac. *çvas*, *çus*, siffler. — Cf., p.-ê., gr. σίζω.

Çmasâna (= *çmaçayana*, Dict. St.-P.), cimetière, propre-

[1] Voir les conjectures émises sur la formation de l'o dans l'étude ci-dessus : *Nouveaux Aperçus sur le vocalisme indo-européen.*

ment couche dans la terre, cf. *kšmâ*, terre et l'expression *kšmâ-çayana*.

Rac. *çvit*, être blanc, briller, d'où *çveta*,, brillant, blanc. — Cf. lith. *szvit*, briller.

Rac. *sparç (spṛç-a-ti)*, toucher presser, pousser,— apparentée à *març*. — Cf. zend *spakhsh*, pour **sparkhsh*, opprimer ; à cette famille se rattachent ψάλλω = *ψαρσω, auprès de ψαίρω [1] ; πάλλω ; βάλλω ; πλήσσω ; lat. *pello* ; *premo*, pour **premso* ; goth. *praggan*, presser.

Rac. *spaç*, *paç (paç-ya-ti)*, voir. — Cf. σκέπτ·ομαι = σκεπσ-, σκεκσ- [2] ; lat *specto*, *spex*, où *x* est radical ; *specjo* a perdu la sifflante à cause du groupe de consonnes.

Remarquons, avant de passer aux observations plus générales que nécessitent ces exemples [3], que la perte de la sifflante initiale, surtout dans les mots grecs et latins comme κέρας, auprès de *çṛṅga*, κόγχος, auprès de *çaṅkha*, *clunis*, auprès de *çroṇi*, *cluo*, auprès de *çru*, etc., ne semble pas exiger d'examen spécial pour chaque cas. C'est en effet un phénomène que nous constatons à l'intérieur de ces mêmes langues, comme d'une branche à l'autre de la famille indo-européenne, du reste, sans pouvoir y attacher d'autre cause appréciable que l'usure ou l'affaiblissement phonétique, qui a amené, d'autre part, la transformation dans le sanskrit, de *sk* ou *kš* en *ç*. Nous nous bornerons donc à rappeler les exemples suivants : ξυρόν et κουρά ; πτείνω = *κσεινω [4] et καίνω ; σκάζω et χάζω ; lat. *su-scipio* et *capio* ; *su-scito* et *in-cito* ; *scortum* et *corium*, etc.

Abstraction faite d'un petit nombre de cas qui s'expliquent au moyen de cette chute du *s* initial, si fréquente et si bien constatée, on peut dire que toutes les fois que le *ç* sanskrit apparaît dans des mots qui ont des représentants dans le sanskrit même ou dans d'autres idiomes de la famille (doublets ou formations sur une racine identique ou apparentée), les uns ou les autres de ces re-

[1] Cf. χαίρω auprès du sk. *harš*.

[2] Cf. sk. *cakš*, voir, pour **skakš*, comme le prouve le goth. *saihvan*. Voir Léo Meyer, *Die goth. Sprache*, p. 155.

[3] [A ces preuves particulières s'en ajoute une d'un caractère général qui suffirait à elle seule à trancher la question ; c'est l'équivalence dans les verbes dits inchoatifs du zend du suffixe *sa* (*s* = *ç* sk.) et du même suffixe dans les correspondants sanskrits, *ccha* issu de *ska*. Voir Spiegel (*op. cit.*, p. 378) et Curt., *Verb.* [2], I, 273.]

[4] De primitifs, σκυρ-, σκειν-.

présentants montrent en regard du *ç*, soit un groupe composé d'une sifflante et d'une gutturale ou *vice versa*, soit une sifflante isolée.

La conclusion à en tirer, à savoir que le *ç* n'est autre qu'une sifflante qui a subi l'influence d'une gutturale affaiblie en palatale, se présente donc à l'esprit avec une force irrésistible ; et elle s'imposerait davantage encore, si on se plaçait au point de vue de l'hypothèse où l'aoriste dit sigmatique et le futur ne contiendraient pas un auxiliaire, comme on l'affirme généralement, ou, du moins, seraient composés d'un élément final indépendant du groupe *kš* qu'ils montrent dans les verbes à gutturales [1].

II

Cette conclusion encourt toutefois différentes objections qu'il convient d'examiner :

1° Dans la plupart des rapprochements établis entre *ç* et *kš*, par exemple, la sifflante, dit-on, est le résultat de l'élargissement de la racine, et *ç* ne représente en réalité que la gutturale.

Réponse. — Je pose en fait d'abord qu'il est impossible de démontrer que *akš-ṇo-ti*, par exemple, présente un élargissement eu égard à *aç-no-ti*, le thème μιξο-, auprès de μίγνυμι; le lat. *disco*, à côté de *dîco*. Loin de là, toutes les apparences et toutes les analogies indiquent le contraire, et, par conséquent, l'hypothèse d'après laquelle la rac. *aç* est un doublet pur et simple de *akš* est au moins aussi légitime que celle dont on se prévaut en disant que *akš* contient un élément que *aç* ne possède pas. Du reste, en persistant dans cette manière de voir arrive-t-on à détruire l'opinion, fondée sur les faits, qui voit dans *ç* l'équivalent phonétique de *sk* ou *kš*? Pas le moins du monde. La relation de ces valeurs phonétiques est aussi sûrement et aussi fréquemment constatée pour les initiales

[1] Comme la plupart des grandes lois phonétiques, celles de l'assibilation de *x* (*kš*) se retrouve dans le passage du latin aux dialectes romans, exemples : ital. *massimo;* franç. *essieu*, etc.

que pour les finales des racines. Considérera-t-on donc aussi le *kš* de *kšad*, auprès de *çad*, de *kši*, auprès de *çi*, de *kšubh*, auprès de *çubh*, etc., comme un élargissement? Ce serait, dans tous les cas, une ressource *in extremis* qui toucherait de fort près à l'absurde.

Si nous revenons à la théorie de l'élargissement des racines par la finale, nous voyons du reste que l'explication qu'on en donne est remplie de contradictions et d'incertitudes. D'où vient l'élément sifflant qui constituerait cet accroissement? Et si *akš*, dans *akš-ṇo-ti*, est formé de *ak* + *s*, et que, par conséquent, la racine zende *dakhsh* soit composée de *dakh* + *sh*, comment expliquerons-nous le grec διδάσκω[1] qu'on ne peut raisonnablement pas en séparer[2]? Puis, pourquoi cet élargissement presque constant des seules racines à gutturales? Invoquera-t-on l'analogie des formes désidératives? Mais les types primitifs de ces formes ne seraient-ils pas purement et simplement les anciens aspects des racines qui, réduites, ou rajeunies, si l'on veut, par le *processus* phonétique, se sont approprié les fonctions du verbe simple en reléguant leurs antécédents, presque tombés en désuétude, dans une nuance significative spéciale et rare? Rien de plus fréquent dans le développement du langage que les usurpations de ce genre des nouveaux-venus sur leurs ancêtres. Quelques-uns de ceux-ci, les centenaires, comme *disco*, ont survécu à côté de leurs descendants; mais loin d'être des créations récentes, ils sont les représentants isolés des anciens temps et des anciennes formes[3].

Du reste, si on va au fond de l'origine de la théorie de l'élargissement, on lui trouve les mêmes racines qu'à celle du *guṇa*, à savoir la classification empirique des grammairiens hindous adoptée par Bopp, dont cela ne diminue en rien le mérite: il ne pouvait pas tout faire d'un seul coup. Or, si l'on n'hésite plus à répudier le

[1] [S'il est pour *διδακ-σκω, alors le *sh* zend de *dakhsh* et le *š* sk. de *tvakš* tiennent lieu de *sk*, ce qui paraît impossible au point de vue phonétique et impliquerait des conséquences difficilement en harmonie avec les autres parties de l'ancien système.]

[2] Même observation en ce qui concerne la rac. sanskrite *trakš*, auprès de τιτύσκω.

[3] Évidemment l'analogie a perpétué ces anciens types dans des formations récentes, comme les inchoatifs latins; mais le départ des anciens et des modernes est facile à établir, surtout si l'on a égard à la forme du thème dans les différents systèmes temporels des verbes.

guṇa vocalique, pourquoi conserver un respect superstitieux pour cette sorte de *guṇa* consonantique qu'on appelle l'élargissement?

Si, avant de passer à d'autres objections, nous nous reportons à la liste comparative qui précède, nous constatons qu'en sanskrit et en zend *ç* correspond presque toujours à *kš* ou à *s*[1]. Il en résulte la probabilité que j'ai eu tort, en me fondant sur quelques phénomènes de *saṃdhi*, de supposer que *ç* vient toujours de *sk*, par les intermédiaires *sc*, *çc*[2]. Sans vouloir, pour le moment, affirmer autre chose que la fréquence du rapport *kš* — *ç*, j'incline à croire que *ç* = *cs*, et que *ç* est une sorte de *x* palatal, ou la combinaison des deux éléments *c* et *s*, qui se sont mutuellement influencés. La représentation de *cs*, avec assimilation réciproque des éléments constitutifs du groupe, par *çç* semblerait plus régulière, ou du moins plus complète ; mais on sait la répugnance du sanskrit pour un groupe de deux sifflantes (cf. *asi*, pour **assi*)[3]. Le grec a constamment incliné vers une réduction semblable du groupe σσ, qui, selon toute vraisemblance, dérive, au moins dans beaucoup de cas, de l'assimilation régressive des éléments du groupe κσ et qui aurait, par conséquent, la même origine que le *ç* sanskrit ; de plus, l'absence absolue d'un groupe sanskrit *cs*, correspondant à *kš*, est un indice très significatif en faveur de notre conjecture[4].

[1] Dans certains cas, ce dernier rapport ne résulte probablement que de variantes orthographiques; mais le plus souvent cependant la variation est à la fois phonétique et graphique.

[2] Dans quelques cas l'explication reste vraie, par exemple pour *paçca*, *vraçc*, *çcand*.

[3] Cf. *š* zend correspondant à *kš*, Spiegel, *Vergl. Gramm. der Alteran Spr.*, p. 26, *seqq.* — Nous verrons plus loin que, dans la déclinaison, *ç* : *kš* :: *c* : *k*, et que le *š* sanskrit correspond généralement à un antécédent *kš*.

[4] Le *processus* que je suppose ici est presque identique aux derniers degrés de celui qu'établit M. Ascoli quand il fait venir *daça* de **dakja*, **dakza*, **dasa* (*Fonologia*, I, p. 84). Seulement il part d'une forme absolument hypothétique et qui n'a d'analogues (et encore!) que çà et là dans quelques patois romans. Le passage de *kš* en *ç*, au contraire, est attesté par des faits constants pris dans le sanskrit même; par ex., *taš-ṭar* = **taç-tar* et *tvaš-ṭar* = **tvaç-tar*, auprès des rac. *takš* et *tvakš*; *uš-ṭra*, et *uš-ṭar* = **uç-tra*, **uç-tar* auprès de la rac. *ukš*, etc. — Cf. aussi *iš-ṭa* = **iç-ta*, auprès de la rac. *icch* = **iskh* = **ikhš*; **pṛ-šṭa* = **pṛ-çta* (cf. *praçna*) auprès de la rac. *pracch* = **praskh* = **prakhš* (zend *frakhsh*), etc.

Il faut entendre pourtant que dans les premiers de ces exemples *š* représente réellement *kš*, groupe avec lequel *š* est dans le même rapport que *ç* est à **cs*. Dans *spašṭa* (rac. *spaç*) *š* : *ç* :: *k* dans *ukta* (rac. *vac*) : *c*. On peut conclure de cette relation

Mais, dira-t-on, et nous revenons par là au point de vue opposé et actuellement en vigueur, pourquoi *ç* ne résulterait-il pas simplement, comme le *z* zend, de l'assibilation d'une ancienne gutturale palatalisée [1] ?

Je répondrai d'abord que cette prétendue assibilation est démentie par le phénomène extrêmement caractéristique de la relation *kš* — *ç*, entre ces éléments phonétiques dans les aoristes sigmatiques, par exemple, comme *akrukšat* et les formes du système du présent comme *kroçati*. Quoi ! si nous partons de l'explication ordinaire, voilà une sifflante, ou un son assibilé, qui non seulement ne se maintient pas devant une autre sifflante, mais qui remonte au delà de son état antérieur jusqu'à la gutturale forte ! Si l'interprétation habituelle d'un pareil fait était exacte, il faudrait y avoir la rareté la plus curieuse, sinon la plus monstrueuse de la phoné-

qu'en général *š* représente le groupe *kš* affaibli, comme *ç* représente **cs* affaibli ; ou, en d'autres termes, que *š* est une linguale issue d'une sifflante gutturale (cf. le changement de *k* en *ṭ*). En tous cas, le rapport précité ne permet pas de séparer l'origine de *š* de celle de *ç*.

Remarquons, en outre, que le passage de *kš* en *š* est un fait proethnique comme le démontre τέρσομαι, lat. *torreo*, auprès de la rac. sanskrite *tarš*, etc. (On peut considérer dans ce cas et les analogues l'influence de *r* comme conservatrice de l'empreinte laissée par la gutturale sur la sifflante. Est-il besoin d'ajouter que tout ce qui a trait ici aux autres sifflantes que *ç* est nécessairement fort incomplet ?) tandis que celui de **cs* en *ç* n'a eu lieu que durant la période aryenne ou asiatique. Cette circonstance explique pourquoi *ç*, pas plus que *c* et *j*, n'a de représentant adéquat en grec, par exemple. Cependant si le *y* dérive souvent, comme je le crois, d'une gutturale par l'intermédiaire d'une palatale, il démontre l'existence d'un premier mouvement de palatalisation antérieur à la séparation des races.

Pour la métathèse de *sk* en *kš* dans les dérivés d'une même racine, cf. lat. *mix-tus* auprès de *misceo*, *miscui*, *dex* dans *index* auprès de *disco*, etc.

En sanskrit, la règle en pareil cas est celle-ci, abstraction faite du système du présent : la métathèse a lieu au participe passé, à l'absolutif et à l'infinitif, c'est-à-dire devant toute désinence commençant par une consonne. Exemples : *pr̥šṭa*, *pr̥šṭvâ*, *prašṭum*, auprès de *pr̥cchati*. Nous pouvons conclure de là que *sr̥šṭa*, *sr̥šṭvâ*, *sraštum*, *sraštar*, équivalant à *sr̥çta*, etc., *sr̥jati*, etc., est pour **sr̥jzati* (ou **sr̥zjati*), etc.

[1] En résumé, la question est celle-ci : les gutturales se sont-elles affaiblies jusqu'au degré marqué par le zézaiement, qui n'est autre chose que l'assibilation d'une palatale, dès l'époque où les Hindous, les Perses et les Slaves ne formaient encore qu'un même peuple ? Non seulement le *processus* phonétique des idiomes congénères ne justifie pas cette hypothèse, mais, pour ne parler que du sanskrit, aucun fait que je sache, emprunté soit à son évolution, soit à celle des dialectes prâkrits, ne lui offre le moindre appui. Comment croire pourtant que le zézaiement ou la blésité quasi proethniques ne seraient pas allés en se continuant et en se développant ?

tique[1]. Mais elle ne l'est pas ; elle ne peut pas l'être : dans *akrukšat*, comme dans *krokšyati*, comme dans *dikšu*[2], le groupe *kš*

[1] Les choses se passent absolument de meme en grec entre un aoriste ἔπληξα et le présent πλήσσω. C'est la preuve presque absolue de l'équivalence des phénomènes observés et du rapport *ç* : *kš* :: σσ : ξ. Objectera-t-on, qu'en raison de la différence des systèmes, il ne saurait y avoir du rapport entre σσω et ξα dans πλήσσω et ἔπληξα? Autant dire que de tout temps dans un même verbe le thème du présent a différé essentiellement de celui de l'aoriste ; et c'est ce qu'il faudrait démontrer. Je suis d'avis *a priori* qu'ici, comme partout, on a le droit d'invoquer le grand principe : *Natura non facit saltus.* — Remarquons aussi incidemment que la variante attique ττ de σσ peut être issue de κτ = κσ par assimilation régressive et que le groupe κτ dans πληκτός, etc , peut venir de κτ-τ, κσ-τ (cf. ἔκτος, auprès de ἕξ, pour *ἑκσ-τος). — Un phénomène non moins merveilleux que celui de *ç* devenant *k* devant *s* serait qu'un groupe σσ dans ἀνάσσω, auprès du sk. *akš* et *nakš*, dans τάσσω, auprès du sk. *takš*, etc., ne contînt aucune sifflante primitive.

[2] La déclinaison d'un thème *diç* ou *viç*, etc., soulève différentes questions intéressantes. En premier lieu, les nominatifs singuliers *dik*, *viṭ* correspondent-ils à un thème *dikš*, *vikš*, ce qu'exige notre hypothèse? On peut répondre hardiment par l'affirmative en présence des formes d'aoriste comme *anak*, pour **anakš*, *aprâṭ* pour **aprâkš-t*, *goraṭ*, pour **gorakš*, etc. (Voir Whitney, *Ind. Gramm.*, §§ 146 et 221).

Le même phénomène s'est produit dans les mots suivants contenant tous comme *kakša*, *koça*, *kukši*, *koša*, etc. (voir ci-dessus p. 96) une racine *kakš*, *kukš* (cf. *kuñc*), *kikš*, signifiant s'enrouler, former le cercle, où la linguale *ṭ* ou *ḍ* tient la place de *sk* ou de *kš* : *kuṭa*, natte, chose tressée, pliée, contournée ; *kaṭaka*, anneau ; *kaṭi*, hanche, fesse ; *kuṭa* dans *kaṭâkša*, coup d'œil détourné ; *kuṭa*, cruche, objet rond ; *kuṭi*, courbure, hutte ; *kuṭila*, courbe ; *kûṭa*, corne ; *koṭi*, pointe recourbée ; *koṭara*, creux, concavité ; *gaḍu*, cruche, etc. ; *gaṇḍa*, joue ; *guḍa*, boule ; *ghaṭa*, cruche ; *ghuṭa*, os de la cheville ; *cûḍa*, chignon ; *jaṭâ*, tresse de cheveux ; *jaṭhara*, ventre, giron. Cf. aussi la rac. *pîḍ* = **pîdz*, presser, rapprochée du gr. πιέζω = *πιετσω ou πιεδσω ; *iš* = **ikš*, libation, auprès de *iḍ*, *iḍâ* ou *iḷâ* même sens ; *nîḍâ*, auprès de l'angl. *nest*, etc.

On peut rapprocher de ces exemples les participes des racines terminées par *h* comme *ûḍha*, rac. *ûh* ; *gâḍha*, rac. *gâh* ; *guḍha*, rac. *guh* ; *dṛḍha* ou *dṛḷha*, rac. *darh*, dans lesquels le suffixe *ta* du part. passé a changé la dentale forte en linguale douce sous l'influence de *z* (tombé, comme toujours, en sanskrit) issu de *ç* et de *kš* ou *khš*. (Cf. pour une modification identique et absolument sûre la désinence *ḍhvam* de la seconde personne du pluriel de l'aoriste sigmatique, pour *zḍhvam*, et surtout les doubles formes *alikšata* et *alîḍha*) ; d'autre part, l'aspirée du suffixe témoigne de l'influence de l'aspirée radicale, du moins c'est ce qu'indique l'analogie de *yud-dha*, rac. *yudh* ; *labdha*, rac. *labh*, etc.

Les racines précitées sont donc pour **ûzgh*, **gâzgh*, **gûzgh*, **darzgh* (ou *ûghz*, etc.) et présentent les mêmes états, métathésés ou non, que nous avons constatés déjà pour les racines *icch*, *pracch*, *sarj*, etc. Dans les formes du participe passé, le changement de la dentale en linguale s'explique de la façon la plus simple si l'on voit dans *ûḍha*, *gâḍha*, etc., les équivalents à consonne suffixale sonore de *išṭa*, *pṛšṭa*, etc. De part et d'autre, c'est la même influence qui a déterminé le changement ; seulement dans *išṭa* le phonème *déterminant* s'est maintenu, tandis qu'il est tombé dans *ûḍha*. Une autre remarque importante à faire en ce qui concerne les racines terminées par *h* ou par *j*, qui présentent *š* ou des traces de *š* à certaines formes, et qui correspondent en général à des racines zendes terminées par *z* (séries *mṛj* et *ruh* de Whitney, §§ 219 et 223), c'est que presque toutes, à l'exclusion de celles des séries

appartient au radical et est l'antécédent du *ç*, qui apparaît ailleurs dans la conjugaison ou la déclinaison des mêmes radicaux.

Reste la question de l'analogie du *ç* avec le *z* ou le *zh* du zend et les sifflantes qui lui correspondent, particulièrement dans les idiomes slaves.

Je vais émettre, — après beaucoup d'autres, — un gros paradoxe, mais qui cessera de l'être si je parviens à en démontrer l'exactitude : le *z* zend[1] (et les sifflantes qui lui correspondent dans d'autres idiomes de la famille) représente une sifflante *primitive* adoucie au contact d'une consonne douce, le plus souvent tombée après avoir laissé la trace de son influence sur la sifflante qui lui survit.

En premier lieu, le fait est évident pour :

yuj et *duh* contiennent *r* (ou *l*); il est permis d'en conclure que ce fait n'a pas été sans influence sur les transformations qu'elles ont subies, et par conséquent que les deux séries ne diffèrent pas originairement l'une de l'autre (Cf. pour l'affaiblissement particulier de *kš* [correspondant à *jz*], en *š*, avec les racines de la série *mṛj*, dans *sṛšṭa*, etc., l'affaiblissement latin de *x* en *s* dans les parfaits des racines à gutturales qui contiennent *r* ou *l*, comme *mulsi*, anciennement *mulxi*, de *mulgeo*).

Pour revenir à la déclinaison, les cas à désinences commençant par une voyelle comme *diças*, *diçâ*, *diçâm*, etc , présentent vis-à-vis du groupe *kš* du nominatif un phénomène d'affaiblissement et de palatalisation identique à celui qui a lieu dans *vâcas*, *vâcâ*, *vâcâm*, etc., à l'égard du *k* de *vâk* (*vâc*). Pour les cas où la désinence commence par une consonne sonore comme *digbhyas*, *digbhis*, etc., le thème est probablement pour *dizg* ou *digz* (cf. *sasṛjmahe*, etc , pour **sasṛzjmahe*, ou **sasṛjzmahe*, auprès de *sṛšṭa*, pour **sṛkšṭa*. — Cf. aussi *dviḍbhis* de *dviš*, pour **dvikš*, forme dans laquelle *ḍ* ne peut tenir lieu que de *k* ou plutôt de *kš*). Dans la déclinaison d'un mot sk. comme **vâkš* (cf. rac. zende *vash* pour **vakhsh*, parler) la perte régulière au nominatif sing. du *s* final explique la réduction de ce groupe à tous les autres cas *vâc-am*, *vâc-as*, *vâc-i*, etc. Pour le latin *vox* (*voc-s*), la même réduction dans *voc-em*, *voc-is*, *voc-e*, etc., s'explique également par le fait qu'on a dû considérer de très bonne heure le *s* final comme une désinence; en d'autres termes, on n'a pas dit **vocs-em*, parce qu'on ne disait pas **dominu-sm* ou **dominu-sum*. L'influence analogique de la seconde déclinaison sur la troisième rend parfaitement compte du phénomène. Au contraire, quand le groupe *kš*, ou son substitut, est suivi d'une voyelle finale qui fixe la catégorie où se range le mot au point de vue de la déclinaison, ce groupe dont aucune partie ne saurait être considérée comme désinentielle, persiste à tous les cas; exemple : ὄσσα, ὄσσης, pour *ὄκσα, *οκσης.

Dans *dikšu* = **dikš-su* (cf. *dviṭ-su*, pour **dvikš-su*; v. Withney, § 221), c'est-à-dire devant une désinence commençant par une consonne sourde, la sifflante se maintient, comme dans *pṛšṭa*, *sṛšṭa*, etc., avec réduction du groupe dans les deux cas (*kšs*, donnant *kš*, mais *kšt*, *šṭ*). En grec, à la déclinaison de *diç*, etc., correspond celle de ἄναξ qui transforme ξ ou κσ en κτ devant les désinences à voyelles, et qui revient à ξ devant une consonne (ἄναξι = *ἀναξ-σι).

[1] Ou *zh*, qui est à *z* comme *ç* sk. et zend est à *š*, c'est-à-dire qui, isolé, correspond à *g* + *s*, tandis que *z* correspond à *j* + *s*. Voir Spiegel, *op. cit.*, p. 29, *seqq.*

Ghzhan, auprès de *khshan*, blesser, tuer. — Cf. sk. *kšan* et *han*, même sens.

Ghzhar et *zhgar*, auprès de *khshgar*, couler. — Cf. sk. *kšar* même sens, ainsi que *çar* et *sar*.

Zgâ, *zgad*, *zgath*, couler. — Cf. sk. *skand*, sauter, tomber, jaillir, et *kšodas*, flot, courant d'eau.

Zbar, se courber. — Auprès de *hvar*, même sens, mais surtout de *cṛ-ṅga*, corne (pour la différence vocalique, cf. *çṛ-ṇo-ti*, auprès de *çru)*.

Zyâ, nuire. — Cf. sk. *çâ (çyati)*, couper, aiguiser, et *kši*, détruire (part. présent véd. *ķšayant)*.

Zrâd, faire du bruit. — Cf. sk. *hrad*, même sens, probablement en rapport étymologique avec *hṛd*, cœur et *çrat* (voir ci-dessus, p. 104).

Zhnâ, savoir. — Auprès de *khshnâ*, même sens.

Aoghzh, parler. — Auprès du sk. *akšara*, et du gr. ὄσσα.

Cazd, comprendre. — Auprès du sk. *cakš*, voir, comprendre [1].

Draghzh, tenir bon. — Cf. δράσσομαι, prendre, saisir.

Si nous passons maintenant à l'examen des racines où *z* est isolé, nous trouvons les suivantes chez lesquelles ce son correspond, dans des racines apparentées, soit à *kš* = *sk*, soit à *s* isolé.

Z est initial :

Zad, *cacare*. — Cf. angl.-s., *scîte*; anc. h. all. *scîzu*; lith. *sziku*. Ces formes, ainsi que le lat. *cacare*, ramènent pour *zad* et χέζω à un antécédent *skask*, *skasd*.

Zan, savoir. — Cf. *khshnâ*, *zhnâ*, même sens; paléo-sl. *znati* [2], même sens.

Zâ, abandonner, séparer. — Cf. sk. *hâ* (même signification), dont le passif *hîyate* a un sens identique à celui de *ksîyate* et *çiyate*. La forme primitive de la racine est donc *kšâ*.

Zem, la terre. — Cf. sk. *kšam*, et gr. χθών.

Zap, parler. — Cf. sk. *çabda*.

Zi, pousser, mettre en mouvement. — Cf. sk. *hi*, même sens,

[1] Avec dentalisme, comme dans ἐσθίω auprès de *esco*.

[2] Le *z* paléo-slave représente sûrement, dans beaucoup de cas, *kš* indo européen.

mais aussi et surtout gr. σσείω, σσεύω ; lat. *cieo*, *scito* dans *su-scito*, qui autorisent à remonter à une ancienne forme *ski*, *kši*.

Zu et *zû*, se hâter. — Cf. sk. *su*, mettre en mouvement.

Zu, engendrer. — Cf. sk. *su*, même sens.

Z est l'élément final des racines :

Az, conduire, pousser. — Cf. sk *akša*, essieu ; lith. *aszis*, etc., qu'on ne peut guère séparer de la famille de ἔχω, *ago*, *veho*, *vexo*, sk. *aj*, etc., et qui indiquent la présence dès la plus haute antiquité d'un groupe *kš*, dans cette racine.

Iz, désirer. — Cf. sk. *îh*, mais aussi *iš* (*icch-ati* pour **iskh-ati)*, même sens.

Darez, tenir bon. — Cf., *draghzh*, même sens, et δράσσω.

Naz, attacher, rattacher. — Cf. lat. *necto* [1], *nexus*.

Barâz, briller. — Cf. sk. *bhrajj* (voir ci-dessus, p. 100), même sens.

Barez, croître, grandir. — Cf. la variante *frakhsh* et sk. *vakš*, *varkš*, même famille et même sens.

Bâz, augmenter, fortifier. — Cf. sk. *vakš* (même famille).

Râz, briller. — Cf. sk. *lakš*, voir ; zend, *rukhsh*, briller ; et surtout *râšṭi*, 3e pers. sing. indic. védique de *râj*, briller.

Râz, mettre en ordre. — Cf. sk. *rakš*, surveiller et *râšṭra*, = **râkštra*, royaume.

Vaz, porter. — Cf. ἴσχω ; lat. *vexo*.

Harez, lancer, émettre. — Cf. sk. *sraš-ṭar* = **srakštar*, de *sraj*, pour **srazj*, **srajj*, même sens.

Uz, élever, s'élever. — Cf. sk. *ukš*, *vakš*, même sens.

Urvâz, être heureux. — Cf. *urvâkhsh*, même sens.

Garez, prendre. — Cf. angl. *to grasp*, même sens et voir ci-dessus, p. 75.

Duz, nuire, tromper. — Cf. sk. *duš*, même sens.

Maz ou *mâz*, grandir. — Cf. sk. *makšu*, rapidement, lat. *maximus* ; gr. μάσσων = *μαχσjων.

Haz, être fort. — Cf. sk. *sakša*, *sakšaṇi*, etc., puissant.

[1] Pour **necso*, comme *pectus*, pour **pecsus* ; cf. sk. *pakšas* et *vakšas*.

Ces rapprochements autorisent les conclusions suivantes :

1° *z* ou *zh* est issu de *gz (jz)* ou de *ghzh*, dérivé lui-même de *kš* ou *khš* (venant par métathèse de *sk*, *skh*). C'est ce que démontre jusqu'à l'évidence *zem*, auprès du sk. *kšam*; *zhnâ*, auprès de *khshnâ* et du sk. *jñâ*[1]; *zhgar* auprès de *ghzhar* et du sk. *kšar*; *draj*[2] auprès de *draghzh*, etc.

En tenant compte de la différence de la sourde à la sonore, l'origine de *z* isolé est donc identique à celle du *ç* sanskrit, et l'on peut poser la proportion suivante :

z ou *zh* : *jz* ou *ghzh* : : *ç* : *kš* ou **khš*.

2° Le rapport de *z* ou *zh* aux sons sanskrits *h*, *g*, *j* s'explique par le fait que le sanskrit, d'accord en cela avec toutes les branches occidentales de la famille indo-européenne, n'a pas maintenu la sifflante sonore correspondant au *z* zend et slave auprès des explosives sonores des trois ordres, *g*, *gh*, *h*; *d*, *dh*; *b*, *bh*. Toutes les fois que ces sons dérivent de fortes correspondantes, ce qui est un cas fréquent et peut-être général, la sifflante forte *s*, qui précédait ou qui pouvait précéder l'explosive forte avant cette transformation, incompatible avec l'explosive adoucie, est tombée[3]. C'est ainsi, et seulement ainsi, qu'on peut se rendre compte de l'absence l'absolue en sanskrit et en latin[4], et presque absolue en grec, des groupes *sg*, *sgh*, *sh*, *sd*, *sdh*, *sb*, *sbh*. Il résulte de ces remarques, que les formes zendes *khshnâ*, *zhnâ* et la forme sanskrite *jñâ* de la racine signifiant connaître, nous font remonter à un antécédent commun **skhnâ* et à l'intermédiaire *(z)ghnâ*, pour le sanskrit, où l'absence de métathèse[5] indique toutefois la chute de l'initiale *s*, et, par conséquent, la séparation avec la forme zende, dès l'époque où la forme commune était encore *skhnâ*. Pareille différence sur un

[1] Par l'intermédiaire perdu **ghzhnâ*.

[2] Correspondant à **draz* qui n'est pas resté.

[3] Pour un *processus* analogue et général dans les langues germaniques, voir une étude spéciale à la fin de ce volume.

[4] Ainsi que dans les dialectes germaniques et celtiques.

[5] Il est permis toutefois de se demander si la métathèse ne s'est jamais faite en sanskrit même entre la sifflante adoucie et la gutturale sonore, et si *jñâ* ne pourrait pas être pour **jzña*.

semblable point entre les deux idiomes nous est attestée, par exemple, par *zhgar*, couler, auprès du sk. *kšar*, même sens.

Quantité d'exemples, du reste, démontrent dans le sanskrit même la coexistence des deux variantes *kš* et *h* ou *j* (venant de *skh*, *sk*, *zgh*, *zg)*, dans une même racine. Comment expliquer autrement (si on fait abstraction de l'hypothèse peu vraisemblable d'un suffixe *sna*[1]) *tîkšṇa*, acéré, auprès de la rac. *tij*, piquer (cf. *tviš* = **tvikš* et le désidératif *titikšate)*[2]? Ces formes dérivent d'un radical primitif *tîsk*, métamorphosé d'une part en *tîkš*, et de l'autre, en *ti(s)c*, *ti(z)j*. Or, s'il est constant qu'une pareille divergence est possible entre les dérivés d'une même racine sanskrite, à plus forte raison l'admettra-t-on entre deux racines correspondantes dont l'une appartient au sanskrit, et l'autre au zend[3]. Pour ce dernier idiome, et eu égard au cas pris comme exemple, il suffit d'imaginer le développement de la variante *tikš* en *tigz*, *tiz*, ou *tighzh*, *tizh*, pour se rendre compte des formes comme *tizhin*, *tizhinavant*.

Remarquons de plus qu'en zend même la sifflante est souvent aussi tombée avant le passage de la sourde en sonore ; c'est ce qui rend compte de la conservation des sons *k*, *kh*, *g*, *c*, *j*, en tant que correspondants aux mêmes sons sanskrits, à côté de *z*, correspondant surtout, tantôt à *h* et tantôt à *g* ou à *j*.

Enfin, dans le groupe initial *sk* ou *skh*, *s* est souvent resté seul, soit en sanskrit, sous la forme de la sifflante dentale, soit, en zend, sous celle du son qu'on représente par *h*[4].

[1] Voir la remarque de M. Withney (*Ind. Gram.*, § 1194, *c*) sur le suffixe voisin *snu*.

[2] Si l'on se place au point de vue de l'hypothèse d'après laquelle les aoristes sigmatiques seraient des formations simples, on retrouve presque partout le même dualisme. Citons comme exemple : *dakšat*, auprès de *dahati; adukšat*, auprès de *duhanti; amṛkšanta*, auprès de *mṛjati; yakšat*, auprès de *yajati*, etc.

[3] Même en admettant l'assibilation pure et simple d'une palatale comme phénomène ayant déterminé la naissance de *z*, on est obligé, au moins quand *z* correspond à *h*, d'admettre une série de transformations indépendantes dans le zend. *Zbar*, par exemple, s'est séparé du sk. *hvar*, au plus tard quand la forme commune était **ghbar;* d'où la nécessité d'admettre les deux antécédents exclusivement zends : **gbar*, **jbar*. Il est vrai que si, comme tout l'indique, le sk. *ûḍha* est pour **ûzḍha*, auprès d'une racine *ûh*, la même transformation se serait produite en sanskrit et d'une manière directe ; mais cela ne prouve en réalité qu'une chose, c'est l'insuffisance de l'explication ordinaire dans les deux cas. — Remarquons encore que le groupe *gzh* ferait attendre un groupe correspondant *jz;* ce dernier faisant défaut en zend (comme *cs* en sk.), on est en droit d'induire de cela seul, qu'au moins dans certains cas, *j* ou *z*, mais plutôt *z*, est pour *jz*.

[4] L'exemple qui atteste le mieux cette réduction de l'ancien groupe *sk* est la pré-

Dans le premier de ces idiomes, l'existence de l'ancien groupe est attestée par les doublets *çak*, *sagh*, *sah*; *çîk*, *sic*, *çaṅk*, *sañj*, etc., dont l'analogie phonétique et significative ne saurait être fortuite[1].

Pour nous résumer en ce qui concerne la sifflante sonore, il est évident que le zend, si proche parent du sanskrit à tant d'autres égards, s'en écarte ici, de concert avec les idiomes slaves, d'une manière complète[2]. Le grec, le latin, et, en général, les autres dialectes de la famille ont procédé, au contraire, comme le sanskrit.

Je n'entrerai à ce propos dans aucun débat chronologique ; c'est un terrain trop peu sûr et où presque tout n'est qu'hypothèse. Je me bornerai à faire remarquer que la ressemblance particulière du zend et du sanskrit, comme celle du latin et du grec, tient plutôt peut-être à la raison de voisinage et d'influence prolongée des mêmes milieux qu'à une communauté d'existence postérieure à la première séparation des différents rameaux de la famille indo-européenne. Toujours est-il que certains rapports particuliers entre le latin et le sanskrit, par exemple, et certaines divergences particulières entre le zend et le sanskrit, ne peuvent guère s'expliquer autrement[3].

Un côté de la question nous reste à examiner ; c'est celui par lequel elle touche à la théorie des deux *k*. Il est évident, en effet, que si *ç* équivaut toujours à k^1, avec ou sans sifflante, il y a au fond de ce fait une raison qu'il faut mettre au jour pour avoir une opinion solide et définitive sur la nature primitive du *ç*.

Sur ce point encore j'émettrai tout d'abord un paradoxe. Je ne crois pas à la différence *générique* de k^1 et de k^2, et je ne consi-

position *cum*, dont les différentes formes *sam*, σύν, ξύν, *cum*, ramènent invinciblement à un proethnique **skam*, ou plutôt **skavam*. G. Meyer, *Gr. Gramm.*, § 250, affirme bien qu'il faut séparer ξύν et σύν, mais sans raisons décisives.

[1] Le même rapport se constate entre : κιχάνω (pour *σκισχανω) et la rac. sk. *san*; κινέω et σαίνω; κυέω et la rac. sk. *su*, enfanter; κῦ-μα et la rac. sk. *su*, agiter, etc.

[2] Cf. l'absence de *l*, qui l'en distingue encore d'une manière tout aussi caractéristique.

[3] Il n'est pas plus surprenant de voir une rac. zend *zâ*, correspondant à une rac. sanskrite *hâ*, l'une et l'autre venant de **skhâ*, que de constater la différence des verbes latins *scalpo*, *sculpo*, avec γράφω, γλύφω, dérivant mutuellement d'un antécédent commun **skarpo*, **skurpo*.

dère ce dernier que comme l'identique primitif de k^1 modifié sous l'influence d'une labiale affaiblie en *v* et qui tend à s'assimiler la gutturale qui la précède [1]. Je crois en voir la preuve absolue dans le rapport du relatif latin et des formes sanskrites *kva, kutra*, etc., de même que dans celui du lat. *qvatio* et du sk. *kšud, kšod-ati* = **kšavad-ati* [2]. Néanmoins, pour plus de certitude, examinons le fait dans les principales racines où il se produit en zend et en latin [3].

Exemples qui tendent à prouver qu'en zend, dans le groupe *qv*, *v* est primitif :

Rac. *qaj*, ceindre, envelopper. — Cf. sk. *svañj* et *çvanc*, même sens, pour **skvañj*, comme le prouve *kuñc*, envelopper, se courber, se contracter. — Cf. aussi *vañc*, tracer des circuits en marchant ; lat. *cingo*, probablement pour **cvengo*.

Rac. *qan*, faire du bruit. — Cf. sk. *svan*, même sens ; *kvan*, même sens; *çvan*, chien (l'aboyeur), κύων, etc. ; lat., *sono* pour **skono* (cf. l'origine de l'*o* dans *socer*).

Rac. *qap* et *qafs*, dormir, sens primitif, se coucher, s'étendre. — Cf. *svap*, pour **skvap*, comme le prouve le lat., *sop*-(de **ska-vap*), *cubo* et *cumbo* [4]. — Cf. aussi sk. *vap*, étendre, répandre.

Rac. *qar*, briller. — Cf. sk. *svar* pour **skvar; jûrṇi*, chaleur, éclat; *jûrv*, briller, brûler; *jval*, briller. Goth., *skeir* dans *skeirja*, brillant; lat., *col-or* et *sol*. — Cf. aussi sk. *varṇa*, couleur, et *varuṇa*, nom d'un Aditya.

Rac. *qar*, manger. — Cf. sk. *chûr-ṇay*, même sens; gr. κορέννυμι, βι-βρώσκω ; lat., *gula* et *voro* pour **groro*.

Rac. *qar*, nuire. — Cf. sk *kšura*, rasoir ; gr. κουρά, ξυρόν; lat., *cul-ter*.

[1] Ceci n'a lieu toutefois qu'avec *v* consonne, c'est-à-dire suivi d'une voyelle et suivant lui-même immédiatement une gutturale.

[2] Cf. ma théorie sur l'origine de l'*o*.

[3] Je crois, en effet, qu'il y a lieu d'assimiler ces deux sons, au moins au point de vue de leur origine et d'une partie de leur évolution.

[4] Le sens primitif paraît avoir été : étendre, s'étendre, s'appuyer (cf. κοίτη, auprès de κεῖμαι). A la même famille se rattacheraient donc les racines sanskrites *skambh*, *skabh*, appuyer, et *vap*, pour **svap*, **skvap*, étendre.

Rac. *qâsh*, manger. — Cf. gr. γεύω; lat. *gustare;* goth. *hausjan.*

Qa, pronom possessif. — Cf. sk. *sva*, pour **skva*, et le relatif *ka*, pour **kva*, latin *qvis*.

Rac. *qîs*, sauter. — Cf. sk. *viš*, pour **kviš;* cf. *tviš*, s'agiter.

Exemples qui tendent à prouver que *v* dans le groupe latin *qv* est primitif:

Qvi, pr. relatif et tous les dérivés. — Cf. sk. **kva, kutra, sva* pour **skva*.

Qvatio, agiter. — Cf. sk. *kšud*, forme forte *kšod* = **kšavad*, même sens.

Eqvus, cheval. — Cf. sk. *açva*, même sens.

Qvinque. — Cf. zend *pukhdha*.

Qveo, pouvoir. — Cf. sk. *çû*, être fort, l'emporter sur, être victorieux; *çavas*, puissance, force, héroïsme; *çû-ra*, héros; *sû-ri*, chef, maître; gr. κῦ-ρος, puissance.

Qvietus, tranquille. — Cf. sk. *çî*, être immobile; gr. κεῖμαι, κοίτη.

Coqvo, cuire. — Cf. sk. *pakva*, part. passé de *pac*, même sens.

Ces exemples, auxquels on pourrait en joindre plusieurs autres, démontrent que presque toujours en zend, et très souvent en latin, le *v* du groupe *qv* a tout droit à être considéré comme primitif. Il suffit, en effet, de trouver la justification de l'hypothèse dans une forme collatérale appartenant à une autre branche de la famille pour que cette conclusion soit autorisée. Or, il est fort à présumer que *v* est primitif, même dans les cas où il n'est resté qu'en latin, car en telle matière la statistique et la chronologie prouvent peu de chose. Le sanskrit et la plupart des autres idiomes de la famille peuvent, par exemple, ne pas présenter le *v* dans la première syllabe du nom de nombre « quatre » *(catur)*, sans qu'on soit en droit d'en induire que la labiale est hystérogène dans *qvatuor;* le latin à cet égard a été, comme souvent, plus conservateur que le sanskrit, le zend, etc.; voilà tout ce que prouve la forme qu'il offre, surtout en présence de *kas* et de *ca*, auprès de *kva*, qui nous démontre la possibilité de l'élimination de *v* après *k* en sanskrit.

Mêmes observations, mais en sens inverse, en ce qui concerne le sk. *guru* et le gr. βαρύς, auprès du lat. *gravis* qui, quoi qu'on en dise, doit être pour **gvaravis :* la chute du *v* est probablement due à la métathèse, et l'allemand *schwer* (qui nous ramène à un thème primitif, *skvar*) en est le garant.

Il n'est pas jusqu'au lat. *venio*, pour **gvenio*, dont nous ne trouvions l'explication dans l'adjectif verbal sk. *gu*, qui va[1].

Je n'insisterai pas davantage. Ce qui précède suffit, je pense, pour justifier l'opinion que j'ai de la question, et je ne vois rien, du reste, dans les exemples cités par les auteurs à propos de cette théorie qui soit de nature à porter la moindre atteinte aux démonstrations qui font l'objet de mon travail.

Quant à ces démonstrations elles-mêmes, je les résumerai de la manière suivante :

1° La réduction de *kš* à *š*[2], équivalant de *ç*, est un fait constant (*trakš, traštar*; cf. *spašṭa*, auprès de la rac. *spaç.)*.

2° L'étymologie établit avec non moins de certitude l'affaiblissement de *kš* (*cs)* en *ç (kšad, çad.)*.

3° L'analogie (l'origine du *z* en zend) invoquée par les linguistes qui tiennent pour l'ancienne explication du *ç* sanskrit, se retourne contre eux et s'explique le plus clairement possible en remontant à un antécédent *kš* également indiqué par l'étymologie.

4° La métathèse des éléments *sk* en *kš*, d'où *š* correspondant à *ç*, dans certaines formes verbales se rattachant à des racines qui présentent à d'autres formes les mêmes éléments ou leurs substituts

[1] De même il est facile de voir que dans *vivo* pour **gvigvo* le *v* est primitif. La racine sanskrite *jû*, s'agiter, dont *jiv* n'est, selon toute vraisemblance, qu'une forme redoublée en témoigne. — La prétendue constance absolue du rapport *qv-c* est chimérique. (Dans le lat. *seqvor*, auprès du sk. *saçc*, le groupe *qv* correspond-il à *ç* ou à *c*?). Le latin *qviesco*, qu'on ne peut séparer du sk. *çî*, le prouve. — Ajoutons, que *c* dérive de *k* ou de la gutturale forte, sans doute après la chute de la sifflante, et ce fait explique que cette palatale ne soit jamais représentée par *ç* et que les racines sanskrites terminées par *c* n'ont jamais de formes à sifflante (*pṛkta* de *parc*, et non **pṛšṭa*).

[2] La descendance de *š*, venant de *kš*, est démontrée de la façon la plus évidente par la comparaison du sk. *šaš*, six, avec le zend *khshvas*, le lith. *szeszi*, le gr. ἕξ et le lat. *sex*, sans parler des formes à gutturales se rattachant aux racines *karš*, *tviš*, *dviš*, etc

sans cette métathèse, n'est pas de nature à causer de l'hésitation. Car si, d'une part, le changement de *kš* en *ś* est évident dans *tvaš-ṭar et* si, de l'autre, tout le monde est d'accord pour reconnaître dans les groupes *cch*, *çc* les substituts de *sk*, il y a nécessité logique, pour ainsi dire absolue, à admettre la métathèse en question dans :

pṛšṭa = **pṛkšṭa*, auprès de *pracch* = **prask* (cf. zend *frakhsh)* ;
yašṭi = **yakšṭi*, auprès de *yacch* = **yask* ;
vrašṭum = **vrakšṭum*, auprès de *vraçc* = **vrask* ;
rac. *sakš*, d'où *sakšaṇi*, auprès de *saçc* = **sask*.

Et probablement aussi dans :

ṛkša, auprès de *arcch* = **arsk*.
išṭa[1] = **ikšṭa*, auprès de *icch* = **isk*, etc.

Or, s'il y a métathèse dans les exemples précités, rien ne saurait nous empêcher de voir le même phénomène dans :

sṛšṭa = **sṛkšṭa*[2], auprès de *sarj*, pour **sarzj*, **sarjj*.[3].
sâḍha[4] = **sâghzḍa*, auprès de *sah*, pour **sazgh* (cf. *sakša*, *sakšaṇa*, *sakšaṇi)*, etc.[5].

1 La forme *iš* n'est vraisemblablement qu'un doublet de *icch;* l'une et l'autre ont pour antécédent **isk*, d'où **ikš*, *iš* par affaiblissement, sans palatalisation, de *kš* en *š*.

2 Cf. *asrâkšit*, *srakšyati*, etc.

3 A moins pourtant que *sarj* ne soit déjà pour **sarjz*, ce qui reste à éclaircir.

4 Je ne crois pas en pareil cas à l'allongement de l'*â* par compensation pour la chute de la sifflante. Pour ces participes, le thème est le même que celui des noms d'agent (*sâḍhar*). L'*o* même du composé sk. *šoḍaça* peut être considéré comme primitif, si l'on se reporte au *v* de la forme zende *khshvas* (cf. surtout sk. *pîḍ* et πιέζω, dont le vocalisme peut être considéré comme identique, et pourtant la forme grecque n'a pas perdu la sifflante). Voir ci-dessus sur l'allongement compensateur, p. 65, *seqq.*

5 Abstraction faite de tout rapprochement et de tout raisonnement, il est beaucoup plus vraisemblable que *š* dans *pṛšṭa*, *vrašṭum*, *sṛšṭa*, *sâḍha* = *sâzḍha*, etc., est issu du groupe *sk* (ou de ses équivalents) transformé par une métathèse fréquente en *kš*, que de l'assibilation directe et identique dans ses résultats de *cch*, *çc*, *j* et *h*. Du reste, si au lieu de considérer le mouvement des racines à palatales au point de vue invraisemblable de la *Rückwandlung*, ou du retour à l'état guttural (dira-t-on qu'en français le *c* de *roc*, *porc*, etc., est le résultat d'une *Rückwandlung*, auprès de

Je crois avoir répondu par des arguments concluants aux principales objections qui m'ont été faites[1]; et c'est à mon tour de répéter ce que me disait mon savant contradicteur : Tant qu'on n'aura pas infirmé par des raisons précises les faits et les raisonnements que j'apporte à l'appui d'une théorie qui se tient, forme un corps et ne saurait être détruite par des critiques de détail, je resterai en droit de la considérer comme inattaquable et de soutenir que LA SIFFLANTE PALATALE EST UNE SIFFLANTE PRIMITIVE.

Du reste, à côté des raisons si nombreuses et si concordantes qui militent en faveur de ma thèse, je puis invoquer subsidiairement le bénéfice du véritable *criterium* de toute synthèse scientifique où l'hypothèse a sa part : j'entends la lumière qu'elle jette sur les points restés jusqu'ici les plus obscurs de la phonétique sanskrite, et l'explication si nette qu'elle substitue aux données les moins satisfaisantes du système de Bopp, ne serait-ce, par exemple, qu'en ce qui regarde la formation des verbes en σσω du grec[2].

Malheureusement, les causes mêmes qui en feraient la solidité dès qu'elle serait admise, constitueront jusqu'à ce qu'elle ne le soit le plus grand obstacle qu'elle puisse rencontrer. Je suis obligé de toucher du même coup à trop de choses réputées acquises. Il ne s'agit de rien moins, en effet, si je ne me trompe, que de remettre sur sa base une pyramide qu'on s'efforce depuis soixante ans d'asseoir sur sa pointe à grand renfort de cales : c'est bien du dérangement.

Aussi, je ne me dissimule pas que les bonnes raisons suffisent à peine ici pour l'emporter de prime abord, Si, comme j'en ai la ferme conviction, la vérité est mon auxiliaire, j'ai à lutter contre les tra-

la palatale de *rocher*, *porcher*, etc.?) on se place au point de vue opposé, c'est-à-dire à celui de l'affaiblissement, tous les changements que la flexion fait subir à ces racines perdent leur étrangeté (Voir le tableau qui termine ce travail).

1 Je ne puis attacher d'importance à celle qui consiste à dire que jamais linguiste n'admettra l'identité originelle des racines *kšam* et *çam*, attendu que, dans une même langue et à un même moment, la modification d'un son placé dans des conditions identiques ne saurait se produire sous différents aspects. Je n'ai jamais voulu dire que *kšam* et *çam* soient issus, *à un même moment et dans des conditions identiques* d'un antécédent *skam*; je pense, au contraire, que l'un n'est apparu qu'après l'autre et probablement en dérive.

2 Je passe sous silence beaucoup d'autres points dont il sera question en temps et lieu opportuns.

ditions, les habitudes, les amours-propres et les intérêts[1]. Il ne dépend pas de moi qu'il en soit autrement et j'en prends mon parti, soutenu par l'espoir que, si mes idées sont justes, elles finiront tôt ou tard par s'imposer.

NOTES DIVERSES

En ce qui regarde les verbes en σσω et l'explication que j'en ai donnée, les parfaits comme τέταχα, πέπλαχα, etc., ne présentent qu'une difficulté apparente, si l'on remarque que ce temps est toujours formé dans les verbes en σκω, abstraction faite du σ. C'est ce dont témoignent ἔοικα, εἴκται, auprès de ἔισκω; τέτευχα, auprès de τιτύσκω; δεδίδαχα, auprès de διδάσκω (cf. lat. *didici*, auprès de *disco)*. Cette différence thématique remonte bien certainement à une époque antérieure à la coordination générale des formes verbales autour d'un type unique, et alors que, par exemple, ces formes se partageaient entre les thèmes τυσκ et τευχ, issus l'un et l'autre de τευσχ[2]. Abstraction faite du vocalisme, un présent comme τάσσω indique une troisième variante résultant de la métathèse du groupe σκ, auprès de laquelle s'est fixée une forme de parfait sur le modèle que possédaient déjà en commun τεύχω et τιτύσκω.

On peut soulever à propos de l'explication que je propose, des comparatifs grecs en -σσων, une objection du même genre que celle à laquelle je viens de répondre en ce qui concerne les parfaits des verbes en σσω. Si, en effet, -σσων est pour -κσων, comment rendre compte du thème ταχ- dans ταχύς, ταχίων, τάχιστος, auprès du thème θακσ- de θάσσων? La réponse, ce me semble, est facile. Les thèmes ταχ- et θακσ-, dérivés d'un antécédent θασχ-, ont été, dès leur origine, à l'état de dou-

[1] C'est le cas de rappeler les reflexions de Gœthe (*Conversations*, I, 75, trad. Délerot) sur les obstacles que rencontre toute idée neuve en matière scientifique pour se frayer un chemin.

[2] Souvent la conservation d'une aspirée semble indiquer la perte d'une sifflante voisine. Exemple : διδαχή, pour *διδασχη.

blets l'un à l'égard de l'autre; c'est ce que démontrent θάσσων, ταχίων qui, en toute évidence, ne peuvent dériver d'un thème identique. La classification, est-il besoin de le dire, qui fait de θάσσων, de μάσσων, etc., les comparatifs de ταχύς et de μακρός est purement arbitraire et grammaticale. En réalité, ces formes de comparatifs correspondent toutes, soit à des positifs perdus sans laisser d'autre trace que celle-là même, soit à des positifs simples que des formations complexes postérieures ont fait tomber en désuétude. Autrement dit, on peut restituer des adjectifs *θασσος et *μασσος (formés comme ἴσσος auprès de εἴσκω) à côté des racines **thaskh* et **mask* dont on peut retrouver des traces indo-européennes si nombreuses, qui rendent compte de *θασσjων et de *μασσjων. Le sanskrit a gardé un de ces anciens positifs dans l'adjectif *bhṛça* = **bhṛcsa* (auprès des racines *bharkś*, *bhakś*; *barkś*, *bakś*; *varkś*, *rakś*; *markś*, *makś*, dans le sens de croître, grandir, être fort, etc.) qui est dans un rapport voisin, avec *bṛhat*, *mahat* et *bahu*, de celui qui existe entre les hypothétiques *μασσος, *θασσος et μακρός, ταχύς [1]. Au point de vue du groupe σσ et de son origine dans μάσσων, θάσσων, rien de plus probant, du reste, que le rapprochement du premier avec le zend *mazishta*, le grec μείζων = *μειτσων [2], et peut-être le gothique *maizan*; et celui du second avec le zend *tasyagh*, où la valeur de *s* = *kś* est absolument sûre si l'on se reporte aux racines *takhsh* et *thvakhsh*, courir, s'agiter vivement.

Je terminerai par une dernière remarque sur la longue de θᾶσσων. On doit y voir un état fort régulier, auprès de l'état faible, également régulier, de τᾰχύς, à condition toutefois de faire abstraction de l'hypothèse de la nasale sonnante (que démentent si nettement *toutes* les formes de comparatifs en -σσων et -ζων), et d'un vocalisme primitif en ε [3].

[1] Le même rapport existe vraisemblablement entre le lat. *crassus* et κρείσσων; cf. aussi sk. *leça* = **lecsa* avec ὀλείζων = *ὀλειτσων, probablement de la même famille que *laghu* et ἐλαχύς; car la racine *riç* n'a rien à faire ici.

[2] Avec le vocalisme de la forme forte, tel qu'on doit l'attendre; ει y répond à η de μήκιστος.

[3] J'admets avec MM. J. Schmidt et G. Meyer que la racine sur laquelle reposent ces formes contenait une nasale; mais il est très douteux pour moi que ce soit à sa disparition qu'est due la longue de θάσσων, auquel je compare ὀλείζων, μᾶλλον, μείζων, etc. Le rapport qui existe entre θᾶσσων et τᾰχύς = *τενχυς (cf. βάθος, βένθος,

La preuve qu'en latin *cieo*, *cilo* ont perdu une sifflante initiale est fournie d'une manière certaine par *ad-scisco*, *ad-scitus*.

L'ancien allemand *hasa*, lièvre, rapproché du sk. *çaça*, même sens, démontre que, dans ce dernier, la seconde sifflante, au moins, est primitive ; l'hypothèse que *çaça* est pour **çasa* étant tout à fait gratuite.

Ajouter aux exemples de métathèse intérieure des éléments du groupe *sk*, ἀξίνη, et all. *axt*, auprès du lat. *ascia* ; cf. aussi sk. *asi* et lat. *ensis*.

[Le phénomène qui transforme le *k* final d'un mot sk. *vâk* en *c* dans l'accusatif *vâc-am* à son analogue exact dans le changement de la gutturale finale *c* du mot français *roc* en la palatale *ch* dans le dérivé *rocher*, ou le *f* de *neuf* en *v* dans le féminin *neuve ;* de part et d'autre, le poids de la désinence qui s'ajoute aux finales en question tend à les affaiblir sans que la qualité de la voyelle qui suit le *k*, le *c* ou le *f* y soit pour rien, comme le prouvent les exemples où l'affaiblissement

τατός, *tentus*, etc.) est identiquement le même que celui de ἄσσον (cf. le *x* de *anxius*, au groupe *σσ)* avec ἐγγύς.

Ajoutons aux remarques déjà faites à propos de la prétendue assibilation pure et simple du *k* sk. en *ç*, qu'il est bien étrange en ce cas que *g* ne s'assibile jamais, du moins en se transformant (comme on affirme que la chose se passe en zend) en une sifflante d'une nature spéciale et particulièrement accommodée aux explosives sonores (*z*). Cette particularité ne s'explique-t-elle pas par l'absence en sanskrit de groupes composés d'une sifflante et d'une explosive sonore (abstraction faite des nasales), et ne faut-il pas en conclure qu'en zend, où des groupes de ce genre apparaissent, *z* en est le débris et ne résulte pas de l'assibilation pure et simple de *g*, *h* ou *j*, tandis que *ç* provient dans les deux idiomes d'un groupe formé d'une sifflante et d'une gutturale forte? Enfin, si *j* s'assibile en *ś* dans *sṛśṭa*, etc., pourquoi l'assibilation du même son (ou celle de *g*, *gh*, *h*) n'a-t-elle jamais lieu quand il est initial?

[Un linguiste d'un savoir très étendu, M. J. Kirste, collaborateur des *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, et de la *Revue critique*, est arrivé par l'étude des *Prâtiçâkhyas* à des résultats très voisins des miens en ce qui regarde l'origine du *ç* sk. Malheureusement, le travail où il développe ses preuves est encore manuscrit ; présenté comme thèse d'élève à l'École pratique des hautes études, ce travail heurtait trop les idées reçues et l'orthodoxie régnante pour bénéficier de l'*imprimatur*. Il n'y en a pas moins une coïncidence entre ses conclusions et les miennes qui a d'autant plus de prix qu'elle est toute fortuite, en ce sens qu'elle émane de méthodes différentes et poursuivies simultanément et séparément, sans que l'une ait pu s'inspirer de l'autre.]

s'est produit sur le vocalisme comme dans *courage*, auprès de *cœur*. Il est donc interdit de conclure du changement en question dans *vâc-am* que l'*a* désinentiel est un ancien *e*.]

[Les mots français *pasteur* et *pâtre* montrent comment la retraite de l'accent sur la voyelle qui précède un groupe de consonnes composé d'une sifflante et d'une explosive a pu déterminer la chute de la première. En ce cas la voyelle en question conserve toute sa valeur *originelle*, tandis que si le groupe se maintient, par une sorte d'équilibre, elle passe très souvent de la longue à la brève correspondante. Le fait a été généralement interprété d'une manière inverse, et c'est ce qui a donné naissance à la théorie si contestable de l'allongement compensateur. Ajoutons à ce propos que l'expression de *voyelle longue par position* est inexacte. Dans une articulation composée d'une voyelle brève et d'un groupe de consonnes, c'est en réalité *la syllabe* qui est longue par le fait du *temps* qu'exige la prononciation des consonnes groupées.]

TABLEAU SYNOPTIQUE DES PRINCIPALES FORMES DES VERBES SANSKRITS DONT LA RACINE EST TERMINÉE PAR UNE GUTTURALE

pracch (prask)	*vraçc (vrasc)*	*cakš*	*karš (karkš)*	*sparç (sparcs)*	*ruh (ruzgh* ou *rughz)* [1]	*marg, marj (marzj, marjz* ou *marjj)* [2]
—	—	—	—	—	—	—
pṛcch-a-ti	*vraçc-a-ti*	*cakš-a-te*	*karš-a-ti*	*spṛç-a-ti*	*roh-a-ti* (pour **rozgh-a-ti* ou **roghz-a ti*)	*mṛj-a-ti* (pour *mṛzj-a-ti* ou **mṛjz-a-ti*)
aprâkš-am	*avrakš it*	*acakš-am*	*akṛkš-at*	*aspṛkš-at*	*arukš-at*	*amṛkš-anta*
papracch-a	*vavraçc-a*	*cacakš-e*	*cakarš-a*	*pasparç-a*	*ruroh-a* (pour **rurozgh-a* ou **ruroghz-a*)	*mamârj-a* (pour **mamârzj-a* ou **mamârjz-a*).
prakš-ya-ti	*vrakš-ya-ti*	*cakš-ya-te*	*krakš-ya-ti*	*sprakš-ya-ti*	*rokš-ya-ti*	*mârkš-ya-te*
pṛš-ṭa	*vraš-ṭum*	*caš-ṭum*	*kṛš-ṭa*	*spṛš-ṭa*	*rûḍha* (pour **rûghz-ṭa*)	*mṛš ṭa.*

Nota. — L'auteur n'ignore pas à quelles objections peut prêter l'analyse des aoristes et des futurs que la disposition de ce tableau implique. Ces objections seront examinées ultérieurement.

[1] Cf. lat. *cresco* et *grossus; rûh* est pour **gruskh.*
[2] Cf. rac. *mrakš.*

TABLEAU DES PRINCIPALES TRANSFORMATIONS DU GROUPE *SK* [1]

EN SANSKRIT

PALATALISATION ET ASSIMILATION	CHUTE DE L'INITIALE, PALATALISATION ET ADOUCISSEMENT	CHUTE DE LA GUTTURALE	MÉTATHÈSE, PALATALISATION ET AFFAIBLISSEMENT
çc jj	k	s	kš
	g, h		š
cc	c j		(cš) ç
	y		

EN ZEND[2]

ADOUCISSEMENT	MÉTATHÈSE ET ADOUCISSEMENT
zhg	gzh
	zh
	z

EN GREC

ASSIMIL.	CHUTE DE L'INIT. ET ADOUC.	CHUTE DE LA GUTT.	MÉTATH. ASSIMIL. ET RÉDUCTION
κκ	κ	σ	ξ, κτ
	γ		σσ, ττ
			σ

EN LATIN

cc	c	s	x, ct
	g, h		ss
			s

[1] Je laisse de côté celles où figure l'aspirée *kh*.
[2] Indépendamment de toutes les modifications propres au sanskrit.

L'EVOLUTION

DE

L'IDÉE DE *BRILLER*

EN SANSKRIT, EN GREC ET EN LATIN

I

L'hypothèse de l'évolution, ou simplement celle du progrès, est-elle applicable au domaine des idées générales? En d'autres termes, et pour mieux préciser la question, peut-on diviser les idées communes à tous les hommes en primitives et secondaires, et dans l'affirmative faire le départ des unes et des autres? Sous un point de vue très large, la réponse paraît facile et a été faite depuis longtemps. Oui, les idées ont eu une succession, et leur rapport chronologique correspond à la différence logique qui existe entre les idées concrètes et les idées abstraites. Celles-ci sont postérieures à celles-là; la preuve en résulte d'une manière absolue de la postériorité même du substantif eu égard à l'adjectif. L'adjectif proprement dit, qui caractérise, à l'aide d'un démonstratif ou d'un article, l'individu par le signe physique qui lui est propre, est en effet le véritable organe de l'idée concrète; tandis que le substantif commun ne saurait correspondre, ainsi que l'indique son nom, qu'à des genres, c'est-à-dire à des abstractions. Cette différence essentielle apparaît clairement, par exemple, dans l'emploi du mot latin *serpens*. Comme participe présent ayant force qualificative, il s'applique à

[1] [*Revue philosophique*, numéro de février 1884.]

tout être particulier dont l'attribut caractéristique est de ramper; il le désigne d'une manière concrète ou pittoresque, ce qui est tout un, et doit se traduire par *le rampant*. Employé substantivement, il devient l'étiquette incolore d'un genre et ne dénomme l'individu qu'eu égard à ce genre : *un serpent*. L'étymologie seule rappelle alors que le mot est une ancienne épithète individuelle que la généralisation ou l'abstraction, c'est-à-dire l'application à une série d'individus de même sorte, a transformée en substantif. Or le rapport chronologique des deux emplois si distincts du même mot est certain, et nul ne saurait contester que le *qualificatif individuel*, ou l'adjectif, n'ait précédé le *qualificatif générique*, ou le substantif.

Mais l'abstraction revêt encore d'autres formes dont l'adjectif lui-même peut être l'expression. L'idée que rend le mot *speciosus* dans le sens de *beau* est une abstraction eu égard au sens étymologique du même mot : visible, manifeste, éclairé, brillant. Pareillement, ὀρθός, « juste », est abstrait vis-à-vis de ὀρθός, « droit » ; dans les deux cas, le changement de sens correspond à la transition d'une perception sensible à une idée, ou du réel à l'idéal [1]. Quant au rapport intime de celui-ci à celui-là, nous n'avons pas à nous en occuper ici ; il s'agit pour nous, non pas de reprendre le fameux débat de l'origine des idées, mais seulement d'examiner l'origine de l'expression des idées et de constater qu'au point de vue logique, l'idéal est l'abstrait comme le réel est le concret, et que le sens abstrait ainsi défini est postérieur au sens concret.

Envisagée sous cet aspect général, la question, je le répète, n'est pas neuve : l'étude combinée de la logique et de la grammaire a conduit depuis longtemps aux observations et aux conclusions que je viens de rappeler. Mais il s'y rattache d'importants corollaires qui n'ont pas, que je sache, été jusqu'ici l'objet d'un examen suffisant. Je citerai particulièrement la question de savoir d'après quel procédé on est passé de l'expression concrète à l'expression abstraite, et, tout d'abord, si ce procédé a été régulier, si telle série

[1] Ce n'est pas ainsi, je le sais, que les logiciens modernes, et particulièrement Stuart Mill, définissent les mots abstraits ; mais une analyse radicale, coordonnée avec les indications de la linguistique, conduit inévitablement à la détermination que je propose.

d'expressions concrètes analogues a toujours donné naissance à des séries semblables de correspondants abstraits, — si, par exemple, les mots qui désignent le beau et le juste avec toutes leurs nuances dérivent constamment de ceux qui s'appliquent à la visibilité et à la rectitude physique, comme pour les diverses acceptions de *speciosus* et de ὀρθός. C'est ce côté particulier du problème dont je voudrais tenter l'étude après quelques observations sur la méthode que j'ai cru bon d'y appliquer.

Il est de toute évidence que cette étude, même en ne la faisant porter que sur quelques idées générales, exigerait, pour être complète, l'analyse des vocabulaires raisonnés du monde entier. C'est dire que, dans une pareille mesure, elle est actuellement impraticable. L'ouvrier et l'instrument font également défaut pour une telle tâche; personne en effet jusqu'ici n'a été omniglotte, si l'on peut s'exprimer ainsi, et chacun sait qu'une multitude d'idiomes attendent encore un Grimm ou un Littré pour en résumer la nomenclature et l'histoire.

Mais s'il est impossible, dans l'état actuel de la science, de faire appel à tous les témoignages utiles, il en est de parfaitement accessibles, dont la valeur est exceptionnelle et qui peuvent tenir lieu, d'une manière au moins provisoire, de l'ensemble de ceux que les langues et les littératures de tous les temps et de tous les peuples sont capables de fournir un jour. J'entends par là les documents que constituent les idiomes considérés comme à peu près primitifs parmi les langues indo-européennes, et particulièrement le sanskrit, le grec et le latin. Ces langues (et la littérature qui y correspond) embrassent tout le développement d'une immense civilisation, une dans ses origines, quoique divisée bientôt en rameaux indépendants; elles sont les filles de la pensée de la race la plus intelligente, sinon la plus nombreuse du globe; sous leur forme la plus ancienne, elles correspondent, quantité de traits nous l'indiquent, aux impressions de la première jeunesse de cette race privilégiée, tandis que nous pouvons en suivre l'évolution, au double point de vue grammatical et logique, jusqu'au sein de la culture contemporaine, sous les principaux aspects qu'elle revêt en Europe, en Asie et en Amérique. De tels titres, sans dispenser pour toujours de l'étude, au point de vue en question, des autres dialectes pri-

mitifs de l'humanité, donnent une prépondérance incontestable aux idiomes indo-européens.

Dans les limites où je circonscris mon travail, et par cela même qu'il porte sur trois langues congénères et considérées dans leur développement historique, il se trouve intéresser autant la linguistique et l'étymologie que la logique proprement dite et l'idéologie. Nous verrons même que les unes et les autres de ces sciences sont appelées à se prêter ici un mutuel appui. Il est certain qu'à moins d'une identité assez rare, tant pour la forme que pour le sens, entre deux mots appartenant à des idiomes différents quoique apparentés entre eux, l'étymologie qui n'est pas fondée sur une double possibilité phonétique et logique, c'est-à-dire qui n'est pas justifiée par les règles auxquelles sont soumises tout ensemble les permutations des sons et les modifications du sens, est dépourvue de garanties suffisantes. On ne saurait raisonnablement mettre en doute que le grec πατήρ et le latin *pater* n'aient une origine commune ; mais le rapport étymologique de ἄνεμος « souffle, vent », et *animus*, « âme », n'est certain que, parce que l'exemple de πνεῦμα auprès de πνέω et celui de *spiritus* auprès de *spiro* témoignent d'une relation constante entre les mots qui signifient respirer et ceux qui désignent l'âme ou l'esprit, et que d'ailleurs l'ε et l'ο grecs peuvent être représentés par *l'i* et *l'u* latins. Cette méthode si nécessaire et si féconde a pourtant été fort négligée jusqu'ici par les étymologistes ; du moins on ne l'a employée qu'à bâtons rompus, comme au hasard et sans en tirer grand parti. Il suffit, pour s'en convaincre, soit de parcourir le grand dictionnaire sanskrit-allemand dit de Saint-Pétersbourg, de MM. Böhtlingk et Roth [1], admirable travail d'ailleurs, mais où, par exemple, l'on donne contrairement à toutes les analogies, le sens primitif de pointe ou tranchant, au lieu de celui de flamme, au mot *tejas ;* soit le célèbre ouvrage de Curtius sur les étymologies grecques [2], dans lequel l'excès d'analyse et la défiance de la synthèse, surtout de la synthèse logique, ont souvent égaré l'auteur ; soit enfin le dictionnaire étymologique

[1] *Sanskrit-Wörterbuch*, von O. Böhtlingk und R. Roth. Saint-Pétersburg, 1855,

[2] *Grundzüge der griechischen Etymologie*, von Georg Curtius. 5e Auflage. Leipzig, 1879.

grec-latin de Vanicek [1], qui présente au point de vue du rapport logique des mots donnés comme issus d'une même origine, l'exemple de la plus grande confusion.

On ne saurait donc trop le redire, en matière d'étymologie, les possibilités phonétiques seules sont trop nombreuses, dans la plupart des cas, pour offrir assez de garanties. Les possibilités logiques, sans être uniques en chaque circonstance, s'offrent en moindre quantité, et, quand elles s'accordent avec les premières, elles établissent un critérium étymologique à peu près sûr. La réciproque est vraie, quoique dans une moindre mesure : les possibilités phonétiques servent souvent de contrôle aux possibilités logiques avec lesquelles elles coïncident.

Je me suis inspiré de ces remarques en dressant le tableau d'ensemble des principaux faits de linguistique, ou des principales formes verbales d'après lesquelles on peut suivre l'évolution du sens des mots qui signifient briller en sanskrit, en grec et en latin. Au delà du sens primitif, concret ou physique, de briller ou brûler, auquel se soude étroitement celui de voir, je constate, comme on le verra, différentes nuances secondaires correspondant aux idées abstraites ou morales de : paraître pour l'esprit (l'éclairer), ou d'être connu, de paraître tel ou de ressembler à, et de paraître bon ou de plaire, etc. A la catégorie fondamentale de briller et de brûler se rattache le grand nombre d'abstraits, c'est-à-dire d'*épithètes génériques*, ou de substantifs, qui ont passé du sens de brillant ou de brûlant à celui de lumière, feu, ciel, astre, etc. ; s'y rattachent aussi les adjectifs exprimant une sorte d'abstraction dont il n'a pas été question jusqu'à présent et qui résulte du passage du sens primitif absolu au sens spécial secondaire. Il en est ainsi, par exemple, de la signification des mots désignant les diverses couleurs qui dérivent toujours, ou presque toujours, du sens absolu

[1] *Griechisch-Lateinisches Etymologisches Wörterbuch*, von Aloïs Vanicek. Leipzig, 1877.

[2] Les différentes significations de *sat*, participe présent du verbe sanskrit *as*, être, apparaître, paraître, qui exprime souvent l'idée exprimée par la locution grecque χάλος κάγαθός, montrent bien comment l'idée de convenance et de bonté procède naturellement de celle d'être. Du reste, les correspondants actifs *d'être connu* et de *paraître bon* s'enchaînent très étroitement de la manière suivante : connaître, penser, estimer, priser, aimer.

ou compréhensif de brillant, clair; l'idée des nuances en toute chose étant postérieure à celle de l'ensemble qui les embrasse et les présente d'abord en bloc à la perception.

Je dois ajouter encore que la famille phonétique et logique des mots qui signifient briller est certainement plus étendue que ne l'indiquent les subdivisions que j'ai adoptées. Elle comprend des rameaux de moindre importance que j'ai négligés à dessein ou dont je n'ai montré que l'amorce. J'ai pensé en effet que dans une étude aussi neuve il fallait s'occuper d'abord du tronc et des branches maîtresses ou, pour parler sans métaphore, qu'il convenait de recueillir avant tout les éléments de démonstration les plus apparents et les plus sûrs. Plus tard viendra le tour des détails qui exigent une analyse plus pénétrante et dont les rapports avec les traits principaux s'accusent avec moins d'évidence ou de certitude [1].

II

Un assez grand nombre de mots figurant à la liste destinée à démontrer les propositions qui précèdent ont une valeur mythologique, et beaucoup d'autres semblables pourraient y être ajoutés. Très souvent, du reste, ces mots recevront ici une explication étymologi-

[1] Mais comment se rendre compte que l'idée de briller ait été aussi féconde que l'indique notre tableau? Je ne crois pas qu'il y ait là matière à doute si l'on admet les prémisses qui viennent d'être expoéés. Le langage ayant commencé par l'expression des idées concrètes, c'est-à-dire de celles qui correspondent directement aux perceptions, y a-t-il lieu de s'étonner que la plus grande partie du vocabulaire ait eu pour point de départ les perceptions les plus vives, les plus nettes et plus nécessaires, — celles de la vue?

On est du reste en présence de faits indiscutables. Le grand nombre des racines ou de radicaux qui, en sanskrit, en grec et en latin signifient briller, ne peut s'expliquer par la nécessité d'exprimer des nuances qu'on y chercherait en vain. La multiplicité de ces radicaux et des formes qui s'y rattachent est certainement due à l'évolution phonétique. Mais si l'idée de briller et de voir n'avait pas joui d'une prédominance absolue, si elle n'avait pas présidé aux conceptions de la vieille humanité, la plupart de ces formes se seraient perdues comme d'inutiles doublets. Elles sont restées vivantes en dépit de leur abondance, parce que chacune d'elles était en rapport étroit avec la source intarissable de toute image intellectuelle et de toute peinture verbale, et aussi parce que l'apparition postérieure des nuances a fini par munir la plupart d'entre elles d'une fonction significative secondaire, mais spéciale et désormais nécessaire.

que différente de celle qui a eu cours jusqu'alors. Ces circonstances impliquent de ma part une théorie sur les rapports du langage et de la mythologie, et m'obligent à entrer dans quelques détail sur la manière dont je les conçois.

La première question qui se pose à ce propos est de savoir si les rapports dont il s'agit sont nécessaires et si la création d'un mythe résulte toujours, pour tout ou partie, d'une influence exercée par le langage. Je crois pouvoir affirmer et démontrer que le mythe peut naître d'une manière indépendante de l'influence verbale, et que la fameuse formule *numina nomina* ne doit pas être prise au pied de la lettre. On le voit bien clairement par le mythe védique d'Agni, le dieu-feu. Le mot qui le désigne est resté en sanskrit le nom commun de l'élément igné, et n'a prêté aucun trait qui n'appartînt à cet élément au mythe divin du même nom. Ce mythe même n'est un mythe que parce qu'il est revêtu de caractères que n'implique pas l'appellation qu'il a reçue. Agni, en tant que mythe, possède une personnalité, une identité, accompagnée d'attributs moraux, tels que la volonté, par exemple, qui le distinguent nettement du feu proprement dit et qui ne peuvent pas avoir été suggérés par la désignation commune à l'un et à l'autre, dont le sens étymologique ne correspond à d'autre idée qu'à celle de briller. Si donc le dieu Agni a certains traits d'ordre idéal, comme l'immortalité, ou simplement anthropomorphes, tels que la personnalité, la volonté, etc., la cause en est dans l'imagination de l'homme et nullement dans son langage : c'est par un acte purement intellectuel, par un procédé d'analogie exclusivement automatique, à ce qu'il semble, que nos ancêtres aryens ont imputé à des phénomènes mal connus d'eux des attributs dont ils avaient constaté la présence chez des êtres qui possédaient telle ou telle ressemblance avec les phénomènes en question.

Il en est de même pour Οὐρανός dans la mythologie grecque. Son nom signifie le ciel, et rien dans ce nom ni dans l'idée correspondante ne justifie l'individualité anthropomorphe dont on a revêtu le dieu-ciel, l'épouse à laquelle on l'a uni, les enfants qu'on lui a donnés, etc. Ici encore, l'imagination seule, guidée par l'analogie, paraît avoir créé le mythe. Le procédé du reste s'est perpétué, et c'est à lui qu'on doit la *fames malesuada* de

Virgile aussi bien que la Discorde [1] « impie » ou « inhumaine » de Voltaire.

Quelquefois donc, le mythe ne procède pas du langage, mais c'est le cas le plus rare. Dans une infinité de circonstances, l'influence du *nomen* a visiblement déterminé les traits du *numen*. Nous examinerons rapidement les conditions du phénomène.

Indra, dans le *Rig-Veda*, est le nom d'un personnage mythique dont l'importance est aussi considérable que celle d'Agni. C'est le dieu guerrier par excellence ; il est toujours en lutte pour la conquête de dons qu'il prodigue à ses fidèles, et a pour principales qualités l'activité, la force, la grandeur et la libéralité. Le nom même d'Indra diffère de celui d'Agni en ce qu'il est exclusivement nom propre. Comme tel, il a certainement été significatif à l'origine ; autrement dit, c'est une ancienne épithète spécialisée. On n'est pas d'accord toutefois sur la signification primitive qu'il convient d'y voir. D'après les auteurs du *Dict. St-P.*, il faudrait le rattacher à la racine *in*, qui veut dire, être fort, user de sa force, presser, pousser. M. Bergaigne le rattache au contraire à la racine *indh*, brûler [2]. Les rapprochements de mots et d'idées auxquels est consacré le présent travail démontreront, je crois, d'une manière absolue que cette dernière explication est la vraie. Comme *indh* signifie à la fois brûler et briller, Indra était primitivement le brillant, c'est-à-dire un doublet mythique d'Agni. Or, sous quelle influence a-t-il fini par perdre un aspect si particulier et si différent de celui de son ancien *alter ego* ? Ici, je n'hésite pas à voir l'effet, sinon du langage lui-même, du moins de l'évolution des idées qui s'attachent à ses formes. Que l'on compare en effet les différentes acceptions de la racine sanskrite *mah*, primitivement « briller », puis « être actif, énergique, fort, alerte, joyeux, généreux », avec les principaux traits de caractère qui distinguent Indra, et l'on sera frappé de la ressemblance. La même similitude s'observe si, au lieu des significations multiples de *mah*, on examine celles de *tejas*, *varcas*, etc., tous mots où l'idée première, qui

[1] Avec cette différence pourtant que dans le mythe d'Agni la raison des Rishis, ou des chantres védiques, était dupe de l'imagination, tandis qu'en personnifiant la Faim ou la Discorde, Virgile et Voltaire amusaient sciemment la raison avec l'imagination.

[2] *Rel. ved.*, III, 166.

est celle de briller, a passé par des nuances secondaires ana logues.

Mais où cette étude devient tout à fait probante, c'est quand on rapproche les qualités susdites d'Indra de celles mêmes qu'exprime le mot voisin *indriya*[1], synonyme de *mahas*, *tejas*, *varcas*, surtout dans le sens de « ardeur, force, vigueur physique et morale ». La conclusion qui s'impose à la suite de ces remarques, c'est que le mythe s'est développé conformément aux idées que la racine *indh*, comme toutes celles qui signifient briller, renfermait en puissance, et sous l'influence de ces idées.

Toutefois ce développement ne s'est effectué, et c'est ici qu'intervient l'effet de la forme verbale, qu'à la faveur du caractère général gardé par l'idée de briller dans *indra*, *indriya*, comme dans *tejas*, *mahas*, *varcas*, etc., au lieu de se spécialiser dans la désignation d'un phénomène précis et déterminé, comme pour *agni* (feu). En d'autres termes, le mythe, en ce cas, est solidaire de l'idée (considérée comme inséparable du mot qui la représente), et l'idée elle-même ne prend tout son développement qu'avec les mots où elle conserve tout entière sa généralité[2].

Les directions que l'idée primitive de briller peut suivre étant nombreuses, on comprend que des mythes d'origine semblable aient revêtu des nuances différentes selon que le mot qui les désigne a suivi telle ou telle de ces directions[3].

C'est ainsi que le mot *varuṇa*, qui, comme *agni* et *indra*, signifie à l'origine le brillant (cf. Οὐρανός), s'est attaché à une divinité védique dont les traits sont très sensiblement différents de ceux auxquels Indra doit sa figure mythique. Varuṇa est surtout un dieu moral. Il a des chaînes dont il enlace ou délivre à son gré. Ces particu-

[1] C'est à tort qu'on a l'habitude de regarder *indriya* comme un dérivé de *indra* au point de vue du sens, aussi bien que de la forme. Ou bien *indra* a possédé d'autres significations que celle que nous lui connaissons, ou bien *indriya* est le résultat d'une évolution significative parallèle, mais indépendante.

[2] C'est ainsi que le mot sk. *sūrya*, le soleil (de la rac. *svar*, briller), désigne un mythe, le dieu Soleil, sur lequel, comme pour Agni, l'influence verbale a été à peu près nulle.

[3] Leur divergence revêt surtout un caractère frappant quand elle aboutit à des oppositions absolues, comme pour le nom des dieux (primitivement, les brillants) et celui des démons (prim., les brûlants), ou celui du jour et de la nuit.

larités s'expliquent de la manière la plus simple si l'on remarque, d'une part, la tendance générale qu'a le sens de briller à passer à celui de voir, observer, et de l'autre la facilité avec laquelle un grand nombre de mots sont partis du sens de « lumière » pour aboutir à l'idée d' « enveloppe, étreinte », par l'intermédiaire de celle de « ciel, ciel nuageux, obscurité ».

Varuṇa est donc successivement et simultanément[1] le brillant, le voyant et le serrant. Comme pour Indra, l'évolution mythique a été déterminée, selon toute vraisemblance, par l'évolution significative.

Même phénomène pour Ἑλένη, primitivement « la brillante », puis « la belle » ; d'où la personnification d'Hélène comme le type de la beauté aux temps héroïques[2].

Dans beaucoup de cas, les choses ont un aspect plus complexe, et l'influence verbale s'y montre sous un jour tout particulier.

Il est extrêmement vraisemblable, par exemple, que le mythe védique des Açvins ou des cavaliers célestes doit son origine à la synonymie. Le mot *açvin*, en effet, est considéré comme formé de *açva*, « cheval », plus un suffixe dit possessif, *in*, qui donne très régulièrement à ce mot la valeur de « celui qui a un cheval, le cavalier ». Mais le mot *açva* lui-même est en rapport étymologique étroit avec la racine *akš*, *aç*, « briller, brûler, être ardent »; le cheval est primitivement « l'ardent, l'actif, le rapide », comme le montrent bien les doublets phonétiques de *açva*, tels que *âçu*, « rapide », ὠκύς, même sens, et ὀξύς, plus riche en nuances délicates issues de l'idée de brûlure et d'ardeur : « tranchant, perçant (cf. rac. *tij)*, vif, incisif, rapide, agile, irascible », etc. Je conclus de ces rapprochements et du caractère éminemment solaire et igné du mythe des Açvins que le mot qui les désigne n'est pas formé sur *açva*, « cheval », mais sur son antécédent logique *açva*, « ardent »[3].

[1] Sans cette simultanéité, le mot *varuṇa* se serait localisé comme en grec au sens de ciel, par exemple, et le mythe n'aurait pu se développer que par l'imagination.

[2] L'homonymie (ou à peu près) de Ἑλένη et de σελήνη, la lune, a pu contribuer aussi au développement de la légende d'Hélène. A cet égard, l'évolution mythique dépend des circonstances particulières dont nous allons parler.

[3] On retrouve la trace visible de cet antécédent dans l'application du mot *açva* au soleil. Il me semble difficile en effet d'admettre avec M. Bergaigne (*Rel. véd.*, I, 8), que « l'idée de cheval est naturellement suggérée par la course du soleil »; cette

Les Açvins sont au début les brillants, les ardents, les agiles, puis les cavaliers, quand le mot *açva*, générateur évident de *açvin*, s'est localisé au sens de cheval. Le trait mythique qui caractérise les Açvins résulte donc ici d'une étymologie exacte quant à la forme, mais erronée quant au sens. Autrement dit, on est en présence d'une fausse synonymie produite par l'homonymie : les *Açvins* sont devenus les cavaliers, quand on n'a plus vu dans *açva* l'ancien adjectif signifiant ardent, mais le substantif plus récent de même forme ayant le sens de cheval; bref, c'est le jeu de mots inconscient et causé par une confusion entre les différentes valeurs de certaines formes identiques du langage qui a enrichi le mythe [1].

La fable grecque d'Aphrodite nous montre un enchaînement de faits linguistiques et mythiques absolument analogue.

Aphrodite passe pour être née de l'écume de la mer par suite de l'étymologie qui fait venir ἀφροδίτη de ἀφρός. Mais en réalité ces mots, quoique appartenant à une même famille, sont indépendants l'un de l'autre. Aphrodite est « la brillante, la belle », et *aphros* « la chose brillante, blanche, l'écume ». Le rapport qu'on y a vu résulte de l'oubli du vrai sens de celui-ci et de celui-là, et la conséquence en a été de fournir l'un de ses détails importants au mythe de la Vénus hellénique [2].

Ces exemples suffisent pour nous permettre de résumer à grands traits les distinctions qu'on en peut tirer sur l'origine et le développement des mythes, dans leurs rapports avec le développement même du langage.

1° Le mythe peut naître sans que le langage y contribue autre-

course semble trop lente pour avoir déterminé l'identification *primordiale* de l'animal rapide par excellence avec l'astre qui parait se mouvoir si doucement au-dessus de nos têtes.

1 On objecterait en vain que le mythe grec correspondant de Castor et Pollux, cavaliers comme les Açvins, prouve que le caractère principal de ce mythe est indépendant de sa désignation, puisque le raisonnement qui vient d'être fait sur le mot *açvin* ne saurait s'appliquer aux mots Κάστωρ et Πολυδεύκης. Mais cette objection perd toute valeur en présence des nombreux mythes grecs qui ont perdu leur désignation proethnique, tout en gardant certains traits qu'ils devaient à cette désignation. Cf. Bhṛgu et Prométhée, Indra et Ζεύς, etc.

2 On ne saurait guère rapprocher ce mythe de celui du barattement de la mer dans la mythologie brahmanique. Comme on ne trouve pas de traces de ce dernier dans les Védas, il est vraisemblablement propre à l'Inde et n'a rien de commun avec celui de la naissance de Vénus.

ment qu'en lui fournissant une désignation pure et simple *(agni*, οὐρανός).

2° Le mythe peut se développer parallèlement et conformément à l'évolution significative dont le terme qui le désigne est susceptible *(indra*, *varuṇa*, ἑλένη).

3° Certains détails mythiques importants doivent leur origine à une fausse étymologie qui consiste généralement à considérer comme issus l'un de l'autre deux mots qui, tout en appartenant parfois à une même famille, sont mutuellement indépendants, soit pour le sens *(açva*, *açvin)*, soit (dans une certaine mesure) pour la forme (ἀφρός, ἀφροδίτη).

Il convient d'ajouter que le degré de concentration du mythe est en rapport constant avec chacune de ces phases de l'influence verbale. Ne s'accusant que sous des traits généraux dans le premier cas, mieux nuancée et apparaissant sous un aspect un peu plus concret dans le second, c'est surtout avec le troisième et quand elle est pourvue d'un détail précis et topique, qui sert d'attache et de point de départ à beaucoup d'autres, que sa physionomie acquiert toute l'ampleur et tout le relief dont elle est susceptible.

Ai-je besoin de dire aussi qu'en matière aussi complexe beaucoup d'autres cas peuvent se présenter[1]. Je n'ai voulu indiquer que les principaux et particulièrement ceux sur lesquels la présente étude me permettait et m'obligeait même d'exprimer un avis.

III

J'arrive maintenant aux listes de mots destinées à justifier par des exemples nombreux et coordonnés les indications sommaires qui précèdent[2].

[1] Ceux qui résultent par exemple de toute une phrase mythique.

[2] [Je réimprime ces listes à peu près telles qu'elles ont paru d'abord dans la *Revue philosophique*. Comme on le verra dans la suite de cet ouvrage, j'ai modifié mes idées sur l'origine *directe* d'un certain nombre de mots qui y figurent, mais j'ai tout lieu de rester fidèle dans la plupart des cas à mes premières conclusions.]

1° Série sanskrite *vas*, *uš*, *ikš*, *ikš*, *âkš*, *akš*, etc.[1].

a. — Sens de briller et brûler.

Rac. *vas* (*ucch-a-ti*), briller, luire, éclairer ; — d'où : *vas-anta*, le printemps (litt. le brillant); *vas-tar*, qui brille, qui éclaire; *vas-tu*[2], la clarté, le jour, le matin; *vas-u*, synonyme védique de *deva*, le brillant, le dieu (Le mot *vasu* est habituellement employé au pluriel d'une manière collective pour désigner les dieux en général, ou un groupe particulier de divinités. De *vasu* dérive le superlatif, *vas-ištha*, litt. le très brillant, épithète d'Agni, le dieu du feu, dans différents passages du *Rig-Veda;* ailleurs et le plus souvent, désignation d'un personnage mythique identifié à l'éclair dans un autre passage du même recueil, et élevé au rang des *Rišis*[3]); *Vi-vas-vant*, litt. l'étincelant, nom d'un personnage mythique dont il est souvent question dans les Védas (Ce personnage est en relation fréquente et étroite avec Agni ; il est le père des Açvins ; considéré comme un des Âdityas, etc.[4]) ; *vaj-ra* (pour **vazj-ra)*, le foudre d'Indra, c'est-à-dire l'éclair, comme le prouvent les épithètes qui lui sont données dans les Védas de *çatâçri*, « qui forme cent angles », et de *hiranyaya*, « d'or, doré ». Le sens de diamant qui s'est aussi attaché plus tard au mot *vajra* semble plutôt issu directement de l'idée de briller que de celle de être dur, comme le pensent les auteurs du *Dict. de St.-P.*[5].

1 Le vocalisme en *o* du radical dans les dérivés grecs et latins, comme *ὄσσε*, *oculus*, etc., fournit la preuve certaine que ces racines sont des variantes phonétiques à l'égard les unes des autres. Quant au consonantisme, j'ai démontré ailleurs (ci-dessus, p 92, *seqq.*) qu'en sanskrit *s*, *ś* (*sk)*, aussi bien que *ç* sont pour *kś* = *sk*. Au reste, je ne puis m'étendre ici sur toutes les questions de phonétique que soulève cette étude ; la plupart des étymologies qui s'y trouvent indiquées exigeraient de longues discussions, et je répondrai s'il y a lieu, aux objections qui pourront m'être adressées à cet égard.

2 *Vâs-tu*, dans le sens de domicile (primitivement, foyer ?), se rattache sans doute à la même famille. Cf. pour l'évolution du sens, grec *ἑστία* et lat. *aedes*.

3 Voir plus bas, à ce mot, et cf. Bergaigne, *La Religion védique*, I, 50-52.

4 Remarquer la parenté des suffixes dans *vasu* = **vasavant* ou **vasvant* et *vivasvant*. Sur Vivasvant, voir Bergaigne, *op. cit.*, passim.

5 A *vaj-ra* se rattachent étroitement les mots, surtout védiques, *vâj-a*, ardeur ; *vâj-in*, ardent ; *oj-as*, ardeur, vigueur, force ; *ug-ra*, ardent, vigoureux ; *vâj-a*, le brillant, nom d'un des Ribhus, etc. Pour l'évolution du sens, cf. *tejas*, *varcas*, etc. Sur l'identité du *vajra* et de l'éclair, cf. Bergaigne, *Rel. véd.*, I, 11.

Rac. *uṡ (auṡ-a-ti)*, brûler ; — d'où, *uṡ*, la lumière, le matin, l'aurore ; *uṡ-as* et *uṡ-â*, mêmes significations ; *uṡ-man*, et *ûṡ-man*, chaleur ; *uṡ-ṇa*, chaud ; *us-ra*, brillant, matinal ; *us-râ*, l'aurore, le matin.

Rac. *ikṡ*, briller ; — d'où : *antan-ikṡ-a*, le ciel et particulièrement la partie du ciel comprise entre la voûte éthérée et la terre, l'atmosphère. — Le sens primitif et analytique paraît être « ce qui brille entre (le ciel et la terre) »[1].

Rac. *akṡ*, briller ; — d'où, *aç-ani*, dans les Védas, l'éclair, le trait céleste, la foudre ; *aç-ira*, mot conservé seulement dans les lexiques avec les acceptions de feu, soleil, diamant ; *âçâ*, pour **âkṡ-â*, l'espace céleste, l'horizon, les points cardinaux, l'espace en général (Ce mot a été rapproché étymologiquement de la rac. *aç*, atteindre, s'étendre, comme s'il signifiait primitivement l'étendue. Or, l'idée abstraite d'étendue ne saurait être primitive, et l'origine du mot sanskrit *loka*, du grec τόπος et du latin *locus* et *templum* [voir ci-dessous, à ces différents mots] fournit des analogies qui ne laissent aucun doute sur le sens primitif de *âçâ*) ; *aç-man*, la foudre, les nuages, la pierre, probablement par assimilation des rochers aux nuages qui en ont la forme[2] ; *aç-vin*, nom de deux divinités védiques qui forment un groupe indivisible et qui sont associées avec les principaux phénomènes lumineux du ciel ; on les compare généralement aux Dioscures. Le voisinage phonétique du mot *açva* a fait interpréter *açvin* par cavalier, litt., celui qui a un cheval ; mais M. Bergaigne (*Rel. véd.*, II, 460, n. 3), dit « qu'il ne voit aucune raison d'attribuer au nom des Açvins le sens de cavalier ». Il l'explique par « qui a un cheval ou des chevaux ». Pour moi, je crois à la confusion de deux homonymes : *açvin*, adj., ayant la signification précitée, et *aç-vin*, brillant, lumineux, ardent, etc., contenant la même racine qui est dans *aç-ani*, *aç-man*, *akṡ-an*, etc.

[1] Le mot védique *mâtariçvan*, synonyme d'Agni, qu'on décompose ordinairement en *mâtari-çvan* et que M. Bergaigne, *Rel. véd.*, II, 85 et 100, est tenté d'expliquer par « celui qui a grossi dans le sein de sa mère », ou « qui s'est formé dans une mère », peut être composé de *mâtar*, mère, + *iç* = *ikṡ*, briller (comme *antarikṡa* est formé de *antara* ou *antar* + *ikṡ*), et signifier « celui qui éclaire sa mère », ou « qui brille au sein de sa mère ».

[2] Cf. le zend *as-man*, ciel. [L'idée de pierre dérive plutôt de celle de chose sèche, dure, piquante, tranchante.]

Rac. *añc (anak-ti, añj-ati)*, faire briller, oindre (c'est-à-dire faire briller à l'aide d'un corps gras);— d'où, *ak-tu*, lumière, éclat, couleur, couleur sombre, obscurité, nuit (cf. *rajas* et ἀήρ pour l'évolution du sens); *dadhy-añc*, *dadhîca*, *dadhîci*, nom d'un mythe védique (celui qui a l'éclat ou la couleur du lait, cf. *dadhikrâ); aṃç-a*, litt. l'éclat, nom d'un Aditya; *aṃç-u*, litt., qui a de l'éclat, rayon de lumière; *acch-a* (pour **akś-a*), clair, pur, transparent[1]; *ag-astya*, nom d'un Riši que M. Bergaigne *(Rel. véd.* II, 394) considère comme un mythe du feu ou de la lumière (pour le suffixe, cf. *pulastya* et *nâsatya)*; *ag-n-i*, le feu, nom du dieu védique de la lumière ou du feu céleste et terrestre; *aṅg-ara*, charbon, charbon enflammé; *aṅg-iras*, synonyme ou épithète d'Agni dans un grand nombre de passages du *Rig-Veda* (ce mot désigne aussi un groupe d'êtres mythiques en relation avec les phénomènes lumineux et incandescents [2]); *ah-an* et *ah-ar* (pour **akh-an*, **askh-an*), jour, mesure du temps, primitivement lumière, d'où *ah-ana*, brillant [3].

Correspondants grecs et latins [4].

ἔαρ (pour *ϝεσ-αρ), le printemps, le matin; ἑστία (pour *ϝεστια), foyer [5]; αὔω, εὔω (pour *αὐσ-ω, *εὐσ-ω), brûler, allumer, s'allumer, briller; αὔως, ἀώς, ἕως, etc. (pour *αὐσ-ως, etc.), l'aurore; αὐαλέος (pour *αὐσ-αλεος), sec, désséché; αὐστηρός [6], sec, rude, âpre, dur, austère, etc. (à l'origine, brûlant) [7]; αὐγ-ή (et les dérivés), lumière,

[1] Cf. zend *asha*, pureté, sainteté, et voy. J. Darmesteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 7, *seqq.*

[2] Voir sur les Aṅgiras, Berg., *Rel. véd.*, I, 47, et II, 307-321.

[3] Voir toutefois sur ce mot Berg., *Rel. véd.*, III, 292, 293.

[4] L'ordre suivi sera autant que possible celui qui a été observé pour le sanskrit.

[5] Le sens de domicile, habitation qu'a pris ce mot (cf. lat. *aedes* et p. ê sk. *asta*) rend extrêmement vraisemblab'e l'hypothese que la rac. sanskrite *vas*, habiter, était identique à l'origine, pour la signification comme pour la forme, à *vas*, briller.

[6] Il est difficile de décider si un mot comme αὐστηρός doit se décomposer en αὐσ-τηρός ou αὐστ-ηρός; en d'autres termes, si le suffixe est τηρος ou si le τ est radical et représente la gutturale du groupe *sk* (dans une racine αυσκ, par ex.) dentalisée. Beaucoup de formes qui se rattachent au groupe *idh*, *indh*, dont il sera question plus loin, militent en faveur de cette dernière hypothèse. La même observation s'applique à ἀστήρ, etc. Cette question sera reprise plus loin, dans l'étude sur la véritable forme de la racine *pracch*, *pṛcch.*]

[7] De la même famille dépendent encore: οἶστρος piqûre, taon (animal qui pique);

éclat du feu et des corps célestes ; ἀυχ-μός, le fait d'être brûlé, séché, sali (peut-être par l'intermédiaire de noirci) ; ὠχ-ρός, prim. brillant, d'où pâle, jaune ; ἀήρ (pour *ἀσ-ηρ), atmosphère, brouillard, nuage, ténèbres. Le sens primitif est très probablement le ciel, l'espace lumineux (comme αἰθήρ) considéré d'abord comme brillant et transparent, puis avec toutes les modifications qu'il peut subir au point de vue physique et optique. Le mot sk. *rajas* (voir plus bas), qui dérive de la racine *raj*, briller, a signifié de même et successivement, l'atmosphère, l'air qui y circule et le brouillard ou les nuages qui en prennent possession. L'emploi homérique de ἀήρ dans le sens presque unique de brume, montre que ce mot n'a rien de commun primitivement avec l'idée de souffler ou de venter ; ἠέ-ρ-ιος, prim. brillant, d'où matinal ; ἠέ-λ-ιος et ἥ-λ-ιος (variante phonétique du précédent), soleil ; ἀ-λ-έα et ἀ-λ-έα, chaleur, hâle ; εἵ-λ-η, chaleur du soleil ; ἀστήρ et ἄστρον[1], astre, étoile, corps céleste lumineux (d'où les dérivés, ἀστεροπή, ἀστραπή et στεροπή[2], l'éclair, la foudre ; ἀστράπτω, lancer des éclairs, étinceler, briller, etc. ; στέροψ. brillant comme un éclair) ἐσχ-άρα, foyer, brasier ; ἀκτήρ et ἀκτίς (probabl. pour *ἀκσ-ηρ, *ἀκσ-ις, comme ἄρκ-τος, pour *αρκσος), rayon de lumière, éclat[3] ; αἴγ-λη, vif éclat ; ἀγ-αλλω[4], orner (c'est-à-dire faire briller), illustrer, célébrer ; ἄγ-αλμα, ornement, parure (ce qui brille) ; ἀγ-λαός, brillant, limpide, beau, illustre ; ἀγ-λαΐζω, faire briller, orner, illustrer, etc. ; ἀγ-ν-ός brillant, beau, pur au physique et au moral, d'où ἀγ-ν-ίζω, brûler (sur l'autel), sacrifier, purifier ; ἕψ-ω (pour *ἕξω, par labialisme), prim. brûler, chauffer, d'où cuire, faire cuire ; ὀπ-τός (et les dérivés), brûlé, rôti, grillé, cuit, desséché.

Ver, *vernum* (pour **ves*, **ves-num*), le printemps ; *Ves-ta*, déesse dont le culte exigeait l'entretien d'un feu perpétuel ; *buro*

ὀϊστός, flèche (ce qui blesse, pique) ; οἶκτος, peine, etc. Pour l'évolution du sens, cf. ci-dessous *tap*, *tij*, etc.

1 Il est bien vraisemblable que le sk. *star*, *tar*, étoile, le latin *stella* et le goth. *stairmon* ont perdu leur voyelle initiale, et cela probablement avant l'époque de la séparation des races.

2 Cf. ἀστερωπός, étoilé, et ἀστρωπός, brillant comme un astre.

3 Peut-être, et plutôt, faut-il voir dans αἴγλη, ἀγάλλω et les dérivés une racine redoublée *ka(r)-kar*, *ga(r)-gar* signifiant également briller.

4 Peut être faut-il ajouter ἀκτή dans le sens de farine, litt. « la blanche ».

(dans *comburo)* pour **bus-o*, brûler, d'où *bustum*, bûcher; *uro* (pour **us-o),* brûler; *aurora* (pour **aus-osa)*, l'aurore; *aurum* (pour **aus-um)*, l'or, le (métal) brillant; *auster*, vent brûlant du midi; *auster* et *austerus* (adj.), prim. brûlant, d'où cuisant, sévère, rigoureux, etc.

Ig-n-is, feu. — Cf. particulièrement le sk. *agni*.

Ater (pour **aster*), noir (prim., sans doute, brûlé).

Ara (pour **as-a)*, autel, prim. foyer.

Stella (pour **astella)*, étoile.

b. — Sens de voir, percevoir, savoir, connaître penser, etc.

La transition si fréquente, comme nous le verrons, du sens de briller, éclairer, à celui de voir, a sans doute eu lieu par l'effet du rapport qui rattache le sujet à l'objet. Dans tous les cas, nous trouvons l'analogie parfaite de cette transition dans la racine sanskrite *çru*, signifiant « crier » et « entendre », dans le substantif dérivé *çravas*, cri, dans les formes *çr-no-mi*, j'entends, *çro-tum*, entendre, etc.

Exemples sanskrits

Rac. *ikš (ikš-a-te)*. voir et penser, dans les exemples comme celui-ci :

Prajâpatir îkšâmçakre katham nu me prajâh srštâh parâbhavantîti.

« Prajâpati (le créateur) pensa : — « Comment les êtres que j'ai créés ont-ils le dessous[1] ? »

îkš-ana, regard, œil, surveillance, souci.

Rac. *akš*, voir, d'où *akš-a*, *akš-an*, *akš-i*, œil.

Correspondants grecs et latins

ὄσσομαι (pour, *ὀσκ-ομαι, ou *ὀκσ-ομαι), auquel se rattache le parfait ὄπ-ωπ-α, par changement de la gutturale en labiale, « voir, connaître, pressentir », dans la locution homérique, par ex. [*Od*., κ,

[1] *Çatapatha-Bhrâmana* (ouvrage liturgique dont la rédaction est vraisemblablement antérieure à l'expédition d'Alexandre dans l'Inde), II, 51, 3.

374, et σ, 154], κακὰ δ'ὄσσετο θυμός : « Son esprit prévoyait des malheurs » ; ὄσσε (pour *ὀκσ-ε ou *ὀσκ-ε), les yeux ; ὄψ-ις, vue ; ὤψ, œil ; εἴσκ-ω, dans le sens de penser, croire, prendre pour ; ἀρνειῷ μεν ἔγωγε εἴσκω πηγεσιμάλλῳ : « Je le prends pour un agneau à la toison épaisse » [*Il.*, γ 197] ; ἄξιος, prim. et activ. (comme l'indiquent les dérivés ἀξιόω, penser, croire, et ἀξίωμα, pensée, opinion), qui croit, pense, estime, apprécie, d'où le sens passif de estimé, apprécié, qui vaut, digne de (cf. *dig-nus* auprès de *dico*, etc.) ; ἴσαμι, ἴσημι (pour *ἰσκ-α-μι), savoir ; ἄγ-αμαι, prim. voir, d'où considérer, admirer, envier ; ἀγ-ανός, prim. brillant, d'où admirable.

Ecce, *eccere* (pour **ecs-e*), voilà ; — peut être impératif d'un verbe **ecco*, **eccor*, cf. ὄσσομαι, qui s'est perdu aux autres formes [1] ; *oculus* (pour **osc-ulus*), œil.

Op-inor, penser, croire, s'imaginer (cf. les formes grecques à labiale, comme ὄπωπα, ὤψ, etc.).

c. — Sens de apparaître, paraître, sembler, ressembler, être égal à, etc.

Le sens d'apparaître diffère à peine de celui de briller ; en général, l'un et l'autre se trouvent réunis sous les mêmes formes du langage. Aussi est-il vraisemblable que la racine sanskrite *as* (pour **ask*), gr. ἐσ, lat. *es*, être (apparaître), n'est qu'une variante pour la forme et la signification de *akś* = **ask*, briller. Cette hypothèse trouve d'ailleurs un appui dans les formes grecques et latines comme ἔσκ-ον, ἔσκ-ε, ἔσσ-ομαι (pour *ἐσκ-ομαι), *escit*, *escet*, etc. D'autre part, elle rend compte du sens primitif des dérivés sanskrits *asu*, *âsura*, *asura*, *asurya*, *asuratva*.

Asu, qu'on traduit ordinairement par souffle vital, paraît signifier dans les Védas, d'une façon plus générale, l'énergie vitale et est à ce titre un synonyme de *tejas* et de *varcas* [2] (voir ces mots) dont le sens primitif est lumière, éclat, comme probablement aussi celui de *asu* ; *âsura*, *asura*, désignation collective des dieux dans le *Rig-Veda*, — sens primitif probable, les brillants, d'où les vigou-

[1] Voir toutefois les objections de Corssen, *Beit. z. ital. Spr.*, p. 43, *seqq.*
[2] Cf. aussi l'usage homérique de φῶς, en grec.

reux, les puissants, les dieux, en vertu de la même évolution significative qui s'est produite entre la rac. *indh*, briller, et *indra*, (dieu) puissant; *asurya*, le fait d'être brillant, vigoureux, puissant, dieu [1].

âs, *âs-an*, *âs-ya*, bouche ; cf. ὤψ dans le sens de visage. — L'instrumental singulier *âsâ* s'emploie souvent dans le *Rig-Veda* d'une manière adverbiale avec le sens de face à face, en personne, etc.

Vas-tu (en rapport étymol. avec la rac. *vas*, briller), objet en général (ce qui apparaît aux yeux).

Correspondants grecs et latins

εἴσκ-ω et εἴκ-ω, dans le sens d'apparaître comme, avoir l'air de, ressembler à ; ἤτοι μὲν τὰ γ'ὄπισθε Μαχάονι πάντα ἔοικε : « Par derrière, il ressemblait en tout à Machaon » (litt. « Tout le derrière apparaissait comme étant à Machaon ») [*Il.*, λ, 612] ; ἶσος (éol. ἴσσος pour *ἰσκ-ος ou *ἰκσ-ος, comme ὄσσε pour *ὀκσ-ε, etc.), dans le sens de semblable à, pareil ; ἴκ-ελος, même sens ; ὤψ, dans le sens de « aspect, visage, figure » (cf. πρόσ-ωπ-ον, visage, etc.) ; εἴση, la (part) égale, convenable ; ἄξι-ος, dans le sens homérique de égal à ; νῦν δ'οὐδ'ἑνὸς ἄξιοι εἰμεν : « Nous ne sommes pas égaux à un seul homme » [*Il.*, θ, 234] ; ἄγ-αλμα, dans le sens de simulacre, image.

Æqu-us (cf. pour le vocalisme initial le gr. αἶσα), pareil, semblable, égal, etc. ; peut-être, *æmulus* (pour **æc-mulus*), qui imite, rival, émule [2].

Os, bouche, visage, face, figure,— d'où *osc-ulum*, petite bouche, et probablement *osc-ulor*, baiser.

d. — Sens de apparaître tel, convenir, s'adapter à, sembler bon, plaire à, et pour les acceptions actives, croire, estimer, apprécier, trouver bon, désirer, aimer, etc.

Vas-u, adj., dans le sens de convenable, utile, bon, bienfaisant,

[1] Cf., sur cette famille de mots, Darmest., *Ormazd et Ahriman*, p. 47, et Berg., *Rel. véd.*, III, 67-88. — A *asu* comparez *âyus*, vie, énergie vitale, et *âyu*, vivant, agissant. Ces derniers paraissent former avec le gr. αἰών, temps, vie, durée de la vie, le lat. *ævum*, même sens, et peut-être αἰω, connaître, comprendre une famille, dont le sens primitif devait être briller.

[2] V. Corssen, *Krit. Beit.*, 253.

d'où le comparatif *vas-îams*, meilleur, et le superlatif *vas-iṣṭha*, le meilleur ; *vas-u*, subst., dans le sens de biens, richesse.

Rac. *vaç (vaś-ṭi)*, aimer, désirer, vouloir, ordonner, d'où *vaç-a*, désir, vouloir, ordre.

Rac. *uc* (pour **usk)*, trouver plaisir à, — d'où le participe passé *uc-ita*, employé dans le sens de convenable (cf. ἴσος et *æquus* dans la même acception) et le subst. *ok-as*, plaisir ; *vâja*, dans le sens de biens.

Rac. *iś (icch-a-ti)*, désirer, vouloir, rechercher, poursuivre ; d'où *icch-â*, désir, *iś-ṭi*, même sens, le part. passé *iś-ṭa*, tenu pour bon, convenable, désiré, aimé, etc.

A cette racine se rattachent encore vraisemblablement le subst. *iś*, bonne chose, chose agréable (au goût), breuvage, réconfortant, etc.[1], et l'adj. *iś-ira*, dont les acceptions dérivent de celles de *iś*.

Correspondants grecs et latins

. εὐς (pour *ϝεσ-υς; cf. sk. *vasu*), bon, bien, beau, etc., s'emploie substantivement, comme le sk. *vasu*, dans le sens de biens, richesses; ἐσ-θλός, bon, vertueux, brave, etc.; εἴσκ-ω et εἴκ-ω, dans le sens de « être bon à, convenir » ; ἴσος, dans le sens de convenable; σοὶ ἴσον γέρας : « La récompense te convient » [*Il.*, α 163]; αἶσ-α, ce qui convient, la part due, le sort; ἀγ-αθός, bon, utile, convenable; peut-être ἀγ-απάω, aimer.

Vêrus (pour **vês-us*), vrai, juste, régulier, etc.

Ops, force, biens, richesses ; *op-us*, ce qui convient, ce qui est nécessaire ; *op-to*, désirer ; *op-timus*, excellent.

2. Série sanskrite : *çvit*, *vit*, *vid*, *vith*, *vidh*, *it*, *id*, *ith*, *idh*, *at*, *ad*, *ath*, *adh*, etc.

a. — Sens de briller, brûler, etc.

Çvit (çvet-a-te), briller, être blanc, clair ; *çvit-ra* et *çvet-a*, brillant, blanc, clair; p.-ê. *svid (sved-a-te*, pour **skved-a-te)*,

[1] Dans le sens de force, ardeur, *iś* est à rapprocher, pour l'évolution du sens, de *asu*, *dyus*, *tejas*, *varcas*, etc.

prim. avoir chaud, — d'où suer ; *sved-a*, sueur (prim. chaleur); *vidh-u*, la lune ; *vîdh-ra*, clair, lumineux, subst., le ciel.

Rac. *vid*, dans le composé *â-vis* pour **â-visd*, ou **â-visk*, qui signifie « visiblement » ; *ved-yâ*, instrumental sing. védique employé comme adverbe dans le sens de visiblement, réellement.

Rac. *idh* ou *indh*, briller, éclairer, allumer, s'allumer, — d'où les dérivés : *indh-ana*, *idh-ma*, *edh-as*, matière enflammée ou pouvant l'être, combustible.

Ind-ra, le brillant, nom d'un des principaux dieux de l'époque védique (M. Bergaigne [*Rel. véd.*, II, 166] a déjà émis l'hypothèse que le mot *indra* est en rapport étymologique avec la rac. *idh*. Je crois qu'on peut considérer le fait comme certain, surtout en tenant compte des différentes acceptions du dérivé *indriya); ind-riya*, soit dans le sens de vigueur, énergie, force, (cf. *asu*, *âyus*, *tejas*, etc.), soit dans celui de connaissance, intelligence (cf. les principales acceptions de la rac. *vid); ind-u*, la lune (prim. la brillante) ; *et-a*, bigarré, brillant ; *et-agva*, nom d'un cheval du soleil ; *et-aças*, même emploi.

At-ri, nom d'un personnage mythique de l'époque védique (Pour la signification primitive probable de « brillant », cf. le zend *âtar*[1]. On rapporte généralement *atri* à la rac. *ad*, dévorer, manger ; mais, si ce rapprochement est exact, il faut plutôt voir dans dévorer un dérivé logique de brûler que l'inverse [2]); *ath-ârî*, flamme [3] ; *atha-ryu*, enflammé ; *ath-arvan* [4], nom du prêtre chargé du sacrifice du soma ; p.-ê., *andh-as*, obscurité, d'où *andh-a*, aveugle (cf., pour l'évolution du sens *rajas*, ἀήρ, αἶθοψ, *ater*, etc.) ; p.-ê., *andh-as* dans le sens de gazon (ce qui brille, ce qui verdoie), s'emploie aussi comme synonyme de soma, la liqueur étincelante, limpide [5] ; p.-ê., *adh-vara*, sacrifice (cf. pour le sens *hotra)* ;

[1] Voir sur *âtar*, Darmest., *Ormazd et Ahriman*, p. 34 et *passim;* cf. Berg. *Rel. véd.*, I, p. 49, n. 1.

[2] Voir, sur le mythe d'Atri, Berg., *Rel. véd.*, II, 467-472. L'épithète de *saptavadhri* donnée à Atri doit s'expliquer peut-être par « celui qui a sept rayons lumineux ou sept flammes ».

[3] J'adopte pour ce mot et le suivant, l'interprétation de M. Darmesteter, *op. cit.*, p. 55, n. 2

[4] Voir, sur ce mot Berg., *Rel. véd.*, I, 49, et Darmest., *Orm. et Ahr.*, p. 55. n. 2.

[5] Voir pour les nombreuses épithètes qui représentent le soma comme brillant ou limpide, Berg., *Rel. véd.*, I, p. 154, *seqq.*

adh-varyu, sacrificateur, prêtre ; *adh-van*, chemin, prim. place libre (cf. *loka*).

Peut-être faut-il aussi rapporter à la même famille le mot *ad-iti* (comme adj., « sans limite » ; comme subst., « immensité, liberté »; c'est aussi le nom d'une déesse mère des Adityas), qui aurait signifié primitivement « le brillant, le ciel, l'espace » (cf. *âçâ*, *loka*, etc.), et qui serait formé comme *ud-iti*, « discours », de la rac. *vad*, « parler »; *ṛj-îti*, « brillant », de la rac, *râj*, « briller », etc. Les poètes védiques rattachent ce mot, au moins par allusion, à la rac. *dâ*, « diviser », d'où le subst. *diti*, « fait de partager, diviser », et, avec *a* privatif, *aditi*, « ce qui n'est pas divisé, le ciel, l'espace, l'infini »; mais nous n'avons probablement là qu'un de ces jeux étymologiques auxquels ils se plaisent et qui reposent si rarement sur des observations exactes. Néanmoins M. J. Darmsteter, *Orm. et Ahr.*, p. 58, adopte cette étymologie, tandis que M. Bergaigne, *Rel. véd.*, III, 88 *et seq.*, croit pouvoir faire dériver avec certitude *aditi* de la rac. *dâ*, lier. La signification primitive de ce mot serait « libre » (adj.) et « liberté » (subst.). Aucune de ces explications n'est bien satisfaisante, surtout en ce qui regarde le dérivé *âditya*, qui désigne un groupe de dieux ou de mythes essentiellement lumineux, et qui, au point de vue de la forme, offrirait s'il dérivait de *diti* précédé d'*a* privatif, l'unique exemple du renforcement de cet *a*.

Correspondants grecs et latins

ἄιθ-ω et αἰθ-ύσσω, brûler, briller, s'enflammer, — d'où αἰθ-ήρ, prim. le ciel, puis l'atmosphère, surtout dans ses parties supérieures; Ἠχὴ δ'ἀμφοτέρων ἵκετ' αἰθέρα καὶ Διος αὐγὰς : « La voix des uns et des autres atteignit l'atmosphère et les espaces lumineux » [*Il.*, ν, 837]; αἶθ-ος, feu, brûlure, ardeur ; αἰθ-ός, αἶθ-οψ, ἀιθ-αλέος, noir, noirci, prim. brûlant, brûlé (cf. lat. *ater* et sk. *andhas*, *andha*, etc.); αἴθ-ρη, αἰθ-ρία, etc., éclat, pureté du ciel; αἰστ-ήρ, incendiaire, qui brûle; Αἴτ-να, l'Etna, montagne qui jette des flammes; ἰθ-αρός, clair, limpide; ἶδ-ος, ἱδ-ρώς, etc., chaleur, sueur, fatigue; ἄνθ-ος, fleur (ce qui brille); ἄνθ-ραξ, charbon (cf. sk.

aṅgâra et lat. *carbo);* 'Αθ-ήνη la déesse Minerve [1]; p.-ê., ἀδ-άμας dans le sens de acier et diamant; ἀδ-ή (Hesych.), le ciel, dans le dialecte macédonien; ἄδ-ις et ἀδ-ιάς (Hesych.), foyer, autel.

Sudo, *sudor* (pour **svid-o*, **svid-or)*, suer, fait de suer; *sud-us* (pour **svid-us)*, brillant, clair, pur, serein, beau temps, etc.; ***sid-us*** [2] (pour **svid-us*, comme *serenus* pour **sverenus*, etc.), astre, étoile, saison, climat, éclat, beauté, etc. ; *vit-rum*, verre, prim. brillant, transparent; *id-us*, division du mois romain (cf. sk. *indu*). p.-ê. *aut-umnus*, l'automne, la saison qui mûrit les fruits (cf. pour le vocalisme radical, *autumo*, *audio*, etc.); *æst-us*, chaleur; *æst-as*, la saison chaude, l'été; *æd-es*, prim. foyer, autel, d'où temple, maison, etc.

b. — Sens de voir, connaître, etc.

Rac. *vid*, *ved*, à toutes les formes de la conjugaison, connaître, comprendre, reconnaître, prendre pour, percevoir, éprouver, remarquer, observer, s'imaginer, supposer, etc., — d'où *ved-a* et *ved-as*, intelligence, science, science sacrée, livres qui la contiennent; *ved-ana*, connaissance, perception, sentiment, etc. ; *vid-atha*, instruction, ordre, prescription; *vid-yâ*, science, savoir, etc.

Ind-riya dans le sens de connaissance, intelligence, perception.

Correspondants grecs et latins

αἰσθ-άνομαι, percevoir, s'apercevoir, comprendre, apprendre, entendre, etc. ; εἶδ-ον, et toutes les formes verbales qui s'y rattachent, voir, savoir, connaître, comprendre, etc.; εἴδ-ομαι, apparaître, être vu, sembler, *videri;* εἶδ-ος dans le sens de « ce qu'on voit, aspect, forme, visage, corps, signe distinctif, etc. »; εἴδ-ωλον, aspect, forme, représentation, image, spectre, etc. ; ἰδ-έα, aspect, apparence, forme, beauté, signe distinctif, idée (ce qu'on voit par l'esprit); ἴδ-ιος propre, particulier, *spécial* (cf. εἶδος et ἰδέα, dans le sens de signe distinctif, caractère, genre, espèce); ἴδ-μων, qui sait; ἴδ-ρις,

[1] Voy., sur ce mot, Darmest., *Orm. et Ahr.*, p. 55.

[2] *Sudor*, *sudus*, *sidus*, etc., montrent que la forme complète de la racine est *svi* et que par conséquent l'esprit initial des correspondants grecs est pour σϜ.

même sens ; ἵστωρ et ἴστωρ (et tous les dérivés), qui voit, qui est témoin de, qui sait, qui connaît ; ἀθ-ρέω, voir, regarder ; οὖς, gén. ὠτ-ός, thème homérique οὐατ-, oreille (ce qui perçoit).

Sentio (pour **svent-io*, **sveint-io)*, mêmes acceptions que αἰσθάνομαι ; rac. *svid*, dans *con-sid-ero*, voir, examiner, considérer, penser à ; *æst-umo* et *aut-umo*, croire, penser, estimer, juger, apprécier, affirmer ; *vig-il*, et les dérivés (avec l'ancienne gutturale finale de la racine), qui voit, qui veille, qui surveille ; *vid-eo*, voir, percevoir, etc. ; *vid-eor*, être vu, paraître, apparaître, sembler, etc. ; *aud-io* (de **ausdio*, **austio*, **auscio)*, apercevoir, s'apercevoir, écouter, entendre ; *ausc-ulto*, mêmes significations, *auris* (pour **aus-is*, **ausc-is)*, oreille.

c. — Sens de sembler, ressembler, etc.

εἶδ-ος, dans le sens de « ressemblance », surtout comme terme final d'un composé possessif, ex. θεοειδής, qui ressemble à un dieu, litt. qui a l'aspect d'un dieu [1] ; ἰνδ-άλλομαι apparaître, paraître, sembler, ressembler.

d. — Sens de sembler bon, trouver bon, désirer, etc.

Rac. *vind*, variante de *vid*, trouver, prendre, prim. trouver bon, désirer, estimer, vouloir d'où *vit-ta*, *ved-a*, *na*, *ved-as*, biens, richesses (cf. *vasu)* ; *iḍ*, *iḍ-â*, chose désirable en général, ce qui rafraîchit, ce qui donne des forces, de la vigueur, boisson, nourriture, offrande [2].

Rac. *svid*, dans le lat. *de-sid-ero*, désirer.

Rac. *vid*. dans le lat. *in-vid-eo*, désirer, envier, jalouser.

Ira, pour **is-a* [3], ardeur, passion, colère (cf. χόλος).

[1] L'emploi du sk. *vidha* dans les composés comme *puruṣavidha*, « qui ressemble à un homme, qui appartient à l'espèce humaine », offre tant d'analogie avec celui de εἶδος en grec qu'il est permis de se demande si ce mot ne serait pas à rattacher à la rac. *vid*.

[2] Sur *iḍâ*, ou l'offrande considérée comme une déesse, voy. Berg., *Rel. véd.*, I, 324, *seqq.*

[3] Ou pour **irsa* (cf. sk. *irṣâ)* ; dans cette hypothèse, *ira* serait à rattacher à la série suivante.

3. Série sanskrite : *rukš* ou *lukš* (*ruk*, *ruc*, *rug*, *ruj*), *urkš*, ou *ulkš*, *varkš* ou *valkš*, *rakš* ou *lakš*, *arkš* ou *alkš*, etc.

a. — Sens de briller, brûler, etc.

Rac. *ruc* (*roc-ate*), briller, luire, resplendir, éclairer; d'où *rûkš-a*, sec, aride (prim. brûlé) ; *rukš-a*, brillant; *rok-a*, lumière, clarté, *roc-ana*, adj., lumineux; subst., lumière; *roc-is*, lumière ; *ruk-ma*, disque d'or, or ; *ruc* et *ruc-i*, lumière, clarté, beauté; *ruc-ira*, brillant ; *lok-a* [1], l'espace éclairé, l'espace en général (cf. *aditi*), place, lieu, l'atmosphère, le ciel, la voûte brillante (cf. *âçâ*), le ciel considéré comme un monde, les mondes en général, le monde de la terre, ses habitants (cf. lat. *mundus*), les hommes, les gens, le monde, etc. ; *rohita* (pour **rogh-ita*), adj., brillant, rouge; *loh-a* et *loh-ita*, adj., rouge, subst., nom du cuivre ; *rudh-ira* (avec dentalisme de la finale radicale), adj. rouge, subst., nom de la planète Mars, le sang ; *rod-asî*, les deux mondes, le ciel et la terre, prim., sans doute, les brillants, par application au couple cosmique de l'épithète qui convient au ciel, l'un de ses membres ; *rodasî* est aussi le nom d'une personnification mythique considérée comme l'épouse de Rudra et la compagne ordinaire des Maruts [2]; *rud-ra* (le brillant, le rouge), nom d'une divinité védique sur les caractères naturalistes et lumineux de laquelle on peut consulter M. Bergaigne, *Rel. véd.*, III, 31-38 (dans plusieurs passages du *Rig-Veda*, ce mot est employé adjectivement et paraît devoir se traduire par brillant, rouge [3]) ; *ulk-â*, météore, phénomène igné, tison ; *ulk-ušî* [4], mêmes significations.

Varc-as, sens primitif, lumière, éclat, comme l'indiquent l'expression, *varcasâ sûryasya*, « par l'éclat du soleil » (*Rig-Veda*,

[1] Sur la forme védique de ce mot, voir le *Dict. de St-P*. En admettant que cette forme soit *uloka*, cf. pour l'étymologie, *ulûka*, *ulkušî*, *ulmuka*, *ulkâ*, etc.

[2] Sur la déesse Rodasî, voy. Berg., *Rel. véd.*, II, 388-390.

[3] Cf. aussi les épithètes de *râudra* et *râudravartaṇi* appliquées aux Açvins. Je les traduirais volontiers par « rouge », et « ceux qui se meuvent dans le rouge, dans la lumière ».

[4] A ces formes de l'élément radical, se rattachent les substantifs védiques *ûrj*, *ûrj-â*, etc., qui signifient force, vigueur, réconfortant, nourriture. Cf. *asu*, *tejas*, *varcas*, etc.

X, 112, 3), et l'emploi de *varcasvant*. « doué de *varcas* », dans plusieurs passages de la *Vâjasaney.-Saṃhitâ* [1], comme épithète de *rukma* (voir ce mot), de l'or, du soleil, etc. Pour *varcas*, comme pour *tejas*, c'est de cette acception que dérive celle d'ardeur énergie, vigueur, activité, etc.

Ark-a [2], lumière, rayon lumineux, éclair, le soleil; *arc-i* et *arc-is*, lumière, flamme; *arj-una*, brillant, lumineux, clair, blanc; *ṛkš-a* dans le sens déjà védique de « étoile, constellation »; *ṛš-i*, dans le sens déjà védique des sept étoiles de la grande Ourse; *ṛš-u*, tison enflammé, lumière; *ṛj-îka*, bigarré, coloré; *ṛj-îti*, brillant; *ṛj-ra* et *ṛj-riya*, rouge; p.-ê. *ar-aṇi* [3] (pour **ark-aṇi*?), les deux morceaux de bois dont on se sert pour allumer le feu en les frottant l'un contre l'autre; *ar-uṇa*, rouge; *ar-uša* (cf. *ulk-uši* pour le suffixe), même sens.

Rac. *râj (râj-a-ti)*, briller, resplendir, apparaître; à ce sens est intimement lié, à titre de dérivé dès les temps védiques, celui de « être fort, être puissant, commander, régner » [4]. (Dans l'hymne I, 188, 1 du *Rig-Veda*, par exemple, quand le poète dit en s'adressant à Agni, *samiddho adya râjasi devo devaiḥ*, on peut tout aussi bien, et mieux même, traduire par: « Aujourd'hui que tu es allumé, dieu tu brilles avec les dieux », que par: « Tu règnes parmi les dieux, ou sur les dieux. » De même dans le passage suivant [III, 2, 4]: *agniṃ râjantaṃ divyena çocišа*, la seule traduction possible paraît être: « Agni qui brille d'un éclat céleste »); *râk-â* (la brillante), nom d'une déesse védique, la lune; *râj*, *râj-a*, *râj-an*, roi, ou seulement brillant, dans le *Rig-Veda*, — les deux sens sont généralement confondus dans les nombreux passages

1 Autre rédaction des hymnes du *Rig-Veda*.

2 Voir sur ce mot, Berg., *Rel. ved.*, I, 277, n. 1. Il m'est impossible de partager l'opinion de ce savant quand il croit que *arka* n'a le sens de lumière ou de soleil dans aucun passage des hymnes du *Rig-Veda*. Supposer que ce sens est post-védique me paraît une hypothèse inadmissible en présence de *arci* et *arcis*. Quant au rapport entre le sens de briller et celui de parler qu'ont souvent de concert des racines identiques, c'est un point qui nécessite une étude particulière et que je me réserve d'examiner plus tard.

3 Les exemples de racines qui ont perdu une gutturale finale devant *r*, sont très nombreux en sanskrit.

4 Cf. *asu*, *tejas*, *varcas*, etc. Il est probable néanmoins que *râj* dans le sens de régner diffère de *râj*, briller.

où ces mots servent d'épithètes aux dieux et principalement à Agni et à Soma.

Rac. *raj*, *rañj (raj-ati)*, dans le sens de briller, se colorer, être rouge, — d'où *rak-ta*, adj., rouge; subst., sang; *raj-aka* et *rañj-aka*, blanchisseur, teinturier, etc.; *raj-ata*, adj., brillant, blanc, subst., argent; *raj-as*, le ciel, l'atmosphère, l'espace avec les vapeurs qui le remplissent (cf. ἀήρ), les nuages, le brouillard, l'obscurité, la poussière, etc.; *raj-anî*, la nuit, d'après la même évolution du sens que pour le précédent; p.-ê. *raç-mi* (pour **rakš-mi)*, dans le sens de rayon de lumière[1]; *lâkš-â* (rouge), la laque; *lakš-a*, *lakš-ana*, *lakš-man*, *lakš-mî*, *lâñch-ana*, *liṅg-a*, prim. ce qui brille, d'où signe, but, marque; *lakṣmî* est devenu aussi le nom de la déesse de beauté et de la richesse.

Rac. *las (las-ati*, pour **lask-ati)*, briller, resplendir, apparaître.

Correspondants grecs et latins

λεύσσω (pour *λευκσ-ω), dans le sens de briller; λευκ-ός, brillant. lumineux, blanc, etc.; λύχ-ν-ος, lampe, lumière, flambeau; ὥρ-α[2], dans le sens de temps (cf. *tempus)*; saison chaude (cf. *æstas)*, saison en général, année, beauté, etc.; ὠρ-ίων, nom d'une constellation et d'un personnage mythique aimé de l'Aurore; p.-ê., αὐλ-ή, cour, étable, vestibule, maison (cf. sk. *loka* et lat. *ædes)*; ἔ-ρευθ-ος, rougeur (cf. sk. *rudhira)*; ἐ-ρυθ-ρός, rouge; ὄ-ρθ-ρος (pour *ὀ-ρυθ-ρος) le point du jour, l'aurore, le matin; ῥόδ-ον, rose[3] (cf. sk. *rodasî*, *rudra)*.

ἄρκτος (pour *ἀρκσ-ος), dans le sens homérique d'étoile, constellation, ἄρκτον θ'ἥν καὶ ἄμαξαν ἐπίκλησιν καλέουσιν : « Arktos qu'on appelle aussi le Chariot » [*Il.*, σ, 487]; ἄρχ-ειν, dans le sens de briller d'après Hesychius[4]; ἀργ-ός et ἀργ-ής, ἀργ-εννός, ἀργ-ύφος, brillant,

[1] Voy., pour l'opinion contraire, Berg., *Rel. véd.*, II, 141, n. 2. Il se peut très bien pourtant que *raç-mi*, dans le sens de rênes, ainsi que *rajju*, corde, et *raçana* ceinture, dérivent d'une racine différente de celle dont dépend *raçmi*, rayon de lumière.

[2] ὥρα, ὠρίων et αὐλή peuvent se rattacher aussi à la rac. *svar*; v. ci-dessous.

[3] L'éolien βρόδον prouve que la racine, dans tous ces mots et leurs correspondants sanskrits et latins, a perdu une consonne initiale. La même preuve ressort de la comparaison de λευκός et γλαυκός.

[4] Voir Curtius, *Grund.*[5], p. 190.

blanc ; ἄργ-υρος, argent ; ἐν-αργ-ής, clair, visible, apparent, évident ; ἀλφ-ός (avec changement de la gutturale radicale en labiale), blanc ; ἄλφ-ιτον, farine.

λάμπ-ω (même modification de la finale radicale) briller ; λαμπ-ρός, brillant ; λάμπ-η, écume, scorie, saleté, obscurité ; λίπ-ος, graisse, (ce qui brille) ; λιπ-αρός, brillant, luisant, gras (cf. sk. *añc* [1]).

Volc-anus, Vulcain, dieu du feu.

Rog-us, bûcher ; *rosa* (pour **rosc-a*), rose ; *russus* (pour **rusc-us)*, rouge, roux.

Lux, lumière,— d'où parmi les dérivés, *lumen* (pour **luc-men*), lumière ; *luna* (pour **luc-na*), la lune ; p.-ê. *luridus* (pour **luc-ridus)*, pâle, blême, sombre, etc. ; *luc-erna*, lampe ; *luc-idus*, brillant ; *luc-ulentus*, brillant, clair, beau, heureux, etc. ; *lustro*, avec dentalisme de la gutturale, purifier ; *lust-rum*, purification ; *il-lust-ris*, brillant, illustre ; *rut-ilus*, rouge, roux ; *lut-um*, couleur jaune safran ; *lut-eum*, jaune ; *ruf-us* et *rub-er* (avec labialisme, comme dans *albus*), rouge, roux ; *lant-erna*, *lat-erna* (cf. *lucerna)*, lumière, lanterne.

Arg-entum, argent, *alb-us* (et tous les dérivés), brillant, éclatant, blanc.

Liqu-ere, apparaître, être clair ; *liqu-idus* [2], brillant, clair, limpide, liquide (cf. les épithètes du soma dans le *Rig-Veda* [Berg., *Rel. ved.*, I. 154]) ; *limph-a*, l'eau considérée comme transparente ; *limp-idus*, brillant, transparent, clair, pur, etc. (cf. λάμπω, etc.) ; *lep-idus*, brillant, beau, agréable, etc. ; *lep-or*, beauté, grâce, etc.

b. — Sens de voir, connaître, etc.

Ulûk-a, chouette.

Rac. *lok (lok-ayati)*, voir, regarder, considérer, reconnaître, etc.

Rac. *loc (loc-ate)* avec différents préfixes, considérer, examiner, se représenter, s'imaginer,— d'où *loc-ana*, adj., qui éclaire ; subst., œil.

Varp-as (avec labialisme de la gutturale ; cf. *varc-as)*, aspect,

[1] Cf. aussi ἀλείφω, oindre, et sk. *lip*, même sens, dont l'acception primitive est probablement briller, faire briller.

[2] Probablement aussi *livor* = **liq-vor*, fait d'être brun, noir.

forme, déguisement, tromperie, *rûp-a*[1], aspect, forme, couleur, phénomène, image, représentation, beauté, signe, caractère, symbole, etc:

Rac. *rakš (rakš-ati)*, observer, surveiller, garder, protéger.

Rac. *lakš (lašk-ate, lakš-aya-ti)*, voir, remarquer, percevoir, apercevoir, observer, regarder, distinguer, etc.

Arth-a, but, objet, chose en général, affaire, avantage, bien, richesse; idée qui s'attache à un mot, sens, signification.

Correspondants grecs et latins

λεύσσω, dans le sens de voir, regarder.

μορφ-ή, aspect, forme, figure, apparence, image, beauté, etc.; pour l'initiale, μορφή : *varpas* ou *varphas* : : μύρμηξ, fourmi : *valmîka;* fourmilière ; μορφ-νός, sombre, obscur (cf. *rajas).*

ὁρ-άω (pour ὁρρ-, ὁρσ-, ὁρσκ- cf. la glose d'Hesych., ὁρκη· ὄψις), voir; ὄρ-ομαι, veiller, surveiller, garder; ὤρ-α, attention, considération; ἀργ-ός, nom d'un personnage mythologique aux cent yeux, litt. le voyant, le clairvoyant.

Vul-tus, aspect, mine, visage, figure (pour la forme, cf. le gr. ὁράω, et, pour le sens, ὤψ, *os*, etc.).

Lusc us, prim. « qui voit, qui a de gros yeux, borgne, louche »; *lust-ro* dans le sens de visiter, examiner.

Forma, tous les sens de *varpas* et de μοφρή ; pour l'initiale, *forma: varpas* et μορφή : : *formica* : *valmîka* et μύρμηξ. Pour le *m* de *forma*, cf. μορμώ, masque, spectre, épouvantail, qu'on ne saurait séparer de μορφώ = μορφή ; *formido*, épouvantail, peur, etc., aussi bien que μόρμος, même sens, appartiennent aussi à cette famille.

Arg-utus, habile, subtil, disert (prim. éclairé, sage); *arg-uo*, fournir comme raison, raisonner, affirmer, etc.; *arg-umentum*, signe, preuve, raison, argument.

Ars, art-is (cf. pour la forme, le sk. *artha)*, intelligence, habileté, adresse, art, etc.

[1] *Ravi*, soleil; *lavaṇa*, sel; *lâvaṇya*, beauté, sont peut être à rapprocher étymologiquement de *varpas* et de *rûpa*.

Reor (probablement même racine que dans *ars)*, croire, penser, trouver bon, — d'où *ra-tus*, trouvé bon, déterminé, fixé; *ra-tio*, opinion, idée, sentiment, raison, compte, etc.

d. — Sens de sembler bon, convenir, trouver bon, aimer, etc.

Rac. *ruc*, dans le sens secondaire de paraître bon, plaire ; avec le préfixe *abhi*, trouver plaisir à, trouver bon ; *ruc-i*, dans le sens de plaisir, désir ; *râg-a*, désir, plaisir, passion.

Rac. *las*, dans le sens de s'amuser, prendre plaisir.

Rac. *las (las-ati)*, d'où *lâ-las-a*, adj., désireux ; subst., désir ; *abhi-lâś-a*, désir, plaisir, etc. ; probablement rac. *ras (ras-ati)*, goûter ; *ras-a* et *ras-â*, la mer céleste, l'humidité, la sève, le suc, élixir, breuvage, goût dans toutes les acceptions ; *ṛcchâ*, dans l'expression adverbiale *yadṛcchâ*, spontanément, à sa guise ; p.-ê. *ratna*, bien, richesse, joyaux, etc. ; *arth-a*, dans le sens de désir, bien marqué dans les dérivés : *arthin*, désireux, *arthay*, désirer, etc. ; *ar-am*, adv. védique, convenablement, d'une manière satisfaisante, bien ; *ar-i*, désireux ; *ar-ya*, aimé, dévoué, fidèle ; *ṛ-ta*, qui convient, qui est bon, juste, vrai, régulier, fixé, déterminé [1].

Correspondants grecs et latins

ὀργή (qu'on ne peut pas séparer du sk. *râga*), désir, passion ; ἀρέσκ-ω, plaire, être agréable, rendre favorable, etc. ; ἐράω (pour *ἐρασκ-ω ?), aimer ; ἀρ-είων et ἄρ-ιστος, comparatif et superlatif d'un positif perdu signifiant bon, convenable, etc. ; ἀρ-ετή, ce qui est bien, bon, convenable, vertu, courage, etc.

Luc-rum, bien, richesse, avantage (ce qui plaît, ce qui convient, ce qui est bon ; cf. sk. *ruci*, *rucira)* ; p.-ê., *lud-us*, amusement, jeu, plaisir (cf. pour le sens *jocus)* ; *lasc-ivus*, folâtre (cf. sk. *las* dans le sens de s'amuser).

[1] V. *contra*, Berg., *Rel. véd.*, III, 211-212 Je persiste néanmoins à croire avec les auteurs du *Dict. de St-P.* que *ṛ-ta* ne peut être séparé du lat. *ratus*, étant donnée surtout la quantité (brève) de la voyelle qui suit la liquide.

4. Série sanskrite, *sur le type de kamç, kakš (ou cakš), kaç, kas, kam, kan (ou avec le vocalisme en u).*

a. — Sens de briller, brûler

Rac. *çuc (çoc-ati)*, briller, éclairer, brûler, être brûlé, éprouver de la douleur, gémir, etc. d'où *çok-a*, flamme, souffrance physique et morale; *çoc-is*, flamme feu, beauté; *çuc*, adj., brillant, brûlant, subst., flamme, chagrin cuisant, peine, douleur, etc.; *çuk-ra* et *çuk-la*, brillant, clair, pur, blanc; *çuc-i*, brillant, clair, blanc, pur au physique et au moral, comme subst., feu, été, etc.; *çuš (çuš-ya-ti)*, brûler, sécher, déssécher, — d'où *çušk-a*, sec; *çuš-man* et *çuš-ma*, dans le sens de « ardeur, énergie, vigueur, force » (cf. *tejas, varcas*, etc.); *çuš-min*, enflammé, ardent, fort, fort, etc,; *çuš-ṇa* (celui qui brûle), nom d'un démon; *cokš-a*, pur.

Rac. *çundh, çudh (çundh-ati)*[1], blanchir, purifier, se purifier, — d'où, *çunṭh-a*, blanc; *çud-dhi*, pureté, clarté; *çundh-yu*, ornement, etc.; et, avec perte de la finale radicale déterminée par le maintien de l'état vocalique fort, *çoṇa* (pour **çonkh-a* ou *çondh-a?*), rouge, et *çoṇ-ita*, sang.

Rac. *çumbh, çubh (çobh-ate)*[2], briller (à l'aide de), ex.: *hiraṇyena maṇinâ çumbhamânâḥ*: « brillants au moyen de l'or et des pierres précieuses » (*Rig-Ved.*, I, 33, 8), — orner, parer, se parer, s'embellir, etc., — d'où *çobh-a*, beauté; *çubh*, même sens; *çubh-a*, adj., beau, agréable, convenable, bon, etc.; subst., bien, bonheur, félicité; *çubh-ra* (cf. *çuk-ra)*, brillant, beau, clair, blanc; p.-ê., *çubh*, course rapide (prim., ardeur).

Kuṅk-uma et *kus-umbha*, safran, *kus-uma*, fleur; p.-ê. *kuç-a* et *kâç-a*, herbe (cf. *andhas)*; *kušṭh-a*, lèpre.

Rac. *kâṃs*, briller, — d'où *kâṃs-ya* et *kaṃs-a*, cuivre jaune; *kâñc-ana*, or; *kân-ti*, éclat, beauté; *kan-aka*, or; *kam-ala*, lotus; p.-ê., *kaṇ-va*, personnage mythique[3].

Rac. *kâç (kâç-ate)*, briller, luire, apparaître, éclairer, — d'où,

[1] Cf. *rudhira* pour le changement de la gutturale en dentale.
[2] Cf. pour le changement de la gutt. en labiale, *varpas*, *rûpa*, lat. *ruber*, etc.
[3] Voir Berg. *Rel. véd.*, II, 462-465.

â-kâç-a, lumière, ciel, atmosphère, éther, place, espace (cf. *loka); kâś-ṭhâ*, les espaces célestes, carrière pour la course, but (cf. *adhvan); kâc-a*, verre; *kaś-âya*, dans le sens de rouge; p.-ê., *vi-kâs-a*, le fait de fleurir.

Cakś (caś ṭe), dans le sens de briller, apparaître; *çakś-us* et *cakś-as*, dans le sens de lumière.

Rac. *çcand* et *cand*, briller, — d'où *cand-ra*, adj., brillant; subst., la lune; *canḍ-a*, ardent, vif; *sundara*, pour **skund-ara*, brillant, beau, etc.; p.-ê., *cih-n-a*, signe, marque.

Rac. *dhukś (dhukś-ate)*, avec le préf. *sam*, allumer, enflammer; *dhûs-ara*, gris (brillant).

Rac. *dah*[1] *(dah-ati)*, brûler; *dakś-i* ou *dhakś-i*, qui brûle ou qui brille. A la famille des racines *dhukś* et *dah* = **dakś* se rattachent certainement: *dakś-a*, nom d'un Aditya[2] (le brillant) et comme adj., ardent, énergique, actif, fort, habile, intelligent (cf. *asu, indriya, varcas*, etc.); *daṃs-ana, daṃs-as*, activité, habileté merveilleuse; *daṃ-sa, das-ma, das-ra*, merveilleusement actif ou habile; probablement aussi, *das-yu* et *dâs-a*[3], démons.

Tvakś-as, ardeur, énergie, activité, force; *tvac*, peau (ce qui apparaît, ce qui brille; cf. *varṇa* et χρώς); *tvaś-ṭar*, l'actif, l'industrieux, nom d'un personnage mythique célèbre dans le *Rig-Veda* et en rapport constant avec les phénomènes lumineux[4].

Rac. *tviś (tveś-ate)*, briller, luire, être ardent au moral, s'agiter vivement, — d'où, *tveś-a*, luisant, étincelant, ardent, actif, agité, redoutable; *tviś* et *tviś-i*[5], éclat, lumière, splendeur, beauté, ardeur, énergie, force, passion, colère, etc.; *tiśya* (pour **tviś-ya)*, nom d'un archer célèbre dans le *Rig-Veda*[6] (le soleil dont les rayons

1 Aussi *daṃh*, d'après les lexicographes hindous. L'analogie de *tij* et de *tap*, briller, brûler et, par extension, piquer, faire souffrir, etc., prête fortement à croire que *daṃç* dans le sens de mordre (cf. δάκνω) n'est qu'une variante au double point de vue de la forme et du sens de *daṃh*, *dah*.

2 Sur *Dakśa*, voir Berg., *Rel. véd.*, III, 93, 99.

3 Voir sur ces mots, Berg., *Rel. véd.*, II, 209, 212-213.

4 Voir sur *Tvaśṭar*, Berg., *Rel. véd.*, III, 38-64 et *passim*.

5 A cette famille se rattachent probablement aussi, par suite de la chute de la gutturale finale ou de son changement en labiale, la rac. *tu*, être fort, et ses dérivés; voir ci-après.

6 Berg., *Rel. véd.*, III, 31.

sont brûlants), et plus tard d'une constellation; *tîkš-ṇa* (pour **tvîkš-ṇa)*, perçant, piquant (prim. brûlant, cuisant); *dhiš-ṇya*, foyer, autel, nom d'une constellation, météore; *diç* (pour **dikš)*, le le ciel, les espaces célestes, l'horizon, les points cardinaux; *deç-a*, espace, place, lieu, contrée (cf. *loka)*.

Rac. *tij (tej-ati)*, piquer, être perçant; prim. brûler, être cuisant, comme l'indiquent la parenté de cette rac. avec *tviš* et les dérivés; *tej-as*, lumière, éclat, feu, fait de luire, briller, brûler, piquer, couper; beauté, énergie, vigueur, force vitale (cf. *asu*, *indriya*, *varcas*, etc.), puissance, influence, grandeur, dignité (cf. *indra)*; *tej-asvant* et *tej-asvin*, brillant, vigoureux, énergique, beau, puissant, etc.; *tik-ta*, amer; prim. brûlant, piquant; *tig-ma*, brillant, brûlant, chaud, ardent, cuisant, piquant, *tîv-ra* (prob. pour **tîgv-ra)*, mêmes acceptions.

Dhûm-ra, gris (cf. *tâmra)*; *dhûp-a*, bûcher, fumée qui s'en élève; *dhûm-a*, fumée.

Rac. *tap (tap-ati)*, briller, échauffer, brûler, causer de la douleur ou en éprouver (cf. *çuc* et *tij)*, se macérer, — d'où, *tap-u*, *tap-uši*, *tap-us*, brillant, resplendissant, chaud; *tap-us* et *tap-as*, éclat, chaleur, douleur, macération; *vi-šṭap* et *vi-šṭap-a*, le ciel, le haut du ciel, la voûte céleste.

Tâm-ra, adj., rouge, subs., cuivre; *tam-as*, obscurité (cf. *rajas)*; *tam-isra* et *tim-ira*, adj., obscur; subst., obscurité, cécité.

Rac. *puš (puš-ya-ti)*, prim. briller, comme l'indique plusieurs dérivés, d'où « être ardent, fort, vigoureux, en bon état, prospère » et, au sens subjectif, « grandir, grossir, croître, etc. »; *pûš-an* (le brillant), nom d'un personnage mythique du *Rig-Veda* sur les caractères solaires duquel voy. Berg., *Rel. véd.*, II, 420-430[1]; *pušk-ara*, le lotus bleu; *pušk-ala*, brillant, pompeux, magnifique, riche, nombreux; *puš-pa*, fleur; *puš-ya*, fleur, nom d'une mansion lunaire, écume (cf. ἀφρός); p.-ê., *pust-a* et *pust-aka*, manuscrit, livre (ce qui est peint, orné).

Rac. *pac (pac-ati)*, prim. brûler, chauffer, d'où cuire, mûrir,

[1] L'aiguillon *(ašṭrâ)* dont il est armé n'est qu'une forme, sans doute, des flèches brûlantes du soleil. Dans ses relations avec le bétail, l'influence des sens secondaires de la rac. *puš* (engraisser), se laisse entrevoir.

faire cuire, etc. (cf. *paç*, voir); *pâj-as*, lumière, éclat, apparence, ardeur, force, vigueur, vivacité (cf. *asu*, *indriya*, *tejas*, *varcas*, etc.); *paj-ra*, fort, vigoureux, solide; *paj-riya*, prob. brillant[1].

Rac. *piṃç*, *piç* (cf. *diç)*, dans le sens d'orner, — d'où, *piṅg-a*, *piṅg-ala*, *piñj-ara*, *piç-aṅga*, jaune, rouge, rougeâtre.

Puṇḍ-arîka, fleur de lotus, surtout du lotus blanc; *puṇḍ-a*, *puṇḍ-ara*, signe, marque indiquant la caste à laquelle on appartient; *puṇ-ya*, beau, pur au physique et au moral, bon, honnête, saint, etc.; *pâṇḍ-ara*, *pâṇḍ-u*, *pâṇḍ-ura*, blanc; *pad-ma*, lotus; p.-ê., *path*, *panth-*, chemin, route, voie (cf. *adhvan* et *kaṣṭhâ)*.

Rac. *bhûṣ*, dans ses emplois védiques, « briller », mais surtout « être ardent, actif, s'occuper vivement de »; plus tard (uniquement sous la forme causale), « parer, orner, embellir », — d'où, *bhûṣ-aṇa* et *bhûṣ-â*, ornement, parure.

Bhag-a (brillant), nom d'un Aditya[2]; nom comm. dans le sens de beauté.

Rac. *bhâs (bhâs-ati)*, briller, luire, éclairer, apparaître, — d'où, *bhâs* et *bhâs-a*, lumière, éclat; *bhâs-ura*, *bhâs-kara*, *bhâs-vara*, etc., brillant; *bhas-man*, cendre (brûlante), puis simpl. cendre (cf. lat. *ciner)*; le même mot qui s'emploie comme participe ou adj. dans le sens de dévorant, prim. brûlant, ardent (cf. rac. *çuc)*; *bhân-u*, lumière, éclat, le soleil; *bhâm-a*, mêmes acceptions et de plus « ardeur, passion, colère ».

Rac. *bhâ (bhâ-ti)*, briller, luire, apparaître; *bim-ba*, disque du soleil, image, reflet.

Bhad-ra, brillant, beau, agréable, favorable, bon dans tous les sens.

Mec-aka, bleu, sombre, noir.

Mâs et *mâs-a*, lune et mois.

Mañj-u, beau, aimable, agréable; *mañj-ari*, bouquet de fleurs.

Mah-as a les sens de *tejas* d'après les commentateurs hindous des textes védiques : lumière, éclat, ardeur, vigueur, force, puissance, majesté, abondance, etc.[3]; *mahi*, le ciel et la terre, dans

[1] Voir Berg., *Rel. véd.*, II, 479.
[2] Voir sur *Bhaga*, Berg., *Rel. véd.*, III, 39-40.
[3] Le sens d'éclat paraît certain au moins dans les composés : *citramahas* (véd.,

plusieurs passages du *Rig-Veda*; (cf. *rodasî)*. A la rac. *mah*, dans le sens de « être ardent, fort, grand, etc », se rattachent une foule de dérivés dont j'indiquerai les principaux : verbe *mah-(ati)*, être ardent, vif, actif, joyeux, se réjouir, être en fête, etc. ; *mamh-anâ*, adv., ardemment, promptement, vite ; p.-ê., *makš-ika*, mouche (la rapide) ; *mankš-u* et *makš-u*, vite, rapide ; *makh-a*, adj., ardent, joyeux, subst., fète ; *mah*, *mah-a* et *mah--ant*, puissant, grand, abondant ; *maha*, fète ; *mah-an*, grandeur, puissance ; *mah--as*, adv., rapidement, vite, volontiers, joyeusement ; *mah-as*, subst., joie, plaisir, fête, etc.

Rac. *maṇḍ (maṇḍ-ate)*, orner ; p.-ê., *maṇḍ-ala*, le disque du soleil, disque ou anneau en général, province ; *mand-ara*, montagne mythique où séjournent les dieux ; *mand-âra*, corail ; *maṇ-i*, perle, joyau, pierre précieuse ; *men-i*, la foudre, trait, projectile.

Rac. *mud (mod-ate)*, se réjouir (cf. rac. *mah*, dans le même sens), — d'où, *mud* et *mud-â*, joie.

Rac. *mand*, *mad (mad-ati)*, être ardent, actif, vif, alerte, gai, se réjouir, trouver plaisir à, s'enivrer ; *mad-a*, ardeur, vivacité, excitation physique ou morale, ivresse, passion, orgueil, etc., breuvage enivrant ; *meḍ-i*, le fait d'étinceler, de trépider, etc. ; *mit-tra*, pour **mid-tra*, celui qui brille, qui réjouit, l'ami ; nom d'un Aditya (cf. zend *mithra*[1]).

Correspondants grecs et latins

κασσ-ίτερος, étain ; κάστωρ (le brillant), nom d'un des Dioscures ; κε-κασ-μένος, orné ; κασταλία, nom d'une fontaine consacrée aux Muses ; καθ-αρός, pur, clair ; κόσ-μος, ornement, parure, le monde (cf. pour ce dernier sens, sk. *loka*, lat. *mundus*, etc.).

ξανθ-ός, brillant, blond, jaune ; σάνδυξ, (pour *σκανδ--υξ), vermillon ;

épithète d'Agni), « dont l'éclat est vif » ; *píyūšámahas*, « qui a l'éclat du lait » ; *mitramahas* (véd., épithète d'Agni), « dont l'éclat est bienfaisant » ; *sumahas* (véd., épithète d'Agni), « qui a un bel éclat ».

1 Voir, sur Mitra (ou Mittra), Berg., *Rel. véd.*, III, 110-122, et sur Mithra, J. Darmst., *Orm. et Ahr.*, *passim*. — A cette série peuvent se rattacher les racines *vas*, *us*, que j'ai réunies à la première, mais qui sont comme les traits d'union entre l'une et l'autre

σπινθ-ήρ (pour *σκινθηρ), étincelle; p.-ê., σποδός (pour *σκοδ-ος), cendre.

γάν-ος, éclat, blancheur, joie ; γαν-άω (et les autres dérivés, briller, prospérer, fleurir, embellir, orner ; δεύκ-ης (dans Πολυδεύκης, Pollux), fait de briller (cf. sk. *dhukš).*

τύφ-ω, allumer, s'allumer, fumer ; τῦφ-ος, fumée, ardeur, passion, orgueil (cf. θυμός) ; τυφ-ών, foudre, orage, nom d'un géant ; τυφ-λός, obscur, aveugle (cf. sk. *andhas*, *tamas*, etc.) ; τέφ-ρα, cendre ; p.-ê., τύπος, empreinte (obtenue au moyen d'un fer chaud ; cf. στίζω) ; τόπος, prim. espace, d'où place, etc. (cf. *loka).*

στίζω (rac. στιγ ; cf. sk. *tij)*, brûler, marquer avec un fer chaud, piquer ; τέκ-μαρ, signe, marque, limite, etc. ; p.-ê., δίσκ-ος, disque du soleil, disque en général (cf. sk. *maṇḍala)* ; σαφ-ής, clair au physique et au moral (pour *σκαφης ; cf. σκέπτομαι).

πέπτ-ω, τέσσ-ω, cuire, faire cuire, mûrir ; ποικ-ίλος, bigarré, orné (cf. sk. *pin̈gala)* ; πικ-ρός, amer, qui pique (prim. brûlant).

μήν et μήν-η, la lune, le mois ; μήν υω, faire voir, indiquer (rapprocher aussi μέθη, ivresse, du sk. *mada ;* et μάκ-αρ, heureux, μάχ-η, combat, μακ-ρός, μέγ-ας, grand, etc., de la rac. sanskrite *mah*, dans ses différentes formes et ses différentes acceptions).

φαύσκ-ω, πι-φαύσκ-ω, briller, éclairer, faire voir ; φαῦσ-ις, lumière, éclat ; φαικ-ός, brillant ; φώγ-ω, brûler, griller, rôtir ; φέγγ-ω, briller, luire, éclairer ; φέγγ-ος, éclat, lumière ; φαέθ-ων, brillant ; φαιδ-ρός, brillant, pur, serein, gai, joyeux, alerte (cf. particulièrement sk. *bhadra) ;* φοῖν-ιξ, φοίν-ιος, φοιν-ός, rouge, pourpre ; φαείν-ω et φαίν-ω, briller, luire, apparaître, éclairer, faire voir, etc. ; φαν-ός, φαν-ερός, brillant, clair, évident, illustre, etc. ; φοῖβ-ος, brillant, clair, pur ; φῶς et φάος, lumière, feu, astre, etc.

Sicc-us (pour **siscus)*, sec (cf. sk. *çuška).*

Cas-tus, pur (prim. au sens physique) ; *cand-eo*, briller, étinceler, d'ou *ac-cend-o*, *in-cend-o*, *suc-cend-o*, brûler, allumer, embraser ; *cand-idus*, blanc ; *cand-or*, blancheur ; *cand-ela*, cierge, lumière ; *can-us*, blanc ; *scint-illa*, étincelle : *cin-is*, cendre.

Peut-être, *gemma* (pour **gen-ma*), pierre précieuse, bouton d'arbre (cf. gr. γάνος).

Dec-us, *dec-or*, splendeur, beauté, ornement ; *dec-orus*, brillant, beau, orné.

Tep-or, chaleur, chaleur douce, tiédeur, froideur; *tep-idus*, adj., sens correspondants; *temp-us* et *temp-estas*, temps dans toutes les acceptations (cf. ὥρα); *temp-lum*, lieu découvert, espace libre, temple (cf. sk. *âçâ*, *diç*, *loka*, gr. τόπος, etc).

Stimulo (pour **stig-mulo*, cf. sk. *tij*, gr. στίζω, *stinguo* dans *exstinguo*, *distinguo)*, piquer, aiguillonner, primitivement brûler. *Coqu-o* (cf. sk. *pac*, gr. πέσσω), faire cuire, faire mûrir, — d'où, *coc-us*, cuisinier.

Spat-ium, espace, étendue dans le sens de la longueur, de la largeur, du temps (cf. sk. *loka*, lat. *tempus*, etc.); *pand-o*, faire voir, ouvrir, étendre; *pat-eo*, *pat-esco*, être clair, visible, dévoilé, ouvert, étendu, etc.

Ping-o. colorer, peindre, orner, d'où *pig-mentum*, matière colorante, fard, etc.; *pic-tura*, peinture, etc.

Mens-is, mois (prim. lune); *mac-ula*, tache (prim. marque, chose visible); *mic-o*, briller, scintiller, s'agiter (pour cette dernière acception, cf. sk. *tviš); mund-us*, adj., prim, brillant, d'où net, pur, propre, etc.; *mund-us*, subst., le ciel, la voûte céleste, l'atmosphère, le monde, l'univers, ce monde, etc. (cf., pour l'évolution du sens, sk. *loka*, gr. κόσμος, etc.); *mend-a*, tache (cf. *macula); man-e*, le matin, au matin; *man-i-* (dans *manifestus)*, apparent; visible; *mat-utinus*, matinal; *mat-urus*, mûr (cf. *coquo);* peut-être, *min-ium*, vermillon.

Hon-os, beauté, ornement, parure, honneur.

Fusc-us, brun, sombre; *fuc-us*, pourpre, fard; *foc-us*, feu, flamme, foyer, autel, bûcher, — d'où, *foc-illo*, réchauffer; peut-être *fæx*, souillure, lie, résidu (cf. *macula*, *menda); fax*, flambeau, torche, tison, météore; *fac-etus*, beau, élégant, spirituel, enjoué, facétieux (cf. *festus); faustus*, heureux, favorable; *festus*, joyeux, gai, de fête, solennel (cf. les dérivés de la rac. sk. *mah* dans des sens analogues); peut-être *fan-um*, temple (cf. *templum)*; *februo*, purifier (prim. faire briller); *feb-ris*, fièvre, ce qui brûle, échauffe; (cf. sk. *jvâra*, gr. πυρετός); *fav-illa*, feu, braise, étincelle.

b. — Sens de voir, connaître

Kuç-ala, adj., habile, expérimenté; subst., bien-être, bon état.

Rac. *cakš*, dans le sens de voir; *cakš-as* et *cakš-us*, dans le sens de œil, vue, regard.

Rac. *chand*, *chad* *(chand-ati*, *chad ayati)*, dans le sens de sembler, penser, prendre pour, — d'où *chand-a*, dans le sens d'apparition, forme.

Rac. *jña* *(jân, jân-âti)*, connaître, savoir (le gr. γίνος et les dérivés sont des indices de l'ancienne acception de briller), — d'où de nombreux dérivés, comme *jñâna*, connaissance, etc., *nâ-man* (pour **gnâ-man)*, signe, marque, aspect, phénomène, manifestation, forme, façon d'être, mode, nom, désignation.

Yaç-as (pour **jâç-as)*, adj., brillant, beau; subst., beauté, éclat, honneur.

Rac. *yaj*, *yaj-ati*, sacrifier (prim. brûler).

Dakš-a dans le sens d'intelligence, force intellectuelle (cf. *indriya)*.

Rac. *diç (diç-ati)*, faire voir, montrer, enseigner.

Rac. *spaç*, voir, — d'où, le part. *spaš-ṭa*, visible, apparent; *spaç*, et *spaç-a*, observateur, espion; rac. *paç (paç-yati)*, voir, percevoir, examiner, tenir pour, reconnaître comme, etc. (L'idée prim. de briller, brûler, s'est conservée dans le part. passif *spašṭa* et le doublet *pac*, cuire, faire cuire).

Paṇḍ-ita, sage, savant.

Rac. *miš*, voir, ouvrir les yeux; d'où *miš-a*, apparition, apparence, surtout fausse apparence, déguisement, tromperie[1]; peut-être, *mud-râ*, forme, figure, empreinte, sceau; *medh-â* et *medh-as*, force, vigueur, énergie (cf. *tejas)*, intelligence, connaissance, sagesse; *medh-ira*, sage; *medh-ya*, fort, vigoureux[2]; *mun-i*, subst., vigueur; adj., voyant, ascète.

Rac. *man*, dans le sens de paraître, apparaître, sembler, penser, croire, s'imaginer, tenir pour, penser à, se rappeler, etc., d'où *man-as*, *man-išâ*, *man-man*, *ma-ti* (pour **man-ti)*, idée,

[1] De la même famille dépendent peut-être *mih* et *megha* dans le sens de nuage (cf. *rajas*, ἀήρ, etc.); les acceptions de pleuvoir, uriner, etc., seraient secondaires eu égard à celles-ci.

[2] A cette famille se rattache vraisemblablement le zend *mazdao*, malgré l'opinion contraire de M. J. Darmesteter, *Orm. et Ahr.*, p. 29.

pensée, imagination, souvenir, etc. ; *mant-ra* ou *man-tra*, idée[1], opinion, résolution, conseil, etc.

Rac. *mâ*, *mâ-ti*, dans le sens d'apprécier, mesurer, former, construire (cf. *facere)*; — d'où, *mâ-tra*, mesure, dimension, *mâ-yâ*[2], puissance, énergie, pouvoir (cf. *indriya*, *tejas)*, aspect, apparence, surtout fausse apparence (cf. *miša)*.

Correspondants grecs et latins

γι-γνώ-σκω, connaître, comprendre, etc., — d'où, parmi les dérivés, γνώ-μη, opinion, résolution, idée ; γνῶ-σις, connaissance ; ὄνομα (pour *ὀ-γνο-μα), désignation, nom ; νοέω (pour *γνοεω), penser, comprendre, connaître (d'où νοῦς, esprit, âme, intelligence, raison); νέμ-ω (pour *γνέ-μω), dans le sens de « estimer, regarder comme, attacher ses soins à, surveiller, administrer » (cf. γνώ-μων dans le sens d'inspecteur, surveillant) ; νόμ-ος (pour *γνο-μος), manière d'être, modèle, mode, façon, loi (cf. sk. *nâman*, γνώμων dans le sens de règle, lat. *modus)*.

δοκ-έω, sembler, paraître, croire, penser, trouver bon ; δόξ-α (au sens subjectif), opinion, croyance, etc. ; (au sens objectif) estime, honneur ; δόγ-μα, δόκ-η, opinion, etc. ; δι-δάσκ-ω, montrer, faire voir, enseigner ; δείκ-ν-υμι, rendre apparent, montrer, prouver, exposer, enseigner ; δίκ-η ce qui convient, ce qui semble bon, convenance, usage, justice, lot, sort (cf. αἶσα) ; δεῖ (δέω, *δεσω, *δεσσω, *δεσκω), il convient, il faut.

σκέπτ-ομαι (cf. sk. *spaç)*, voir, regarder, observer, examiner, méditer, — d'où, σκοπ-ός, adj., observateur, espion, subst., but, objet, intention ; σκώψ hibou ; σοφός (pour *σκοφ-ος ; cf. σαφής pour *σκαφης), sage.

φώς, dans le sens homérique d'homme, par l'intermédiaire de l'idée d'image ou de figure ; φάσ-ις, idée, opinion, sentence, propo-

[1] *Mânuša*, *manus*, *manu*, dans le sens d'homme et d'humanité, se relient peut-être à cette famille par l'intermédiaire des idées disparues, d'image, figure, etc. Cf. l'emploi homérique de φώς et χρώς ; cf. aussi ἀνήρ (thème ἀνδ- auprès de la rac. αθ, αδ, ανδ). L'intermédiaire peut avoir été aussi l'idée d'activité, surtout pour ce dernier exemple. Sur l'emploi des mots *manus*, *manu*, etc., dans le *Rig-Veda*, voir Berg., *Rel. véd.*, I, 65-70.

[2] Voir, sur ce mot, Berg., *Rel. véd.*, III, 80-83.

sition, expression, parole ; fait de montrer, de faire voir ; φαντ-άζω, paraître, faire voir, faire apparaître, se montrer sous l'apparence de, se représenter, s'imaginer ; φαντ-ασία et φάντ-ασμα, apparition, apparence, image, aspect, ressemblance, spectre, etc.

πυνθ-άνομαι, apprendre, s'informer ; πῦστις, information, question ; πείθ-ω, persuader (prim. informer) ; πίστις, croyance, confiance.

μῦθ-ος, idée, opinion.

μανθ-άνω, connaître, comprendre, apprendre, étudier, etc. ; μάντ-ις, prim. qui connaît, d'où sorcier, devin ; μνά-ομαι, dans le sens de se souvenir de, penser à ; μι-μνή-σκω, faire penser à, avertir ; au moyen, penser à, se souvenir de ; μήδ-ομαι, avoir l'idée de, penser à, s'occuper de ; μέδ-ομαι, avoir soin de, etc. ; μεδ-έων, qui a soin de, qui administre, qui règne sur, d'où, μέδ-ων, roi, chef ; μέδ-ιμνος, médimne sorte de mesure (cf. μέτρον, lat. *modium*, auprès de *modus)* ; μῆτις, sagesse, prudence, artifice, fraude (cf. sk. *mâyâ)*, prim. connaissance ; μέτ-ρον, ou μέ-τρον, appréciation, mesure, dimension, règle, limite ; μιμέομαι (pour *μι-μεσ-ομαι), imiter.

Cens-eo, penser, croire, apprécier, tenir compte de, estimer, compter, — d'où, *consŏl*, *consul* (celui qui tient compte de, surveille, examine, administre ; cf. gr. νέμω, μέδω), pour **consor*, **constor*[1].

Nosco (pour **gno-sco)*, connaître, savoir, etc., et, parmi les dérivés : *nomen* (pour **gno-men)*, désignation, ce qui fait connaître, nom ; prob., *numerus* (pour **gnu-merus)*, mesure, règle, compte, nombre (cf. les différentes acceptations de νόμος) ; *nunc-io*, annoncer, faire connaître.

Doc-eo, montrer, enseigner ; *dec-et*, il convient, il semble bon, — d'où, *decens*, convenable ; *dig-n-us*, qui convient, semble bon, digne, juste, honnête ; *disc-o*, apprendre, étudier, connaître ; *dico (dicare* et *dicere)*, faire connaître, publier, indiquer, affirmer, dire.

Tong-eo, savoir.

Spec-ies, vue, aspect, forme, figure, beauté, espèce, sorte, etc., — d'où, *spec-to*, regarder ; *spec-imen*, marque, indice, exemple

1 Cf., Leo Meyer, *Vergl. Gramm.*, II, 70.

image; *spect-aculum*, vue, spectacle; *spec-ulor*, observer, espionner, etc.

Pend-o, penser, examiner, estimer, peser, — d'où, *pond-us*, appréciation, poids; *pens-o*, peser, juger.

Sap-io (pour **scap-io*; cf. σκέπτομαι), goûter, apprécier physiquement, savoir, connaître, être sage, — d'où, *sapiens*, sage.

Fac-ies, aspect, apparence, image, visage, figure, etc.[1]; *fing-o* (cf. *pingo*), imaginer, représenter, figurer, former, produire, etc.; *fig-ura*, aspect, extérieur, figure, forme, manière, espèce, genre; *ef-fig-ies*, image, figure, portrait, apparition, fantôme.

Mons-tro, faire voir, montrer, démontrer; *mons-trum*, apparence, apparition, apparition extraordinaire, prodige, etc. (cf. φάντασμα); *mon-eo*, faire penser à, faire souvenir de; *mens*, pensée, esprit, raison, âme, etc.; *mens-ura*, appréciation, mesure; *ment-um*, imagination, invention; *ment-io*, fait d'attirer la pensée sur, mention; *ment-ior*, imaginer, imiter, imiter faussement, mentir, — d'où, *mend-ax*, imitateur, faussaire, menteur; *imitor* (pour **mi-mit-or)*, imiter, simuler, feindre; *min-i-scor*, se souvenir; *mod-us*, appréciation, mesure, manière, façon, règle; *med-i-tor*, penser à, méditer, réfléchir, étudier; *med-eor*, s'occuper de, penser à, soigner, remédier, guérir; peut-être *mas*, *masc-ulus* (pour **mans*, **mansc-ulus)*, mâle, homme, à rapprocher du sk. *manus*, *manuṣya*, *mânuṣa*.

d. — Sens de sembler bon, plaire, aimer, etc.

Rac. *kâṅkṣ (kâṅkṣ-ati)*, désirer, aspirer à, attendre.

Rac. *kam*, aimer, désirer; rac. *kan (kan-ati)*, trouver plaisir à, être content de, se réjouir; aimer, désirer.

Rac. *chad*, *chand*, dans le sens de paraître bon, plaire, — d'où, *chand-a* et *chand-as*, dans le sens de plaisir, désir.

Rac. *can*, se réjouir de, se plaire à, — d'où, *can-as*, ce qui plaît, réjouit; *can-iṣṭha*, très favorable, très agréable.

Rac. *juṣ (juṣ-ate)*, être satisfait, favorisé, trouver plaisir à,

[1] *Facio* est prob. dans le même rapport significatif avec *facies* que *formo* avec *forma* et *effingo* avec *effigies*.

jouir de, aimer, — d'où, *još-a* et *juš-ṭi*, plaisir, amour, faveur, fait de contenter, etc.

Rac. *tuš (tuš-ya-ti)*, d'où, *toš-a* et *tuš-ṭi*, mêmes acceptions que les formes précédentes dont celles-ci paraissent être des doublets; *dviš (dveš-ṭi)*, être passionné, irrité, haïr (cf. *tviš)*.

Rac. *pan*, se réjouir de, être émerveillé par, célébrer.

Rac. *bhuj (bhu-na-k-ti)*, *bhakš (bhakš-aya-ti)*, *bhaj (bhaj-ati)*, dans le sens de prendre plaisir à, jouir de, goûter, etc., d'où *bhog-a* et *bhuj*, jouissance, avantage, bien, possession, usage; *bhoj-a*, qui favorise, qui donne, libéral (cf. l'emploi des rac. *mah* et *bhaj* dans le même sens); *bhakš-a*, jouissance, ce qui cause du plaisir, le boire et le manger (cf. *rasa)*; *bhâg-a*, bonne fortune (ce qui échoit, ce qui cause du plaisir); *bhaj-a*, adj., seigneur, celui qui favorise et protège; subst., plaisir, joie, amour, amabilité, dignité, bonne fortune, faveur, bonheur.

Rac. *mah* (avec tous ses dérivés, voir ci-dessus), contenter, réjouir, être libéral, doter, donner[1].

Rac. *mud.*, *mand*, *mad*, *mid*, dans le sens de réjouir, etc. (voir ci-dessus), d'où *madh-u*, chose agréable, douce, boisson, nourriture, lait, miel.

Rac. *man*, dans le sens de désirer; *mad-as*, dans le sens de désir; *man-â*, zèle; *man-man* et *man-išâ*, dans le sens de désir, prière; *man-yu*, ardeur, zèle, passion, colère, rage; *may-as*, ce qui réjouit, fait plaisir, réconforte.

Probl. rac. *vand (vand-ate)*, prim. trouver bon, — d'où, célébrer, louer; rac. *ven (ven-ati)*, désirer, aimer, atteindre, posséder; *van-us*, désireux, passionné; haineux (cf. *dviš*); rac, *vâ*, désirer, d'où le participe *vâta*, désiré.

Correspondants grecs et latins

γηθ-έω, se réjouir; γῆθ-ος, joie; γεύω (pour *γευσ-ω), trouver bon, savourer, goûter; γεῦσ-ις, fait de trouver bon, de goûter, goût.

νέμ-εσις, passion, jolousie, haine (cf. νέμω).

μαίν-ομαι, désirer, désirer vivement, être fou de; μαν-ία, désir,

[1] D'où l'épithète de *maghavan*, le libéral, donnée à Indra.

passion, folie ; μῆν-ις, passion, colère ; μέν-ος, dans le sens de désir ; μεν-εαίνω, désirer ardemment, éprouver une passion, être en colère ; μνά-ομαι, dans le sens de désirer, rechercher en mariage ; μαί-ομαι désirer, souhaiter ardemment ; μαστ-εύω, désirer, chercher, rechercher ; μέθ-η, ivresse, sens prim. jouissance, plaisir (cf. sk. *mada)* ; μέθ-υ, vin, sens prim., ce qui cause du plaisir, réjouit (cf. sk. *madhu.)*

Amo, peut-être, pour **cam-o*, aimer, — d'où, *amor*, amour, etc.

Gaud-eo, se réjouir, — d'où, *gaud-ium*, joie ; ***gust-o***, savourer, goûter, d'où ***gust-us***, action de goûter.

Joc-us, jeu, plaisir.

Mos, désir, volonté, manière d'être, mœurs.

Ven-or, prim. désirer, d'où, poursuivre, chasser ; *ven-us*, désir, amour, nom de la déesse de l'amour.

5. Série sanskrite, *sur le type de karç, kar (ou avec le vocalisme en u).*

a. — Sens de briller, brûler

Kšâr-a, adj., brûlant, piquant ; subst., nitre, potasse, alcali ; ***kšîr-a***, lait (ce qui est blanc, ce qui brille) ; *krâ*, qui brille, dans ***Dadhikrâ***, nom d'un mythe védique (celui qui a la couleur du lait) ; ***udadhikrâ***, celui qui a la couleur du nuage ; *rudhikrâ*, celui qui a la couleur rouge.

Krš-ṇa, sombre, noir (cf. *tamas, rajas*, etc.) ; ***kâl-a***, adj., bleu, sombre, noir ; peut-être, *kâl-a*, subst., temps (cf. *tempus)* ; ***kar-a***, rayon de lumière ; ***kar-bura***, taché, bigarré ; ***kal-yâṇa***, beau, aimable, bon, etc. ; peut-être, *kal-pa*, dans le sens de période de temps ; ***kal-maša***, tache ; *kal-mâša*, bigarré ; ***kir-aṇa***, rayon lumineux.

Rac. *çrâ, çar (çrâ-ti)*, brûler, cuire ; *çrî*, éclat, beauté, bien-être, bonheur, prospérité, richesse, puissance ; à *çrî* se rattache étymologiquement, à ce qu'il semble, le latin *læ-tus*, pour **clæ-tus*, brillant, joyeux, etc.

Hâr-a, collier de perles ; *hîr-a*, diamant ; *har-as*, feu, éclair,

ardeur; *har-i*, *har-iṇa*, *har-it*, *har-ita*, jaune, vert; *hir-aṇya*, or (cf. *kiraṇa)*.

Gâur-a[1], brillant, blanc, jaune, rouge; *grîš-ma*, l'été, la saison chaude; *gar-uḍa*, nom d'un oiseau mythique; *gar-utmant*, brillant; *ghraṃs* et *ghraṃs-a*, éclat et chaleur du soleil, lumière; *ghar-ma*, éclat et chaleur du soleil ou du feu; *ghṛ-ṇa* et *ghṛ-ṇi*, même sens; *ghṛš-u* et *ghṛš-vi*, ardent, agile; *ghṛ-ta*, beurre fondu, proprement et primitivement, échauffé; *câr-u*, beau, bon, agréable, aimable, aimé, etc.

Jûr-ṇi, éclat, chaleur; rac. *jûrv (jûrv-ati)*, brûler; *jvar-a*, fièvre, douleur morale, prim. brûlure, inflammation.

Rac. *jval (jval-ati)*, briller, brûler, luire.

Rac. *tarš (tṛš-ya-ti)*, avoir soif (prim. être échauffé); — d'où, *tṛš-â* et *tṛš-ṇa*, soif (prim. chaleur, échauffement).

Darç-a, la nouvelle lune; *darç-ata* (rac. *darç)*, brillant, apparent, visible, beau.

Rac. *pluš (ploš-ati)*, brûler.

Rac. *sphûrj (sphûrj-ati)*, dans le sens d'apparaître; *sphûrti*, apparition, manifestation.

Rac. *sphur (sphur-ati)*, *sphul (sphul-ati)*, apparaître, briller, étinceler, s'ouvrir (cf. lat. *pando)*[2]; *sphul-iṅga*, étincelle.

Rac. *sphuṭ*, pour **sphurṭ*, *(sphuṭ-ati)*, apparaître, s'ouvrir, se fendre, — d'où, *sphuṭa*, apparent, ouvert, brillant, évident, manifeste, perceptible.

Rac. *sphar (sphar-ati)*, apparaître, s'ouvrir, se fendre, *sphaṭika*, pour **sphartika*, cristal de roche; *pṛkš-a*, ardent, peut-être brillant; *pṛç-ṇi*, le ciel, le ciel parsemé de nuages (cf. *rajas*, ἀήρ); adj., taché, bigarré; *pṛš-ant* et *pṛš-ata*, taché, bigarré; peut-être, *pṛšṭha*, espace brillant, voûte céleste, surface, dos; *pur-îša*, nuage, pluie, poussière, tache, excréments (cf. *kar-îša)*; *par-uša*, taché, moucheté, bigarré, sali; si l'acception de dur dérive de la même rac., comme c'est probable; le sens primitif étant bril-

[1] Il faut sans doute en rapprocher *ghor-a*, ardent, méchant, terrible, etc. (cf. *caṇḍa*, méchant, auprès de *candra*, brillant).

[2] Le sens de se hâter, trembler, est secondaire et a dû passer par les intermédiaires, être ardent, actif, agité.

lant, brûlant, l'intermédiaire serait sec; *pal-ita*, blanc, gris, cheveux gris; *ba-bhru*, rouge foncé, brun.

Rac. *bhrâj (bhrâj-ate)*, briller, étinceler, — d'où, *bharg-as* (cf. *varcas)*, éclat, lumière; *bhṛg-u* (brillant), nom d'un mythe d'origine essentiellement solaire et ignée dans le *Rig-Veda*[1]; *bhrajj (bhṛjj-ati)*, prim. brûler, échauffer, d'où, frire, rôtir.

Mer-u nom d'une montagne mythique qui était d'or; *marj (mṛj-ati)*, faire briller, purifier, nettoyer; peut-être *mârg-a*, dans le sens de route, chemin (cf. *kâṣṭhâ*, *loka*, etc.); *mal-a*, tache; *mar-akata*, émeraude; *mar-îci*, lumière, rayon de lumière; peut-être, *maṛ-u*, désert (prim. brûlé); *mar-ut*, nom des divinités du vent dans le *Rig-Veda*[2].

Rac. *svar (svar-ati)*, briller; *svarg-a* et *svar*, la lumière du soleil, le ciel, le soleil; *sûr-a* et *sûr-ya*, le soleil; *svar-ṇa*, or; *svar-ṇara*, adj., brillant; subst., lumière, éther; *varc-as* (voir ci-dessus, Série I); *var-ṇa*, couleur, aspect, enveloppe, forme, espèce (cf. *species)*; *var-uṇa* (prim. le brillant, le ciel, puis celui qui enveloppe, couvre, etc.), nom du dieu suprême (l'un des Adityas) dans la mythologie védique[3]; prob. *saraṇyu*, pour **svar-aṇyu*; *saramâ*, pour **svar-amâ*, et *sarasvatî*, pour **svar-asvatî*, nom de mythes védiques surtout solaires et ignés, sur lesquels voy. Berg., *Rel. véd.*, I, 326 et II, 317.

Correspondants grecs et latins

χρυσ-ός, or; χρώζ-ω, colorer, teindre; χρώς, carnation, aspect du visage, surface (cf. *varṇa*); χρώνν-υμι, colorer, teindre; χρῶς, couleur, teinte, peinture; χλωρ-ός, vert; χλό-η, gazon, feuillage, herbe verte; χλιαίνω, échauffer, rendre tiède; κάλλος (pour *καρσ-ος), éclat, beauté; κερ-αυνός, foudre, éclair; κελ-αινός, obscur, noir (cf. sk. *kṛṣ-ṇa*); γλαυκ-ός, brillant, d'où pâle, vert, etc.; γλαύξ, chouette (cf. σκώψ); γλαύσσ-ω, briller, voir, γάλα (thème γαλακτ-) et γλάγ-ος, lait; γαλαξ-ίας, adj., laiteux; subst., voie lactée; γαλ-ερός, brillant,

[1] Voir Berg., *Rel. véd.*, I, 52-57.

[2] Voir, *sur les fonctions météorologiques et solaires des Maruts*, Berg., *Rel. véd.*, II, 373-381.

[3] Sur Varuṇa, voir Berg., *Rel. véd.*, particulièrement vol. III, *passim*.

agréable, riant; γαλήνη, sérénité, gaieté, calme[1]; γλῆ-νος, lumière, étoile, prunelle de l'œil; γλή-νη, œil, prunelle de l'œil.

θάλλω, pour *θαρσω, prim. briller, puis fleurir, verdoyer, être vigoureux, — d'où, θαλ-ερός (cf. γαλερός), fleuri, verdoyant, vigoureux, gai, etc.; θάλ-πω, chauffer, échauffer; θέρ-ω, chauffer, allumer, brûler, sécher; d'où, θέρσ-ος et θέρ-ος, chaleur, été; θερ-μός, chaud, ardent, vif, passionné, etc.

δαιδάλλω, pour *δαι-δαρσ-ω, faire briller, embellir, orner; δέρκ-ομαι, dans le sens de luire, briller; τέρσ-ω (cf. sk. *tarś)*, prim. chauffer, brûler, d'où sécher; τρανής (pour *ταρα-νης), brillant, clair, éclatant, perçant, pénétrant; τέρ-ας, astre, constellation, emblème, prodige, monstre (cf. lat. *monstrum)*; στίλ-βω, briller, luire, étinceler.

πυρσ-ός, flambeau, torche, πυῤῥός (pour *πυρσ-ος), brillant, — d'où roux, rouge; πῦρ, feu; πυρ-ετός, chaleur, fièvre; πολ-ίος, blanc, gris, blanchâtre (cf. sk. *palita)*; ψόλος (pour *σπολ-ος), fumée, saleté, suie.

φρύγ-ω, brûler, faire griller, sécher; φύλλον, pour *φυρσ-ον, feuille, bourgeon (cf. θαλλός); φλόξ, flamme; φλέγ-ω, briller, brûler, faire briller, faire brûler, s'enflammer; φλέγ-μα, embrasement; πορ-φύρ-ω, devenir rouge, teindre en rouge, s'agiter, être vif (cf. sk. *tviś)*, etc.; πορ-φύρ-α, couleur pourpre; πί-μ-πρη-μι, brûler, embraser; d'où: πρηστήρ, adj., qui brûle; subst., météore, brûlant, orage, etc.; πρήθ-ω, brûler.

σμάραγ-δος, émeraude; σμυρ-ίζω, polir; μάργ-αρος, nacre; μαρ-μαρυγ-ή, éclat, lumière; μάρ-μαρ-ος, adj., brillant; subst., marbre; μαρ-μαίρ-ω, μαρ-μαρύσσ-ω, briller; μαρ-ίλη, braise; μέλ-ας, sombre, obscur, noir; μορφ-ή, voir ci-dessus, Série 2; ἀμαυρός (probl. pour *μα-μαυρ-ος), pâle, clair, effacé, aveugle; ἀμαρύσσ-ω (pour *μα-μαρυσσ-ω); briller, luire.

σειρός et σείριος (pour *σϝειρ-), brillant, brûlant, chaud, l'étoile de Sirius; σέλας (pour *σϝελ-ας), lumière, éclair, feu, etc.; σελήνη (pour *σϝελ-ενη), la lune; σύρ-ανός, le ciel; εἰρ-ήνη (pour *σϝειρ-ηνη), repos, paix (cf. γαλήνη et lat. *serenus)*; ἑρ-μῆς (pour *σϝερ-μης), Hermès,

[1] A la même famille se rattachent certainement, γλυκ-ύς, agréable, doux; γλεῦκ-ος, vin doux, douceur, etc.

le messager des dieux (l'éclair); ἑλένη (pour *σϝελ-ενη), Hélène, la brillante, la belle.

Corusc-us, adj., brillant, étincelant, agité; subst., éclair; *co-rusc-o*, brûler; *croc-us*, safran ; *col-or*, teinte, couleur, aspect (cf. sk. *varna); prob. crux*, pour **c'rux*, tourment, peine physique (prim. brûlure), le sens de croix serait secondaire (cf. sk. *tapas); cær-ulus*, bleu, vert; *cæl-um*, la voûte brillante, le ciel; *cæl-o*, orner, broder, ciseler; *carb-o*, charbon ; *crepusculum*, pour **c'rep-usculum*, crépuscule; *calig-o*; obscurité; *clarus*, pour **c'las-us*, brillant (cf. κάλλος = *καρσος) ; *cal-or*, chaleur ; *cal-idus* et *cal-dus*, chaud; *ardor* (pour **car-idor;* cf. *amor* pour **camor)*, chaleur, *aridus* (pour **car-idus ;* cf. *calidus)*, chaud, sec. A la même famille se rattachent encore *ar-deo*, brûler, être chaud, ardent; *ar-eo*, être sec; *ar-ea*, place sèche; *ar-ena*, gravier, sable (chose sèche et dure), etc.

Lac (thème *lact-* pour **glact-* = **glasc)*, lait; *ger-men* et *gra-men*, bourgeon, gazon (cf. gr. θάλλω, χλόη); *galb-us*, vert, jaune; *vir-idis* (pour **gviridis)*, vert.

Torreo (pour **tors-eo)*, brûler, sécher ; — d'où, *torr-idus*, brûlé; *ters-us*, brillant, luisant, clair, propre; peut-être *terg-us*, dos (cf. sk. *pṛṣtha* et lat. *pellis)*.

Pulch-er, brillant, beau; *purg-o*, rendre brillant, purifier, nettoyer, purger; *prurio* pour **prus-io*, brûler, piquer; *pol-io*, rendre brillant, lisse, uni, poli; *pur-us*, brillant, clair, propre, pur au physique et au moral; *pur-pur-a*, pourpre, couleur rouge ; *pallor* (pour **pars-or)*, pâleur, — d'où *palleo*, pâlir; *pallidus*, pâle; *par-eo*, paraître, apparaître (prim. briller) ; *pal-am*, claire-ment, ouvertement; peut-être *pellis* pour **pers(n)is* (cf. sk. *pṛçni*), la peau considérée comme brillante, bigarré; *splend-idus*, brillant.

Fulg-eo, briller; *fulg-or*, *fulg-ur* et *ful-men*, pour **fulg-men*, lueur, éclat, éclair, foudre; *fulig-o* (cf. *imag-o*, *calig-o)*, suie; *fulv-us*, brillant, rouge, jaune; *helv-us*, brun; *for-mus*, chaud; peut-être *for-nus* et *for-nax*, four; *for-um*, place, lieu ouvert (cf. sk. *loka); frons* (thème *frond)*, bourgeon, feuillage; *flos*, fleur; *far*, *far-ina*, chose blanche, farine; ou ce qui est bon, salutaire, réconfortant (cf. sk., *pṛkṣ); flag-ro*, brûler; *flamma*,

pour **flag-ma*, feu, flamme; *flamen* (pour **flag-men)*, prêtre, celui qui allume le feu de l'autel; *flav-us*, brillant, jaune, rouge; *frig-o*, brûler, griller, rôtir.

Peut-être *mur-ex*, pourpre; *mar-mor*, marbre; *marg-arita*, perle; *mer-us*, pur, sans mélange, prim. brillant; *mi-rus*, beau, admirable.

Sol pour **svol*, soleil; *serenus* (pour **sver-enus)*, brillant, clair, pur, tranquille, propice (cf. εἰρήνη).

b. — Sens de voir, connaître

Kra-tu, force intellectuelle, idée, pensée, projet, dessein, résolution[1]; rac. *kal*, dans le sens de remarquer, observer, considérer comme.

Rac. *darç*, voir, examiner, reconnaître, d'où, *darç-ana*, fait de voir, regarder, comprendre; idée, opinion, enseignement, système philosophique.

Rac. *tark (tark-ayati)*, penser, s'imaginer, se représenter, se rappeler, tenir pour, considérer comme, — d'où *tark-a*, idée, opinion, théorie, spéculation, système philosophique.

Brah-man, dans le sens de prière, formule sacrée, se rattache à la rac. *bhrâj*, briller, dont la parenté avec *barh*, être fort (cf. les différentes acceptions de *tejas*, *mahas*, *varcas*), est suffisamment indiquée par l'intermédiaire *bhṛç-a*, fort; mais si, pour la forme, *brah-man* est plus voisin de *barh*, ce mot a pris pour le sens une direction mieux en rapport avec *bhrâj* et *bhaj;* l'idée de volonté, désir y prédomine, comme dans *manas* et surtout *mantra* (pour ce dernier, l'analogie de sens avec *brahman* est frappante). De même, pour *brah-man* et *brah-mâṇa*, dans le sens de prêtre, l'acception primitive est surtout à rapprocher de celle de μάντις, le savant, l'éclairé, le prophète, le devin et, en même temps, celui qui veut et qui peut, — toutes acceptions qui sont conformes à l'évolution habituelle du sens des racines qui signifient briller, et que le mot *brahman* résume et concentre dans ses diverses acceptions[2].

[1] Voir, sur ce mot, Berg., *Rel. véd.*, III, 303-313.

[2] On trouvera plus loin une explication modifiée des mots *flamen*, *brahman* et les dérivés.

Correspondants grecs et latins

βλέπω (pour *γλεπ-ω), dans le sens de voir; γλέφ-αρον et βλέφ-αρον, paupière.

δέρκ-ομαι, dans le sens de voir, d'où, δρακ-έα, les yeux.

τηρ-έω, voir, observer, surveiller.

πορ-φύρ-ω, dans le sens de penser à, avoir souci de; φύλ-αξ, celui qui voit, qui observe, qui garde; πλάσ-μα, figure, forme, apparence, déguisement, etc.; πλάσσ-ω, former, façonner, imaginer, feindre; πράσσ-ω (cf. *facio)*, faire dans tous les sens.

μάρ-τυς, qui a vu, témoin; μέρ-μερ-ος, qui pense à, soucieux, inquiet; μέρ-ιμνα, soin, souci, inquiétude; μελ-έτη, ce dont on s'occupe, ce à quoi l'on pense, soin, souci, travail; μέλ-ω, penser à, s'occuper de.

Cur-a, soin, souci, inquiétude; *col-o*, soigner, s'occuper de, protéger, etc.

For-ma, aspect, forme, beauté, figure, idée, espèce, genre, etc., — d'où, *for-mosus*, beau, et *for-mo*, donner une forme, façonner, faire (cf. *facio*, πλάσσω, πράσσω, etc.); *frons*, aspect, visage, figure, front; *inter-pret-or*, expliquer, interpréter (*pret*, formé comme *splend)*.

Mir-or, voir, voir avec attention ou étonnement, admirer.

c. — Sens de ressembler, être pareil

Dṛç, *dṛç-a*, *dṛkša* (rac. *dar-ç)* [dans *î-dṛç*, *î-dṛça*, *î-dṛkša*, *tâ-dṛç*, *sa-dṛç*, etc.], avec le sens de tel, pareil; *darç-ana*, à la fin d'un composé, dans le sens de pareil à; gr. -λικος, pour *δρεικος, *δρικος, dans ἀ-λίγκιος, semblable; ἡ-λίκος, tel que; ἡ-λιξ, qui est du même âge, compagnon, égal; τη-λίκος, tel.

Par, pareil, semblable (cf. *pareo)*.

d. — Sens de sembler bon, plaire, aimer, etc.

Kalp-a, adj., convenable, approprié à, capable; subst., règle, ordre, manière, *mos*, *modus* (cf. *ṛta*, *vrata*, etc.); rac. *harš*

(harś-ati), être content, se réjouir, avoir de la joie[1]; rac. *hary (hary-ati)*, désirer, vouloir; *câr-u*, dans l'acception de désiré aimé, agréé, agréable.

Pṛkś, nourriture, réconfortant (cf. *rasa)*, rac. *prî (prî-ṇâ-ti)* [cf. pour la forme, les rac. gr. πρη, πρηθ, dans πίμπρημι, πρήθω], contenter, satisfaire, se réjouir, prendre plaisir à, etc. ; — d'où, *prî-ti*, *pre-màn*, amitié, faveur, bienveillance.

Var (vṛ-ṇo-ti, pour **svṛ-)*, aimer, vouloir, choisir, préférer.

Vrata[2] (pour **svar-ta)*, prim. ce qui apparaît, ce qu'on connaît, ce qu'on tient pour bon, convenable, régulier, d'où devoir, et surtout devoir religieux (cf. *ṛta* et νόμος).

Correspondants grecs et latins

βλέπ-ω, dans le sens de désirer, aspirer à ; πρέπ-ω (variante de βλέπω), paraître, apparaître, sembler, avoir telle ou telle mine, avoir bonne mine, être remarquable, distingué, convenir, être bon, être digne.

χαίρ-ω, se réjouir,— d'où χάρ-ις, grâce (agrément), grâce (faveur), et tous les sens correspondants ; χόλ-η, χόλο-ς, proprement, ce qui brûle, ce qui est âcre, d'où bile, venin ; au moral, ardeur, irritation colère.

μάργ-ος, prim. ardent, passionné, — d'où, extravagant, insensé, fou, etc.

βουλ-ή, opinion, volonté, consultation, délibération.

Car-us, aimé, cher; *gra-tus*, aimé, cher agréable; *gra-tia*, les mêmes acceptions que χάρις.

Hil-arus et *hil-aris*, gai, joyeux.

Fur-or, prim. ardeur, passion, d'où fureur, folie, etc.; *frux*, prim. chose désirée, nourriture (cf. sk. *pṛkś)*, d'où production de la terre en général, comestibles, fruits; *fruor* (pour **fruvor*, *frugvor)*, se réjouir de, prendre plaisir à, jouir de; *fel*, bile; *fel-ix*, heureux (prim. brillant).

1 Dans l'acception de « être raide », le sens primitif briller, brûler a pris la direction de sécher, durcir (cf. lat. *horreo*, *rigeo)*; de là aussi l'idée de « être durci par le froid, être gelé, avoir froid ». C'est celle qui s'est attachée aux mots de même famille φρίσσω, *frigeo*, etc.

2 Voir sur ce mot, Berg., *Rel. véd.*, III, 212-223.

Vol-o, désirer, vouloir.

P.-ê., *sollemnis* (pour **svollemnis*), joyeux, solennel, *sol-eo*, avoir pour coutume, aimer à.

6. SÉRIE SANSKRITE *sur le type de kšâ, ke, ki, ko, ku (hu)*, etc.

a. — Sens de briller, brûler

Rac. *hu (ju-hoti)*, prim. échauffer, chauffer, puis, fondre (spécialement l'offrande du sacrifice), et d'une manière absolue, offrir en sacrifice, — d'où, parmi les dérivés, *ho-tar*, sacrificateur; *hav-is* et *ho-ma*, offrande.

Rac. *kšâ*, brûler: d'où *kšâ-ti*, brûlure, et *kšâ-ma*, brûlé.

Rac. *cyâ (çyâ-yati)*, (cf. *khyâ, dhyâ)*, faire sécher, faire durcir, *çyâ-ma* et *çyâ-va*, noir; *çye-ta*, rouge clair, blanc.

Peut-être, *si-ta*, pour **ski-ta*, blanc.

He-ti, flamme, arme, trait (prim. sans doute la foudre); *he-man*, or, l'un et l'autre de la rac. *hi (hi-no-ti)*, enflammer, rendre ardent, exciter, piquer, mettre en mouvement (prim. brûler).

Il faut probablement y rattacher aussi : *hi-ma*, le froid (ce qui pique, cuit), et *he-manta*, l'hiver.

Ke-tu, éclat, lumière, météore, apparition, aspect, signe, signe de reconnaissance, drapeau, conducteur.

Chav-i, couleur, couleur de la peau, peau (cf. χρώς); *chây-â*, ombre, image, reflet, couleur, jeu de lumière.

Rac. *cit (cet-ati)*, dans le sens d' « apparaître »; *cet-as*, dans le sens de « apparition brillante »; *cet-ana*, brillant, visible; *cit-ra*, dans le sens de brillant, clair.

Rac. *jyut*[1], briller, d'ou *jyot-is*, la lumière en général, la lumière céleste, lumière dans le sens de prospérité, joie, victoire, etc.

Rac. *dâ*, dans le sens de rendre blanc, purifier.

Rac. *dhâv (dhav-ati)*, rendre blanc, purifier, laver; *dhav-ala*, brillant, blanc.

1 Cf. rac. *dyut* et toute la famille dont elle dépend.

Rac. *du (du-no-ti)*, brûler (au sens passif et réfléchi), éprouver de la peine (cf. *tapas)*; *dāv-a*, tison.

Rac. *di (di-dya-ti)*, briller, luire; rac. *dhi*, dans le sens de briller, apparaître; *di-na*, jour; *ti-thi*, jour lunaire.

Rac. *dîp (dip-ya-te)*, briller, brûler; *dîp-a*, lampe; *dîp-ti*, lumière, éclat.

Rac. *div*, employée comme subst.[1], la lumière, le ciel, le jour; *daiv-a* et *dev-a*, lumineux, céleste, divin; subst., dieu (celui qui brille dans le ciel); *dyu-mna*, éclat, clarté, majesté, force, habileté, puissance; *dyu-mant*, brillant, ardent, vigoureux; rac. *dyut (dyot-ate)*, briller, étinceler.

Rac. *pû (pu-nâ-ti)*, briller, éclairer, faire briller, purifier, d'ou *puṇ-ya*, pur; *pi-ta*, jaune.

Prob. rac. *bhû (bhav-ati)*, apparaître, être, — d'ou, *bhû*, subst., l'espace céleste, l'univers, le monde, la terre; *bhuv-ana*, mêmes acceptions; *bhuv-as*, l'atmosphère distinguée du ciel *(svar)* et de la terre *(bhûr)* dans la formule : *bhûr bhuraḥ svaḥ*; *bhû-ta*, les êtres; *bhû-ti*, l'être, le bien-être, la force, la prospérité; *bhû-man*, le monde, la terre, la généralité des êtres; multitude, abondance, richesse; *bhû-mi*, la terre.

Correspondants grecs et latins

καίω, brûler, allumer; d'où καῦ-μα, brûlure; καῦ-σος, chaleur fièvre, etc.; σῆμα (pour *σκη-μα), signe, marque, sceau, prodige.

δαίω, brûler, allumer; δαί-μων, le brillant ou le brûlant, d'où dieu, démon; δᾴς, torche, flambeau; δα-λός, tison; δῆ-λος, clair, visible, évident; d'où, δηλόω, montrer.

Ζεύ-ς (Διός = *Διϝ-ος), Jupiter, prim., le ciel.

θύω, brûler, puis sacrifier, être ardent, emporté, furieux, d'où θῦ-μα, sacrifice, et θυ-μός, ardeur, passion, impétuosité, l'âme, le cœur considéré comme le siège de l'énergie intellectuelle; θέος (pour *θεϝ-ος), prim. le brillant, d'où dieu.

1 Cette même racine se conjugue dans le sens de jouer, jouer aux dés (même évolution de sens que pour le latin *jocus*, voy. ci-dessus), et dans celui de souffrir, se lamenter (cf. *tap*, *du*, etc., dans le sens de souffrir).

Peut-être φύω, apparaître, se produire, avec tous ses dérivés; cf. surtout φυή, forme, beauté, nature, corps.

Deu-s, dieu; *dies*, jour; *dius*, et *div-us*, divin; *dia-lis*, relatif à Jupiter ou au jour; *div-es*, prim. brillant, puis riche; *Ju-piter*, prop. le père du ciel, Jupiter.

Fov-eo, échauffer.

Pu-tus, brillant, pur, net.

b. — Sens de voir, connaître

Kav-i, adj., sage, intelligent, d'où subst. poète.

Rac. *kkyâ (khyâ-ti)* (cf. *dhyâ*, *çyâ)*, voir, connaître.

Rac. *ci*, percevoir, diriger ses regards sur, chercher, rechercher, avoir soin ou souci de; rac. *cit*, dans le sens de voir, percevoir, remarquer, observer, comprendre, — d'où, *cet-as*, *cet-ana*, intelligence, conscience, esprit, âme, etc.; *cit-ta* et *cit-ti*, le fait d'observer, de penser, l'instrument de la pensée, l'âme, l'intelligence, la volonté, le désir; *ci-kit-sâ*, soin, traitement, exercice de la médecine.

Rac. *cint (cint-aya-ti)*, penser, réfléchir à, se rappeler, s'occuper de, etc.; d'où *cint-â*, réflexion, souci.

Rac. *dhyâ* et *dhî*, voir, percevoir, penser, s'imaginer, se représenter, — d'où, *dhî* et *dhî-ti*, conception, pensée, idée, intelligence, instruction, méditation pieuse, prière; *dî-dhi-ti*, méditation, recueillement, piété; *dhyâ-na*[1], méditation, contemplation, recueillement.

Rac, *pû*, dans le sens de voir, distinguer, se représenter, s'imaginer.

Rac. *pâ (pâ-ti)*, voir, observer, remarquer, tenir compte de, avoir soin de, protéger, défendre.

Rac. *bhâ* et *mâ* (voir ci-dessus, rac. *man)*.

Correspondants grecs et latins

δάη-μι, j'enseigne; δαή-μων, savant, habile; δαη-μοσύνη, savoir, habileté.

[1] A cette famille se rattache peut-être *dhâ (da-dhâ-ti)*, faire, établir, etc., d'où *dhâ-man*. Voir sur ce mot Berg., *Rel. véd.*, III, 210-223.

θεά-ομαι, voir, contempler, regarder, — d'où θέ-α, fait de voir, contemplation ; θαῦ-μα, spectacle, objet d'admiration, merveille, etc.; θέα-μα, spectacle ; θέα-τρον, lieu où l'on voit quelque chose de remarquable, théâtre ; θεω-ρία, fait de voir, contemplation, méditation, spéculation, théorie, étude (cf. sk. *tarka* et *darçana).*

ποι-μήν, celui qui surveille, protège, gouverne, berger, pasteur.

Sci-o (cf. sk. *khyâ*), savoir, connaître.

Tue-or, voir, examiner, protéger, — d'où *tu-tus*, protégé, garanti; *tu-tor*, protecteur, défenseur, tuteur, et probl. *te-stis* **tve-stis;* cf. μάρτυς), qui voit ou qui a vu, témoin.

Pa-sco, faire paître, prim. surveiller, protéger; *pa-stor*, pasteur, pâtre, prim. celui qui surveille, protège[1].

Pu-to, penser, croire, estimer, apprécier (cf. *putus).*

d. — Sens de convenir, plaire, aimer

Keta (cf. *ketu*), volonté, désir, dessein; p.-ê. *ki-tava*, joueur ; *çe-va* et *çi-va*, agréable, favorable, bienfaisant, cher, aimé, précieux.

Rac. *dhi (dhi-no-ti)*, réjouir, contenter, rassassier (cf. sk. *tarp* auprès de θάλπω, et sk. *rasa); dhây-as*, ce qui satisfait, nourrit, entretient, soutient.

P.-ê., *pay-as*, sève vivifiante et fécondante, vigueur, lait, liqueur séminale, eau.

Rac. *vî (ve-ti)*, rendre ardent, exciter, mettre en mouvement, désirer, vouloir, chercher à, obtenir; *vay-as*, énergie, force musculaire et mentale, jeunesse, âge, etc. ; *vî-ti*, jouissance, plaisir, nourriture ou breuvage (désiré).

Correspondants grecs et latins

γαίω, se réjouir, se féliciter.

Fav-eo, être propice, favoriser, d'où *fau-tor*, qui favorise; *favor*, faveur.

[1] Il est très probable que le sk. *paçu* = **pascu* et le lat. *pecus*, bétail, propr. ce qui est gardé, protégé, appartient à la même famille. Cf. sk. *paç*, voir.

7. Série des racines ayant *n* pour initiale.

a. — Sens de briller, brûler

Nakš-atra, étoile, constellation, le soleil; p.-ê., *nâk-a*, la nuit (cf. *rajanî); nâk-a*, le ciel, le firmament; p.-ê. *nâs-atya* (pour **nâsk-atya)*, autre nom des Açvins; *niç* et *niç-â*, la nuit.

P.-ê., rac. *nij (ni- nek-ti)*, blanchir, purifier, laver.

Nabh-as, le ciel, l'atmosphère, le ciel et la terre, le ciel couvert de nuages, nuage (cf. *rajas); abh-ra*, ciel, atmosphère, éther, nuage, vapeur, pluie[1]; *amb-ara*, le ciel, l'atmosphère, l'air.

Peuvent se rattacher, d'après les analogies qui précèdent, à une racine *aps* pour *asp* (cf. la métathèse si fréquente des éléments du ψ en grec) = *ask*, par le dentalisme de la gutturale : *aps-aras*, figures mythiques dans le *Rig-Veda* et les ouvrages postérieurs, qui ont la plupart des traits des nymphes de la mythologie grecque, — prim. l'éclair ou les nuages[2], *aps as*, joue, p.-ê. visage, cf. ὤψ; *aps-â*, ce qui réconforte, donne de la force; *psar-as*, festin, jouissance; rac. *psâ (psâti)*, dévorer[3]; *psu*, à la fin de plusieurs composés védiques, forme, aspect; *vap-us*, adj., beau, admirable, étonnant; subst., apparition, forme extraordinaire, prodige (cf. *monstrum*), beauté, l'extérieur, le corps.

Correspondants grecs et latins

κνίσσ-α, fumée des viandes du sacrifice; κνίδ-η, ortie, ce qui brûle, pique; κνύζ-α, démangeaison ; κνήθ-ω et κνίζ-ω, piquer, gratter, chatouiller; p.-ê., νέκταρ (= *νεσκ-αρ), soit à cause de sa saveur (cf. μέθυ), soit à cause de sa limpidité (cf. les épithètes du soma dans le *Rig-Veda) ;* νύξ, la nuit ; *nox*, même sens ; *nig-er*, noir.

Nit-eo et *nid-eo* (dans *renideo*, pour **cnit*, **cnid)*, briller, — d'où, *nit-or*, éclat ; *nit-idus*, brillant, etc.

κνέφ-ας et γνοφ-ος, obscurité ; νεφ-έλη et νέφ-ος, nuage; νύμφ-η, nymphe, jeune mariée ; ἀσφ-οδελος, nom de diverses plantes et de diverses

[1] Cf. aussi *ambh-as*, eau.

[2] Sur les *Apsaras*, voir Berg., *Rel. véd.*, II, 35, 40, 96 ; III, 65-66.

[3] Cf. *viçvapsa*, celui qui dévore tout, épithète du feu, et *viçva psan*, mot qui, d'après les lexicographes hindous, signifie dieu, feu, lune, vent, soleil.

fleurs ; p.-ê., ἄσφ-αλτος, bitume, pétrole, minéral, igné ; ἀφ-ύω, être blanc ; ἀφ-ρός, écume (en tant que blanchâtre) : ἀφ-ρώ et ἀφ-ροδίτη, Aphrodite, Vénus ; ἁϐ-ρός, beau, orné, agréable, d'où ; ἁϐ-ρύνω, orner, parer[1].

Nub-es, *neb-ula*, *nimb-us*, nuage ; *aprico* et *apricor*, chauffer, d'où *ap-ricus*, chaud, exposé au soleil, et *ap-rilis*, mois d'avril ; prob. aussi, *ap-erio*, ouvrir, mettre au jour, prim. faire briller.

Je ferai suivre ce tableau d'une remarque indispensable. Comme on a pu s'en apercevoir, la disposition n'en est strictement méthodique à aucun point de vue. J'ai pris à tâche surtout de parler à la fois aux yeux et à l'esprit, en m'efforçant d'établir de petites familles au sein de la grande lignée que j'étudiais, et il m'a fallu pour cela grouper les mots pris pour exemple dans un ordre souvent arbitraire eu égard soit à l'arrangement alphabétique, soit aux rapports exclusivement phonétiques qu'ils ont entre eux.

S'il m'avait été possible de suivre une méthode conforme à ces rapports, ma liste générale aurait été divisée de la manière suivante :

1° Racines avec consonnes initiales et finales, et nasales internes *(kàmkš)* ;

2° Les mêmes avec liquides internes *(karç, kalp)* ;

3° Les mêmes sans nasales ni liquides internes *(cakš)* ;

4° Racines avec consonnes initiales terminées par une nasale *(kam, kan)* ;

5° Les mêmes terminées par une liquide *(kar)* ;

6° Racines avec nasales ou liquides initiales *(nakš, rakš)* ;

7° Racines avec voyelles initiales et nasales internes *(añc)* ;

8° Les mêmes avec liquides internes *(arkš, ark)* ;

9° Les mêmes sans nasales ni liquides internes *(akš)* ;

10° Racines avec voyelles finales *(kšâ, kâ)*. Ces dernières n'ont de nasales et de liquides internes que dans des cas exceptionnels qui demandent un examen particulier.

Ajoutons que chacune de ces grandes divisions embrasserait des sections particulières destinées à tenir compte des variations régulières du vocalisme et du consonantisme.

[1] Rapprocher aussi de cette famille ἕψ-ω, ὀπ-τός ; voir ci-dessus.

ÉTUDES

PHONÉTIQUES ET MORPHOLOGIQUES[1]

I

SUR LE VOCALISME DES VERBES GRECS A LIQUIDES

Une des questions de morphologie grecque qui reste, à notre avis, le plus sujette à doutes malgré les explications généralement admises qu'on en a proposées, est celle des verbes à liquides.

On connaît la théorie courante à leur endroit. La plupart de ces verbes ayant au système du présent un thème verbal terminé par αιρ, ειρ, αρρ, ερρ, ou αλλ, ελλ, dont l'ι, ou l'une des liquides doubles disparaît aux autres systèmes, on en a conclu qu'ils sont formés au moyen d'un suffixe *jo*, *io*, dont la semi-voyelle initiale passe derrière la liquide radicale[2] pour donner αιρ, ειρ, ou s'assimile avec elle et produit les groupes ρρ, λλ.

En ces derniers temps, la même théorie a servi de base à l'explication du vocalisme particulier que présentent en général les formes faibles des verbes en question. Par exemple, la racine κερ de κείρω faisant au parfait passif κέκαρμαι et au part. passé καρτός, on en a conclu que l'articulation αρ de ces formes, correspondant au ṛ sanskrit, représentait, non pas un α primitif plus la liquide, mais

1 [Dans l'*Annuaire de la Faculté des lettres de Lyon*, 1884, fasc. 2.]

2 On aurait là une sorte de métathèse; on a aussi considéré le phénomène comme résultant du reflet du *j* vocalisé sur la voyelle de la syllabe précédente; ce serait alors une épenthèse. Voir G. Meyer, *Gr. Gramm.*, § 109.

bien un état particulier de celle-ci auquel on a donné le nom de *liquide sonnante;* car, d'après les auteurs du système, l'état faible de κερ étant κρ, le vocalisme des formes faibles ne saurait être qu'hystérogène et ne peut résulter que d'une qualification sonore de la liquide[1].

Il est facile de voir, par cet exposé succint, que les deux explications sont solidaires l'une de l'autre, et que la seconde manquerait de fondement si la première venait à faire défaut. Aussi, quand on éprouve comme nous une vive répugnance à admettre toutes les conséquences qu'entraîne la doctrine des liquides et des nasales sonnantes, la première chose à faire est de voir si son point d'appui est aussi solide qu'on paraît le croire, et tel sera le but des remarques qui vont suivre.

Indiquons d'abord les principales objections que soulève la théorie courante des verbes grecs à liquides:

1° Comment se fait-il qu'il y ait *toujours* eu soit épenthèse, soit assimilation du *j* avec les verbes à liquides, à côté des exemples si nombreux d'adjectifs et de substantifs où, dans des conditions identiques, aucun de ces deux phénomènes ne s'est produit? On peut même dire qu'il n'y a *aucun exemple sûr* d'épenthèse ou d'assimilation de ce genre parmi ces parties du discours[2].

2° L'épenthèse de ι dans κείρω, par exemple, pour *κερ-*j*ω, n'a pu, selon toute vraisemblance, avoir lieu qu'après la vocalisation du *j* suffixal. Comment se fait-il alors que ce son vocalisé ne soit pas resté au suffixe et qu'on n'ait pas *κειριω, comme on a πάτριος, etc.?

3° En ce qui concerne l'assimilation du *j* à la consonne précédente, les rapprochements qu'on établit entre le latin

alius	et	ἄλλος
folium	et	φύλλον
melius	et	μᾶλλον
salio	et	ἅλλομαι

ne prouve rien si l'on tient compte, d'une part, du caractère semi-

[1] [Voir ci-dessus, p. 11, *seqq.*]

[2] De même, dans les trois cas *sûrs* où le *y* sk. devait se retrouver en grec, il en est deux (à l'optatif εἴην et dans les comparatifs), où on le voit représenté par ι; et dans le troisième (les futurs en σω) il a disparu : nulle part d'épenthèse ni d'assimilation.

vocalique du *j* en vertu duquel *alius* est pour **aljus*, d'où un groupe de deux consonnes qui explique parfaitement la chute d'une troisième *(*alljus)*; et, d'un autre côté, de la chute régulière en grec du *j* après un groupe de deux consonnes (dans les futurs, par exemple) : ἄλλος peut donc être pour *ἀλλjος [1]. Ajoutons qu'on ne saurait séparer le lat. *fallo* de σφάλλω. Or, si *fallo* est pour **faljo*, comme σφάλλω pour *σφαλjω, comment rendre compte du groupe *ll* dans *fefelli?* Ce groupe ne devrait, en effet, apparaître qu'au système du présent.

4° Comment expliquer que TOUS les verbes grecs à liquides aient été également formés avec le suffixe *jo?* et comment se fait-il surtout qu'on ne retrouve ce suffixe dans aucun des correspondants sanskrits des mêmes verbes ? On a rapproché, il est vrai, χαίρω du du sk. *haryâmi*, et σφάλλω du sk. *sphâlayâmi*; mais, pour le premier la présence du suffixe à toutes les formes verbales de la prétendue rac. *hary* montre qu'on a ici un ancien causatif de *harš* *(*har(š)ayâmi)*. Quant à *sphâlayâmi*, c'est également une forme causative dont on ne retrouve pas d'exemples anciens et dont le sens, du reste, diffère sensiblement de celui de σφάλλω.

5° En général, les verbes sanskrits de la 4e classe, c'est-à-dire formés avec le suffixe *ya*, montrent la forme faible des racines. On prétend bien que le même phénomène s'est présenté d'abord en grec ; et c'est ainsi qu'on explique l'α des verbes en αιρω et en αλλω [2]. Par malheur, des trois verbes de ce genre qui ont des correspondants sûrs en latin, il en est deux (χαίρω auprès de *grâ-tus* et ἅλλομαι auprès de *salio)* [3], chez lesquels on retrouve précisément l'*a* dans les deux langues; on a tout lieu par conséquent de le considérer comme primitif [4]. Autant qu'il nous en semble, cette objection est décisive.

[1] Rapprocher, du reste, particulièrement *folium* de φυλλεῖον; les deux formes peuvent très bien avoir la même origine. — [μᾶλλον doit s'expliquer comme ἀμείνων, χείρων, etc.; quant à ἅλλομαι, il a pour correspondants en latin non seulement *salio*, mais aussi *sallo* dont l'étymologie est la même.]

[2] G. Meyer, *Gr. Gram.*, § 514 et 515.

[3] Le troisième est πάλλω auprès de *pello*; mais pourquoi πάλος (cf. φόρος, φθόρα, πορός, etc.) si l'α n'est pas primitif? — Cf. aussi *fallo* auprès de σφάλλω.

[4] Pour βάλλω, qu'on aime surtout à donner comme exemple, comment expliquer le futur βαλῶ (cf. καλῶ) auprès de κερῶ, περῶ, etc ?

6° Si les formations verbales avec le suffixe *jo* sont aussi nombreuses en grec qu'on l'affirme, peut-on les séparer des verbes gothiques en *jan?* Or, ceux-ci ont pour caractère distinctif l'uniformité du vocalisme aux différents systèmes verbaux. Au contraire, les verbes grecs à liquides sont généralement sujets à l'apophonie, non seulement dans les parfaits comme ἔφθορα, mais encore et surtout dans dans les substantifs correspondants comme πόρος auprès de πείρω, etc.

7° Les verbes en ῦρω, pour υρρω, υρjω, dit-on, sont expliqués de la même manière que ceux en αιρω, ειρω, ερρω, ελλω ; mais il est bien étrange, étant donnée surtout l'affinité de υ et ι, qu'*aucun* d'eux ne présente l'exemple de l'épenthèse du *j*[1].

8° La diphtongue ει de τείρω, par exemple, a pour correspondant l'η de τρητός (cf. ἔπηλα auprès de ἔπειρα), l'*î (ei, ee, ê)* du lat. *trî-tus*, et surtout l'*ai* du gothique *tairan*[2]. Or, la raison est-elle satisfaite quand on explique chacun de ces cas d'une manière différente, et faut-il croire que dans τρητός, *trîtus*, *trâṇa*, l'allongement vocalique soit uniquement le résultat de la métathèse ?

9° En bonne logique, est-il possible de séparer l'explication de la diphtongue de ἔκειρα auprès de κέρσε, de celle de χαίρω, auprès du sk. *haršâmi ?*

10° Il est au moins un exemple sûr d'un verbe en ρρω, ayant une tout autre origine que celle qu'on attribue généralement aux similaires. Ce verbe est ἔῤῥω, qu'on ne saurait séparer des racines sanskrites *arš* et *varš*, et où, par conséquent, le groupe ρρ résulte du rhotacisme, si bien établi en grec, d'une sifflante qui suit un ρ [3].

Ce procédé est le seul qui soit bien constaté en pareil cas

[1] Schleicher (*Compendium*[4], § 40, 3) suppose, il est vrai, que dans πλῦνω, par exemple, l'ῦ résulte de la contraction de υι ; mais c'est une hypothèse gratuite et invraisemblable.

[2] Cf. aussi, pour la forme seulement, bien entendu, sk. *trâ-ṇa*, etc., auprès de la rac. *tar;* ainsi que τιτρώσκω et τιτραίνω. — On voudra bien croire que je n'ignore pas la loi de Grimm et que c'est à bon escient que je rattache le goth. *tairan* à la famille dont il s'agit.

[3] On connaît l'excessive réserve de M. Curtius, qui refuse d'identifier ἔῤῥω avec *arš* à cause des traces du digamma qu'on y retrouve dans certains cas, comme si la parenté de *arš* et de *varš* n'expliquait pas le fait.

par les lois phonétiques du grec. *A priori*, il est extrêmement vraisemblable qu'il a donné naissance a d'autres verbes que ἔῤῥω. Essayons de voir si les faits confirment cette présomption.

Nous avons déjà rapproché χαίρω de la rac. sanskrite *harš*. L'analogie des formes éoliennes en ερρω, comme σπέρρω auprès de σπείρω et des formes d'aoristes comme κέρσε auprès de ἔκειρα, nous permet de restituer en toute assurance un doublet *χαρρω, formé exactement auprès de *harš* comme ἔῤῥω auprès de *arš*, et d'écarter du même coup les objections qu'élève M. Curtius contre le rapprochement de ces deux verbes [1].

Un doublet de ce genre nous est offert d'ailleurs dans ψάλλω, auprès de ψαίρω ; ces deux verbes correspondent l'un et l'autre à la racine sanskrite *sparç* [2], si l'on admet, comme j'ai essayé de le démontrer ailleurs [3], que la finale *ç y* représente une *sifflante primitive* accompagnée jadis d'une gutturale.

Même explication pour σφάλλω, auprès des racines sanskrites *bhraṃç*, *bhraç*, dont le sens est visiblement identique.

Κείρω et κέρρω sont en parenté étymologique, non seulement avec les racines sanskrites *kar* et *çar*, mais encore et surtout avec *karš* dont le sens primitif de « diviser, couper » est surtout visible avec l'acception secondaire de « labourer » (« couper, diviser » la terre) [4].

σπείρω et σπέρρω correspondent également aux racines sanskrites *sparš*, *parš*, *varš*, « répandre » (surtout de l'eau). Ces verbes correspondent également et visiblement au lat. *spargo*, pour **spargzo* ou **sparzgo* [5].

Enfin, il n'est pas jusqu'à πείρω, στέλλω, τέλλω, etc., qui ne puissent s'expliquer par d'anciennes formes *tarš*, *parš* des racines sans-

1 *Grund* [5], p. 198.

2 Je rattache à la même famille βάλλω et πάλλω, dont les différentes significations se ramènent facilement à celles de *sparç*.

3 *Les Origines de la sifflante palatale en sanskrit;* ci-dessus, p. 92, *seqq*.

4 φθείρω, φθέρρω, pour *σχειρω, avec labialisme et métathèse de l'initiale, appartiennent probablement à la même famille.

5 Voir le travail déjà cité et cf. le part. passé *sparsus* pour **sparx-(t)us*, **spars-(s)us; κάλλος*, auprès de la racine *gharš* (*ghar* des lexiques), etc.

krites *tar* et *par*, formes attestées par les dérivés *tarša*, *tarîša*, *taruša*, *paršaṇi*, etc.

Ces exemples suffisent pour montrer que dans plusieurs cas l'explication nouvelle que je propose pour les verbes grecs à liquide est en accord avec l'étymologie et la phonétique.

Il reste toutefois à rendre compte de la diphtongue des présent en αιρω, ειρω et de l'α des formes à radical faible, comme κέκαρμαι πέπαρκα, σπαρτός, etc.

Un premier point à constater, c'est que l'état de la racine dans les futurs κερῶ, περῶ, στελῶ n'est nullement l'état fort. Cet état caractérise il est vrai les futurs en σω, à l'actif et au moyen; mais les futurs en ῶ et en ησω sont au contraire, formés avec l'état faible J'en citerai comme preuve non seulement βαλῶ, ψαρῶ, κρανῶ φανῶ, etc., mais encore et surtout:

δραμοῦμαι	auprès	de l'aoriste second	ἔδραμον
ἐρῶ	—	du présent	εἴρω
θανοῦμαι	—	de l'aor. sec.	ἔθανον
μανοῦμαι	—	—	ἐμάνην et du parf. μέμηνα
μολοῦμαι	—	—	ἔμολον
τετρανῶ	—	du futur	τρήσω et du parf. τέτρηκα
χανοῦμαι	—	de l'aor. sec.	ἔχανον et du parf. κέχηνα
χεῶ	—	de l'aor.	ἔχευα
ἐρήσομαι	—	du présent	εἴρομαι
ἰδησῶ	—	du parf.	οἶδα
μαθήσομαι	—	de l'aor. sec.	ἔμαθον
χαρήσομαι	—	—	ἐχάρην
πεπιθήσω	—	du présent	πείθω
σταλήσομαι	—	de l'aor. sec.	ἐστάλην
τραπήσομαι	—	—	ἐτράπην, etc.

Il est donc interdit de conclure de la forme de la racine aux futurs des verbes à liquides que le vocalisme en ε y caractérise l'état fort.

En second lieu, il est extrêmement vraisemblable que dans tous les verbes en ειρω, ερρω, ελλω, ει ou ε dérivent par affaiblissement de αι ou α; tandis que αι lui-même dérive de ᾱ (αα, αε, αι) et n'est qu'une ancienne variante de η.

Faits qui montrent le rapport de αι, ει, avec ᾱ et η

1° Les désinences doriennes en αις qui correspondent à ᾱς, τάλαις = τάλᾱς; πxπτxναις = παπτάνᾱς; μούσαις (acc. plur.) = μούσᾱς, etc.

2° Les désinences αι des nominatifs pluriels, auprès des formes sanskrites *âs* et latines *æ (rosæ)*, *ês (dies)*.

3° Les désinences αι de l'infinitif, auprès des désinences latines *ê*[1].

4° Les formations verbales comme μελαίνω auprès de μέλᾱς.

5° Les doublets ναί, νή; δαί, δή; καί, auprès du zend *câ;* φθαίρω, φθείρω, φθήρω; κάῤῥων auprès de κρείσσων; μείζων (forme forte), auprès de μήκιστος, lat. *mâjor*, etc[2].

6° Les féminins en τειρα des masculins en τηρ, si l'on fait abstraction de l'hypothèse de l'allongement compensateur pour ces derniers[3].

7° αι, ει devant une liquide ou une nasale correspondant à ω, ου dans la même position; ce rapport seul établit une forte présomption en faveur de l'hypothèse d'après d'après laquelle les diphtongues en question sont en relation d'origine avec ᾱ. Exemples :

a. *Les deux séries correspondent dans des formes connexes*

δίδωμι, auprès de la rac. sanskrite *dâ*

δοῦρα	auprès de	δαίρω, δείρω, δέρω
οὖλος	—	ειλέω
θρώσκω, θοῦρος	—	διδράσκω

[1] On objectera les infinitifs sanskrits en *e* (*jivase*, etc.) Mais d'où vient l'*e* sk. en pareil cas? Ne dériverait-il pas de *â*, et la même hypothèse ne rendrait-elle pas compte des désinences du moyen, comme celles de διδονται, *dadate?* En tous cas, c'est une question qui exige une étude particulière. Pour le moment, je me bornerai à faire remarquer que, de quelque façon qu'on explique le parfait sk. *sedima*, par exemple, on est obligé d'y considérer *e* comme issu de *â* (= *a a*).

[2] Remarquons combien la forme μάσσων (forte), inséparable de celle-ci, est, ainsi que toutes celles des comparatifs en σσων, défavorable à l'hypothèse des nasales sonnantes. Μείζων, ὀλείζων, κρείσσων, χείρων et χήρων, ἀμείνων (cf. lat. *mînus)*, présentent autant d'états forts où ει, η correspondent à un ancien ᾱ, comme le montrent θάσσων, ἐλάσσων, μᾶλλων, lat. *mâjor*. Le rapport de ces formes entre elles et leur état particulier sont choses inexplicables au point de vue de l'hypothèse en question.

[3] Cf. le suff. της pour *τηρς(?) des noms d'agents, où le σ final est thématique. Il en

κουρά	auprès de	κείρω
πωλέω	—	πιπρᾱσκω
τιτρώσκω	—	τιτραίνω, τείρω
φωνή	—	φαίνω
ψωρός	—	ψαίρω [1].

ων, ως, (masc.), ουσα (fém.), désinences d'adjectifs et de participes, auprès de ᾱς, εις, ης, lat. *ēns* (masc.), εῖσα (fém.), dans le même emploi [2].

b. ω, ου *devant une nasale ou une liquide (sans correspondants dans la série* ᾱ, αι ει)

βωλά, βουλή, βούλομαι
γωνία, γούνατα
δῶλος, δοῦλος
ζωρός
χῶρος, χώρα, κοῦρος, κούρη
μωρός
μῶνος, μοῦνος
οὔνομα
οὖλος, οὔλιος, οὐλόμενος (pernicieux)
οὖλος (entier).
πουλύς
σωρός
χωλός
χώρα, χῶρος, etc.

Faits qui présentent ᾰ, ε comme état faible de ᾱ, η, αι, ει

1° ἵσταμεν, στατός ; φαμέν, φατός ; auprès de ἵστημι, φημί (dor. φᾱμί) ; τίθεμεν, θετός, auprès de τίθημι, τέθεικα ; θάφε, auprès de τέθηπα ; les

est probablement de même du *s* final du nom. masc. sing. des mots en *as* (sk.), ος (gr.), *us* (lat.); la nasale du nom. acc. neutre, de l'acc. sing. et plur., de l'instr. sing. et du gén. plur. (en sk.) donne fortement à croire que le thème primitif était en *nts* (cf. aussi la déclinaison avec *n* (faible) des dialectes germaniques). Le génitif plur. lat. *hortorum*, par exemple, serait pour **horto(n)s-um*.

[1] On peut joindre à ces exemples κοίρανος auprès de κῦρος, κοῖλυ·τό καλόν (Hésych.) et μοῖρα, auprès de μείρομαι, qui est dans le même rapport avec l'hypothétique *μουρα que l'éolien, μοῖσα avec μοῦσα, et que κοινός avec ξυνός venant de *ξουνος.

[2] Cf. aussi λάκων, auprès de λάκαινα.

infinitifs en εναι, ην, ειν, εν, auprès du suff. sk. *âna* (cf. ceux en μεναι, μεν, μειν (G. Meyer, § 593), auprès du suff. sk. *mâna)*, etc.

2° τιθέντος, etc., auprès de τιθείς, etc. (cf. λύοντος, etc., auprès de λύων) ; les doublets dialectiques ξένος — ξεῖνος ; κρέσσων — κρείσσων ; μέζων — μείζων ; ἕταρος — ἑταῖρος, etc.

3° Les nombreux exemples du ι souscrit après α : δᾴς = δαίς, etc[1].

Par ce qui précède il nous est permis, croyons-nous, de nous placer au point de vue de l'hypothèse[2] d'après laquelle la diphtongue αι, ει des verbes à liquides serait primitive et aurait pour correspondant régulier l'ᾰ des formes faibles. C'est à ce point de vue que nous poursuivrons notre discussion.

Nous avons déjà dit un mot de l'impossibilité que nous voyons à séparer l'explication de la diphtongue ει, dans les formes du présent des verbes à liquides, de celle du même son dans les aoristes comme ἔκειρα, ἔπειρα, ἔστειλα, etc. ; à son tour ει, dans ces aoristes, est inséparable de η dans ἔπηλα, ἔθηλα, ἔψηρα, ἔψηλα, etc[3].

Rappelons l'explication habituelle de ces formes : la diphtongue, ou la longue, serait le résultat d'un allongement dit compensateur pour la perte de la sifflante de l'aoriste sigmatique. Ainsi, ἔκειρα serait pour *ἔκερσα, ἔπηλα pour *ἔπελσα, etc. Rien de moins vraisemblable qu'un pareil procédé ; rien de plus douteux que l'influence de la disparition d'une consonne s'exerçant d'une manière si sensible par delà une autre consonne et engendrant ainsi une voyelle dont il faut de plus admettre la modification postérieure ; car il est inadmissible qu'elle ait été différente à l'origine de celle qu'elle serait venue doubler. A notre avis, αι, ει, ou η ne peuvent être, à l'aoriste comme au présent, que les représentants d'une longue

[1] Cf. d'une manière générale ᾰ, ε, état faible de ᾱ, η, αι, ει à ο, υ, état faible de ω, ου, οι, υι dans βολή, γόνυ, μόνος, ξυνός, etc. — Voir aussi sur cette question, Blass, *Uber die Aussprache des Griechischen*, § 15 et *passim*.

[2] Ainsi qu'à celle d'après laquelle tous les verbes en ειρω dérivent de αιρω, comme φθείρω, auprès de φθαίρω ; δαίρω, auprès de δείρω, δέρω ; σπείρω, auprès de *spargo* en sont les indices. — Il est à remarquer toutefois que la série vocalique οι, υι auprès de ω, ου, υ, comme dans κοινός, auprès de ξυνός, et λελυκυῖα, auprès de λελυκώς, paraît s'être développée sur le terrain grec (il en est de même de ει venant de αι et aboutissant à ε, φθαίρω, φθείρω, φθέρρω), tandis que la série οι, ει, ι (λέλοιπα, λείπω, ἔλιπον) est d'origine proethnique.

[3] Cf. aussi φθήρω, auprès de φθαίρω et de φθείρω.

primitive, sans doute un *â*, qui apparait encore en sanskrit dans les racines à liquides quand il y a eu métathèse de *r* eu égard à la voyelle précédente, comme dans

krâ auprès de *kar*
trâ — *tar*
prâ — *par*[1],

ou devant un groupe de consonnes quand l'une est éliminée, exemple : *bhrâj* auprès de *bhrajj ;* même phénomène du reste en grec dans βέϐληκα, τέτληκα, etc., et en latin dans *crêtus*, *frêtus*, etc. Nous considérons, en pareil cas, la longue comme primitive et conservée surtout à la faveur de la métathèse, qui est une des formes de l'affaiblissement; en effet, en vertu d'une compensation qu'on observe dans une infinité de circonstances, la voyelle est ménagée quand l'état consonantique, ou du moins le rapport de la consonne avec la voyelle, est atteint.

Or, si l'on a de bonnes raisons de croire que *â* a été l'ancien vocalisme des verbes à liquides (état fort); si, d'autre part, il est constant qu'en grec αι, ει, η peuvent être des variantes de cet état fort (se conservant devant une consonne unique pour se réduire à l'état faible devant un groupe : ἔκειρα — ἔκερσε; ψαίρω — ψάλλω, cf. sk. *bhrâj*—*bhrajj)*, l'état faible en ᾰ du parfait moyen, du parfait en κα, de l'aoriste moyen et du participe passé s'explique de la façon la plus naturelle du monde : les deux phénomènes sont en parfaite harmonie avec l'*ablaut* ἵστημι — ἵσταμεν, στατός. Du reste, l'α de ἔφθαρκα, ἔσπαρκα, etc., ne nous causera pas la moindre surprise si nous nous reportons au même aspect vocalique dans φθαίρω, *spargo*, etc.[2].

Notons que du même ensemble de faits se dégage l'explication de l'état faible (même au singulier) des parfaits en κα et celle de l'origine des mêmes parfaits. Il nous suffira pour cela de rappro-

[1] Le vocalisme si variable des verbes sanskrits à liquides présente de nombreux indices d'un ancien état fort en *â*, même sans qu'il y ait eu métathèse. [Mais y a-t-il eu métathèse ? Cette question sera étudiée plus loin.] Citons pour la seule racine *tar*, et indépendamment du parfait *tatâra: tiryati, tîrṇa, tîrtvâ, tîrya, tîra, tîrtha*, etc.

[2] Si l'on admet le rapport de ει et de η, στατός : ἵστημι :: καρτός : κείρω. On ne saurait trop insister sur l'importance de cette relation.

cher ἔψαλκα du sk. *pasparça* = **pasparcsa*, venant de **pasparska;* ἔψαλκα serait pour *ἔψαλσκα. L'état faible y résulterait, comme en sanskrit, de la position de la voyelle radicale devant un groupe de consonnes, et le thème, y compris κ, ne contiendrait que des éléments appartenant à la racine. Le parfait ἔσπαρκα s'explique d'ailleurs de la même façon auprès de *spargo* = **sparzgo*.

Il nous reste à rendre compte du vocalisme en α des quelques formes comme ἔδρακον, ἔτραπόν, ἔδραμον, τέτραφα, etc., auxquelles ne semble pas pouvoir s'appliquer ce qui vient d'être dit à propos de leurs parallèles se rattachant à des verbes en αιρω, ειρω. Nous croyons pourtant que l'origine des unes et des autres est semblable.

L'exemple de ἔφθαρκα, auprès de φθαίρω et de φθείρω démontre l'influence conservatrice de la liquide sur l'α qui la précède immédiatement. Autrement, en effet, l'α de ἔφθαρκα se serait affaibli en ε comme celui de φθαίρω, dans φθέιρω, Or, si nous admettons d'anciennes formes δαιρκ-, τραιπ-, δραιμ-; τραιφ-, pour les racines qui sont devenues successivement τρειπ-, τρεπ-; δρειμ-, δρεμ-; δειρκ-, δερκ-; τρειφ-, τρεφ-[1] (cf. δαίρω et δείρω, auprès de δέρω, goth. *bairan*, sk. *bhâra* et *bhrâtar*, lat. *frêtus*, auprès de φέρω, etc.), nous verrons facilement comment les formes en ᾰ correspondant à l'état primitif de ces racines ont pu se maintenir, tandis que le vocalisme de l'état fort allait sans cesse en s'usant[2].

En résumé, en grec, l'état fort des racines est caractérisé, au moins d'une manière fragmentaire, devant les liquides et les nasales, par la double série primitive ᾱ *et* ω, *et leurs substituts issus de l'affaiblissement, auxquels correspond l'état faible caractérisé par* ᾰ, ο *et leurs substituts. L'état fort se maintient au présent, à l'aoriste premier et au parfait devant une seule consonne; l'état faible est celui du futur, de l'aoriste second et du participe passé, dans tous les cas, et*

[1] Ou δαρκ-, δερκ-; τραπ-, τρεπ-; δραμ-, δρεμ-; τραφ-, τρεφ- (cf. les formes doriennes τράφω, τράπω, etc.) [Comment douter d'ailleurs que dans une forme comme ἐκλάπην l'α soit primitif, quand on retrouve la même voyelle dans le sk. *grabh*, le lat. *rapio*, l'angl. *to clasp* et *to grasp*, etc?]

[2] Deux raisons permettent de conjecturer d'ailleurs qu'une racine τρεπ, par exemple, est pour τραιπ : 1º l'analogie des verbes en αιρω, ειρω; 2º la position du vocalisme radical eu égard à la liquide. Quand celle-ci le précède, il est généralement fort, comme dans τιτρώσκω, etc.

celui du présent même, de l'aoriste premier et du parfait devant un groupe de consonnes.

Ajoutons, pour terminer, que l'explication des verbes à nasales comme βαίνω, φαίνω, etc., déjà ébauchée ici, est inséparable de celles des verbes à liquides ; aussi nous réservons-nous de la compléter dans une prochaine étude[1].

II

SUR LA FORME PRIMITIVE DU SUFFIXE DU PARTICIPE PRÉSENT ACTIF ET DES SUFFIXES DE MÊME FAMILLE EN SANSKRIT, EN GREC ET EN LATIN

L'explication courante des différentes formes de la déclinaison des participes, des comparatifs et des adjectifs grecs et latins en -ων, -σων, -σᾶς, -χως, -θεις ; -ιων ; -εις, -ης ; *-êns ; -iôs (ior) ; -ôs (or) ; -ôsus*, soulève de très graves objections dont j'indiquerai les principales :

1° L'hypothèse de la compensation à laquelle on attribue la voyelle longue ou la diphtongue au nom. masc. sing. de la plupart de ces formes est infirmée par un grand nombre de faits[2].

2° Le *s* final du nom. acc. neutre latin *luens* ne saurait être ni une désinence casuelle, qu'on ne trouve jamais à ce genre en pareil cas, ni le résultat d'un changement de la finale *t* en *s*, car la possibilité d'un pareil changement est contredite par les troisièmes personnes du pluriel des verbes *(vident)*[3]. La même observation peut s'appliquer au masc.-fém. *luêns*, attendu que rien ne prouve que le participe présent ait jamais eu un *s* comme désinence du nom. sing.

[1] [Depuis la publication de ce qui précède, la découverte de la forme μαιτυς = μαρτυς, pour *μαιρ-τυς (Inscrip. de Gortyne) est venu fournir un nouvel argument et des plus précieux en faveur de ma théorie sur le véritable vocalisme des verbes à liquides.]

[2] J'ai attiré l'attention sur quelques-uns d'entre eux dans le deuxième fascicule de l'*Annuaire* pour 1883. [Voy. ci-dessus, p. 65, *seqq.*]

[3] Le cas du lat. *ars*, *artis* et des analogues exige un examen spécial. Il n'est pas impossible de démontrer, et j'essaierai de le faire un jour, que le *s* final du nom sing. ne correspond pas uniquement au *t* des autres cas.

3° Rien, à ma connaissance, n'autorise à afirmer que le féminin indo-européen du participe présent ait été formé par l'adjonction d'un suffixe *ya* au thème du masculin. Il me paraît infiniment plus vraisemblable de penser que le *î* du nom. fém. sing. du part. prés. sanskrit *(bhavatî)* n'est autre chose que le substitut, si fréquent en cette langue, de *â*. De même, en ce qui concerne le grec, c'est par pure conjecture et sans un seul exemple sûr à l'appui qu'on explique φέρουσα, par *φεροντ-*j*α [1].

Uns seule hypothè·e, à mon avis, permet d'écarter ces objections et de rendre compte de l'ensemble des différentes formes que nous nous proposons d'examiner : c'est d'admettre que la partie finale des suffixes sanskrits *-vâṃs*, *-yâṃs*, *-âs*, *-ânt*, *-ant* (sous leur forme forte) et des suffixes grecs et latins correspondants dérive d'un antécédent proethnique commun, *ântsa* (ô, é), *ânkša* (ô, é) pour *âmska*. Cette forme ancienne, sinon primitive, diversement atteinte par l'usure, a donné naissance à des variantes [2] qui ne sont autres que les suffixes dont nous nous occupons.

Depuis longtemps, la parenté de ces suffixes a été reconnue, mais on l'a généralement expliquée par la supposition toute gratuite d'un changement proethnique de *t* en *s* [3]. Il nous paraît infiniment plus conforme aux lois qui ont présidé à l'évolution phonétique des dialectes indo-européens de remonter à un ancêtre commun possédant à lui seul tous les éléments qui se sont répartis entre les deux principaux types parallèles qui nous ont été con-

[1] Les formes latines comme *sapientia*, qu'on a invoquées en faveur de cette théorie, sont évidemment d'origine peu ancienne. Tout porte à croire que le suffixe *ia* des abstraits latins et grecs a pris naissance auprès des adjectifs comme πάτριος, *patrius*, etc., d'où l'analogie l'a étendu aux autres thèmes. Du reste τ n'aurait dû s'assibiler sous l'influence de *j* qu'après l'abaissement de ce son à l'état vocalique, et, dans ce cas, comment expliquer l'assimilation qui aurait donné σσ? — Πότνια auprès du sk. *patnî* ne prouve rien si l'on tient compte de la forme homérique πότνα, qui est à la précédente comme θέα est à θεῖα et à δῖα.

[2] Ces variantes s'expliquent par l'impossibilité du maintien intégral du groupe *nts*. C'est d'ailleurs parce que ce groupe n'a pu persister à une certaine période du développement phonétique des langues indo-européennes que le ν de la préposition σύν ne s'est pas maintenu devant ζ = δσ, et par là tombe la principale raison invoquée par Blass (*Uber die Aussprache des Griechischen*), en faveur de la théorie d'après laquelle ζ serait pour σδ, et non pour δσ.

[3] On l'admet, en effet, pour le thème suffixal *vâṃs* (auprès de *vat*, *vant*) et pour le suffixe latin *ôsu-s;* mais alors comment expliquer le maintien du τ dans λελυκοτ-?

servés (celui dont le thème est caractérisé par la finale *s* et celui que termine *t*). En principe, il est absolument sûr que les plus anciennes formes que les textes nous ont transmises avaient déjà subi de profondes modifications aux époques antérieures à ces textes. Or, il nous semble parfaitement légitime d'essayer de remonter au delà des formes *textuelles*, en s'aidant à la fois pour atteindre ce but de celles-ci et des lois phonétiques. C'est même le seul moyen d'expliquer les faits d'origine proethnique.

Si, nous autorisant de cette méthode, nous restituons par hypo-
ó, ê o
thése une forme primitive de suffixe *ânkša*, il nous sera facile d'en retrouver les différentes parties transformées ou non dans les suffixes *ethniques* et dérivés dont nous nous occupons :

A l'*â* initial conservé en sanskrit dans : 1° *vid-vân*, 2° *dhanav-ân*, 3° *garîy-ân*, 4° *candram-âs*, 5° *mah-ân*, — correspondent, avec le double vocalisme résultant de l'*ablaut*, *ó*, *ê* [1] ; — en grec : 1° λελυκ-ώς ; 2° χαρί-εις (cf. λυθ-είς) ; 3° κακί-ων ; 4° ἀληθ-ής ; 5° λύ-ων. En latin : 2° *form-ôsus* ; 3° **meli-ôs* ; 4° **dol-ôs* ; 5° *lu-êns*.

La nasale (*n* ou *ṃ*) se retrouve en sanskrit dans les mêmes formes, en substituant toutefois *man-âṃsi* (cf. zend *man-anh*) à *candramâs*. — En grec dans : 2° χαρί-εν, χαρί-εντος (cf. λυθ-έν, λυθ-έντος) ; 3° κακί-ων, κακί-ονος ; 5° λύ-ων, λύ-οντος. — En latin, dans : 5° *lu-êns*, *lu-entis*.

Le *t* a pour témoins, en sanskrit : 2° *dhanav-antas* ; 5° *mah-ântas*. — En grec : 1° λελυκ-ότες [2] ; 2° χαρί-εντες (cf. λυθ-έντες) ; 5° λύ-οντες. — En latin : 5° *lu-entes*.

La sifflante est attestée en sanskrit par : 1° *vidv-âṃs-aṣ* ; 3° *garîy-âṃs-as* ; 4° *candram-âs*, *candram-as-as* ; *man-as*, *man-as-as*. En grec par : 1° λελυκ-ως ; 2° χαρί-εις (cf. λυθείς) ; 4° ἀληθ-ής,

[1] *ê* représente, à notre avis, un ancien *â* et se trouve en grec sous les trois variantes αι, η (εε), ει.

[2] λελυκώς, pour *λελυκωντς, auprès de λύων, pour *λυωντς, explique le rapport des deux formes μεν et μες de la désinence primaire de la 1re pers. du plur. dans les verbes. L'une et l'autre sont vraisemblablement pour μεντς. Le latin en a aussi gardé le souvenir dans *mini* (quoique appartenant à la 2e pers.), auprès de *mus*. Cf. encore la désinence sanskrite *ân* pour *âṃs* de l'accus. masc. plur. avec la même désinence en zend *âs*, en grec ους (2e décl.), ας (3e) ; en lat. *os*, *es*. Ainsi s'explique également le rapport des 3e pers. plur. en οντι et en ουσι (cf. la désin. secondaire des 3e pers. du plur. en sk. *us*), l'une pour *ωνστι et l'autre pour *ωντσι.

ἀληθ-ές; γέν-ος. — En latin par: 2° *form-ôsus*; 3° **meli-ôs*, **meli-ôs-is*; 4° **dol-ôs*, **dol-ôs-is*; 4° *lu-ens*, masc., fém., neut.

Enfin, la finale vocalique a pour garant : en sanskrit, entre autres indices, l'*a* de la désinence *am* des accusatifs singuliers, *vidv-âṃs-am*, *dhanav-ant-am*, etc. ; en grec l'α = αν des désinences correspondantes. En latin l'*e* de la désinence *em* des mêmes formes; l'*ê* = *ee* des nominatifs et accusatifs pluriels; l'*i* dit de liaison des datifs-ablatifs pluriels ; l'*u* finale du thème *form-ôsu-*; la même finale des participes en *-endu-s*, *-undu-s*, qu'on ne peut séparer des participes présents, etc[1].

Le thème proethnique *ântsa* se trouve donc représenté par ses divers éléments, dans ses dérivés probables en sk., en grec et en latin, avec une irrégularité dans le rapport des différents idiomes à cet égard qui semble inexplicable sans l'hypothèse d'une ancienne forme qui les embrasse tous.

Si nous cherchons maintenant la preuve de la confusion des deux thèmes *(ânt, âṃs)* dans leur déclinaison, et par conséquent celle de leur identité primitive, nous la trouvons : en sanskrit, dans *vidv-ân*[2], *garîy-ân*, auprès de *dhanav-ân*, *mah-ân; vid-bhyas*, *vidbhis*, *vidbhyâm*, *vidvatsu*, *vidvat*, auprès des mêmes formes dans la déclinaison des participes présents; les vocatifs *adrivas*, *harivas* (thèmes *adrivant*, *harivant)*, auprès des mêmes formes appartenant à des thèmes de part. parf. avec le suffixe *vâṃs*[3].

En grec dans: λελυκ-ώς, λελυκ-ός, auprès de λελυκ-ότος, et le thème λελυκ-οτ-, auprès de *vidv-âṃs-* ; χαρί-εις, auprès de χαρί-εν et χαρί-εντος (cf. λυθ-είς, auprès de λυθ-έν, λυθ-έντος); κακί-ων, κακί-ονος, κακί-ω[4], auprès du thème *garîy-âṃs-*.

[1] On peut ajouter, pour le sk. et le gr., les finales *î*, α, des formes féminines combinées avec l'état faible du thème.

[2] Cf. le doublet *vidant*.

[3] Withney, *Ind. Gramm.*, §§ 454 *b* et 462 *a*. — En ce qui concerne le zend, cf. *adâs* et *dregvâo* avec *vidvâo*. Spiegel. *Vergl. Gramm. der alter. Sprach.*, p. 249 et 259.

[4] Cette forme est certainement pour *κακιω(ν) de *κακιωνα (cf. ἀπολλῶ, pour ἀπόλλωνα, et surtout ἐγώ, auprès de ἐγών; et il en résulte la preuve que l'ω du nominatif qui, comme à l'accusatif sing. est l'indice du cas fort, n'est pas le résultat d'une compensation.

En latin dans : *form-ósus*, auprès du thème χαρι-εντ- et du thème suffixal sk. *vant*; **meli-ós*, *meli-us*, auprès de καλί-ων, καλί-ον ; *lu-êns*, auprès de *mah-ân*, *mah-ântas*, de λύ-ων, λύ-οντες, et du thème *lu-ent-* dans *lu-entes*, *lu-entis*, etc.

Ces coincidences si nombreuses entre les déclinaisons des deux thèmes nous semblent confirmer avec une force irrésistible l'hypothèse d'un antécédent commun.

L'examen des formes grecques du féminin εσσα, εἶσα, ουσα, υῖα (pour υισσα)[1] est tout aussi probant, si l'on rejette l'opinion, très invraisemblable, d'après laquelle ces formes contiendraient un suffixe *ya*. En n'y voyant au contraire que l'α, si fréquent en grec comme signe du féminin, et en considérant le groupe σσ comme un équivalent de ξ ou de ζ issu de σκ ou de τσ[2], elles s'expliquent de la manière la plus simple et la plus conforme à la formation générale du féminin dans les adjectifs.

[1] Cf. μυῖα, auprès du lat. *musca* et θυῖα « orgie », auprès de θυσάι, θυσιάς. Je considère la diphtongue υι comme un état faible de οι, ω, ου (par exemple dans λελυκώς, auprès de λελυκυῖα. Cf. sk. *viduši*.)

[2] Voir ci-dessus l'*Origine de la sifflante palatale en sanskrit*, où j'ai déjà cité quelques exemples de la réduction proethnique du groupe *sk* à *s*. Ce changement est surtout visible après une nasale, comme cela a eu lieu dans la transformation de **ánska*, ou **ánkša* en *áṃs*. J'en trouve d'ailleurs la preuve dans le rapport des désidératifs sanskrits, avec les verbes en σκω, *sco* du grec et du lat. Exemples :

γιγνώσκω, latin *nosco*, auprès	de	*jijnâs*
θνήσκω	—	*dhvaṃs*
μιμνήσκω	—	*mîmâṃs*
πιφάυσκω, πιφάσκω, φάσκω	—	*bhâs*, pour **bhâṃs*
βάσκω	—	*gam*, **gaṃs*, **gaṃsk* (*gacchati*), pour **gaṃskati*

La chute de la sifflante dérivée du groupe *sk*, après la nasale, est attestée à son tour par les exemples suivants :

gr. ὦμος,	lat. *humerus*,	auprès du sk.	*aṃsa*
χήν,	*hanser*,	—	*haṃsa*
rac. sk.	*dhvam*	—	*dhvaṃs*
—	*bhram*	—	*bhraṃç*
—	*bhâš*, pour **bhâṃs*	—	*bhaṇ*
—	*kšan*	—	*çâs*, pour **çâṃs* (cf. *han* et *hiṃs*)
lat.	*premo* pour **premso* (cf. *pressi*)		
	tremo, pour **tremso*, auprès du sk. *tras*		

βάσκω	auprès de	βαίνω
χάσκω	—	χάινω
φάσκω, πιφάυσκω, φέγγω, = *φεν-σκω	—	φαίνω, etc.

Si, comme beaucoup de raisons donnent à le croire, le thème des aoristes sigma-

L'analogie de formations semblables, au point de vue de la combinaison des suffixes *(n + ska)*, se retrouve du reste dans les adjectifs sanskrits comme *matṛka*, pour **matṛska (r + ska)*, les féminins latins comme *genitrix*, auprès de *genitor*, pour **genitorx*, et les correspondants grecs qui ont conservé le groupe ρρ (pour ρσ, ρξ), τερρο–, τερρα [1].

Comme les féminins sanskrits correspondants, les féminins des participes grecs sont construits sur le thème sinon faible, du moins moyen, si l'on tient compte du fait que le thème fort est surtout marqué par l'état vocalique du nom. masc. sing.; exemples :

Masc. λελυκ–ώς	fém.	λελυκ–υῖα (pour *λελυκ-υι-σα)
λύ–ων	—	λύ-ουσα
χαρί-εις	—	χαρί–εσσα [2].

C'est exactement le même rapport qu'on remarque entre :

μέλ-ᾶς (pour *μελ-ᾶνς)	et	μέλ-αινα (pour *μελ-αινσα)
τέρ-ην (pour *τερ-ηνς)	—	τέρ–εινα (pour *τερ-εινσα)
σωτ–ήρ (pour *σωτ-ηρς)	—	σώτ–ειρα (pour *σωτ-ειρσα)
ἡδ-ύς (pour *ἡδ-υνς) [3].	—	ἡδ–εῖα (pour *ἡδ–εϝει–σα) [4].

tiques ne représente qu'une ancienne forme de la racine, les exemples suivants sont des témoins d'un état intermédiaire de la finale radicale entre *n* ou *m* et *ṃkša* :

agaṃs-mahi auprès de *gam* et de *gacchati*, pour **gaṃskati*.

kraṃs-ati	—	*kram*
ajñâs-ît	—	*jñâ* et de *jijñâs*
atâṃs-ît	—	*tan* et de *titaṃs*
anaṃs-ît	—	*nam*
maṃs-i	—	*man* et de *mîmâṃs*
yaṃs-i	—	*yam* et de *yacchati*, pour **yaṃskati*
araṃs-ta	—	*ram* et de *riraṃs*
vaṃs-âṃa	—	*van* et de *vivâs*, pour **vivâṃs*
açiš-at	—	*kšan* et de *çâs* et *ças*
hiṃs-ît	—	*han*, *hiṃs* et *jighâṃs*.

[1] Cf. aussi, pour le rapport d'une désinence masculine ων, pour ωνξ, ωντς, avec ουσα = ωνκσα ou ωντσα : θρᾴξ, θρᾷσσα, ἄναξ, ἄνασσα, etc.

[2] λυθ-εῖσα, auprès de λυθ–είς, ne fait exception qu'en apparence; l'état moyen au féminin est marqué par la perte d'un σ du groupe σσ.

[3] Pour ἡδεϝηνς, voir ci-dessus, p. 27, *seqq.* ; ει est un état faible eu égard à η ou à εϝη contracté en υ.

[4] πᾶς, πᾶσα fait exception, mais cet adjectif garde la longue même au neutre.

Il est extrêmement vraisemblable que c'est la conservation de l'état fort qui a fait perdre leur désinence aux adjectifs et aux participes grecs et latins qui n'ont qu'une forme pour le masculin et le féminin, comme :

ἀληθ–ής
εὐδαίμ–ων
κακί-ων
lu–êns
**meli–ós*[1]

Le neutre, selon la règle constante, se distingue par l'état faible auprès de l'état fort du masculin :

vidv-at (ant)	à côté de	*vidv–ân (ânt)*
garîy–as	—	*gariy-ân*
dhanav–at	—	*dhanav–ân*
man–as	—	*candram–às*
mah–at	—	*mah–ân*[2].
λελυκ-ός	—	λελυκ–ώς
χαρί-εν, λύθ–εν	—	χαρί-εις, λυθ–είς
κακί-ον	—	κακί-ων
ἀληθ-ές	—	ἀληθ-ής
λύ-ον	—	λύ-ων
**meli-os, meli-us*	—	**meli–ós, meli-ór*
**gen–os, gen–us*	—	**dol–ós, dol-ór*
lu–ens	—	*lu–êns.*

[J'ajouterai, pour résumer cette étude, que je considère tous les participes, ou anciens participes, dont il vient d'être question, comme formés pour la partie finale par un élément morphologique composé

[1] Les formes féminines, différentes de celles du masculin et terminées par une voyelle comme λύ-ουσα, conservent le même thème à tous les cas, selon la loi générale des thèmes vocaliques. Quant au masculin, il n'a gardé le thème fort qu'au nom. sing.; ce fait est dû sans doute à l'influence du poids des désinences des autres cas. C'est la même influence qui a déterminé la palatalisation (affaiblissement) du *c* de *vâc-am* auprès du *k* de *vâk*.

[2] En général, le nom. masc. sing. du part. prés. est *an*, mais certainement par suite de l'affaiblissement de *an* en *àn*.

d'une nasale que précède une voyelle longue et que suit un groupe de consonnes *(sk)*, suivi lui-même d'une voyelle; d'où deux doublets primitifs selon la couleur du vocalisme), *ânska-ônsko*. La métathèse des éléments du groupe *sk*, d'où *kš*, et le dentalisme de la gutturale avant et après la métathèse, d'où *st* et *ts* (indépendamment des variations produites dans le vocalisme par l'affaiblissement), expliquent toutes les formes masculines, féminines et neutres qui viennent d'être examinées [1].

Il convient de remarquer encore que le même élement morphologique, soumis à des transformations semblables, rend compte du rapport de nombreux doublets radicaux dans l'ensemble des idiomes indo-européens et, par exemple, de la relation mutuelle des différentes formes de la conjugaison des rac. sk. *kšan*, *kšad*, *cched*, *çâs*, *han*, *hiṃs*, etc. (de primitifs *skânsk*, *skânkš*, *skânst*, *skânts)*, gr. σχάζω, σχίζω (σχιττω), χάσκω, χαίνω, lat. *scisco* (dans *de-scisco)*, *scindo*, *cædo*, *-fendo*, *findo*, etc. L'idée primitive commune est séparer, couper. Les formes latines *fisi*, *fissus*, auprès *de findo*, doivent leur origine aux mêmes mouvements phonétiques qui ont donné naissance à χαρίεσσα, auprès du thème χαριεντ-.

A un tout autre point de vue, il est très probable que les mots en ος, *us*, masc., ον, *um*, neut., de la seconde déclinaison grecque et latine, contiennent aussi le même suffixe, et par conséquent que les finales *s* et *m* sont thématiques. La preuve en résulte, non seulement de ces finales mêmes, mais de la présence d'une nasale à différents autres cas de la déclinaison des mots de cette catégorie, et aussi de l'identité des variations de l'accentuation entre les formes en *as* du sk. et celles en ος (2e décl.) du grec (voy. Whitney, § 1151, 2, *a* et comparez *ápas* et φόρος, subst.; *apás* et φορός, adj.), ce qui leur assigne une origine commune.]

1 [Dans les langues slaves le suffixe du part. prés. a conservé dans la plus grande partie de sa déclinaison le groupe *st*, pour *nst*, d'où un gén. sing. *gredašta* auprès d'un nomin. *gredy* (Miklosich, *Vergl. Gramm. der slav. Spr*, II, 202). L'hypothèse que le *š* représente en ce cas un *j* thématique transformé en sifflante qu'une métathèse est venue placer devant le *t* qu'elle suivait d'abord me paraît d'autant plus insoutenable, qu'on est obligé de supposer en même temps que les formes où figurent *št* ont pour base un thème différent de celui du nominatif. Le groupe *cz* des part. prés. lithuaniens, comme *auganczos*, gén. sing. (Schleich., *Comp.* 4, § 100,4), donne lieu aux mêmes remarques.]

III

θεός, TUEOR

Dans le troisième fascicule de l'*Annuaire* pour 1883[1], j'ai essayé de reconstituer la famille à laquelle appartient θεός autour d'une racine indo-européenne *thâv* signifiant « briller, brûler, voir » et ayant donné, d'une part, θαῦμα, *θεϝάομαι, *θεϝος, etc., et, de l'autre, par l'adoucissement et l'affaiblissement de l'initiale, la série de racines sanskrites *du (dâv, dav), dev, div*, de laquelle dépend le lat. *deus*.

A la première forme se rattache bien certainement aussi la racine latine *tu* dans *tueor* et les dérivés.

J'ajouterai qu'il y a là un nouvel exemple de la ténue latine en regard de l'aspirée grecque, ce qui, malgré les doutes de Grassmann[2], est un cas fréquent.

IV

NOTE SUR LA FORMATION DES PARFAITS SIMPLES SANS REDOUBLEMENT EN LATIN[3]

Fēci est-il pour *fĕ-fĕci*? Bien des raisons rendent le fait douteux, sinon impossible.

D'abord, en thèse générale, comment s'expliquer ce phénomène? Qu'une consonne en tombant devant une voyelle brève amène l'allongement de cette voyelle, c'est un procédé qui soulève déjà bien des doutes. Mais la modification dont il s'agit, c'est-à-dire l'allongement de la voyelle intérieure d'un thème déterminé par la chute d'une syllabe précédente, n'est appuyée, que je sache, sur

[1] Ci-dessus, p. 77, *seqq.*
[2] Dans la *Gazette de Kuhn*, XII, 86, *seqq.*
[3] [Publié pour la première fois dans les *Annales du Musée Guimet*, t. VII, p. 485.]

aucune analogie plus ou moins sûre. On ne saurait s'en rendre compte qu'en y voyant le résultat d'un effort conscient, et sans raison logique ou physiologique appréciable[1].

Si nous passons de là aux raisons de fait et aux circonstances connexes nous remarquerons :

1° Que l'hypothèse, phonétiquement possible, de *fêci* venant de *fĕfĕci* par la contraction des syllabes contiguës *fe-fe* ne saurait se soutenir en présence de *frêgi*, auprès de *frango*, qui échappe à une explication de ce genre[2];

2° Que l'équation *fêci* = **fĕfĕci* est contraire à l'analogie de *rĕpŭli* venant de *rĕpĕpŭli*, par l'intermédiaire *reppŭli;*

3° Que les parfaits grecs πέφευγα, auprès de *fûgi*, λέλοιπα, auprès de *lîqui*, etc., montrent clairement que la longue des formes latines peut ne pas être la conséquence de la chute du redoublement, qui s'est maintenu en sanskrit et en grec à côté de l'état fort du radical;

4° Que *êgi*, à côté de *ăgo*, *ôdi*, à côté de *ŏdio*, etc., fournissent une preuve non équivoque de la présence au radical du parfait d'une voyelle longue (correspondant à une brève au thème du présent) qui ne résulte pas de la chute d'une partie redoublée[3];

5° Qu'enfin, il n'est pas possible de ranger *câvi*, auprès de *căveo*, *fâvi*, auprès de *făveo*, à l'analogie de *fêci*, auprès de *făcio*, venant de **fĕfĕci*, puisque la forme primitive de ces parfaits eût été **cĕ-cĕvi*, **fĕ-fĕvi* dont *câvi* et *fâvi* n'eussent pu descendre en aucun cas.

Ces motifs réunis me paraissent tellement concluants contre l'explication de l'origine des parfaits simples sans redoublement proposée jusqu'ici, que je n'hésite pas à la considérer comme insuffisante ou, pour parler net, inexacte.

1 Point n'était besoin, en effet, d'établir une différence vocalique, qui existait déjà par l'apophonie, entre *fêci* et *facio*, tandis que, d'autre part, la poursuite instinctive du moindre effort n'aurait jamais transformé une brève en longue sans l'adjonction d'un élément nouveau.

2 D'après le procédé en question, *frêgi* ne pourrait venir que de *fre-fregi ;* or, les analogies donnent à croire que le redoublement eût donné *fe-fregi* et non *fre-fregi*.

3 Si l'on objecte qu'en ce cas la longue peut s'expliquer comme celle des parfaits sanskrits et grecs dont le radical commence par une voyelle, je répondrai qu'en ce qui concerne *ago*, par exemple, dont la parenté étymologique avec *veho* me semble

J'hésite d'autant moins à le faire que je crois à la possibilité d'une explication commune pour tous ces parfaits, appuyée en même temps par les lois générales qui président à l'évolution du langage et par l'ensemble des analogies.

C'est cette explication que je vais essayer de présenter à mes lecteurs.

En ce qui concerne le redoublement même, je crois, comme tout le monde, qu'il a existé à une période ancienne de la langue. Le point où je diffère de l'opinion générale regarde la quantité primitive de la voyelle radicale, qui était longue, à mon avis, dès le principe. Autrement dit, je pense que la forme initiale de *fêci* a été **fĕ-fêci* (ou **fĕ-feici)*, mais non **fĕ-fĕci*[1]; et c'est ce qu'il s'agit de démontrer.

Si, comme il n'y a pas lieu d'en douter, *fŭgio* contient la même racine que φεύγω, rien d'étonant a ce que le radical latin présente à certaines formes, comme *fûgi* une voyelle longue héréditaire. Or, *fŭgio* contient, relativement à φεύγω et à *fúgi*, un suffixe qui rend parfaitement compte de l'état faible de cette forme eu égard à l'état fort des deux autres. Nous avons là, en effet, l'application d'une loi d'équilibre[2] en vertu de laquelle plus un radical se charge ou reste chargé d'affixes, plus il tend à s'affaiblir. Il en résulte que dans *fûgi*, pour **fefùgi*, l'état fort s'est maintenu à cause de la chute du redoublement, tandis que dans *fŭgio* l'etat faible est dû à la présence ou à la conservation du suffixe. C'est pour une semblable raison d'équilibre que les parfaits comme *tĕtĭgi*, *pĕpĭgi* n'ont pas de longue, ou pour mieux dire, n'en ont plus, comme voyelle radicale.

Tous les parfaits simples, sans redoublement des verbes à suffixes s'expliquent comme *fêci* auprès de *făcio*.

certaine pour des raisons trop longues à développer ici, le parfait sanskrit *va-vâha* indique que la voyelle radicale y était longue à l'origine.

1 Il est remarquable qu'entre *fêci* (état tort) et *facio* (état faible) le rapport vocalique est absolument le même qu'entre ἵστημι et ἵσταμεν.

2 Cette loi n'a rien de commun avec celle qui aurait pour effet de changer *fe-fêci* en *fêci* par l'effet de la chute de la syllabe initiale. Le véritable équilibre morphologique s'établit toujours en vue d'un allégement ou d'un moindre effort, mais jamais dans le sens contraire. [Ce principe d'équilibre a déjà été signalé expressément par feu M. Dulaurier dans sa *Grammaire arménienne*. M. Bréal l'a signalé aussi à l'égard de certains dérivés dans son *Dictionnaire étymologique latin*.]

Exemples :

jēci, *jăcio;*
ōdi, *ŏdio*;
pāvi, *păvesco*, etc.

Les verbes en *eo*, contenant certainement un suffixe, sont à ranger à cet égard à côté de ceux en *io* et en *sco*

vīdi, *vĭdeo*, cf. sk. *vedmi ;*
sēdi, *sĕdeo*, cf. sk. *sîdati*[1], parfait *sa-sâda;*
fōvi, *fŏveo;*
mōvi, *mŏveo;*
cāvi, *căveo*;
fāvi, *făveo*, etc.

Sont traités comme les verbes à suffixes, et pour la même raison d'équilibre ou de compensation, ceux qui montrent au présent une nasale qui n'existe pas au parfait. Le parfait, en ce cas, a la voyelle radicale longue, et cette voyelle est primitive comme dans *fēci*. C'est ce que démontre la comparaison de :

frango, *frēgi*, avec ῥήγ-νυ-μι, ἔῤῥωγα.

Pour les verbes sans suffixes ou non susceptibles de redoublement qui présentent au parfait une voyelle longue correspondant à une brève du présent, l'affaiblissement de la voyelle du thème de celui-ci s'explique, soit par la nécessité d'une différenciation qui s'est effectuée à son détriment, soit, et plutôt encore, par un ancien état des désinences propres à chacun de ces temps, pareil à celui qui a persisté en sanskrit et en grec, et grâce auquel le thème est resté plus lourd avec les désinences faibles ou affaiblies (celles des temps passés), tandis qu'il s'est affaibli lui-même à côté des désinences dont la pesanteur relative s'est maintenue (celles du présent).

[1] Cf. aussi le doublet *sīdo*, qui, n'ayant pas de suffixe, a gardé la longue au thème du présent.

A cette catégorie appartiennent :

lâvi, *lăvo;*
scâbi, *scăbo;*
êgi, *ăgo;*
êdi, *ĕdo*, cf. sk. *âda.*

Les verbes dont le radical est terminé au présent par un groupe de consonnes qui se maintient au parfait simple ont de part et d'autre devant ce groupe une voyelle dite longue par position, mais brève par nature, et qui apparaît telle en sanskrit.

Il en est ainsi de :

de-scendi, *de-scendo*. cf. sk. *skand;*
suc-cendi, *suc-cendo*, cf. sk. *cand;*
verti, *verto*, cf. sk. *vart.*

Restent tous les verbes en *uo*, dont le thème du parfait est également semblable à celui du présent.

Exemples :

lui, *luo;*
rui, *ruo;*
spui, *spuo.*

La raison de cette ressemblance paraît tenir à la contraction coordonnée que ces thèmes ont subie et sur laquelle on peut consulter Kühner, *Ausführl. Gramm. der lat. Sprache*, I, § 184, *c*. Rem.[1].

[1] [Cf. ci-dessous l'étude intitulée : *Sur l'origine des radicaux sanskrits sad-, sid-, sêd.* Il est permis d'en conclure, d'après l'analogie du processus qui a donné naissance en sk. à une forme de parfait *sêdima*, auprès de la rac. *sad* ou *sâd*, etc., qu'en latin, *fêci*, par exemple, dérive de *f'fêci*, pour *fe-fêci*. Quant à l'apophonie qui distingue le vocalisme de *fêci* de celui de *făcio* (rac. *fâc*) je continue d'en voir l'analogue dans le rapport de ἵστημι avec ἵστᾰμεν (rac. στᾱ).]

V

LE SUFFIXE DU DATIF PLURIEL EN GREC

Les principales formes du datif pluriel grec sont généralement ramenées à celles du locatif pluriel sanskrit en *su*. Telle est, du moins, la théorie que M. Osthoff s'est efforcé d'établir dans le deuxième volume des *Recherches morphologiques*[1], qu'il publie de concert avec M. Brugman, et qu'a adoptée M. G. Meyer dans sa *Grammaire grecque*[2].

Les raisons de ces savants ne nous ont pas convaincu ; elles laissent prise, en effet, à trois principales objections qui nous paraissent insurmontables :

1° C'est une pure hypothèse de supposer que ποσσί vient de *ποσσύ, par substitution analogique de ι à υ, sous l'influence de la forme correspondante du singulier ποδί[3].

2° La désinence sanskrite *su* ne rend pas compte du ν de la désinence grecque σσιν, σιν qui a, très vraisemblablement, une valeur organique.

3° La même désinence ne rend pas compte davantage du double σ de σσι, σσιν, dans γένυσσιν, πίτυσσι, etc.

Nous ajouterons qu'en général le sens du datif grec est très différent de celui du locatif, et nous en conclurons qu'on est très autorisé à chercher ailleurs que dans une identité primitive de la forme de ces deux cas en sk. et en grec l'explication des datifs en question. Rien n'empêche, par exemple, que nous n'ayons dans σσιν, σσι, σιν, σι, un correspondant significatif de φιν, φι, du sk. *bhis*

1 Page 1, *seqq.*
2 § 372, *seqq.*
3 Osthoff, *Morph. Unters.*, p. 26. — En général, l'analogie propage plutôt une forme nouvelle à laquelle l'altération phonétique a donné naissance, qu'elle ne modifie sous une influence voisine un type déjà créé et usité. Le côté faible, selon nous, des théories des néo-grammairiens est d'exagérer les effets de l'analogie et de ne pas établir de distinction entre le domaine qui lui est propre et celui qui lui échappe. En tous cas, une assertion du genre de celle que nous combattons ici manque absolument de *criterium*.

et du lat. *bus*, que le grec seul a conservé[1]. C'est le point de vue nouveau auquel nous nous permettrons d'étudier la question.

Nous avons vu précédemment[2] que les nombreuses formations participes, adjectives et nominales dans lesquelles on retrouve un suffixe *nsk-nkš*, *nst-nts* (pour la partie consonantique) a fréquemment réduit et assimilé les éléments de ces groupes en *ss*, σσ. Or, si comme bien des faits donnent à le croire, une partie au moins des différentes formes de la déclinaison est due aux variations phonétiques du thème[3], il est permis de voir dans le datif pluriel λύουσι, par exemple, pour *λυουσσι, abstraction faite de la voyelle finale, une simple variante du thème *λυωντς, *λυωνσσ, identique à celle qui a donné le féminin λύουσα, pour *λυουσσα. La même explication convient non seulement aux datifs pluriels des thèmes neutres en ος (si voisins de ceux du participe présent), comme βέλεσσιν, ἔπεσσιν, ἔπεεσσιν (pour *ἐπεϝεσσιν), mais encore à πελέκεσσι, à πόλεσι, pour *πολεσσι, à ὀνόμασι, pour *ὀνομασσι, à χαχίοσι, pour *χαχιοσσι, et soit que la désinence relève directement du thème, soit qu'elle y ait été jointe par emprunt analogique, à toutes les formes du même cas se rattachant à la troisième déclinaison.

Examinons, maintenant, les datifs pluriels de la première et de la seconde déclinaison. Ils forment deux séries, selon qu'ils présentent ou non un ι final :

Première série. — ασι, ησι, αισι[4].
οισι.

Deuxième série. — αις.
οις.

D'après MM. Osthoff et Meyer[5], la deuxième série ne serait pas,

[1] Il n'est pas prouvé toutefois qu'il ne faille pas y rattacher les désinences *ais* du sk. et *is* du lat.

[2] Ci-dessus, p. 196, *seqq.*

[3] C'est une hypothèse qui a déjà été présentée au milieu de beaucoup de détails plus contestables par M. Dutens dans son ouvrage intitulé : *Essai sur l'origine des exposants casuels en sanskrit.*

[4] Aussi ῃσι, mais on peut douter que le iota souscrit ait ici une valeur étymologique. Je considère au contraire la diphtongue αι dans αισι comme le substitut de ᾱ et de η.

[5] *Morph. Unters.*, p. 56 et 65 ; *Gr. Gram.*, § 375 et 378.

comme on l'a cru, issue de la première par la chute de la voyelle finale; mais οις correspondrait au sk. *ais*, et αις aurait été formé sur l'analogie de οις. L'une et l'autre explication ne semblent rien moins que sûres, et je ne vois pas pourquoi οις ne serait pas pour οισι (οισσι, οισσιν), comme δίδως est pour *διδωσι[1].

Quant aux termes de la première série, M. Osthoff y verrait les analogues de ceux de la première, auquel s'est ajouté le ι final des datifs pluriels des thèmes à consonnes, tandis que M. Meyer les considère plutôt comme les correspondants des locatifs pluriels sanskrits des mêmes déclinaisons.

Pour nous, l'explication ne différera pas de celle que nous avons proposée relativement aux formes correspondantes des autres déclinaisons. Le σ de λύκοισι ou de τῇσι est le même que celui du sk. *teš-âm*, pour **tens-âm;* du lat. archaïque **musas-um*, pour **musans-um; *hortos-um*, pour **hortons-um*, etc.; ainsi que du nominatif singulier des mêmes formes. C'est-à-dire qu'il est le reste d'une finale thématique *nts*, réduite successivement à *nss*, *ns*, *s*, dans les mots masculins de la deuxième déclinaison grecque et latine, et à *ns*, *n*, ou *m* dans les mots neutres de la même déclinaison.

Pour les mots de la première déclinaison, la désinence du datif pluriel est due à l'analogie de la même désinence chez ceux de la seconde ou, ce qui est plus vraisemblable, elle doit s'expliquer comme pour ceux-ci, en admettant la chute d'un *s*, ancienne finale du nominatif qu'on retrouve encore dans les formes de la cinquième déclinaison latine, comme *dies*, etc.

Quant à la diphtongue οι qui précède ς dans les thèmes masculins et neutres, elle représente probablement, comme nous le verrons plus loin, une ancienne articulation *âvâ*, *ave*, *avi* d'où est issue aussi la finale thématique ο de ces formes.

[1] Il est vrai que les mêmes savants refusent de voir la chute d'une finale ι dans δίδως. Mais dès l'instant où le ς de οισι résulte de la simplification du groupe σσ, toute difficulté disparaît

VI

REMARQUES ÉTYMOLOGIQUES SUR QUELQUES COUPLES DE MOTS QUI, BIEN QU'ISSUS D'UNE MÊME RACINE, ONT REVÊTU CHACUN UN SENS OPPOSÉ

1. — στενός, étroit; — *tata*, τανυ-, long, large

La racine sanskrite *tan*, « tendre, étendre », qu'on retrouve dans le grec τείνω, le latin *teneo*, *tendo* et les dérivés, était précédée à l'origine d'un *s* initial qui se retrouve encore dans *ab-stineo*, *de-stino*, *ob-stino*, *ostendo*, pour **ob-stendo*, *sustineo* et *sustento* pour **sub-stineo* et **sub-stento*[1].

Ce point acquis, si l'on rapproche pour le sens le grec στεινός, ou στενός, « étroit », du sk. *tanu*, « petit, mince », et du lat. *tenuis*, on n'hésitera pas un instant à le rattacher à la même racine *stan*, *tan* qui, par une progression significative toute naturelle, a passé du sens d'étendre à celui d'amincir, rétrécir.

Tout au contraire, le part. passé sanskrit de la rac. *tan (tata)*, précédé du préfixe *vi (vitata)*, de même que le lat. *tensus*, précédé de *ex (extensus)*, a gardé le sens d'étendu, vaste, grand, large, etc; et le même sens est affecté, sans l'aide d'un préfixe, au grec ταναός, « allongé », et à τανυ-, même sens, dans les composés comme τανύθριξ, « qui a de longs cheveux », etc.

2. — μῆτις, *mens*, raison; — μανία, folie

Ces différents mots dérivent d'une même racine, dont la forme sanskrite est *man*, avec le sens général de penser. Les acceptions diverses qu'ont revêtues les dérivés sk. *manas* et gr. μένος, indiquent très bien comment on est passé du sens de sagesse, dans *mens*, μῆτις, au sens opposé de folie dans μάνια (cf. μῆνις, μαίνομαι, μαίομαι, μενεαίνω, etc.). *Manas*, en effet, indépendamment de la

[1] Bien entendu, à l'époque où ces composés ont pris naissance, *teneo*, *tendo*, etc., devaient se dire encore *steneo*, *stendo*.

signification de « pensée, intelligence, conscience, connaissance » (d'où, « raison, sagesse », dans d'autres dérivés de la même racine) a celle de « mouvement de la pensée vers un objet, désir, passion ». La même idée s'est prolongée jusqu'à signifier « vive passion, irritation, désir violent, emportement, colère, manie, folie », dans les mots déjà cités μῆνις, μανία, etc ; même direction dans μένος, « âme, intelligence, désir, passion, colère ».

Le seul point qui puisse donner matière à doute est de savoir si l'idée de passion dérive directement ici de celle de pensée, ou si, comme pour θυμός, qui est absolument parallèle à μένος quant au sens, c'est l'ancienne acception de briller et brûler de la rac. *man*[1] qui en est le point de départ. Dans cette dernière hypothèse, *manas* et μένος, dans le sens de « pensée », se rattacheraient à la nuance « briller, voir, voir par l'esprit, imaginer, etc. » ; tandis que les mêmes mots, dans le sens de « ardeur, passion, irritation colère, folie », dépendraient de l'idée primitive de « brûler, être ardent (au moral), vif, etc.[2] ».

3. — *Moneo*, avertir, instruire; — *mentior*, mentir

Le latin *moneo* est considéré, à juste titre, je crois, comme un ancien causatif de la racine *man*, « penser ». Quant à *mentior*, inséparable de *mentio*, *mentum*, *commentum*, etc., on ne saurait le distraire étymologiquement de la même racine dans le sens d'imaginer, d'où « feindre, mentir ». *Commentor*, « penser, méditer, imaginer », contribue surtout à montrer la transition significative.

4. — λευκός, blanc; — γλαυκός, vert, vert bleu

A λευκός, « blanc », correspond le verbe λεύσσω, « voir », primitivement « briller », comme le prouve le correspondant sk. *ruc;* de même, à γλαυκός, « vert », correspond γλαύσσω, « briller ». Comme les racines dont l'initiale est une liquide ont toujours perdu une consonne qui précédait celle-ci, γλαύσσω et λεύσσω, et par conséquent

[1] Voir ci-dessus, p. 165.
[2] [Je suis persuadé actuellement que cette dernière hypothèse est la vraie; le sens primitif de *man* est « briller-brûler ».]

γλαυκός et λευκός, sont, pour la forme et pour le sens, les variantes d'un même antécédent dont le sens primitif de « brillant » a affecté une nuance significative différente quand elles sont devenues phonétiquement distinctes.

5. — *Pūrus*, pur, primitivement blanc; — πυῤῥός, roux; πορφυρο-, rouge

Une ancienne forme de la racine à laquelle se rattachent ces différents mots se retrouve dans le sk. *sphur-ati*, « il brille ». La même racine est dans le gr. πῦρ, feu ; le latin *burrus*, « roux », le sk. *ba-bhru*, « brun » ; la racine *bhur*, « s'agiter (être ardent) » ; les adjectifs *bhuraṇyu*, « ardent, actif » ; *bhurvaṇi*, « agité » ; *bhûrṇi*, « ardent, irrité », etc., et le latin *furo*, « je suis ardent (au moral), furieux[1] ».

6. — Rac. sanskrite *tap*, échauffer; — lat. *temperare*, rafraîchir; *tepidus*, tiède, refroidi, etc.

L'allemand *Dampf*, « fumée, vapeur, vapeur chaude », primitivement, « chaleur, exhalaison chaude » (cf. lat. *fumus*, auprès de θυμός et de θῦμα, et voir ci-dessus, p. 77, *seqq.*) ne laisse aucun doute sur la nasalisation primitive de la rac. sk. *tap*, « brûler ». Ainsi que M. Ascoli l'a déjà très bien vu, le lat. *tempus*, qui a signifié primitivement « chaleur, saison chaude, saison en général », d'où « temps », s'y rattache. Le verbe *temperare*, comme *teporare*[2], a signifié d'abord « échauffer, adoucir », c'est-à-dire, échauffer ce qui est froid, et par une conséquence naturelle résultant de l'oubli du sens primitif, « adoucir, attiédir, tempérer », c'est-à-

[1] On voit par ces exemples et ceux que j'ai réunis dans l'article déjà cité de la *Rev. Phil.* [ci-dessus, p 141, *seqq*] que la plupart des mots qui désignent les couleurs dérivent de racines dont le sens primitif est briller. La détermination et la fixation des nuances est donc un fait postérieur et qui explique le manque de précision du sens des mots en question dans les Védas et dans Homère. On a voulu y trouver, il y a quelques années, la preuve d'une évolution du sens de la couleur chez l'homme, même depuis les temps historiques. Comme le sens des mots a évolué lui-même, et que ce fait explique le vague de la désignation des couleurs chez les auteurs les plus anciens, on ne saurait tirer de là aucune induction pour ou contre l'hypothèse physiologique de l'éducation récente des facultés visuelles.

[2] Cf. aussi le sens du sk. *ûšman* de *tepeo*, *tepesco* et de l'all. *dampfen*.

dire rafraîchir ce qui est chaud, refroidir, d'où « tremper, mélanger, allier » (c'est-à-dire, d'abord, ajouter du chaud au froid pour obtenir la tiédeur), et, enfin, dans une acception toute morale, « adoucir, calmer, apaiser, modérer, régler ».

7. — θεάομαι, je vois; — τυφλός, aveugle

La parenté phonétique de la rac. θεϝ, dans θεάομαι, et de la rac. τυφ, θυφ de τυφλός est très probable, si l'on tient compte des différentes formes rapprochées au paragraphe suivant; quant à la parenté significative des mêmes racines, elle est certaine : le sens primitif de l'une et de l'autre est « briller » et « brûler », cf. θυμός, τάφος[1], τῦφος, etc. Τυφλός, est un dérivée de τῦφος, « fumée ». Le sens primitif est « fumeux », d'où « obscur, sombre, noir », et, par une sorte de transposition de l'idée de l'objet au sujet, « aveugle[2] ».

8. — *Rajas*, le ciel, la fumée, les nuages, les brouillards, l'obscurité; — ἀήρ

Le rapport de l'allemand *Dampf*, « fumée », avec la rac. *tap*, « brûler »; — celui de θύω, « brûler, fumer, parfumer », d'où θῦμα, « fumée, parfum », et θυμιάω « fumer, parfumer[3] » (cf. lat. *fumus* et sk. *dhûma*), avec θυμός, θεάομαι, θέος, etc.[4]; — celui de τῦφος[5], « fumée »; avec τύφω « embraser et brûler » (cf. τάφος, primitivement « bûcher », θάπτω, « célébrer les funérailles », primitivement brûler (les cadavres), et rac. *tap*, autrefois **thaph)* — du sk. *dhûpa*, « bûcher et fumée qui s'élève du bûcher », avec τῦφος; — du lat. *fuligo* avec πῦρ, πορφυρο-, *furor*; — de *caligo* avec *calor*[6];

[1] Voir, toutefois, les objections de Curtius (*Grund.* [5], p. 512) contre le rapprochement de τάφος et de la rac. sanskrite *tap*. Mais il est difficile d'en séparer τύμβος, et de séparer celui-ci à son tour de la rac. τυφ, surtout en tenant compte du sens primitif certain du mot lat. *bustum* et de l'évolution qu'il a subie.

[2] [C'est par une transposition analogue que le sens de « voir » s'est attaché aux racines signifiant primitivement « briller. »]

[3] θύμος, thym, c'est-à-dire herbe parfumée; cf. aussi all. *Duft*, « parfum », auprès de *Dampf* et du gr. τῦφος.

[4] La rac. *dhû*, « agiter, s'agiter vivement », dont on fait dériver *dhûma*, « fumée », signifiait à l'origine « brûler », d'où « être ardent et s'agiter, etc. »

[5] Pour τῦφος, dans le sens de « folie, passion, orgueil », etc., cf. θυμός; de part et d'autre, l'idée de chaleur et d'ardeur est primitive.

[6] La voyelle longue radicale de *fûligo* et celle de *câligo* se sont conservées sans doute à la faveur de la voyelle dite de liaison.

de *vapor*, pour **cvapor* [cf. καπνός, « fumée », καπυρός, « brûlant », sk. *kup*. « être irrité, ardent », d'où *kopa* « colère », peut-être *kapi*, « singe » (le roux), et *kapila*, « brun, roux », lat. *cupidus*, etc.] ne laissent pas l'ombre d'un doute sur la confusion primitive entre l'idée de fumée et celle de feu, confusion qu'expliquent la communauté d'origine de ces phénomènes et surtout l'idée de chaleur qui convient à tous les deux[1].

Ces rapprochements nous permettent de nous rendre compte de la relation qui existe entre les différentes significations dn mot sk. *rajas*, « lumière du jour, lumière céleste », et « brouillard, nuée, obscurité, poussière, noirceur, impureté, etc. »

La première acception s'explique par la rac. *raj*, *rañj*, « faire briller, colorer, purifier »; la racine *râj*, « briller », d'où le dérivé *rajata*, « argent, métal brillant »; la rac. *ruc*, « briller », d'où *roka*, « lumière », *rocana*, subst., même sens, et adj., « brillant »; la rac. *ark*, *arc* ou *arj*, également « briller », d'où *arka*, « soleil », *arjuna*, « brillant, blanc », etc.

Pour la seconde série, le sens qu'a revêtu *rajas* dérive sans doute de celui de feu et de fumée, dont nous retrouvons des traces dans *raj*, « être ardent, passionné », d'où *râga*, « passion »; *ruc*, dans le sens d'éprouver de l'ardeur pour, se plaire, aimer; *rûkša*, « sec, aride »; *ruj*, « faire souffrir », primitivement « brûler » (cf. *tap*), d'où *roga*, « maladie »; *ruš*[2], « être ardent, irrité, colère », d'où *roša*, « rage, colère »; *arka*, « feu, éclair »; *arc*[illegible] « flamme », etc. Cf. aussi *rûšita*, « sali, noirci, couvert (de po[illegible]sière, etc.)[3] »

Dans Homère, ἀήρ signifie presque constamment brouill[illegible]d, obscurité, ténèbres. Cette acception ne peut s'expliquer, ce[illegible]me semble, qu'en rattachant ἀήρ, pour ἀϝηρ, à la racine qui est [illegible]ns αὔω, brûler. Le sens primitif aurait été feu, fumée; celui [illegible]air

[1] Cette confusion se manifeste d'ailleurs dans les choses mèmes, surtout q[illegible]d le feu a lieu en plein air.

[2] Voir, pour la justification de ce rapprochement, ma brochure sur l'*Orig[illegible]e de la sifflante palatale en sanskrit* [ci-dessus, p. 92, *seqq*.].

[3] Il est vraisemblable qu'il faut expliquer de la même manière le rapport e[illegible]re le sk. ***nakta***, et *niçâ*, « nuit », et le lat. *niger*, d'une part, et le sk. *nakšatra*, « ét[illegible] ». En tous cas, on voit bien comment le sens de blanc et celui de noir ont pu d[illegible] d'une même racine.

s'expliquerait, soit par ce fait que l'air ne tombe sous les sens qu'en tant qu'il meut quelque objet visible, ét particulièrement la fumée, le brouillard et les nuages, avec lesquels on a pu le confondre à l'origine, soit et plutôt par le rapport constant de l'idée d'agitation avec celle de chaleur et d'ardeur.

VII

ÉTUDE SUR LE CHANGEMENT PROETHNIQUE DE *t* OU *th* EN *d* OU *dh* PRÉCÉDÉE DE REMARQUES SUR LES OBJECTIONS GÉNÉRALES QUE CETTE PROPOSITION PEUT SOULEVER

La présente étude a pour objet spécial de démontrer, par des exemples empruntés aux racines sanskrites, grecques et latines, l'affaiblissement proethnique de la dentale forte, simple ou aspirée, *t*, *th*, considérée surtout comme initiale, en la dentale douce, simple ou aspirée, *d*, *dh*.

L'auteur n'ignore pas que le simple énoncé de cette proposition est de nature à soulever de vives protestations. En effet, bien que née d'hier, la linguistique indo-européenne a déjà ses dogmes, et c'est attaquer un de ceux qui passent pour les plus constants, de mettre en doute la division nette, dès le principe, de chaque ordre de consonnes en une double série de fortes et de douces. Mais heureusement, en matière scientifique rien ne prévaut contre les faits, et comme ce sont des faits seuls que la conclusion annoncée sera déduite, l'auteur se permet de les soumettre à l'appréciation des savants.

Toutefois, avant de les exposer, il croit devoir examiner quelques objections d'une portée moins générale qu'il prévoit, et dont la réfutation préalable lui paraît nécessaire.

Si l'on admettait avec vous, peut-on lui dire d'abord, qu'une consonne forte est susceptible de se transformer en douce du même ordre, et une aspirée en la simple correspondante, sans influence objective[1] appréciable, et par un pur effet physiolo-

[1] Il faut entendre ici par influence objective celle qui résulte du son *acquis*,

gique qui tiendrait à l'éducation graduelle des organes de la voix, — à l'extension de son clavier, — toutes les règles de l'étymologie seraient bouleversées, ou plutôt tout critérium précis des rapports phonétiques que les mots ont entre eux aurait cessé d'être ; en un mot, vous rendez à la confusion ce que les règles que vous voulez détruire avaient pour effet de distinguer.

De pareils reproches et de pareilles craintes impliquent l'idée que *toutes* les modifications phonétiques admises par les orthodoxes sont *déterminées*. Or, chacun sait qu'il en est plusieurs dont la raison d'être objective est absente, ou tout au moins inconnue.

Il suffira de citer, pour exemple, le changement si fréquent de *r* en *l*, dont la *condition* paraît le plus souvent indépendante de l'influence des sons voisins.

Au surplus, il est difficile de voir en quoi la science manquerait d'une de ses bases essentielles, si l'on tenait pour établi, par exemple, que la racine sanskrite *tu*, « être fort, pouvoir », a pour correspondant en grec la racine δυ, « pouvoir » ; autrement dit, qu'au moins à une certaine période du développement du langage, — antérieurement à sa fixation grammaticale, — *t* a pu se changer en *d*, sans cependant qu'il soit possible d'assigner à ce fait une cause objective précise. La science, en effet, ne consiste-t-elle pas tout autant à consigner les rapports des faits entre eux, qu'à découvrir l'origine de ces rapports ? Du moins, ce sont deux parties de la science qui ne sont pas tellement solidaires l'une de l'autre que celle-ci ne puisse pas être étudiée provisoirement sans celle-là.

Au double point de vue phonétique et étymologique, il importe de constater que δυ paraît venir de *tu*, sans que cette constatation implique et nécessite celle de la cause exacte du fait en question.

Il est certain, malgré cela, que le changement de *s* en *r* en latin *entre deux voyelles*, par exemple, ne soit un phénomène

impersonnel, traditionnel, et qui consiste surtout dans l'assimilation d'une consonne à celle qui la précède, par opposition à l'influence subjective ou physiologique.

dont la *condition* connue ne donne une certitude toute particulière aux conclusions étymologiques qui reposent sur lui. Mais de ce que la cause qui a déterminé l'apparition de λ pour ρ dans γλύφω paraît indépendante de l'influence des sons voisins, et même de toute raison objective, en résulte-t-il que le rapport étymologique de γλύφω avec γράφω ne soit pas certain, et que l'identité des autres sons (vocalisme radical à part) jointe à celle du sens, et au fait bien connu de la possibilité de la transformation de ρ en λ, ne suffise pas pour donner une détermination scientifique, dont on peut se contenter, au rapport précité? Les exemples du genre de celui qui vient d'être invoqué pourraient se multiplier à l'infini.

Une autre objection à prévoir est celle à laquelle peut donner lieu l'idée qu'on se fait généralement de la portée des lois phonétiques. Ainsi, en ce qui regarde le point examiné, et abstraction faite des dialectes germaniques sur lesquels la loi de Grimm a exercé son influence, ainsi que des cas où un son voisin a déterminé une modification particulière, une dentale forte ou douce, surtout si elle est initiale, apparaît généralement comme telle dans la plupart des mots correspondants des idiomes indo-européens. On en a conclu à une loi qui règle ce rapport d'identité, et par suite, à l'impossibilité de la coexistence d'une loi pour ainsi dire opposée, en vertu de laquelle *d* alternerait parfois avec *t* dans les dérivés d'une même racine primitive.

Étant donné, comme cela paraît évident, que les faits linguistiques sont réductibles à la science, c'est-à-dire qu'ils résultent d'un enchaînement de cause et d'effets, ce raisonnement serait irréfutable si les lois dont il s'agit étaient *générales;* or, non seulement aucune de celles qu'admettent les linguistes n'a ce caractère, mais jusqu'à ce jour la science du langage ne consiste que dans l'établissement de séries de faits analogues dont on a déduit des règles essentiellement *spéciales*, le plus souvent sans connexion entre elles, qu'on a décorées du nom de lois et que ne domine et ne relie aucun principe général et supérieur. Bref, la linguistique n'est pas encore dégagée de l'empirisme.

S'il en était autrement, si le principe dont il vient d'être question était connu, et il ne saurait souffrir ni exception réelle ni faits

contradictoires. Mais il n'en est pas de même, en toute évidence, d'une loi secondaire qui peut coexister auprès d'une autre loi du même ordre, différente ou contradictoire en apparence, à la condition que l'une et l'autre trouvent leur accord dans le principe commun dont elles dépendent.

Or, est-il impossible d'imaginer l'existence d'une loi supérieure qui rende compte en même temps de la représentation d'un *t* primitif par *t* dans certains cas, et par *d* dans certains autres[1] ? Évidemment non.

Une loi phonétique particulière peut donc être côtoyée et complétée par une autre loi phonétique particulière qui, nécessairement, s'en distingue. On ne saurait trop insister sur ce point dont l'oubli a eu de fâcheux effets; car, s'il était naturel et nécessaire au début de la science de constater d'abord les relations évidentes et tout à fait certaines, comme celles qui reposent à la fois sur l'identité du sens et des sons, ç'a été une erreur grave de considérer les premières données acquises par cette méthode comme exclusives des modifications phonétiques parallèles que rend possibles, en tout cas, le développement historique des sons. Aussi, en est-on arrivé très vite par là à enchaîner de toutes parts la linguistique dans de prétendus dogmes dont le caractère tout relatif a été considéré abusivement comme absolu.

Une conséquence pratique de ces observations qu'il peut être utile d'indiquer incidemment, c'est que les efforts actuels des linguistes doivent tendre surtout à faire sortir la science des ornières de l'empirisme par la détermination, ne fût-ce qu'à titre provisoire et hypothétique, de la grande loi qui préside à l'évolution phonétique du langage.

Il convient d'ajouter qu'une condition indispensable pour atteindre ce but, est de réduire les lois particulières à leur juste valeur; le caractère absolu qu'on est porté à leur attribuer étant en effet incompatible avec l'idée d'une loi unique et supérieure qui les embrasse toutes[2].

[1] En d'autres termes, une loi phonétique particulière ne peut avoir de caractère absolu que par le point où elle se rattache au principe supérieur dont il faut toujours supposer l'existence, à moins d'enlever à la linguistique son véritable caractère scientifique.

[2] Un autre desideratum de la linguistique consiste toujours dans la reconstitution

Liste des racines indo-européennes apparentées dans lesquelles *t* ou *th* initial alterne avec *d* ou *dh*

δε, *de*, thèmes pronominaux grecs et latins ; *ta*, thème pronominal sanskrit.

Racine sanskrite *daṃç*, mordre, primitivement couper ; rac. sk. *takš*, dans le sens de couper ; *taṅka*, instrument tranchant; all. *stechen*, piquer.

Rac. sk. *dakš*, être habile à ; *dakša*, habile ; rac. sk. *takš*, dans le sens de faire, faire habilement, avec art, et le grec τέχνη.

Rac. sk. *dagh*, aller, atteindre ; rac. sk. et zende *tak*, aller, courir, gr. ταχύς.

Sk. *daṇḍa*, bâton, *daṇḍay*, punir ; rac. sk. *taḍ*, *taṇḍ*, frapper.

Rac. sk. *dabh*, *dambh*, maltraiter ; gr. στέμφω, στέμβω, presser, pressurer, insulter.

Rac. sk. *dam (dâm-yati)*, dans le sens de « être calme » ; rac. sk. *tam (tâm-yati)*, être sans mouvements, privé de sentiment ou de vie, et, *stim (stim-yati)*, être immobile.

Rac. sk. *dar* et *dal*, briser, fendre, se fendre ; gr. τείρω, et lat. *tero ;* rapprocher aussi et surtout le lat. *sterno*, dont le sens primitif est séparer, écarter, de *dṛṇ-âmi*.

Rac. sk. *dar*, avec préfixe *â*, observer ; gr. τηρέω, même sens.

Rac. sk. *darp*, enflammer, être ardent, être furieux, fou, orgueilleux ; gr. θάλπω, brûler, échauffer, enflammer, passionner, et στίλπω, briller, brûler.

Rac. sk. *darbh*, envelopper, former en faisceau, attacher ; gr στρέφω, στέρω, τρέπω, envelopper, environner, entourer, ceindre, etc.

Rac. sk. *darbh*, dans le sens de s'effrayer ; gr. τάρβος.

Rac. sk. *darç*, voir, examiner, considérer ; rac. sk. *tark*, examiner, considérer, imaginer, et même famille que *tarš*, avoir soif. Le sens primitif commun est briller, brûler.

hypothétique des formes proethniques, sans lesquelles la coordination des dérivés *ethniques* est généralement impossible, ou tout ou moins incomplète. Seulement, cette tâche transcendante exige une autre méthode que celle dont Schleicher, par exemple, s'est servi. Il ne faut pas se borner comme lui, à un rétablissement des formes de la langue commune, uniquement à l'aide des formes *acquises* des idiomes particuliers ; mais il importe surtout de tenir compte, d'après les lois phonétiques connues, des modifications probables, certaines mêmes, que les premières ont subies avant d'être représentées par les secondes.

Rac. sk. *darh* ou *dṛmh*, rendre solide, affermir ; gr. στῆριγξ, appui, στηρίζω (rac. στηριγ), appuyer.

Rac. sk. *das (das-yati)*, subir une diminution, manquer ; rac. sk. *tas (tas-yati)*, même sens ; gr. τητάω, être privé de.

Rac. sk. *dah*, brûler, cuire, faire souffrir, piquer ; gr. στάχυς, épi (ce qui pique, cuit) ; all. *Stachel*, épine ; *stecken*, brûler (dans *an-stecken*, allumer) ; angl. *steak*, grillade, viande grillée, etc.

Rac. sk. *div*, crier, se lamenter ; dans le même rapport avec la rac. *stu*, crier, célèbrer (cf. *duvas*, louange), que *div*, briller avec *du*, brûler[1].

Rac. sk. *diç*, montrer ; peut-être de la même famille que la rac. gr. τεκ, dans τέκ-μαρ, signe, et στίζω, rac. στιγ, marquer ; goth. *sti-kan*, même sens.

Rac. sk. *du*[2] *(dav, dâv)*, briller-brûler ; sk. *tap*, gr. θύω, même sens. A la même famille se rattachent les rac. *div* et *dîp*, briller-brûler, dont le rapport avec *du* est identique à celui de *spu* dans le lat. *spuo* avec le sk. *ṣṭhîv*.

Sk. *dur*, *dvâr*, porte ; gr. θύρα.

Rac. sk. *duš*, maltraiter ; probablement rac. zende *tush*, couper.

Rac. sk. *duh*, traire, d'où *duhitar*, fille ; sk. *tuç*, couler, faire couler, gr. θυγάτηρ.

Rac. sk. *drâ*, *dru*, zende, *dvar*, courir ; rac. sk. *tvar*, même sens ; cf. pour la métathèse apparente, les rac. sk. synonymes *hvar* et *hru*.

Rac. sk. *druh*, faire du mal, nuire ; gr. τιτρώσκω, blesser, léser et τρύχω, tourmenter.

Rac. sk. *dul*, élever ; rac. sk. *tul*, lat. *tollo*, même sens.

Rac. sk. *dviš (dvik)*, haïr ; gr. στυγέω, pour *στϝιγεω, même sens.

Rac. sk. *du* ou *dû*, courir, d'où *dûta*, messager ; gr. θέϝω, θοϝος.

Rac. sk. *dhan*, *dhanv*, *dhav*, *dhâv*, courir ; sk. *stu*, couler ; gr. θέϝω.

Rac. sk. *dhar*, porter ; gr. τλῆ-ναι, lat. *tollo*, *tol-ero*.

[1] Cf. aussi zend *du*, parler.

[2] A la même famille appartiennent probablement encore les rac. sk. *di*, *dyut*, briller, brûler ; cf. zend *di*, voir, et sk. *dhî*, *dhyâ*, briller, apparaître, imaginer, penser.

Rac. sk. *dharš*, être audacieux; gr. τόλ-μα, audace; lat. *trux*, farouche; all. *stolz*, fier.

Rac. sk. *dhâ*, établir; rac. sk. *sthâ*, être debout, fixe, établi; gr. τίθη-μι, ἵστη-μι.

Rac. sk. *dhâ (dhây, dhî)*, sucer, boire; gr. θῆσθαι, même sens; τιθή, etc, nourrice; fr. *têter*;

Rac. sk. *dhâv*, blanchir, faire briller: même famille que *du*, briller, brûler (voir plus haut).

Rac. *dih (deh)*, enduire, couvrir, gr. στέγω, lat. *tego*, couvrir; rapprocher le dérivé *deha*, corps, du lat. *tegmen* et *tegumen*.

Rac. sk. *dhû* (variante de *dhâv*), s'allumer, brûler d'où être ardent, s'agiter; gr. θύω, brûler.

Sk. *dhûpa*, bûcher, fumée; gr. τῦφος, même sens.

Rac. sk. *dhûrv* et *dhvar*, courber, faire périr; rac. sk. *turv*, soumettre, *thurv*, blesser, nuire; rac. zende *taurv*, faire souffrir; gr. θραύω, briser, détruire.

Rac. sk. *dhrâ*, se rassasier; rac. zende *thrâ*, nourrir.

Rac. sk. *dhraj*, aller, courir; *drâgh*, s'allonger; gr. τρέχω, courir, et all. *strecken*, étendre, allonger.

Rac. sk. *dhvaṃs*, se briser, tomber, périr; rac. sk. *taṃs*, secouer, faire tomber; gr. θνήσκω, périr, mourir.

Rac. sk. *dhvan*, résonner; rac. sk. *stan*; gr. στένω; lat. *tono*, même sens.

Rac. gr. δυ dans δύναμαι, être fort, capable de, pouvoir; rac. sk. *tu*, même sens.

Rac. lat. *duc*, conduire; rac. sk. *tuj*, pousser, faire marcher.

En résumé, parmi toutes les racines sanskrites usitées, il n'est, à part la série *dî*, *dhî*, etc., briller, que *dâ*, diviser, partager, donner; *dâç* et *dîks*, consacrer, et *dham*[1], souffler, pour lesquelles la dentale douce[2] initiale n'alterne pas dans des synonymes homophones avec la dentale forte.

[1] Probablement en rapport étymologique avec *taṃs*, agiter.

[2] En ce qui regarde les aspirées, il est facile de voir par la liste qui précède que je n'adopte pas la théorie de Grassmann, et quelles sont les raisons qui me portent à ne voir en elles qu'un état archaïque des consonnes simples correspondantes.

Écarterait-on des rapprochements qui précèdent cinq ou six exemples douteux, il resterait encore les trois quarts, ou tout au moins les deux tiers des racines sanskrites examinées pour lesquelles les rapports en question sont certains. C'est plus qu'il en faut pour la démonstration qu'il s'agissait de fournir [1].

[1] [A cette étude se rattachent étroitement celles qu'on trouvera plus loin sur la *Question des aspirées en sanskrit et en grec* et sur les *Mots allemands commençant par d.*]

SUR LA VÉRITABLE FORME

DE

LA RACINE SANSKRITE

PRCCH, PRACCH[1]

M. Withney, dans son excellente *Grammaire sanskrite*[2], suggère une hypothèse qui, si elle était fondée, enlèverait une de ses meilleures preuves à la théorie que j'ai présentée ici même[3], et dans un opuscule récent[4], sur l'origine de la sifflante palatale en sanskrit. D'après le savant indianiste américain, la racine sanskrite *pṛcch, pracch,* « demander, questionner », ne présenterait qu'un état altéré d'une racine véritable *praç*, équivalant à un forme proethnique ***prak*** ou ***prek***. Le présent ***pṛcchâmi***, « je demande », serait donc pour **pṛç-cchâmi* = **pṛç-***skâmi**, de même que le latin *posco* tiendrait lieu de **proc-sco* ou **porc-sco*.

Les raisons qu'on peut invoquer en faveur de cette manière de voir résultent :

1° De l'état faible *pṛcch* (au présent de l'indicatif, ce qui est

[1] [Dans la *Revue de linguistique*, n° du 15 juillet 1884.]

[2] § 220. — M. Bergaigne a repris cette hypothèse pour son compte à la page 170 de son *Manuel pour étudier la langue sanskrite* (Vieweg, éditeur), ouvrage que je suis heureux d'avoir l'occasion de recommander à tous ceux qui voudront entreprendre l'étude de l'ancienne langue de l'Inde.

[3] Numéro d'octobre 1883.

[4] *Les Origines de la sifflante palatale en sanskrit*, ci-dessus, p. 92, *seqq.*

souvent l'effet d'un suffixe) de la partie conservée de la racine hypothétique *praç*.

2° Du participe passé *pṛš-ṭa*, qui serait à *praç*, comme *diš-ṭa* est à *diç*, « montrer ».

3° De la forme radicale du dérivé *praç-na*, « question ».

4° De la même forme dans les correspondants en latin et en gothique *prec-or*, *fraih-nan*, auxquels on peut joindre le zend *peres*.

Examinant ces différents arguments dans l'ordre où ils ont été indiqués, nous remarquerons :

1° Que *pṛcch-âmi*, correspondant d'une forme forte hypothétique **pracch-âmi* ou **parcch-âmi* (zend **peres-aimi)* est, à ce point de vue, en parfait rapport avec *gacch-âmi* (zend *gas-aimi)*, « je vais », dont la forme forte serait **gaṃcch-âmi*, rac. *gam*[1]. Ce rapport n'indique donc en aucune façon que *pṛcch-âmi* soit pour **pṛçcch-âmi*.

2° La racine *vraçc (vṛçc-ati)*, « couper », dont l'adjectif correspondant *vraska*, « qui coupe », ne laisse aucun doute sur l'ancienne forme **vrask*, fait *vraš-ṭum* à l'infinitif, par suite d'une modification phonétique du groupe *çc* devant *t* absolument semblable à celle de *cch* (= *sk* ou *skh)* dans *pṛš-ṭa* et *praš-ṭum*, auprès de *pṛcch-âmi*[2]. Aucune conclusion ne peut non plus être tirée de cette forme du participe.

3° Si, comme j'ai voulu le démontrer, *ç* dérive de *cs*, pour *sc*, *sk*, la forme *praç-na*, pour *pracs-na*[3], correspond bien à *pṛš-ṭa*, pour **pṛkš-ta*, et à *pṛcch-âmi*, pour **pṛsk-âmi*. Elle est donc sans valeur pour démontrer l'existence d'un état radical *praç* = **prak*.

[1] En d'autres termes, l'analogie de *gacch-âmi* fait voir que *pṛ* + *cchâmi* aurait la forme faible aussi bien que *pṛç* + *cchâmi*, et tout indique à première vue que *pṛçch-âmi* est composé de *par* + *ska* comme *gacch-âmi* de *gam* + *ska*. — Cf. aussi *vṛçc-ati*. Du reste, *mṛçati*, *spṛçati*, etc., ont également la forme faible au présent, malgré l'absence de suffixe.

[2] Cf. aussi la seconde personne sing. du parfait *papraš-ṭha*, auprès de la première *papraccha*.

[3] Cf. le zend *frakhshan*, même sens que *praçna*. Cf. aussi le rapport absolument identique du sanskrit *praçna* et du nom d'agent *praš-ṭar* avec celui du zend *yasna*, « sacrifice », et de *yastar*, « sacrificateur ». Dans les deux cas, la sifflante palatale subit les mêmes modifications, et si le *š* de *prašṭar* est pour *kš*, il en est vraisemblablement de même du *ç* de *praçna*.

4° Le latin *prec-or* (et tous les dérivés, y compris *pro-cus)*, pour **prescor*[1], ne présente pas une réduction phonétique plus surprenante que celle d'*oculus*, pour **osculus*, auprès du sk. *akšan*, « œil », et du grec ὄσσομαι « voir[2] », ou celle de ἔοικα auprès de εἴσκω[3]. Du reste, rien ne prouve que le substantif féminin *prex* contienne une désinence casuelle qui aurait donné naissance au *x* final.

En ce qui regarde le gothique *fraihnan*, comparer *taujan*, « faire », *deigan*, « former », et peut-être *tahjan*, « mettre en morceaux », auprès du sk. *takš*, « faire, fabriquer, menuiser ». Le *s* devant ou après une gutturale étant tombé dans les correspondants de la racine *takš*, le même phénomène a pu se produire avec celui de la racine **prask*, devenue en sk. *pracch*.

Enfin, le zend *peres* s'expliquera d'autant mieux de la même manière que *praçna*, si l'on se place au point de vue de l'hypothèse où *ç* = *cs*, que cette racine a la forme faible comme *pṛcch(âmi)*, et qu'elle a pour doublet *frakhsh*, qui ne saurait en être un élargissement, comme on l'a supposé[4].

Il n'existe donc aucune preuve décisive, que *pracch* soit une fausse racine pour **praç-cch*, **prak-cch*.

Nous passerons maintenant aux raisons qui donnent à croire qu'il en est autrement, c'est-à-dire que *praç* et *pracch* sont les variantes d'une racine simple, *prask*.

Il n'y en a que deux, mais elles sont extrêmement fortes.

[1] La conservation de la liquide dans *precor*, *procus*, etc., eu égard à *posco*, a certainement contribué à la réduction du groupe *sc* à *c*. A la même famille se rattache vraisemblablement *rogo*, pour **progo*.

[2] [De même ὀφθαλμός est pour *ὀφσ-αλμος, *ὀχσ-αλμος, en vertu de phénomènes (labialisme et assimilation) semblables à ceux qui font que φθίνω correspond au sk. *kšiṇâmi*].

[3] On suppose, il est vrai, sans aucune preuve, que la racine est *ik*, *ok*. Autant dire que le groupe *sk–kš* , si fréquent dans les suffixes et comme élément initial des racines, ne peut leur servir d'élément final. — Comparer aussi *augeo* avec αὔξω, αὐξάνω.

[4] Pourquoi, en effet, *f* pour *p*? Si *frakhsh* résulte d'un élargissement à l'égard de *peres*, il lui est postérieur ; il faut donc supposer en même temps le renforcement de l'initiale, ce qui est inadmissible ; le changement de *e* en *a* donne lieu d'ailleurs à la même objection. Sur la métathèse qui différencie *frakhsh* de *pṛcch* (*pṛsk)* et, parmi les dérivés de cette racine, *pṛcch-âmi* de *pṛš-ṭa*, pour **pṛkš-ta*, cf. ci-dessus, p. 120, *seqq.*, et voir dans Schleicher, *Comp.*[4], § 193, les exemples qui montrent qu'un pareil phénomène est de règle en lithuanien.

La première est la conservation du prétendu suffixe du présent *ccha*, contrairement à toutes les règles, non seulement au thème des verbes dérivés (passif, causatif, désidératif, intensif), mais à celui du parfait *(pa-praccha);* et, ce qui ajoute à la signification du fait, c'est qu'il a lieu également en latin *(po-posci)*, sans qu'il soit possible d'admettre, étant donné les variantes phonétiques des deux thèmes, que l'un a été influencé par l'autre ou qu'il ont pris une forme irrégulière sous l'effet des mêmes causes[1].

La seconde raison est non moins probante et nous mettra sur la voie d'une particularité phonétique inaperçue jusqu'ici, que le grec et le latin ont en commun avec le sanskrit.

Le rapport étymologique du latin *postulo* avec *posco* ne saurait être mis en doute. Or, ce rapport suppose l'intermédiaire d'un participe passé **postus* ou d'un nom d'agent **postor*[2] (cf. *ustulo*, auprès de *ustus, ustor)*, qui sont tombés en désuétude, mais qu'on peut restituer sans aucune hésitation. Maintenant si nous rapprochons **postus*, **postor* des correspondants sanskrits *prš-ṭa*, *praš-ṭar*, nous voyons qu'en latin, comme en sanskrit, les éléments du groupe *sk* se sont métathésés et réduits à *s* (par l'intermédiaire de *x*) devant un suffixe commençant par un dentale. Le phénomène n'est pas isolé; les formes *mixtus* et *mistus* auprès de *misceo*, *miscui*, nous ont laissé d'éloquents témoins du même fait et de la transition phonétique qui l'a précédé.

D'autres exemples non moins intéressants sont: lat. *pas-tus* et *pastor*, auprès de *pasco, pascor*. La racine est *pasc*, et non *pâ*, comme on a pris l'habitude de le répéter depuis Bopp, sans tenir compte de la différence des acceptions. Le sk. *pâ* ne signifie, en effet, jamais « manger, brouter », sens propre de *pasco*, *pascor*[3]; de même que ceux-ci n'ont jamais le sens de « protéger, surveiller,

[1] La forme ombrienne de la même racine, à savoir *pers* ou *persk* dans *persklum*, *persnima*, *peperscust*, etc. (Bréal, *Tabl. Eugub.*, *passim*) ainsi que l'all. *forschen*, viennent encore vivement à l'appui de notre explication.

[2] Ou **postulus* de **posturus* = **postor;* cf. le rapport des noms d'agents avec le part. fut. actif : *datôr* — *datûrus*, etc.

[3] D'où dérive le sens causatif de « faire manger, faire paître », visible surtout dans *pastor*.

gouverner, défendre », qui est exclusivement celui de la racine *pâ*. Les véritables correspondants phonétiques et significatifs de la racine latine *pasc* sont le sk. *bhakš* (*bhakš-ayati*, « manger, et faire manger ») et gr. βόσκω[1], même sens, à la fois simple et causatif, auquel il convient de joindre πάσσομαι, cité par Hésychius avec le sens de « manger », et ἄπαστος (vraisemblablement formé comme *pastus*) auprès de *πασς-, πασσ- (cf. παστός, auprès de πάσσω)[2]. On a vraisemblablement aussi la même transformation phonétique dans:

Lat. *cas-tus* et gr. κάστωρ, auprès du sk. *cakš*, « briller », d'où l'infinitif *caš-ṭum*;

Lat. *es-trix*. *co-mes-tor*, auprès de *esco*[3];

Lat. *fastus*, part. passé d'un verbe perdu **fasco*, « je dis, je célèbre », auprès de πιφαύσκω, πιφάσκω;

Gr. γευστός, auprès du sk. *juš*, pour **jusk*, gr. γεύω, pour *γευσσω, *γευκσω;

Lat. *pestis*, auprès de *pecco*, pour **pesco*;

Lat. *bustum*, *ustus*, *ustor*, auprès de *uro* = **uso*, mais aussi du sk. *ucchati* pour **usk-ati* (rac. *vas*)[4].

Lat. *vastus*, auprès de la racine *vasc*, dans *vaco*, *vacus*, *vacuus*, *vagus*, etc.[5].

Gr. γαστήρ, auprès du sk. *jakš*, « manger »;

Gr. γνωστός, γνώστης, auprès de γιγνώσκω;

Gr. ἴστωρ, auprès de εἴσκω, ἴσκω;

[1] Curtius, *Grund.*[5], p. 540, combat ce rapprochement en affirmant qu'il n'y a pas d'autre exemple de β initial pour π devant une voyelle. Il oublie ou récuse βάλλω, auprès de πάλλω, *pello*; βαθύς, auprès de πυθμήν; βλέπω, auprès de πρέπω, βρύω, auprès de *pluo*, etc. — Le lat. *vescor* appartient très probablement à la même famille que *pasco* et βόσκω.

[2] Φαγεῖν, pour *φασγεῖν, appartient aussi à la même famille; de même que les formes germaniques *fostr* (v. n.), *fôstur* (ags.), citées par M. Osthoff (*Kuhn's Zeitsch.*, XXIII. 315), qui montrent le même phénomème phonétique. Cf. encore la rac. sk. *puš* = **pusk*, « nourrir ».

[3] Ainsi que les formes comme *est*, *estis*, etc., qu'on rattache à *edo*, malgré l'invraisemblance du changement de *d* en *s* devant *t*, contredit, en sanskrit par *uttha*, pour **utstha*, en grec par καδδέβαλε, pour κατὰ δὲ ἔβαλε, en latin par *attineo* pour *adtineo*, etc.

[4] Cf. lith. *auszra*, *auszta*. — Dans ces exemples le phénomène est proethnique,

[5] Peuvent s'expliquer encore ainsi *astus*, auprès du gr. ἀσκέω, sens primitif, être habile; *fastus* (pour **farstus*), *fastigium*, etc., auprès de la racine zende *frakhsh*, s'élever, grandir; *lustrum* et les dérivés dans le sens de purification, auprès de *lux*, λεύσσω, etc., d'une racine *rukš*, cf. sk. *rukša*, brillant; *pastillum* à rattacher soit à *pascor*, soit à la rac. sanskrite *pac*, pour **pasc*, cuire, faire cuire, etc.

Gr. δράστης, auprès de διδράσκω;
Gr. μαστός, auprès de μάσσω, pour *μακσω;
Gr. -μνηστος, dans ἄμνηστος, auprès de μιμνήσκω;
Gr. Νέστωρ, auprès de ἀνάσσω, et du sk. *nakš*, « commander »;
Gr. οἰστός, auprès de ἴσχω, ἰσχύς, etc.

Gr. ἀστήρ, ἄστρον, αὐστηρός, lat. *æstus*[1], *æstas*, etc., auprès de la rac. *akš*, *îkš*, εἰσκ, *usk* (dans *ucchati*), « briller, brûler, voir, etc. » d'où le sk. *akšan*, « œil »; *accha*, pour **aska*, « pur »; εἴσκω, « voir, savoir[2] ».

Ajoutons cependant qu'en grec et en latin, comme en sanskrit, l'articulation *sk*, *kš* ou ses substituts, s'est réduite à *k*, aussi bien qu'à *s*, devant les suffixes du participe passé, des noms d'agent, etc. C'est ce que font voir :

Sk. *bhakta*, auprès de *bhakš*;
Sk. *vṛkṇa*, auprès de *vraçc*;
Gr. ἕκτος, auprès du sk. *šašṭa* et du lat. *sextus*;
Gr. πληκτός, auprès de πλήσσω;
Gr. διδακτός, auprès de διδάσκω;
Lat. *dictus*, auprès de *dico* et *disco*.

De plus, en latin, le maintien de *x* devant ces mêmes suffixes a très souvent amené la chute, ou plutôt l'assimilation progressive du *t* qui suit. Ainsi s'expliquent :

Fixus, pour **fixtus*, **fix-sus*, auprès de *fictus*;
Frixus, auprès de *frictus*;
Fluxus, auprès de *fluctus*;
Luxurus, auprès de *luctus*;
Sexus, auprès de *sectus*.

Enfin, dans la même langue, les formes en question se rattachant

[1] Le sens d'agitation, marée, dérive ici, comme souvent, de celui de chaleur, ardeur, excitation.

[2] Les étymologies hypothétiques qui rattachent ἀστήρ, etc., soit au sk. *as*, « jeter », soit à *star*, « répandre », supposent une métaphore proethnique qui se trouve, il est vrai, dans des vers si souvent cités de Lefranc de Pompignan :

Le dieu poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs,

mais qui n'a certes rien de primitif.

L'arménien *astl*, « étoile », s'il n'a pas été emprunté au grec, est la preuve certaine

à des racines à gutturales qui contiennent une liquide interne, affaiblissent *x* en *s*, tout en laissant choir ou en assimilant le *t* qui suit[1].

Exemples :

Mersus, pour **merx-tus*, **merx-sus*, cf. sk. *majj*, « plonger », pour **marzj*, et *marcch*, « tomber, périr » ;

Sparsus, pour **sparx-tus*, **sparx-sus*, cf. sk. *sparś*, « verser, répandre » ;

Mulsus, pour **mulx-tus*, **mulx-sus*, etc.[2].

L'enchaînement de ces faits entre eux et avec ceux que j'ai présentés dans mes travaux sur la même question me semble de nature à ne laisser aucun doute sur la véritable forme de la racine *pracch*. Est-il besoin d'ajouter que si mes conclusions étaient admises sur ce point particulier il serait difficile de les écarter pour l'ensemble des cas auxquels je les applique ?

QUELQUES MOTS SUR UN JUGEMENT DE M. J. DARMESTETER

L'autorité si bien méritée qui s'attache au rapport annuel rédigé par M. J. Darmesteter, à titre de secrétaire suppléant de la Société asiatique, m'oblige, pour ainsi dire, à discuter l'appréciation critique dont il a fait suivre, dans ce document pour 1883-1884, l'analyse de mon travail sur *l'Origine de la sifflante palatale en sanskrit*.

« Il (M. Regnaud), dit M. J. Darmesteter, donne à l'appui de cette thèse une nouvelle série considérable d'exemples où paraît une tendance à identifier trop aisément des mots et des familles qui,

que l'*a* initial des mots en question n'est pas prosthétique. Le sk. *star*, le lat. *stella*, le goth. *stairn*, ont perdu l'initiale vocalique. Sur le rapport entre le sens de « brûler, briller, voir, savoir », dans une même famille de racines, cf. l'article que j'ai publié à ce sujet dans la *Revue philosophique*, février 1884 (ci-dessus p. 129, *seqq.*)

1 *Vice versa*, quand le *t* du suffixe se maintient, le substitut du groupe *sk* disparaît. Exemples : *fultus* pour **fulc-tus*, **fult-tus* par assimilation régressive auprès de *fulcio*, *ultus* auprès de *ulsiscor*, etc.

2 Cf. les deux formes du parfait *mulxi* et *mulsi*. — On sait que l'explication tout extérieure de Corssen est bien différente de celle que je propose. Voir aussi sur les mêmes questions, et dans des vues qui se rattachent le plus souvent à celle de Corssen, une étude de M. F. Saussure dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, III, 293-299, ainsi qu'un article de M. Enrico Cocchia dans la *Rivista di filologia*, XI, 16-58.

dans les périodes présentes de la langue, sont certainement indépendantes de forme. »

Si le savant rapporteur a simplement voulu dire que tous mes exemples n'ont pas une égale valeur démonstrative, je suis tout à fait d'accord avec lui, et j'en ai même fait la remarque dans une note de ma brochure.

Mais si, comme c'est vraisemblable, son observation implique en même temps une condamnation plus ou moins absolue de ma méthode, je ferai remarquer qu'il s'agit précisément de savoir si les *formes* qui paraissent *indépendantes* dans les *périodes présentes de la langue* ne dérivent pas d'antécédents communs. La question a son prix, et, dût-elle aboutir à une solution négative, il importe, ce me semble, d'examiner les faits à ce point de vue.

En dernière analyse, cette question consiste à rechercher si les racines indo-européennes sont irréductibles entre elles, ou s'il n'est pas scientifiquement permis d'essayer de les grouper en familles en tenant compte à la fois de l'évolution du sens et de celle des sons, celle-ci déterminée pour la période anté-littéraire par l'application rétroactive des lois phonétiques déduites de l'étude des périodes littéraires de la famille de langues examinée.

On peut contester la légitimité du procédé et la valeur des résultats, mais il faudrait au moins donner des raisons.

Je profiterai de la circonstance pour rectifier aussi un point où l'attention généralement si exacte de M. Darmesteter me semble légèrement en défaut. Commençant le compte rendu de mes travaux par constater que « je continue à appliquer à la phonétique sanskrite la méthode hardie inaugurée dans mes *Nouveaux Aperçus sur le vocalisme indo-européen*, il en arrive à dire, à propos de ma conférence sur *les Facteurs des formes du langage*, que « c'est un essai philosophique intéressant et neuf *dans la forme*, de grammaire historique ». Or, cette conférence résume les principes que j'ai développés et appliqués sur diverses questions spéciales dans tous les travaux de phonétique que j'ai publiés depuis deux ans. Si ceux-ci sont *hardis*, et par conséquent originaux, on ne saurait refuser à la conférence précitée de la nouveauté, plutôt encore pour le fond que dans la forme.

EXPOSÉ DE QUELQUES PRINCIPES

DE

LINGUISTIQUE INDO-EUROPÉENNE

EN RAPPORT

AVEC LA MÉTHODE APPLICABLE A CETTE SCIENCE[1]

I

Le critérium constant de toute étymologie est l'accord simultané des sons et du sens entre les mots chez lesquels on suppose une parenté ou une filiation. Il est évident, par exemple, que le latin *pater* et le grec πατήρ appartiennent à une même famille, ou dérivent d'une même forme originelle.

Parfois, cependant, quand l'identité du sens et des sons n'est pas absolue (comme elle l'est entre *pater* et πατήρ), le sens plutôt que les sons, ou inversement, les sons plutôt que le sens, peuvent servir de base à la conclusion étymologique, pourvu toutefois que celle des deux conditions considérée comme principale puisse recevoir l'appui de celle qui paraît secondaire.

[1] [Dans la *Revue de linguistique*, numéro du 15 octobre 1884.] Voir sur les rapports de l'étymologie et de la grammaire historique, qu'il faut toujours avoir en vue en pareille matière, ma brochure sur *les Facteurs du langage dans les langues indo-européennes* (ci-dessus, p. 83).

Exemples :

1° Le sens est le principal critérium étymologique

L'analogie du sens de θυμός, auprès de celui de θαῦμα et de θεός[3], du sens moral de *ardor*, *fervidus*, *æstus*, auprès du sens physique de *ardeo*, *ferveo*, *æstuo*, et de tant d'autres mots où l'idée de passion ardente et désordonnée dérive de celle de « brûler, être enflammé », met sur voie d'une relation étymologique entre le latin *furio*, *furor*, etc., et πῦρ, *purus*, etc.

Cet indice devient une certitude si l'on tient compte des nombreux exemples où, en latin, un *f* initial correspond à un *p*. Nous citerons :

flecto	auprès de	*plecto* (courber) ;
fligo	—	*plecto* (frapper) ;
fides	—	πείθω ;
fœteo	—	*pûteo* ;
fluo	—	*pluo* ;
frango	—	*plango* (broyer), etc.

2° La ressemblance ou l'identité des sons est le point de départ de l'étymologie

A priori, on est porté à se demander si l'ajectif latin *mundus*, « pur » diffère à l'origine du substantif homophone *mundus*, « ciel ».

La double analogie du grand nombre de mots indo-européens signifiant « pur » et « ciel », qui remontent à un même auteur signifiant « brillant[2] », et le rapport particulier, quand à l'évolution du sens, du sanskrit *loka*, « ciel, monde », avec le substantif latin *mundus*, ne permettent pas de douter de l'identité primitive de ce substantif avec l'adjectif de même forme. L'un et l'autre dérivent de la racine *mund*, « briller », qu'on retrouve dans le latin *mundo*, « purifier », le sanskrit *mand*, « orner », etc.

[1] Voir, sur le rapport étymologique de ces différents mots, ci-dessus, p. 77, *seqq.*
[2] Voir, à cet égard, mon étude sur *l'Évolution de l'idée de briller, en sanskrit, en grec et en latin*, ci-dessus, p. 129, *seqq.*

II

L'étymologie, d'après ce qui vient d'être dit, ayant généralement à compter avec l'évolution (du sens ou des sons), consiste donc à établir l'échelle chronologique des antécédents conservés (ou perdus et, par conséquent, hypothétiques), d'une forme donnée. Or, à cet égard, parmi les dialectes indo-européens primitifs, aucun ne prévaut d'une manière absolue, c'est-à-dire, aucun ne présente toujours et dans toutes ses parties une forme donnée, sous son aspect le plus archaïque. Cet aspect ne peut le plus souvent être reconstitué qu'en empruntant aux différents dialectes qui possèdent cette forme les parties phonétiquement les *plus fortes*[1] que chacun d'eux accuse à l'égard de tous les autres; le plus souvent encore, l'application *rétroactive* des lois phonétiques communes à la généralité des dialectes est nécessaire à cet effet.

Ainsi, le latin *frater* et le grec φράτωρ sont plus archaïques par l'initiale *f*, φ = *ph* que le sanskrit *bhrâtar*, « frère »; mais, en revanche, celui-ci présente un état vocalique du suffixe *(a)* plus fort et, par conséquent, plus ancien que le latin *e*. La comparaison de ces différentes formes nous permet donc de remonter à un antécédent comme **phrâtar* ou *phrâtor* que justifie, du reste, l'affaiblissement fréquent durant la période historique de *ph* en *bh* et de *a* en *e*.

III

Une remarque à faire, de la plus haute importance, c'est que les sons ont dû évoluer de tout temps, mais que les témoins de leur évolution n'existent qu'à partir des documents littéraires dont les plus anciens sont relativement récents. Il en résulte que plusieurs formes *primitives* en apparence et eu égard aux documents qui nous les ont transmises, peuvent être en réalité en rapport étymologique, ou d'origine, les unes avec les autres et que, par conséquent, les tentatives pour établir leur généa-

[1] Nous verrons pourquoi ci-après, § VI.

logie sont légitimes et doivent partir dans la mesure du possible, et au moyen de l'application rétroactive des lois phonétiques, de la forme réellement primitive ou antérieure qui peut expliquer, parmi ceux que les documents nous font connaître, la filiation des dérivés dont les rapports sont probables[1].

Voir, pour un exemple de l'application et de la justification de cette méthode, notre étude sur la forme primitive du suffixe du participe présent[2].

IV

Le sens et les sons étant soumis à des variations nombreuses, il en résulte que l'absence d'identité, à l'un et à l'autre égard, entre deux mots appartenant à une même langue ou à une même famille de langues, ne saurait être la preuve que ces mots sont dépourvus de rapports étymologiques mutuels. Autrement dit, des mots peuvent différer entre eux pour le sens et pour la forme, et pourtant reposer sur une étymologie commune; mais il faut pour cela que la différence de sens ou de forme qui les distingue, résulte de *lois* rendant compte des variations qu'ils ont subies à partir du moment où l'on suppose qu'ils étaient identiques au double point de vue en question.

V

Les lois qui ont présidé aux variations du sens se divisent en *lois générales* et en *lois particulières*.

La loi générale de ces variations peut s'énoncer ainsi : le sens abstrait, surtout aux époques anciennes, est toujours issu du sens concret.

Les lois particulières sont encore très peu connues. Tout ce qu'on peut en dire, c'est que l'analogie paraît les diriger et qu'elles

[1] Une grave erreur, à mon avis, serait d'attribuer à certaines formes documentaires une valeur proethnique ou quasi proethnique. *A priori*, toutes ces formes ont subi d'importantes modifications phonétiques postérieurement à la séparation des races. Cette conjecture tirée des principes est confirmée d'une manière absolue par l'absence générale d'identité entre les formes ethniques apparentées entre elles.

[2] Ci-dessus, p. 196, *seqq.*

sont aussi complexes et aussi délicates que celles mêmes de la pensée humaine, dont elles sont le reflet[1].

VI

Les lois d'après lesquelles s'accomplit *l'évolution des sons*, ou les *lois phonétiques*, peuvent être considérées aussi d'une manière *générale* et *particulière*.

La loi générale de l'évolution des sons considérés isolément, ou dans leur coordination sous l'unité significative appelée mot, est l'usure ou l'affaiblissement, c'est-à-dire l'atténuation de l'effort qu'exige leur émission. Cette atténuation peut aller jusqu'à l'extinction absolue d'un son considéré isolément au sein du mot dont il fait partie; c'est ce qu'on appelle contraction, aphérèse, élision, apocope, etc.

Les lois particulières sont celles mêmes des transitions par lesquelles passe un son primitif considéré isolément, ou des combinaisons présentées par des sons dont l'affaiblissement se coordonne, pour arriver à un certain terme qui peut aller jusqu'à l'extinction, ou l'usure complète.

VII

Les lois phonétiques, et tout spécialement les lois phonétiques particulières, étant d'ordre physiologique, doivent être absolues ; et, en fait, elles se présentent souvent comme telles. On peut en citer comme exemple la représentation constante en grec d'une nasale finale par ν, au lieu de *m* qu'on voit en pareil cas en latin et en sanskrit,

Mais il ne faut pas perdre de vue, d'autre part, que les lois en question correspondent aux différents termes d'une *évolution continue* et, par conséquent, qu'elles s'exercent *dans le temps*.

Leur action n'est donc pas instantanée; à un moment donné, elle peut s'accuser par certains phénomènes qui n'atteignent pas tous les cas analogues. Autrement dit, dans une même

[1] Voir, pour un essai de détermination d'une de ces lois, notre étude déjà citée sur les racines signifiant *briller* (ci-dessus, p. 129, *seqq.*).

langue et dans un même instant, tels faits peuvent porter l'empreinte d'une loi phonétique que d'autres faits semblables n'ont pas encore subie. Ainsi s'expliquent les doubles formes contemporaines comme *consul*, *consol*[1], pour la première desquelles l'affaiblissement de *o* en *u* devant la finale *l* est un fait accompli, tandis qu'il reste à accomplir chez la seconde. Quand les formes, au lieu d'être identiques à l'origine, appartiennent simplement à une même série grammaticale, comme *ultimus* auprès de *optumus*, le double état du son sur lequel la loi s'est exercée ou non (*u*, *i* dans les exemples cités) se comprend encore mieux que pour les exemples précédents.

Mais si, grâce à la continuité de l'exercice de la loi qui a determiné le changement de *u* en *i* dans le suffixe *tumus*, devenu *timus*, *optumus* a fini par se ranger à l'analogie de *ultimus*, en descendant à la forme *optimus*, il est d'autres cas où l'évolution commencée sur certaines formes ne s'est pas étendue à tous les cas analogues. Tel est, par exemple, *tempos*, *temporis* auprès de *robor*, *roboris*. La finale *s* du premier de ces mots n'a jamais subi le rhotacisme que nous constatons dans la finale de *robor*, pour un plus ancien *robos*. Nous n'en conclurons pas pourtant à une application plus ou moins arbitraire de la loi. Mais nous nous rappellerons que le mouvement physiologique du langage peut être arrêté net par la littérature et la grammaire, qui en fixent les formes d'une manière plus ou moins définitive, à un moment donné de leur évolution phonétique. Or, nous venons de voir que des formes appartenant à une même série grammaticale pouvaient se trouver, à un moment donné, les unes au delà, les unes en deçà des effets d'une loi phonétique quelconque. Si nous ajoutons à cette remarque que l'influence de la grammaire peut survenir au même moment et suspendre désormais toute modification phonétique, on se rendra compte tout à la fois de la différence qui existe entre *tempos* et *robor*, et de la raison pour laquelle *tempos* n'est pas passé à **tempor*, comme *optumus* s'est changé en *optimus*.

[1] Même remarque à faire pour le cas où la loi phonétique reçoit le nom d'assimilation et est déterminée par l'influence exercée par un son sur celui qui le précède (ou parfois sur celui qui le suit). Exemple : *adtineo*, auprès de *attineo*.

En résumé, les lois phonétiques sont absolues, sous réserve du temps nécessaire à la production de tous leurs effets, et moyennant que ces mêmes effets ne seront pas suspendus ou entravés par la tradition orale, la littérature et la grammaire[1].

VIII

Le jeu des lois phonétiques considérées d'une manière générale sur une même forme, ou sur une même unité significative, présente un phénomène extrêmement remarquable. Il se manifeste, comme nous l'avons vu, par l'usure ou l'atténuation des sons; mais l'usure, examinée d'ensemble, frappe d'autant plus telle partie qu'elle épargne davantage telle autre qui lui est voisine. C'est ce qu'on peut appeler le principe *d'équilibre* ou de *compensation*. Il nous suffira, pour mettre ce phénomène en lumière, de rapprocher les deux formes latines *scind* et *caed* dans *scindo*, *caedo*, de la racine indo-européenne *skhaind*, signifiant « couper ». La seconde de ces formes a perdu l'initiale *s* et la nasale interne *n*, mais moyennant l'abaissement vocalisque de *ae* en *i*. Les formes *cched* en sanskrit, σχιδ en grec, *skaid* en gothique, de la même racine, donneraient lieu, ainsi qu'une infinité d'autres exemples du même genre, à des constatations analogues.

On peut en conclure : 1° que la loi générale de l'affaiblissement s'exerce d'une manière alternative et déplace son centre d'action souvent sans cause appréciable[2]; 2° que c'est à cette mobilité, dont les résultats s'équilibrent quantitativement, que sont dues la plupart des variantes d'une même racine dans un idiome particulier, comme *scindo*, *caedo*; *plecto*, *fligo*; *dolor*, *durus*, etc., en latin, ainsi que la plupart des différences phonétiques qui distinguent deux

[1] La grammaire, aidée de l'analogie, va même quelquefois jusqu'à restituer des parties que l'évolution phonétique avait presque achevé de détruire. Citons-en pour exemple les duels du sanskrit classique en *âu* et les pluriels neutres en *âni*, auprès des mêmes formes védiques en *a*. Cf. ci-dessus, p. 90.

[2] Souvent aussi pourtant la position et les mouvements de l'accent paraissent exercer de l'influence en pareil cas. Cf. ci-dessus, p. 206, note 2.

racines, identiques à l'origine, d'un idiome à l'autre, au sein d'une même famille de langues ; exemples :

Sanskrit	*cched*,	auprès du latin	*scind;*
—	*bhed*	—	*find;*
—	*bhar*	—	*fer*, etc.

MÉLANGES

DE

LINGUISTIQUE INDO-EUROPÉENNE[1]

I

OBSERVATIONS PHONÉTIQUES SUR UNE FAMILLE DE MOTS INDO-EUROPÉENS[2]

Une des familles de mots les plus intéressantes à étudier dans les langues indo-européennes, au point de vue des transformations phonétiques qu'elle présente, est celle qui se range autour des racines sanskrites *gâh* et *guh*, plonger, s'enfoncer, cacher, etc.

Si nous en examinons d'abord le consonantisme final, nous remarquerons que les dérivés offrent l'alternance des aspirées sonores (en sk.)[3] des trois ordres. Exemples:

Gutturales

Gâh-ate, il s'enfonce, pour **gâgh-ate*[4].

Gah-ana, profond; profondeur, lieu caché ou impénétrable.

Gah-vara, même sens, comme adjectif et substantif.

[1] [En brochure in-8o; Vieweg, éditeur. Paris, 1886.]

[2] *Revue lyonnaise*, no du mois d'octobre 1884, p. 424.

[3] Sourdes, en grec.

[4] Le participe passé *gâḍha* en fournit la preuve.

Guh-â, creux, cachette.

Goh-a, lieu caché.

Gûh-ati, il cache.

Dentales

Gadh-a, fente.

Gâdh-a, gué, primitivement profondeur, trou recouvert d'eau, ce qui a un fond[1].

Gudh-yati, il cache.

Probablement, *budh-nas*, fond, profondeur, cachette.

Labiales

Gabh-a, fente.

Gabh-îra et *gambh-îra*, profond.

Probablement la rac. *gup*, primitivement cacher (cf. *custodire)*.

GREC ET LATIN

βυσσός = *βυxσος[2], profondeur.

βαθύς, profond.

βάθος, βένθος, βυθός, profondeur.

βόθρος, fosse, creux, trou.

Probablement, πυθμήν, fond.

κεύθω, cacher.

κευθμών (cf. pour le suffixe, πυθμήν), cachette.

Peut-être, κυσθός, κυσσός (cf. βυσσός), *vulva*, cf., surtout pour le sens, *gabha* et *gàdha*.

κύτος, cavité, creux.

Probablement, *vadum*, gué (pour **gvadum)*.

Fundus, fond.

[1] Cf. *agàdha*, sans fond, insondable avec ἄβυσσος, même sens. Ce rapport ne laisse aucun doute sur la parenté étymologique de *gâdha* avec βυσσός et tous les autres membres de la famille.

[2] Le rapport de βυσσός et de κυσσός avec βυθός e κυσθός est le même que celui de μέσσος, pour *μεσσjος avec le sk. *madhya*.

Fodio, creuser.
Custos, celui qui a caché, qui garde, etc.

βάπτω, plonger, enfoncer, s'enfoncer; βαφή, immersion; βάμμα, fait de plonger, tremper, teinture; βαφεύς, teinturier.

Le rapport de la consonne finale de la racine de ces différents mots, dont la parenté étymologique est hautement vraisemblable, montre :

1° Que le phénomène phonétique qui fait qu'en latin les aspirées des trois ordres peuvent être représentées par la labiale *f* est le résultat d'un processus proethnique moyennant lequel *bh* (ou *ph)* peut correspondre à *gh* (ou *kh)*, ainsi qu'à *dh*(ou *th)*.

2° Que les formes qui possèdent la forte, au lieu de la douce, ont conservé à cet égard leur état primitif, attendu qu'il est impossible d'appliquer à κύτος, à βάπτω, etc., l'explication qu'on a proposée pour le θ de βαθύς[1], etc.

3° Que la finale en question était précédée à l'origine d'une nasale et d'une sifflante; autrement, l'explication de *gambhîra*, *fundus*, etc., d'une part, et celle de βυσσός, κυσσός, κυσθός, *custos*, de l'autre, devient un problème insoluble. Il est permis de croire même que βάπτω a gardé la trace de la sifflante et que cette forme est pour *βαπσω (avec métathèse) comme πτύω est pour *πτυω, *σπυω (lat. *spuo*, etc.[2]).

Si nous passons à l'examen du vocalisme nous remarquerons : 1° Que l'*o*, *û*, *u* sk. de *goha*, *gûhati*, *guha*, rac. *gudh* et *gup*, *budhnas*, etc., peut et doit correspondre à ευ, ο, υ, *o*, *u*, de κεύθω, κύτος, βόθρος, βυθός, πυθμήν, *fodio*, *fundus*, *custos*, etc.

2° Que l'*â*, *a* des rac. *gâh* et *gah*, *gâdh* et *gadh*, *gabh* et *gambh* peut et doit correspondre à α, *a* de βάθος, βαθύς, βάπτω, *vadum*, etc.

3° Que l'ι de βένθος doit être affaibli de α, absolument comme

[1] A savoir qu'il représente une ancienne aspirée douce.
[2] Cf. ci-dessus, p. 75, note.

dans ἐγγύς (auprès de ἆσσον, ἄγχι) dans *tentus* auprès de τατός, etc.; c'est-à-dire que la conservation de la nasale a généralement entraîné cet affaiblissement en grec et en latin.

4° Qu'on peut penser qu'entre les racines vocalisées en *o* et en *â* (qui peut s'affaiblir en *a*) le rapport est le même qu'entre le sk. *gâus* et *gâm*, pour **gâvam*; autrement dit, que les rac. *goh* et *gâh* dérivent d'un antécédent commun, **gâvah*. Le latin *vadum* pour **gvadum*, **gavadum* vient à l'appui de cette hypothèse.

En ce qui concerne les consonnes initiales, une première question se pose : le π de πυθμήν est-il le représentant du β de βαθύς, βύθος, etc.? Le rapport de ce mot avec le sk. *budhnas*[1] permet, à ce qu'il semble, de trancher la question par l'affirmative. Nous avons dans βαθύς, *budhnas*, etc., un affaiblissement de la forte en douce que nous constatons dans l'initiale de la rac. *guh*, auprès de celle de κεύθω et de *custos*, et qui ne saurait nous surprendre. Mais, objectera-t-on, πυθμήν est pour *φυθμην ou *φυτμην, comme l'indique le lat. *fundus*. Ce rapprochement ne prouve qu'une chose, c'est que toutes les racines de la famille que nous examinons, non seulement finissaient, mais commençaient aussi par une aspirée; d'ailleurs le fait est admis pour *fides* auprès de πείθω, etc.

En second lieu, comment expliquer le rapport du β de βαθύς, βύθος, avec le κ de κεύθω et le *g* des rac. *gâh*, *guh*, *gâdh*, etc. ? L'hypothèse souvent proposée que βύθος, par exemple, est pour *(γ)ϝυθος ou *(κ)ϝυθος, impliquerait un changement de ϝ en β diamétralement opposé au processus général de l'évolution des consonnes[2].

J'en conclus qu'il faut voir dans le changement en question un effet d'ordre physiologique, dont l'origine remonte à une période où les organes de la voix n'avaient ni les nuances phonétiques, ni la longue éducation qu'ils ont acquises depuis. Les

[1] Cf. aussi l'ancien haut allemand *bodam*, fonds, sol.

[2] On objecte le latin *bellum*, auprès de *duellum*; mais, autant que je sache, les exemples sûrs en grec d'un pareil changement font défaut. Du reste, le zend *dbis*, etc., auprès du sk. *dvis*, montre qu'en pareil cas le *v* (ou l'*u*) est un ancien *b* et que *duellum* a bien des chances d'être pour **dbellum*.

variantes qui constituent maintenant les différents ordres de consonnes sont précisément le résultat des efforts que ces organes ont dû faire pour obtenir la possession de leur étendue et de leur souplesse actuelles; et la discipline traditionnelle que leur a imposée l'usage d'abord, et plus tard, l'observation des règles grammaticales, a maintenu les sons acquis, tout en les fixant dans leur domaine réciproque. En un mot, l'évolution qu'on ne saurait nier et à laquelle est due la différenciation de la finale des racines *gâh (gâgh)*, *gadh*, *gabh*, a pu se produire tout aussi bien sur l'initiale; d'où les variantes que nous présente à cet égard les mots κεύθω, *gudhyati*, *gadha*, βαθύς, πυθμήν, *fundus*, etc.

II

D'OÙ VIENNENT NOS MOTS CLÉ ET CLOU[1]

Les mots français *clé* et *clou* sont de ceux qui offrent un des plus curieux exemples des spécifications et des rétrécissements que les vocables ont subis, tant au point de vue du sens que de la forme, depuis les époques les plus lointaines auxquelles les documents littéraires nous permettent de remonter.

Le sanskrit possède une racine *çriś* ou *çliś*, dont la forme primitive était **skrisk* ou **sklisk*[2], et le sens, serrer, s'attacher à, embrasser, entourer, enfermer. A cette racine se rattachent comme variantes, *kruñc*, envelopper, s'enrouler, entourer, pour **skrunsk*, et, avec la chute de la liquide, ou de la liquide et de la nasale, *kuñc* ou *kuc*, qui ont le même sens. Ces différentes racines, surtout les dernières, ont donné naissance à une infinité de dérivés désignant soit des objets de forme circulaire, soit une clôture, une fermeture, etc.

L'allemand, parmi les dialectes d'origine indo-européenne, est celui qui est resté le plus voisin du sanskrit dans les mots conservés

[1] [*Revue lyonnaise*, numéro du mois de novembre 1884, p. 518.]
[2] Voir sur ce point ma brochure sur *les Origines de la sifflante palatale en sanskrit* (ci-dessus, p. 92, *seqq.*).

par lui apparentés à cette même famille. Le verbe *schliessen* [1], enclore, fermer, et le substantif *Schlüssel*, clé, reproduisent assez fidèlement la physionomie de *çliś*, en tenant compte de l'ancien vocalisme en *u* attesté par les variantes sanskrites *kruñc*, *kuc*.

Le grec κληΐζω ou κλήζω [2] (même sens que *schliessen)* est pour *σκληιξω, par dentalisme du ξ (attesté par κλᾴξ, forme dorienne correspondant à κληΐς ou κλείς, pour *κλειξ ou *κλειζ, clé) et chute de l'initiale.

Le latin a, comme le sanskrit, plusieurs verbes apparentés qui appartiennent à cette même famile. Citons d'abord *clingo* [3], enclore, et *cingo*, entourer, pour **sclinzgo* et **scinzgo;* ce dernier est surtout à rapprocher du sk. *kuñc*, *kuc*, en tenant compte de la variante vocalique présentée par *çliś*.

Nous trouvons encore dans la même langue (et cette fois avec la variante vocalique de *kruñc*, *kuñc*, *kuc)*, *claudo* ou *clûdo*, enfermer, pour **sclauzdo*, **sclûzdo*, avec dentalisme, comme en grec, et vestiges de l'ancienne forme dans le parfait *clausi*, pour **clauds-i*, et le part. passé *clausus*, pour **clauds-tus*.

Auprès de *claudo* se rangent, à titre de formes apparentés, *clâvis*, clé, et *clâvus* [4], clou, dont le sens primitif a été évidemment celui de barrière, fermeture, empêchement, obstacle.

1 Une ancienne variante de *schliessen* (anc. haut all., *sliuzu)* est représentée par *schlingen*, rouler, enlacer, ceindre, etc. Cette variante est particulièrement intéressante en ce qu'elle a gardé la nasale que nous avons dans *kruñc*, *kuñc*, etc., ainsi que dans le sk. *çreṇi*, série circulaire, enchaînement, pour **çrensi*.

2 κληΐω ou κλείω appartiennent à la même famille et sont certainement issus de *κληισω. — Pour Curtius (*Grund.*5, p. 150), qui considère la consonne finale de ces racines comme un élargissement postérieur, la forme primitive en aurait été *sklu*. C'est en tout cas la confirmation éclatante sur ce point particulier de ma théorie sur l'origine du ç sk. issu de *sk*, *kš*, *cs*.

3 Cf. l'anglais *cling*, *clung*, s'attacher à (l'une des nuances significatives du sk. *çliś)*, avec double vocalisme : *i*, au présent, *u*, au passé. — *Shut*. fermer, a perdu la liquide, comme le sk. *kuñc*, *kuc;* quant à *key*, clé venant de l'anglo-saxon *caeg*, il est à rapprocher plus particulièrement du lat. *cingo*.

4 [Les formes grecques κλείς, κλειδ-ός et κλᾴξ (dor.) ne permettent pas de voir avec M. Bréal *(Dict. étym. lat.* au mot *claudo*) dans *clâvis* et *clâvus* des dérivés d'une racine simple *(clâv)*, élargie par l'adjonction d'une dentale dans *claudo* et les dérivés. Tout porte à croire que *clâvis* est pour **clâdvis* (cf. *suavis* auprès du sk. *svâdu*) ou plutôt pour **clâgvis*; cf. κλᾴξ, *brevis*, auprès de βραχύς, etc.; **clâgvis* aurait échappé au dentalisme d'où est issu *claudo* et présenterait, quant au vocalisme, le même aspect que *clâtri* pour **clâd-tri* ou **clâc-tri*, Le *v* qui suit la gutturale de **clâgvis*, auprès du ξ final de κλᾴξ ou du ς = δς de κλείς, n'a d'ailleurs rien de plus surprenant que celui de *ningvis*, ou de *nivis* pour **nigvis*, auprès du *x* de *nix* et du ψ de νίψ.]

Il ne nous reste qu'un mot à dire sur le passage de *clâvis* en *clef* ou *clé*, et de *clâvus* en *clou*. De part et d'autre, il y a perte régulière des finales non accentuées ; d'où, dans le premier cas, changement ordinaire du *v* devenu final en *f*[1], et de *â* qui précède en *e*, et, dans le second, contraction de *âv* en *o*, affaibli ensuite en *ou*[2].

III

L'HYPOTHÈSE DE LA LIQUIDE SONNANTE ET LA SÉRIE *gurú*, *gravis*, βαρύς, *kaurs*

Parmi les nombreuses objections auxquelles donne lieu la théorie des nasales et des liquides sonnantes, une des plus fortes est celle qui résulte de l'examen de la série suivante d'adjectifs : sk. *gurú*, gr. βαρύς, lat. *gravis*, goth. *kaurs*.

D'après M. G. Meyer[3], la forme primitive est **grú*, d'où, par *svarabhakti*, l'α du gr. βαρύς. Remarquons d'abord que le phénomène désigné sous le non de *svarabhakti* ne diffère pas, dans le cas particulier, de celui qui accompagne, dit-on, en grec le développement de la prétendue liquide sonnante. On a, en effet, dans βαρύς, d'une manière tout à fait conforme à la formule, αρ comme substitut d'un *r* primitif, tenant lieu de *ṛ* devant une voyelle. Ce qui achève de déterminer la nature du fait d'une manière absolue, c'est la parfaite analogie de l'α de βαρύς avec celui de βραδύς, βραχύς, θρασύς, κρατύς, ταρφύς et πλατύς. Le changement de désignation n'a donc d'autre raison d'être que l'impossibilité d'expliquer, au point de vue de la doctrine, comment **grú* a pu donner βαρύς, quand au sk. *çrutá*, par ex., correspond κλυτός. Ce n'est ni plus ni moins qu'une échappatoire qui, à elle seule, est de nature à ouvrir tout au large la porte au scepticisme[4].

1 La consonne finale de *clef* étant devenue muette, l'orthographe s'est accordée avec la prononciation dans la forme moderne *clé*.

2 Peut être sous l'influence de l'*u* suivant, avant sa chute.

3 *Griechische Grammatik*, § 92.

4 [On peut dire encore que αρ en pareil cas serait un véritable *guṇa* de *r* pour *ṛ*. Or, est-ce bien la peine de proclamer si haut la « mort du *guṇa* » si on lui rend existence sous le nom de *svarabhakti* ? D'ailleurs, en thèse générale, rien n'est moins prouvé que le phénomème consistant dans le développement d'une voyelle

L'*a* de *gravis*, dont on ne nous dit rien, aurait évidemment la même origine.

Pour ce qui regarde l'*u* radical du sk. *gurú* et de la diphtongue du goth. *kaurs*, d'après Curtius[1], le premier viendrait d'un *v* hystérogène développé après *g*, de sorte que *gurú* serait pour **gvarú*; tandis que la diphtongue gothique serait le résultat de l'épenthèse de l'*u* du suffixe. De son côté, M. G. Meyer[2] paraît croire à l'épenthèse dans l'un et l'autre cas.

Or, si elle a eu lieu pour le gothique, et que *kaurs* soit pour **karus*[3], nous aurions là aussi un *a* issu de la *svarabhakti*, comme en grec et en latin, mais avec une différence vocalique eu égard au sanskrit bien difficile à expliquer si, comme cela paraît évident, la *svarabhakti* avait dû se produire dès l'époque proethnique. Enfin, rien de plus contestable que le développement d'un *v* après une gutturale[4], ou qu'une épenthèse du genre de celle dont on nous parle[5].

Mais si, au lieu de partir de l'hypothèse gratuite d'un thème proethnique faible pour le positif des adjectifs oxytons en *ú*, ce qui est très invraisemblable, étant donné l'état fort du thème au comparatif et au superlatif, et la presque certitude que ces thèmes étaient identiques à l'origine et se trouvaient même tels au moment de la séparation des races (comme le montrent encore les séries *svâdú*, *svâdîyas*, *svâdiṣṭha*; *lághú*, *lághîyas*, *lághiṣṭha*[6]; ὠκύς,

auprès d'une liquide ou d'une nasale, auquel on a donné ce nom à la suite des grammairiens de l'Inde ancienne. Un exemple pris, pour ainsi dire, au hasard dans la série citée à l'appui de ce phénomène par M. G. Meyer, § 96, en fournira la preuve. Pour que le lat. *palma* fût la preuve que le second α du gr. παλάμη est dû à la *svarabhakti*, il faudrait établir d'abord que l'inverse n'est pas vrai et qu'au lieu d'un développement vocal en grec, il n'y a pas eu contraction en latin. Or, les formes voisines (si l'on a bien dans ces mots, comme il y a tout lieu de le croire, une racine signifiant s'étendre), telles que le lat. *pâlor*, vaguer, *pâlâtim* en vaguant; le gr. πελάζω, s'approcher, etc., témoignent précisément en faveur de cette dernière hypothèse. Voir, pour des raisons d'une nature plus générale, l'étude ci-dessous relative aux participes passés des verbes à liquides et à nasales.]

1 *Grund.* 5, p. 475.

2 *Op. cit.*, § 92.

3 Nous voyons du reste une objection insurmontable à l'épenthèse d'un *u* dans *kaurs* résultant du rapport de cette forme avec l'all. *schwer*, qui, croyons-nous, lui est apparenté étymologiquement.

4 Voir ci-dessus, p. 118, *seqq.*

5 En résumé les deux explications sont basées sur l'hypothèse d'un renforcement qui, quel que soit le nom qu'on lui donne, est inadmissible en principe.

6 La division en thèmes forts et faibles paraît due à la position de l'accent. Tous

ὠκίων, ὤκιστος, etc.), nous admettons un antécédent **gâurú*[1] *(gâva-rava-)*, par exemple, l'explication des différentes formes ethniques ne présente plus de difficultés.

Le goth. *kaurs*, ayant probablement déplacé l'accent, a perdu le suffixe et conservé, par compensation, l'ancien état du radical.

Le grec et le latin ont conservé le suffixe et affaibli le thème en éliminant l'*u*, comme dans tous les cas où l'*ablaut* α apparaît à l'était faible pour répondre à ο ou ω[2].

En sk. l'état primitif de la racine a subi deux degrés d'affaiblissement dont le premier constitue un état fort relativement au second :

1er degré : affaiblissement, comme en grec, par élimination de l'élément labial de la diphtongue *âu*. Exemples : *gárîyas*, *gárišṭha*, pour **gâuriyas*, **gâurišṭha*, cf. *gâm* auprès du thème *gâv-(gâva)*.

2e degré : contraction de *âu* en *ó*, *o* et affaiblissement régulier de *o* en *u*. Exemple : *gurú*; cf. *go* et *gu* auprès de *gâm*.

Ce double affaiblissement a son pendant exact dans la série : *urú*[3], *várîyas*, *várišṭha*, de la racine *var* (**vâur*, forme attestée

les positifs en *u* sont oxytons, tandis que les comparatifs et les superlatifs sont accentués sur la syllabe radicale. Rien d'étonnant donc à ce que la division en question ne soit faite à peu près de la même manière en sanskrit et en grec après la séparation.

On peut ajouter les suivantes aux raisons qui militent en faveur de la persistance de l'identité des thèmes du positif, du comparatif et du superlatif, au moins jusqu'au moment de la séparation des races : 1o L'irrégularité en sanskrit du prétendu renforcement des thèmes du comparatif et du superlatif avec les suffixes *îyas*, *išṭha*, ces thèmes présentant, eu égard à celui du positif, tantôt le *guṇa*, tantôt une nasalisation, tantôt un allongement de la voyelle (Withney, § 467) ; 2o l'ω final du thème en grec devant les suffixes τερος, τατος, tandis que le sanskrit y répond par *a* ; et cependant on peut poser que σοφώτερος est à σοφός comme κρείσσων est à κρατύς, c'est-à-dire que, dans les deux cas, l'accentuation rend compte de l'état relatif des thèmes. D'autre part, l'*o* correspondant du zend (long, au moins à l'origine), qui précède les suffixes *tara*, *tama*, est un indice que l'ω de σοφώτερος, σοφώτατος, est proethnique ; 3o le rapport de εὐρύς avec le sanskrit *urú*, de πωλύς, πουλύς avec *purú*, etc. ; 4o l'analogie des participes passés en *tá*, τό-ς, parmi lesquels le grand nombre de formes avec le thème fort conservées en grec (G. Meyer, § 600) est la preuve de l'existence de cet état du thème encore au moment de la séparation des races.

[1] D'où est issu le sanskrit *gâurava*, forme bien difficile à expliquer autrement.

[2] Voir sur cette relation, ci-dessus, p. 191, *seqq.* [Je doute actuellement qu'il y ait eu une métathese dans *gravis*, qui serait pour **garavis*, **g'ravis*.]

[3] L'assertion que *urú* vient de **vrú*, état faible de **varu*, est fondée sur la double hypothèse de l'état faible du thème dès l'époque proethnique et du changement de *v* en *u* devant *r*. Nous avons déjà vu les raisons qu'il y a de douter de l'exactitude de la

à la fois par βούλομαι[1], εὐρύς[2], et le latin *volo)*. Il faut en rapprocher encore *purú*,*prâyas*[3], issu de **pâurâ-*, **pârâ-*, **parâ-*, **p'râ-yas* (cf. *gravis* et, pour réduction du suffixe *îyas* à *yas* après *â*, cf. *jyâyas)*.

Le même rapport se remarque aussi dans les formes verbales se rattachant à la variante *prâ* de la racine *par*, « remplir » : *paparatus*, *paparus*, auprès des participes passés *pûrṇá*, *pûrtá*.

Toutes ces formes dérivent d'un antécédent radical **pâurâ*[4] ou **pâurâu* diversement affaibli. L'etat *pâr-par* correspond à celui de la rac. **gâur* dans *gárîyas*, etc., **vâur* dans *várîyas*, etc. ;

première ; quant à la seconde, elle est gratuite, aucun exemple n'étant de nature à la confirmer.

[La preuve que *urú* dérive de **oru*, résulte : 1° de la comparaison de cette forme avec εὐρύ-ς (on sait que ευ, en tant que caractéristique d'une forme forte, correspond à l'*o* sk.) ; 2° du rapport certain de *urú*, large avec *ûrva*, véd., récipient, entourage etc., où la longue initiale ne saurait être issue de *va*.]

[1] Je n'hésite pas à identifier les deux rac. *var*, entourer, embrasser et choisir. L'idée de prendre a servi de transition à la double série significative qu'on rattache à l'une et à l'autre.

[2] Curtius (*op. cit.*, p. 346), voit une métathèse dans εὐρύς (pour *Ϝερύς) et établit la proportion, εὐρύς : **varu* :: παῦρος : *parvus* et νεῦρον : *nervus*. Mais, d'abord ces rapports n'ont rien d'exact, puisque, dans le premier cas, le Ϝ se serait déplacé en enjambant sur une voyelle, tandis que, dans les deux autres, il aurait franchi (à reculons) une liquide, En second lieu, ce n'est pas directement à *parvus* qu'il convient de comparer παῦρος, mais bien à *paulus*, antécédent commun *παυρϜος, et il est très vraisemblable que νεῦρον implique une métathèse et est pour *νερυον. — L'explication de M. G. Meyer (*op. cit.*, § 99), quoique très ingénieuse, n'est pas plus convaincante. Il suppose une prosthèse de ε devant Ϝ d'où *ἐ-Ϝρύ-ς, εὐρύς, mais cette prosthèse n'a rien de vraisemblable. Εὐρύς = *ἐϜρύς est contredit par les formes, précédées de l'augment, de Ϝείλλω (rac. *var*) et Ϝείργω (rac *varj*) telles que εἶλλον, ἔελσα, εἶργον, εἶρξα. etc. Εὐρύς est dans le même rapport avec *urú* que εὖ avec *su*.

[3] Ce mot. qui a le même sens que πλέον dans les expressions, τὸ πλέον, ἐπὶ τὸ πλέον, « en grande partie, la plupart du temps, en général, extrêmement », est proprement le neutre du comparâtif de *purú* et n'a rien de commun avec la racine *i*, aller, dont on le fait habituellement dériver.

Le mot *prâya*, dans le sens de multiplicité, procède sans doute de la même racine, que *purú* et *prâyas*. Cette dernière forme paraît avoir été interprétée déjà de la même manière que moi par M. Schulze (*Kuhn's Zeitsch.*, xxvii, 424). — M. G. Meyer (*op. cit.*, § 92) suppose que *purú* et πολύς sont issus par *svarabhakti* d'un proethnique **prú ;* mais, indépendemment des autres difficultés, comment expliquer alors le zend *pouru* ou *papuru* et les formes grecques πωλύς, πουλύς, dont il est vraiment trop facile de se débarrasser en en contestant l'authenticité?

[4] Nous la trouvons encore sous cet état très fort dans le védique *pâura*, « celui qui remplit » ; et c'est probablement aussi à la même racine et à son même état qu'il faut rattacher πωλύς, πουλύς, πολύς, *polleo*, etc.

tandis que l'état *pûr* répond, à l'allongement près[1], à celui des mêmes racines dans *gurú*, *urú*[2], etc.

Il nous reste à examiner à quelle famille se rattache la racine qui se trouve dans *gurú*, βαρύς, *gravis*. En tenant compte du rapport étymologique qui existe entre les mots signifiant, chose lourde, fardeau, comme le sk. *bhâra*, et les racines qui expriment l'idée de porter, comme *bhar*, il y a tout lieu de croire à un rapport du même genre entre la série en question et la racine qui est dans le latin *gero*[3], en rapport probable elle-même, moyennant l'affaiblissement de l'aspirée en simple, avec la rac. sanskrite *har*, pour **ghar*[4], porter. De plus *har*

[1] La diphtongue ου dans βούλομαι, πουλύς et les analogues indique l'origine de la longue dans *pûrṇa*, etc.

[2] On sait que les part. passés sont construits en général avec l'état particulièrement faible de la racine ; on est donc autorisé à rapprocher *gurú* de *pûrṇá*, etc., en ce qui concerne le vocalisme radical. — La plupart des racines ṛ et ṝ et ṛ (Withney, § 242) fourniraient des exemples analogues. Tous les verbes de cette catégorie, excepté *kar*, répandre, présentent çà et là des thèmes faibles en *ū*, *u*, voyelles qui en sanskrit correspondent alors à ο, ω en grec et en latin.

Ar, lever, s'élever, cf. ὄρνυμι, *orior;*
Gar, crier, célébrer, cf. *gur* (dans *gurate*, etc.), même sens;
Gar, dévorer, cf. βιβρώσκω ;
Jar, périr, cf. *jur* (dans *jurate*, etc.) même sens ;
Tar, traverser, cf. la forme *tuturyât*, etc. ;
Dar, fendre, briser, cf. τιτρώσκω ;
Par, remplir, cf. part, passé *pûrṇa*, et lat. *polleo;*
Mar, mourir, cf. part passé *mûrṇa*, lat. *morior;*
Var, choisir, cf. βούλομαι (avec la diphtongue ου, par exception);
Çar, briser, cf. *çûr* (*çûryate*), même sens;
Star, étendre, cf. στρώννυμι et στορέννυμι;
Hvar, aller de travers, cf. *hru* (d'où *hruta*), même sens.

Il est infiniment probable que les formes correspondantes en *î*, comme les part. passés *kîrṇa*, *jîrṇa*, *çîrṇa*, etc., proviennent aussi de l'affaiblement d'une diphtongue. Un passage direct de *â*, *a* à *î*, *i* ne s'expliquerait pas, du reste, physiologiquement.

Quand, dans une racine d'abord bisyllabique comme **pâurâu*, ou **paurau*, l'élément labial a disparu dans chaque syllabe, il reste, indépendamment de l'initiale, une articulation *ârâ*, ou *ara*, qui peut s'affaiblir encore sous les formes *ere* en zend, ṛ en sk., et le plus souvent ερ, *er* en grec et en latin. En ce qui regarde spécialement l'articulation grecque ερ, elle procède en général d'antécédents αιρ, ειρ (voir ci-dessus, p. 185, *seqq.*).

[3] Le participe *gestus*, pour **gerstus*, cf. *tostus*, pour **torstus*, ramène à une forme **gers* pour cette racine; mais ceci est un côté de la question que nous étudierons à son heure.

[4] Il peut très bien s'être produit pour la série *ghar*, *dhar*, *bhar* (formes très fortes *ghâur*, *dhâur*, *bhâur*) le phénomène qu'on remarque dans γράφω, γλύφω, auprès de

a, comme racines synonymes en sk., *dhar* et *bhar;* autrement dit, le sk. possède trois racines signifiant porter qui ne diffèrent entre elles que par l'initiale, chacune commençant par une aspirée douce qui appartient à l'un des trois principaux ordres phonétiques entre lesquels se divisent les consonnes. Or, nous avons constaté un rapport semblable entre la finale des racines *gâh*, *gadh*, *gabh*[1], et on le remarque encore entre *grah* (pour **gragh*, cf. *aghṛkšata*) prendre, *gardh*, saisir, *grabh*, prendre, et souvent encore ailleurs. Il y a donc tout lieu de croire qu'il n'est pas fortuit et que *gh*, *dh*, *bh* représentent en pareil cas l'évolution d'un même son primitif. S'il en est ainsi, non seulement les mots *dhur*, fardeau, et *bhûri*, grand, fort, nombreux (cf. *bhara* dans le sens de grosseur, grandeur; *bharita* rempli de, riche en; *bhṛça*, fort, puissant, etc.) font rentrer les rac. *dhar* et *bhar* dans la série de celle en *ṛ* et *ṝ* et *ṛ*[2], mais ils contribuent à l'explication du thème *gâur* d'où sont issues les variantes ethniques de la série examinée.

Je conclurai en disant, qu'à mon sens, les considérations qui précèdent tranchent la question d'une manière définitive et ne laissent aucun doute sur la véritable origine de l'*u* de *guru* et de l'*a* de βαρύς et *gravis*, lesquels n'ont rien à faire soit avec la *svarabhakti*, soit avec la liquide sonnante[3].

scalpo, *sculpo*, à savoir l'adoucissement de l'initiale forte après la chute d'une sifflante. En ce cas *ghar* serait pour **skhar-skhûr*, et ainsi se rattacherait phonétiquement à la même famille, l'all. *schwer*.

[1] Ci-dessus, p. 241, *seqq.*

[2] Le sanskrit possède du reste une rac. *gur*, porter, avec le préfixe *ut*, soulever. Les auteurs du *Dict. de St-P.* l'ont confondue à tort avec *gur*, parler, crier.

[3] Du reste, dans les cas dont il s'agit, l'hypothèse de la *svarabhakti* implique la succession de deux processus contradictoires. Il semble évident, en effet, qu'à un moment quelconque de l'évolution phonétique du langage, l'état de la racine dans les formes destinées à devenir faibles était identique à celui des formes devant rester fortes; autrement dit, par exemple, **gru* et *gáriyas* étaient semblables en ce qui regarde la partie radicale. De là, si l'on se place au point de vue du système, deux alternatives également étranges : ou bien, *gáriyas* viendrait aussi par *svarabhakti*, d'un antécédent **griyas;* ou bien, après l'affaiblissement de *gar*, dans **garú*, en *gṛ*, dans **grú*, il se serait produit un nouveau phénomène qui aurait ramené les choses à leur état antérieur (du moins dans βαρύς), sans que la position de l'accent, condition vraisemblable de l'affaiblissement primitif, ait changé.

L'analogie des adjectifs verbaux oxytons en *á* (sk.), ό-ς (gr.), est aussi de nature à confirmer notre conclusion. On sait que ces adjectifs sont généralement formés avec l'état faible des racines. Exemples : *kṛçá* (rac. *karç*), *pṛkšá* (rac. **parkš*), *pṛthú*

IV

ÉTUDE SUR L'ANCIENNE FORME DES VERBES GRECS PRIMITIFS DONT LA RACINE EST TERMINÉE PAR UNE VOYELLE

Dans mes précédentes études sur *le Vocalisme des verbes grecs à liquides*[1] et sur *la Série gurú*, βαρύς, *gravis*, *kaurs*[2], je me suis efforcé de faire voir qu'on accorde généralement trop peu aux modifications que le vocalisme des langues indo-européennes a subies depuis la séparation des races; dans celle-ci, j'ai pris à tâche de démontrer, qu'au contraire, on fait la part trop large aux développements morphologiques qui se seraient produits dans ces langues à partir de la même époque. En d'autres termes, je veux essayer de prouver, en m'appuyant principalement sur le grec, que ce qu'on peut appeler l'état large des racines terminées par une voyelle est

(rac. *prath*), *vṛkšá* arbre, ce qui grandit (rac. **varkš*), *spṛça* (rac. *sparç*), *ghna* (rac. **ghan*), λιπό-, φυγό-, λαβό-, etc. Si cet état était primitif et nécessaire dès le principe, et que *gurú* et βαρύς fussent issus par *svarabhakti* de **grú* (ainsi que *tanú* et ταvυ- de **tnú*), il faudrait admettre le même phénomème dans *kará* (cf., *kâru* et *karú*), celui qui fait; *kârá*, ce qui chante, chant (cf., *kârú*, chanteur); *gará*, celui qui mange; *tará*, celui qui traverse; *bhará*, celui qui porte; *mará* (et *mâra*), ce qui tue, la mort; *sará* (et *sârá*), ce qui coule, les humeurs, etc.; *dhamá* (auprès de *dhma*), celui qui souffle; *ghaná* et *haná* (auprès de *ghan* et de *han*), celui qui tue, etc. Il faudrait l'admettre également, quoique le vocalisme radical soit différent, dans les formes grecques correspondantes, comme βορός, celui qui mange, φορός, celui qui porte, -κτονός, celui qui tue, etc., etc. Mais trois raisons décisives ne permettent pas de prendre en considération une pareille hypothèse. Ces raisons sont : 1° l'*â* des formes comme *kâra*, *mâra*, *sârá*, etc ; 2° la différence du vocalisme radical entre les formes sanskrites et les formes grecques; 3° l'existence des formes fortes comme comme *sparça* (auprès de *spṛça*), *darçá* (auprès de *dṛça*), etc. Les premières étant inséparables des secondes, ne peuvent s'expliquer que par le renforcement du vocalisme de celles-ci, à moins d'admettre l'inverse et de considérer les formes fortes comme antérieures aux formes faibles. Cette dernière hypothèse étant en conformité avec tout ce qu'on sait de l'évolution naturelle des sons, nous semble certaine, et nous dispense de chercher la raison d'être des formes fortes comme *kará*, *mará*, *sará*, etc., qui n'ont rien d'obscur, surtout auprès des doublets plus forts *kârá*, *mârá*, *sará* (de même que *ghna* et *pra* ou *prâ*, celui qui remplit, s'expliquent par les antécédents *ghaná* et **pará*), etc. Une dernière remarque, c'est qu'ici comme dans les exemples signalés plus haut (p. 251, note 3) le vocalisme radical en *o* paraît être en grec (également en latin dans *pulsus*, *vulsus*, etc., et *insulsus*, auprès de *salsus* etc.), une caractéristique de l'état faible.

[1] Ci-dessus, p. 185, *seqq*.
[2] Ci-dessus, p. 247, *seqq*.

en général d'origine proethnique, et que dans leur état actuel, ou étroit, elles ont subi une syncope.

La divergence si complète de mes vues à ces différents égards, surtout avec celles de l'école représentée par les savants qu'on a pris l'habitude de désigner sous le nom de néo-grammairiens, en suppose ou en entraîne une tout aussi grande entre ma méthode et la leur. Aussi, tandis que leur but principal paraît être de faire entrer, à l'aide au rôle excessif qu'il prêtent à l'analogie, dans les séries grammaticales déjà connues, ou nouvellement indiquées dans leurs travaux, tous les phénomènes qui, à première vue, paraissent y échapper ou exister auprès d'elles à titre d'exceptions, m'efforcé-je, de mon côté, dans la persuasion que la régularité artificielle des époques historiques du langage est d'origine relativement récente, de m'élever, par delà les séries actuelles, aux séries antérieures et même aux faits isolés dont elles sont issues[1].

La tentative semble téméraire, car il est incontestable qu'une des plus sûres garanties contre l'erreur en matière de morphologie linguistique, consiste à pouvoir expliquer un fait par un nombre plus ou moins grand de faits analogues ou identiques, c'est-à-dire à rejoindre ce fait à une série déjà connue; mais ma tâche n'en est pas moins logiquement légitime. Non seulement en effet, elle implique l'usage du critérium en question dans la mesure compatible avec mes idées sur l'origine des séries (car il s'agit plus souvent encore pour moi de remonter d'une série donnée à une série antérieure, que de faire abstraction absolue des moyens de contrôle que la constitution même des séries peut fournir), mais, sans parler de l'appui mutuel que se prêtent mes théories, j'ai encore pour guide un fil tout aussi sûr, — la lois de l'affaiblissement des sons et de la réduction des formes considérée comme la directrice absolue de l'évolution physiologique du langage.

Il n'en est pas moins vrai que c'est s'engager dans un chemin non frayé, et, qu'en telle entreprise, on est exposé à faire des faux pas, même avec une boussole à la main. J'avouerai, sans fausse modestie, que je suis moins que bien d'autres à l'abri de semblables

[1] Sur la manière dont je me rends compte de la formation des séries grammaticales, voir ci-dessus, p. 83, *seqq.* l'étude sur les facteurs du langage dans les langues indo européennes.

mésaventures. Mais convaincu qu'on ne peut accroître la science qu'à la condition de s'exposer à l'erreur, je prends très philosophiquement mon parti des risques que je cours, dans l'espoir de trouver une compensation en mettant çà et là en lumière quelques parcelles de vérité inaperçues jusqu'ici.

Liste des principaux verbes grecs à racines[1] terminées par une voyelle qu'on peut considérer comme syncopés, avec l'indication des formes plus larges qui sont de nature à justifier cette hypothèse

ἄα-μαι, se rassasier de; cf. sk. *aç*, manger; lat. *esco*, *esca*, etc.

ἀά-ομαι, nuire; cf. ἀάσκω, même sens.

ἀί-ω, ἄ-ω, ἄημι, souffler; cf. sk. *as* dans *asu*, âme, esprit, et *an*, respirer, l'une et l'autre d'un primitif **ans*; ἀάζω et ἀίσθω, même sens.

ἀί-ω, οἶ-ω, penser, connaître; cf. sk. *îkš*, voir et connaître; εἴσκω, dans le sens de savoir; ὀΐζω[2], connaître; ἴσημι. même sens.

αὔ-ω, αὔ-ω, εὔω-, sécher; cf. αὐσ-τηρός, sec; sk. *uš*, brûler; lat. *uro*, pour **uso*[3].

αὔ-ω, crier, appeler; cf. zend. *aoghzh* et *aoj*, parler; sk. *akšara*, parole; *vac*, parler, *vâç*, crier, pour **vask* et **vâkš*. Pour le vocalisme, cf. la variante *voc*[4] de la rac. *vac*.

βεί-ομαι, βέ-ομαι (G. Meyer, § 496), vivre; cf. lat. *vivo*, pour **gvizgvo*, all. *quicken*.

βιά-ω, maîtriser, faire violence; cf. βιάζομαι (homér.). même sens et le dérivé βιασ-τής.

βρύ-ω; jaillir; cf. βρυζω (homér.), même sens.

γαί-ω se réjouir, *ablaut* αυ (γαῦρος); cf. sk. *juš*, même sens.

γεύ-ω, goûter; cf. γεύσ-της, qui goûte; sk. *juš*, prendre plaisir à, lat. *gusto*[5].

1 J'entends par racine, est-il besoin de le dire, le noyau essentiellement variable, au gré de l'évolution phonétique, auquel se rattachent dans la déclinaison, la conjugaison et la dérivation, les désinences et les suffixes.

2 Curt., *Grund* 5., p. 656.

3 Le sk. *ucchati* (rac, *vas* briller, variante de *uš*, brûler) indique que l'ancien état de la racine est *usk*. L'esprit doux de αὔω 'est certainement un affaiblissement de l'esprit rude de αὕω.

4 Whitney, *Ind. Gramm.*, § 854.

5 Les formes germaniques correspondantes, comme le goth. *kustus*, etc., prouvent

δαί-ομαι, partager; cf. δαίζω, δατ-έομαι et δαίνυμι, partager, partager entre convives; zend. *dath*, même sens. Le sk. *daṃç*, mordre (couper), appartient vraisemblablement à la même famille[1].

Rac. δαα-, δαη, apprendre; cf. δι-δάσκω et zend *dagh*, même sens.

δαί-ω, brûler (*ablaut* αυ, dans δαύσω, etc); cf. sk. *dhukš*, allumer; *dhakš* et *dakš*, brûler, briller, dans *dakši*, etc.; *dah*, pour **dazgh*, brûler.

δέ-ω, δέ-ομαι, manquer[2]; cf. sk. *das*, même sens. Pour δέω, lier, qui, d'après M. Curtius[3], est en rapport étymologique, avec δέω, manquer, cf. aussi δεσ-μός et les autres formes sigmatiques apparentées. La rac. sanskrite *dâ*, même sens, est sans doute pour **dân*, **dâṃs*.

δεύ-ω, mouiller; cf. sk. *dâ*, *dân*, dans *dânu*, goutte, eau qui coule; remarquer l'identité du rapport entre δεύω, *dâ*, lier et δεύω, *dâ*, couler. Probablement à ranger à la même famille : sk. *tuç*, couler et τήκω se liquéfier[4].

δί-δω-μι, donner. Une ancienne forme à gutturale de la racine est indiquée par l'aor. ἔδωκα et les dérivés sanskrits comme *dâna*, don (de *dâ*, *dân*, *dâṃs*). Les grammairiens hindous signalent aussi une rac. *dâs*, donner.

δρά-ω, faire. Les formes δραίνω et δρᾶνος autorisent à remonter à un antécédent *δρανσ du thème de ce verbe. Cf. aussi le dérivé δράσ-της.

δύ-ομαι, se coucher, disparaître; δύη, calamité, malheur, semblent indiquer que le sens primitif est périr[5]; en ce cas, il conviendrait d'en rapprocher la rac. sanskrite *duš*, primitivement perdre, détruire, comme l'indique le part. passé *dušṭa*, perdu, detruit. Δύνω, s'enfoncer, se coucher, ramène de son côté à une forme radicale *δυνσ.

ἑά-ω, εἰ-ῶ (homér.)[6], laisser, quitter; cf. εἴκω, céder.

que le *t* de *gusto*, etc., résulte du dentalisme proethnique d'une gutturale primitive. La rac. sk. *tuš*, même sens que *juš*, a subi le dentalisme à l'initiale.

[1] Cf. aussi *dina*, fait de couper, de la rac. *dâ* (*dân*, *daṃs*).

[2] Aussi δεύω, lesb. (G. Meyer, § 496).

[3] *Grund.*[5], p. 234.

[4] Voir ci-dessus, p. 221, *seqq.*, l'étude sur les racines sanskrites à dentales initiales.

[5] Voir pourtant Curtius (*op. cit.*, p. 232) qui rapproche δύη de la rac. sanskrite *du*, brûler, faire souffrir.

[6] G. Meyer, § 477.

ζά-ω, vivre (primitivement s'agiter); cf. p.-è. *jagat* pour **jazgat*[1], ce qui s'agite, vit; les êtres, le monde[2].

Ζέ-ω, ζεί-ω[3], bouillir (probablement une variante du précédent); cf. sk. *yas*, *yeš*, même sens, et *jas* avec lequel *yas* a des acceptions communes. Cf. aussi le dérivé ζέσ-μα.

εἶ-μι, être; cf, sk. *as*, même sens.

εἶ-μι, aller; cf. ἵκω et l'aoriste second ἷξον; ἰθύς, droit, qui va droit, pour *ισθύς, ainsi que les rac. sansk. *iš* et *in*, s'agiter, etc.

ἧ-μαι, s'asseoir; cf. sk. *âs*, même sens.

Rac. θη-, dans θῆ-σθαι, boire, téter. L'ancienne sifflante finale est indiquée par le sk. *dhâsi*, lait, breuvage, auprès de la rac. *dhâ*, *dhê*, téter, sucer, boire.

θεά-ομαι[4], contempler, voir; primitivement briller, brûler; θύ-ω est de la même famille; cf. θαῦμα pour le vocalisme; cf. aussi les rac. sanskrites rapprochés déjà de δαίω.

θεί-ω, θέ-ω (θευ-, dans θεύσω, etc.), courir; cf. ταχύς et surtout θάσσων, pour *θασσ-jων.

θρά-ω, θλά-ω, θραύ-ω, briser; cf. τιτρώσκω, même sens; et les dérivés θραῦσ-μα, θραυσ-τός, etc.

ἰά-ομαι, guérir; ἰαίνω, adoucir, amollir, guérir, permet de supposer un primitif européen à sifflante, **sisams* (?).

ἰαύ-ω, dormir[5]; p.-ê., à rapprocher du sk. *vivats*, désidératif de *vas*, se reposer, coucher, etc.

ἵη-μι, jeter, envoyer; p.-ê., à rapprocher du sk. *yiyâs*, désidératif de *yâ*, aller.

καί-ω (καυ-, dans καύσω, etc.), brûler; cf. sk. *çuc*, brûler et *çuš*, sécher; l'un et l'autre d'un antécédent **kšusk* ou *kšukš*, dont *cakš*, briller, voir, etc. est une variante; cf. aussi les dérivés καύσ-της, καῦσος, etc[6].

κλάω, briser; cf. p.-ê. sk. *karš*, déchirer, et les dérivés κλασ-τήρ, κλασ-τός, etc.

[1] Cf. rac. *jamh* pour **jamzgh*, agiter, s'agiter.
[2] Le ζ de ζάω représente, comme souvent, une ancienne gutturale dentalisée. Cf. *tuš* auprès de *juš*.
[3] G. Meyer, § 513.
[4] Aussi θαέομαι, dor., θηέομαι, ion.
[5] Αὐω n'a probablement de rapport que pour le sens avec ἰαύω.
[6] Cf. aussi sk. *kšâ*, brûler.

κλαί-ω (κλαυ- dans κλαύσομαι, etc.), pleurer, crier; cf. sk. *kruç*, crier, se lamenter, κλάζω, κράζω et κρίζω, crier[1]; cf. aussi les dérivés κλαυσ-τήρ, κλαυσ-τός, etc.

κλεί-ω, fermer; cf. κληίζω et κλῄζω, lat. *clingo*, même sens; κλᾴξ, clé; sk. *çliš*, entourer; cf. aussi les dérivés κλεῖσ-μα, κλεισ-τός, etc.

κλύ-ω, écouter, κλεί-ω et *κλέω (κλέ-ομαι), célébrer (cf. κλέος, gloire); cf. sk. *çruš*, écouter, et *kruç*, crier; κληίζω, κλῄζω, célébrer.

κνάι-ω, κνά-ω, κνύ-ω, gratter; cf. sk. *kšan*, *kšad*, zend *khshan*, blesser, κνίζω, κνύζω et κνήθω, pour *κνησθω, même sens, ainsi que les dérivés κνῆσ-μα, κνησ-τός, etc.

κτά-ομαι, acquérir, posséder; apparenté avec κτίζω (cf. κτῆμα pour le vocalisme); cf. aussi sk. *çâs* dans le sens de « être maître ».

κυέ-ω, κύ-ω, être enceinte, enfanter; cf. κυίσκω, féconder, rendre mère.

λά-ω, probablement pour *λαυω, dans le sens de voir et de vouloir, désirer, λιλαί-ομαι, désirer[2]; cf. λεύσσω, voir, et sk. *ruc*, pour *rukš*, qui a les deux sens.

λού-ω, laver, appartient à la même famille que πλέ-ω, φλέ-ω, φλύ-ω, lat. *fluo*, *fleo*, *pluo*, *lavo*. L'idée primitive est se mouvoir, s'agiter, courir, couler, d'où, mouiller, naviguer, laver, etc., etc[3]. La perte d'un groupe composé d'une sifflante et d'une gutturale est attestée par le sk. *pruš*, mouiller, les formes latines *fluxi*, *fluxus;* le v. haut all. *fliuzu*, etc.; cf. aussi le dérivé λοῦσ-της.

λύ-ω, rompre, délier; ἐρύω, tirer et ῥύ-ομαι, sens primitif, tirer; cf. sk. *raj*, briser, d'où *rurukšaṇi*, qui brise; *luñc*, tirer, déchirer; *lû*, *lunâti*, couper (désid. *lulušati*), est une racine réduite eu égard aux précédentes; cf. aussi le lat. *luxo*, rompre, démettre (un membre); goth. *lausja*, détacher; et les dérivés ῥυσ-τήρ, ῥυσ-τάζω, ἐρυσ-τός, etc.

μαί-ομαι, désirer; cf. sk. *mîmâṃs*, même sens, et μαίνομαι, désirer vivement; cf. aussi les dérivés μασ-τήρ, μασ-τεύω, etc.

[1] Peut-être κρούω se rattache-t-il à cette famille si, comme il semble, le sens primitif de ce verbe est « faire du bruit ».

[2] Curtius, *Grund.*5, p. 361, rapproche de ces verbes le sanskrit *laš*, désirer, ce qui du reste conduit à la même conclusion quant à la forme sigmatique de la racine.

[3] Les termes extrêmes de ces différentes acceptions sont bien représentés par les racines sanskrites *kšar*, courir, couler et *kšal*, laver, c'est-à-dire mouiller.

ναί-ω, habiter; cf. aor. ἔνασσα; parf. pass. νένασμαι; sk. *nakš* et *naç*, obtenir, posséder. Cf. aussi, pour le sens, le rapport de *kši*, habiter, avec κτάομαι, posséder.

ναί-ω, νά-ω, ναύ-ω, couler, νέ-ω, νεύ-ω, nager, naviguer; cf. νῆσσα, canard (le nageur); νήχομαι, pour *νησχομαι, nager et les dérivés νασ-μός, νευσ-τός, etc.; νίζω et νίπτω[1], mouiller, laver, avec dentalisme et labialisme de l'ancien groupe σχ = χς; p.-ê. νῆσος, pour *νησσος, la terre qui se mouille ou qui est mouillée; all. *nass*, mouillé; le lat. *nato*, pour **nasto*, présente un dentalisme qui a son analogue dans νίζω.

νέ-ω, filer, mais aussi primitivement tisser, comme le montrent les différents sens du lat. *neo;* cf. lat. *necto* (rac. *nex-*); sk. *nah*, pour **nazgh*, attacher (zend *naz); νήθω*, avec dentalisme, pour *νησθω.

νέ-ομαι et νεί-ομαι, venir; cf. νίσσομαι, même sens, p.-ê. aussi sk. *nas*, se réunir, ainsi que νόστος, retour.

νεύ ω, incliner la tête; cf. νευστάζω, νυστάζω; l'all. *nicken* atteste dans ces formes le dentalisme de l'ancien groupe à gutturale.

νοέ-ω, pour *γνοεω, connaître, penser; cf. γιγνώσκω.

ξεώ, ξύω, couper, aiguiser, menuiser; à la même famille appartient κεί-ω, couper, fendre, pour *σκειω; cf. κέαζω pour *κειϝαζω (?), même sens et sk. *ças* ou *çâs*, couper; s'y rattachent encore: *kšan*, couper et ξαίνω, diviser (la laine), carder, avec perte de *s (kšaṃs)*[2]; *kši (kšin)*, détruire (en coupant, brisant); *çân (çîcâṃsati), çâ* et *cchâ*, couper, menuiser, aiguiser; cf. aussi les dérivés ξεσ-τός, ξύσ-μα, etc.

παί-ω, πταί-ω, pour *σπαιω (peut-être pourtant pour *πταιω, à comparer en ce cas avec πατάσσω), battre, frapper, donner contre; cf. πτίσσω, piller, frapper; πιέζω, presser; lat. *pinso*, broyer, battre; sk. *piṃš, piš* et *pîḍ*, pour **pîzd*, presser, broyer.

παύω, mettre en repos, calmer, faire cesser; cf. παυσωλή, παυσ-τήρ; lat. *pausa*[3] et p.-ê. *pax*.

[1] Νίφω (cf. *nix*), neiger, primitivement mouiller, appartient sans doute à la même famille.

[2] *Khad* et *cchid* résultent d'un dentalisme identique à celui de κέαζω.

[3] Ce mot est considéré par MM. Günther et Saalfeld comme emprunté au grec (*Die Lautgesetze d. griech. Lehnwörter*, p. 11), mais le fait n'est rien moins que sûr.

πίμ-πλη-μι (pour *πιμ-πλημ-μι), remplir; cf. sk. *pṛnâmi*, même sens, rac. **prṃs*, lat. *plenus*, pour **plensus*; p.-ê. sk. *puruša*, *gens*, homme, cf. *populus;* cf. aussi le dérivé πλῆσ-μα.

πίμ-πρη-μι (pour *πιμ-πρημ-μι, brûler; cf. sk. *pruš*, *pluš*, même sens; πυρσός, flambeau; πρήθω, brûler, pour *πρησθω, *πρησχω, et le dérivé πρησ-τήρ.

πλεί-ω, πλέ-ω, πλώ-ω, πλευ-, naviguer; voir ci-dessus sur λούω; πλύνω est probablement pour *πλυνσω; cf. aussi les dérivés πλευσ-τέον, πλύσ-μα, etc.

πνεί-ω, πνέ-ω, πνευ-, respirer; le rapport avec πνίγω admis par MM. Curtius et G. Meyer me paraît invraisemblable. J'en verrais plutôt un avec ψυχή, souffle et σφύζω, palpiter, c'est-à-dire avec une racine σφυνσχ ou σφενύσχ, cf. πινύσκω, πινυσσω, inspirer; πνέω serait pour *σπενυσω. Cf. aussi le dérivé πνεύσ-της.

Rac. πο-, πι-, boire; cf. πιπίσκω, faire boire; sk. *pipâs* et *pipîš*, thèmes désidératifs; πίνω est probalement pour *πινσω.

πρίασθαι, acheter; cf. πιπράσκω, et πέρνημι, vendre, pour *περνσημι et la rac. sk. *krîṇ*.

πρί-ω, scier; cf. πρίζω, même sens et les dérivés πρισ-τήρ, πριστός, etc.

πτοέ-ω, frapper de stupeur; cf. πτήσσω et πτώσσω, craindre, avoir peur.

πτύ-ω, cracher; les formes germaniques *spihan* et *spucken*, même sens, attestent la disparition d'une forme plus large à gutturale. Cf. aussi le dérivé πτύσ-μα.

ῥαί-ω, briser; cf. ῥήσσω, même sens.

ῥέ-ω, ῥευ-, ῥώ-ομαι, couler; cf. ῥαίνω, arroser, rac. *ῥαινσ, le désidératif sk. *su-srûš-ati* et le dérivé ῥευσ-τός.

σαό-ω, sauver; cf. σώζω, même sens, σῶχος, fort et les dérivés σωσ-τός, σῶσ-τρον, etc.

σεί-ω, σεύ-ω (pour *κσειω, *κσευω), d'où σσείω, σσεύω, hom., κίω, mouvoir, agiter; cf. lat. *ad-scisco*, auprès de *ad-scio*, et de *cieo;* κινέω, rac. *κινσ, agiter; all. *schiessen*, pousser; cf. aussi le dérivé σεῖσ-μα.

σμά-ω, essuyer, frotter; cf. σμήχω et σμώχω, même sens, pour *σμησχω, *σμωσχω.

σπά-ω, tirer, tirailler, s'agiter; apparenté avec σφύζω, palpiter;

cf. σπασμός et σφυγμός, et avec le sk. *spand*, s'agiter, tirailler, où la finale *d* est issue d'une gutturale.

τί-θη-μι et ἵσ-τη-μι, placer, se tenir debout; cf. ἔθηκα, ἕστηκα, qui ramènent à d'anciennes formes à gutturales; de même que θεσ-μός, sk. *dhâna* et *dhâsi*, résidence, *sthâna*, même sens; *sthas-nu*, fixe, etc.

τεί-ω, τί-ω, avoir égard à, honorer, donner ce qui est dû; cf. sk. *cin*, pour **cins*, dans *cinvan*, *cinute*, etc., avoir égard à; *cit* et *cint* meme sens; τιν, dans τίνω, est pour *τινς.

τλά-ω, porter, le lat. *tollo*, pour **torso*, et le sk. *dhṛk*, qui porte, ramènent à une ancienne forme à gutturale de la racine.

τρεί-ω et τρέ-ω, trembler; cf. sk. *tras*, même sens; lat. *tremo*, pour **tremso*, et le dérivé τρεσᾶς.

ὑλά-ω, aboyer; cf. ὑλάκτεω, ὑλάσκω et ὑλάσσω, mème sens.

ὕ-ω, pleuvoir; cf. sk. *ukš*, arroser, mouiller; ὑγρός, pour *ὑσγρος, humide, et le dérivé ὕσ-μα.

φά-ω, briller; cf. sk. *bhâs*, même sens, et πιφαύσκω, montrer. La rac. φαιν-, dans φαίνω, briller, est pour *φαινσ.

φη-μί, dire, parler, cf. sk. *bhâš*, même sens, φάσκω, lat. *fastus*, meme sens. La rac. sanskrite *bhaṇ*, parler, est pour **bhaṃs*.

φθί-ω, gâter, détruire, corrompre; le groupe φθ représente ici *kš*, dans la rac. sk. *kši (kšin)*; voir ci-dessus sur ξέω; φθιν-, dans φθίνω est pour *φθινσ.

φλέ-ω, φλύ-ω, φλυί-ω, couler; voir ci-dessus sur πλέω et cf. lat *fluxus*, -φλυξ dans οἰνόφλυξ; φλύζω, bouillonner.

φοιτά-ω, aller et venir; cf. φοιτάζω, mème sens.

φύ-ω et φυί-ω, naître, faire naître. Auprès du sk. *bhû*, être, naître, se range *bhûš*, s'étendre, s'accroître, qui indique que φύω est pour *φυσω.

χεί-ω, χέ-ω, χευ-, verser; cf. v. h. all. ***kiuzu***, même sens; dans le lat. *fundo*, verser, le gr. χύδην, en versant, etc., le *d* est pour ζ venant de ξ.

χρέ-ομαι, χρά-ω, κί-χρη-μι, se servir de, user de, χρή, il est besoin; cf. χρήζω, manquer de, et les dérivés χρησ-τός, χραισμέω, etc.

χρά-ω, χρεί-ω, χρέ-ω, rendre un oracle; cf. χρήζω dans le même sens et les dérivés χρησ-μός, χρησ-τός.

χραύ-ω, χρά-ω écorcher; cf. sk. *gharš*, même sens; χραίνω, même

sens, est pour *χραινσω, et *χρίμπτω, pour *χριμπσω, par labialisme.

χρί-ω, oindre, χλί-ω, être doux, s'amollir ; cf. lat. *frico*, pour **frisco* et les dérivés χρίσ-μα, χρισ-τός, etc.

ψαί-ω, ψαύ-ω, ψά-ω, ψί-ω, toucher, frapper, briser; même famille que παίω, πταίω, *pinšo*, etc. (voir ci-dessus). Cf aussi zend *spakhsh*, presser, opprimer ; ψήχω et ψώχω, gratter, frotter, pour *ψησχω, σψωχω, et les dérivés ψησ-τός, ψαυσ-τός, etc.

II

La première question soulevée par ces rapprochements est celle de savoir si les racines à désinences vocaliques ne doivent pas être considérées comme primitives, tandis que les racines apparentées ayant une forme plus large et terminées par des consonnes (comme πτίσσω, *pinso*, ψαίω, auprès de παίω, πταίω) seraient le résultat d'élargissements postérieurs. Ce dernier point de vue est celui qui prévaut généralement et qui bénéficie surtout de l'autorité de M. Curtius. Nous le croyons pourtant inexact, et nous allons en donner les raisons.

Avant toute discussion précisons bien le point à débattre.

Qu'à l'origine les éléments morphologiques du langage, ou les racines primitives, aient été monosyllabiques, c'est ce dont la logique ne permet guère de douter, quoique les preuves de fait d'une pareille supposition échappent à jamais à l'observation directe. Mais, heureusement, il ne s'agit pas pour le point qui nous occupe de se représenter l'état des racines au début même du langage. Le véritable objet de la question est de constater dans la mesure du possible l'aspect que les parties des mots considérées comme radicales avaient revêtu immédiatement avant l'époque de la séparation des races, c'est-à-dire au moment le plus lointain sur lequel la comparaison des idiomes nous permette de recueillir des données quelque peu positives. Or, si prenant par exemple le prétendu élargissement de la racine *fu*, dans le lat. *fu-n-do*, nous remarquons qu'un état parfaitement identique se constate dans le grec χύδην[1],

[1] La valeur de cet exemple est contestable, car on peut dire que δην est un suffixe, quoique la chose soit douteuse dans le cas particulier; mais la seule concordance du lat. et du goth. suffirait à la démonstration.

confusément, et le goth. *giuta*, couler, tandis que le sk., dans les variantes inséparables de *hu* (pour **zghu)* même sens : *çyut*, *çcut*, *çcyut*[1], montre un état large tout voisin, nous en conclurons en toute sûreté que cette forme large commune à quatre branches de la famille est proethnique, et que la forme étroite du grec χέω et de la racine sanskrite *hu* est le résultat de syncope ou d'usure.

La même conclusion se déduit du grand nombre de dérivés sigmatiques qui se rangent en grec auprès des verbes à finale radicale vocalique. — Citons, pour les participes : ξεσ-τός, auprès de ξέω; πρισ-τός, auprès de πρίω; χρησ-τός, auprès de χράομαι, χρή.

Pour les noms d'agents en της, τηρ : δρασ-τήρ, auprès de δράω; καύσ-της, auprès de καίω, παυσ-τήρ, auprès de παύω.

Pour les dérivés substantifs en σμα et σμος : δεσ-μός, auprès de δέω; σεισ-μός et σεῖσ-μα, auprès de σείω.

Citons aussi les parfaits et les aoristes passifs sur le type de πέπλευσμαι, ἐπλεύσθην, auprès de πλέω. Et, enfin, toute la série des formations nominales en σις, sur lesquelles j'aurai occasion de revenir[2].

Telles sont les raisons de fait. Examinant maintenant la question sous un point de vue plus général, nous ferons remarquer que si le latin *fundo* s'est accru, postérieurement à la séparation des idiomes, de l'élément dental qui termine la racine, c'est-à-dire si *fundo* vient de **feuo,* ou d'une racine *jeu* ou *ju* (sk. *hu* et gr. χευ-), cet accroissement n'a pu avoir lieu que par analogie, car l'hypothèse d'un agglutination est absolument inadmissible en pareil cas et à pareille époque. Or, rien de plus invraisemblable que la production de formes analogiques qui n'auraient pas de raison d'être significatives, c'est-à-dire qui seraient une pure transformation morphologique n'apportant aucun changement au sens du vocable transformé, comme pour *fundo* auprès de **feuo* et de χέω. D'ailleurs, il serait facile de montrer que tous, ou presque tous les verbes latins en *ndo*, ont leurs correspondants significatifs et morphologiques dans les autres idiomes de la famille, et, par conséquent, qu'ils ne forment pas une série à l'accroissement de laquelle l'analogie a contribué.

[1] Cf. aussi les correspondants en zend *shu* et *shiyu* (n. pers. *shuden*) et *zgad*.

[2] Il va sans dire que je considère comme absolument gratuite l'opinion d'après

III

Analyse de γαίω, δαίω, θείω, πλείω, *etc.*

Nous examinerons d'abord les explications proposées par M. G. Meyer[1] pour chacune de ces formes en les faisant suivre de nos observations.

γαίω, viendrait d'une racine γᾰϝ et serait pour *γᾰϝ-ιω, *γαυ-ιω; preuves, γαῦρος, lat. *gaudeo*. — Les temps spéciaux manquent et rien dans ces raprochements ne prouve l'existence d'un suffixe ιο[2]. γεύω, qui, comme γαίω a pour correspondant en sk. la rac. *juś* est un doublet de γαίω qui s'est spécialisé à la nuance physique du sens primitif.

δαίω, rac. δᾰϝ; preuve δεδαυμένος. Δαίω est pour *δᾰϝ-ιω, *δαυ-ιω. — Mais peut-on séparer la prétendue rac. δᾰϝ des formes sanskrites *du, dû, dâv* (dans *dâva)*, brûler et de la *Nebenform*, *dî, dâi* (dans *dîdâya)*, briller? En réalité, et comme nous le verrons plus loin, δαι en tenant compte de l'*ablaut* de δαυ, correspond au sk. *dev, div.*

καίω, rac. κᾰϝ, pour κᾰϝ-ιω, cf. καύσω. — M. Meyer n'indiquant pas d'étymologie, cette assertion reste gratuite.

κλαίω de *κλαυ-ιω, cf. κλαύσομαι.

Mais, d'une part κραυγή, indépendamment des exemples cités plus haut, indique que la rac. est syncopée; en second lieu, κρίζω, κληΐζω, κληΐσκω, etc. (sens primitif commun, crier) justifient le caractère radical de la diphtongue αι dans κλαίω.

κλείω de *κλευ-ιω, cf. κλεϝος, sk. *çravas.*

Observations analogues à celles ci-dessus, κλείω étant de la même famille que κλαίω et la forme κλεῖος montrant le caractère radical de la diphtongue.

ναίω, couler, rac. νᾰϝ. — νίζω qui appartient à la même famille,

laquelle le σ dans toutes ces formes aurait une origine analogique, et que je vois dans cette lettre l'une des finales de l'état large de la racine.

[1] *Gr. Gramm.*, § 50, 106 et 512.

[2] Le vocalisme de γηθέω, se réjouir, pour *γησθεω est à lui seul un indice que αι est radical dans γαίω. Dans le lat. *gâvisus*, l'articulation *âvi* est l'antécédent de la diphtongue de *gaudio.*

indique, au contraire, que dans ναίω la diphtongue est primitive.

παίω de *παυ-ιω, cf. lat. *pavio*.

Les formes *pavîvi, pavîtum* donnent à croire que *pavio* est pour **paveio*. Du reste παίω conserve sa diphtongue à tous les systèmes temporels (παίσω, ἔπαισα, etc.). Enfin, on ne saurait le séparer de πτίσσω, *pinso*, où le vocalisme justifie le caractère radical de la diphtongue dans παίω.

μαίομαι de *μασ-ίομαι, cf. μάσσεται.

La comparaison, d'autre part, avec l'intensif μαιμάω ramène à une forme forte vocalisée en αι qui justifie le caractère radical de la diphtongue dans μαίομαι.

λιλαίομαι de *λιλασ-ιομαι, cf. sk. *laš-ya-ti*.

Cette comparaison est d'autant plus insuffisante pour prouver ici la présence d'un suffixe ιο, qu'on trouve en sk. *lašati*, seul usité auprès du *lašyati* des grammairiens, et qu'il n'y a aucun exemple védique de l'emploi de la rac. *laš*.

δείω, δέω.

La forme lesb. δεύω prouve que le rapprochement avec le sk. *das-ya-ti* (inusité), rac. *das*, est insuffisant pour renseigner sur le vocalisme de la forme proethnique.

En ce qui regarde θείω, πλείω, πνείω, χείω, ῥείω, M. G. Meyer y voit, soit des formes pour *πλευ-ιω, etc., qui, tout homériques qu'elles sont pour la plupart, seraient de création relativement récente, parce qu'elles présentent l'état fort au lieu de l'état faible (requis avec le suffixe) de la racine, — soit une orthographe particulière pour exprimer la syllabe abrégée qui restait après la chute de ϝ = υ.

Pour moi je range le phénomène à l'analogie de καίω, auprès du thème καυ-; de δαίω, auprès du thème δαυ-, etc.; ou encore à celle de κναίω, auprès de κνύω, ou mieux enfin de ψαίω, auprès de ψαύω et de σείω auprès de σεύω. C'est-à-dire que nous avons affaire à deux séries de diphtongues correspondantes αι-αυ, ει-ευ, qui se trouvent réparties entre les formes d'un même verbe ou entre les variantes d'un même thème primitif de ce verbe.

Remarquons d'ailleurs que dans κναίω, παίω, πταίω, ῥαίω, ψαίω, σείω, etc., où la diphtongue apparaît à tous les systèmes, il ne saurait être question d'une analyse qui en détache un suffixe ιο. Ce

fait prouve que les diphtongues αι, ει peuvent servir d'éléments vocaliques radicaux à la série des verbes dont nous nous occupons.

Quelle est maintenant l'origine des séries, αι-ει, αυ-ευ et la nature de leurs rapports? D'abord il est très vraisemblable que ει vient de αι et ευ de αυ par suite de l'affaiblissement de l'élément initial de ces diphtongues.

En second lieu, si on rapproche les thèmes χει- et χευ- des rac. sanskrites *cyut* et *çcyut*[1] couler, et du goth. *giuta*, — les thèmes κλει- (de κλείω) et *clau-* (de *claudo)* de l'anc. h. all. *sliuzu*, et de l'anc. sl. *kljuci*, — les thèmes γαι- (de γαίω) et γευ- (de γεύω) du goth. *giusa*, — les différentes formes entre elles de la rac. sanskrite *sîv*, coudre, *a-sev-ît*, *sîv-yati*, *syû-ta*[2], — les thèmes δαι- et δαυ- (dans δαίω) des thèmes sanskrits *dev* (dans *deva)*, *div* (dans *divas)*, *dyu* (dans *dyuti)*[3], on sera amené presque invinciblement à se demander si:

δαίω n'est pas pour *δαιϝω,
γαίω — *γαιϝω,
κλείω — *κλειϝω,
χείω — *χειϝω, etc.

[1] Cf. *kšodas*, courant.

[2] *Sû*, venant de *sa(i)v* dans *sû-tra*, est à la rac. *sîv* pour **saiv*, comme *du*, brûler, est à *div*, briller, comme κναί(ϝ)ω est à κνύω, ou comme σεί(ϝ)ω est à σεύω.

[3] D'autres exemples extrêmement curieux et éloquents de la réduction de ει en ε devant ϝ ou υ sont ἀμεύω, pour *αμειϝω, aupres de ἀμείϐω et du sk. *mîv* (cf. pour l'affaiblissement de la consonne labiale en υ, sk. *sev* auprès de σέϐω pour *σειϐω, rac. *reph, rebh* auprès de *ru*, crier; lat. *bibo* auprès de *-buo*, etc.); νέος auprès de νεῖος pour *νειϝος et du goth. *niujis;* πλεός auprès de πλεῖος pour *πλειϝος; κλέος auprès de κλεῖος pour *κλειϝος et du goth. *hliuma;* ῥέα auprès de ῥεῖα, pour *ῥειϝα et du lat. *rîvus* (ce qui coule); βέομαι auprès de βείομαι, pour *βειϝομαι, du sk. *jîv* (cf. *jû* venant de *ja(i)v*) et du goth. *qius;* πρᾶος et πραύς pour *πραιϝος auprès du lat. *prîvus* pour **preivus* **praivus*; θέειος pour *θειϝειος auprès du sk. *dâiva*, *divya*, lat. *dîvus*, etc. Même phénomène en latin dans *gnaivod*, auprès de *gnavus*, et, devant une liquide, dans *cælum* auprès de *calor*, etc.

En ce qui concerne le latin, le rapport des verbes en *uo* et *eo* avec l'état vocalique ειϝ en grec, *îv (ev, âiv)* en sansk., *iu*, *eiv*, *eo* dans les anciens dialectes germaniques, tout en confirmant la loi précitée donne lieu aux plus intéressantes remarques et aux conclusions les plus neuves. Ainsi le sk. *šṭhiv* et le goth. *speiva* prouvent que *spuo* (*spûtus*) est pour **speivo*, **speuo* (de même pour πτύω); de même *suo (sûtus)* (et gr. κασ-σύω) est pour **seivo*, **seuo*, cf. sk. *sîv*, goth. *siujan; fluo*, *luo (lûvi)*, *pluit*, pour **fleivo*, **fleuo*, etc., auprès de l'anc. h. all. *vliuzu* et des thèmes gr. πλει-, πλευ-, φλε- (φλει), φλυ- (φλευ); *nuo (nûtum)* pour **neivo*, **neuo;* cf. *-nîveo* dans *conniveo (con-nixi* prouve qu'il faut remonter plus haut encore et que **neivo* est pour **neigvo)*, et gr. νεύω pour *νειϝω; *struo* pour **streivo*, **streuo;* cf. goth. *stiur-jan* (?); *ruo* (s'écouler, s'écrouler) pour **reivo*, **reuo*, cf. *rîvus* et les thèmes

Et cette conjecture prendra presque le caractère d'une certitude si l'on remarque: 1° que cette hypothèse établit un parallélisme frappant au point de vue du vocalisme entre les présents

δαιϝω, βαίνω, φθαίρω,
χείϝω, τείνω, κείρω,

où les diphtongues αι, ει apparaissent devant les semi-voyelles

gr. ῥει, ῥευ-; *-buo (bŭtus)* dans **imbuo*, pour **beibo*, **beivo*, **beuo*, cf. *bibo*, et sk. *pivâmi*, futur gr. πιϝο-μαι. — Dans les verbes à thèmes monosyllabique en *eo*, le *v* éliminé au présent (Cf. Curt., *Grund.*, p. 301) s'est conservé au parfait. Exemples: *fleo* pour **fleuo*, cf. *fluo* et le parf. *flêvi; cieo*, *cio* pour **ci-evo*, cf. σείω, σεύω, parf. *cîvi*; *-pleo*, dans *impleo* pour **pleivo*, **plevo*, cf. πλεῖος et πλέος, pour *πλεῖϝος et *-plêvi; leo* dans *deleo*, etc. (auprès de *lino*, *lenis*, qui ramènent à une forme de la rac. en *einv*, *inv* (cf. la série sanskrite *inv*, *jinv*, *dinv*, *dhinv*, *pinv*, *minv*, *rinv*, *sinv*) pour -**leivo*, -**leuo*, cf. λεῖος pour *λειϝος, *lêvis* pour **leivis*, -*lêvi*, etc., *eo* pour **eivo* auprès du sk. *eva*, course de la rac. *inv*, s'agiter, du parf. *ivi* du gr. εὐ-θύς et ἴ-θυς (antécédent commun, *ειϝεθυς); *fio* pour **feio*, **feivo*, cf. anc. sax. *bium*, angl. sax. *beom*, anc. irl, *biu*, lat. *fui* pour **feivi*, **fevi*, gr. φύω pour *φειϝω, d'où φῖ-τυ, φί-τυ-μα; sk. *sphî-ta*, accru, développé, pour **sphîv-ta* (rac. *sphây*, pour **sphâiv*). — Les verbes latins à thèmes bisyllabiques en *eo* présentent très vraisemblablement une contraction semblable. Qu'il nous suffise d'en donner pour exemple *teneo* pour **teneuo*, cf. *continuus*, *tenui*, *tenuis*, sk. *tanomi*, gr. τάνυμαι. On peut en tirer cette conséquence, qu'au moins pour un très grand nombre de verbes en *eo* et *io* (pour *ei(v)o*, *îo)*, les parfaits en *êvi*, *îvi*, *ui*, *ii* (et peut-être les imparfaits en *bam* et les futurs en *bo*) ne comportent pas d'auxiliaires; ils sont formés simplement sur des thèmes archaïques comme les prétendus parfaits composés en *si*. — Sur l'angl.-sax. *beom*, etc., v. Kluge (*Beiträge* de Paul et Braun, VIII, 369 *seqq.*)

[Les remarques qui précèdent entraînent les suivantes :

1° La rac. sk. *cyu*, se mouvoir pour **çcyu*, **skyu* (cf. *çcyut*, auprès de *cyut*), auprès du parf. lat. *cîvi*, de *cieo*, mouvoir, pour **scivi*, et des verbes grecs σείω, σσείω; σεύω, σσεύω, même sens, est une preuve nouvelle et certaine (v. ci-dessus, p. 94.) qu'en gr. σσ = κσ et que, ce groupe se réduisant toujours à σ en tant qu'initial, il y a lieu de croire que dans tous les mots grecs commençant par σ, ce σ est pour σσ, κσ, σκ. Toutefois la transformation paraît avoir eu lieu en général dès l'époque de la communauté indo-européenne.

2° Le *i* de *div* ou le *y* de *dyu*, et des thèmes sk. analogues, en présence du thème synonyme *dava-* ou *dâva*, doivent remonter à un *â* par les intermédiaires *î*, *ê* = *i i*, *ĕ ĕ*. En conséquence, une racine sur le type de *khyâ*, connaître, peut descendre de **khêâ*, **khââ*, et en tenant compte de l'élimination proethnique de *u-v* (v. ci-dessus, p. 249) de *khêvâ*, *khâvâ-*. — Ainsi s'expliquent en effet :

khyâ connaître (*khiv-â*, *khêv-â*, *khâv-â*), auprès du parf. lat. *sciv-i* (qui correspond à **sceivo*, tandis que *scii* et les formes dites syncopées correspondent à **sceio)*, *câv-i*; cf. aussi la rac. sk. *kû* dans *â-kû-ta*, *â-kû-ti*.

jyâ, dominer, opprimer; [*jiv-â*, *jev-â*, *-jâv-â* et (avec la nasale de *jin-â-ti*) *jinv-â*, *jênv-â*, *jânv-â*] auprès de *jû* (*java*), *urgere*, pousser vivement, etc., et *jinv*, *incitare*. Le sens primitif est agiter, s'agiter, d'où vivre dans *jîv*.

dhyâ, connaître, penser (*dhiv-â*, *dhêv-â*, *dhâv-â*), et *dya* (*di-dya-ti*), briller

ϝ, ρ et la nasale ν, c'est-à-dire devant des sons qu'on peut considérer comme ayant un caractère semi-vocalique commun; 2° qu'en réalité, et comme la règle l'exige, χαυτίς, χαυστός, χαυστήρ et χαυτήρ, cf. βατήρ[1], etc., sont des formes faibles auprès de la rac. χαιϝ, résultant comme χαρσίς, τασίς, χαρτός, τατός, etc., de l'élimination de l'élément final de la diphtongue radicale.

(*div-a, dev-a, dâv-a*), auprès de *dhû, dû, dû*, brûler (pour la relation, voir ci-dessus, p. 129, *seqq.*) et *div, dev*, briller, sens conservé dans *dhî*, apparaître et voir.

tyaj, repousser, écarter, d'où *tyajas*, violence (*tiv-aj, tév-aj, tâv-aj*), auprès de *tuj*, pousser, rejeter, agir violemment [*toj, tâv(a)j*].

pyâ, grossir, enfler, croître, rapproché de *sphây* et du zend *fyâ*, même sens (*piv-â. pév-â, pâv-â*) auprès de *pinv*, même sens (même rapport qu'entre *jyâ* et *jinv*), et *piv* dans *pîvan*, gros; *bhû*, croître, être, appartient à la même famille.

vyadh, blesser, frapper (*viv-adh, vév-adh, vâv-adh*), auprès du vocalisme de l'all. *wund*, blessé.

cchya et *çya* (*skya*), aiguiser (*skiv-a, skév-a, skâv-a*), auprès du gr. ξεϝ-ω.

sya (syati), lier (*siv-a, sév-a, sâv-a*), auprès de *sîv*, coudre, et *sinv*, dans *sinoti*, attacher.

çyâma, noir (*çévâma, çâvâma*), auprès du gr. κυανός et prob. κύαμος.

çyeta, blanc, brillant (*çivéta, çévéta, çâvéta*) auprès de *çvéta*, pour **ç'véta*, **çévéta*.

Peuvent s'expliquer encore ainsi :

tya, thème démonstratif (*tiva, téva, tâva*), auprès du thème *tva* pour *t'va, teva*, et de l'o du thème gr. το.

sya, thème démonstratif (*siva, séva, sâva*), auprès de *sva* pour *s'va, seva* et de *so* = **sava*, gr. ὁ.

Suff. *yaṃs* du comparatif (*ivaṃs, é-vaṃs, â-vaṃs*), ce qui justifie la relation de ce suffixe avec *vaṃs* et des séries *dâvan-dâyin*, donneur, etc.

Suff. *s-ya* du futur (*s-iv-a, s-év-â, s-âvâ*), ce qui rend compte des formes *abo, ebo* du lat.

Suff. *aya* des causatifs *a-iv-â, a-évâ, a-âv-â* (antécédent *âpa* dans *jñâpaya, sthâpaya*, etc.), d'où les verbes en αω, εω, οω, ευω, ειω, ιω, *ao, eo, *ěio, io*, en gr. et en lat.

Suff. *îya* des passifs comme *dîya-te* (rac. *dâ*, donner) = **déva-te, *dâva-te*; cf. thème *dô*.

Suff. *ya* des adj. et subst. (*i-va, é-va, â-va*) dans *divya* = *divé-va, divâ-va*; ἀλήθεια, proprement féminin d'ἀληθής, pour *ἀληθειϝα, *ἀληθηϝεσσα (d'où l'explication de l'ο de λῆθος, etc.).

En rapprochant de ces faits le rapport du sk. *âyus* = **évus*, âge, avec le gr. αἰών = *αἰϝων, et du lat. *ævum*; le sk. *payas*, breuvage = **pévas* des thèmes gr. et lat. πο, *po*, etc., on acquiert la conviction, qu'au moins dans la plupart des cas, un *y* sk. interne n'a primitivement aucune valeur consonantique et représente toujours ou presque toujours une voyelle. Il est bien entendu d'ailleurs que les mouvements qui ont amené l'expulsion du *v* restent à étudier.]

[1] Les futurs comme χαύσω paraissent faire exception. Ne serait-ce pas à cause de l'impossibilité du maintien de la triphtongue αιυ dans *χαιυσω, etc.? Remarquons encore qu'une forme faible comme χαῦσος (de *χαυσός) correspondant à un thème fort *χαιϝσ explique une forme faible comme φθορός correspondant à un thème fort φθαιϝρ, ancienne forme de φθαιρ. Cf. ci-dessus, p. 252, note 4.

Sous un autre point de vue, la diphtongue, dans γαίω, δαίω, καίω, etc., est très certainement apparentée à la diphtongue sanskrite *âi* dans les racines indiquées par Schulze *(Kuhn's Zeitsch.,* XXVII, 4, 420, *seqq.)*[1]. Cette relation est d'autant plus sûre qu'en sanskrit, comme en grec, il s'agit de racines *à terminaison vocalique.* Dans ces circonstances, une coïncidence fortuite est des plus invraisemblables.

Cette diphtongue, nous l'avons vu plus haut, est également identique dans son origine comme dans sa nature avec celle qu'on rencontre en grec dans les verbes à liquide comme φθαίρω, φθείρω et les verbes à nasales comme βαίνω[2].

Les raisons qui, à côté de celles déjà données, ne permettent pas d'en douter, sont les suivants:

1° Un aoriste ἔκηα pour *ἐκηϝα est, au point de vue du vocalisme radical, dans le même rapport avec καίω que ἔψηρα avec ψαίρω.

2° La relation de αι et de αυ dans les formes radicales και-, καυ- est comparable à celle de αι, ει et de ω, ου dans les exemples indiqués dans l'étude déjà citée de l'*Annuaire de la Faculté des lettres de Lyon*[3].

3° Dans θλάω, auprès de θραύω; κνάω, auprès de κναίω; ψαίω, auprès de ψαύω et ψίω; πλέω, auprès de πλείω, et toute la série dont ces derniers font partie, la réduction de la diphtongue, ou le passage de la forme forte à la forme faible s'est fait, contrairement à ce qui a lieu dans les racines terminées par une consonne autre que les liquides et les nasales, par l'élimination de l'élément à la fois faible et final de la diphtongue.

La même loi a présidé à l'affaiblissement de αι en α et de ει en ε devant une liquide ou une nasale. Le fait se constate non seulement dans les formes faibles des verbes comparées aux formes fortes, mais encore dans les adjectifs comme ξένος, auprès de ξεῖνος; στεινός, auprès de στενός, etc.

[1] Le double vocalisme *â*, *âi*, d'une racine comme *vâ*, désirer, par exemple, explique les *Nebenform*, *van*, *ven*, de la même racine.

[2] Dans l'*Annuaire de la Faculté des Lettres de Lyon* (1884, fasc. 2, ci-dessus, p. 185, *seqq.*), j'ai considéré provisoirement cette diphtongue comme issue de ᾱ et comme une sorte de variante orthographique de η. Je modifie cette assertion en disant que αι, en correspondance avec ᾱ ou η, est issu des mêmes antécédents.

[3] Ci-dessus, p. 190, *seqq.*

4° Un fait des plus importants, tant au point de vue de l'étude du vocalisme des séries de verbes examinés, que de l'identité primitive de ce vocalisme dans les uns ou les autres, c'est l'état fort en αι de la partie redoublée des verbes à sens et à forme intensives, comme δαιδάλλω, μαιμάω, παιπάλλω, etc.

Étant donné la loi de la formation des verbes en sk., αι y est évidemment l'état fort de α[1].

5° Si, comme j'essaierai de le démontrer plus loin, les verbes à finale radicale vocalique sur le type de καί-ω sont syncopés eu égard aux verbes à nasales sur le type de βαίνω, le vocalisme, à moins d'avoir subi des modifications ultérieures[2], *doit* y être identique à celui de ces derniers. Or, ce raisonnement se trouve en parfaite harmonie avec les faits.

6° La concordance du vocalisme en αι (ou ει) (avec *ablaut* αυ, ω, ου, υ) entre les verbes à finale radicale vocalique et ceux à liquide ou à nasale n'est pas bornée au grec. On la constate :

a. — En sk., entre les racines à finales vocaliques déjà citées et les racines à liquides qui présentent des formes verbales ou des dérivés adjectifs en *î (kîrṇa; jîryati, tîryati*; *çîryati*, *sisîršati*, *jihîršati*; *tîrtha*, *dhîra*, etc.).

En ce cas, *î* dérive en effet de *âi* (sans doute par un intermédiaire *ei*) comme l'indique l'analogie des dérivés correspondants (*mimîte*, *mîyate*, *mita*; *didhišati*, *dedhîyate*, etc.) des racines à finale *âi*. Or toutes, ou à peu près toutes les racines à liquides ont à côté d'elles des formes de ce genre.

b. — En zend, où la prétendue épenthèse de *i* a lieu surtout dans les formes se rattachant à des racines à finale vocalique et devant une nasale, ou *r*[3].

c. — En gothique, où il est facile de prouver que, malgré l'opi-

[1] Voir Curtius (*Grund.* p. 680) que ce phénomène paraît embarrasser beaucoup.

[2] Quand il a changé c'est toujours pour s'affaiblir, comme dans ψίω, auprès de ψαίω; πτίσσω, auprès de πταίω, etc.

[3] Voir les exemples cités par Spiegel, *Vergl. Gramm. der alter. Spr.*, p. 64. On objectera que le phénomène en question paraît toujours déterminé par la présence de *y*, *i* ou *e* dans la partie finale du mot où il se remarque. Il est probable que la *consonance* et l'influence *assimilatrice* ont contribué à changer un ancien *e* par exemple en l'*i* prétendu épenthésé, mais elles n'ont pas suffi à le créer de toute pièce. [La preuve en ressort de la fréquence de la diphtongue *ae*, aussi voisine que possible de *ai*, dans

nion régnante, *ai* dans les formes comme *bairan*, *tairan*, etc., est primitif, et où on a le parallélisme vocalique, eu égard à δαίω, καίω, etc., de *sai-an*, *bau-an*, *bnau-an*, *fai-an*, *lai-an*, *nai-an* et *vai-an*.

Il me reste à rendre compte de la raison pour laquelle le vocalisme, généralement très affaibli dans les formes radicales qui ont conservé l'état large, est resté relativement fort dans celles qui se trouvent réduites à une finale vocalique ou terminées par une nasale ou une liquide. Cette raison semble tenir au principe d'équilibre que j'ai essayé de définir dans la *Revue de linguistique*[1]. En vertu de ce principe, un son au sein d'un mot est d'autant plus atteint par l'usure que celui qui l'accompagne est plus épargné. Ainsi s'explique la différence phonétique qu'on remarque entre πταίω et πτίσσω venant vraisemblablement l'un et l'autre d'un antécédent *πταισσω.

Même phénomène de conservation vocalique devant une liquide ou une nasale, tant parce que les racines terminées par ces lettres proviennent toujours d'un état plus large, que parce que *r* et *n* sont légères entre toutes les consonnes, comme le montre la caducité particulière de celle-ci[2] et la facilité avec laquelle celle-là se vocalise en sanskrit[3].

Dans tous les cas, on peut poser en fait *que généralement, en grec, devant les liquides, les nasales et* ϝ, *l'état fort vocalique exprimé par les diphtongues* αι, ει, *correspond à un état faible qui résulte de l'élimination de* ι, *et qui est représenté, par conséquent, par* α *ou* ε.

[J'attribue actuellement l'origine et le rapport des séries αυ-ευ, αι-ει dans les verbes qui viennent d'être examinés au fait que ces diphtongues dérivent d'un antécédent commun *âvâ* d'où sont issus, ainsi que ω, les deux premiers termes, par la chute de l'*â* final et

les formes comme *maegha* = sk. *megha*. Le processus vocalique pour aboutir à la rac. *mih* est certainement le suivant : *aa* = *â*, *ae*, *ee* = *ê*, *ii* = *î*, *i)* où il ne saurait être question d'une épenthèse].

1 Numéro du 15 octobre 1884 (ci-dessus, p. 239).

2 Ainsi que le changement en *anusvâra* en sanskrit.

3 *r* est aussi très caduc, comme on le voit par la prononciation actuelle de l'anglais et par nos patois. Les exemples de sa chute proethnique paraissent innombrables.

les deux seconds, par la perte du *v*[1] et l'affaiblissement graduel de ce même *â*. En d'autres termes, la contraction en *âu*, *o*, *â* d'une articulation primitive *âvâ* = *aavaa*, combinée avec l'affaiblissement possible de chacun des *â*, en *ê*, *î* ou de chacun des *ă* en *ĕ*, *ĭ*, rend compte de l'origine commune des deux séries en questions, ainsi que du rapport général de *â*, *ă* à *ô*, *ŏ*, et de faits particuliers inexplicables autrement, comme l'origine des diphtongues *ao* = *aav* du zend, *ëo* de l'anglo-saxon, etc. On peut dire même que là est la clé de tout le vocalisme indo-européen.

Comme preuves sûres du rapport de *âvâ* plus ou moins modifié avec *âu*, *ô*, *o*, je citerai :

Pour le sanskrit les formes de participes passés, d'infinitifs et de part. fut. passifs en *ô*, *û*, *u*, servant de doublets à des formes en *âvi* et *avi*.

Les racines sur le type de *jvar*, *tvar*, pour **javar*, **tavar*, ou plutôt **jâvar*, **tâvar*, seul moyen d'expliquer l'*û* des dérivés *jûrṇi*, *tûrṇi*, etc., venant de **jorṇi*, **torṇi*[2], etc.

La forme faible en *uš* du suffixe *vâṃs* dérivée de *âv(âṃ)s*, c'est-à-dire de la combinaison de la finale thématique *â* avec le *v* initial du suffixe (pour un affaiblissement analogue, cf. *rajñas*, pour **râj(â)nas*; ce qui explique à la fois l'ω de λελυκώς = *λελυκᾶϝ'νς (cf. λελυκυῖ-α venant de λελυκᾶϝᾶ-νσα, λελυκᾶϝη-νσα, λελυκᾶϝει-νσα) et l'*o* de *formosus* = *form-â-v'nsu-s*.

Pour le grec : ἀϝεξω, croître, auprès de αὔξω, même sens.

ἀϝειδω, chanter, auprès de αὐδάω, parler et de ᾠδή, chant.

ἀϝηρ, ἀϝελλα, air, auprès de αὔρα, même sens.

ἀϝη-μι, respirer, auprès de αὔω, même sens.

ἀϝελιος, soleil, auprès du lat. *sôl* et du goth. *sauil*, même sens, sk. *svar*, *sûrya* pour **sâvar*, *sâvarya*, cf. *savitar*.

ἀϝειρω, lever, mouvoir, auprès de ὄρ-νυμι, lat. *orior*, se lever, s'agiter, se mouvoir.

[1] Ce phénomène, qui n'a pas besoin de démonstration en ce qui concerne le grec, est établi pour le sk. par les formes comme *gâm* auprès du thème *go* (v. ci-dessus, p. 249), et pour le latin par les formes verbales syncopées telles que *amarunt* = *amaverunt*. Il y a donc tout lieu de croire qu'il s'est produit déjà dans la langue mère.

[2] De même *ukta* ne saurait s'expliquer auprès de *vac* par la chute pure et simple de *a*.

θᾱϝε-ομαι (dor.); θηϝε-ομαι (ion.); θεϝά-ομαι (att.), voir, auprès de θαῦ-μα, lat. *tue-or*, *tui-tus (*tave-or*, **tavi-tus)*, sk. *dhâv*, *dâv*. L'ω de θεωρός représente sans doute la contraction de αϝ dans *θεϝαϝομαι, etc.

Thème φαϝε-, φαϝει- (cf. lat. *favi-* dans *favilla)*, dans φαϝεινος, φαϝεινω[1], φαϝεθω, φαϝος; cf. φᾶυος, φῶς, φαῦσις, πι-φαύ-σκω, φοῖϐος = φαϝι-ϐος, etc., ainsi que φωνή, si, comme le pense Curtius, et comme c'est vraisemblable, ce mot appartient à la même famille que les précédents.

Pour le latin *gâvîsus*, pour **gâvîdsus*, auprès de *gaudium* et du sk. *joša*.

Concourent à la même preuve : les parfaits en *êvi*, *îvi* (voir ci-dessus, p. 266, note 3), auprès des verbes en *eo*, *io*, primitivement en *evo*, comme *flêvi* auprès de *fleo*, pour **flevo*, **fleivo*[2].

Un reste plus complet de l'articulation *âvâ* se voit dans les diphtongues οε, οι du grec et *oe* du latin (οι, ablaut de ει, et ο, ablaut de ε, en diffèrent par le maintien du *v* proethnique). C'est un fait que met en pleine lumière :

ἀοιδή, d'une racine *âvâd (qavaad)* pour *ἀαϝειδη (cf. ἀϝειδω), auprès de ᾠδή, pour *ἄϝειδη, *ἄϝιδη, d'où aussi par contraction sur la seconde syllabe, αὐδή, ὕδω, etc.[3].

Lat. *fœ-tus*, auprès du sk. *bhâvi-ta* et du thème védique *bhâvi* dans *bhavî-tva*.

[1] Quoi qu'en dise Curtius (*Grund.*[5], 296) il est impossible de ne pas voir dans φαίνω une forme contractée de φαείνω, et ce seul fait suffit à renverser toute la théorie courante sur les verbes de cette série (βαίνω, τείνω, etc.). On peut en conclure aussi que φαείνω étant pour φαϝέινω, φαίνω est pour *φαϝινω, τείνω pour *τεϝινω, *ταϝινω, etc., et ainsi s'expliquerait l'ο de τόνος, etc.

[2] L'ancienne forme en *eio*, *eivo* de ces verbes explique l'*i* des formes participiales en *idus* qui les accompagnent généralement : *fervidus*, auprès de *ferveo*, etc. Le prétendu suffixe *io* des verbes comme *venio*, où l'*i* est long primitivement (*venîre*) s'explique de la même manière; *teneo* pour **teneio*, **teneivo* (comme *venio* pour **veneio*, **veneivo*), auprès du sk. *tano-mi*, montre qu'en réalité ce suffixe est un ancien *âvâ*. Aucune conclusion donc à tirer de *venio* pour prouver que βαίνω est pour *βανjω.

[3] La forme béotienne -ἀϝοδος (Curt. *Grund.*[5], p. 248) fait difficulté; mais la syllabe ϝυ peut très bien représenter l'ancien ω = υυ. Il est probable d'ailleurs que la racine implique un redoublement de *av*.

Et ainsi seulement peut s'expliquer le rapport de οε, οι, lat. *oe*[1], avec ω, ο, ῦ, υ, lat. *ô*, *o*, *û*, *u*, dans :

ἀμοιϐή, changement, auprès du lat. *moveo*, *movi* (cf. sk. *mîv)*;

κοῖτος, auprès du lat. *quiesco*, d'un thème **kavi*, **koi*[2].

κοῖλος, creux, auprès de κυλλός, courbé ; lat. *curvus*, et sk. *hvar*, (de *hâvar)*, courber.

κοινός, pour *σκοινος, commun, auprès de ξυνός, même sens.

κλοιός[3], collier, auprès de *claudo*, *clavis*, *clavus*.

λοιϐή, fait de verser de l'eau, laver ; auprès de λούω = *λωϝω, *λωϐω.

λοιγός, funeste, déplorable ; subst., fléau ; auprès de λυγρός, même sens, et du lat. *lûgeo*, être affligé.

λοιμός, fléau ; auprès de λύμη, même sens.

μοῖρα, portion ; auprès de μόρος, même sens.

Μοῖσα, éol., Muse ; auprès de Μῶσα, Μοῦσα.

πλοῖον, navire ; auprès de πλώω, naviguer.

οἶστρος, taon, piqûre, fureur ; auprès du lat. *ustor*.

ποιμήν, berger ; auprès de πῶυ, troupeau.

ποινή, et lat. *pœna*, peine ; auprès de *pûnio*.

τοί, certes ; auprès du sk. *tu*, même sens.

φλοίω, couler ; auprès de φλύω, et lat. *fluo*, même sens.

φοινός, rouge ; auprès de φαϝος, φῶς, lumière.

ποῖος, τοῖος, pour *ποισσος, *τοισσος, variantes de ποσσός, τοσσός, pour *ποχσος, *ποτσος ; *τοχσος, *τοτσος et avec la nasale, *ποντσος, *τοντσος (cf. κόστος, pour *ποσχος), auprès du sk. *yâvant*, *tâvant*, lat. *quantus*, *tantus*, *quotus*, *totus;* les thèmes protogrecs sont *παϝειντσ–, *ταϝειντς–,

οιο, désinence du gén. sing. ; auprès de ου.

υι, dans λελυκυῖ–α ; auprès de ω dans λελυκώς.

υι, dans μυῖα, pour *μυισσα, *μυικσα ; auprès du lat. *musca*[4].

[1] L'*e* latin de cette diphtongue ainsi que celui de *æ* est parallèle à *i* de οι, αι, et est au moins tout aussi ancien ; l'un et l'autre ont pour antécédent *â* (*aa*), *ê* (*ee*, *ei*).

[2] Même rapport entre les rac. sk. *dviš*, haïr et *duš*, nuire, ainsi qu'entre le sk. *svid*, suer, et le lat. *sudo*.

[3] κλοι-ός, auprès de κλεί-ω ; πλοῖ-ον auprès de πλεί-ω ; πνοι-ή, auprès de πνεί-ω, etc., fournissent la meilleure preuve peut-être qu'il n'y a pas à détacher de ces verbes un suff. ιω.

[4] A ces explications se rattachent encore celle de ζείνυμεν, éteindre, probablement

Lat. *œnus*,		auprès de	*ûnus* [1].
	œdio dans *obœdio*,	auprès de	*audio*.
	cœlum,	auprès de	*color*.
	fœteo,	—	*pûteo*.
	lœbertas,	—	*lubet*.
	mœnia,	—	*mûnio*.
	mœror,	—	*morosus*, etc.]

IV

Nous étudierons maintenant comment a pu s'effectuer la réduction des racines à l'état large, particulièrement en sanskrit et en grec.

Un premier point à établir, c'est que le rapport de
δίδωμι, avec *dadâmi*,
τίθημι, — *dadhâmi*,
ἵστημι, — *tiṣṭhâmi*,
montre, qu'au moins dans certains cas, la réduction est proethnique.

En second lieu, de nombreux indices témoignent de la réduction également proethnique[2] d'un groupe *ns*[3] ou *ṃs*, soit à *n* ou *m*, soit à *s*.

Exemples pour le sanskrit:

Les formes faibles en *uś* et en *îyas* des suffixes *vâṃs*, *îyâṃs* (formes fortes).

dhanus,	auprès de	*dhanvan*,	l'un et l'autre pour	**dhanvaṃs;*
parus	—	*parvan*	—	**parvaṃs;*
ahas	—	*ahan*	—	**ahaṃs*.

Rac. *an*, respirer, auprès de *as*, même sens, dans *asu* (cf. ἆσθμα, avec dentalisme de la gutturale comme dans *ât-man)*.

Rac. *hiṃs*, auprès de *han* et de *jighaṃs;*

pour *ζεϝιννυμεν auprès de l'o de ζόχσον et auprès de σβέννυμι, pour *σσεβεννυμι, d'où *ζεϝεννυμι, etc.

[1] Cf. gr. οἶος, pour *οισος, *οινσος, *οινσσος, *οινχσος, comme *unus* est pour **unsus;* cf. sk. *eka*.

[2] Attendu qu'on la constate, comme nous allons le voir, dans différents idiomes.

[3] Pour *ṇsk* ou *ṃsk;* voir ci-dessus, p. 196, *seqq*.

Rac. *jan*, pour **jan's*, auprès de *jijñas*, pour **jij'nas*, γιγνώσκω, *nosco ;*

Rac. *man*, auprès de *mimâṃs* et μιμνήσκω[1] ;
— *dhan*, — *dhaṃs* et θνήσκω ;
— *bhram*, — *bhraṃç* et σφάλλω ;
— *çrṇ-o-ti* — *çruś ;*
— désinence *us* (3 pers. plur. du parfait) auprès de *an*, pour *aṃs*[2], etc.

Exemples pour le grec[3] :

1° La déclinaison des comparatifs en ιων, rapprochée de celle des comparatifs sanskrits en *iyâṃs* et de celle des comparatifs latins en *ior (ios)*[4].

2° βαίν-ω, auprès de la forme βασκ- de la même racine, des dérivés βέβασμαι, βασμός, du thème sk. *gacch*, pour **gaṃcch*, **gaṃsk*, aor. *agaṃsit*.

3° ξαίνω, auprès de ἔξασμαι, ξέσμα, etc. ; des racines sanskrites *ças* et *çis* pour **çaṃs*, cf. aussi ξένος, pour **ξένσος[5].

4° τείνω, auprès de στένος, pour **στενσος* et de l'aor. sanskrit *ataṃsit ;* rapprocher aussi τιταίνω de la rac. désidérat. *titaṃs*.

5° φαίνω, auprès de πέφασμαι, φάσμα, etc., et de la rac. sanskrite *bhâs*, pour **bhâṃs ;* cf. *bhâna*, très vraisemblablement pour **bhâṃsa*.

6° χραίνω, auprès de κέχρασμαι et du sanskrit *ghraṃsa*, qui ramène à une racine *ghraṃs*, *ghaṛś*, signifiant briller, brûler, faire éprouver de la douleur, frotter, blesser, écorcher, etc. Les deux

[1] Ce rapprochement et le précédent prouvent l'antériorité, au moins pour ces exemples, des formes désidératives sur les formes simples.

[2] Cf. [illegible] pour [illegible], ci-dessus, p. 198, note 2.

[3] Cf. G. Meyer, Gr. Gramm., § 271.

[4] Cf. ci-dessus, p. 196, sqq.

[5] La variété [illegible] est très [illegible] pour [illegible] — [illegible]

significations extrêmes, faire briller, peindre, colorer et rayer, écorcher, ont été conservées par χραίνω.

7° Les aoristes des verbes à nasales comme ἔνειμα, pour *ἐνειμσα, ἔτεινα, pour *ἐτεινσα, etc.

8° Les variantes de la préposition ἐν : εἰνι, ἐνς, εἰς, ἐς ; — πέρας et πέραν, etc.

9° Les variantes dialectiques (surtout crétoises) en ανς, ονς, des acc. plur. en ας, ους et celles en ενσα, ονσα (loi de Gortyne), des part. fém. en εισα, ουσα, etc.

Exemples pour le latin :

Tremo, pour **tremso*, auprès du sk. *tras-ati* et du gr. τρέω.

Premo, pour **premso*, auprès de *pressus*, de *plango*, du gr. πλήσσω, pour *πληνκσω, et peut être du sk. *pṛñc* = *pṛnsk*[1].

Fremo, pour **fremso*, auprès du sk. *bṛmh* = **bṛmzgh*, crier et du gr. φράζω[2].

Ces exemples nous autorisent à considérer tous les verbes grecs et sanskrits dont la racine est terminée par une nasale, et tous les verbes sanskrits de la 5e classe, de la 8e et de la 9e, comme syncopés de formes plus larges terminées par un *s* représentant un ancien groupe *sk-kš*.

Il nous reste à examiner comment cette nasale finale a pu tomber pour donner naissance aux racines à voyelles ou à diphtongues finales ; c'est-à-dire comment la variante sanskrite *bhân*, par exemple (conservée dans *bhâna)*, de la rac. *bhâs*, primitivement *bhâṃs*, cf. φάσκω) a pu se réduire à *bhâ* dans *bhâti*.

En ce qui concerne le sk., c'est un fait constant que la chute de *n* devant une autre consonne est un des caractères de l'affaiblissement. On peut en citer comme exemple la disparition de la nasale : 1° aux

[1] Une remarque importante à ajouter à ce qui vient d'être dit, c'est qu'étant admis que σσ est une variante affaiblie de ξ (voir ci-dessus, p. 94) et que les futurs en σω et les aoristes en σα des verbes à finale radicale vocalique ne peuvent être que pour σσω, σσα, il y a parallélisme parfait entre κλείσω, pour *κλεισσω, ἔκλεισα, pour *ἐκλεισσα, *ἐκλεικσα et le sanskrit *çlekšyati* et *açlekšat* (cf. *karkšyati*, *akṛkšat*, *tokšyati*, *atvikšat*, *pekšyâmi*, *vekšyati*, *avikšat*, etc.). C'est à-dire que le prétendu renforcement du consonantisme final du futur, et souvent de l'aoriste des verbes sanskrits à sifflante (qui n'est en réalité qu'une forme archaïque du thème) a son pendant exact en grec.

[2] Citons encore *formosus*, pour **formonsus* ; *centies*, pour **centiens* ; *musarum* pour **musans-um*, etc.

Rac. *jan*, pour **jan's*, auprès de *jijñas*, pour **jij'nas*, γιγνώσκω, *nosco* ;

Rac. *man*, auprès de *mîmâṃs* et μιμνήσκω[1] ;

— *dhan*, — *dhaṃs* et θνήσκω ;

— *bhram*, — *bhraṃç* et σφάλλω ;

— *çṛṇ-o-ti* — *çruṡ* ;

— désinence *us* (3 pers. plur. du parfait) auprès de *an*, pour *aṃs*[2], etc.

Exemples pour le grec[3] :

1° La déclinaison des comparatifs en ιων, rapprochée de celle des comparatifs sanskrits en *îyâṃs* et de celle des comparatifs latins en *ior (ios)*[4].

2° βαίν-ω, auprès de la forme βασκ- de la même racine, des dérivés βέβασμαι, βασμός, du thème sk. *gacch*, pour **gaṃcch*, **gaṃsk*, aor. *agaṃsît*.

3° ξαίνω, auprès de ἔξασμαι, ξάσμα, etc. ; des racines sanskrites *ças* et *çâs* pour **çaṃs*, cf. aussi ξέννος, pour *ξένσος[5].

4° τείνω, auprès de στέννος, pour *στενσος et de l'aor. sanskrit *ataṃsît* ; rapprocher aussi τιταίνω de la rac. désidérat. *titaṃs*.

5° φαίνω, auprès de πέφασμαι, φάσμα, etc., et de la rac. sanskrite *bhâs*, pour **bhâṃs* ; cf. *bhâna*, très vraisemblablement pour **bhâṃsa*.

6° χραίνω, auprès de κέχρασμαι et du sanskrit *ghraṃsa*, qui ramène à une racine *ghraṃs*, *gharṡ*, signifiant briller, brûler, faire éprouver de la douleur, frotter, blesser, écorcher, etc. Les deux

[1] Ce rapprochement et le précédent prouvent l'antériorité, au moins pour ces exemples, des formes désidératives sur les formes simples.

[2] Cf. ουσι, pour ουνσι, ουνσσι, ουνκσι, ci-dessus, p. 195, note 2.

[3] Cf. G. Meyer, *Gr. Gramm.*, § 274.

[4] Cf. ci-dessus, p. 196, *seqq.*

[5] La variante -ξενϜος, attestée par les [illegible] pour *ξενσϜος. — Même assimilation (à [illegible] pour *ζωνσυμι, cf. ἔζωσμαι, [illegible] *ἐνσυμι, cf. zend *vañh* [illegible] pour *κτεινσω et ξίν[illegible] pour **runzgh* ; χρ[illegible] χρώσθην et sk. [illegible] (rac. *gharṡ*, briller [illegible] assimilation [illegible] d'un préfixe et [illegible] remonter aux [illegible] périodes de la [illegible]

significations extrêmes, faire briller, peindre, colorer et [illegible] écorcher, ont été conservées par χραίνω.

7° Les aoristes des verbes à nasales comme ἔνειμα, pour [illegible] ἔτεινα, pour *ἔτεινσα, etc.

8° Les variantes de la préposition ἐν : εἰνι, ἐνς, εἰς, ἐς ; — [illegible] πέραν, etc.

9° Les variantes dialectiques (surtout crétoises) en [illegible] acc. plur. en ας, ους et celles en ενσα, ονσα (loi de Gortyne), des [illegible] fém. en εισα, ουσα, etc.

Exemples pour le latin :

Tremo, pour **tremso*, auprès du sk. *tras-ati* et du gr. [illegible]

Premo, pour **premso*, auprès de *pressus*, de *plango*, du gr. πλήσσω, pour *πληνκσω, et peut être du sk. *pṛñc* = *pṛnsk*[1].

Fremo, pour **fremso*, auprès du sk. *bṛṃh* = **bṛnsgh* [illegible] et du gr. φράζω[2].

Ces exemples nous autorisent à considérer tous les [illegible] et sanskrits dont la racine est terminée par une nasale, et [illegible] verbes sanskrits de la 5ᵉ classe, de la 8ᵉ et de la 9ᵉ, comme [illegible] de formes plus larges terminées par un *s* représentant [illegible] groupe *sk-kš*.

Il nous reste à examiner comment cette nasale finale [illegible] ber pour donner naissance aux racines à voyelles [illegible] [illegible]ux gues finales ; c'est-à-dire comment la variante [illegible] [illegible]elle exemple (conservée dans *bhâna*), de la rac. *bhâ*[illegible] [illegible]cipes, *bhâṃs*, cf. φάσκω) a pu se réduire à *bhâ* dans *bhâti* [illegible] [illegible]ηντσω,

En ce qui concerne le sk., c'est un fait constant [illegible] [illegible]s phases devant une autre consonne est un des caractères [illegible] [illegible]σα, et que On peut en citer comme exemple la disparition [illegible] [illegible]ouble pro-

[1] Une remarque importante à ajouter à ce qui vient [illegible] que ce [illegible] affaiblie de ξ (voir ci-dessus, [illegible]) [illegible] verbes à finale radicale [illegible] [illegible] [illegible]lisme parfait entre [illegible] [illegible] le sanskrit *çlekšyati* [illegible] [illegible] *pekšyâmi*, *vekšyati*, [illegible] [illegible] à cet égard. [illegible] du consonantisme final du futur, [illegible] [illegible]éduction de ζέννυμι pour [illegible] sifflante (qui n'est en réalité [illegible] [illegible] de la sifflante. C'est seule- [illegible] exact en grec. [illegible] que le processus est moins

[2] [illegible] pour *for[illegible]

cas faibles des thèmes à nasales ; 2° aux cas forts eux-mêmes des part. présents des verbes de la 3e classe *(dadat) ;* 3° au féminin des part. présents de la 2e grande conjugaison générale *(adatî, juhvatî,* etc.) ; 4° à la 3e pers. plur. du prés. de l'ind. actif des verbes de la 3e classe *(dadati),* et à la même personne du moyen des verbes de la seconde grande conjugaison générale ; 5° aux temps spéciaux des verbes de la 7e classe ; 6° au part. passé et à l'absolutif des verbes de la 8e classe *(tata, mata, matvâ, kšata).*

Or, les verbes sanskrits dont la racine est terminée par une voyelle peuvent se diviser en cinq catégories, qui sont les suivantes :

1° Ceux de la 5e classe, comme *çṛṇoti,* et ceux de la 9e, comme *krîṇâti,* qui perdent la nasale aux temps spéciaux comme les verbes de la 7e cl. et en vertu de la même règle.

2° Ceux de la 3e classe, comme *dadâti* et *juhoti*[1], où la nasale s'est perdue comme au part. présent et aux autres formes nasalisées de la même classe, et pour les mêmes raisons (le redoublement[2]).

3° Cinq ou six verbes comme *tâuti, râuti,* formes qui paraissent correspondre à des variantes perdues **tanoti, *ranoti*[3].

4° Des formes verbales comme *kše-ti, kšaya-ti,* auprès de *kšîṇâti, kšîṇoti, — dhayati,* auprès de *dhinoti,* etc., où la conservation de l'état fort ou large du vocalisme radical paraît avoir contribué à la chute de la nasale.

5° Les racines en *yâ* qui présentent une alternative analogue, si l'on compare *khyâti* et *jinâti.*

Si l'on rapproche ces faits de ce qui précède, il en résulte à la fois la possibilité et la preuve de la réduction des racines examinées.

En ce qui concerne le grec, il y a plusieurs distinctions à établir.

[1] Parfois les deux formes coexistent : *çiçâṃsati* et *çiçâti ;* cf. les variantes, *bhânti, bhâtî,* du part. présent féminin.

[2] Remarquer que la plupart des racines de ce genre terminées par *â* ont des dérivés substantifs en *âna : dâna, pâna, sthâna,* etc.

[3] Cf. *tavîti, ravîti* et rac. *ran,* faire du bruit.

1° Pour τίθημι, δίδωμι, etc., la réduction est proethnique et s'est effectuée comme en sk. par la perte successive de *s* et de *n*.

2° Pour δέω, γεύω, κλείω, κλύω, τρείω, etc., la perte de la nasale est peut-être proethnique, du moins dans certains cas[1]; quant à la sifflante, elle a dû se perdre dans le grec même et en vertu de la loi de la chute de cette lettre entre deux voyelles.

3° Pour γαίω, καίω, πλείω, χείω, bien que la réduction soit certaine, le processus en est hypothétique. D'abord elle a dû s'effectuer d'une manière indépendante et particulière au grec. C'est ce que prouve, d'une part, le rapprochement de *plavate*, πλεῖ, *fluit* pour **flugvit*, **fluzgvit; juhoti*, χεῖ, *fundit*, etc.; de l'autre, celui de γαίω et de γεύω, correspondant l'un et l'autre au sk. *jušâmi*.

Si, comme nous avons cru pouvoir l'établir ci-dessus, le terme d'arrivée de ces racines est γαιϝ, καιϝ, πλειϝ, χειϝ, et le point de départ γαιϝενσ, καιϝενσ, πλειϝενσ, χειϝενσ, il ne peut qu'y avoir eu successivement chute de la nasale, chute de la sifflante entre deux voyelles, contraction de εω en ω, d'où γαιϝω, καιϝω, πλειϝω, χειϝω[2]. Reste à savoir si, à l'époque lointaine où ces modifications ont eu lieu, εω a pu donner ω sans modifier l'accentuation. Le futur χέω auprès de χεῶ semble appuyer l'affirmative, mais il reste toujours là un point d'interrogation.

[Actuellement je suis persuadé que la forme antérieure aux syncopes graduelles de χέω comprenait une base χᾱ à laquelle s'ajoutait un suffixe *vânts* ou *vâṃs*, identique à celui des participes, des mots en εις, ευς, etc.; d'où une forme très archaïque, *χηϝηντσω, qui, pour aboutir à χείω, *χεύω, χέω, a dû passer par les mêmes phases que βασίλεια, par exemple, issu d'un antécédent βασιλη-ϝηντσα, et que βασιλεύς venant de βασιλη-ϝηντς; c'est-à-dire suivre le double processus approximatif suivant :

βασιληϝ'ντσα   χηϝ'ντσω

βασιλειvσσα   χεινσσω   χηϝσσω ou χειϝσσω   βασιληϝ'ς

1 *Tremo* auprès de τρέω laisse, en effet, de grands doutes à cet égard.

2 Rien de plus facile que de se rendre compte de la réduction de ζέννυμι pour *ζενσυμι, en ζέω, par la chute successive de la nasale et de la sifflante. C'est seulement dans les cas où il y a à tenir compte d'un digamma que le processus est moins clair.

βασιλεισσα[1]	χ̣εισσω[2]	χ̣ευσω[3]	βασιλεύς
βασιλεισα	χ̣εισω		
β̣ασίλεια	χ̣ειω	*χ̣ευω[4]	

Le latin *fundo*, avec le part. passé *fûsus*, pour **fudstus*, dérive des doublets *fâv'nsto*, *fâv'ntso*, d'où **fón-zdo*, **fôndo* (cf. le *d* de *lu-undus* rapproché de la finale *ns* de *luens)* et **fônts-tus* (cf., pour le thème, *λυωντς).

Pour le sanskrit, *ju-ho-mi*, on est tout à fait autorisé à supposer la série d'antécédents :

ju-hâv'nts-mi,
ju-hâvns-mi,
ju-hâvn-mi,
ju-hâv-mi.]

Un dernier point néccessite des explications, c'est celui du rapport de **fundo* avec *juhomi* et χ̣έω, et, généralement, des verbes latins en *ndo* et des verbes grecs en ζω, avec leur correspondants réduits à une partie radicale terminée par une voyelle.

Je pose en fait tout d'abord : 1° que le groupe primitif *sk*, *skh*, métathésé ou non en *kš*, s'est dentalisé dans un très grand nombre de cas durant la période proethnique ; 2° que le ζ = τς des verbes en ζω est le représentant dentalisé de ξ et du groupe σσ = *kš*[5].

Un exemple des plus probants de la transformation et de la correspondance en question résulte du rapprochement que j'ai déjà fait ailleurs des rac. sk. *piš* (pour *spikš)*, et *pîḍ* (pour **spîzd* ou **spîdz)* avec πτίσσω, pour *σπισχω, et πιέζω, pour *σπιετσω[6]; cf. aussi

[1] Cf. βασίλισσα; βασίλιννα est pour *βασιλινσα.
[2] Cf. all. *giessen*.
[3] C'est resté la forme régulière du futur.
[4] Cf. aoriste ἔχευα, pour *ἔχευσα.
[5] Autrement dit, les finales radicales d'un grand nombre de verbes présentent à cet égard les mêmes rapports et ont subi les mêmes transformations phonétiques que nous avons constatées ci-dessus, p. 196, *seqq.*, à propos des suffixes des participes actifs, etc.
[6] Devant une autre consonne, ζ perd l'élément sifflant ou assimile τσ en σσ, σ; ainsi s'explique φραστός, auprès de φράδμων ; ἴσμη auprès de ἴδμων ; ἴσμεν, auprès de οἶδα (cf. εἴσκω), etc. [Ou plutôt il y a deux variantes thématiques, avec ζ ou avec δ pour σδ.]

latin *pinso*, pour **pinkso* et *spissus*, serré, prim. broyé, pour **spids-tus*.

Souvent le dentalisme a eu lieu sans métathèse, ou bien la sifflante est tombée. Exemples : ἐσθίω, ἔδω, auprès du lat. *esco ;* ἔπαθον et lat. *patior*, auprès de πάσχω, etc.

Cette série de phénomènes, qu'on peut appuyer encore et surtout sur le rapport des verbes grecs en ζω avec ceux en σσω, a d'ailleurs ses analogues dans toutes les branches de la famille.

Citons pour le sanskrit :

Rac. *guh (*guzgh)*, cacher, auprès de *gadh ;* cf. κεύθω, lat. *cus-*, zend *guz*[1].

Rac. *grah (*grazgh)*, prendre, auprès de *granth* et de *gardh*, sens voisins ; le zend *garefsh* correspondant à la forme labialisée *grabh*, témoigne de l'existence de la sifflante[2].

Rac. *ruh*, croître, devenir fort, auprès de *rudh* (pour **ruzgh*, même sens) ; cf. ῥώννυμι, pour *ῥωνσκυμι, comme le prouve ῥωσκομένως.

Rac. *çuš* (pour **skukš*, cf. *çuška)*, brûler, sécher, et *çuc*, éclairer, briller, brûler, auprès de *çundh*, *çudh*, éclaircir, faire briller. Il y a aussi une forme labialisée *çumbh, çubh*, briller.

Pour le zend, voir les exemples cités par Spiegel, *Gramm. der alteran. Spr.*, p. 25 et 29.

En ce qui regarde les anciens dialectes allemands, se rattachent aux mêmes faits les formes comme :

Anc. h. all. *sliuzu*, auprès du sk. *çliš* et de κλείζω, pour *κλειτσω[3].

— *fliuzu* — du sk. *pluš* et du lat. *fluxus*, mais aussi du goth. *flodus*.

Anc. h. all. *kiuzu*, auprès du lat. *fusus*, mais aussi du goth. *giuta*.

An. h. all. *sizzu*, auprès du grec ἕζομαι, pour *ἑδσομαι, du lith. *sedzu*, mais aussi du goth. *sita*. Dans tous ces exemples[4] il est

[1] Voir ci-dessus, p. 243.

[2] Cf. aussi la forme sanskrite *aghṛkšata* et les verbes anglais *to clasp*, *to grasp*.

[3] L'état fort du vocalisme montre que κλείζω n'est pas pour *κλειδ-jω. On ne saurait objecter du reste que ce verbe est récent : le sanskrit *çliš*, le v. h.all. *sliuzu*, etc., démontrent le contraire.

[4] [La preuve que les sifflantes correspondant à la dentale forte *t* dans les idiomes

impossible d'ailleurs de considérer le *z* comme le résultat de l'assibilation pure et simple d'une dentale suivie ou non de *j*.

En latin :

Viso = **visso*, pour **vidso* ou **vicso*, auprès de ἴσμεν, ἴσημι. εἴσκω, mais aussi de *video*.

germaniques ne sont pas le résultat d'une assibilation (Grimm. *Deuts. Gramm.*, I [2], 135), ou d'une sorte de palatalisation (*id.*, *ibid.*, p. 136), résulte des faits suivants :

Le groupe représenté dans l'all. moderne par *cht* (anglais *ght*) correspond au gr. κτ, lat. *ct*, et a souvent pour origine, comme ceux-ci, une demi-assimilation de κ + σ.

La preuve en ressort tout d'abord du nom de nombre *acht*, huit, auprès du gr. ὀκτώ pour *ὀκσω, comme le prouve le sk. *aṣṭau*, pour **askau*, de même que *ṣṭiv*, cracher, est pour **skîv*. Si cette preuve était considérée comme insuffisante à cause des formes comme *tvaṣṭar* (rac. *tvakṣ*), où le *ṣ* correspond à lui seul, à ce qu'il semble bien, à *kṣ*, et si l'on récuse aussi *nacht*, nuit, malgré le *x* de νύξ et *nox*, et le ç du sk. *niça*, à cause du sk. *nakta* et de l'absence d'autres exemples en cette langue d'un groupe *kt* issu de *kṣ*, voici d'autres faits à propos desquels le doute n'est guère possible.

achten, être attentif; cf. sk. *akṣ-an*, œil, et *îkṣ*, voir ;

echt, pur, vrai, sincère ; cf. sk. *accha* et zend *asha*, pour **aska*, même sens;

leicht, léger, vite; cf. all. *rasch* correspondant du sk. *raghu* et *laghu*, même sens;

leuchten, luire, auprès du sk. *rukṣa*, brillant, du zend *rukhsh*, briller, du gr. λεύσσω = *λευκσω, du vieil irl. *losc*, *loscad*, brûler, etc.

Macht, force, auprès de la rac. *makṣ*, être fort, dans le sk. *makṣu*, le lat. *max-imus*, etc.

recht, droit, *richten*, diriger; cf. rac. *râkṣ*, même sens, dans *râṣṭra*, pour **râkṣṭra*, direction, gouvernement, etc.

flechte, tresse, natte; cf. gr. -πληξ et latin *plecto*, *flecto*, où le groupe *ct* est pour *kṣ*.

seicht, bas-fond, lieu à sec, cf. lat. *siccus*, pour **siscus*.

tüchtig, habile, cf. sk. *dakṣa*, même sens.

Goth., *uhtvon*, aurore, cf. rac. sk. *ucch*, briller.

wichtig, important, cf. *wahsen*, croître, devenir fort, etc.

De même, *Kraft*, force, auprès du zend *garefs*, prendre, tenir bon, de l'angl. *to clasp* et *to grasp*, semble bien indiquer qu'on a là l'équivalent du πτ grec = πσ. Or, de même que les éléments κσ ou τσ ont donné aussi en grec soit ττ (attique) par une assimilation complète de κ + τ, soit σσ par assimilation progressive (au lieu d'être régressive), on a eu dans les dialectes germaniques les deux variantes *tt* (souvent réduit à *t*) et *zz*, *ss* pour *kṣ*, ou plutôt pour *ts* issu de *kṣ* par dentalisme. C'est ainsi que s'expliquent : *setzen* auprès de *sezzan* et *sizzu*, v. haut all., auprès du goth. *satjan*, *sitan*, pour **sattjan*, **sittan* (cf. angl. *setting*, *to settle*, *sitting*, etc.), gr. *ἕζομαι = *ἑδσ-ομαι, lith. *sedzu*; goth. *veisa* = **veissa*, sage ; all. m. *wissen*, savoir; angl. *wise*, sage, — auprès du goth. *vitan*, *veitan*, pour **vittan*, **veittan*, voir, savoir, gr. ἵστωρ, pour *ἵδστωρ; lat. *visus*, *viso*, pour **vids-tus*, **vidso*; pal.-sl. *vyzdis*, œil, *veizdmi*, voir, etc., et généralement *tous* les mots d'origine germanique dans lesquels la dentale forte, simple ou doublée correspond dans un dialecte à la sifflante simple ou doublée d'un autre dialecte.]

Grassor, auprès de *gradior* et du sk. *kram*, pour **kramkš*; cf. les formes *akrams-ta*, *krams-ate*, etc.

Pour les langues slaves, les exemples sont innombrables, et sur ce point je me bornerai à renvoyer à Schleicher, *Compendium*, p. 310, et surtout à Miklosich, *Vergl. Gramm. d. slav. Spr.*, I, 237, *seqq*[1].

Nous remarquerons en outre que tous les verbes sanskrits de la 7e classe terminés par une dentale, ainsi que leurs correspondants latins en *nd* ont subi la même métamorphose. C'est ce qui résulte à la fois de l'étymologie, et de l'examen phonétique des part. passés latins se rattachant à ces verbes.

La famille, par exemple, à laquelle se rattache le latin *scindo* et le sk. *cchid* = **skhid*, couper, briser, diviser, détruire, est très nombreuse.

Les formes qui ont conservé des traces de l'ancienne gutturale finale sont :

En sk. *ças* (pour **skankš)*, couper ; *han*, briser, frapper, tuer (pour **hams)* et *hims*; en gr. κτείνω et κτίννυμι, pour *σκινσ-, *σκινκσ- ; en lat. *seco*, pour **sceco*, *scisco*, dans *de-scisco* et *hisco*. Le dentalisme apparaît, en gardant la trace de la sifflante, dans σχίζω et σχάζω, lat. *cast-ro*, lith. *scedzu*, et sans la garder, dans sk. *kšat*, *kšad*, *çad*, *khid* ou *skhid*, *cchid*, latin *scindo*, *cædo*, goth. *skaidan*. Enfin la nasale est devenue finale par la perte entière du groupe

[1] Le processus général est indiqué par le rapport des rac. indo-européennes εἰσκ- (dans le grec εἴσκω), *îkš* (dans le sanskrit *îkšati*) avec les formes dentalisées correspondantes, primitivement *vîst* et *vîts* (en ce qui regarde l'initiale la forme primitive à gutturale est *visk*, *vikš*; ὀφθάλμος, *oculus*, etc., supposent, en effet, des antécédents radicaux *usk*, *ausk*, attestés d'ailleurs par la rac. sanskrite *uš*, *vas*, *ucchati*; cf. aussi anc. h. all. *vizzen*; anc. sl. *veidz* —).

Dans la forme non métathésée, l'adoucissement à peu près régulier du *t* comme élément final de la racine (il n'y a guère en sanskrit que les rac. *cit*, *pat*, *yat*, parmi celles qui sont d'un usage un peu fréquent qui n'aient pas adouci cette finale) a entraîné en sk., en gr., en lat., et dans les dialectes germaniques, c'est-à-dire dans toutes les branches de la famille qui n'ont pas conservé ou développé la sifflante douce *z*, la chute de la sifflante forte *s*. Avec la métathèse antérieure à l'adoucissement de *t* en *d*, le groupe a pu se maintenir. C'est ce qui a eu lieu surtout en grec (σχίζω = *σχιτσω), où il convient pourtant de tenir compte du σδ dorien correspondant à ζ. En zend, au contraire (*mazdao*, etc.) et dans les langues slaves (*veizd*, etc.) la sifflante *s* en s'adoucissant en *z* a pu se maintenir sans qu'il y ait eu métathèse

à gutturale ou de ses substituts, dans sk. *han*, *kšan*, *khan*, *kšin*, gr. ξαίνω, κτείνω, χαίνω [1].

Si nous passons à l'étude des participes passés latins comme *scissus*, nous arriverons à une conclusion en harmonie avec celle qui se déduit des rapprochements qui précèdent.

Scissus est dit-on pour **scid-tus* par assibilation ou dissimilation de *d* devant *t*. C'est une explication véritablement désespérée; on aurait, en effet, dans l'hypothèse admise, un phénomène en contradiction absolue avec le principe général de l'influence réciproque des sons les uns sur les autres, à savoir l'assimilation. *A priori*, l'explication est donc inacceptable; nous ne pourrons plus en douter d'ailleurs en présence de celle qu'impose la coordination des faits que nous examinons. Le grec σχίζω et le lith. *scidzu* montrent que *scin-do* est pour **scinzdo*. Le participe passé présentant toujours la métathèse en pareil cas [2] devait être à l'origine **scids-tus* (cf. σχιστός, pour *σχιτσ-τος). Mais des exemples sûrs montrent que le *t* du suffixe du part. passé (et même de tout suffixe commençant par cette lettre) tombe généralement en latin à la suite d'un groupe de consonnes. C'est ainsi qu'on a *fixus*, pour **fix-tus* (auprès de *fictus* où, le groupe s'étant simplifié, le *t* du suffixe est resté); *lapsus*, pour **laps-tus*, cf. *cap-tus*; et, dans la série même des verbes dont nous nous occupons, *gressus*, pour **greds-tus*, auprès de *grettus* [3].

Scissus est donc pour **scids-tus* et ne peut être que pour cette forme primitive qui trouve du reste un précieux appui dans σχίζω et le lith. *scidzu* [4].

Fundo, pour **funzdo*, suppose donc, auprès des antécédents **hunsk* du sk. *hu*, et χεϝενσκ de χέω, des variantes proethniques

[1] Le sanskrit est allé plus loin encore dans la voie de l'usure dans *cchâ*, *çâ*, *çi*, *kši*, aux temps généraux de *kṣiṇ*, et le gr. dans κείω, ξέω, ξύω.

[2] Voir ci-dessus, p. 121.

[3] Cf. aussi *mersus*, etc., pour **mers-tus*, **merx-tus*, et v. p. 231.

[4] Pour lequel, bien entendu, je considère comme inadmissible l'explication courante qui fait venir en pareil cas le *z* d'un *j* susceptible de se métathéser avec une consonne, comme dans *veizd* = *veidj* (!). — L'assimilation de τ en grec devant ι, étant très problématique, il est probable que la même explication doit s'appliquer à βασίς (pour *βαδσ-τις; cf. le fut σχίσω pour *σχιδσω); à ταξίς (pour *ταξ-τις, cf. ἐπαλξίς, pour *ἐπαλξ-τις); à κλεψίς (pour *κλεψ-τις; cf. στρεψο-, pour στρεψ-το) et en général à tous les substantifs en σις. C'est la seule explication du reste qui puisse rendre compte de formes comme φυστίς auprès de φυσίς, etc.

**skhunst*, **skhunts*, en grec *σχυνζω, *σχυζω. La première a d'ailleurs abouti en sk. à la rac. *çcut*, *çyut*[1], *cyut*; et la seconde paraît être représentée en grec par κλύζω et φλύζω (à condition pourtant qu'on admette la perte très ancienne d'une liquide).

Nous terminerons en constatant que le rapport de κτείνω, ξαίνω, pour *σκχινσκω, avec σχάζω, σχίζω, *scindo*, pour **scinzdo*, **scinzgo*, **scinxo*, nous met sur la voie de celui qui existe entre les suffixes sanskrits *aṃs* et *ant*, l'un et l'autre issus de *aṃska*[2].

Ce rapport est d'ailleurs exactement le même que celui qu'on remarque au double point de vue phonétique et morphologique dans:

Rac. βαθ (βανθ), aller, dans βαθμός (lat. *baet-ere)*, auprès de βαιν (βαινσ), βασκ — βανσκ, cf. sk. *gacch* = **gaṃskh*.

Rac. μανθ (dans μανθάνω), penser[3], auprès de *mâṃs*, dans *mîmans* et μηνσκ dans μιμνήσκω.

Rac. χανδ (dans χανδάνω), être ouvert, auprès de χαίνω (χαινσ)[4], χάσκω, *hisco*.

Rac. *rudh*, croître, auprès de ῥώννυμι (rac. ῥωνσ) et rac. *ruh* = **ruzgh*.

Rac. πενθ (dans πενθός), souffrir, auprès de πάσχω.

Rac. ἀσθ, respirer, dans ἆσθ-μα, *ât*, dans sk. *ât-man*, ἀϋτ-μήν, ἀτ-μός, auprès de *an (*ans)* dans sk. *âna*, ἄν-εμος, lat. *an-imus* et *as*, dans *as-u*, souffle.

Lat. *tendo (tenzd-tensk)*, auprès de *teneo (tens)*, cf. *premo*, *tremo*.

Lat. *claudo (*clauzdo*, **clausko)*, κλειζ-, auprès du sk. *çliš* et de l'anc. h. all. *sliuzu* (thème primitif *skla(i)v)*, etc.

V

REMARQUES SUR LES SUBSTANTIFS GRECS EN αρ

L'examen des mots grecs terminés par αρ, dans leurs rapports avec les formes correspondantes des autres idiomes de la famille,

[1] Le goth. *giuta* dérive également de cette variante.

[2] En ce qui concerne les part. grecs, il est à remarquer que le type *aṃs*, au moins comme finale du nom. masc., a prévalu avec les redoublements : λελυκώς, διδούς, τιθείς, ἱστάς.

[3] Cf. μῦθος.

[4] Cf. *han; hiṃs*, sens actif.

permet d'arriver à d'intéressantes conclusions sur le rhotacisme proethnique de *s*, la date d'origine, au moins dans certains cas, du *ṛ* sanskrit, et les antécédents du ς final qui a donné naissance au ρ. C'est à ces différents point de vue que nous voudrions les étudier.

I

Si l'on admet, ce que je crois indiscutable, quoiqu'on ait parfois interprété les faits autrement en ce qui regarde le sanskrit, que dans cet idiome, ainsi qu'en grec et en latin, *r* peut être une modification (par adoucissement) de *s*, sans que l'inverse ait jamais lieu, on est autorisé à voir des rhotacismes, sinon proethniques, du moins parallèles, dans :

οὖθαρ[1] et *ûber*, auprès des formes sanskrites *ûdhan*, *ûdhas*, *ûdhar*, pour **ûdhaṃs*[2].

ἔαρ (ἐάρος), printemps, pour ϝε(σ)α(ν)(τ)σ et lat. *vêr (veris)*, pour *vese(n)(t)s*, *ves(e)s*, auprès du sk. *vasantá*, pour **vasansta*[3], **vasantsa*.

ἧπαρ, ἥπατος, pour ἡπα(ν)(τ)σ, ἡπα(νς)τ-ος et sk. *yâkṛt*, *yakân*, **yakas* pour **yakants*[4], auprès du lat. *jecur*, *jecinoris*, thème *j^{x}c^{x}n^{x}ts*[5], pour *jecus*, comme le prouve *jecusc-ulum*.

σκώρ, σκάτος (cette dernière forme pour *σκ^{x}ρκανστος, comme *çákṛt*,

[1] Le génitif οὔθατος, ne saurait être pour *οὔθαρτος, comme on a pris l'habitude de le dire d'après M. Curtius; καρτός, δάμαρτος, etc. démontrent qu'en grec, ρ ne tombe pas en pareil cas. L'analogie des formes en ας (qui ne diffèrent de celles en αρ qu'en ce qu'elles n'ont pas subi le rhotacisme), comme κέρας pour *κεραντς, κέρατος et κέραος pour *κέρασος, fait voir, au contraire que οὔθατος est pour *οὔθαντσος. Le σ rhotacisé a disparu partout ailleurs qu'au nominatif.

[2] Voir ci-dessus, p. 275. — On ne manquera pas d'objecter à cette restitution le fameux principe qu'un « même son, placé dans les mêmes conditions, ne peut donner dans un même dialecte deux produits différents » ; comme si un argument d'école pouvait prévaloir sur le témoignage des faits, et si la différence de moment ou de position devant l'initiale d'un mot suivant, etc., ne changeait pas les conditions.

[3] Cf. aussi anc. sl. *vesna*.

[4] C'est seulement l'analogie des formes grecques et latines correspondantes et la vraisemblance de la restitution d'un thème **yakants* qui permettent de croire que le *ṛ* de *yakṛt* (comme celui de *çakṛt* et de *asṛj*) provient d'un *s* adouci. Aussi, sur ce point particulier prétendons-nous plutôt ouvrir la question que la résoudre.

[5] Le vocalisme de ce thème étant incertain, nous en représentons par *x* les différents termes.

çakán, **çakas*, est pour **çarkants* — **skarkants)*, auprès du lat. *stercus (stercoris)*, thème *sterc*ˣ*nts*, pour *skerk*ˣ*nts*.

πῖαρ = πῖϝαρ, pour πῖϝαντσ, auprès du sk. *pîvas*, *pîvaṃs* et du zend *pîvanh*; πίων (cf. sk. *pîvân*, nom. masc. sing.) est de même pour *πιϝωντσ[1].

D'après l'analogie des doublets *ûdhan*, *ûdhas*; *ahan*, *ahas*; πέραν, πεῖρας, πεῖραρ, etc., nous sommes autorisés également à voir un rhotacisme dans :

ἔαρ, sang, auprès du sk. *asan*, pour **asans* et *ásṛj*. — Thème commun **asanks*; cf. lat. *sanguis* pour **asanzguis* (?).

εἶδαρ et εἶδαρ (εἴδατος) auprès du sk. *adat*, *adas*; — thème commun **adants*.

ὕδωρ (ὕδατός), ὑδρο- en composition, auprès de ὕδος et du sk. *udán*; thème *ὑδαντς.

ἦμαρ (ἤματος), auprès du sk. *ûšmán* et *ušman*; thème *ἡμαντς.

δάμαρ (δάμαρτος). Le latin *dominus*, *domina*, permet de restituer un thème sk. *daman* = proeth. *damants*; δάμαρ est la seule forme de la série qui ait conservé le ς rhotacisé aux cas autres que le nominatif singulier.

Parmi les autres mots en αρ, comme τέκμαρ, φρέαρ, etc., il n'en est qu'un dans lequel les formes correspondantes des autres idiomes paraissent interdire de voir un rhotacisme, c'est κέαρ, (κέατος), κῆρ (κῆρος)[2], auprès du sk. *hṛd*, *hṛdaya*, du lat. *cor (cor-*

[1] Il est vraisemblable que les féminins *pîvarî* et πίειρα ont été formés sur des variantes masculines **pîvar*, *πιειρ où la finale avait déjà subi le rhotacisme. Cf. μεγαλο-, μέγαλη pour μεγαρο-, *μεγαρη, issus, selon toute apparence, de *μεγαρ = μέγας pour *μεγαντς (sk. *mahant* pour **mahants*). De même ὀφθαλμός, auprès du sk *akšan* et du lith. *akis*, indique un primitif *ὀφθαρ, *ὀφθας, où φθ est une variante labialisée de χθ = χσ.

Nous remarquerons en outre que μέγας : *magnus* :: ὕπαρ : *svapna*, ὕπνος, *somnum*; d'où l'on peut conclure que *magnus* est pour un proethnique **maghants* et *svapna* pour **svapants*; l'un et l'autre sont d'anciens participes présents. Le sk. *antara* aurait été formé de la même façon auprès de *antas*, *antar*, à moins d'admettre la possibilité d'un ancien rhotacisme pour le *s* entre deux voyelles comme en latin Dans certains dialectes grecs (surtout le crétois), les exemples de rhotacisme interne ne sont pas rares. Un des plus intéressants est la forme τρέ = σέ, d'après Hésychius. τρέ est évidemment pour *τσε venant de στέ (cf. lat. *iste*; cf. aussi les thèmes σφε, ψε et *pse* ou *pte* dans *ipse*, *mepte*, etc.), ce qui explique les variantes σέ et τέ, σύ et τύ de certains cas du pronom de la seconde personne.

[2] Ce génitif et tous les analogues comme ἔαρος ont été évidemment formés sur l'analogie du nom. sing. Il est probable qu'il en est de même des formes comme κέραος pour *κερασος, auprès de κέρατος.

dis), etc. On ne peut que poser un point d'interrogation en se demandant si *hṛd* serait à ranger à l'analyse de *yakṛt*, *çakṛt*, *asṛj*, et *cor*, *cordis* à celle de δάμαρ, δάμαρτος[1].

Quoi qu'il en soit, c'est probablement par un rhotacisme très ancien que beaucoup d'autres faits obscurs trouveront leur explication. Qu'il me suffise pour l'instant d'indiquer la variante της du suffixe des noms d'agents, auprès de τηρ, τωρ; ainsi que certaines formes dans la déclinaison sanskrite des mêmes suffixes, comme le voc. sing. *pitaṣ*, le gén. dat., sing. *pitus* et le nom. *pitâ*, plutôt pour **pitâms* que pour **pitârs*.

I

La comparaison de οὖθαρ, οὔθατος, avec *ûdhar* et de ἧπαρ, ἥπατος, avec *yakṛt* montre, abstraction faite en ce qui regarde le premier point de la question du rhotacisme :

1° Qu'à οὖθαρ pourrait correspondre une forme sanskrite **udhṛt*, comme à ἧπαρ, une forme **yakar*, et par conséquent que l'affaiblissement de *ar* en *ṛ* est un phénomène particulier ou sanskrit et intimement coordonné avec la conservation du *t* final.

2° Que, d'ailleurs, l'α de οὔθατος ne saurait être le résultat du développement de la prétendue liquide sonnante, puisque, d'après les lois phonétiques du grec, ses antécédents ne peuvent être que de *οὔθαντσος, οὔθατος et non pas *οὔθαρτος, comme le veut M. Curtius.

3° Qu'on ne saurait parler davantage d'une nasale sonnante qui exigerait l'hypothèse, absolument inadmissible, d'un antécédent *οὔθντος, d'où *οὔθαντος.

Le parallélisme de τέκμαρ, τέκμωρ; *ὕδαρ, ὕδωρ, etc., auquel on peut comparer celui de δώτηρ, δώτωρ, etc., est la preuve que la finale αρ, probablement pour un plus ancien ᾱρ[2], ne représente pas nécessairement un état faible. La même preuve ressort des formes comme ὄνειρος, auprès de ὄναρ, φρέᾱτα, auprès de φρέαρ, auxquelles on peut ajouter τεκμαίρω, auprès de τέκμαρ, etc.

[1] Même observation sur les formes correspondantes des autres idiomes congénères; autrement dit, le rhotacisme, si rhotacisme il y a, serait proethnique.

[2] Cet état est attesté par τεκμήριον, auprès de τέκμαρ.

Enfin, si l'on objecte que le latin ne présente jamais un *a* en pareille circonstance en regard de l'α grec : οὖθαρ, *ûber*, etc., il est facile de répondre que l'écart même des deux formes comparées sur d'autres points, est une preuve de la possibilité de la différence vocalique en question. La distance de ἧπαρ à *jecur* justifie encore avec plus d'éloquence la même conclusion[1]. Du reste, l'α grec s'est lui-même affaibli en ε dans un assez grand nombre de cas où le ρ ne reste pas final, et où le poids de la voyelle qui le suit a fait en quelque sorte fléchir le diapason de celle qui le précède. Exemples : ἡμέρα, auprès de ἦμαρ ; ὕδερος, auprès de ὑδαρός ; πιερός, auprès de πῖαρ et de πιαρός[2], etc.

De ces différentes remarques, nous pouvons conclure en toute assurance que la finale αρ des mots appartenant à la série que nous venons d'examiner ne correspond pas au ṛ sk., et que ce son s'y est développé postérieurement à la séparation des idiomes.

III

Quelle est l'origine du ς rhotacisé des formes comme οὖθαρ ou des neutres en ας comme κρέας ? Cette finale ne saurait être considérée comme une désinence casuelle dont l'absence est la caractéristique du neutre dans toutes les branches de la famille. Impossible également d'y voir le substitut du τ des cas obliques ; le τ final ne s'assibilant pas, mais tombant toujours, le ς en question ne peut donc être que thématique et primitif à titre de membre d'un groupe ντ, ντς qui n'est jamais resté intact en grec, non plus d'ailleurs qu'en sanskrit. Οὖθαρ est-il donc pour *οὔθαντς et κρέας pour *κρεαντς ? Je le crois en effet : ντς a donné très régulièrement νσς, νς, ς[3]. Pareillement, l'ana-

[1] Cf. surtout la désinence latine *ur* à la désinence gr. ωρ, où l'affaiblissement latin est encore plus considérable que dans *er* auprès de αρ.

[2] Nous avons déjà vu qu'on ne peut pas séparer la désinence ας dans γέρας de la désinence αρ dans οὖθαρ. Dira-t-on que l'α de cette première forme n'est pas organique et primitif.

[3] Il est douteux pourtant que la finale μα des neutres faisant ματος au génitif, soit pour ματς. L'analogie du sk. indique plutôt la chute d'un ν, μαν venant de μανς issu lui-même de μαντς, qui a vraisemblablement eu lieu avec tous les neutres privés de la désinence dite casuelle. (Cf. μέγα, auprès de πᾶν.) Δόρυ, δόρατος ; γόνυ, γόνατος, indiquent d'ailleurs pour les mots ayant le même génitif, c'est-à-dire pour les séries

logie des neutres, comme *atrox*, *princeps*, des indéterminés quant au genre, comme ἅρπαξ, et même des masculins, comme ἄναξ et des féminins, comme ὤψ, d'où il est très douteux qu'il faille détacher une désinence casuelle ς, donne à croire que ξ et ψ représentent en pareil cas d'anciens groupes σκ et σπ métathésés en κς, πς, et qui se retrouvent intégralement, comme partie finale des nominatifs singuliers. Il en est de même de σ (ζ ne restant jamais comme final) venant de τς, δς à la fin des mots. Le ς final des substantifs et des participes παῖς, λαμπάς, κλείς, νεότης, ἐλπίς, ὄρνις, ποῦς, κόρυς, ἔρως, λύσας, λυθείς[1], λελυκώς, λελυκός, δεικνύς, etc., requiert la même explication[2]. Remarque analogue sur les substantifs et participes latins, comme *lapis*, *laus*, *palus*, *pes*, *æstas*, *lis*, *paries*, *pecus*, *sacerdos*, *vas*, *virtus*, *ars*, *mons*, *mors*, *pars*, *luens*, *dives*, etc.

VI

SUR LE MODE D'AFFAIBLISSEMENT DES RACINES EN *au-u*, *ai-i*

La comparaison des formes sk. *bhujati*, gr. φεύγω, lat. *fugo* et *fugio* (parf. *fûgi*), goth. *biuga*; sk. *riṇakti* (parf. *rireca*); gr. λείπω (parf. λέλοιπα); lat. *linquo* (parf. *lîqui*); goth. *leihvan*; lith.

οὖθαρ, φρέαρ, κρέας, etc., des formations avec le suffixe *vants*, δόρυ serait pour *δορυντ, *δορϝαντ et φρέαρ pour *φρεϝαντς. Les désinences personnelles comme -εασι requièrent vraisemblablement une même explication.

1 Ceci est confirmé, non seulement par les formes comme θέμιστος, gén. de θέμις, mais surtout par les nombreux verbes en ζω (ou en σσω) coordonnés avec les substantifs en ς. Exemples : θεμίζω, παίζω, λαμπάζω, κλητίζω, κορύσσω, rapprocher aussi πέζα, πεζός, etc., de ποῦς, etc.

2 Les féminins en ασα, pour *ασσα, εισα, pour *εισσα, qui, étant donné la relation des suffixes *an(s)t*, *aṃs(k)* (voir ci-dessus, p. 196, *seqq.*), pourraient venir de *ακσα, *εικσα, semblent plutôt issus de *ants*, fém. *antsa*. Cf. *luens* pour **luents*, *scissus* pour **scids-tus*, etc.; mais on a également ἄνασσα auprès de ἄναξ, etc. — A l'analogie de tous ces faits se range l'explication des différentes formes ethniques et dialectiques du nom de nombre vingt et des adjectifs ordinaux qui en dépendent. Le sk. *viṃçati*, le gr. (béot.) ϝίκατι (cf. ἰκαντιν Hésych.), le latin *viginti*, sont pour **viṃçansti*, *ϝικανστι, **viginsti*, comme le prouvent le zend *viçâstema* et le gr. εἰκοστ-ός (le sk. *viṃçati-tama* est évidemment une nouvelle formation). D'autre part, la forme grecque εἴκοσι, pour *εἰκοσσι et le lat. *vicensi-mus* pour **vicenssi-mus* indiquent un groupe σσ, *ss* qui est dans le même rapport avec στ ou ζ = τσ que celui des verbes en σσω avec ceux en ζω (dor. σδω), ou des superlatifs latins en *issi-mus* avec les suffixes sk. *iṣṭha* et *ta-ma* pour **sta-ma* (gr. ιστος). De toute autre

lĕku; anc. irl *lécim,* ne permet pas de décider d'une manière sûre comment s'est effectué le passage de la forme forte à la forme faible, à supposer, ce qui est extrêmement vraisemblable, que celle-ci provienne de celle-là. On voit bien que φεύγω et λείπω possèdent un élément vocalique ε qui fait défaut aux formes faibles, ou affaiblies, correspondantes; mais ce n'est qu'à un point de vue tout pratique, je dirais volontiers tout optique, et seulement pour certains cas, qu'on peut formuler une loi en disant que la transition se fait par le rejet de la voyelle en question. Rien n'est moins sûr, au contraire, que d'attribuer à cette formule une valeur historique réelle.

D'après les analogies générales, il est beaucoup plus vraisemblable que l'*u* de *bhujati* est issu par un affaiblissement direct de l'*o* de *bhoga* que de l'*au* indo-européen, antécédent probable de l'*o* en question.

Même observation en ce qui concerne l'*i* de *rinakti* et de *linquo*, auprès de l'*e* de *rireca* et de l'ει de λείπω.

Mais on peut serrer la question dans de plus étroites limites, en remarquant que l'*u* de *bhujami* et celui de *fugo*[1] auprès de la diphtongue de φεύγω, indiquent que les affaiblissement dont il s'agit ont pu avoir lieu après la séparation des idiomes. Or, nous en connaissons la marche, au moins par le latin, qui a fait *dîco* de **deico* et *dûco* de *douco* (dont l'équivalent grec serait très vraisemblablement *δευχω). Le fait consiste visiblement, non pas dans l'expulsion de la partie initiale de la diphtongue, mais dans un phénomène commun aux consonnes et aux voyelles contiguës, et qui n'est autre que l'*assimilation*[2] *de cette partie initiale à celle*

manière, on rencontre des difficultés insurmontables dont la moindre n'est pas la nécessité d'admettre l'hypothèse de la dissimilation du groupe *tt* en *st*, incompatible, on ne saurait trop le redire, avec toute synthèse scientifique en matière d'histoire des sons.

[1] Si l'on objecte que *fugo* et *fugio* sont des dérivés, on peut y substituer *cūdo* comparé au sanskrit *kšud*, *kšod*.

[2] D'intéressants exemples d'assimilation en sanskrit sont le *saṃdhi ê* (*ài*) venant de *a* + *e*, et *ô* (*âu*) venant de *a* + *o*. Le monosyllabisme de ces phonèmes prouve qu'il y a eu contraction des éléments formateurs, tandis que la différence quantitative entre *ê* et *e*, *ô* et *o* montre qu'il n'y a pas eu élision pure et simple de *a*. L'influence assimilatrice et de règle du second élément sur le premier a été suivie d'une combinaison ou d'une contraction toutes naturelles, qui n'ont lieu du reste que devant une consonne. Devant une autre voyelle, *e* s'affaiblit en *i* et *o* en *u*, qui se transforment en semi-voyelles

qui vient après. C'est ainsi que l'*û* et l'*î* de *fûgi* et de *lîqui* ont dû prendre naissance auprès des antécédents qui sont communs à ces formes et à πέφευγα, *rireca*, λέλοιπα[1].

Le sk. et le latin donnent, en même temps, matière à des observations analogues sur des formes comme *śthîv* et *spûtus*, *sîv* et *sûtus* remontant, selon toute vraisemblance, à **śthaiv*, **spôtus*, **saiv*, **sôtus*[2], et où la longue est inexplicable si l'on admet l'affaiblissement par voie d'expulsion du coefficient sonantique.

D'autre part, les redoublements gothiques en *ai* (comme *skai-skaid)*, auprès des redoublements sanskrits en *i* (comme dans *rireca)*, prouvent que l'affaiblissement vocalique s'y est produit après la séparation des idiomes, ce qui ne laisse d'autre alternative que d'admettre, ou bien que ce phénomène a eu lieu par assimilation, ou bien que le processus par expulsion du coefficient sonantique s'est continué en dehors de la langue mère. Or, cette dernière hypothèse est contraire aux faits que nous venons d'examiner et, en ce qui concerne le sk., par exemple, on ne voit pas comment une pareille expulsion aurait pu se produire sur *o* et *e* déjà contractés de *a* + *u* et *a* + *i*.

D'ailleurs, si l'expulsion n'était plus possible, au moins dans certains dialectes, durant la période ethnique, l'assimilation paraît au contraire remonter sûrement à la période proethique. Ainsi,

1 La comparaison des formes de l'impératif actif (3e pers. du sing.) en sk. et en latin : *etu*, *îto*, montre que l'état fort de la racine existait encore au moment de la séparation et que l'acheminement vers l'état faible a eu lieu en latin par voie d'assimilation (**eito*, d'où *îto*). Il y a toute propabilité pour que le grec ἴτω, qui nous montre l'etat faible, ait suivi le même processus. Explication semblable pour la forme sanskrite *itas* auprès de *eti*. Pour la série *au-u*, le latin *nûtus*, *nûmen*, etc., auprès de νεύω, suppose aussi une marche identique.

Comment se rendre compte encore, autrement que par l'assimilation et la contraction combinées, du rapport mutuel des thèmes sk. *râi*, *ṛî*, *re*, *ri* (lat. *rês*) ainsi que de l'origine de l'*i*, de *janî*, auprès de αι et η, dans γυνή, γύναι, γυναῖκ- (cf. sk. *jânikâ*, *janikâ)?* On peut conclure, d'ailleurs, de ces rapprochements que tous les féminins sk. en *î* (gr. η, lat. *ês*) remontent à des antécédents en *ae*, *ai* et n'ont rien de commun avec une finale proethnique *yâ;* d'où la nécessité, ces prémisses admises, d'écarter l'explication qui a eu cours jusqu'ici pour les subst. féminins comme μοῖρα, etc., d'une part, et de l'autre, pour les adjectifs et participes comme μέλαινα, χαρίεσσα, λύουσα, λελυκυῖα, etc.

2 Tous les dérives en *i* des racines sanskrites en *ai*, comme *mimîte* auprès de *mâi*, dans *mâyâ*, ne sauraient également s'expliquer que par l'assimilation. On peut faire la même remarque à l'égard des formes causatives comme *corayitâ*, *corayiṣyâmi*, *corita*, etc.

d'une part, la parentéé vidente en sk. des rac. en *a* avec les racines en *e*, *i*: *kšad*, *çad*, *cched*, *cchid*, etc.; d'autre part, l'existence en latin de la diphtongue *ae* = *ai*, où l'élément *e* peut être considéré comme primitif, sont des faits dont il est permis de conclure que *ai*, *ei* ont pour antécédents *ae* (venant probablement lui-même de *aa)*.

Même conclusion en ce qui regarde la série *au*, pour laquelle les formes comme ῥώω auprès de ῥευ-, δω- dans δίδωμι, σπουδή auprès de σπεύδω, *douco* auprès de l'hypothétique *δευχω, le thème lat. *flou*- *flov*–, auprès de *flu*–, dans *fluo*, tendent à prouver que la diphtongue en question a pour antécédent *ao*, *oo*[1].

Le passage des longues *û*, *î* à *u*, *i* fait-il difficulté? Je ne le crois pas. Le fait n'est, en somme, que le résultat de la contraction des deux éléments contigus et identiques en un seul, car *û* = *u* + *u* et *î* = *i* + *i*[2]; il est si naturel et si fréquent, dans toutes les langues, qu'il est impossible d'en nier la possibilité et la réalité. Qu'il nous suffise d'en citer pour exemples, dans le sk., *šṭhiv* auprès de *šṭhîv* et les nombreuses formes en *û* alternant avec celles en *u* qui se rattachent aux racines ayant la syllabe *va* pour initiale[3].

Les seuls cas sûrs où l'affaiblissement des racines ait lieu par expulsion pure et simple de *a* (ou *e)*, se bornent aux racines en *a*, comme *pat*[4], dans lesquelles l'extinction vocalique ne saurait se produire autrement. Du reste, même pour ces racines, les exemples sont rares; et je conteste plus énergiquement que jamais l'explication qu'on a donné à ce point de vue des formes comme ἐσπόμην et ἔσχον[5].

1 [Je suis convaincu maintenant que ω, ο, ευ viennent également de ᾶϜε, αϜ; la contraction s'est faite ou non, de là les différences.]

2 Du reste, au moins en ce qui concerne le sk., *i* et *u* brefs dérivent directement, en général, de *e* et de *o*.

3 Remarquer à ce propos que si la rac. *var*, par exemple, s'affaiblissait par l'expulsion de l'*a*, il n'y a aucune raison pour qu'ou n'ait pas **vru* au lieu de *uru*, pour l'adjectif sk. signifiant large.

4 Et les suffixes comme *an*, dans *râjan*, génitif *râjñas*, etc. Il est probable néanmoins que l'élimination s'est faite graduellement par des transitions dont le système graphique du sanskrit n'a pas gardé le souvenir; *râjñas*, par exemple, a dû être précédé de formes comme **râjênas*, **ràjenas*, c'est-à-dire que l'*â*, avant de s'éteindre, a dû passer par l'*e* ouvert et l'*e* muet.

5 Voir ci-dessus, p. 52, *seqq*. La rac. zende *hakhsh* est une preuve importante à

Si l'on ajoute à toutes les raisons qui viennent d'être exposées l'impossibilité où l'on est, en partant de la théorie de l'expulsion, d'exprimer d'une manière satisfaisante les formes intermédiaires si nombreuses entre l'état le plus fort et l'état le plus faible des racines[1] on verra pourquoi je n'hésite pas à y substituer le système infiniment plus philosophique et conforme aux faits, de l'*assimilation* ou de l'*évolution par affaiblissement coordonné*.

Je me fais un devoir d'ajouter que je n'en considère pas moins comme une œuvre puissante le livre de M. F. de Saussure sur le *Système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, où la théorie que je combats est exposée avec tant de talent, de savoir et de conscience.

ajouter à celles que j'ai déjà données en faveur de l'hypothèse d'un ancien thème *σεσχο-, réduit à ἔχο- au présent, et à σχο- aux formes faibles.

[1] Par exemple, *yejitha*, *ijatus*, *îje*, etc., de la rac. *yaj*, souvent citée comme exemple de l'expulsion pure et simple de l'*a* aux formes faibles. De même, en grec, les parfaits comme κεκῦφα, etc.

Objectera-t-on qu'un grand nombre de ces intermédiaires trouvent leur explication dans la théorie de M. de Saussure sur *les liquides et nasales sonnantes longues* (*Système primitif des voyelles*, p. 239, *seqq.*)? En ce cas, il serait facile de répondre que nous nous trouvons là en présence de la partie la plus risquée (avec l'explication des racines en *â*) de l'ensemble des conceptions du savant linguiste. Qu'il nous suffise, pour donner un échantillon de la fragilité des preuves qu'il apporte à la démonstration du fait qu'une forme comme *pûta* « sera égale à *pavita* moins *a* », et que « l'*û* de *pûta* contient le *vi-* de *pavi-*, rien de moins, rien de plus », de montrer qu'à *tous* les verbes servant d'exemples (p. 249) pour établir que, dans la série de l'*r*, les racines monosyllabiques n'ont pas de dérivés faibles vocalisées en *û* ou en *î*, correspondent au contraire des formes, ou bien qui permettent de classer ces verbes parmi les racines bisyllabiques, ou bien qui présentent le vocalisme des formes faibles que le système tient pour irrégulier :

dhar. — *dharišyati*, *dhûr*, dans *dhûrvah*.
bhar. — *abhârišam*, *bharišyati*, *bhûri*, *bhrûṇa*, *bubhûršati*.
sar. — *sarišyati*, *sîra*, *sisîršati*.
smar. — *smarišyati*, *smaritvâ*, *susmûršate*.
har. — *harišyati*, *haritum*, *jihîršati*, *jihîrši*.

Ajoutons cette remarque que les rac. *tvar* auprès de *tar*, *jvar* auprès de *ghar*, *gur* auprès de *gar*, *sru* auprès de *sar*, etc., interdisent absolument de voir dans les dérivés vocalisés en *û* de ces dernières le résultat d'une prétendue modification de *ṛ*. Puis, à un autre point de vue, comment admettre que *vi* ou *ui* puissent donner *û*? — Au moment de mettre sous presse, je vois que M. Klöge, dans un travail intitulé : *Gegen nasalis sonans* (*Beiträge* de Paul et Braun, VIII, 108), a déjà combattu par des raisons analogues aux miennes la théorie des néo-grammairiens sur le mode d'affaiblissement des racines en *au-u*, *ai-i*.

NOTES DIVERSES

La coïncidence de l'*e* en grec et en latin dont on s'est hâté de tirer des conclusions contre le caractère primitif de l'*a* sk. correspondant est due souvent à l'assimilation (suivie de contraction et d'affaiblissement) des éléments composant la diphtongue *ae* (lat.), *âi* (sk.), αι (gr.), fréquemment conservée dans toute la famille, et qui se réduit à *â* ou *a* d'après un autre processus (l'élimination de *i*, surtout devant une consonne faible).

A cet égard, la comparaison des formes suivantes entre elles est extrêmement curieuse et probante:

Avec la diphtongue: lat. *baetere*, gr. βαίνω, sk. *jigâya*[1].

Avec assimilation des éléments de la diphtongue: lat *vêni*, gr. βῆμα, βήσομαι, etc.; sk. *gešam*, etc.

Avec affaiblissement, dû à la présence d'un suffixe, de la longue issue de la diphtongue : lat. *vĕnio*.

Avec élimination de *i* (ou *e*): lat *vâdo;* gr. βατός; sk. *gacchati*, *ji-gâti*, etc.

En partant de l'hypothèse très vraisemblable d'un état fort primitif commun à tous les éléments morphologiques d'un même mot, on remarque que l'accent se trouvait placé, du moins à l'origine, sur celle de ces parties qui a conservé un état fort relativement à l'état plus faible des autres. Il en résulte qu'on peut considérer l'accent comme la principale cause du maintien de cet état. Il n'est donc pas le facteur, mais le conservateur et le régulateur du vocalisme fort.

Le point le plus vulnérable du système des nasales sonnantes est l'explication que ces auteurs sont obligés de donner des verbes comme μανθάνω, et *frango*, pour éviter d'admettre que le passage

[1] Curt., *op. cit.*, p. 472. — Pour les formes germaniques, voir Kluge, *Etym. Wörterbuch*, au mot GEHEN.

de la forme forte à la forme faible peut se faire par la chute pure et simple de la nasale.

Supposer que le ν de μανθάνω résulte d'une épenthèse[1] et que *frango* est pour **fragno*[2] sont des hypothèses tellement étranges et si visiblement inspirées par les nécessités du système qu'elles suffisent presque pour l'infirmer.

Du reste, si la question de l'origine de la nasale peut sembler douteuse en ce qui concerne μανθάνω et *frango*, elle ne saurait l'être pour σχίζω, auprès de *scindo* et de *cchinadmi*. Ou bien, le grec et le sanskrit présentent une coïncidence vraiment miraculeuse eu égard à la présence de la nasale, ou bien, cette nasale y est proethnique, et par conséquent σχίζω est pour *σχινζω, forme qui s'est nécessairement affaiblie par la chute du ν.

La déclinaison des thèmes neutres en *as*, comme sk. *janas*, gr. γένος, lat. *genus*, donne également matière à des observations qui sont funestes au système. Le nom.-acc. plur. *manâṃsi;* différentes formes de la même déclinaison nasalisées en zend ; la comparaison de la désinence ιον en grec, dans κάκιον, avec *yas*, dans *garîyas*, etc., établissent en toute certitude que *manas* est pour **manaṃs*, μενος pour *μενονς, etc. Cette dernière forme est donc doublement en contradiction avec le système, puisqu'elle s'est affaiblie par la chute de la nasale, au lieu ce présenter l'α (*μενας), son substitut régulier en pareil cas, nous dit-on[3].

Quand dans une forme comme le sk. *pitros* (Withney, *Ind. Gramm.*, § 371), le *r* devant une voyelle forme une syllabe particulière, on a évidemment là un phénomène intermédiaire entre *ar* et *r*, analogue à *ere* en zend.

L'influence conservatrice de *r* sur la voyelle qui l'accompagne dans ἔδραμον, ἔτραπον, καρτός, etc., a son pendant en lat. dans *cine-*

1 De Saussure, *Système primitif*, etc., p. 151, *seqq.* ; G. Meyer, *Gr. Gramm.*, § 501.

2 De Saussure, *op. cit.*

3 Il en est de même des formes sanskrites comme *vâribhis*, *madhubhis*, auprès de *vâriṇas*, *madhunas*, etc.

ris, auprès de *cinis*, pour **cines*, *nemoris*, auprès de *nemus*, pour **nemos*, *lueris*, auprès de *luitur*, pour **luetur*, etc., où il ne saurait pourtant être question de liquide sonnante.

Il importe d'ajouter, tant aux exemples du parallélisme en sanskrit des suffixes *aṃs*, *as*, *an* (ci-dessus p. 275, *seqq.)*, qu'aux preuves de l'exactitude de la restitution d'un primitif **ûdhants*, antécédent de *ûdhan*, *udhas*, *udhar* et οὖθαρ (ci-dessus, p. 285, *seqq.*), les *saṃdhis* védiques[1] :

mahânt san pour **mahânts san;*
mahâṃs tataḥ — **mahânts tataḥ ;*
mahâṃ asi — **mahânts asi.*

Il faut, ou bien refuser toute valeur historique à ces phénomènes, ce que leur concordance paraît interdire, ou bien admettre un thème primitif **mahants* qui en explique parfaitement les rapports. Du reste, la coïncidence des données qui résultent, pour la restitution des thèmes en question, du *saṃdhi* sk., d'une part, et, de l'autre, des différentes formes de la déclinaison grecque des mots en αρ, ας (gén. ατος) constitue, si je ne me trompe, une des preuves les plus solides qu'il y ait en grammaire comparative.

[1] Withney, *Ind. Gramm.*, §§ 207-209.

MÉLANGES[1]

NOTE SUR LE DÉVELOPPEMENT PHONÉTIQUE ET IDÉOLOGIQUE DU LANGAGE

Une observation qui frappe quand on compare les verbes d'une langue très ancienne comme le sanskrit, par exemple, avec ceux des langues modernes, c'est, d'une part, le grand nombre de ceux qui dans la première expriment une même action en en résumant toutes les nuances et, de l'autre, la réduction et la spécification qui s'est faite dans les secondes, et grâce auxquelles très peu de verbes sont synonymes les uns des autres, quoique le nombre n'en ait pas diminué, au contraire; seulement les nuances d'une même action se sont réparties entre des expressions différentes. Précisons par des exemples de double phénomène dont nous voulons parler. Le sanskrit possède plus de trente racines qu'on peut traduire dans un grand nombre de cas par « couper », mais souvent aussi par « broyer briser, blesser, meurtrir, diviser, séparer, fendre, trancher, etc., etc. »; et, par conséquent, tandis que toutes ces racines sont synonymes entre elles, les verbes français qui leur correspondent pour le sens, expriment des idées qui n'ont les unes à l'égard des autres qu'un rapport de ressemblance ou de voisinage, et non pas d'identité.

Une autre remarque qui se rattache à la précédente, c'est que les

[1] [Dans l'*Annuaire de la Faculté des lettres de Lyon*, 1881, fasc. 2.]

racines sanskrites synonymes ont très souvent ensemble des rapports phonétiques évidents. Telles sont :

kar et *çar*, « couper » ;
khid, *chid*, *bhid*, « couper, fendre » ;
kar, *gar*, *gur*, *jar*, « crier, appeler, invoquer » ;
ghar, *jvar*, *jval*, « briller, brûler ».

On pourrait multiplier ces exemples à l'infini.

Il est permis d'en conclure que les racines synonymes, dans un grand nombre de cas, sinon dans tous, peuvent être considérées comme des variantes les unes à l'égard des autres, et que ces variantes se sont produites par la modification naturelle des sons qui fait, par exemple, qu'une gutturale se change en palatale, que *r* devient *l*, qu'une aspirée s'affaiblit en perdant son aspiration, qu'une forte s'adoucit, etc., etc.

Mais si nous rapprochons de cette observation, d'abord, le fait constaté plus haut que, dans les langues modernes, la synonymie a presque constamment disparu dans les verbes pour faire place à l'affectation d'une nuance significative particulière à chacun de ceux qu'elles possèdent ; et, en second lieu, la tendance vers une semblable affectation qui se manifeste déjà dans le sanskrit et dont nous avons des exemples dans :

khid signifiant plutôt « briser, broyer » ;
Et *chid* signifiant plutôt « fendre » ;
ghar ou *ghvar* signifiant plutôt « briller » ;
Et *jval* signifiant plutôt « brûler », etc., etc.,

nous en conclurons encore que l'expression, en tant que forme ou phénomène phonétique, a précédé l'expression, en tant que signe de la pensée ou phénomène idéologique. En d'autres termes, le sens résulte d'une attribution postérieure à l'origine physiologique du mot auquel il s'attache.

Nous réservant d'y revenir plus tard, nous n'insisterons pas davantage en ce moment sur les conséquences très importantes de cette constatation au double point de vue de la linguistique et de la philosophie.

Brahman*, φράδμων, *flamen

Le mot sanskrit *brahman*, « prière », est, pour nous servir des termes mêmes d'un éminent indianiste français, M. Barth[1], « un mot fameux entre tous et dont l'histoire est en quelque sorte celle même de la théologie hindoue ». On conçoit donc l'importance qu'il y a à en déterminer le sens intime et primitif avec exactitude. D'après l'opinion courante, ce mot serait en rapport étymologique avec la racine *barh* ou *bṛh* qui signifie accroître, augmenter, rendre fort. Écoutons encore M. Barth rendre compte de la relation qui existerait entre les deux idées. Dans les conceptions védiques, « c'est, dit-il, la parole qui précise l'acte, qui en détermine l'objet et lui assigne en quelque sorte sa direction. Elle est ou en elle est l'énergie cachée qui le rend efficace. Cette énergie est le *brahman*, proprement la croissance, l'invigoration... Dans les hymnes, *brahman* est très souvent le nom même de la prière et, en ce sens, il peut prendre le pluriel, mais sans jamais perdre sa signification de force, d'énergie subtile et en quelque sorte magique. Ame du sacrifice, la notion qu'on s'en forme a naturellement grandi avec celle du sacrifice même. Il est l'œuvre des dieux, c'est par lui qu'ils s'agissent, c'est par lui aussi qu'ils sont nés et que s'est formé le monde[2]. »

M. Bergaigne dans sont grand ouvrage sur la religion védique dit à son tour :

« Celui des noms de la prière que les Rishis semblent rapprocher le plus volontiers de la racine *vṛdh*, « accroître », est le mot *brahman*, formé d'une racine de sens analogue *(bṛh)*, et qui doit probablement son origine à la conception même qui fait de la prière un moyen « d'accroître », de « fortifier » le dieu. Le rapprochement paraît surtout intentionnel dans les passages où figure, au lieu d'une forme verbale de la racine *vṛdh*, le substantif *vardhana* dont le sens « moyen d'accroissement » paraît identique à la signification étymologique du mot *brahman* lui même[3]. »

Nous remarquerons d'abord que ces deux interprétations, quoi-

[1] *Les Religions de l'Inde*, p. 27.
[2] *Op. cit.*, p. 27.
[3] *Religion védique*, II, 273-274,

que très voisines l'une de l'autre, ne sont pas identiques. Pour M. Barth, le *brahman* est la croissance, tandis que dans l'opinion de M. Bergaigne c'est un moyen d'accroissement. Si le mot était réellement à rattacher à la racine *bṛh* indiquée par l'un et l'autre de ces savants, la traduction du premier paraîtrait plus exacte que celle du second, Cette racine ne signifie, en effet, « faire croître, donner de la force », que conjuguée sous la forme causative qu'elle revêt toujours dans ses dérivés verbaux. Or, *brahman* a toute l'apparence d'un participe présent neutre muni du suffixe syncopé de la forme moyenne; c'est-à-dire que, toujours dans l'hypothèse que ce mot est à rattacher à la racine en question, il ne pourrait avoir qu'un sens très voisin du participe présent actif de la même racine, *bṛhant*, « grand », ou, plus précisément, « ce qui croît », ou « ce qui s'est accru, ce qui est fort ».

Étant donné les idées qui avaient cours dès les temps védiques sur l'efficacité « en quelque sorte magique » de la prière, il ne paraît pas absolument impossible qu'on l'ait appelée « la forte ». Cependant, pour cela, il faut admettre deux hypothèses bien moins vraisemblables, ou du moins dont la vérification échappe à tout contrôle. La première c'est que le mot *brahman* est d'origine liturgique dans le sens que nous lui connaissons, et n'a revêtu ce sens qu'à une époque relativement peu ancienne et où les spéculations mystiques sur le pouvoir de la prière constituaient déjà une sorte de doctrine. La seconde implique que le masculin correspondant *brahman*[1], neutre, sur le pied d'une forme parallèle et non d'un dérivé, aurait signifié primitivement « le fort ».

Il est évident qu'il y a là une série de conjectures qui s'enchaînent sans que la première ait assez de solidité pour soutenir le poids des autres.

C'est en vain, du reste, que M. Bergaigne, au cas où nous nous rejetterions sur le sens qu'il propose, cite plusieurs textes[2] dans lesquels la prière sous le nom de *brahman* est présentée comme un moyen d'accroissement pour Indra ou d'autres dieux; à la page précédente, en effet, il nous renvoie à des passages plus nombreux

[1] L'accentuation est différente, mais ce fait n'est pas de nature à faire douter du parallélisme grammatical en question. Voir Withney, *Ind. Gramm.*, § 1068.

[2] *Op. cit.* II, p. 274.

encore où la prière qui accroît les dieux est appelée, non plus *brahman*, mais *gir*, *stoma*, *uktha*, *suvṛkti*, *âṅgusa*, *arka*, *sâman* et *gâyatra*.

Or, ces désignations sont toutes tirées de racines, signifiant « parler, crier, chanter », et nous voyons par là qu'il n'y a aucune nécessité à ce que le mot *brahman*, employé dans des phrases ayant une valeur liturgique semblable, implique l'idée de force ou d'accroissement.

Serait-il donc impossible que ce mot ne signifiât lui-même primitivement pas autre chose que « cri, parole, invocation », d'où « prière », en tant qu'on s'adresse aux dieux?

Les traces assez nombreuses en sanskrit d'une racine *barh* ou *bṛh* et *bṛṃh* ayant le sens de « parler, crier », homophone de *barh*, *bṛh*, *bṛṃh*, « croître ou accroître », nous permettent de répondre par l'affirmative. Ces traces se retrouvent dans *bṛṃhati* et *bṛṃhayati*, formes citées par le *Dhâtupâṭha*[1], avec les sens généralement connexes de « parler » ou « briller », et dans *bṛṃhati* et *barhati*, employés par beaucoup d'auteurs dans l'acception de « crier comme l'éléphant » *(barrire)*[2]. Ces racines sont de plus, autant qu'il semble, représentées en zend par *barej*, « prier, demander, désirer ». Le rapport de cette dernière, tant avec le lat. *flagito* qu'avec *fragor* (nous reviendrons tout à l'heure sur l'un et l'autre de ces mots), marque parfaitement la relation de ces différentes significations entre elles.

On objectera, il est vrai, contre ces rapprochements la différence de l'initiale; en sk. on a la consonne simple *(b)*, tandis qu'en latin c'est l'aspirée *(f)* qui occupe la place correspondante. De plus, une relation inverse se constate entre les finales de la racine des formes examinées; ici, le sk. présente l'aspirée *(h = gh)*, tandis que le zend et le latin montrent la consonne simple correspondante *(j, g)*. Sans insister plus qu'il ne convient ici sur la généralité du phénomène,

[1] Recueil indigène de racines sanskrites.

[2] Cf. l'homérique βράχω, « parler, faire retentir », βληχ-άομαι, bêler, βρυχ-άομαι, rugir et βράζω, « crier comme l'ours ». Ces diverses acceptions, parler, *barrire*, bêler, rugir, etc., revêtues dans la suite des temps par une même racine, sont la meilleure preuve à fournir qu'elle signifiait simplement crier à l'origine, et que l'onomatopée n'est pour rien dans sa création. Ce sens est le genre auquel les autres se rattachent à titre d'espèces.

rappelons qu'il a lieu presque régulièrement en grec entre les dérivés d'une même racine; qu'il nous suffise ce citer τάφος auprès de θάπτω, et ταχύς, auprès de θάσσων. Mais si nous revenons à l'examen spécial des racines qui nous occupent, nous verrons qu'une relation phonétique absolument semblable existe entre *barh*, *bṛh* ou *bṛṃh* dans le sens de « croître » ou « accroître, fortifier » et ses correspondants en grec et en latin, φραγ- dans φράσσω, *farc-*, et *fulc-*, dans *farcio*, *fulcio*[1]. Il est donc aussi sûr qu'une chose peut l'être en telle matière qu'une racine sanskrite de la forme *barh*, etc., peut être représentée dans les autres branches de la famille par des formes identiques d'ailleurs, ou pouvant être considérées comme telles, dans lesquelles la position de l'initiale simple et de l'aspirée finale est intervertie.

Or, auprès de φράσσω, « fortifier, enclore », correspondant à *bṛṃhayati*, même sens, nous avons φράζω, « parler, dire », pouvant et devant correspondre au sk. *bṛṃhati* ou *bṛṃhayati*, même sens.

Il est vrai, qu'ici encore, on peut soulever une difficulté de phonétique. Comme finale de la racine, le grec présente une dentale en regard de la gutturale sanskrite. Mais ce rapport est aussi d'une telle fréquence qu'il n'est pas de nature à empêcher l'identification proposée[2]. Nous nous croyons donc autorisé à passer outre et à pouvoir rapprocher directement *brahman*, masc. de φράσμων ou φράδμων, primitivement « celui qui parle », puis « le parleur par excellence, celui qu'on écoute, celui qui connaît les formules traditionnelles, le sage[3] ».

Brahman et φράδμων ont du reste leur correspondant à la fois idéologique et phonétique dans le latin *flâmen*, « prêtre, celui qui prie », pour **flagmen*[4], qu'il ne faut pas séparer, d'ailleurs, au point de vue de l'étymologie de *frăgor*, cri, bruit (sans rapport en

[1] Ces rapprochements ont été faits depuis longtemps et sont indiscutables.

[2] Voir du reste à ce sujet et les explications qu'il comporte, ci-dessus, p. 281, sqq.

[3] Évolution d'idées analogues dans μάντις « le devin », auprès de la rac. *man*, « penser », du sk. *mantra*, « formule sacrée », etc.

[4] L'étymologie des anciens rattachant ce mot à *filum* ne soutient pas l'examen. On a proposé aussi d'y voir la rac. *flag*, brûler, en attribuant au mot le sens primitif d'allumeur du feu du sacrifice; mais *flamen* en rapport étymologique avec

ce sens avec *frango)*, de *flâgitium*,« bruit »,et de *flâgito*[1], d'abord « crier », puis « prier, demander ».

A la même famille se rattache encore *fremo*[2], pour **fremso*, **fremsco*[3].

Ce verbe n'a, en effet, rien de commun, quoi qu'on en ait dit, avec la racine sanskrite *bhram*, « errer, s'agiter ». Le sens de frémir qui s'y est ajouté tardivement n'est, en effet, selon toute vraisemblance, que le résultat d'une association naturelle d'idées entre le bruit et le mouvement de la chose sonore dont il est souvent accompagné.

Enfin, nous terminerons ces rapprochements, — sans entrer cette fois dans l'explication des ressemblances et des différences phonétiques pour lesquelles nous renvoyons aux différents travaux où elles ont déjà été étudiées d'une manière plus ou moins complète, — en joignant encore à l'ensemble de la famille examinée le sk. *pracch*[4], « prier » (primitivement, « crier »), le zend *frakhsh*, même sens, le lat. *precor* et *rogo* pour **progo* (cf. *procus*[5]), *plango*, « crier », et les anciennes formes germaniques *flêkan*, « crier », *fraihnan*, « demander », *sprêcan* et *sprehhan*, d'où l'all. moderne *sprechen*, « parler[6] ».

Je conclurai donc, quoiqu'il m'en coûte de différer sur ce point de détail, mais d'une importance considérable pourtant eu égard à l'histoire des idées religieuses et philosophiques de l'Inde ancienne, de savants que je m'honore de considérer comme des maîtres et des

flamma signifierait plutôt alors celui qui brûle ou qui brille. [*Flamen*, en vertu des lois phonétiques du latin peut être pour **flagmen* et le rapport de l'initiale avec le *b* de *brahman* étant le même que celui de *fides* avec le π de πείθω, l'identification des deux mots ne souffre pas de difficultés phonétiques sérieuses. Au point de vue historique, nous ne voyons pas pourquoi le prêtre n'aurait pas pu recevoir à la fois dans l'Inde et chez les ancêtres des Latins le nom de *prieur* ou de « sage ».]

1 Dans ces mots, l'*â* s'explique par sa position, eu égard à la liquide.

2 De même que le grec βρέμω, où l'on voit comme initiale la simple en regard de l'aspirée du latin.

3 Cf. *tremo* pour **tremso*, *fremo* pour **fremso*, et voir l'étude déjà citée.

4 Voir spécialement *Revue de linguistique*, numéro du 15 juillet 1884 (ci-dessus, p. 225, *seqq.*

5 Et peut-être *præco*, quoique le vocalisme fasse difficulté (cf. lat. *precor* et goth. *flêkan*).

6 A propos de la relation entre les idées de parler et d'interroger, cf. εἴρω et εἴρομαι.

amis[1] : 1° qu'il y a tout lieu de croire que le sens primitif du mot *brahman* (neutre) est « cri », d'où « supplication, prière », puis, avec le développement des idées sur la puissance de la prière, « incantation, formules magiques » dont le sacrifice tire son efficacite[2]; 2° que le mot *brahman* (masc.) a conservé dans son évolution significative le parallélisme qui le joint au point de vue étymologique et grammatical à *brahman* (neutre). Vraisemblablement employé d'abord d'une manière générale dans l'acception, de « celui qui parle ou qui crie », il a revêtu ensuite le sens de « celui qui prie, celui qui s'adresse aux dieux, celui qui connaît le *brahman*, la prière ou la formule mystique, qui sait ou qui peut s'en servir, le prêtre ».

Faut-il rattacher à la famille de mots étudiée ci-dessus le gr. φρήν, avec les dérivés φρονίς, φροντίς, φρονέω, εὐφραίνω, etc. Au seul point de vue phonétique l'affirmative est permise, si l'on tient compte des conclusions de mon travail sur les formes grecques syncopées[3]. Mais si l'on étudie la question exclusivement eu égard au sens, elle se complique et devient fort difficile à résoudre.

Le temoignage très précis d'Hippocrate[4] et d'Aristote[5] ne permet pas de douter que φρήν n'ait désigné le diaphragme, et, dans ce sens, il convient d'en rapprocher le lat. *frênum* et peut-être l'all. *Bremse*. Chez Homère, où φρήν est le plus souvent employé au pluriel, il signifie d'ordinaire l'intelligence (dans toutes les acceptions dont le mot est susceptible) et le siège de l'intelligence[6]. Mais quel est ce

[1] L'idée que je combats n'est, du reste, qu'une sorte de tradition d'école que MM. Barth et Bergaigne ont reçue de leurs devanciers.

[2] Au pouvoir mystique attaché à la prière traditionnelle, à la *lettre*, de l'invocation aux dieux, a découlé l'idée de l'inefficacité ou, mieux que cela, de l'effet nuisible de la prière récitée d'une manière incorrecte. De là l'origine des observations grammaticales chez les Hindous et du degré de perfection auquel ils les ont conduites. Remarquons aussi qu'il est très possible que ce soit de l'idée de la puissance de la de la prière, ou du *brahman*, sur les dieux que découle l'emploi de ce mot comme synonyme d'*âtman*, ou du nom de l'âme suprême, qui dépasse les divinités mythologiques de toute la distance qui sépare l'absolu du relatif.

[3] Ci-dessus, p. 253, *seqq.*

[4] VI, 393, édition Littré.

[5] *H. A.*, II, 15.

[6] Surtout dans le passage où le θυμός est placé ἐν φρεσί, sans que l'inverse ait jamais lieu.

siège? Nulle part, il n'est permis d'affirmer qu'il s'agisse par là du diaphragme. Tout au plus, en deux ou trois passages[1], peut on traduire φρένες par *præcordia, viscera*. Enfin l'épithète de ἀμφιμελαίναι qu'on lui trouve appliquée trois ou quatre fois peut désigner aussi bien l'intelligence qui est « entourée d'obscurité », au propre, dans la poitrine humaine, qu'un organe interne quelconque.

Peut-être, et c'est la seule hypothèse qui paraisse rendre compte de tous les emplois du mot chez les poètes[2] comme chez les savants, y avait-il deux mots φρήν, l'un avec le sens de ceinture, barrière, bride, se rattachant à φράσσω et l'autre signifient sagesse, esprit, raison, etc., dépendant de φράζω. On s'expliquerait très bien ainsi que l'identité des formes ait amené un rapport intime entre les choses qu'elles désignaient et que le diaphragme ait été considéré comme l'organe où réside l'intelligence.

Atman

Ce mot qui, comme le grec ψυχή, a signifié d'abord respiration, souffle vital, et qui a pris une si grande importance dans la philosophie de l'Inde sous la double acception d'âme individuelle et universelle, se rattache à une racine de la langue mère *âṃsth*, *aṃsth* ou *aṃst*, respirer, qui a donné les variantes *asth*, *ath*, *at*, *as* et *an*[3].

âtman est donc apparenté, en sanskrit :

à la rac. *an*, respirer, d'où dérive, avec le préfixe *pra*, le substantif *prâṇa*, très employé dans la langue philosophique pour désigner le souffle vital considéré comme le signe caractéristique de l'existence ;

au subst. *asu*[4], le souffle vital, la vie, d'où l'adjectif *asura*, vivant, et au pluriel, les vivants par excellence, les dieux ;

[1] *Od.* ι, 301 ; *Il.* π, 482.

[2] Dans Pindare il n'y a qu'un seul passage (*Nem.*, VII. 26) où φρήν paraisse désigner un organe interne.

[3] Voir, pour l'explication phonétique de ces différentes formes, mon étude sur les verbes grecs syncopés, ci-dessus, p. 253, *seqq.* — Cf. les variantes indo-européennes de la préposition qui signifie « dans » : sk. *ant-as*, gr. ἐντ-ός, ἔνδ-ον, εἰνί, ἐνὶ, ἐιν, ἐνς, εἰς, ἐν ; lat. *int-us*, *in* ; goth. *und-ar*, *in*, etc.

[4] Cf. zend, *ahu*, la vie, l'être, le monde.

En grec :

à ἄσθ-μα, souffle, respiration ;
ἀυτ-μήν, ἀυτ-μή[1], souffle, vapeur, exhalaison ;
ἀτ-μός, exhalaison, vapeur ;
ἄν-ε-μος, souffle, vent ;

En latin :

à *an-i-mus* et *an-i-ma*, souffle, âme, vie, etc. ;
animal, ce qui respire, vit, etc. ;

Dans les langues germaniques :

à l'ancien haut all. *ât-um*, et à l'ancien saxon, *âth-om*, d'où l'all. moderne, *athem*, souffle, respiration.

Elementa

M. L. Havet, dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* (V, 45), et dans le numéro du 8 décembre 1884 de la *Revue critique* (p. 471-472), a proposé une explication excessivement ingénieuse du mot *elementa*. Il aurait été composé artificiellement du nom des trois lettres semi-voyelles consécutives *l*, *m*, *n*, auquel on aurait ajouté la désinence *ta*[2] du pluriel neutre, qui est celle, comme on le sait, d'un grand nombre de substantifs latins. Appliqué d'abord, en vertu de son origine même, à désigner l'alphabet, *elementa* serait entré tout naturellement dans la langue philosophique pour tenir lieu du grec στοιχεῖα (avec lequel il partageait déjà l'acception de « lettres ») dans le sens de « principes des choses ».

Il est de toute évidence que pour s'arrêter à une interprétation d'après laquelle le mot considéré aurait une origine à la fois si factice et si peu transparente à première vue, il faut que tous les moyens de l'expliquer d'une manière *naturelle* aient été épuisés. Or, je doute qu'il en soit ainsi et, pour ma part, je crois entrevoir

[1] Ces formes prêtent à l'hypothèse qu'on peut ranger dans la même famille le pronom αὐτ-ός, dont le sens est identique à celui de *âtman* dans son acception si fréquente de « moi-même, toi-même, lui-même ».

[2] Le latin possédant un grand nombre de formes en *en*, *men* (plur. n. **ena*, **mena*, *ina*, *mina*), il n'y avait aucune raison, dans l'hypothèse de M. Havet, pour ne pas s'en tenir à **elemen*, **elemena*, **elemina*. Cette objection paraît sans réplique.

une solution du problème qui dispenserait les linguistes d'avoir recours à la subtile hypothèse du savant maître de la Faculté des lettres de Paris[1].

D'après un phénomène phonétique très sûr, *elementum*, *elementa*, peut être pour **elegmentum*, **elegmenta*f, orme de laquelle il reste, abstraction faite du suffixe *mentum*, une racine *eleg*, ayant primitivement le sens de crier, chanter, parler, montrer, et qu'on retrouve : 1° dans les gr. ἔλεγ-ος, cri, plainte, chant; et avec une nasale, dans ἐλέγχω[2], décrier, blâmer, accuser, exposer, prouver, démontrer ; ἔλεγχ-ος (homér.), cri, blâme, reproche, etc.

2° Dans le sk. *arc*[3], crier, prier, chanter, célébrer, d'où *arka*, chant, prière, hymne, probablement aussi dans *argh*, célébrer, honorer, etc.

D'autre part, la racine ἐλεγ est une forme voisine de la rac. λεγ dans λέγω, dire, *lego*, lire (crier, réciter à haute voix, faire connaître, etc.); il y a un rapport semblable entre ἐλεγ et λεγ, qu'entre ἀρηγ, dans ἀρήγω, ἀλεξ, dans ἀλέξω, et le sk. *rakš*. Il est probable qu'en latin *lego* a fait perdre **elego*, conservé uniquement dans le dérivé **elegmentum*, synonyme approximatif de *argumentum*, *monumentum*, *documentum*, *signum*, et pouvant très bien comme tel, en tenant compte surtout de son rapport avec un verbe ayant pris le sens de lire, désigner les caractères de l'alphabet.

Si, en ce qui regarde la question phonétique, on s'étonnait de la quantité de l'*ĕ* final du thème, après la chute du *g* dans *elĕ-mentum*, il suffirait de citer: *alĭ-mentum*, *docŭ-mentum*, *monŭ-mentum*, etc., *stĭlus*, *stĭmulus*, etc., pour montrer, d'une part, que les exemples de voyelles brèves ainsi placées ne manquent pas, et de l'autre, que la chute d'une gutturale n'a pas toujours pour effet d'allonger la voyelle qui précède, à supposer que la chute en question ait jamais eu pareille conséquence.

[1] M. Havet déclare que la même étymologie est venue à l'esprit de quelques autres personnes. Il y est fait allusion, effectivement, dans le *Dictionnaire* de Larousse, au mot ÉLÉMENT.

[2] D'où ἐλεγ-μός, démonstration ; il est vrai que ce mot, dont la forme justifie si bien celle de *eleg-mentum*, ne se rencontre que chez des auteurs des basses époques ; mais ce n'est pas une preuve absolue qu'il ne soit pas ancien.

[3] Pour le rapport du *c* sk. avec le γ dans une racine bisyllabique, cf. *arçch*, ἀρκέω, *arceo* avec ἀρήγω.

Quant à l'attribution du sens de « principes des choses » au mot *elementa,* je suis tout disposé à croire, avec M. Havet, qu'elle a été faite arbitrairement d'après la signification semblable que possédait le grec στοιχεῖα[1].

[1] Il est peu probable qu'il faille, comme le veut M. Curtius (*Grund* 5., 185), rattacher ce mot (avec στίχες, στίχος, στοῖχος) au verbe στείχω, marcher, sans rapport pour le sens avec l'idée de rang, ligne, trait, qui paraît primitive dans les mots en question. Ils dépendent plutôt d'une racine στειχ, non restée comme verbe et synonyme de στιγ dans στίζω, marquer, piquer. Les formes zendes *tighra, tighri* ont conservé aussi l'aspirée dans les mots de même famille. Cf. encore pour le sens le lat. *sig-num,* probablement en rapport étymologique avec *seco.*

L'IDÉE DE TEMPS

ORIGINE DES PRINCIPALES EXPRESSIONS QUI S'Y RAPPORTENT DANS LES LANGUES INDO-EUROPÉENNES[1]

Le double sens vulgaire conservé par notre mot *jour*, synonyme de lumière, et qui désigne en même temps la partie lumineuse du jour astronomique, par opposition à la nuit, et par conséquent une durée de temps plus ou moins déterminée, est un témoin précieux du phénomène de psychologie et de linguistique que nous voulons étudier ici, et dont il représente sous un signe verbal unique les différentes phases.

En général, dans les langues indo-européennes, et comme on le voit par ce mot, l'idée des divisions du temps et par suite celle du temps lui-même, qui ne diffère pas de l'idée de la succession indéfinie des jours ou des saisons, dérive, au moins quant à l'expression, des notions connexes de lumière ou de chaleur. D'abord, la partie du jour ou de l'année que le soleil éclaire ou échauffe plus particulièrement, s'est appelée *la brillante* ou *la chaude*. Puis, cette désignation qualificative, ou de nature, s'est étendue à la période elle-même considérée abstraction faite du phénomène extérieur qui la caractérise, mais eu égard seulement à la durée qu'elle embrasse. Par là, le nom du temps prenait naissance, et la conception latente et confuse qu'en avait formée l'esprit humain devenait

[1] [Dans la *Revue philosophique*, numéro de mars 1885.] Voir pour les données générales sur lesquelles repose cette étude, l'*Évolution de l'idée de « briller » en sanskrit, en grec et en latin*, ci-dessus, p. 129, *seqq.*

perceptible et consciente en se personnifiant, pour ainsi dire, dans une image sensible, et en trouvant son expression dans un mot qui la rattachait étroitement à cette image. La lumière, — le jour, — le temps, — tels sont les trois anneaux de l'enchaînement psychologique qui relie ici, comme partout où il y a évolution de l'idée exprimée, l'abstrait au concret.

Toutefois la preuve particulière de ce processus ne saurait s'établir qu'en montrant l'enchaînement identique du sens des mots correspondant à l'idée en question ; c'est-à-dire à l'aide de déductions reposant le plus souvent sur la phonétique et l'étymologie. On voudra donc bien nous permettre, dans les discussions qui vont suivre, d'aborder les détails techniques nécessaires à la démonstration que nous avons à fournir.

EXAMEN DU SENS PRIMITIF DES PRINCIPAUX MOTS QUI DANS LES LANGUES INDO-EUROPÉENNES DÉSIGNENT LES DIVISIONS DE TEMPS, OU LE TEMPS LUI-MÊME

Sk. *ahan* ou *ahas*, jour

Ce mot signifiait primitivement la partie brillante des vingt-quatre heures qui composent le jour astronomique ; du moins il est permis de l'induire de sa parenté certaine avec sk. *ahana*, brillant, et très probable avec sk. *agni*, feu, gr. ἄχνη, efflorescence (chose brillante), ἁγνός, pur, primitivement blanc, brillant, etc.

Gr. ἦμαρ, ἡμέρα, jour

Même sens primitif que le précédent. Un savant linguiste italien, M. Ascoli, a déjà émis l'opinion que ces mots contiennent la racine que nous trouvons en sanskrit sous la double forme *vas*, *uś*, et qui signifie briller, brûler, etc. Mais on peut préciser davantage encore et comparer directement ἦμαρ au sk. *uśman* ou *ûśman*, chaleur, saison chaude, etc. Effectivement, en ce qui concerne l'initiale, le rapport est le même entre ces mots que celui du sk. *uśas*, aurore, avec le gr. ἠώς, même sens ; or, de l'aveu de tous les étymologistes, ces deux derniers vocables dépendent également de la rac. *vas*, *uś*, Le σ de ἦμαρ, pour *ἦσμαρ, est tombé devant le μ comme dans le pronom ἡμᾶς, pour *ἡσμας, auprès du sk. *asmân* ; dans εἶμι, je suis,

pour *εισμι, auprès du sk. *asmi;* dans εἷμα vêtement, pour *εισμα, auprès de la rac. sk. *vas*, vêtir, etc. Enfin, la désinence αρ de ἦμαρ est à la désinence *an* de *uśman*, dans un rapport identique à celui qui existe entre les mêmes désinences dans le gr. οὖθαρ, mamelle, et le sk. *ûdhan*, même sens.

L'identification phonétique des deux mots et les conséquences étymologiques qui en découlent ne laissent donc prise à aucune objection.

Lat. *dies*, jour

Même sens primitif que les précédents, ainsi que cela ressort de la parenté bien constatée de ce mot avec le sk. *dyaus*, ciel, lumière, jour et avec *deus*, *divus* (cf. particulièrement le dérivé *diurnus* et l'adverbe *diu*[1]) — tous mots se rattachant à une racine dont le sens primitif est briller.

Gothique, *dags;* anglo-saxon, *dôgor*, jour

Même sens primitif que les précédents.

Selon toute vraisemblance, ces mots sont en rapport étymologique avec la rac. sk. *dah*, autrefois **dagh*, brûler, briller. Auprès de cette racine se rangent dans le sk. même, *dakši* et *dhakši*, *dakšu*, *dhakšu*, brûlant, et brillant et la rac. *dukš*, enflammer, allumer, prim. briller. Les deux racines *dah* et *dukš*, qu'on peut considérer comme des variantes l'une de l'autre, expliquent le double vocalisme *(a* et *o)* des mots examinés.

Sk. *mâs* et *mâsa*, gr. μήν, et μήνη pour *μηνση, lat. *mensis*, lune et mois

On rattache généralement ces mots à la rac. sk. *mâ*, mesurer; la lune aurait été considérée, dit-on, comme l'astre qui mesure le temps. Mais cette hypothèse suppose la conception nette, avant l'époque de la séparation des races, de l'idée abstraite de temps, ce que rend inadmissible, abstraction faite des raisons d'ordre logique, la circonstance que les langues indo-européennes ne possèdent aucun terme commun pour désigner cette idée.

1 Cet adverbe est fort intéressant en ce qu'il a revêtu d'une manière toute spéciale l'idée de durée.

Il est infiniment plus vraisemblable que les mots en question sont apparentés avec le gr. μηνύω, faire voir; le lat. *mane*, au matin (au moment brillant); *mani-festus*, apparent; *monstrum*, chose visible, remarquable et, par extension, extraordinaire (cf. pour le vocalisme la forme zende *maonh* du mot signifiant la lune, et pour la forme de la partie radicale, l'adjectif *menstruus); probablement aussi avec *mundus* (cf. l'all. *Mond*, la lune), pour **munzdus*, ciel et comme adjectif, pur, c'est-à-dire, blanc, brillant.

Ces différents mots nous ramènent à la rac. sk. *man (mans, manst*, ou, avec le vocalisme en *o*, *mon*, *mons*, *monst*[1], etc.), penser, mais primitivement, briller, voir, etc. La rac. *mâ*, mesurer, dont il a été question plus haut, en dérive par la perte de la nasale, encore présente dans le latin *mensura*, etc ; quant à l'évolution du sens, on peut la représenter par la série : briller, voir, penser, estimer, apprécier, mesurer.

Gr. ὥρα, printemps, saison chaude, saison en général, année, temps

Le rapprochement de ce mot avec le zend *yâre*, le goth. *jêr*, année, etc., proposé par M. Curtius [2], implique la représentation d'un *y* indo-européen par l'esprit rude en grec, ce qui est un fait trop peu sûr ou, tout au moins, trop rare, pour qu'il soit permis de l'ériger en loi phonétique.

L'analogie de l'évolution significative de ὥρα avec celle du lat. *tempus* rend à peu près certaine l'hypothèse que le sens primitif de l'un comme de l'autre mot est chaud, chose chaude, chaleur, etc. Ce sens est le même qu'ont eu évidemment à l'origine les mots sk. *sûra*, *sûrya*, *svar*, soleil, ciel et le lat. *sôl ;* et comme la relation phonétique de ceux-ci avec ὥρα ne souffre aucune difficulté, on peut substituer en toute assurance l'étymologie qui en découle à celle du linguiste allemand.

Les principaux termes qui, indépendamment de ce dernier, désignent l'année dans les langues indo-européennes, tels que le sk. *vatsara* et *saṃvatsara*, le gr. ἐνιαυτός, le lat. *annus*, le goth.

[1] Ces formes de la racine sont attestées par le sk. *mîmâṃs*, le gr. μιμνήσκω, etc; quant á leur antériorité, elle ressort de leur caractère proethnique.

[2] *Grund.*[5], p. 35.

jêr, etc., sont, ou bien d'origine inconnue, ou semblent dérivés de l'idée primitive de cycle ; en tout cas, les différences complètes qu'ils présentent les uns à l'égard des autres prouvent qu'ils sont relativement récents et certainement postérieurs à l'époque de la séparation des races[1].

Lat. *tempus*

Primitivement chaleur, d'où saison chaude, saison en général, durée, temps. Puis, par un phénomène de généralisation, l'idée de moment ou de saison chaude s'est étendue à tous les modes de l'atmosphère ; cependant le sens du mot *intemperies* montre bien encore la valeur propre à l'origine de *temperies*, (temps) chaud, brillant, serein.

J'ai démontré ailleurs [2] la parenté de *tempus* et des dérivés avec la rac. sk. *tap*, éclairer, brûler, échauffer (cf. surtout *tapas*, chaleur), et j'ai essayé d'expliquer l'évolution significative qui a donné naissance aux différentes acceptions revêtues par cette famille de mots.

Gr. χρόνος, temps

M. Curtius [3] rattache ce mot à la rac. sk. *har*, tenir, prendre. Le temps aurait reçu ce nom parce que ses limites prennent, embrassent en quelque sorte l'espace qu'elles contiennent. C'est supposer l'application d'un terme concret à une idée abstraite déjà nettement définie dans l'esprit avant d'avoir un nom, ce qui paraît impossible au point de vue logique et psychologique. Il est extrêmement probable donc *a priori* qu'il faut chercher ailleurs l'étymologie de χρόνος. Or, ce mot, de l'aveu même de M. Curtius, a ses correspondants phonétiques et significatifs dans les différentes formes zendes *zarvâna*, *zrâna*, *zrvan*, *zrû*. A cette série correspondent phonétiquement les dérivés des rac. sk. *jur*, *jûr*, *jûrv*,

1 Le sk. *ṛtu*, saison, paraît aussi dériver de l'idée de retour régulier. Quant au mot *varśa*, qui a revêtu tardivement le sens d'année, il signifiait d'abord pluie, saison des pluies, d'où saison en général, et année.

2 Ci-dessus, p. 214.

3 *Op. cit.*, p. 200.

jvar, *jval*, qui signifient brûler, briller, enflammer, échauffer, faire souffrir (cf. les différentes acceptions de *tap)*; parmi ces dérivés nous citerons particulièrement le part. passé *jûrṇa*, brûlé, blessé, et le subst. védique *jûrṇi*, chaleur, flamme, — d'où la très grande probabilité du sens primitif de brûlant chaud ou simplement lumineux pour *zarvâna*, etc.

A χρόνος, d'autre part, se rapportent plus exactement, au point de vue phonétique, le sk. *ghṛṇa*, chaleur, lueur, éclat [1] et *ghṛṇi* [2], même sens ; ces deux mots d'ailleurs paraissent être les antécédents de *jûrṇa*, *jûrṇi*, moyennant l'affaiblissement de l'initiale et le parallélisme si fréquent du vocalisme en *a (ṛ* venant de *ar)* et en *o*, *û*.

En tenant compte de *zarvâna*, χρόνος correspond donc en même temps à *ghṛṇa* et à *jûrṇa*, et a dû signifier primitivement chaleur comme l'un et l'autre de ces mots. Cette étymologie devient certaine, ce semble, si l'on remarque que ὥρα et *tempus* ont un sens primitif semblable.

Il reste à examiner si, comme les anciens l'on cru [3], Κρόνος, nom de Saturne, n'est pour ainsi dire, qu'une variante orthographique de χρόνος, temps. Telle n'est pas l'opinion de M. Curtius [4] qui rapproche Κρόνος de κραίνω, faire, et y voit, en quelque sorte, le représentant du sk. *karaṇa*, celui qui fait, artisan, artiste. Κρόνος serait donc le créateur. Mais cette interprétation, toute conjecturale, n'est nullement en rapport avec le rôle mythologique de Κρόνος, fils d'Οὐρανός et père de Ζεύς, c'est-à-dire fils du Ciel, père du Ciel et lui-même personnification du ciel. Or, le ciel ayant toujours, ou presque toujours, été désigné par des mots signifiant le brillant, il y a dans ce fait seul un indice très important en faveur de l'identité originelle de χρόνος et Κρόνος. La seule difficulté tient à la phonétique :

1 Aussi jour, d'après les lexicographes hindous.

2 La racine est *ghar*, briller, brûler, sans doute pour *ghvar*. — D'après les théories des néo-grammairiens, *ghṛṇa* devrait être représenté en grec par *χαρνος, et non par χρόνος ; mais, même en se plaçant à leur point de vue, on peut dire que le vocalisme de χρόνος représente celui de *jûrṇa*, plutôt que celui de *ghṛṇa*.

3 Comme le prouve ce fait, qu'ils le considéraient comme le dieu du temps.

4 *Op. cit.*, p. 154. — Tout récemment encore dans un article de la *Revue critique* (numéro du 17 novembre 1884) un linguistique distingué, M. V. Henry, contestait la légitimité du rapport de χρόνος et Κρόνος, mais sans autre raison sans doute que la théorie très peu sûre qui a cours sur l'origine des aspirées grecques

comment expliquer pour ce terme la substitution de l'initiale κ à χ? Ce fait s'expliquera sans peine si l'on remarque que, dès l'époque proethnique, la racine *ghar* ou *ghvar* avait comme variante à côté d'elle une rac. *skar* ou *skvar*, signifiant comme elle briller ou brûler, et dont on retrouve des traces dans le sk. *kara*, rayon de lumière; *kśâra*, brûlant; le gr. κάλλος, beauté, primitivement éclat; le lat. *calor*, chaleur; *color*, couleur, primitivement éclat; *clarus*, brillant; le goth. *skeir*, clair, brillant, etc. A mon sens, ces rapprochements tranchent la question et permettent de conclure à l'ancienne identité des deux mots.

Gr. καιρός, occasion; sk. *kâla*, temps, moment déterminé, propice

Ces deux mots correspondent entre eux tant pour la forme [1] que pour le sens, et leur parenté paraîtra encore plus sûre si l'on remarque que *kâla* signifie aussi mort, et que cette acception se retrouve dans l'emploi homérique de l'adjectif καίριος, avec le sens de mortel, fatal, et dans le substantif voisin κήρ, calamité, désastre, mort, mort, fatalité, etc.

Maintenant, vient la question de savoir quel est le rapport qui relie les deux significations et, solidairement, quelle est l'étymologie, sans doute commune, de καιρός, κήρ, *kâla*.

D'après les auteurs du *Dict. sanskrit*, dit de Saint-Pétersbourg, *kâla*, temps, aurait pris le sens de mort, parce que le temps détruit toute chose. La relation étymologique presque certaine de *kâla* et de κήρ rend cette hypothèse très invraisemblable, car elle ne saurait s'appliquer à ce dernier mot; du reste, on ne voit pas que l'idée de temps ait jamais abouti, autrement qu'à l'aide d'allégories philosophiques et artificielles, à celle de mort. Mais nous avons vu plus haut qu'il y avait une rac. indo-européenne *skar* signifiant briller et ayant aussi une forme avec *â (skâr)*, comme l'indique le goth. *skeir*, le gr. καλός et surtout les adjectifs κήλεος, κήλειος, κηλός [2], brûlant, brillant. Καιρός et *kâla*, dans le sens de temps, et en tant que se rattachant à la même racine, peuvent donc comme ὥρα, χρόνος,

[1] Voir, sur le rapport de *â* avec la diphtongue αι, ci-dessus, p. 185, *seqq.*
[2] Cf. aussi κῆλον dans le sens de rayon.

tempus, etc., avoir signifié d'abord chaleur ou lumière. Quant à l'acception de peine, malheur, mort, qui se trouve dans κήρ et surtout, avec cette dernière nuance, dans καίριος et *kâla*, il y a grande apparence qu'il faut l'expliquer par la racine *kar* dans le sens de nuire, blesser, tuer, identique à l'origine avec *kar* ou *skar*, briller, brûler, et pour laquelle l'évolution du sens a eu lieu exactement comme pour *tap*, briller, brûler, faire souffrir, etc. Les deux sens principaux sont encore réunis d'ailleurs dans κηλόω, brûler et faire périr.

Les racines *skar* sont si nombreuses, ou plutôt cette racine a pris des acceptions si différentes, que les déductions qui précèdent ne sauraient entraîner une conviction absolue; mais l'ensemble des analogies qui les encadrent leur donne tout au moins une grande vraisemblance.

Toutes les expressions que nous venons de passer en revue sont parties, les unes certainement, les autres très probablement, du sens primitif de lumière ou chaleur, pour aboutir à celui d'une division particulière du temps, ou à l'idée même du temps considéré d'une manière générale et complètement abstraite. Il est pourtant une famille de mots indo-européens où la même idée terminale procède d'une autre origine. C'est par l'examen de cette famille que nous achèverons notre étude.

Gr. αἰών, lat. *ævum*, durée de la vie, période de temps, temps

L'étymologie de αἰών, dont on ne saurait séparer le latin *ævum* avec ses dérivés *ætas*, *æternus* (pour et auprès de *ævitas*, *æviternus* [1]), et le goth. *aivs*, est obscure. On a rapproché ces mots du sk. *eva*, marche, course ; mais au point de vue phonétique, on peut objecter que l'*e* sk. est généralement représenté en grec par la diphthongue οι, plutôt que par αι ; quant au sens, il est tout à fait inadmissible qu'à l'époque où nous reporte la fixation de celui de αἰών, de *ævum* et de *aivs*, c'est-à-dire antérieurement à la séparation des idiomes indo-européens, le temps ait été appelé « ce qui

[1] [J'ai parfois des doutes sur cette dérivation, malgré tout ce qu'on peut dire en sa faveur, et je me pose la question de savoir si *ætas* ne serait pas une variante pure et simple de *æstas*.]

marche ». Cette sorte de personnification d'une idée abstraite suppose en effet une notion préalablement consciente et *exprimée* de l'idée en question qui rendait inutile la création d'un nouveau mot ; on peut ajouter qu'un tel processus intellectuel n'aurait rien de primitif. La relation de αἰών avec *eva* est donc des plus douteuses.

Il n'en est pas de même des mots sanskrits *âyus*, force, force vitale, vie, durée de la vie, et *âyu*, même sens, comme substantif, et signifiant vigoureux, vivant, comme adjectif. Leur rapport phonétique avec αἰών, *ævum*, *aivs* ne présente aucune difficulté grave, et l'analogie significative est évidente.

L'origine du sk. *âyus* est inconnue ; mais on peut considérer avec beaucoup de vraisemblance ce mot comme apparenté à *vayas*[1] qui a passé exactement par les mêmes nuances significatives de force, force vitale, vigueur, vie, durée de la vie. L'esprit doux de αἰών peut être, en effet, considéré comme un indice de la perte proethnique d'un *v* initial, dans la famille à laquelle ce mot appartient. Pour ce qui est de l'*â* de *âyus*, auprès de l'*a* de *vayas*, c'est une variante qui n'est pas de nature à infirmer le rapprochement. Dans tous les cas, l'identité dans l'évolution du sens de part et d'autre est une preuve presque certaine que la notion de temps dérive bien, en ce cas, de celles de vigueur, vie, durée de la vie.

[1] Cf., pour le rapport de la désinence, *cakšas* et *cakšus*, les thèmes en ος et ες, dans la déclinaison des neutres grecs et latins, comme γένος et *genus*. — A *vayas* se rattache le latin *vis* et probablement aussi le grec ἴς.

LA

QUESTION DES ASPIRÉES

EN SANSKRIT ET EN GREC[1]

Une des plus fâcheuses conséquences de l'empirisme est l'adoption à titre d'explication vraie de celle qu'on déduit d'abord des faits, sans souci de l'existence possible d'une loi supérieure et des directions qu'elle impose. L'empirique confond nécessairement le spécieux avec le vrai et, si par malheur, ce qui arrive souvent, l'un diffère de l'autre, le vrai est fatalement sacrifié au spécieux; il y a plus, le spécieux, pris à tort pour le vrai, s'érige ainsi en obstacle presque invincible à la découverte de la vraie vérité, devant laquelle s'interpose la fausse image qu'on a prise pour elle.

Le seul moyen en ce cas de faire cesser l'illusion et d'arriver à voir, pour se servir d'une comparaison habituelle aux philosophes de l'Inde, que la corde n'est pas un serpent, c'est de remonter aux principes et de montrer qu'ils sont en contradiction avec la prétendue vérité qui tient la réelle en échec.

Nulle part cette lutte contre le sophistique empirique n'est plus souvent nécessaire qu'en matière de phonétique, car, nulle part peut-être on n'a continué davantage de rester, envers et malgré tout, exclusivement livré aux données expérimentales, comme si

[1] [Dans les *Annales du musée Guimet*, t. X.]

la science des sons ne reposait pas sur une loi générale ou qu'il fallût à jamais s'interdire d'en poser une, au moins à titre d'hypothèse provisoire.

Deux exemples frappants des suites qu'entraîne la dangereuse méthode que je viens d'indiquer sont la prétendue loi de dissimilation des consonnes dentales contiguës, et l'explication généralement adoptée à la suite de Grassmann de l'origine des aspirées du grec.

En ce qui regarde le premier point, je renverrai à ce que j'en ai dit dans mon travail sur l'*Ancienne forme des verbes primitifs grecs dont la racine est terminée par une voyelle*[1].

Quant à la seconde question, j'essayerai d'en faire ici l'objet d'une étude succinte.

Je rappellerai d'abord les termes généraux de la théorie toute empirique de Grassmann. Les aspirées fortes du grec χ, θ, φ, correspondant dans un assez grand nombre d'exemples aux aspirées douces du sanskrit *gh*, *dh* et *bh*, le savant susnommé en a conclu que les aspirées grecques étaient d'anciennes douces devenues fortes durant l'existence indépendante du grec[2]. Nul souci d'ailleurs d'indiquer les causes de cette transformation, ni de rendre compte de l'étrange dérogation aux lois générales de l'adoucissement graduel des sons qui en résultait. Après tout, n'était-ce pas un fait? Personne, du reste, ne songea à protester, et à l'heure qu'il est, la théorie de Grassmann est un dogme auquel il semblerait, pour ainsi dire, sacrilège de vouloir toucher[3].

Il y a pourtant entre la superstition et le scepticisme un milieu, qui s'appelle la critique scientifique et dont fort heureusement les droits ne sont jamais prescrits. C'est d'elle que je m'autoriserai

[1] Dans mes *Mélanges de linguistique indo-européenne*. Ci-dessus, p. 253, *seqq.*

[2] Il en résulte que τίθημι serait pour un plus ancien *δι-dhημι. Mais alors comment expliquer le changement de δ en τ? Les consonnes simples auraient donc suivi en pareils cas la même loi que les aspirées.

[3] Je constaterai à ce propos l'insuffisance de la méthode purement *comparative*. Grassmann n'a tranché la question qu'en s'appuyant implicitement sur la méthode *historique*, c'est-à-dire en supposant l'antériorité des aspirées douces du sanskrit eu égard aux aspirées grecques correspondantes. Il est vrai que souvent comme ici la question de chronologie repose sur une hypothèse; mais la logique interdit alors toute conjecture contraire aux principes qui se dégagent de l'ensemble des faits représentant le mouvement général du langage.

dans la discussion audacieuse, si l'on veut, mais enfin licite et raisonnable, je pense, que je vais entreprendre.

Je me placerai tout d'abord à un point de vue diamétralement opposé à celui de Grassmann. Il affirmait, contrairement aux principes, que les anciennes aspirées du grec s'étaient changées en fortes ; je supposerai, conformément à la généralité des faits observés, que les aspirées douces actuelles du sanskrit sont, au moins dans les exemples où elles correspondent aux aspirées grecques, d'anciennes fortes adoucies. C'est un phénomène qui s'est produit souvent quand ces aspirées étaient précédées d'un *s* qui est tombé et qui les a livrées ainsi à la tendance à l'adoucissement, dont le voisinage de la sifflante les préservait tant que celle-ci s'est maintenue.

Un exemple bien remarquable du même phénomène à l'égard, il est vrai, de consonnes non aspirées, se voit dant le rapport de γράφω, γλύφω avec *scalpo*, *sculpo* [1], et dans l'obstacle apporté à la loi de substitution des consonnes, dans les dialectes germaniques, par la conservation de l'initiale *s* devant *k*, *t* et *p*.

Très souvent aussi les aspirées fortes ou douces sont purement et simplement descendues aux non aspirées correspondantes.

De là deux ordres de faits sur lesquels je m'appuierai simultanément, au moyen des exemples qui vont suivre, pour fournir la démonstration annoncée.

I

Exemples dans lesquels une aspirée douce du sk. correspond d'une manière à peu près certaine, soit à une forte aspirée ou simple en sk. ou en zend, soit à une forte simple en grec ou en latin, soit à une forte aspirée ou simple précédée d'un *s* dans l'un quelconque des idiomes de la famille indo-européenne :

Rac. *aṃgh*, serrer, dans *aṃhas*, *aṃhu*, *agha*, etc. ; cf. rac. *aṃk*, même sens, dans *aṃka* [2], agrafe ; ἀγκών, coude, jointure, ce qui enveloppe, ce qui attache ; même explication pour ἄγκυρα, ancre, ἀγκάλη, bras, ἀγκάς, dans les bras, ἀγκάζομαι, embrasser, etc.

[1] Même rapport entre les désinences personnelles du sk. *mahe*, *mahi* et gr. μεσθα ; sk. *dhve* et gr. σθε, etc.

[2] Dans le sens de giron, « ce qui enveloppe, serre, étreint ».

Adha ; cf. sk. *atha*, même sens.

Adhas, en dessous, ensuite ; cf. *atas*, même sens.

Adhi, sur, au-dessus ; cf. *ati*, même sens, latin *et*.

Advhan, chemin ; cf. rac. *at*, aller, voyager.

Andha, aveugle, racine *andh*, variante de *edh*, *indh* (voir à cette racine, ci-dessous). Sur le rapport des mots signifiant aveugle, obscur, avec les désignations de la fumée et du feu, voir ci-dessus, p. 215, et, pour le cas particulier, cf. αἰθός, αἶθοψ, αἰθαλέος, noir, noirci ; ἄνθραξ, charbon et lat. *ater*.

Abhi, prép., sur, vers, etc. ; cf. ἐπί, même sens.

Abhra, nuage, et *ambhas*, eau ; cf. *ap*, eau, probablement pour **amp*.

Ambhas, violence ; cf. rac. *âp*, prendre, obtenir, gr. ἅπτω (cf. Curt., *Grund.*, p. 510), etc.

Argha, qui vaut, qui mérite, digne de, *arh*, honorer ; cf. *arc*, dans le sens de honorer, apprécier, estimer[1].

Arbha, petit ; cf. *alpa*, même sens.

Rac. *ardh*, obtenir, réussir voir sur *vardh*, à laquelle le *Dict. de St.-P.* dit cette racine apparentée ; la comparer aussi avec *artha*, objet, but, gain, ce qu'on obtient, ce qu'on acquiert.

Aha, *gha*, *ha*, *hi*, particules affirmatives ; cf. sk. *kam*, gr. κέν, κέ, γέ (forte affaiblie en douce).

Ahas, *ahan*, jour ; cf. rac. *akś*, *ak*, briller ; dans *akśan*, œil ; *aktu*, lumière etc.

Rac. *edh*, *indh*, *idh*, allumer, brûler, briller ; cf. rac. *ath* dans *atharvan*, etc , et lat, *æst-us*, etc., indiquant d'anciennes formes, **esth*, **ezdh*.

Rac. *îh*, désirer (zend, *iz*) ; la variante *iś*, même sens, permet de remonter à un antécédent commun **izh*, **isk*[2].

Rac. *ubh*, *umbh*, entourer, contenir, envelopper, *ubha*, les deux (rattaché à cette rac. par les auteurs du *Dict. de St.-P.*) ; cf. imparfait *unap* et lat. *amplus*, avec ses dérivés. Le rapport significatif de *amplus* avec la rac. *ubh* est le même que celui du sk. *uru*, large, avec la rac. *var*, entourer.

[1] Voir pour le rapport entre le sens de briller et celui d'apprécier, dans les racines ndo-europ., ci-dessus, p. 129, *seqq*.

Ci-dessus, p. 111, note 2.

Rac. *ûh* et *vah*, porter; cf. thème σχο dans ἔσχον, etc., ἰσχύς, ἴσχω, etc., pour *ϝισχυς, *ϝισχω; *vah* est donç pour **vazgh*, **vask*.

Kumbha, vase de terre, cruche; cf. *kûpa*, chose creuse, et gr. κύπη (auprès de κύμβη), κύπαρος, etc., chose creuse, vase creux.

Rac. *kuh*, dans *kuhaka*, trompeur; voir ci-dessous sur rac. *guh*.

Kṛdhu, fruste, défectueux, diminué, rapetissé; cf. rac. *kart* (zend *kared)*, couper, et p.-ê. lat. *curtus*.

Rac. *kšubh*, s'agiter, trembler, être ému; cf. rac. *kup*, même sens et zend *khshufs*. Antécédent commun **skuph*.

Rac. *gabh*, *gambh*, *gadh*, *gâh*, *gah*, *guh*, cacher, enfoncer, etc.; cf. βάπτω, κύτος, lat. *cust-os*, etc., et voir mon étude sur *une famille de mots indo-européens*[1].

Rac. *gardh*, prendre, saisir; cf. *grath*, prendre ensemble, réunir, rattacher, nouer, et voir sur *grabh*, dont *gardh* est une variante.

Rac. *grabh*, *grah*, prendre; cf. κλέπω, κλέπτω, lat. *carpo*, angl. *to grasp* et *to clasp*.

Rac. *ghan*, *han*, frapper, tuer, etc.; cf. *kšan*, même sens. Antécédent commun **skhan*.

Rac. *ghar*, couler, arroser; cf. *kšar*, même sens. Antécédent commun **skhar*.

Rac. *ghar*, *gharš*, briller, brûler, écorcher, être ardent, etc. cf. *kara*, *kiraṇa*, rayon de lumière; zend *kar*, remarquer, considérer (voir, briller); gr. κάλλος, éclat, beauté, lat., *calor*, *color*, *clarus*, etc., goth. *skeir*.

Je rattache à ces rac. avec les auteurs du *Dict. de St-P.*, *ghaṭ* et *ghaṭṭ*, pour **gharsk*, avec le sens primitif de être ardent, actif, s'agiter, etc.

Rac. *ghûrṇ*, *hvaṛ*, *hval*, *hru (hruṇ)*, *hmal* (cf. sk. et zend *hmar)*, aller de travers, faire des circuits, se courber; cf. *çṛnga*, κοῖλος, κυλλός, lat. *cornu*, *curvus*, etc.

Rac. *jabh*, *jambh*, prendre avec la bouche ou la gueule, manger; cf. zend, *gap*, *jap* (auprès de *jab*), ouvrir la bouche, gr.

[1] Voir ci-dessus, p. 273.

κάπτω, manger avec avidité, κάπη, mangeoire. Dans γαμφαί, mâchoires, l'initiale s'est adoucie comme en sk. Il faut probablement rattacher ici *jrambh*, ouvrir la bouche, bâiller.

Rac. *jhar*, couler, tomber, en parlant de l'eau ; cf. *kšar*, couler.

Rac. *tubh*, frapper ; cf. τύπτω, même sens, τύπος, etc.

Rac. *dagh*, aller, s'élancer, s'avancer ; cf. rac. *tak* (zend, *tak)*, se précipiter, courir.

Rac. *dabh*, *dambh*, nuire, tromper, blesser ; cf. δάπτω, déchirer, et *tap*, dans le sens de brûler, causer de la douleur.

Rac. *darbh*, lier, avec le sens primitif d'envelopper, entourer ; cf. τρέπω, tourner, primitivement, embrasser, envelopper.

Rac. *dah*, brûler ; cf. cf. *dhak*, qui brûle (à la fin d'un composé) ; *dakšu* et *dhakšu*, même sens, rac. *dhukš*, allumer.

Rac. *druh*, faire du mal, blesser ; cf. τιτρώσκω, même sens, lat. *trux*, cruel farouche.

Rac. *dhar*, porter ; cf. τλάω, lat. *tollo*, *stul*-, dans *su-stuli*, même sens.

Rac. *dhâ*, établir ; cf. *sthâ*, s'établir.

Dhûpa, fumée ; τῦφος, même sens, — *dhûma* est peut-être pour **dhûmpa*.

Rac. *dhûrv* et *dhvar*, nuire, perdre, courber ; cf. zend *taurv*, faire du mal, sk. *turv*, soumettre, dominer.

Rac. *dhraj* et *dharj*, aller, s'avancer, s'élancer, courir ; cf. τρέχω. Ici se rattachent aussi les rac. inusitées *drâkh*, *drâgh*, atteindre, s'étendre et le dérivé *dîrgha*, étendu, long.

Rac. *dhvaṃs*, secouer, répandre, briser, faire tomber ; cf. *taṃs*, secouer, agiter. Ici doit s'ajouter, d'après les auteurs du *Dict. de St-P.*, *dhvan*, envelopper ; cf. zend *dvân*, mettre en mouvement et *tağh*, même sens.

Rac. *dhvan*, faire du bruit ; cf. *stan*, même sens.

Rac. *nah*, lier, attacher ; cf. lat. *necto*, même sens ; *nexus*, *necesse*, etc.

Rac. *bandh*, sens de frapper, tuer, immoler, *bâdh*, frapper, *vadh*, tuer et peut-être *vyadh*, blesser, percer, frapper, atteindre ; cf. lat. *battuo*, battre et rac. παθ, dans πάθος et *pat*, dans *patior* ; cf. tout spécialement *bâdha*, peine, douleur, avec πάθος.

Rac. *barh*, rendre fort ; cf. lat. *farcio*, *fulcio*.

Rac. *barh*, crier, prier, parler; cf. lat. *precor* et voir ci-dessus, p. 307.

Budhna, fond, creux; cf. lat. *puteus*.

Rac. *budh*, *bundh*, penser, s'imaginer; cf. lat. *puto* et gr. πυνθάνομαι, s'apercevoir, apprendre.

Rac. *bhakś*, *bhas*, manger, dévorer; *bhaṭ*, nourrir; cf. lat. *pasco*, *pascor*, même sens.

Rac. *bhaṇ*, parler; *bhan*, *bhand*, crier, célébrer; cf. *paṇ*, *pan*, célébrer, honorer, pousser des cris de joie.

Rac. *bhid*, briser, fendre; cf. *pîḍ*, broyer, presser; gr. πιέζω, même sens.

Rac. *bhur*, être ardent, s'agiter; cf. *sphur*, briller, brûler, être ardent, s'agiter; gr. πῦρ, et pour le sens, lat. *furor*.

Rac. *bhûś*, s'agiter, s'occuper de, etc.; cf. zend *fsu* et *fsûsh*, même sens.

Rac. *bhraṃç*, *bhram*, aller de travers, errer; cf. σφάλλω, pour *σφαρσω, — le σ qui précède le φ garantit son caractère primitif. Ici se rattache vraisemblablement *bhreś*, chanceler, etc.

Madhu, chose douce, liqueur, miel; cf. *mantha*, breuvage dans lequel il entre du miel, sorte de bière; *manthin*, suc du *soma*; lat. *must-us*, — pour le vocalisme de ce dernier, cf. le rapport des rac. *mad* et *mud*. Ici se rattache sans doute *medha*, dans le sens de breuvage.

Madhya, qui est au milieu. Les formes gr. μέσφα, μέσφι, et sk. *mezda*, etc., ramènent en toute certitude à des primitifs indo-européens, **mazdya*, **mastha*, **maspha*.

Rac. *mah*, grandir, se réjouir (cf. la réunion des mêmes acceptions autour de la rac. *vardh*); cf. μακρός, grand, sk. *makha*, joyeux, μάκαρ, heureux, etc.

Rac. *maṃh*, donner; cf. *makśu* (voir *Dict. St-P.* à ce mot), cf. aussi *makha* dans le sens de sacrifice, auprès de *magha*, don.

Medhas, *medhâ*, intelligence; cf. *mant-u*, conseiller μῆτις, intelligence, μάντις, devin. De même le zend *mazdao*, le sage, ramène sûrement à une racine, **mansth*, qui a donné naissance aussi à μανθάνω.

Rac. *raṅgh*, *laṅgh*, courir, sauter; *raghu*, *laghu*, rapide; cf. rac. *rakh*, *raṅkh*, *lakh*, *laṅkh*, courir; all. *rasch*, rapide.

Rac. *rabh*, *rambh*, *labh*, *lambh*, prendre ; cf. *raph*, *ramph*, même sens ; gr. ἅρπαξ, lat. *rapio*, zend *rap*, jouir de, etc.

Rac. *ribh*, crier ; cf. *riph*, même sens.

Rac. *ruh*, *rudh*, grandir, devenir fort ; cf. zend *uruth*, n. pers. *rusten*, même sens, gr. ῥωσκ- dans ῥωσκο-μένως.

Rudhira, rouge ; cf. lat. *rutilus*.

Vadhra, *vardhra*, etc., courroie ; cf. *varatra*, même sens.

Rac. *vardh*, croître ; voir sur *ardh* et *ûrdhva*, et cf. *prath*, s'étendre, s'accroître.

Rac. *sagh*, *sah*, pouvoir ; cf. les dérivés *sakša*, *sakšaṇi*, etc., et zend *hakhsh*.

Sadha, *saha*, avec ; cf. *sâkam*, même sens.

Rac. *skabh*, *skambh*, supporter ; cf. lat. *scapus*, soutien, support, colonne, *scapulæ*, épaules (ce qui porte, supporte). Ici se rattache certainement sk. *skandha*, épaule, avec dentalisme de l'aspirée.

Rac. *stabh*, *stambh*, être solide, fixe, immobile ; cf. les rac. précédentes, ainsi que στύπος, souche, tronc (ce qui supporte), lat. *stupeo*, *stupidus*, etc., *stips*, tronc, souche, *stipulus*, solide, *stipare*, rendre ferme, serrer, etc.

Rac. *spardh*, *sparh*, *spûrdh*, lutter ; cf. *pṛt*, combat ; *pṛtanâ*, bataille, etc.

Rac. *hâ*, diminuer, périr, d'où *hîyate*, être réduit à rien ; cf. *kšîyate*, même sens.

Rac. *hu*, verser ; cf. *cyu* pour **çcyu*, **skyu*, couler, et gr. χέω.

Hṛd, cœur ; cf. χῆρ, καρδία, lat. *cor*.

He-man, or ; cf. rac. *kšâ*, briller-brûler.

Rac. *hrâd*, faire du bruit ; cf. *krad*, *krand*, même sens.

Rac. *hvâ*, appeler ; cf. *ku* et *kû*, pousser un cri.

Suffixe *dhve*, *dhvam*, de la seconde personne du pluriel à la voix moyenne ; cf. les formes correspondantes du duel *the*, *thâm*, du duel et du pluriel à la voix active, *thas*, *tha*, *tam*, *ta* ; gr. σθε (2e pers. plur. moyen, cf. τε, à l'actif), σθον (2e et 3e pers. du duel, voix moy. ; cf. τον, την, à l'actif) ; lat. *stis* (2e pers. plur. du parf. actif ; cf. sing. *sti*.) ;.

1re pers. du duel actif et moyen *mahi*, *mahe* ; cf. gr. μεσθα[1].

[1] Ce seul exemple suffirait pour infirmer la loi de Grassmann. Pour se rendre compte

II

Exemples où le même rapport des aspirées douces du sk. avec des fortes simples ou aspirées n'est que probable :

Adhvara, sacrifice; *adhvaryu*, sacrificateur; cf. *atharvan*, prêtre du feu; *atharyu*, épithète du feu, etc. Pour la chute du *v*, cf. *tar*, *tvar; takš*, *tvakš*, etc. La racine de ces différents mots est probablement une variante de *edh*, *idh*, *indh*, brûler.

Andhas, herbe (voy. Curt., *Grund.*, p. 251). La racine d'après ce savant, signifierait fleurir, briller (cf. ἄνθος); dans cette hypothèse, c'est une variante de *edh*, *indh*, brûler, briller (voy. ci-dessus, p. 151).

Ardha, moitié, partie; cf. rac. *art*, *ard*, et *rad*, dont le sens primitif est briser, séparer; cf. aussi *randhra*, fente, trou.

Ahi, serpent; cf. r. *ac*, *añc*, se courber (pour la nasale, cf. lat. *anguis)*.

ûdhan, mamelle, partie interne, cachée; cf. ὕστερος, lat. *uterus*, *venter*.

ûrdhva, qui s'élève, élevé; cf. lat. *arduus*, mais aussi *altus*, qui dans le sens de grand ne saurait être un participe passé.

Thème *ṛgha* (dans *ṛghâvant*, etc.), agité, ardent, etc.; cf. *râga*, ardeur, passion, auprès de la rac. *raj*, briller, brûler, être ardent. *Arka*, soleil, *râkâ*, lune, rac. *ruc*, briller, etc., témoignent que *raj* est pour **rac*, **rak*.

ṛbhu, actif, habile, adroit; cf. *rabhasa*, vif, ardent, actif, fort (voir sur rac. *rabh*, *rambh)*.

Gandharva, être mythique; cf. κένταυρος,

Rac. *ghas*, manger; cf. rac. *cas*, même sens (zend *cash)*.

Rac. *ghuš*, crier; probablement apparentée avec *kruç*, crier, et *çruš*, entendre (cf. zend *gush*, entendre).

Rac. *ghrâ*, odorer, sentir. Si, comme c'est infiniment probable, le gr. ὀσφφαίνομαι contient la même racine, le σ qui précède l'aspirée forte est un sûr garant de son caractère primitif.

des embarras qu'elle a créés à ceux qui ont voulu en tenir compte à ce propos, voir Curtius, *Das Verbum der griech. Sprache* 1², 97, *seqq.*, et 102-107.

Tuhina, nuée, brouillard, neige; cf. le synonyme *tuśâra*, qui ramène pour l'un et l'autre à la rac. *tuç*, couler.

Rac. *darh*, *dṛṃh*, fixer, rendre solide; cf. στεῤῥός, στερεός, pour *στερεσος, *στερεσκος, sec, dur, solide, στήριγξ, appui; goth. *gastaurknan*, sec; all. *stark*, fort, solide (voy. Kluge, à ce mot); sk. *tarś*, avoir soif (être sec), gr. τέρσομαι, lat. *torreo*, etc.; cf. aussi zend, *stak*, pour *stark*, être solide, et sk. *drâkh*, être sec. Ici se range également la rac. *dharś*, être ferme, fort, hardi, courageux,

Rac. *duh*, couler, faire couler, surtout le lait; cf. n. pers. *doshîden*, qui ramène à un primitif, **dukś*, même sens (Spiegel, p. 115) et sk. *tuç*, couler.

Rac. *dhan*, *dhanv*, *dhâv*, *dhû*, couler, courir; cf. *stu*, couler, d'où *stâva*, ce qui coule; zend *tâ*, s'avancer.

Rac. *dhâ*, teter; *dhi*, se gorger. Le gr. τιτθή, mamelle, ne permet guère d'admettre l'hypothèse d'après laquelle le groupe τθ, serait issu de *dh*; de plus, le franç. *teter* et l'italien *tetare* ramènent à une forme du latin populaire qui indique également que la forte est primitive. Ici paraissent se rattacher les rac. sk. *dhrâ* et zend *thrâ*, nourrir.

Rac. *dhâv*, blanchir (faire briller); cf. lat. *tueor*, et voir sur cette famille de mots, ci-dessus, p. 77, *seqq*. Ici se rattachent aussi les rac. *dhî* et *dhyâ*, penser.

Rac. *baj*, *bhañj*, partager, diviser, couper, briser, etc.; cf. *sphaṭ*, *paṭ*, couper, briser, et *sphuṭ*, fendre, se séparer.

Rac. *bhar*, porter, souvent, être enceinte en parlant d'une femme; cf. sk. *par*, transporter, protéger, etc.; lat. *pario*, enfanter (rapporter, produire); cf. aussi le sens du sk. *bhartar*, *bhartrî* avec celui du lat. *parens*, le goth. *baira*, dans le sens de τίκτω, etc.

Rac. *bhikś*, demander; cf. lat. *posco*, même sens. Ici se rattachent vraisemblablement *bhas*, crier, aboyer, et *bhâs*, parler[1].

Rac. *bhâ* et *bhân* (dans *bhânu*, etc.), briller; cf. rac. *pu*, *pun* (dans *puṇya*, etc.), même sens; pour le vocalisme, cf. gr. φῶς, etc. Ici se rattache la rac. *bhâs*, briller. Sur son rapport avec *bhân*, voir ci-dessus, p. 275, *seqq*.); cf. aussi *spaç*, voir et briller, comme l'indique le sens du part. passé *spaṣṭa*.

1 Sur la relation des rac. signifiant crier, demander, parler, voir ci-dessus, p. 303 *seqq*.

Rac *bhuj*, courber, se courber; cf. *pûj*, rendre hommage (saluer) ; rac. *puṭ*, embrasser, envelopper, former le cercle ; *puccha*, queue.

Rac. *bhuj*, se nourrir de, profiter, jouir ; cf. *puš*, jouir et faire jouir, favoriser, accroître, nourrir, etc.

Rac. *bhû*, être, se développer. En rapprocher à la fois rac. *sphây* (part. passé *sphîta)*, s'accroître, gr. φίτυς, lat. *fio*.

Rac. *muh*, être troublé, être privé de sens ou d'intelligence; cf. *mûkha*, muet, cf. aussi rac. *mûrch*, qui possède en commun avec *muh* le sens de être privé d'intelligence ou de sentiment, et *mûrkha*, idiot. Ici se rattache sans doute avec dentalisme le lat. *mûtus*.

Mṛdh, ennemi; *mṛdha*, combat ; cf. rac. *mard*, broyer, briser, mais aussi et surtout le thème lat. *mort-* (dans *mortis*), la chose qui brise, broie, détruit.

Yahva, qui s'avance, s'agite, s'accroît ; cf. rac. *yakš*, s'agiter.

Rac. *radh*, *randh*, soumettre, se soumettre ; *râdh*, entrer en possession de, obtenir; cf. *artha*, objet, but, et voir ci-dessus à la rac. *ardh*.

Rac. *rah*, cacher ; cf. *rakš*, dans le sens de conserver, mettre de côté, dérivé de l'acception générale de garder.

Rac, *rih*, *lih*, lécher. L'idée primitive paraît être celle de frotter, glisser ; cf. alors *rikh*, *likh*, frotter, racler, et γλίσχρος, visqueux, glissant.

Rac. *lubh*, dans le sens de prendre, vouloir prendre ; cf. *lup*, zend et sk., dans le sens de prendre.

Vidhu, la lune; cf. lat. *vit-rum;* zend *vith*, connaître ; sens primitif commun, briller.

Rac. *vyadh*, blesser, percer, voir sur *bandh*, *bâdh* et cf. *vyath* et le dérivé *vyathâ* dans le sens de mal, peine, douleur.

Rac. *çubh çumbh*, briller (primitivement, brûler), être agité, ardent, rapide, etc. Voir ci-dessus à la rac. *kšubh ;* cf. aussi lat. *cupio*, *cupidus*. Ici se rattache sans doute *çîbham*, rapidement.

Rac. *hi*, mettre en mouvement ; cf. lat. *cieo*, *scio*, dans *adscio*.

Rac. *hras*, diminuer, d'où *hrasva*, petit ; cf. *karç*, maigrir[1].

[1] Voir sur ces mots, ci-dessus, p. 92, *seqq*.

Suffixe *bhis*, de l'instr. pluriel; *bhyas*, du dat., abl. pluriel; *bhyâm*, inst., dat., abl. du duel; cf. σφι, σφιν dans ὄχεσφιν (*Il.*, χ. 22) etc.; cf. σσι, σσιν pour χσι, χσιν, σχιν.

III

Principaux cas où le rapport des aspirées douces avec de fortes aspirées ou non semble faire défaut :

Rac. *ah*, dire.
Pron. *aham*, je.
Ibha, famille, éléphant.
Rac. *edh*, réussir; cf. pourtant, rac. *ardh*, même sens
Rac. *krudh*, être en colère.
Rac. *kśudh*, avoir faim.
Gandha, odeur.
Rac. *garh*, gronder, reprocher.
Jihva, langue.
Rac. *tarh*, briser; cf. pourtant τιτρώσκω.
Dabhra, petit.
Rac. *dih*, frotter, enduire.
Dhanu, *dhanus*, arc.
Rac. *dhukś*, allumer.
Rac. *nabh*, briser.
Nabhas, nuage; cf. νεφέλη.
Nâbhi, nombril; cf. ὀμφαλός.
Bâhu, bras; cf. πῆχυς.
Rac. *barh*, arracher.
Bhadra, ami; cf. p.-ê. φαιδρός.
Rac. *bharts*, faire des reproches.
Rac. *bhî*, craindre; cf. φέβομαι.
Rac. *bhrajj*, *bhrâj*, brûler, briller, griller; cf. φλέγω et sk. *sphuliṅga*.
Bhrû, sourcils; cf. ὀφρύς.
Rac. *mih*, uriner; cf. ὀμιχέω.
Mûrdhan, tête.
Rac. *yabh*, *futuere*.

Rac, *yudh*, combattre.

Rac. *rudh*, mettre obstacle.

Rac. *vidh*, honorer les dieux, manquer de.

Rac. *çardh*, *pedere*.

Çighra, rapide.

Rac. *çudh*, *çundh*, faire briller, blanchir ; cf. pourtant *çubh*, *çumbh*.

Rac. *çlâgh*, vanter, se vanter.

Sahasra, mille.

Sâdh, *sidh*, atteindre, réussir.

Simha, lion.

Sindhu, rivière, l'Indus ; *sîdhu*, liquide enivrant.

Rac. *subh*, étouffer.

Rac., *stubh*, chanter, crier.

Rac. *snih*, neiger ; cf. νείφει.

Svadhâ, mœurs ; cf. ἦθος.

Hamsa, cf. χήν.

Hanu, mâchoire.

Rac, *har*, porter, se fâcher.

Rac. *hary*, *harś*, se réjouir ; cf. χαίρω [1].

Hari, *harit*, vert ; cf. χόλος.

Hala, charme.

Rac. *has*, rire.

Hasta, main.

Rac. *hâ*, sauter.

Rac. *hid*, faire du bruit.

Hima, neige ; cf. χεῖμα.

Hiranya, or.

Rac. *hîd*, être irrité.

Rac. *hreś*, *heś*, hennir.

Rac. *hnu*, écarter.

Hyas, hier ; cf. χθές.

Rac. *hrî*, avoir honte.

Rac. *hlâd*, se rafraîchir, d'où *hrada*, lac.

[1] En rapport avec la rac. **skhars*, briller ; même observation pour *hiranya*.

Il convient de remarquer que, si les listes qui précèdent cette dernière suffisent à la démonstration annoncée, il faut y ajouter, en les retranchant de celle-ci, tous les exemples où une aspirée grecque répond à l'aspirée douce du sanskrit, comme ὀφρύς = *bhrû* [1].

En tout cas, notre avis est qu'on peut conclure sans la moindre hésitation des rapprochements qui viennent d'être faits :

1° Qu'au moins la plupart des aspirées douces du sanskrit dérivent des aspirées fortes correspondantes ;

Et, 2°, comme conséquence, que les aspirées grecques, loin d'être des aspirées douces transformées en fortes, à l'inverse de toutes les lois phonétiques, ont été fortes de tout temps.

Je terminerai par l'examen de trois objections, — les seules, à ce qu'il me semble, qui pourraient m'être faites [2].

1° Pourquoi le grec n'a-t-il que des aspirées fortes et n'a-t-il pas développé ou conservé les aspirées douces comme le sanskrit?

Le fait étant commun au grec, au latin, au gothique et au celte, il y a lieu d'en conclure que la différence de prononciation était devenue si légère entre l'aspirée douce et la simple correspondante qu'on n'en a tenu compte qu'en sanskrit, où l'on sait avec quel soin minutieux les anciens grammairiens ont noté les moindres nuances phonétiques.

On en a une nouvelle preuve, du reste, en voyant que le zend, pourtant si voisin du sanskrit, a conservé à peine la trace des aspirées douces, tandis que les fortes s'y sont maintenues presque aussi nombreuses qu'en sanskrit.

Il faut remarquer aussi qu'en grec les aspirées se sont adoucies en réalité sans que le signe graphique ait changé.

[1] Même observation en ce qui concerne les aspirées douces du sk. correspondant à des fortes simples ou aspirées des dialectes germaniques comme *aham* auprès de *ich*, *ik*, etc ; les modifications qui se sont faites dans ces dialectes en vertu de la loi de Grimm ayant dû toujours se produire en partant des fortes. — Pour les noms d'animaux formés avec le suffixe *bha*, comme *vṛšabha*, etc., cf. ἔριφος, ἔλαφος, ἐλέφας, etc.

[2] Je ne considérerais pas comme une critique sérieuse celle qui consisterait à dire que le lat. *rutilus* est pour **rudilus*, soit à cause de la concordance de *rudhira* avec ἐρυθρός (pétition de principe), soit parce que *rudhira* serait une forme proethnique, ce que rien ne prouve (tout ce qu'on peut admettre, c'est la coexistence dès l'époque d'unité des deux variantes **ruthira* et *rudhira*). L'unité a-t-elle du reste jamais été autre que géographique, et peut-on supposer que les différents idiomes indo-européens ne dérivent pas de dialectes déjà constitués dans la langue mère?

Seconde objection. — L'hypothèse d'un antécédent *khvar*, par exemple, pour des racines qui sont devenues *ghûr*, *hvar*, *hval*, *hru*, et probablement aussi *dhvar*, est contraire au principe de phonétique d'après lequel un même son placé dans des conditions identiques ne saurait donner dans un même dialecte deux produits différents.

Je reconnais la justesse de ce principe à condition, toutefois, qu'il soit bien convenu que la *différence des temps change les circonstances*. Or, sous cette réserve nécessaire[1], toute difficulté disparaît, car il est toujours permis de supposer que les variantes de *khvar* ne sont pas contemporaines entre elles.

La troisième objection, et la plus spécieuse, s'appuie sur la coïncidence assez fréquente des douces dans différents idiomes de la famille avec les aspirées fortes du grec et du latin *(f)*. L'exemple le plus caractéristique en ce sens (en dépit du gr. βάρος, inséparable du sk. *bharas)* est la rac. *bhar* du sk. représentée en général par *bar* en gothique et *ber* dans les idiomes slaves et celtiques. Mais, d'une part, à l'époque d'où datent les plus anciens monuments de ces langues, il y avait longtemps que le φ et le *f* de φέρω, *fero* étaient virtuellement adoucis. A supposer que le gothique, le slave et le celte aient suivi le même mouvement (ce qui *a priori* est extrêmement vraisemblable) on est autorisé à restituer pour ces langues une ancienne forme *pher* de la même racine, le sanskrit et le zend n'infirmant pas d'ailleurs cette hypothèse, si l'on admet que les dialectes remontent à la langue mère, ou seulement que les deux variantes *phar* et *bhar* ont pu coexister.

En second lieu, le dépouillement des mots d'origine indo-européenne pouvant se rapporter à la rac. *bhar* du sk. n'a été fait qu'avec l'idée préconçue qu'ils devaient avoir *b* (ou φ, *f)* pour initiale, de sorte que, par exemple, le latin *pario*, *porto*, etc., ont été écartés de prime abord (comme *carpo* et κλέπτω ont été séparés *a priori* de la rac. *grabh* du sk., etc., etc.); bref, on est entré de plain-pied à

[1] En ne l'accordant pas, on prend à sa charge cette conséquence, évidemment absurde, que les racines d'une langue sont irréductibles entre elles, que de tout temps, par exemple, le sanskrit a possédé celles qu'ont enregistrées les grammairiens; ou, en d'autres termes, que l'altération phonétique n'a jamais enrichi le langage, comme s'il était possible d'assigner une autre cause à ses premiers développements.

ce propos dans un cercle vicieux dont il est impossible de sortir désormais sans remonter aux vrais principes, c'est-à-dire à celui de la constante mobilité des sons, suivant une certaine pente, aux temps antérieurs à la fixation grammaticale du langage.

Si l'on rapproche du fait de la suspension de la loi de Grimm devant toute consonne précédée d'une sifflante, la parenté de l'all. *dürr* avec στερεός, — *dünn* avec στενός, — *brennen* avec lat. *splendeo*, — *graben* avec lat. *scalpo* (cf. γράφω), — *hell* avec le goth. *skeir*, — *hund* avec le sk. *çvan* pour **skvan*, en ajoutant, si l'on considère *f* comme une douce, *feuer* auprès du sk. *sphur*, — *fallen*, auprès de σφάλλω, — *fragen* auprès de *sprechen*, etc.[1], — on sera convaincu que les changements amenés par la loi en question n'ont eu lieu que pour les fortes (simples ou aspirées) changées en douces, et postérieurement à la chute d'un *s* qui précédait à l'origine toutes les fortes non encore transformées.

Quant au zend, le rapprochement de *zem* (terre) avec le sk. *kšâm* et le gr. χθών, d'un primitif **skhâm*, montre parfaitement le processus qui a fait passer successivement le groupe *skh* en *khš* *ghz*, *z*, et indique, mieux que ne pourraient le faire tous les raisonnements, qu'à l'époque de l'unité, ou de la cohésion indo-iranienne, les aspirées fortes n'étaient pas encore adoucies.

[1] En partant du gothique, on peut citer: *bairhta*, auprès de l'anglais *spark* et du sk. *sphulinga; draiban* auprès de l'all. *streben; drajan* auprès de *stark; gilda* auprès de *skulda; hairu* auprès de *schere; halta* auprès du sk *skhal* (cf. lat. *claudus); flêkan* auprès de *sprechen*, etc. En d'autres termes, la loi de Grimm ainsi expliquée fournit la preuve, à laquelle concourent d'ailleurs l'étude ci-dessus et celle sur le changement proethnique de *t* ou *th* en *d* ou *dh* (p. 217, *seqq*), que toutes les consonnes douces appartenant aux trois ordres des gutturales, des dentales et des labiales, représentent, de même que *l* et toutes les palatales, DES SONS RELATIVEMENT RÉCENTS. J'en vois, du reste, une preuve dans l'absence des aspirées douces en grec. Quand les fortes s'y sont adoucies, les organes n'avaient plus d'aptitude pour l'aspiration, car cette aptitude s'est perdue de bonne heure comme le montre le latin.

SUR LA CRITIQUE

DE LA

NOUVELLE LINGUISTIQUE[1]

PAR M. G. CURTIUS

I

Ce nouvel ouvrage de M. G. Curtius est divisé en quatre parties dont chacune est consacrée à l'examen critique d'une des principales questions qui forment comme le *credo* des *néo-grammairiens*.

La première traite des lois phonétiques. Sont-elles absolues comme tend à le croire l'école nouvelle? M. Curtius est d'une opinion différente. Il triomphe du reste facilement sur ce point, soit en montrant les contradictions et les hésitations des néo-gramairiens eux-mêmes, soit en établissant par plusieurs exemples l'impossibilité de mettre les faits d'accord avec le principe qu'il combat. Mais ses raisons sont moins concluantes quand il essaye de préciser l'idée qu'il s'est faite des lois phonétiques et de leur portée. Certaines modifications, dit-il en substance, en répétant une théorie déjà exposée par lui dans ses *Principes d'étymologie grecque*, ont un caractère constant, tandis que d'autres sont sporadiques. Or

[1] (*Zur Kritik der neuesten Sprachforschung.*) — Dans la *Revue critique*, numéro du 29 juin 1886.

quelle prise une pareille manière de voir ne laisse-t-elle pas aux explications arbitraires, et si tel était le dernier mot de la science, n'y aurait-il pas lieu de désespérer d'arriver jamais à pouvoir appliquer à la grammaire historique une méthode critique invariable et sûre? On ne peut qu'approuver M. Curtius quand il blâme l'abus qu'on fait dans la nouvelle école du mot impossible, à propos de telle ou telle explication de détail; on en use en effet un peu trop facilement et d'une manière un peu trop dogmatique, étant donné l'état actuel de nos connaissances. Mais le but auquel tous doivent tendre est de faire qu'on puisse s'en servir un jour avec certitude. Une science sans critérium n'est pas une science, et nul critérium ne saurait exister en matière de science du langage tant qu'à côté des faits constants, c'est-à-dire soumis à des lois, on en admettra de sporadiques, c'est-à-dire ayant une origine arbitraire. Faut-il ajouter que si la nature des choses était ainsi, il faudrait bien en prendre son parti et renoncer à faire de la linguistique une science positive. Mais il reste à le prouver, et l'on ne saurait voir un motif suffisant pour renoncer dans ce domaine à l'établissement d'une méthode générale dans l'analogie que M. Curtius établit entre le développement du langage et celui du droit, des mœurs et de la vie politique des nations. Là aussi, en effet, il s'agit de savoir s'il n'y a pas entre les phénomènes observés des relations nécessaires de causes à effets, et la tâche des historiens, eu égard à la recherche de ces causes, ressemble à celles des grammairiens à la piste des lois du langage.

Les pressentiments fondés sur la logique pure semblent donc à cet égard en contradiction avec les faits invoqués par M. Curtius: les lois phonétiques *devraient* être générales et *paraissent* ne pas l'être; voilà qui est incontestable, et cependant nous ne croyons pas que les termes de cette antinomie soit radicalement inconciliables [1].

II

Dans la seconde partie de son opuscule, M. Curtius traite de l'analogie. Mais est-ce bien l'analogie qu'il faut dire? L'auteur, en effet,

[1] Les idées de l'auteur de cet article sur la questions ont été exposés dans la *Revue de linguistique*, n° du 15 octobre 1884 (ci-dessus, p. 233, *seqq.*).

n'a pas de peine à faire voir que l'analogie dont il va s'occuper, et telle que l'entendent les néo-grammairiens est, pour ainsi dire, l'opposé de l'ἀναλογία des anciens. C'est qu'en réalité il y a deux sortes d'analogies ; ou plutôt, il y a l'analogie proprement dite et la fausse analogie, ou la contamination analogique : c'est de cette dernière qu'il s'agit. Il eût été bon d'ailleurs de les distinguer nettement l'une de l'autre, nous essayerons de le faire, au défaut de M. Curtius.

La véritable analogie donne naissance à un mot *nouveau* en ajoutant à un radical déjà en usage dans des formes voisines, pour le sens général, une désinence commune à tous ceux qui appartiennent à la catégorie grammaticale dans laquelle il doit se ranger. Exemple : *amabilis*, formé du thème *ama* contenu dans *amare* et de la finale *bilis*, propre à toute une série d'adjectifs latins à sens voisin de celui des participes futurs passifs, comme *laudabilis*, *terribilis*, etc. Ce procédé, que l'extinction des lois phonétiques détruites par la grammaire a rendu le facteur unique, ou à peu près, des formes nouvelles dans les langues modernes, a été pourtant fécond de très bonne heure ; c'est à lui qu'est dû le développement de la déclinaison et de la conjugaison dont il a propagé les formes à l'infini.

La contamination agit d'une tout autre manière. Elle ne crée pas de mots nouveaux, mais elle modifie la forme des anciens, sous l'influence et d'après des termes appartenant à une catégorie voisine de ceux-ci, au double point de vue significatif et phonétique. C'est ainsi qu'en grec, selon M. G. Meyer[1], une seconde personne du singulier au présent de l'indicatif actif, ayant passé de *φέρεσι à *φέρει, conformément à la loi qui fait tomber en cette langue un σ placé entre deux voyelles, s'est transformé de nouveau en φέρεις par analogie avec la finale ς employée comme désinence secondaire, par exemple, à la seconde personne du singulier de l'imparfait actif ἔφερες.

Cet exemple fait voir d'ailleurs que la contamination se distingue encore de l'analogie proprement dite en ce que celle-ci est indispensable au développement des séries grammaticales et reste d'un

[1] *Gr. Gram.*, § 447.

usage constant dans les langues modernes, tandis que celle-là n'est pas nécessitée par les exigences de la vie du langage et qu'elle est incompatible avec la fixité relative des langues littéraires. Nées de confusions imputables principalement à l'ignorance, les contaminations apparaissent surtout aux moments d'un retour de la civilisation à la barbarie (comme à la chute de l'Empire romain et au moment de la naissance des langues romanes), et quand la langue populaire est doublée d'une langue littéraire en décadence ignorée ou oubliée de ceux qui font usage de la première, et leur offrant matière à de fréquentes erreurs s'ils essayent de s'en servir. Quoi qu'il en soit, la contamination analogique ne saurait être déterminée avec certitude que si l'antécédent de la forme contaminée s'est conservé auprès de celle-ci; malheureusement, ce n'est presque jamais le cas pour les perturbations phonétiques que les fondateurs de la nouvelle école rapportent sans hésiter, même en l'absence de tout moyen de contrôle direct, au phénomène en question. De là les objections très fortes que M. Curtius fait valoir contre leur méthode à cet égard. Où est, en effet, si nous reprenons l'exemple cité plus haut, la preuve du changement de l'hypothétique *φέρει (2e pers. du sing.) en φέρεις sous l'influence d'ἔφερες? Nulle part ailleurs que dans le caractère absolu attribué à la loi phonétique qui a dû faire tomber le σ de *φέρεσι = sk. *bhárasi* et la difficulté d'expliquer autrement la substitution de φέρεις à *φέρει.

Nous approuvons donc entièrement la critique de M. Curtius et nous croyons qu'on ne doit avoir recours aux explications fondées sur la contamination, en ce qui concerne la langue mère et ses descendants immédiats, qu'avec une extrême circonspection et seulement quand on dispose à cet effet d'une circonstance directement probante.

Nous sommes moins disposé à suivre le savant linguiste quand il essaie de démontrer plus loin le caractère arbitraire de certaines modifications antiques du langage.

La réduction de ἀμφιφορεύς, par exemple, à ἀμφορεύς est le résultat d'une contraction qui diffère peu de celle de θυγατέρας en θύγατρας.

La réduction, évidemment arbitraire, d'un nom propre comme Ζεύξιππος en Ζεῦξις paraît plus concluante et a ses analogues dans des langues modernes. Mais ce procédé n'a rien de primitif, ni de naturel, comme le montre bien la forme complexe du mot qui sert

d'exemple. C'est le résultat d'une sorte de convention qui ne peut guère s'établir qu'au sein d'une famille à propos d'un nom propre ou, d'une manière générale, parmi les membres d'une société secrète qui s'essaient, de parti pris, à ne s'entendre qu'entre eux. Une chose sûre, c'est qu'un semblable moyen n'a rien de commun avec le développement normal du langage et peut difficilement aider à l'explication de ses formes primitives.

III

Dans la troisième partie, M. Curtius aborde le vocalisme indo-européen, et sur ce terrain, l'ancienne théorie de la division de l'*a* primitif en *a*, *e*, *o*, chez les peuples d'Europe trouve en lui un défenseur persistant.

Il reconnaît pourtant qu'un argument considérable interviendrait en faveur du caractère primordial de l'*e* gréco-latin et du changement de ce son en *a* dans le rameau asiatique, si l'opinion de MM. Joh. Schmidt et Collitz sur l'origine des palatales en sanskrit sous l'influence des sons *i* au *e* pouvait être admise sans réserve. Mais combien d'exceptions ne laisse-t-elle pas inexpliquées, à moins d'avoir recours aux effets si difficiles à démontrer d'une manière convaincante de la contamination analogique ?

M. Curtius présente beaucoup d'observations de détail qui tendent faire échec aux idées des novateurs sur le vocalisme primitif indo-européen, et qui semblent exiger une réponse de leur part. Nous souhaiterons, dans l'intérêt de la science qu'elle ne se fasse pas attendre trop longtemps, et surtout qu'elle soit de nature à jeter un peu plus de lumière sur ces questions si difficiles et encore si obscures.

En ce qui regarde l'hypothèse de la nasale sonnante, M. Curtius indique une difficulté que nous avons signalée de notre côté dans un opuscule qui paraissait à peu près en même temps que le sien [1]. Il s'agit de la chute de *n* comme mode d'affaiblissement d'une foule de formes en grec et en sanskrit. Or si on a en grec εἰς à côté de ἐνς et, en sanskrit *baliṡu* auprès d'un thème *balin*, où la nasale a disparu sans laisser aucune trace, il est difficile d'échapper à l'idée

[1] *Mélanges de linguistique indo-européenne* (ci-dessus, p. 24, *seqq.*).

qu'il a pu en être de même pour τατό-ς, *tatá-s*, etc. Ici encore on attend avec une impatiente curiosité la réponse des auteurs ou des défenseurs du système.

M. Curtius rencontrera une adhésion moins facile, à notre avis, quand il proteste contre la mort du *guṇa* proclamée dans une formule devenue célèbre par M. L. Havet, il y a quelques années déjà. Ici, les objections du savant professeur de Leipzig ont un caractère tout particulier de faiblesse ; on dirait qu'il ne résiste guère que pour l'honneur. En tous cas, il est besoin, pour ressusciter le *guṇa*, d'une évocation autrement puissante que celle qui consiste à faire appel à l'analogie de la *vṛiddhi* du sanskrit, dont le caractère artificiel est, en général, si manifeste.

IV

Faut-il considérer les questions qui touchent d'une manière générale à la morphologie de la période d'unité indo-européenne comme inaccessibles à jamais à la science, et, par conséquent, les études qui s'y rapportent sont-elles vouées à une irrémédiable stérilité ; ou bien peut-on fonder quelque espérance de progrès réel en suivant cette voie ? Tel est l'objet de la discussion à laquelle M. Curtius consacre la quatrième et dernière partie de son travail.

L'école nouvelle accuse, en général, des tendances favorables à la première de ces alternatives, tandis que M. Curtius, fidèle aux vues qui l'ont guidé dans son ouvrage sur la *Chronologie dans la formation des langues indo-germaniques*, est favorable à la seconde. Nous nous bornerons à ajouter aux siennes quelques considérations qui les corroborent.

En ce qui regarde la morphologie proethnique, nous ferons remarquer que certaines manières, communes à toutes les écoles, d'exposer les généralités, impliquent une opinion sur la structure et les combinaisons primitives des éléments du langage. Les idées qui ont cours, par exemple, sur l'analyse des formes verbales qui dépendent de la conjugaison thématique, comme φέρ-ο-μεν, en sont la preuve ; ces idées entraînent l'hypothèse du monosyllabisme des racines contenues dans les formes en question. Des motifs qui ne manquent pas de poids militent en faveur de cette manière de voir,

bien que celle qui consisterait à considérer les racines des mêmes verbes comme bisyllabiques l'emporte à notre avis, en vraisemblance. On peut en conclure que, dans la pratique, personne ne regarde ces questions comme insolubles, et qu'il n'est guère possible de faire de la grammaire historique sans en trancher quelques-unes d'une manière au moins provisoire.

Pour la même époque, les problèmes phonétiques nous paraissent comme à M. Curtius, offrir souvent matière à des discussions utiles et même à des solutions à peu près sûres. On objecte en vain que nous ne pouvons rien savoir des lois qui ont prévalu pendant la période d'unité. Si les faits positifs, matériels nous échappent à tout jamais, il nous reste l'induction. En bonne logique, nous sommes, ce nous semble, tout à fait autorisés à attribuer à la période d'unité les mêmes lois phonétiques dont nous constatons l'existence dans tous les dialectes de première formation, ou dans la plupart d'entre eux. Citons en première ligne la contraction sous toutes ses formes, l'influence assimilatrice d'un son donné sur celui qui le précède, le rhotacisme de *s*, au moins dans certaines positions, le lambdacisme de *r*, la dégradation vocalique de *o* en *u*, de *ai*, *ei*, *ê* en *î* et *i* et même de *a* en *e*, etc. Voilà autant de faits généraux qu'il nous est rationnellement permis de transporter de chez ses filles directes dans la langue mère. Aucune science du reste ne se prive d'une méthode aussi légitime, et nous ne voyons pas pourquoi on l'interdirait à celle du langage.

Bien que très souvent d'accord avec M. Curtius dans sa polémique contre les doctrines nouvelles, nous ne dissimulerons pas que l'impression qui résulte pour nous de l'ensemble de la discussion est bien différente des espérances qui ont soutenu l'auteur. Quelque large prise qu'offrent à la critique les théories de M. Brugmann, Osthoff, de Saussure, etc., on ne saurait méconnaître qu'elles ont donné une impulsion aux études de linguistique indo-européenne qui viendra difficilement s'éteindre à son point de départ. Que ces théories soit appelés à se développer et à se modifier profondément, c'est possible et même probable ; mais celles qui les ont précédées n'ont guère de chances, croyons-nous, de tirer profit de telles circonstances. Bien des parties du système de Bopp sont irrémédiablement condamnées et le mieux serait encore d'en faire son deuil.

On comprend, il est vrai, que ce parti coûte à prendre aux meilleurs disciples de l'illustre fondateur de la grammaire comparée indo-européenne; mais dans le naufrage qui les appauvrit, ils ne sont pas sans consolations. M. Curtius surtout a tracé un tel sillon dans le champ de la linguistique, ses travaux si estimés et si utiles, malgré tout, ont tellement contribué à frayer la voie aux découvertes nouvelles, que sa gloire survivra à certaines idées défendues par lui avec plus de courage que de succès et qu'il restera pour tous, sans distinction d'école, un maître respecté et admiré.

MÉLANGES[1]

1° *Privus*, *privignus*, *privilegium*, *privatus*, *privo*

M. Curtius[2] a rapproché étymologiquement le grec πρᾷος de la racine sanskrite *prî*, aimer ; d'autre part, j'ai montré[3] la relation phonétique de πρᾷος, pour *πραιϝος, avec le latin *prîvus* pour **preîvus*, **praivus*, en m'appuyant sur une nombreuse série de faits analogues. En vertu du principe que deux termes égaux à un troisième sont égaux entre eux, la racine *prî*, si la donnée de M. Curtius et la mienne sont exactes, serait pour *praiv;* en d'autres termes, cette racine aurait perdu un *v* dont on ne retrouve aucune trace en sanskrit. Mais on la rencontre ailleurs. Il est impossible, par exemple, de séparer le gothique *frijon*, « se réjouir », comme l'a remarqué aussi M. Curtius[4], du sanskrit *prî;* de même *frijon* est inséparable de l'ancien haut-allemand *frawjan*, « se réjouir », qui ramènent l'un et l'autre, surtout en tenant compte des rapprochements que j'ai faits dans le passage déjà cité de mon opuscule, à une racine **fraiw*, correspondant au sanskrit *praiv* réduit à *prai*, *pre*, *prî*, dans les formes que nous connaissons. D'ailleurs, les preuves d'une réduction du même genre ne manquent pas, et l'on est absolument obligé de l'admettre, par exemple, pour la racine sanskrite *çliš* auprès de l'ancien haut allemand *sliuzu*, du grec

1 [Dans l'*Annuaire de la Faculté des lettres de Lyon*, 1885, fasc. 2].
2 *Grund.*5, p. 283.
3 *Mélanges de linguistique indo-européenne*, ci-dessus, p. 266, note 3.
4 *Loc. cit.*

κληίζω, pour *κληίϝζω, de la racine slave *kljuc* et du latin *claudo*, pour **clæudo*. On est donc parfaitement autorisé à identifier *prî* avec les racines πραιϝ et *preiv* du grec et du latin. Or, à *prî* se rattache un dérivé adjectif *priya* qui, indépendamment du sens de « cher, aimable, agréable », qu'il possède en commun avec πρᾶος, a pris une acception très voisine du pronom possessif, par exemple, comme qualificatif de *mitra*, ami (*priyo' mitrah*, « cher ami » ou « mon ami »), ou de *atithi*, hôte (*priyo' tithih*, « cher hôte » ou « mon hôte », etc.).

Cette double nuance significative s'explique d'elle-même et nous étonnera d'autant moins qu'on en retrouve l'équivalent exact dans l'emploi homérique de l'adjectif φίλος. Il suffira, pour s'en rendre compte, de relire le discours de Priam à Hector (*Il.*, X, 38-77) où l'expression φίλον τέκος (v. 38), alterne avec ἐμόν τέκος (v. 56 et où le membre de phrase : αὐτός δὲ φίλης αἰῶνος ἀμερθῇς (v. 58) ne peut se traduire que par ces mots : « Et tu serais privé de *ta* vie. »

Le rapport qui vient d'être signalé entre le sens de *priya* et celui de φίλος repose très probablement d'ailleurs sur une commune étymologie ; λ représentant en général un *r* indo-européen et la position de la liquide eu égard à la voyelle qui l'accompagne pouvant varier sans infirmer le rapport des autres termes, la racine *prî* peut être considérée comme identique à celle qui est dans φίλος. Il est vrai que ce dernier a pour initiale une aspirée en regard de la labiale simple de *prî*, mais comme la même aspirée se retrouve dans le zend *fri*, *alter ego* du sanskrit *prî*, cette différence s'explique par l'hypothèse d'un antécédent commun **phîr*, *phrî*. Du reste, il est possible, probable même, que φίλος, pour *φειρϝος (comme ὅλος est pour *ολϝος, cf. *salvus*, et comme παῦρος est pour *παυρϝος, cf. *parvus*) est encore plus voisin de πρᾶος, et de *prîvus* que du sanskrit *priya*.

Dans tous les cas, il reste bien acquis que *priya* et φίλος ont été employés, chacun de son côté, dans un sens qui se confond, pour ainsi dire, avec celui du pronom possessif.

Partant de cette donnée, le sens du collatéral *prîvus* lui-même et de ses dérivés s'expliquera avec une extrême facilité.

J'emprunte, pour le faire voir, un exemple à chacune des subdivisions significatives établies par Freund, dans son grand *Dic-*

tionnaire, à propos de cet adjectif, et je constate que partout on peut le rendre par un possessif :

Inque dies privos aboriri quæque creata (Lucr., 5, 732). « Et chacune des choses créées apparaître chaque jour » ; c'est-à-dire « en *son* jour ».

Innumerabiliter privas mutatur in horas (Id., ibid., 275). « Il (l'air) se change indéfiniment à chaque heure » ; c'est-à-dire, « aux heures considérées individuellement, — aux heures qui *sont à elles* ».

Ut privos lapides, silices privasque verbenas secum ferrent (Liv. 30, 43). « Qu'ils emporteraient avec eux chacun leurs pierres, leurs cailloux et leurs tiges de verveines » ; c'est-à-dire, « chacun leurs propres pierres, etc. ».

Quæ non tam dilucide demonstrari latina oratione possunt quam græce ea dicunt privis vocibus (Gell., 11, 16).

« Les choses qui ne peuvent pas être rendues en latin avec la même clarté qu'on les exprime en grec sont rapportées par *leurs* mots mêmes » ; c'est-à-dire, « à l'aide des expressions mêmes du grec, — sans qu'on les traduise ».

En composition, la véritable signification de *prîvus* apparaît tout aussi clairement.

Privignus, *privigna*, pour **privigenus*, **privigena*, composé déterminatif formé comme *indigena*, *primigenus*, *multigenus*, etc., ne peut pas signifier « qui forme une famille à part », comme le dit le traducteur de Freund, attendu qu'en pareil cas *-genus* a toujours le sens passif de « né, engendré ». Le *privignus* est le *propre fils*, et la *privigna* la *propre fille* de l'époux ou de l'épouse qui a eu l'un ou l'autre en premières noces, eu égard au nouvel époux ou à la nouvelle épouse pour lesquels les enfants d'un premier lit sont des *beaux-fils* ou des *belles-filles*.

Privilegium. — Le *privilegium* est ce qui concerne la *priva lex*, la loi *qui est celle* d'un individu, qui a été faite pour lui ; autrement dit, c'est l'effet, le bénéfice qui en découle. Ce sens résulte très nettement du passage suivant de Cicéron : *In privatos homines leges ferri noluerunt : id enim est privilegium* (Cic., *Leg.*, 3, 19.) « Ils ne voulurent pas que les lois fussent faites pour les particuliers ; car c'est ce qu'on appelle privilège. »

Privatus, comme adjectif, a un sens très distinct de celui du verbe *privo*, et tout à fait en rapport avec l'idée possessive de *prîvus*. Aussi Freund est-il dans l'erreur en définissant *privatus* « ce qui est *séparé* de l'État, en dehors du gouvernement ». La *res privata* est celle que l'on a en *propre*, qui est *sienne*, à l'exclusion de toute *communauté*, comme l'atteste ce passage :

Ut communibus utatur pro communibus, privatis ut suis. Sunt autem privata nulla natura, sed aut veteri occupatione, aut victoria, aut lege, pactione, conditione, sorte (Cic., *Off.*, I, 7).

« ... se servir des biens communs comme appartenant a tous et des siens seulement comme vous appartenant en propre. Les choses privées (la propriété) ne nous sont pas échues naturellement; elles résultent, ou d'une ancienne occupation, ou de la victoire, ou bien d'une loi, d'un contrat, d'une convention, d'un partage. »

L'*homo privatus* est, de même, l'individu considéré *en soi*, abstraction faite de ses relations avec autrui et surtout de son rôle dans l'État. En un mot, c'est le particulier.

Il est facile de voir par tout ce qui précède que le sens primitif du verbe *privo* ne saurait être que *s'approprier*, ou « rendre propre, indépendant » et, par conséquent, « séparer d'autre chose ». Cette idée accessoire est devenue graduellement prédominante et même unique dans l'emploi habituel de *privo;* par exemple, dans l'expression, *privare aliquem aliqua re*, qui a certainement succédé à la tournure primitive tombée en désuétude, *privare rem alicujus*[1].

2° Sur l'étymologie du mot *indra*

Dans son ouvrage sur la *Religion védique*[2], M. Bergaigne voit dans la racine *indh*, brûler, l'étymologie la plus vraisemblable du nom d'Indra. Nous sommes du même avis sous la réserve des remarques suivantes : 1° La racine *indh* en question n'est qu'une

[1] On en a comme un souvenir dans ce fragment d'un ancien poète cité par Nonius (500, 16) :

Quo tu res vis hanc privari pulchras, quas uti solet?

« Pourquoi veux-tu la priver de ces belles choses dont elle est habituée à se servir? »

[2] II, 166.

variante d'un groupe nombreux dont nous aurons occasion d'indiquer tout à l'heure d'autres représentants ; 2° Si, à l'origine et conformément à cette étymologie, Indra a été d'abord le brillant ou le brûlant, il s'est produit de bonne heure une évolution dans le sens de ce mot, qui a réagi sur la conception du mythe correspondant, et grâce à laquelle Indra a surtout été considéré comme le dieu ardent, actif, énergique, fort [1], vigoureux, etc. C'est-à-dire, qu'on retrouve là le même mouvement métaphorique et la même transition de l'idée physique de brûler à l'idée physico-morale de être ardent, actif, qu'on remarque dans le latin *furor*, « ardeur, passion », auprès du sk. *sphur*, « briller », et dans beaucoup d'autres cas analogues [2].

Un philologue allemand, M. Windisch [3], vient pourtant de s'inscrire en faux contre l'explication de M. Bergaigne. D'après lui, ce n'est pas à la racine *indh* qu'il faudrait rattacher *indra*, mais bien à celle qui figure dans l'homérique ἰνδάλλεται, « il paraît, apparaît ».

Évidemment le critique part de l'idée qu'aucun rapport étymologique ne saurait exister entre les racines *indh* « brûler, briller », et ἰνδ, « paraître, apparaître ». En ce qui concerne la parenté du sens, je renvoie à l'étude ci-dessus, p. 129, *seqq.*, sur l'idée de briller, où l'on trouvera nombre d'exemples de ces différentes significations réunies sous une seule et même racine. A ce point de vue donc, aucune difficulté dans l'identification de *indh* et de ἰνδ.

Quant à la différence phonétique, elle est insignifiante si l'ont tient compte du grand nombre de cas où en grec comme dans toutes les autres langues d'origine indo-européenne, une consonne simple correspond à une aspirée du sanskrit. Qu'il nous suffise d'en citer pour exemple λαμβάνω, auprès de *rabh*, ῥάπτω, auprès de *gah*, πῦρ auprès de *sphur*, ἵστημι auprès de *sthâ*, etc.; et dans le

[1] C'est ainsi que Indra a pu recevoir l'épithète de *maghavan*, « fort, puissant, généreux » ; de là les nouveaux traits ajoutés à sa légende par le seul effet de l'évolution significative de cette qualification. Comparer à la racine *magh* signifiant « croître, être fort, grand, puissant », puis avec une acception causative, « faire prospérer, accroître, réjouir, enrichir », *vardh* et *ardh*, dont le sens s'est développé exactement de la même manière.

[2] Voir ci-dessus, p. 129, *seqq.*

[3] *Literarisches Centralblatt*, numéro du 21 mars 1885.

grec même, τρέπω auprès de στρέφω, ταράσσω auprès de θάλασσα, ἔτυχον, et τεύχω, δέχομαι auprès de δέχομαι, etc.

Pour établir un rapport étroit entre *indra* et ἰνδάλλεται, M. Windisch est obligé d'ailleurs de séparer cette dernière forme de la racine *vid* du sanskrit, dont M. Curtius la fait dépendre. Mais, en réalité, toutes ces racines sont étroitement apparentées moyennant la chute proethnique de *v* dans une partie d'entre elles. *Vid*, connaître, est pour **vizd*, comme le montre la forme slave *veizdmi*[1], et **vizd* vient par dentalisme et adoucissement de **visk* qui se trouve dans ἐίσκω et ἶσσος, pour *εικσος[2].

3° *Memor*, *manman*, μνήμων

On rattache habituellement le latin *memor* à la famille à laquelle appartient la racine sanskrite *smar*, « se souvenir, se rappeler » ; *memor* serait, en conséquence, pour **sme-smor*. Mais, malgré la faveur dont jouit cette explication, elle devient très suspecte si l'on remarque : 1° qu'elle implique une réduplication de la racine inutile au sens, puisque en sanskrit cette même racine signifie se rappeler sous sa forme simple[3]; 2° et surtout, qu'il n'existe pas d'autres noms d'agents dépourvus de suffixe et ne différant de la racine que par la nuance du vocalisme.

Il paraît beaucoup plus vraisemblable que *memor* est pour **menmôns*, comme *melior* est pour **meliôns* et se rapproche tout particulièrement du sanskrit *manman*, « réflexion », forme neutre d'un ancien adjectif **manmân* (au masc.), « celui qui réfléchit, qui roule dans son esprit, qui se souvient ». Dans ce cas, la réduplication a sa valeur significative auprès de la racine simple *man*, « penser », et le rapport de *memînî*, pour **menmeïni*, et de *memor* devient aussi étroit pour la forme que pour le sens.

Il est vrai que, d'autre part, l'analogie de la forme grecque μνήμων, dont le rapport phonétique avec *memor*, pour la seconde

[1] Cf. aussi αἴθω, pour *αισθω, et αισθάνομαι, zend *vith* et peut être ἐπίσταμαι à rapprocher, surtout pour la partie finale, de ἵσαμι.

[2] Voir pour plus de détails et d'explications, ci-dessus, p. 282.

[3] Le grec μέρμερος, qu'on rapproche aussi et avec raison de *smar*, présente bien un redoublement, mais phonétiquement différent de celui de *memor* et, de plus, la nuance significative n'est pas la même.

syllabe, est le même que celui de *melior* et de ἡδίων, et qui présente un vocalisme identique indépendamment de l'identité du sens, est de nature à causer de l'hésitation. Bref, **menmôns* ne serait-il pas plutôt le correspondant de μνήμων que de **manman*[1].

Sous cette nouvelle face de la question, *-môns*, devenu *-mor*, serait un suffixe analogue à celui de *pri-mor*, et comme son correspondant grec -μων, non sans rapport avec celui des participes moyens et passifs en μενος. Resterait l'identification de *me-* et de μνη-, qui n'est peut-être pas impossible, si μνή-μων est pour *μ(ε)νη-μων et *me-mor*, pour **me(n)-mor*, **menê-mor*; cf. d'une part la voyelle dite de liaison dans *munîmen*[2] et, de l'autre, la contraction qui s'est produite dans *momen* pour **movimen*, etc.

Maintenant, si l'on tient compte du vocalisme en *o* de la racine *man* dans *moneo*, par exemple, on peut voir dans les formes comme *μενημων, **menêmôns* des redoublements primitivement analogues au sanscrit *manmân*, pour **manæmân*, et dont la partie finale, considérée comme un suffixe, a bien pu servir de point de départ, dès l'époque proethnique, à la propagation des formes de participes analogues.

4° *Miçra, madhya;* μιξο-, μέσσος; *medius*

Dans mon *Étude sur l'ancienne forme des verbes grecs primitifs dont la racine est terminée par une voyelle*, ci-dessus, p. 253, *seqq*, j'ai démontré par plusieurs exemples l'existence d'un rapport phonétique entre les racines ayant le groupe *sk* ou *kš* pour terme final, avec celles ayant *th* ou *dh*, pour *sth* ou *zdh*, comme groupe correspondant. Si mes conclusions sont exactes, il en résulte que les racines sanskrites *math* ou *manth*, « mêler,

[1] Une preuve indirecte, mais non sans valeur que le *r* finale de *memor* vient d'un ancien *s*, résulte de l'isolement, eu égard aux idiomes congénères, des dérivés comme *memoria*, *memoro*, etc. Il est vraisemblable qu'on retrouverait ailleurs leurs équivalents phonétiques, si ce n'étaient pas des formations purement latines d'après des primitifs latins, et soumises comme telles aux lois phonétiques de cette langue. On peut remarquer à propos de l'équivalent grec de *memoria*, μνημοσύνη, qu'il a conservé le σ final de l'ancien *μνημωνς s'il est, comme tout l'indique, pour *μνημωνσυνη. Cf. σωφροσύνη auprès de σώφρων, etc., et le sk. *mîmâmsâ*.

[2] Cf. aussi, pour le bisyllabisme de la racine, les formes sanskrites comme *manâmahe*.

agiter, remuer », avec les formes voisines *meth*[1], *medh*, *mit*, *mid*, « joindre, réunir, associer, mélanger », peuvent reposer sur un antécédent qui leur est commun avec la racine *miç*, *mikš*, (latin, *misc*, *mix*, grec μιξ et μισγ, etc.), « mêler, mélanger, etc. ». Le rapport significatif est d'ailleurs manifeste; ce rapport est moins apparent avec la racine *madh*, dans *madhya*, « qui est au milieu, mitoyen, etc. ». Je crois toutefois à son existence et j'en vois deux raisons très fortes.

La première est le sens de μιξο- (mot inséparable de la série *mikš*, μισγ, *misc*, *mix*, etc.), qui se confond avec celui de μεσο-, en composition dans μιξοβάρβαρος (Plat., Euripid , Xén., etc.), « à « demi barbare », μιξόθηρ, « à demi bête féroce », μιξοπόλιος, « à demi « blanc », en parlant des cheveux, à comparer à l'homérique μεσαιπόλιος qui a le même sens [2].

La seconde raison est l'analogie des tournures latines comme *frigoribus mediis* dans ce vers de Virgile, par exemple :

Nec si frigoribus mediis Hebrumque bibamus
(Ecl. X, 65),

avec *mixtis... nymphis* dans cet autre vers de la même églogue [3] :

Interea mixtis lustrabo mænala nymphis

Dans un semblable emploi, ainsi que dans *tela inter media* (v^s. 45), *medius* est inexplicable, à moins d'y voir un sens identique à celui de *mixtus*. Mêmes constructions du reste en sanskrit védique dans les expressions *madhye samudre* et *madhyaṃ samudram*, « au milieu de la mer[4] ».

L'identité de cette construction dans les deux langues[5] prouve

[1] Pour cette racine, ou sa forme faible *mith*, le sens de combattre, c'est-à-dire « se joindre, en venir aux mains », est secondaire, cf. *saṃyuj*, combat, etc. ; la racine *yudh* n'est peut-être qu'une variante de *yuj*.

[2] Cf. aussi le sens de notre mot *métis* venant de *mixtus*.

[3] V[s] 55.

[4] Voir Grassmann, *Lexique du Rig-Veda*, au mot *madhya*.

[5] On peut y rattacher aussi la tournure grecque ἡ μέση πόλις, « le milieu de la ville ».

qu'elle s'est développée dans la langue-mère ; et, de fait, s'il faut traduire, comme je le crois, *inter media tela*[1], *madhye samudre :* « parmi les traits mêlés (à moi) » ; « dans la mer qui m'enveloppe, m'entoure », absolument comme *mixtis nymphis*, « les nymphes étant mêlées (à moi) », il est évident que ces constructions ont pris naissance à l'époque très lointaine où *medius*, *madhya*, etc., réunissaient encore comme μιξο-, les acceptions de *mixte* et de *moyen*, *mitoyen*. La transition s'est faite par le passage de *medius*, « mêlé », au sens de « entouré », d'où « placé au milieu ».

Ce qui vient d'être dit montre encore que le grec μέσος, μέσσος, peut n'être pas en relation phonétique directe avec *madhya* et *medius*. En réalité, il est infiniment probable que μέσσος est un doublet de μιξο- : l'un et l'autre venant d'un antécédent *μειχσος[2]. Non seulement la phonétique et la relation des significations le permettent, mais c'est ainsi seulement que peut s'expliquer, ce semble, la perte de μιξο- à titre de mot indépendant[3].

Les adverbes μέσφι et μέσφα nous ramènent encore inévitablement à une racine dont la consonne finale était précédée d'une sifflante, car personne, je crois, ne fera remonter ces formes à des antécédents *μετφι, *μετφα.

Quant à la nature même de la consonne finale en question, nous avons pour juger que c'était une gutturale à l'origine, non seulement les raisons qui ont été présentées ci-dessus, mais surtout et encore le témoignage de la forme arménienne *me*, « qui est ǵ au milieu ». On sait, en effet, que le ǵ dans cette langue correspond en sanskrit soit à une gutturale simple, soit au groupe *kš*.

Terminons par une remarque sur μετά, qu'on ne peut guère séparer de la même famille. Cette préposition est sans doute l'ancien

[1] Il est possible, et même probable, que c'est sur l'analogie de *medius homo*. *media terra* que les constructions comme *imus mons*, *summa arbor* ont été formées,

[2] Cf. μείξων et voir Riemann, *Revue de philologie*, XI, p. 91.

[3] De même, il est bien difficile de ne pas voir dans le latin *meri-*, le dérivé d'un ancien **mesus*, **messus* (grec μέσσος) qui comme μιξο- s'est perdu et pour une cause analogue (la coexistence du doublet *medius*) pourtout ailleurs qu'en composition. Quand même *medidies* aurait été en usage, comme le prétend Varron, notre hypothèse resterait plus vraisemblable que le changement, inconnu d'ailleurs de *d* en *r*.

pluriel neutre employé d'abord adverbialement d'un adjectif *μετος, forme dentalisée, avec perte du σ (* μεστος) de *μεσχος, *μεχσος, μέσσος.

5° Observations sur les variantes des racines indo-européennes

Rien n'est plus commun dans les langues indo-européennes que le phénomène en vertu duquel l'élément morphologique appelé racine présente différentes variantes manifestement issues d'une même forme primitive.

Ou bien, ces variantes présentent entre elles des modifications régulières qui se substituent les unes aux autres dans des conditions déterminées.

C'est ce qui a lieu : 1° pour les formes fortes et faibles d'une même racine; exemples :

μανθ	dans	μανθάνω
μαθ	—	ἔμαθον
θη	—	τίθημι
θε	—	θετός.

2° Pour les cas se rattachant à la substitution vocalique appelée *ablaut* comme :

φερ	dans	φέρω
φορ	—	φορός
τη	—	ἵστημι
τα	—	ἵσταμεν.

Ou bien les variantes radicales ne sont soumises à aucune règle fixe, tant en ce qui regarde la forme qu'elles affectent que par rapport aux circonstances où elles sont employées. Ainsi, tandis que la forme forte se trouve généralement en grec avec les futurs en σω et la forme faible à l'aoriste second, et que l'*ablaut* en ο apparaît, au lieu de ε, aux formes du parfait (ἔφθορα) et de l'adjectif verbal (δοκός), la variante irrégulière constitue une série de formes nouvelles, — toutes celles d'un verbe par exemple, — qui coexistent auprès de celles qui se rattachent à la variante correspondante et

ne s'y substituent pas; comme, par exemple, en sanskrit toutes les formes du verbe *takšati*, « il fait », auprès de celles du verbe *tvakšati*, même sens.

Les variantes irrégulières ou sporadiques sont très nombreuses dans tous les idiomes indo-européens. Le rapport, du reste, qu'elles ont entre elles est caractérisé par l'identité, ou à peu près, du sens et par une modification dans la forme de l'une à l'égard de l'autre, justifiable par des lois phonétiques bien constatées.

Citons pour le sanskrit les exemples suivants :

akš, atteindre,	auprès de	*aç*,	même sens.
kšad, couper,	—	*çad*	—
grabh, prendre	—	*grath*	—
car, aller,	—	*cal*	—
gar, crier,	—	*jar*	—
tar, aller au delà,	—	*tvar* et de *trà*	—
rabh, prendre,	—	*labh*	—
var, entourer,	—	*ùr*	—
skhid, couper,	—	*khid* et *chid*	—
stan, retentir,	—	*tan*	—
spaç, voir,	—	*paç*	—
har, porter,	—	*bhar*[1]	—
han, frapper,	—	*ghan*, etc.	—

Et pour le grec :

ἀλέξω	auprès de	ἀρήγω
ἀλύσκω	—	ἀλύσσω
δέχομαι	—	δέκομαι
αἱρέω	—	εἷλον
δειδίσκομαι	—	δειδίσσομαι
κνάπτω	—	γνάπτω
γλαύσσω	—	λεύσσω

1 Cf. la forme intermédiaire *jabhàra*.

στρέφω	auprès de	στέφω et τρέπω
θάπτω	—	τέταφα
θλίβω	—	τρίβω
θραύω	—	θλάω
λέγω	—	λάσκω
μακρός	—	μέγας
μικρός	—	σμικρός
πτόλις	—	πόλις
σκίφος	—	ξίφος
πταίω	—	παίω, etc.

Les variantes de ce genre existent, non seulement à l'intérieur d'un même idiome, mais on en constate également un très grand nombre quand on met les racines d'un idiome particulier en présence des racines correspondantes des idiomes congénères[1].

Les exemples suivants suffiront à le prouver :

γράφω, γλύφω, auprès du latin *scalpo, sculpo;*
κλέπτω, auprès du sanskrit *grabh* et du latin *carpo;*
λαμβάνω, auprès du sanskrit *rabh* et du latin *rapio;*
πτύω, auprès du sanskrit *ṣṭhiv* et le latin *spuo;*
ῥέω, auprès du sanskrit *sru* et du latin *ruo;*
σφάλλω, auprès du sanskrit *bhraṃç* et du latin *fallo*, etc.

Nous déduirons de ces faits des conséquences de deux ordres.

D'abord, et à un point de vue général, les variations si nombreuses et si sûres dans la forme des racines indo-européennes, soit dans le même idiome, soit d'un idiome à l'autre, prouvent d'une manière certaine que la prétendue individualité originelle et constante de ces racines ne saurait être regardée que comme une convention[2].

[1] On peut dire même que, comme tout ce qui est d'origine *naturelle*, les racines sont essentiellement variables et diverses; ce n'est qu'artificiellement, en quelque sorte, et par l'effet de l'analogie qu'elles acquièrent de la fixité. Voir ma brochure sur *les Facteurs des formes du langage dans les idiomes indo-européens* (ci-dessus, p. 83, *seqq.*).

[2] C'est pourtant sur cette convention, tenue comme un fait réel, que repose tout le système de M. Curtius dans ses *Principes d'étymologie grecque*, pour ne citer qu'un

En réalité, il y a filiation et parenté entre un grand nombre de racines indo-européennes, sinon entre toutes; et l'on peut en considérer l'ensemble comme le développement d'un arbre gigantesque dont les ramifications partent d'une souche unique.

Sous un point de vue plus particulier, il paraît absolument sûr que les variantes radicales constatées dans les différents idiomes indo-européens comparés entre eux, ou seulement entre les racines d'un même idiome comparées entre elles, ont eu souvent leur origine dans la langue-mère[1], par suite de modifications phonétiques analogues à celles que nous voyons dans les idiomes constitués à l'état indépendant. Cette déduction nous autorise à formuler le principe suivant: *Quand deux ou plusieurs racines indo-européennes sont synonymes, ou quand le sens en est lié par une loi de dérivation bien établie*[2], *et, de plus, que la forme de ces racines ne varie que par des nuances attribuables à des lois phonétiques reconnues pour l'idiome ou les idiomes auxquels appartiennent les racines comparées, on est logiquement en droit de les considérer comme issues d'un auteur commun et même de restituer cet auteur d'après les lois phonétiques en question.*

Nous terminerons en rappelant un ou deux exemples qui peuvent éclairer et justifier l'application de ce principe.

1° La racine sanskrite *dhâ*, poser, établir, n'est qu'une variante phonétique et significative de la racine *sthâ*, s'établir; autrement dit *dhâ* dérive de *sthâ*.

Au point de vue phonétique, la possibilité de cette dérivation est démontrée entre autres faits, pour le sanskrit : 1° par la réduction de la désinence *ṣṭhvam*, de la deuxième personne du pluriel à la voie moyenne de l'aoriste sigmatique, à *ḍham* ou *ḍhvam;* 2° par le rapport de la désinence de la deuxième personne du pluriel de la voie moyenne au présent de l'indicatif, *dhve*, avec la forme correspondante du grec σθε.

En ce qui regarde le sens, l'identité primitive s'est conservée

des ouvrages les plus autorisés en pareille matière.

[1] La conclusion de ce raisonnement se dégagerait *a fortiori* de l'hypothèse de dialectes déjà existants dans la langue mère.

[2] Comme celle qui repose sur le rapport des idées de briller et de voir. Cf. ci-dessus, p. 129, *seqq.*

tout particulièrement entre les participes passés *dhita* ou *hita* et *sthita* et les substantifs védiques *dhâman* et *sthâman*, « station. lieu d'arrêt, domicile ».

Même identité, ou quasi-identité, en grec non seulement entre les participes passés τεθός et στατός, et les substantifs θεσίς et στασίς, mais encore entre les présents τίθημι et ἵστημι, dans l'acception commune de « je pose, je place, j'établis[1] ». Le même idiome a d'ailleurs conservé le double aspect de la racine dans les formes à redoublement comme σταθερός, σταθμός, et στῆθος, certainement pour *στα-σθε-ρος, *στα-σθε-μος, *στη-σθος[2]. (Cf. latin *ste-ti*, pour **ste-sti*.)

Autre exemple : le parfait *jabhâra*, certainement pour **jaghâra*, montre que *bhar* et *har*, « porter », remontent à un antécédent commun *ghar*, qui explique, du reste, moyennant la réduction de l'aspirée en simple, le rapport de *guru*, *gravis*, βαρύς, βάρος[3].

NOUVELLES REMARQUES SUR L'ÉVOLUTION DES IDÉES OU LE DÉVELOPPEMENT DU SENS DES MOTS DANS LES LANGUES INDO-EUROPÉENNES[4]

Si l'on en croit Grassmann [5], la racine *tviš*, qui a dans le *Rig-Veda* les deux sens principaux de « briller » et « d'être agité », a commencé par être employée sous cette dernière acception, dont l'autre dériverait. La raison donnée est que, dans les hymmes

[1] A rapprocher aussi probablement le latin *stator*, épithète de Jupiter, du sanskrit *dhâtar*, auteur, fondateur, *conditor*, etc.

[2] L'hypothèse de M. Curtius, qui voit dans ces mots un élargissement de la racine στα (στα-θ-), est tout à fait invraisemblable, surtout pour στα-θε-ρός. Remarquer pour le vocalisme, le changement d'α en ε dans la partie radicale, et cf. θετός auprès de στατός et ἵστάμεν. — στάδιος est pour *στατιος. — Un rapport phonétique semblable existe entre les dérivés des rac. *dhar* et **sthar*, « porter », comme *dhira* et *sthira* « fort »; *dhur*, « fardeau », et *sthûra*, « lourd »; *dharâ*, « terre », et *sthala*, « sol », etc. Si l'on objecte que *sthira*, etc., dérive de la racine *sthâ* élargie, je répondrai qu'on est tout aussi autorisé à rattacher *dhira* à la racine *sthâ*. — Ces remarques viennent d'ailleurs singulièrement à l'appui des conclusions de mon travail sur *les Aspirées en sanskrit et en grec*, ci-dessus, p. 319, *seqq.*

[3] Tout ce qui vient d'être exposé répond d'ailleurs au reproche qui m'a été fait de rapporter le mot *kšatriya* aux deux variantes *kšâ* et *kšan* d'une même racine et « de faire rentrer les racines les unes dans les autres ».

[4] [Dans l'*Annuaire de la Faculté des lettres de Lyon*, 1885, fasc. 3.]

[5] Lexique du *Rig-Veda*, *s. verbum*.

védiques, *tviš* signifie plus souvent « s'agiter » que « briller » ; autrement dit, la question est tranchée par la statistique, comme si, en matière d'évolution idéologique, la pluralité de l'emploi de tel sens eu égard à tel autre était un sûr garant de l'antériorité de celui là sur celui-ci. Il est évident pourtant qu'en pareille chose, c'est aux preuves d'ordre chronologique qu'il faut avoir recours avant tout et, à leur défaut, à celles qu'on peut tirer de la comparaison entre eux des faits analogues. Dans le cas particulier, rien n'indiquant celle des deux significations qui est la plus ancienne, c'est seulement la méthode comparative qu'il est permis d'employer. Or, l'analogie de la transition certaine du sens de « briller-brûler » à celui d'être agité, au moral ou au physique dans le latin *æstus*, *ardor*, *torrens*, et dans beaucoup d'autres exemples aussi sûrs qui se rencontrent dans toutes les langues, montrent que le calcul de Grassmann lui a fourni une indication erronée, et qu'en réalité, c'est l'inverse de son assertion qui est exact : *tviš* a signifié d'abord « briller » et « brûler », puis, en vertu de la même métaphore que nous constatons à propos d'*æstus* et d'*ardor*, « être ardent, être agité, être actif, être impétueux, être fort, être puissant »; les substantifs dérivés *tviš* et *tviši*, et l'adjectif *treša*, par exemple, ont en effet toutes ces significations.

La racine *tviš* a une variante *tiš* (comme la rac. *tvakš* a une variante *takš*) [1], qui se retrouve à la fois en zend et dans le sk. *tišya*, nom d'une constellation (probablement, la brillante).

Une autre variante de *tviš* et de *tiš* est *tikš* [2] dans *tîkš-ṇa* et *tij* pour **tizj*, **tisk* dans *tig-ma*, et plusieurs autres dérivés. Ici, nous retrouvons le sens de « être chaud, brillant, ardent », joint à celui de « être vif, actif, piquant, cuisant », d'où « pointu, aigu », et même « amer » (dans le participe *tikta*). Comme pour *tviš*, les lexicographes raisonnant encore d'après la pluralité des emplois (surtout en tenant compte des correspondants ethniques comme le grec στίζω pour *στισδω, *στισγω, et θήγω, le lat. *stig-*, dans *stimulus*,

[1] Le goth. *stakjan* indique la parenté de *takš*, *tvakš* avec *tviš* et *tikš;* d'ailleurs le sens de « être actif » est commun aux deux séries. — L'indication du sens primitif de briller-brûler se retrouve encore dans l'all. moderne *an-stecken*, « allumer », l'irland. *steiki*, « griller », *stiknu*, « brûler », et l'angl. *steak*, « grillade ».

[2] Voir sur l'équivalence *s* = *ks*, ci-dessus, p. 92, *seqq.*, et cf. sl. *tvisku*.

pour **stig-mulus*, *stilus* pour **stig-lus* [1], le goth. *stakjan*, etc., où le sens de « piquer, être aigu » ou « rendre aigu » apparaît seul) ont inféré que ce sens est primitif et que les épithètes de *tigma* et de *tîkšṇa* n'ont pris la signification d' « ardent, chaud, etc. », qu'après avoir désigné d'abord la flamme en tant que pointue.

L'erreur est évidente ; car non seulement on ne rend pas compte ainsi du sens d' « actif » [2] qui identifie *tij* à *triš* pour la signification dans ses différentes nuances, comme nous l'avons fait pour la forme ; mais le véritable processus nous est indiqué par l'analogie de *tap*, où l'idée de briller-brûler s'est transformée en celle de « cuire, irriter, faire souffrir, etc. » [3].

Une analogie plus étroite encore nous est fournie par la rac. *kšâ* (pour **skâ*, brûler), avec ses variantes *ke* (pour **ske*) [4] dans *ketu*, lumière, et *ci* (pour **ski*), voir, percevoir», primitivement « briller », auprès de *çâ*, *çi* (= *kša*, *kši*), « être ou rendre brûlant, brillant, — être ou rendre vif, actif, fort, — être ou rendre pointu, aiguiser ». Le sens de briller-brûler est confirmé d'ailleurs par l'adjectif *çiti*, « brillant, blanc » [5].

Autre série analogue :

Rac.	*akš*,	*ukš*	*îkš*
	ak	*uk*	*ik*
	ag	*ug*	*ig*

[1] Une variante de *stilus* est *têlum*, « trait, arme pointue », pour **steglum* ; cf. sk. *tîvra*, « pointu », probablement pour **stigvra*. De même, le lat. *cuspis*, « javelot », appartient à la même famille que *cupidus*, pour **cuspidus*, « ardent », primitivement « brillant-brûlant ».

[2] Surtout en ce qui regarde *tejas* dans le sens de « ardeur, vigueur, activité, force ».

[3] Évolution significative analogue dans *titikš*, forme désidérative de *tij*, avec le sens de souffrir, supporter, endurer. Dans le lat. *stinguo* et *exstinguo*, éteindre, c'est-à-dire détruire, le sens de détruire a prévalu ; cf. sk. *çuš*, brûler, sécher détruire anéantir, etc, et gr. σβέννυμι, pour *σβενσ-νμι ; les deux rac. dérivent d'un primitif *skavans*. De même l'allemand *loschen*, éteindre, correspond au sk. *rukš*, briller, brûler, sécher, etc. Le sens du mot fr. étouffer a suivi une marche semblable.

[4] Cf. *kar* pour et auprès de *skar*, etc.

[5] Grassmann, qui considère le sens d'aiguiser comme primitif, explique la transition aux sens dérivés en disant que rendre actif, fort, c'est aiguiser (?), et qu'enflammer, c'est aiguiser le feu. Il suffit de rappeler de pareilles explications pour en faire sentir l'insuffisance.

auxquelles se rattachent : 1° avec le sens de « briller-brûler » : sk. *akš-an*, « œil », rac, *uš* (= *ukš*), « briller-brûler », rac. *îkš*, « voir » [1] — *ak-tu*, « lumière, éclat », lat. *oc-ulus*, — sk. *agni*, « le feu », *aṅg-ara*, « charbon », lat. *ig-nis*.

2° Avec le sens de être « ardent, vif, actif, énergique, fort » : rac. **akš (aç)* dans *aç-va*, « cheval » (le rapide); *âç-u*, « rapide », rac. sk. *ukš* (et *vakš*) [2], « devenir ou rendre fort, grand »; *oša*, « rapide, actif », αὐξ-άνω, même sens que *ukš*, lat. *aux-ilium*, — rac. sk. *iš* (= **ikš*), « agiter, s'agiter, s'efforcer », ἀΐσσω, s'élancer, bondir, agiter, s'agiter », αἴξ, « chèvre », ὠκ-ύς, « rapide », ἴκ ω, « aller, (s'agiter) »; rac. sk. *aj*, « agiter », ἄγ-ω, lat. *ag-o*, sk. *ug-ra*, « fort, puissant », *oj-as*, « force », lat. *aug-eo*, rac. sk. *iṅg*, « agiter », *ej*, « s'agiter ».

3° Avec le sens de «être pointu, piquant » : sk. *aç-ri*, « angle », ὀξ-ύς, « vif, aigu, etc. », ἀγκ-ών, ἄγκ-υρα, ἀκ-ή, ἀκ-μή, ἄκ-ρος, ἄκ-ων, ἔγχ-ος, ὄγκ-ος [3], lat. *ac-uo*, *ac-ies*, *ac-er* [4], *unc-us*, — sk. *ag-ra*, « pointe », lat. *ang-ulus* [5].

Quant aux exemples de la réunion sous les dérivés d'une même racine, ou sous ceux de deux ou de plusieurs racines issues d'un antécédent commun, à l'état de variantes les unes à l'égard des autres, des deux idées principales de « briller » et de « s'agiter, être vif, ardent, fort, etc. », ils sont très nombreux. Nous nous bornerons à citer les suivants, qui sont particulièrement remarquables :

A un prototype proethnique *skhars* ou *skhors*, *skav'rs*, d'où

[1] L'origine du sens de notre mot « lucide », dans l'expression « esprit lucide », etc., montre bien comment s'est effectuée la transition de l'idée de briller à celle de voir; on peut dire encore que voir est le sens subjectif des racines dont briller est le sens objectif; brûler, en français, a gardé le sens objectif ou actif dans « brûler une maison », à côté du sens subjectif ou neutre dans « brûler d'amour ».

[2] D'où *vah* (= **vazgh*), « agiter, mouvoir, transporter ».

[3] L'ensemble de ces rapprochements montre comment ὄγκ-ος, « grosseur », et ὄγκ-ος, « crochet, objet pointu », dérivent d'une seule et même racine, ou plutôt ne sont qu'un seul et même mot.

[4] Nos mots français *aigu* et *aigre*, dérivés de *acutus* et *acer*, sont de nouveaux exemples de l'application de la loi qui a créé une rac. *ag*, comme variante de *ak*.

[5] Curtius, *Grund.*[5], 131, a déjà rapporté ἄκων et ὠκύς, etc., à une seule racine. — Cf. encore sk. *he-ti*, trait, avec *he-man*, or; rac. *hi*, primitiv., briller-brûler puis piquer, irriter, exciter, agiter, etc.; lat. *spica*, etc., auprès de la rac. *spec*, voir, etc.

dérivent par la transformation ou la perte de l'une ou l'autre sifflante, indépendamment de *skhar* et *skhor*:

ghars,	*ghors*,	*ghar*,	*ghor*
hars,	*hors*,	*har*,	*hor*
kars,	*kors*,	*kar*,	*kor*
cars,	*cors*,	*car*,	*cor*
gars,	*gors*,	*gar*,	*gor*
jars,	*jors*,	*jar*,	*jor*

et les formes faibles correspondantes, se rattachent :

1° Avec le sens de briller-brûler: χρυσ-ός, « or », primitivement « (chose) brillante » ; χρώς, « couleur (ce qui brille) » ; sk. *khar-a*, « brûlant, brûlé, sec, dur, piquant, aigu » ; *ghraṃs-a*, « chaleur, lumière » ; *ghar-ma*, *ghṛ-ṇa*, *ghṛ-ṇi*, « éclat, chaleur »; *har-as*, « flamme »; *har-iṇa*, *har-it*, *har-i*, « brillant » ; *hary*, « briller » : *hir-aṇya*, or », *hir-i*, « brillant » ; σκέλλω (=*σκερσω), « brûler, sécher »; κάλλ-ος (*καρσ-ος), « éclat, beauté »; sk. *kal-yaṇa*, « brillant, beau », *câr-u*, même sens ; lat. *calor*, « chaleur » ; *col-or*, « éclat, couleur », *grîš-ma*, « saison chaude » ; γλαύσσω, « briller, voir » ; γλή-νος, « lumière » ; sk. *jur-v*, « briller-brûler » ; *jûr-ṇi*, « flamme »; *jvar*, « briller-brûler. »

2° Avec le sens de s'agiter, etc. : sk. *kšar (= skar)*, « aller, s'agiter, couler », χαίρω, « s'agiter, se réjouir », χορ-ός, « agitation, danse »; χόλ-ος, « agitation intellectuelle, colère »[1] ; sk. *ghṛš-u*, *ghṛš-vi*, « vif, agité, gai »; rac. *harš*, « être animé, excité, gai, réjoui », *harš-i*, *harš-a*, « joie » ; lat. *horreo (*horseo)*, « s'agiter, frémir » ; sk. *har*, « être agité intellectuellement, irrité, colère » ; *hṛ-ṇay* et *hṛ-ṇîy*, même sens; *carš-aṇi*, « vif, qui s'agite »; lat. *curro (*curso)*; sk. *har*, *kur*, « s'agiter, être actif, faire ».

Sk. *caṇḍ-a* (pacritisme évident pour **cand-a* de la rac. *cand*, « briller »), « ardent, vif, animé, excité ».

Sk. *cand* ou *çcand* = **skand* et *çundh*, pour **skundh*, « bril-

[1] Ici se rattachent également, σχολή : « exercice » (cf. lat. *stud-ium*), lat. *colo*, *cūro*, « s'occuper de ». Ajoutons que σχολή, dans le sens de « loisir », offre un nouvel et remarquable exemple d'un mot ayant revêtu des significations opposées. Cf. ci-dessus, p. 212, *seqq.* La transition s'est faite sans doute de la manière suivante : exercice, — jeu, plaisir, — loisir (cf. χαίρω).

ler », auprès de *skand*, « s'agiter, sauter, s'élever » ; *kšud* (pour **skud)* et *cud *(çcud)*, « pousser, agiter, piquer » ; lat. *stud-eo* « s'agiter, s'appliquer », et sk. *tud*, *tund*, « pousser » (avec dentalisme de l'initiale) et (avec labialisme), gr. σπουδ-ή, « activité, zèle ». De cette famille dépend aussi l'all. *zünden*, « briller, brûler ».

Sk. *dî*, « briller », et *di*, « s'agiter, s'enfuir, voler[1] ».

Sk. *div*, « briller », et *div*, « agiter, lancer, décocher, jeter les dés, jouer ».

Sk. *dyu-mat*, « brillant », et « fort, puissant ».

Sk. *dhakšu*, *dakšu*, *dhakšus*, *dakšus*, « brûlant, enflammé, auprès de *dakša*, « actif, fort, habile » ; *dakšas*, « force, habileté ».

Sk. *dhû*, primitivement « briller, brûler » (sens indiqué par la variante *du* ou *dû* « briller, brûler », le dérivé *dhû-ma*, « feu, fumée »[2], le gr. θύω, θεϝος[3], etc.), puis et surtout « agiter, secouer, mettre en mouvement ».

Sk. *bhur*, primitivement « briller » (comme l'indiquent πορφύρω, πῦρ ; lat. *ful-vus*, *fur-or*, etc.), puis et surtout, « s'agiter, se mouvoir vivement », avec les dérivés *bhur-aṇa*, *bhur-aṇyu*, *bhûr-ṇi*, « actif, affairé » ; cf. aussi *bhûr-i*, « fort, gros, grand, nombreux, etc. »

Sk. *bhûš* (variante de *bhâs*, « briller, brûler », comme l'atteste le gr. φῶς), « être actif, s'occuper à ou de ».

Sk. *bhram-a* (védique), « flamme, feu », auprès de *bhram*, « s'agiter »[4], d'où *bhṛm-i*, « agité, mobile ».

Série *makš*, *mak*, *magh*, *mag*, d'où *mahas*, « éclat, lumière » (dans différents passage védiques, dans le composé *vi-mahas*, etc.), puis « énergie, force, vigueur, puissance, grandeur » ; significations secondaires correspondantes pour *mahant*, *maha*, etc. ; *makš-u*, « actif, rapide ». A cette série se rattache indépendamment de μέγας,

[1] Grassmann, qui croit à la possibilité du rapport significatif des deux racines, suppose que *dî*, « briller », a signifié d'abord lancer des traits (puis, sans doute, des rayons). Même hypothèse pour les racines suivantes *div*, « briller », et *div*, « agiter ».

[2] Cf. ci-dessus, p. 225.

[3] Voir ci-dessus, p. 77, *seqq*.

[4] Il est très probable que *bhram* est pour **bhramj* ; cf. *bhrâj*, « brûler briller », et lat. *flamma*, pour **flamg-ma*.

μακρός, lat. *magnus*, etc., le lat. *micare*, « briller », et « sauter, s'agiter »[1].

Sk. *ruš* (pour **rukš*) et *roša* « agitation intellectuelle, colère », auprès de *rukš*[2], *ruc*, « briller, brûler ».

Sk. *vaj*, « être actif, énergique, fort » ; d'où *vâj-a*, « activité, rapidité, force », et *vâj-in*, sens correspondants. Pour le sens de briller, voir ci-dessus sur *aj* et tenir compte des rapports indiqués par la proportion : *vaj* et *uj* : *aj* : *vakš* ou *ukš* (dans αὐξάνω, *auxilium*, etc.): *akš*.

Sk. *çak*, *çikš*, « être fort, énergique », auprès de *cakš*, « briller. apparaître, voir » ; d'un primitif commun **skask*.

Sk. *çubh*, « agitation, course rapide » (cf. *kšubh*, « agiter, s'agiter »; *kup*, même sens, d'où *kopa*, « colère »; lat. *cupidus* et *cuspis)*, auprès de *çubh*, *çumbh*, « briller » ; d'un antécédent commun **skuzbh*.

Sk. *çuš*, « brûler, sécher », d'où *çuš-ma*, « flamme, ardeur, énergie, force », et *çuš-min*, sens correspondants.

Mon but en réitérant ces rapprochements que j'ai déjà esquissés ailleurs[3], est d'abord d'offrir une base précise de controverse aux savants qui m'ont reproché d'une manière assez vague d'user d principes trop larges en ce qui regarde la phonétique et le groupement des familles de mots (les deux choses s'enchaînent en effet[4]). J'y trouve en même temps l'occasion d'apporter de nouvelles et irréfutables preuves, à mon avis, des lois que j'ai mises en lumière dans mon mémoire sur l'origine de la sifflante palatale en sanskrit[5].

J'ai voulu enfin insister sur le caractère évolutif, au double point de vue de la forme et du sens, des éléments morphologiques qu'on a l'habitude de désigner sous le nom de racines.

Je crois, et je me permets de dire, que cette nouvelle manière de

[1] Pour le vocalisme, cf. le goth. *mikila* et les dérivés.

[2] Cette forme est fournie non seulement par les dérivés sk. *rukša*, *rûkša*, gr. λεύσσω = *λεύκσω, lat. *luso-us*, mais encore par l'étrusque *lusχnai* = lat. *lunæ* (*Rhein. Mus. für Phil.*, 1885, p. 473), et l'all. *losohen*, éteindre (sécher, détruire), et *rōsten*, rôtir, ce dernier avec dentalisme.

[3] Ci-dessus, p. 141, *seqq.*

[4] *Journal asiatique*, rapport annuel, numéro de juillet 1885.

[5] Ci-dessus, p. 92, *seqq.*

les considérer est très juste et très féconde en résultats importants; mais elle est en contradiction formelle avec celle qui a généralement prévalu jusqu'ici et qui, par conséquent, est profondément enracinée dans les meilleurs esprits. De là et pour longtemps, la nécessité pour moi de rependre la question sous toutes ses formes: *delenda est Carthago.*

De la forme *cusp*, dans le lat. *cuspis*, d'une racine signifiant à l'origine « briller, brûler », nous pouvons déduire d'intéressantes conclusions phonétiques et morphologiques.

La rac. *cusp*, *cup* du lat. se trouve en sk. sous les formes *kup*, « être ardent, agité », irrité, *kšubh* pour **skuzbh* (zend *khshufs)*, « agiter, s'agiter », et *çubh* également pour **kšubh*, **skubh*, « briller, s'agiter ». En grec, elle apparaît dans κόπτω, « agiter, pousser, heurter »; κόπτω est pour *κόπσω (cf. κτ = κσ, dans ἄρκτος, etc.); de sorte, que ces différentes formes nous ramènent à un antécédent **skusp* ou **skusph* qui éveille l'idée d'un redoublement, ou tout au moins, d'un état consonantique initial et final identique à l'origine; et cette présomption deviendra en quelque sorte une certitude si nous voyons dans les rac. *çuc*, « briller », et *çuš*, « brûler, sécher », l'une de l'autre pour **skusk*, l'antécédent à gutturale de **skusp*.

D'autre part **skusk* n'est qu'une variante vocalique de *çakš* pour **skask*, « briller, apparaître, voir ». Si nous rapprochons maintenant **skask* de **skusp*, nous ne douterons pas que le grec σκεπτ- (dans σκέπτομαι) pour *σκεπσ-, *σκεσπ-, ne soit le représentant de **skask*, avec un labialisme comme dans **skusp;* mais si le labialisme a pu se produire sur la consonne finale de la racine, il n'y a aucune raison pour qu'il n'ait pas affecté l'initiale. De fait, c'est ce qui a eu lieu en sk. dans *spaç*, pour **spask* et lat. *spec*, *spect*, pour **specs*, « voir », — formes radicales qui correspondent à la fois à **skask* et à **skusp*, en tenant compte de σκεπτ, qu'on rapproche ordinairement de *spaç* et *spec*[1].

S'il restait quelques doutes sur l'exactitude de ces transformations

[1] Le sens primitif de « briller » pour la rac. *spaç*, *spect*, est attesté par celui du lat. *species*, *speciosus* du sk. *spašṭa*, etc., indépendamment des nombreux faits analogues qui montrent le passage constant de l'idée de briller à celle de voir.

et de ces rapports, ils disparaîtraient devant la forme qu'a prise en sk., en gr. et en lat., la rac. signifiant « cuire » c'est-à-dire « brûler, échauffer », et identique à l'origine pour le sens et la forme à celle dont il vient d'être question.

Forme latine : — *coq*, pour **skosk*[1]; cf. **skask* pour le consonantisme et **skusp* pour le vocalisme.

Forme sk. : — *pac*, pour **spask*; cf. *spaç* et *spec*.

Forme grecque : — πεσσ, pour *πεκσ, πεπτ et ἑψ, pour *πεπς.

Pour ces deux dernières, le labialisme a affecté l'initiale et la finale, et la comparaison directe doit s'établir à la fois avec σκεπτ, et *spaç*, racines reconnues de longue date comme des variantes l'une de l'autre[2].

Conclusions : 1° Le groupe de racines qui vient d'être examiné part d'un antécédent unique formé au moyen de redoublement du groupe *sk* suivi d'une voyelle variable ou, plutôt, dont la forme primitive reste à déterminer.

2° La différenciation entre les formes secondaires a été établie par l'usure ou l'affaiblissement de la manière suivante :

a. Chute de la sifflante dans le groupe initial ; *cakš*, *cusp*, *paç*, etc.

b. Chute de la sifflante dans le groupe final : *spec*, *kšubh*, *çubh*, *çuc*.

c. Chute de la sifflante dans les deux groupes : *pac*, *coq*, *kup*, etc.

d. Métathèse des éléments du groupe initial : *kšubh*.

e. Métathèse des éléments du groupe final, avec transformation ou non de la sifflante : *cakš*, κοπτ, σκεπτ, *spect*, πεσσ, πεπτ (ἑψ).

f. Palatalisation et réduction du groupe initial : *çubh*, *çuc*, *çuš*.

g. Palatalisation et réduction coordonnée du groupe final : *spaç*, *çuš*.

h. Labialisme du groupe initial : *spaç*, *spec*, πεπτ.

[1] Le gr. -κοπος dans ἀρτο-κόπος et le lith. *kapu*, rapprochés des autres formes indo-europ., ne permettent pas de douter qu'à l'origine cette racine possédait une double gutturale. Curtius (*Grund.*[5], 405). en a déjà comparé les variantes à celles de la rac. σκεπ, dans σκέπτομαι, *specio*.

[2] Si les racines *spaç* et *pac* et leurs analogues en grec, en latin, etc., résultent du redoublement primitif d'un groupe *sk*, la fameuse théorie des deux *k* n'a plus aucune raison d'être. C'est une conclusion à laquelle nous avons déjà abouti par une autre voie. Voir ci-dessus, p. 117, *seqq*.

i. Labialisme du groupe final : *cusp*, *kup*, *kšubh*, *çubh*, σκεπτ, κοπτ.

j. Labialisme de l'un et l'autre groupe : πεπτ.

k. Adoucissement du groupe final labialisé : *kšubh*, *çubh*.

Tous ces phénomènes sont conformes d'ailleurs à des lois phonétiques qui se vérifient fréquemment dans les trois langues.

Vipra

D'après les interprètes européens du *Rig-Veda*, le mot sk. *vipra*, devenu dans la langue classique synonyme de brahmane, et signifiant antérieurement « sage », aurait pour base la rac. *vip*, « agiter, s'agiter » ; le *vipra* aurait été en conséquence celui qui est agité intérieurement, l'inspiré.

Cette dérivation me semble exacte, mais je ne vois de rapport entre les deux idées d'être agité au physique et d'être animé moralement qu'en remontant pour l'une et pour l'autre au sens commun de « être ardent », d'où, d'une part, « être vif, actif, etc. », et, de l'autre, « être animé, excité, passionné, intelligent, sage, etc. » ; c'est du moins le processus qui apparaît dans de nombreux analogues parmi lesquels il nous suffira de citer les substantifs grecs θυμός et μένος.

Ceci nous amène à essayer de rétablir la famille à laquelle appartient la rac. *vip*, et à voir si nous arriverons par là à l'antécédent significatif exigé.

Une première chose à constater, c'est la parenté extrêmement vraisemblable de *kšipra*, « rapide, agile » avec *vip*, pour **kšvip* = **skvip*. Le sens est identique et au point de vue phonétique le rapport est le même qu'entre *vel* ou *vell* avec *kšval*, *kvel* et *kel*, racines qui ont un seul et même sens[1].

L'important du reste est d'établir qu'une gutturale initiale a pu tomber devant *v*, ce que montre encore *var* auprès de *hvar*, *vañc*, auprès de *çvâñc* et *kâñc*, pour **kvâñc*; etc. En effet, les deux variantes *kup*, *kep*[2], d'une racine évidemment apparentée à *kšip* et

[1] Comme exemple de la chute d'un *v* radical, on peut citer encore *takš*, *tar*, *tij*, etc., auprès de *tvakš*, *tvar*, *tviš*, etc.

[2] Cf. aussi la variante *kamp*, être agité, trembler.

vip (formes fortes *kšep*, *vep)* montrent que l'ancêtre commun était, selon toute apparence, **skvep*, ou **skvamp*, dont nous retrouvons encore un dérivé sous la forme *çumbh* ou *çubh*, avec la double signification de briller, brûler et d'être ardent, agité, actif[1].

Ces faits rapprochés de ceux que met en lumière l'étude qui précède, nous fourniront le point de départ cherché. Dans la rac. *vip*, comme dans la plupart au moins des synonymes, le sens d'agiter ou d'être agité procède de celui de rendre ou d'être ardent; d'où, avec l'acception morale qui y correspond habituellement, le sens védique des mots *vip*, « sage, prêtre », *vipaçcit*, même sens; *vipas* (dans *vipo-dhâ)*, « sagesse »; *vipra*, « sage »; *vepa*, même sens; *vepas*, « agitation »; et *vepiṣṭha*, « très sage, très inspiré. »

1 A *çumbh* ou *çubh* se rattache étroitement la variante *kšubh*, pour **skubh* (gr. κόπτω), « pousser, agiter ».

SUR L'ORIGINE

DES

RADICAUX SANSKRITS *SAD-*, *SID-*, *SED-*,

Les conclusions de la première partie de l'*Histoire du parfait indo-européen* de M. Osthoff reposent sur l'hypothèse que les formes sanskrites *sîdâmi*, indic. prés., et *sêdima*, parf., 1re pers. plur. (cf. lat. *sîdo*, *sêdi)* résultent du redoublement d'une rac. *sed* (**si-sed-*, **se-sed)* donnant naissance à des thèmes faibles **si-sd*, **se-sd* , (cf. πί-πτω pour *πι-πετω; μίμνω, pour *μι-μενω, ἴσχω pour *σι-σεχω, parf. ved. *paptimá*, 1re pers. plur., pour **pa-pat-ima)*, et, par suite de la chute de la sifflante [2] et de l'allongement dit compensateur qui en est la conséquence, *sîd-*, *sêd-*.

Bien que plusieurs linguistes admettent avec M. Osthoff une telle origine pour ces thèmes [3], nous croyons que la question mérite un nouvel examen. C'est à cet examen que seront consacrées les lignes qui vont suivre.

I

La restitution du thème *si-sed-*, d'où *sîd* (nous nous occuperons ultérieurement de **se-sed-*) est fondée : 1° sur l'analogie de ἴσχω,

1 [Dans les *Annales du Musée Guimet*, t. X; cf. ci-dessus, p. 52, *seqq.*]

2 Avec changement antérieur probable, par l'effet de l'assimilation, de la sourde *s* en la sonore correspondante *z*.

3 Voir surtout le travail de M. Bloomfield intitulé : *Final* AS *before sonants in sanskrit.*

πίπτω, μίμνω, avec le correspondant grec de ce thème, à savoir ἱζ-[1] dans ἵζω ; 2° sur la quantité de l'*î* du thème *sîd-*, due, dit-on, à une compensation pour la perte de la sifflante. Nous examinerons successivement la valeur de ces deux preuves.

§. 1. — ἴσχω est-il pour *σι-σεχω[2]?

La seule raison qui puisse le faire croire est, indépendamment de l'analogie de ἴσχω avec πίπτω et μίμνω, celle de l'aoriste second ἔσχον avec ἑσπόμην. Nous venons de dire (en note) ce qu'il faut penser de la première. En ce qui regarde la seconde, on prétend que ἔσχον est pour *ἐ-σεχον (rac. σεχ) comme ἑσπόμην est pour *ἐ-σεπ-ομην (rac. σεπ = sk. *sac)*. Mais la forme primitive de la rac. *sac* est *saçc*, pour **sask*, en gr. (σ)εσπ. C'est celle que nous retrouvons à l'aoriste second ἑσπόμην et dont le véritable aspect nous est garanti du reste par les thèmes sk. *saçc-* (**sask)* du parfait, et *sakš* (métathèse du groupe du précédent) de l'aoriste.

En réalité, les racines auxquelles appartiennent les formes d'aoriste second ἔσχον, ἑσπόμην, ἕσπον étant à voyelles brèves et se conjuguant sans suffixe, doivent avoir un imparfait identique à cet aoriste[3]. En sk., les thèmes de l'imparfait des racines correspondantes sont *a-sah-*, pour **a-sazh-*, et *a-saçc*[4], représentés exactement en grec par εἶχ-ον, pour *ἐ-σε-σχ-ον et εἱπομήν, pour *ἐ-σε-σπ-ομην, dont les aoristes ἔσχον, pour *ἐεσχον, ἑσπόμην, pour *ἑεσπομην[5] ne doivent être et ne sont que des variantes[6].

1 Supposé issu de *σι-σεδ, *σι-σδ (ou de *σι-δσ avec métathèse des éléments du groupe de consonnes).

2 La valeur probante de l'analogie de πίπτω et μίμνω est à écarter de prime abord, par cette raison décisive qu'un groupe composé d'une sifflante et d'une explosive a de tout autres conditions d'origine et de développement qu'un groupe composé de deux explosives, ce que justifie d'ailleurs, pour le cas particulier, l'absence de tout rapport morphologique entre les aoristes ἔσχον et ἔπεσον.

3 Cf. l'imparfait ἶσχον, pour *εἰσχον, avec l'aor. second ἔσχον ; l'antécédent commun est *ἐ-εσχον ou *ἐ-εισχον.

4 La perte de la sifflante interne a constitué une variante proethnique, comme le prouvent ἕπομαι, *sequor*, etc., auprès des deux formes sanskrites *saçc* et *sac*.

5 Avec réduction de la double voyelle devant le groupe de consonnes, comme dans ἔκερσε, auprès de ἔκειρα (antécédent commun *ἐκεερα ou *ἐκηρα), etc. Voir, pour l'explication du rapport de ces formes, ci-dessus, p. 193.

6 On peut ajouter qu'il est très douteux que ἕπομαι ne soit pas antérieur sous cet

Ces arguments semblent irréfutables, à moins d'admettre, contre toute vraisemblance et malgré le rapport chronologique certain des formes radicales *saçc* et *sac*, que la première est un développement de la seconde qui s'est effectué après la séparation des races et seulement dans le domaine du sk. [1].

Passons aux motifs qui s'opposent à ce que ἰσχ, dans ἴσχω, soit considéré comme le redoublement d'une rac. σεχ. Les principaux sont : 1° La nature du groupe σχ dont les éléments ont dû être de tout temps en contact ; du moins les exemples d'un groupe *s* + *k*, *s* + *t*, *s* + *p*, dont les deux membres appartiendraient à un même élément morphologique (racine, suffixe, etc.), par suite de la chute d'une voyelle intermédiaire, font défaut. 2° De même que la rac *sac*, dont le sens se confond souvent avec celui de la rac. *sah*, et qui possède plusieurs dérivés communs avec elle, a une forme archaïque *saçc (sask, sakš)*, *sah*, probablement pour **sazgh*, **saskh* [2] a une double forme *sakš* attestée par les dérivée *sakšâṇi*, *sakšâṇa*, les thèmes aoristes *sakš*, *sâkš*, etc., qui rendent compte du σ de ἴσχω et de ἔσχον et indiquent que ἔχω est pour *σε-σχω, avec la même chute proethnique du σ interne à laquelle est due l'origine de *sagh*, *sah*, variantes de **sazgh*, **saskh*. 3° ἴσχω a pour correspondant en sk. le thème à forme désidérative *sîkš* pour **sísk* [3]. Rien d'étonnant d'ailleurs à ce que le sens dési-

aspect à ἑσπόμη, et, par conséquent, que le σ de cette dernière forme puisse correspondre à celui qui est tombé dans la première.

[1] Ou plutôt de la communauté indo-iranienne, car on a en zend *hakhsh* = sk. *saçc*, auprès de *hac* = sk. *sac*. — On a prétendu, il est vrai, que *saçc* est aussi pour *sa-sac*, comme μίμνω, pour *μιμενω, etc. ; mais la preuve du contraire résulte : 1° de l'impossibilité d'en séparer la variante *sakš* dans *sakšaṇi*, etc., le zend *hakhsh* et la forme *sajj* pour **sazj* de la rac. *sañj*, *saj* ; 2° des formes grecques ἀοσσητήρ, ἐοσσητήρ (Curt. *Grund.*[5], p. 461), où le groupe σσ correspond au groupe *çc* du sk. ; 3° des formes latines *sector*, *secta* où le groupe *ct* pour *cs* implique le même rapport ; 4° du parfait anglais *sought* où se retrouve aussi le même rapport entre *ght* et *çc* (voir ci-dessus, p. 281, note 4) ; 5° de l'analogie de *vraçc*, *çcyut*, *çcand* et de toutes les rac. sk. ayant le groupe *cch* pour initial pour lesquelles il ne saurait être question de réduction du genre de celle dont on nous parle, tandis qu'au contraire les variantes *cand* et *cyut* sont dans le même rapport avec *çcand*, *çcyut* que celui de *sac* avec *saçc* ; 6° de la forme redoublée *sišac* de la rac. *sac* (conforme d'ailleurs à ce qui se passe en pareil cas, Whitney, § 660 ; cf. μίμνω et πίπτω), laquelle est absolument en désaccord avec l'hypothèse d'un doublet *saçc*, pour **sasac*.

[2] En voir les raisons générales dans mon Mémoire sur l'*Origine de la sifflante palatale en sanskrit* (ci-dessus p. 92 *seqq.*).

[3] Un autre correspondant plus étroitement apparenté encore à ἴσχω (car de part

dératif n'apparaisse pas dans ἴσχω : il n'est pas certain que *sîkś* le possède, et *çikś* auprès de *çak* (sens identique à celui de *sah*) ne l'a pas davantage, non plus que γιγνώσκω auprès du thème sk. *ji-jñâs*, etc. 4° Est-il possible de séparer ἐχυρός de ἰσχυρός [1] (antécédent commun *εἰσχυρος; cf. εἴσχηκα, G. Meyer, *Gr. Gram.*, § 110) et, par conséquent, ἔχω de ἴσχω? 5° Le parallélisme des formes σχήσω, στήσω ; ἔσχηκα, ἕστηκα ; σχῶ, στῶ, etc., ne permet pas d'admettre que ἴσχω soit pour *σι-σεχ-ω et ἔχω pour *σεχω, à moins d'admettre en même temps que ἵστημι est pour *σι-σετ-η-μι [2]. Cet argument paraît décisif. 6° ἰσχύς, malgré les variantes dialectiques γισχύς et βισχύς, est inséparable, comme le reconnaît M. Osthoff (p. 15), de ἴσχω. D'autre part, ces variantes nécessitent une explication plus plausible que celle que présente l'auteur de l'*Histoire du parfait*, p. 603. Or, la seule hypothèse qui semble permise, est de voir dans les thèmes γι-σχ-, βι-σχ-, les témoins d'un redoublement avec adoucissement de l'initiale, analogue à celui qu'accuse le thème βα-σκ- = sk. *ga-cch*. Ce redoublement est sur le type de celui qui a prévalu en sk., exemple: *ca-skand*, rac. *skand*. Mais à l'époque d'unité, et c'est là que nous devons remonter, un groupe composé d'une sifflante suivie d'une explosible se redoublait, soit d'après le mode précité, c'est-à-dire en laissant tomber la sifflante au redoublement, soit en ne redoublant que la sifflante : zend *histâmi*, gr. ἵστημι, etc. Γι-σχ-, pour *κι-σχ-, dans γισχύς, se rattache au premier mode; tandis que *sah* = *sa-skh*, *sîkś* = *sî-sk*, ἔχω, pour *σε-σχω, ἴσχω, pour σι-σχω, se rattachent au second. La preuve en ressort, non seulement des thèmes γισχ et *sîkś* [3], mais

et d'autre la perte de la sifflante initiale doit être proethnique) est le sk. *içe*, je suis le maître, je gouverne (rac. *iç* = *ikś*, **iśk*) et la forme forte correspondante *yacch-âmi*, je tiens bon, je maîtrise (rac. *yask*). Rapprocher tout particulièrement *içvara*, fort, puissant, maître, pour **iśkvara* de ἰσχυρός et lat. *sêcūrus*, même sens.

[1] Probablement avec l'*i* initial long par nature (cf. sk. *sîkś*) d'où l'explication de l'*ē* du lat. *sêcūrus* qu'il est difficile de séparer de ἐχυρός, ἰσχῦρός L'ancienne étymologie (*sine cura*) soutient peu l'examen.

[2] Si on s'autorisait des formes πτήσομαι et ἔπτην pour contester les conclusions que je tire de ces rapports, je rappellerais qu'au témoignage même de M. G. Meyer (*Gr. Gram.*, § 485) ἵπταμαι, auquel se rattachent ces formes, a été créé tardivement sur l'analogie de ἵσταμαι. Il doit en être de même pour ἔπτην eu égard à ἔστην.

[3] Ce thème fait voir, qu'à l'origine, les désidératifs n'étaient que des variantes de racines formées au moyen d'un redoublement qui s'est perpétué, par analogie seulement, dans les formations désidératives postérieures.

aussi des variantes *çak* et *çikš* de *sah* et *sîkš*. Le sens de *çak* est identique à celui de *sah*, et *çikš* a le sens du simple *çak*. Or, *çikš*, comme je l'ai démontré dans mon étude sur l'origine de la sifflante palatale en sk., est pour **skikš*, **skisk*, forme où le redoublement est patent[1]. *Çak*, dont *çikš* n'est d'ailleurs qu'une variante eu égard au vocalisme, est de son côté pour **skak*, **skask*.

Pour ce qui est de ἕσπον, on sait que cette forme est rattachée à une rac. σεπ, tandis qu'on fait dépendre εἶπον d'une rac. ϝεπ, malgré les incertitudes étymologiques qui en résultent[2], malgré l'éloquence des rapports -ἵσπω (dans ἐν-ίσπω) : -ἕπω (dans ἐν-έπω) :: ἵσχω : ἕχω, et ἕσπον : εἶπον :: ἕσχον : εἶχον, malgré la tradition constante et le sentiment de tous les grammairiens antérieurs à l'école de Bop, et, peut-on dire, malgré l'évidence même.

La preuve du reste que l'ε de ἕσπον n'est pas à proprement parler un augment et, par conséquent, que cet aoriste n'est pas pour *ἐ-σεπ-ον, ressort de toutes parts : on le voit à la fois par ἔν-ισπον et ἦν-ισπον, par ἠπύω et par l'analogie de εἶπον, qui lui-même ne contient point d'augment, ainsi que le montrent l'homérique ἔ-ειπον et l'impératif aoriste προ-ϝειπάτω de l'inscription de Gortyne (II, 28 et XI, 50). Εἶπον, ἕσπον et -ἵσπον dérivent d'un même antécédent *ἑεσπον, *ἧσπον, *εἵσπον, dont la diphtongue initiale s'est contractée ou simplifiée selon la règle, quand le groupe de consonnes suivant s'est maintenu, et *vice versa*[3] (maintien de la longue ou de la diphtongue quand le groupe de consonnes s'est allégé de l'initiale).

Quant à la forme ἔννεπε, pour *ἐνσεπε, d'après M. G. Meyer (§ 188), elle pourrait tout aussi bien être pour *ἐν-ϝεπε (G. Meyer, § 274) ; mais j'y vois plutôt l'assimilation des éléments consonantiques de la proposition ἐνσ, ancienne forme de ἐν, conservée par le dialecte crétois.

1 Cette fois c'est le redoublement véritable et primitif, dont les modes indiqués plus haut ne sont que des altérations postérieures, en dépit du fameux principe qu'un même son ne saurait donner deux produits différents dans un même dialecte.

2 On identifie σεπ à la rac. lat. *sec*, dans l'archaïque *insece*, « dis, continue de dire ». Si, comme dans beaucoup de cas, l'esprit doux de ἕπω tient lieu de σϝ et si la rac. *vac* du sk. est pour **svac*, de même que *var* dans *var-ṇa* est pour *svar*, on pourrait tout concilier, en tenant compte qu'en latin le *s* initial est souvent pour *sv*.

3 En thèse générale le rapport de εἶχον avec ἔσχον et de εἶπον avec ἔσπον est le même que celui de εἰμέν avec ἐσμέν : de part et d'autre, on est en présence de simples variantes d'un même antécédent. Cf. ce qui a été dit ci-dessus de l'identité originelle de l'imparfait et de l'aoriste second dans les verbes comme ἔχω, etc.

Il nous reste à examiner l'origine de la forme ϝεσπ[1] de la rac. ϝεπ. ϝεσπ est, par labialisme, pour ϝεσκ, dont les traces se retrouvent 1° dans le sk. *vâç*, pour **vâsk*, synonyme de *vac* (*vâc* aux formes fortes) pour **vaçc* (cf. *sàc* auprès de *saçc*, etc) ; 2°, dans le zend *vash* pour **vakhsh*, d'après Spiegel (*Vergl. Gram. d. alter. Spr.*, p. 147), synonyme éranien de la même racine; 3° dans ὄσσα « voix », non pas pour *ϝοκjα[2], comme on a pris coutume de le dire, mais pour *ϝοκσα[3]; 4° et surtout dans ἐν-ίσσω pour *ἐν-ικσω, *ἐν-ισκω, et ἐν-ίπτω, pour *ἐν-ιπσω, *ἐν-ισπω (cf. ἄρκτος = *ἀρκσος) que M. G. Meyer (§ 189) a dû renoncer à expliquer. Ajoutons que la forme d'aoriste ἐν-ένισπον, rattaché à ἐνίπτω par les anciens grammairiens, suffirait à elle seule pour trancher la question dans le sens qui vient d'être indiqué.

Nous pouvons conclure de toutes les raisons qui précèdent, que ἔχω et ἴσχω sont des formes parallèles et déjà redoublées l'une et l'autre, ce qui exclut la possibilité que la seconde implique un redoublement de la racine eu égard à la première.

§ 2. — L'*î* de *sîdâmi*, *sîdo*, est-il dû a un allongement compensateur?

La métrique védique et l'ancienne graphie gréco-italique ω, c'est-à-dire *oo*, *ii* = *î*, etc., prouvent à l'envi qu'une voyelle longue était à l'origine la juxtaposition de deux brèves. Les choses étant ainsi, il est physiologiquement inexplicable que la chute d'une consonne ait pour conséquence l'allongement de la voyelle précédente, c'est-à-dire la création d'une voyelle identique à celle là. On peut donc considérer en thèse générale la théorie de l'allongement compensateur comme sujette à revision.

L'étude des faits invoqués directement à l'appui de cet allongement dans *sîdâmi*, *sîdo* confirmera nos doutes:

Sk. *mîḍhá*, pour **mizḍha*, auprès de μισθός. — Il est impossible

[1] Ou ϝεεσπ, ϝησπ (Cf. sk. *vâç*), ϝεισπ, d'où ἰσπ dans ἐνίσπω.

[2] Par cette raison péremptoire, qu'en grec, tous les subst. fém. en ια (comme πατρία, etc.), sont des formations secondaires d'origine adjective, ce qui n'est nullement le cas de ὄσσα.

[3] Voir ci-dessus, p. 94. On pourrait ajouter le témoignage de ὄψ et du lat. *vox* où le σ final est thématique.

de déterminer la quantité de ι dans μισθός; d'ailleurs, le zend *mîzh-dem* montre en toute évidence que l'*î* de *mîḍhá* est primitif.

Nîḍá, pour **nizda*, auprès du lat. *nîdus* et de l'all. *Nest*. — La seule analogie de *mîḍhá* peut fournir des indications sur la quantité primitive de l'*î* de *nîḍá*. Il y a donc probabilité qu'il était long à l'origine.

Rac. sk. *pîḍ*, pour **pizd*. — Le gr. πιέζω, pour *πιεδσω, *πιεσδω, prouve par sa diphtongue que l'*î* de *pîḍ* ne résulte pas d'une compensation pour la chute de la sifflante.

Sk. *lîḍhá*, pour **lizḍha*. — Le gr. λείχω justifie le caractère primitif de l'*î* dans cette forme.

Même observation en ce qui concerne *ûḍhá*, pour **uzdha*, auprès de la forme *ûh* de la rac. *vah*.

Dûḍábha, pour **duzdabha; dûṇáça* pour **duznaça*, etc. — Les formes comme *dûś-aka*, *dûś-aya-*, véd., *dû-duś-a-*, véd., indiquent que l'*u* de *duś* était primitivement long[1].

Nous croyons pouvoir conclure de cet examen, qu'en ce qui concerne *sîdâmi*, *sîdo*, rien n'autorise à croire à la contraction d'un redoublement *si-sed*, *si-s'd-* en *sîd*,

II

Véritable origine de *sîdâmi*, *sîdo*, ἵζω, etc.

Un point à établir d'abord, c'est que *sîd* et la variante *sad* ont perdu une sifflante voisine de la dentale. A cet égard (du moins en ce qui concerne *sîd*), je suis d'accord avec MM. Bloomfield et Osthoff: *sîd* est pour **sîzd* et *sad* pour **sazd*. La preuve en est fournie à la fois par ἰζ- et ἑζ- (dans ἵζω, ἱζάνω, ἕζομαι) pour *ἑδσ[2] (voy. Osthoff, *Hist. du Parf.*, p. 3)[3]; le sk. *satsa*, si l'on consent à y

[1] Il en est probablement de même pour *dis* qui montre une longue dans le lat. *dîduco*, etc., c'est-à-dire qui a conservé la longue primitive quand la sifflante est tombée devant une autre consonne. Les faits de ce genre rentrent dans l'analogie de ἔχειρα, ἔχερσε, etc. — On peut comparer au sk. *dû* issu de *dûś*, la particule *so*, *sû* (dans *sobhaga*, *sûbharva*, *sûmaya*, etc.), et le gr. εὖ, auprès de la forme postérieure *su*.

[2] Je persiste à croire malgré Blass (et Osthoff, p. 602) que ζ = σδ. L'analogie de ξ = κσ ou γσ, et de ψ = πσ me semble résoudre la question sans réplique.

[3] Probablement aussi par la forme zende *hazdyât*; il est extrêmement douteux, en

voir une forme simple; le lat. *sessus*, pour **seds-tu-s*[1]; le lith. *sedzu* (où le *z* est une sifflante primitive); la pal. sl. *sesti*, pour **sesdti*; le vieux haut all. *sizzu* et *sizzan*, pour **sitzu* ou **sitsu*, **setzan* ou *setsan*[2]. Il y a là un ensemble de faits concordants qui ne permettent aucun doute sur l'existence, dès la période d'unité, des variantes *sazd* et *sadz*, *sîzd* et *sîdz*[3] (et même *sast* et *sats*, *sîst* et *sîts* indiquées à la fois par le sk. et les dialectes germaniques).

Ces dernières variantes, jointes au rapport morphologique de ἱζάνω ἱστάνω, et à la ressemblance frappante du sens des rac. *sthâ* et de *sad*, du lat. *sisto* et de *sedeo*, de l'all. *setzen* et de ἵστημι[4], etc., établissent, à notre avis, d'une manière certaine l'identité originelle de *tiṣṭhâmi* (zend *histâmi*) et de *sîdâmi*. Autrement dit, le thème *sîdâ*- est pour *sî-zdâ*, comme le thème zend *hi-stâ* et les thèmes gr. ἱ-στη, ἱ-στα- sont pour *si-stâ-*. Il est redoublé, comme on l'avance, il a perdu une sifflante comme on l'avance encore; mais en partant d'un primitif et en suivant un processus tout différent de ceux qu'on indique. L'*i* de *sîd* n'offrira pas de difficulté si l'on voit en lui le substitut[5], si fréquent en sk., de l'*â* et qui apparaît comme tel dans les thèmes également redoublés *sî-kš-*, *bî-bhatsa-*, *mî-mâṃsa-* etc.[6]; la longue *â* ou *ê* se montre du reste à la même place que *î* dans le sk. véd. *sâdá*, *sâdád*, *sâdana*, le gr. ἧθος et le lat. *sêdes;* tandis que le zend *hidaiti*[7] (cf. *hishtaiti)* présente un *ĭ* identique à celui de *tiṣṭhati* et de la plupart des désidératifs.

effet, qu'on ait là, comme le veut M. Osthoff, un parfait du potentiel. La moitié des potentiels en *yât* énumérés par M. Spiegel (*Vergl. Gram. d. alteran. Spr.*, p. 352), appartiennent à des verbes qui, en sk., sont de la première ou de la sixième classe.

[1] Voir ci-dessus, p. 230, *seqq.* et 281, note 4.

[2] Ici, comme partout, l'application de la loi de Grimm consiste dans le choix fait entre deux variantes proethniques par tel dialecte, tandis que tel autre a opté pour la variante correspondante. Voir ci-dessus, p. 334.

[3] Indépendamment des thèmes qui présentent l'aspirée dentale comme ceux du gr. ἦθος (pour l'esprit doux, cf. ἔχω) et du sk. *sádhi*.

[4] Cf. aussi à **sazd-*, l'all. *stets* et le lat. *-stes*, pour **stets*, dans *superstes*, etc.

[5] Par l'intermédiaire de *ê*, comme on le dira plus loin, pour la voyelle du redoublement.

[6] Le redoublement *sa-zdâ*, d'où *sadâ-*, est à comparer à celui des rac. *dâ* et *dhâ* *(da-dhâ, da-dâ)*.

[7] M. Osthoff (p. 15. *seqq.*), s'appuyant sur des renseignements que lui a fournis

III

Sêd-, thème faible du parfait sk. de la rac. sad, est-il pour sê-sêd, sê-s'd, sêd?

Cette explication a pour elle tout d'abord : 1° la probabilité que *sêd*, comme la généralité des thèmes du parfait, résulte d'un redoublement de la première syllabe de la racine ; 2° l'analogie de *pa-pt-imá*, forme faible du parfait de la rac. *pat*, pour **pa-pat-ima*, avec la chute de la voyelle radicale pareille à celle qu'on suppose dans *se-sed;* 3° l'analogie de *sîd*, pour **si-s'd*, dit-on, comme *sêd* serait pour **se-s'd*.

Nous examinons d'abord ce dernier point.

Bien que nous ayons dejà discuté la question de l'allongement compensateur à propos de *sîd*, nous la reprendrons en ce qui concerne *sêd*, en portant tout particulièrement notre attention sur les exemples dont on se sert pour prouver que le phénomène en question a donné naissance à ce dernier thème.

Sk. *nêdîyaṃs*, *nêdišṭha*, auprès des formes zendes *nazdyo*, *nazdista*. — On sait que le vocalisme fort de la partie radicale est de règle avec les suffixes *iyaṃs* et *-išṭha*[1]. Il est probable qu'en zend, l'*ă* s'est substitué à *â* devant le groupe de consonnes; cf. *vâzishta*, *dâhishta*, etc., mais *tañjishta*, *thvaksishta*, etc.

Sk. *mêdhâ* et *mêdhás*, auprès du zend *mazdao*. — Mais peut-on séparer *mêdhas* de μῆδος?

Sk. *dêhi*, *dhêhi*, auprès du zend *dazdi*. — L'*â* des racines *dâ* et *dhâ* explique l'*ê* de ces deux formes[2]; le zend *dazdî* est pour **dâzdî*.

M. Geldner, conteste l'authenticité de cette forme et croit qu'il faut substituer *a* à *i* dans tous les exemples où la rac. *had* a été présentée avec la variante *hid*. Mais il est difficile d'admettre, surtout à cause du sk. *siddmi* et du pers. *nishînam*, que cette variante est, partout où on la rencontre, le résultat de l'erreur des copistes.

[1] Cf. tout particulièrement *védišṭha* et *vépišṭha*.

[2] Cf. d'ailleurs *dêṣṇá*. Le véritable correspondant de *dazdî*, pour **dadzdhî*, est le sk. *daddhi*.

[illegible]

triple analogie : 1° les deux formes devraient être redoublées et ne s'accusent plus comme telles; 2° leur vocalisme radical est en *ê* au lieu d'être en *a;* 3° ce même vocalisme est fort, tandis qu'il devrait être faible.

Or, *dêhi* est accompagné d'une variante védique *daddhi*, certainement pour *da-d* + une voyelle + la désinence *dhi*. En ce qui concerne la détermination de la qualité de cette voyelle, *daddhi* est à rapprocher de *daddhve* et du védique *da-dhi-dhvé*, lequel conduit à la conclusion sûre que *daddhi* est lui-même pour **da-dhi-dhi*. Mais cet *i* de la partie radicale, qui se rattache par son origine à l'*â* de la rac. *dhâ*, y est arrivé par un intermédiaire nécessaire *ê*, que nous retrouvons encore dans les formes zendes *da-de-mahi* (gâth.) et *da-dhe-mahi* (avest.), auprès du sk. *dadhmás* pour **da-dhi-mas*, **da-dhî-mas*, **da-dhê-mas*, **da-dhâ-mas* (cf. τίθεμεν, pour *τιθημεν).

Si nous mettons maintenant la forme **da-dhê-dhi*, ou **da-dhê-hi* (d'où *daddhi)*, restituée en vertu de ce qui précède, en parallèle avec *dêhi*, nous remarquerons que celle-ci ne diffère de celle-là que par la perte du redoublement, très probablement amenée par une contraction qui a fait disparaître d'abord la voyelle de la partie redoublée, d'où **d'dêhi* comme intermédiaire entre **da-dhê-dhi* et *dêhi*. On peut expliquer du reste le double processus qui a donné cette dernière forme auprès de *daddhi*, par une position différente de l'accent au moment où la scission s'est effectuée[1].

Non seulement rien ne s'oppose à ce que le thème *sêd-* pour **se-sêd-*, **s'sêd-*, s'explique de la même façon, auprès du thème *sa-sâd-* (avec changement de *â* en *ê*, intermédiaire nécessaire entre celui de *â* en *î*, qui s'est produit pour la formation du thème *sîd-)*, mais des analogies plus étroites encore que les précédentes prêtent à cette hypothèse le plus ferme appui. Nous voulons parler des parfaits comme *uvâca*, *iyâja*, dérivés de **av'vâca*, **ay'yâja*, qui se sont affaiblis en élidant la voyelle qui suit la consonne dans la

[1] Remarquer que dans les deux cas il y a équilibre : pour *daddhi*, la voyelle du redoublement subsiste, tandis que celle de la racine disparaît; pour *dêhi*, c'est l'inverse, accusé encore par la quantité de la voyelle radicale maintenue. Phénomène analogue dans ἵστη auprès de ἵσταθι.

partie redoublée, absolument comme **sĕ-sêdima* a donné *s'sêda, sêda*[1].

D'autres analogies non moins probantes sont: *sâhvâṃs*, pour **s'sâhvaṃs*, auprès des thèmes *sâ-sâh* - (fort) et *sa-sâh* (affaibli)[2]; *saçc-*, dans *saçc-ima*, pour **s'sâçc-ima*, avec affaiblissement de *a* en *â* devant le groupe *çc*, etc.

En somme, à moins de partir de l'hypothèse si suspecte de l'allongement compensateur[3], celle que je viens de déduire me paraît la seule qui puisse rendre compte du vocalisme fort de *sêd* dans des formes qui doivent être faibles : de fait, l'affaiblissement a affecté la syllabe du redoublement au lieu d'atteindre la syllabe radicale. Il resterait à dire pourquoi on a un *ê* dans *sêd-imá* auprès d'un *â* dans *sa-sâd-a*. Cette question se rattache étroitement à celle de l'*î* de *sîd-*, qui dérive certainement de *â* par l'intermédiaire de *ê* (cf. *sêdes*, ἧθος, *sâdá*, etc.); ainsi qu'à celle de l'η d'ἵστημι auprès de l'ᾱ d'ἵσταμι. J'y vois, au moins provisoirement, le résultat du développement naturel et général d'*a* en *e*, développement dont l'aspect sporadique est dû à la différence des conditions qui l'ont arrêté plus ou moins tôt dans telle ou telle forme de tel ou tel dialecte[4].

[1] Dans *ûcus* et *îjathus*, formes très faibles et qui dérivent de **av'av'cus*, **ay'ay'-j-athus*, il y a eu double double élision de l'*a* dans la même position.

[2] Un exemple bien remarquable des effets de la loi d'équilibre est offert par les part. parf. *sâ-sahânâ*, auprès de *séhânâ*, pour **sĕ sêhâna*, **s'séhâna*, et *sâ-sahvaṃs*, auprès de *sâhvâṃs*, pour **sa-sâhvaṃs*, **s'sâhvaṃs*. En général, pourtant, le phénomène a été facilité par l'apparition coordonnée de *ĕ* à la partie redoublée et de *é* comme voyelle radicale. Rien de plus compréhensible qu'une contraction résultant de la chute d'un *ĕ*.

[3] Une autre objection grave à adresser au système que nous combattons, c'est qu'il implique l'hypothèse gratuite que tout les parfaits faibles du sk. sur le type de *sédimá* sont des formations analogiques dont le thème *séd-* a été le point de départ nécessaire. — On peut d'ailleurs comparer le thème εἰπ- dans εἶπα au thème *séd-* dans *sêdima;* εἶπα est, pour ainsi dire, à cheval sur l'aoriste premier et le parfait, comme εἶπον l'est sur l'aoriste second et l'imparfait.

[4] Il est incontestable, toutefois, que dans certains cas (*dêhi*, *édhi*, *nédiṣṭha*, *sêdimá*, etc.), le phénomène se coordonne avec la chute d'une sifflante ; mais il est bien difficile d'admettre que cette chute en soit l'unique et véritable cause. Les nombreuses racines sansk. en *é* qui figurent à l'état de variantes auprès de racines synonymes en *a* ou *â* (*bâdh* et *bhéd*, par ex., d'un antécédent **bhâdh*) font, en tout cas, remonter le fait aux plus profondes périodes de l'unité indo-européenne.

LES PRINCIPES

DE

LA NOUVELLE GRAMMAIRE

A PROPOS DE L'OUVRAGE DE M. KARL BRUGMANN

Intitulé : *Zum heutigen Stand der Sprachwissenschaft* [1]

La plus grande partie de l'ouvrage dont le titre précède ces lignes est une réponse directe à celui qu'a publié, au commencement de l'année dernière, feu M. George Curtius, sous le titre de *Critique de la méthode des néo-grammairiens* [2]. Comme il convenait, le chef reconnu de la jeune école a relevé le gant et passé successivement en revue, dans la riposte, les points sur lesquels l'agresseur avait dirigé ses attaques. Spectateur d'une lutte aussi intéressante pour les linguistes, nous voudrions, non pas nous ériger en juge du combat, mais examiner la valeur intrinsèque, soit des principes généraux de l'école que M. Brugmann représente, soit des arguments anciens ou nouveaux qu'il fait valoir pour leur défense. Et de même qu'il a suivi l'ordre adopté par M. Curtius, nous reprendrons à notre tour la division et la marche qu'ils ont choisies successivement.

[1] [Dans la *Revue de linguistique*, numéro du 15 janvier 1886.]
[2] *Zur Kritik der neuesten Sprachforschung*; voir ci-dessus p. 335, *seqq*.

§ I. — **Les lois phonétiques souffrent-elles des exceptions?**

On sait que le principal axiome des néo-grammairiens consiste à résoudre cette question par la négative. Comme pour tous les axiomes, et quoi qu'en dise l'école, il s'agit ici d'un principe *a priori* qui ne saurait être démontré ni par le raisonnement, ni par les faits; car, à ce point de vue, les faits sont loin d'être concordants et le raisonnement est impuissant à détruire les objections que le principe soulève. Nous indiquerons ces objections avant de passer aux arguments que M. Brugmann fait valoir en faveur de la proposition dont il s'agit,

I. — M. Brugmann admet (p. 50) que le résultat d'une loi phonétique, ou la transformation d'un son par des causes physiologiques, nécessite un combat qui n'aboutit à la création d'un son nouveau que par une série de changements légers et successifs, dont chaque terme s'éloigne du point de départ, qui est l'ancien son, pour s'approcher du but, qui est le nouveau. Il y a donc lutte, et lutte prolongée; de là, la loi, comme nous l'avons dit ici même [1] autrefois, *s'exerce dans le temps*.

Or, les choses se passant ainsi, la question de la possibilité des exceptions à cette loi se réduit à savoir si, dans la lutte en question [2], la victoire ne peut jamais rester à l'ancienne forme.

Au point de vue purement physiologique, nous reconnaissons à M. Brugmann le droit de répondre non. Mais n'y a-t-il ici en jeu que des forces physiologiques? S'il en était ainsi, on ne verrait pas pourquoi les lois phonétiques sont suspendues, ou tout au moins considérablement ralenties, du jour où une langue est fixée par l'écriture, la littérature et la grammaire. Ce phénomène incontestable montre bien qu'il y a des circonstances d'ordre moral qui, en matière de langage, sont de nature à faire échec aux lois physiologiques, absolument comme les mœurs ou les lois civiles qui en sont l'expression, font échec à certains instincts purement physiques de

[1] *Revue de linguistique*, numéro du 15 octobre 1883 (ci-dessus, p. 237).

[2] Lutte qui doit se renouveler, ne l'oublions pas, pour chacun des cas où le son exposé à l'action de la loi se trouve placé dans les mêmes conditions; autrement, la généralité des effets de la loi serait due à l'analogie et non pas à son action directe.

l'homme réuni en société. Mais l'écriture, la littérature et la grammaire ne sont, pourrait-on dire, que la forme perfectionnée de la tradition, ou de la mémoire individuelle et collective, appliquée aux choses du langage ; et il fut un temps où la tradition, à elle seule, produisit une partie des effets dus aux causes qui ont plus tard fixé définitivement la langue écrite ou parlée. C'est dire, que, dès les premiers âges de la civilisation, elle a dû offrir une digue, souvent victorieuse, au courant aveugle des lois phonétiques. Ici, comme en toute chose, il y a eu des transitions infinies. Avant que le flot fût contenu sur toute sa longueur, il a commencé par l'être en certains endroits. Bien des vieilles formes ont été préservées ainsi du naufrage qui a englouti leurs contemporaines. Elles ont pu rester comme des îlots témoins d'une autre époque et se ranger sur une longue traînée, toujours de plus en plus dense, en avant de la terre ferme, à laquelle on peut comparer les langues faites, c'est-à-dire celles où la nette conscience de l'acquis a abrogé les lois phonétiques.

Du reste, la nature, même livrée à ses seules forces, n'agit jamais autrement dans ses transformations. Elle jalonne, pour ainsi dire, les étapes qu'elle parcourt d'anciens types, qui restent en arrière des nouveaux comme pour attester son passage et relier le passé à l'avenir. Combien, à plus forte raison, doit-il en être ainsi quand les facultés psychiques concourent à conserver ce que les lois naturelles s'efforcent de détruire, et favorisent le salut des formes qui ont échappé déjà à l'action des causes fatales à l'aide d'un principe supérieur qu'on pourrait appeler celui de continuité! Le propre de l'homme, en effet, ou plutôt de l'intelligence humaine, est de résister en tout au fatalisme des lois physiques; il serait bien extraordinaire que le langage, cette expression si adéquate de sa nature morale, fût la seule chose qu'il n'ait pu y soustraire même dans une certaine mesure.

Pour toutes ces raisons, les lois phonétiques n'ont pu ne pas laisser place à de nombreuses exceptions, autrement dit à des sons qui, dans la lutte dont parle M. Brugmann, ont vaincu les lois phonétiques grâce au concours de la *mémoire* et avec l'auxiliaire du *temps*[1].

[1] Surtout en ce sens que, les transformations phonétiques n'ayant pas un caractère

II. — La coexistence de deux formes analogues, dont l'une est physiologiquement transformée et l'autre antérieure à cette transformation, s'explique aussi de la manière suivante, qui ajoute un nouveau facteur aux circonstances conservatrices du langage. Au sein d'une société primitive plus ou moins étendue, telle modification phonétique peut se produire dans les sons émis par un individu, sans que la forme nouvelle qui en résulte soit adoptée d'abord par d'autres que par ses enfants, ceux-ci imitant leur père, tant par la force de l'exemple que par une habitude physiologique héréditaire, tandis que le reste de la tribu demeure fidèle à l'ancienne forme. Mais, d'une part, le développement de la famille du novateur, de l'autre, l'oubli de l'origine de la variante amené par le temps, finit par lui donner droit de cité dans le vocabulaire de la peuplade, à côté de l'ancienne[1]. De là deux doublets qui coexisteront d'autant mieux que l'aptitude à prononcer un son nouveau n'implique pas nécessairement, tant s'en faut, l'impossibilité d'en prononcer l'antécédent physiologique. Le son *l* dérive de *r*, ce qui ne nous empêche pas de pouvoir employer l'un et l'autre.

instantané, la réflexion et la comparaison ont toujours pu convier la mémoire à remplir son rôle conservateur

[1] Objectera-t-on qu'en ce cas il y a emprunt mutuel ou échange? Je le veux bien, Mais si ces échanges sont possibles au sein d'une société qui parle la même langue toutes les conséquences qu'on tire du caractère absolu des lois phonétiques tombent d'elles-mêmes. Autrement dit, quand même les lois phonétiques seraient absolues pour l'*individu* et que la tradition serait insuffisante pour lui permettre de résister sur quelques points à l'impulsion physiologique, il ne s'ensuivrait pas que leurs effets *absolus* s'étendraient nécessairement à tout le groupe linguistique dont l'individu fait partie. — C'est à ce point de vue surtout que les conditions sont autres entre le développement d'une langue primitive et celui d'un dialecte de seconde formation, comme l'italien et le français. Cette différence, à laquelle s'ajoute, pour une langue dérivée, le fait de partir de matériaux déjà constitués et régularisés une première fois, suffit à expliquer pourquoi les lois phonétiques se sont exercées d'une manière beaucoup plus régulière dans le domaine des langues romanes que dans celui des langues indo-européennes.

[En d'autres termes, les lois phonétiques ne peuvent avoir d'effets absolus que pour l'individu, et tout individu peut avoir les siennes. De là, — comme l'ensemble d'une langue est d'origine sociale et non individuelle, c'est-à-dire que le développement d'une langue représente les effets nécessairement différents de lois phonétiques auxquelles ont été soumis différents individus, — la certitude que toute langue primitive contient des variantes phonétiques nombreuses, et l'impossibilité d'attribuer aucune valeur générale et pratique au principe que les lois phonétiques ne souffrent pas d'exception, appliqué à l'ensemble de l'évolution du langage (Voir la discussion qui a eu lieu à ce sujet à la séance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres du 29 janvier 1886).]

III. — L'hypothèse du caractère absolu des lois phonétiques est incompatible avec celle qui attribue une origine commune aux formes qu'on considère habituellement comme les variantes les unes des autres, puisque leurs différences mêmes accusent qu'elles ont subi des lois différentes.

Ainsi, pour prendre un exemple emprunté à des variantes radicales du sanskrit, le principe s'oppose à ce qu'on voie, comme les auteurs du *Dictionnaire de Saint-Pétersbourg*, une même racine à l'origine dans :

a-ghṛkš-ata
gṛh-ṇâmi
gṛbh-ṇâmi
grath-nâmi
rabh-ati
labh-àte

Par conséquent, le sanskrit aurait possédé de tout temps les six états radicaux différents que présentent ces formes, ce qui revient à dire que l'altération phonétique n'a jamais enrichi le langage, que les coïncidences pour la forme et le sens qu'on remarque dans les mots en question sont purement fortuites, et que, dès l'origine, les langues primitives ont été munies de toutes leurs racines, quelque nombreuses qu'elles apparaissent et quelque voisines les unes des autres que soient un bon nombre d'entre elles.

S'il est permis de juger une théorie par ces conséquences, nous nous permettrons de dire que celle dont nous nous occupons encourt par là une condamnation sans appel.

IV. — En fait, personne n'a douté jusqu'ici que la racine *labh* du sanskrit ne soit une variante *phonétique* de *rabh*. Les deux formes ont certainement coexisté et le changement de *r* en *l* est, d'une manière non moins certaine, la conséquence d'une loi phonétique. Tant qu'un fait semblable et la foule des analogues n'auront pas été expliqués d'une manière satisfaisante au point de vue de la nouvelle doctrine, nous serons en droit de nier le caractère attri-

bué par les néo-grammairiens aux lois phonétiques *et toutes les conséquences qu'ils en déduisent.*

Nous arrivons au détails, c'est à dire à l'examen de certaines causes qui, d'après M. Brugmann, peuvent faire croire à tort que les lois phonétiques ne sont pas absolues. Discutons les principales :

1° La représentation graphique peut être inconséquente.

M. Brugmann admet-il cette inconséquence dans le système graphique des langues anciennes? En ce cas, rien de plus favorable au scepticisme et de plus propre à ruiner par la base la grammaire historique et comparée.

2° Ce qu'on considère comme un développement phonétique peut n'être qu'un effet de l'analogie. — Mais comme les prétendus effets de l'analogie sont déduits par les néo-grammairiens de l'hypothèse du caractère absolu des lois phonétiques, il s'ensuit qu'en employant cet argument on tourne dans un cercle vicieux [1].

4° Après qu'une loi a modifié un son, ce son peut reparaître (par d'autres causes) et ne plus changer, parce que la loi qui l'avait altéré une première fois n'est plus en vigueur.

L'exemple choisi, τιμᾶς, venant de *τιμᾰνς (auprès de τιμή venant de *τιμᾱ) est bien peu concluant. Rien ne prouve que τιμᾶς n'est pas pour *τιμᾰνς et que l'ᾱ ne s'y est pas conservé pour une raison analogue à celle qui a maintenu l'ᾰ dans βάθος auprès de l'ε de βένθος. etc., c'est-à-dire par une sorte de compensation ou d'équilibre.

5° Une exception apparente peut résulter de l'action réciproque de deux lois différentes. Exemple : l'attique δίδωσι auprès de ἔστι ; maintien de τ dans cette dernière forme à cause du groupe στ. — Mais comment expliquer ἔτι, μῆτις, μάντις, etc. ?

7° Souvent on a admis qu'un son avait pu se diviser en plusieurs dérivés dans un même idiome, parce qu'on ne s'était pas encore aperçu que cette division remontait à la langue mère, comme pour les deux *k*, par exemple.

1 Abstraction faite du vice interne du raisonnement on peut faire remarquer que si, par exemple, le caractère supposé absolu des lois phonétiques ne laisse d'autre moyen d'expliquer la désinence -σθε des deuxièmes personnes du pluriel moyen en grec, que d'en attribuer l'origine à l'analogie des formes comme πέ-πεισ-θε, ἦσ-θε (Meyer, *Gr.-Gram.*, § 467), cette nécessité, nous dirions volontiers cette extrémité, devient une des objections les plus fortes qu'on puisse élever contre l'hypothèse en question.

C'est appuyer une hypothèse sur une hypothèse. La théorie des deux *k* prête aux plus fortes objections [1].

8° De fausses étymologies donnent aussi lieu à de fausses exceptions. Ainsi le sanskrit *hṛd*, « cœur », ne saurait plus être invoqué comme exemple de la correspondance exceptionnelle de *k* et de *h* en sanskrit. — Il n'y a pas seulement *hṛd* qui présente la même correspondance. On peut citer : *ku*, *kû* auprès de *hvâ*, *hû*, *hu*, « crier, appeler »; *kšan*, pour **skan* auprès de *ghan* « tuer »; *krand*, *krad* auprès de *hrâd*, *hrad*, « crier, faire du bruit», etc., etc.

Une dernière observation sur cette partie du travail de M. Brugmann. Il reproche vivement (p. 68, 69) à son contradicteur de vouloir expliquer *x* par *x*, c'est-à-dire d'essayer de rendre compte de certains cas difficiles, comme le rapport des désinences personnelles μεθα et μεσθα, par des exemples analogues, tel que celui de ὄπιθεν et ὄπισθεν, etc. Mais est-ce que toutes les lois phonétiques n'ont pas été déduites du rapprochement de faits analogues qui s'expliquent les uns par les autres et que l'on a pu tenir pour plus ou moins constants? Et faut-il, par respect pour une hypothèse qui est précisément en cause, refuser d'admettre la possibilité de la chute de σ dans le groupe σθ, quand les exemples qui viennent à l'appui de ce phénomène sont à peu près aussi nombreux [2] que ceux où l'on constate l'intégrité du groupe?

§ II. — Peut-on attribuer à l'analogie la plupart des faits qui ne s'expliquent pas par les lois phonétiques étant donné leur caractère absolu?

Ce qui précède pourrait nous dispenser d'examiner la nouvelle question qui nous est proposée. Elle devient oiseuse, en effet, si, comme nous croyons l'avoir prouvé, les effets des lois phonétiques ne sont pas absolus. Nous le ferons néanmoins, ne serait-ce que pour mieux nous rendre compte des conséquences extrêmes du principe que nous combattons.

Pas plus que M. Curtius ne s'en était inquiété avant lui,

[1] Voir ci-dessus, p. 117, *seqq.*

[2] Surtout si l'on tient compte des rapports du genre de celui de κεύθω avec le latin *custos*, etc.

M. Brugmann ne définit l'analogie et n'établit de distinction entre l'analogie proprement dite et la contamination analogique. Ainsi que nous l'avons fait voir ailleurs [1], l'analogie dont il est question dans le débat qui nous occupe ne saurait être que la contamination, ou ce phénomène de linguistique en vertu duquel une forme déjà en vigueur se modifie par l'influence et sur le modèle d'une autre forme qu'apparentent à celle-là des fonctions grammaticales qui leur sont communes.

Maintenant, quand et comment a lieu la contamination? Si nous en croyons M. Brugmann et, en général, toute l'école des néo-grammairiens, il est permis de la reconnaître partout où l'on se trouve en présence de modifications dont ne rendent compte ni les lois phonétiques considérees comme sans exception, ni les quelques circonstances particulières énumérées par M. Brugmann aux pages 54-58 de son opuscule et rappelées par nous-même ci-dessus, page 384. Cette délimitation est bien vague et repose d'ailleurs sur un critérium que nous n'admettons pas *a priori*. Nous essayerons donc de rechercher par un autre moyen les cas où l'on peut voir des contaminations dans les langues anciennes, et nous jugerons par les résultats auxquels nous aboutirons de ce qu'il peut y avoir d'exact dans la méthode employée au même effet par la nouvelle école.

On peut poser en fait, croyons-nous, qu'en général la contamination ne porte ni sur les parties radicales ou thématiques [2] des formes, ni sur les suffixes de dérivation : l'expérience le fait voir, et il va de soi que s'il en était autrement, la clarté de la signification en recevrait des atteintes mortelles. Les parties tout spécialement exposées aux altérations qui en résultent sont donc les suffixes casuels des mots déclinables et les désinences personnelles des verbes; c'est-à-dire qu'étant donné plusieurs types de déclinaison, comme, pour le grec, celui des thèmes à voyelles et celui des thèmes

[1] *Revue critique*, numéro du 29 juin 1885 (ci-dessus, p.33.).

[2] A l'exception peut-être des cas où le thème d'un même mot décliné ou d'un même temps d'un verbe présente des différences originelles (forme forte et forme faible); et, là même, la possibilité de la contamination n'est pas certaine. La distinction permanente et régulière des thèmes forts et des thèmes faibles des verbes en -μι montre bien les obstacles qui s'opposaient en pareil cas à la contamination.

à consonnes, et plusieurs types de conjugaison, comme ceux des verbes en -μι et des verbes en -ω, les désinences propres à l'un ont pu contaminer celles de l'autre et réciproquement.

Or, dans ces limites, qui constituent, nul ne saurait le nier, le domaine propre de la contamination, s'il est permis de lui en attribuer un dans les langues anciennes, combien voit-on d'exemples sûrs du phénomène?

L'extrême petit nombre en contraste vivement avec la quantité prodigieuse de contaminations que la nouvelle école voit, ou plutôt est obligée de voir de tous côtés.

Nous avons, du reste, un autre moyen très sûr et très facile de juger de l'importance des contaminations dans les anciens idiomes, en comparant à cet égard la langue du *Rig-Veda* avec celle des *Brâhmaṇas*, et celle d'Homère avec celle d'Hérodote. Dans les deux cas, le sanskrit et le grec d'Ionie se sont développés au moins pendant quatre ou cinq siècles sans le secours, ou mieux sans l'obstacle artificiel de la grammaire; les facteurs normaux du langage ont donc pu et dû y accuser très nettement leurs effets. Eh bien ! là encore, qu'on fasse de la statistique et qu'on nous dise combien on recueillera d'exemples de contaminations entre les formes analogues qui appartiennent respectivement à ces deux moments si distincts de la vie du langage dans l'Inde et la Grèce.

Mais, s'écrie M. Brugmann (page 88), les dernières recherches de la science ont mis ce fait hors de doute que les mêmes agents se rencontrent à toutes les périodes du développement du langage. Comment refuser alors d'attribuer aux langues anciennes un procédé si visible dans les langues modernes ? — L'explication de cette contradiction apparente nous semble facile. Si les effets de la contamination analogique sont incontestables surtout dans la période organique des langues romanes, par exemple, c'est qu'il s'agissait de faire du neuf avec du vieux et de l'ordre avec du désordre, bref de tirer parti de matériaux assez semblables à ceux qu'on extrait des maison en ruine. Nécessité —, inconsciente, s'entend, — était de les ajuster au gré des besoins nouveaux tout en utilisant, autant que possible, leur attribution ancienne. De là une sorte d'architecture composite qui, appliquée au langage, se confond avec les résultats de la contamination.

Tout autre est la structure des langues primitives. Elle est le résultat harmonieux d'un développement *ab ovo*, continu et coordonné, qui fait que toutes les parties ont une raison d'être intime, essentielle, de coexister les unes à côté des autres, sans qu'il y ait motif à confusion et à substitution.

Autant donc la contamination était nécessaire à la réédification de celles-là, autant elle était inutile à l'évolution de celles-ci et contraire à leur nature [1].

Quant à la preuve « très évidente et très directe » que M. Brugmann tire de la présence des effets de l'analogie dans les langues indo-européennes des différences considérables que ces langues accusent entre elles dès les temps les plus lointains, nous ne saurions, avec la meilleure volonté du monde, nous rendre compte de la portée de cet argument. Si nous prenons, en effet, un exemple quelconque de ces différences, soit la représentation par *u* en latin de l'*o* grec, en tant que voyelle finale du thème des mots de la seconde déclinaison, nous voyons que cette variation est le résultat d'une loi phonétique du latin, l'affaiblissement d'*o* en *u* qui (en admettant qu'elle fût absolue) devait s'étendre à tous les cas analogues. Aucune trace donc ici, non plus que dans les exemples du même genre, de contamination analogique.

Comme précédemment, nous ferons suivre ces généralités de quelques observations particulières, c'est-à-dire de la critique de certains exemples de contamination analogique invoquées par M. Brugmann à l'appui de sa thèse (p. 83) :

ἐσμέν, au lieu de εἱμέν [2] d'après ἱστέ, ἐστέ. — Pourquoi n'a-t-on pas de même *ἔσμι au lieu de εἰμί ?

κείαται, au lieu de κέαται, d'après κεῖμαι. — κεῖμαι au point de vue des théories de la nouvelle école paraît aussi irrégulier que κείαται.

φερόντεσσι, auprès de φέρουσι. — Ce sont deux variantes phonéti-

[1] Nous n'entendons pourtant pas nier par là d'une manière absolue le phénomène de la contamination dans les langues anciennes. A mesure qu'elles sont devenues plus savantes et plus compliquées, l'ignorance populaire a pu amener la confusion des formes analogues. Mais dans la plupart des cas, le fait s'accuse visiblement par la coexistence de la forme non contaminée auprès de celle qui ne l'est pas. Voilà le vrai critérium. Toutes les fois qu'il fait défaut, il y a, pour ne pas dire plus, matière à doute.

[2] εἱμέν est du reste pour *εἰσ-μεν. Le le latin *és* montre bien que telle était la forme forte de la racine *es*.

ques, φέρουσι étant une combinaison de la désinence du datif pluriel avec un thème de même origine que celui de φέρουσα [1].

ἐμοῦ au lieu de μοῦ, d'après ἐγώ. — Les formes du pluriel et le thème pronominal sanskrit *ama-* donnent fortement à croire que l'ε de ἐμοῦ est primitif.

Sanscrit *tṛṇehmi*, pour **tṛṇahmi*, d'après *tṛṇedhi* = **tṛṇazdhi*. — Il est très douteux qu'ici l'*e* doive son origine à la chute du *z*. D'ailleurs *tṛṇehmi* lui-même est pour ** tṛṇezhmi*; cf. *titṛkšati* et gr. τιτρώσκω. La racine *tarh* pour ** tarzgh* n'est qu'une variante de *tṛkš* pour **tṛsk* [2].

Sanscrit *dhattas, dhatte* au lieu de ** daddhas*, etc., d'après *dhatse*. — Il y a plutôt conservation alternative d'une des deux aspirées primitives (rac. *dhâ, dâ*), comme dans *adhukšat*, etc.

ἔστησα d'après ἔδειξα, ἔγραψα. — On aurait eu alors *ἔστηξα ou *ἔστηψα, etc.

§ III. — Le vocalisme primitif. — L'*e* et l'*o* européens dérivent-ils ou non de l'*a* aryen correspondant?

On connaît les deux théories en présence. Pour M. Curtius et pour tous les disciples directs de Bopp, la triade vocalique *a*, *e*, *o*, qui correspond dans les langues européennes à l'*a* sanskrit, est due, pour ses deux derniers termes, a une modification de cet *a*. Les néo-grammairiens, au contraire, croient à la distinction primitive des trois sons et pensent que c'est à des modifications postérieures quil faut attribuer leur uniformité dans le sanskrit.

Il est à remarquer d'abord, contre les deux doctrines, que l'*o* n'est pas à mettre cet égard sur le même pied que l'*e*. Il est bel et bien représenté en sanskrit comme finale thématique de noms et d'adjectifs dans *saṃdhi o*, qui alterne avec *as*, celui-là s'employant devant les sonores et celui-ci avec différentes modifications devant les sourdes. L'emploi en zend et en pali du même *o* dans toutes les positions montre du reste que cette voyelle n'est pas, comme on a l'habitude de le dire, un simple substitut de *as*. Comme j'ai déjà

[1] Cf. *Études phonétiques et morphologiques*, dans l'*Annuaire* de la Faculté des lettres de Lyon pour 1884, fasc. 2 (ci-dessus, p. 201).

[2] Voir l'*Origine de la sifflante palatale en sanskrit*, ci-dessus p. 111, note 2.

essayé de le montrer ailleurs [1], *o*, probalement pour *os*, doit être une variante de *as* reposant sur un auteur commun *aus*. De même, les formes sanscrites en *us* (*cakšus* auprès de *cakšas*) expliquent les thèmes gréco-latins en *os* (*us*) — *es* des neutres, tels que γένος-γενες ; — comme les formes *pur* — *par* de la racine signifiant « remplir », expliquent l'*o* de πολύς et l'*e* du lat. *pleo*; — comme γέγονα, auprès du sk. *jagâna* peut s'expliquer par un rapport identique à celui qui existe entre *gâus* et *gâm* pour * *gâum*, etc. Donc, en ce qui regarde *o*, il n'y a eu très vraisemblablement ni altération phonétique en grec, en latin, etc., ni passage de cette voyelle à l'analogie de l'*a* en sanskrit; seulement, en cette dernière langue, le groupe diphtongue *au*, *av*, s'est souvent réduit à l'initiale *a* par la perte de son second élément.

Pour *e*, la question est toute différente. L'ancienne théorie, malgré l'assurance avec laquelle M. Brugmann prétend que, sur ce point, la victoire est incontestablement aux *jeunes*, nous paraît tout à fait certaine. Non seulement elle s'appuie sur une quantité de faits qui ne sauraient être énumérés ici, mais elle a surtout pour elle l'analogie du zend, du grec, du latin et, dans les langues modernes, du français, de l'anglais, de l'allemand, etc., qui nous montrent, dans une infinité de cas, *e* comme le substitut affaibli d'un ancien *a*. Si l'inverse a jamais eu lieu, c'est dans des cas tellement rares et particuliers qu'on ne saurait en faire la base d'un raisonnement par analogie en ce qui concerne le sanskrit.

En tant qu'effet d'une loi phonétique, le changement de *e* en *a* est donc contraire à tout ce qu'on voit ailleurs. En tant qu'issu de la contamination, il soulève *a priori* deux objections très fortes. Y a-t-il d'autres exemples d'un phénomène de ce genre s'attaquant indistinctement à toutes les parties d'un mot où se trouvait un *e*? Comment admettre qu'en sanskrit la contamination se soit exercée d'une manière assez générale pour qu'elle n'ait pas laissé subsister une seule exception, alors que εἰμί auprès de ἐσμέν, etc., nous prouve qu'elle n'agit pas, elle, d'une manière absolue?

Passons aux principaux arguments des néo-grammairiens.

[1] *Nouveaux Aperçus sur le vocalisme indo européen*, ci-dessus, p. 14.

1° Pourquoi a-t-on ἄγω auprès de la racine sanskrite *ag*, mais ἔδω auprès de *ad*[1] ?

— On oublie, dans le premier cas, ἔγμεν–*ἔχειν, Hesych. ; ἡγέμων[2], latin *êgi*, etc., et pour le second εἶδαρ et peut-être le latin *ador*. Ces formes nous font voir que l'α de ἄγω et l'ε de ἔδω peuvent varier, et, par conséquent, ne sauraient trancher la question.

2° Comment expliquer, autrement que par l'hypothèse du caractère primitif de *e*, la concordance gréco-latine : ἄγω, *ago* ; ἔδω, *edo*, auprès de la différence avec le sanskrit *ag*, *ad* ?

— Les variantes précitées ôtent toute son importance à l'accord en question, qui est dû, en ce qui concerne ἔδω, *edo*, à la loi phonétique, commune à presque toutes les langues, qui change *souvent* *a* en *e*[3], mais non pas *toujours*, pour les raisons qui ont été dites à propos des lois phonétiques et de leurs effets.

3° La réduction générale de *e* et *o* en *a* en sanskrit n'a-t-elle pas son analogue dans la représentation uniforme de ι, υ, ει, οι et η par ι dans le grec moderne ? — Pas le moins du monde. Le *processus* d'affaiblissement et d'assimilation auquel est dû l'iotacisme étant parfaitement régulier au point de vue des analogies générales, tandis que le prétendu *alphacisme* du sanskrit est absolument irrégulier au même point de vue.

4° La palatalisation sanskrite des gutturales dans le redoublement des parfaits *(cakâra)* n'est-elle pas une preuve du changement de *e* (voyelle sous l'influence de laquelle le phénomène s'est produit) en *a* ?

— Les exemples ou la palatale précède une autre voyelle que *e* ou *i*

[1] Je me borne, pour abréger, aux deux premiers exemples cités par M. Brugmann (p. 100). Des objections du genre de celles dont nous les accompagnons pourraient se répéter à propos de la plupart de ceux qu'on peut faire intervenir dans la question.

[2] Il m'est impossible de considérer comme satisfaisante l'étymologie d'après laquelle M. Osthoff identifie la racine ἡγ- de ἡγέμων avec la racine *sag* du latin *præsagio*.

[3] Cette loi explique que les concordances s'étendent parfois pour certaines formes à tout le groupe européen. La même loi n'a pas eu le temps de prévaloir en sanskrit, vraisemblablement parce que cette langue a été fixée de trop bonne heure par les hymnes védiques. Le zend, fixé plus tard, avait commencé la transformation. Voir aussi, pour le concours que lui a prêté en Europe l'assimilation et la réduction des éléments de la diphtongue *ae*, mes *Mélanges de linguistique indo-européenne*, i-dessus, p. 295.

et ceux où la gutturale s'est maintenue, même devant *e* ou *i*, sont si nombreux, qu'il est difficile d'admettre que la palatalisation soit toujours due à cette influence.

L'origine des palatales a tout le caractère d'un affaiblissement très comparable, dans les redoublements, à la représentation dans le même cas d'une aspirée par la simple qui lui correspond ; on voit d'ailleurs qu'en allemand, dans *scharf*, etc., et en français, dans *chaleur* la palatalisation s'est très bien produite devant *a*.

5° Le sort qu'a subi le vocalisme primitif en sanskrit dans *sthita*, *pitâ*, *giri*, etc., n'est-il pas un indice des altérations qu'il a pu éprouver en ce qui regarde *e* et *o*?

—Dans les exemples cités, il y a eu très vraissemblablement affaiblissement régulier de *â (aa)*, *ae*, *e* en *i*[1] (cf. l'iotacisme en grec moderne); tandis que le changement de *e* en *a* constituerait, comme nous l'avons déjà vu, un phénomène inverse.

En ce qui concerne les nasales et les liquides sonnantes, M. Brugmann se félicite de l'adhésion de M. Curtius à « l'essentiel » de la question telle que la résolvent les néo-grammairiens. C'est ce qui s'appelle tirer à soi la couverture; il nous avait semblé, au contraire, qu'au moins en ce qui regarde les nasales, le savant professeur de Leipzig faisait des réserves formelles et proposait même des objections auxquelles M. Brugmann se dispense de répondre. Quoi qu'il en soit, il reste encore beaucoup à faire, ce nous semble, avant d'obtenir l'adoption par tous les savants d'une théorie qui, sans parler d'autres difficultés, ne se vérifie pour ainsi dire pas une seule fois sur des séries grammaticales entières, comme celles des verbes en -ειρω, -ερρω et des comparatifs en σσων.

Quant à expliquer la prononciation de l'hypothétique **gṃcchati* ou **pṛcchati*, par exemple, par l'analogie de la voyelle *mangée* dans l'allemand *zeichn[e]t* ou *g[e]nug* (qui devront devenir un jour **zeichat* et **ganug*, pour que le parallélisme du *processus* se maintienne), c'est compter sur une bien grande docilité de la part de ceux à qui cette démonstration s'adresse[2].

[1] Voir *Mélanges de linguistique indo-européenne*, ci-dessus, p. 270 et *passim*.
[2] On pourrait citer comme exemple tout aussi probant ce refrain de café-concert : *Ah ! m'sieu c'est m'n amant*, etc.

§ IV. — Est-il impossible ou oiseux de chercher à se rendre compte de l'état phonétique qui a précédé dans les langues indo-européennes celui que nous constatons d'après les plus anciens documents?

Si les lois phonétiques sont absolues, les formes qui précèdent celles qui sont issues des lois propres à chaque idiome ont complètement disparu. Dans cette hypothèse, il est impossible de reconstituer les lois de la langue mère, ou même les lois antérieures aux temps historiques des idiomes particuliers. Les néo-grammairiens qui ne veulent pas qu'on sorte, en matière de linguistique indo-européenne, des périodes historiques, sont donc strictement dans la logique du système.

Mais si, indépendamment de l'invraisemblance de l'hypothèse, on tient compte du fait que la plupart des lois phonétiques les plus importantes [1] se retrouvent dans les différents idiomes, on admettra qu'on est en droit d'attribuer soit à la langue mère, soit aux périodes antéhistoriques des idiomes particuliers au moins celles de ces lois qui, comme la contraction, l'assimilation, etc., sont communes à chacun d'eux. L'induction en pareil cas nous paraît aussi légitime qu'en astronomie, en géologie ou en paléontologie, alors qu'on s'en sert pour inférer, d'après les phénomènes tangibles et actuels, des phénomènes analogues qui sont hors de notre portée dans le temps ou l'espace.

Non seulement la reconstruction en matière de langage, et dans une certaine mesure, des formes archaïques disparues nous paraît possible, mais nous la croyons utile et même indispensable aux véritables progrès de la science.

Les formes fortes des racines qui les ont conservées sont, par exemple, l'indice d'un ancien état vocalique bien différent du prétendu *ĕ*, qu'on veut retrouver à peu près partout comme base radicale, et dont la quantité aussi bien que la qualité s'accordent si mal avec le caractère primitif qu'on lui attribue et l'affaiblissement constant qu'on remarque dans le vocalisme des époques pour lesquelles les témoignages directs existent. C'est cet état qu'il im-

[1] Voir *Revue critique*, article déjà cité, ci-dessus, p. 340.

porte de rétablir pour arriver à dresser le tableau du véritable système indo-européen et de son histoire. Or, comment y atteindre sans s'avancer avec l'induction pour guide sur le terrain des faits prédocumentaires?

Ce qui, du reste, est requis à cet égard pour le vocalisme ne l'est pas à un moindre degré pour le consonantisme, comme nous avons déjà eu mainte occasion de le faire voir.

De tous les points qui constituent les articles de foi de l'école nouvelle, il n'en est qu'un, le renversement de la théorie du *guṇa* qui nous paraisse bien fondé. Tous les autres, y compris le caractère primitif de l'*e* indo-européen, non seulement prêtent aux plus fortes objections, mais sont contraires aux lois les mieux constatées de l'évolution du langage. La doctrine n'en a pas moins fait son chemin très vite et compte bien en Europe une douzaine d'adeptes parmi les savants de premier ordre, ce qui est beaucoup en telle matière. Il est vrai de dire qu'inaugurée par des linguistes très érudits, elle a profité du préjugé qui fait attribuer au philologue qui possède le plus de faits la faculté d'en déduire les meilleures conclusions scientifiques ; de sorte qu'en réalité, il y a parmi les néo-grammairiens plus de disciples que d'apôtres. Nous entendons par ces derniers ceux qui ont approfondi le système dans toutes ses parties pour leur propre compte, ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, aux autres, — ceux qui jurent par la parole des maîtres, — d'être très convaincus et très ardents. Il faut dire aussi que d'heureuses coïncidences, — des remarques consignées en France par les membres les plus actifs de la *Société de linguistique*, en même temps que les auteurs allemands du système en jetaient les bases d'après des données qui paraissaient en harmonie avec ces remarques, — établissaient dès le principe une sorte de confraternité sur ce terrain entre les *jeunes* de France et d'Allemagne qui facilitait singulièrement une large entente et groupait en un seul faisceau, des deux côtés du Rhin, les membres de l'école naissante.

Enfin et surtout, l'hypothèse relative au renforcement était juste et la donnée principale sur le caractère des lois phonétiques paraissait spécieuse; celle ci supportait d'ailleurs une première série de conclusions qui n'en trahissaient pas trop l'erreur radicale.

Toutes ces circonstances expliquent les premiers succès ; mais l'ère des difficultés commence. Ce qui la signale surtout, c'est que, depuis quelque temps déjà, on marque le pas au lieu d'avancer; garder plus longtemps cette attitude n'est guère possible. Force sera bientôt de reprendre la marche en avant, tant en codifiant l'acquis qu'en démasquant les conséquences extrêmes du système. Ou nous nous trompons beaucoup, ou c'est alors que l'étrangeté de l'ensemble apparaîtra à tous les yeux et démontrera mieux que tous les raisonnements l'incertitud el'insuffisance des principes [1].

1 M. Brugmann travaille, dit-on, à un *Compendium* destiné à remplacer celui de Schleicher. Malgré le grand talent et la grand savoir de l'auteur, nous ne verrions pas approcher sans appréhension, si nous étions de l'école, le moment de la publication de ce livre.

RECHERCHES ÉTYMOLOGIQUES

SUR LES

ANTECÉDENTS DU *D* INITIAL DANS L'ALLEMAND MODERNE[1]

Dans une étude publiée il y a quelques mois sous ce titre, *la Question des aspirées en sanskrit et en grec (Annales du Musée Guimet*, t. X)[2], j'avançais, avec un certain nombre d'exemples à l'appui, que « les changements amenés par la loi de Grimm dans les langues germaniques n'ont eu lieu que pour les consonnes fortes (simples ou aspirées) changées en douces, et postérieurement à la chute d'un *s*, qui précédait à l'origine toutes les fortes non encore transformées ».

J'ai voulu, dans les tableaux ci-joints, justifier cette hypothèse d'une manière méthodique en portant mes recherches sur tous les

[1] Ce Mémoire inédit a été soumis par moi, comme sa forme l'indique, à l'appréciation de la *Société de linguistique de Paris*. M. Psichari, administrateur de cette Société, a bien voulu l'accompagner au retour de la lettre suivante :

Paris, 8 février 1886.

MONSIEUR,

Monsieur le Président de la *Société de Linguistique de Paris* me charge de vous exprimer tous les remerciements de la Société pour le Mémoire dont vous avez bien voulu lui donner communication récemment. Votre intéressant Mémoire a été lu par M. le Président lui-même à la séance du 9 janvier 1886. Vous avez eu l'amabilité de demander à la Société d'examiner les points principaux de votre article; elle en est très flattée, mais vous savez vous-même combien les discussions sont difficiles à distance, alors que l'on ne peut s'entretenir de vive voix de questions aussi importantes. Je me permets donc, Monsieur, de vous retourner ci-joint votre Mémoire, en vous remerciant encore une fois de la communication que vous nous en avez donnée, et de la proposition que vous avez faite à la Société, d'en examiner le contenu.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments respectueux.

L'Administrateur, JEAN PSICHARI.

[2] Ci-dessus, p. 319.

mots simples de l'allemand commençant par la consonne douce *d* et pouvant être considérés comme chefs de famille. Je me suis servi à cet effet, et afin d'asseoir mon travail sur une base qui n'ait rien d'arbitraire, du *Dictionnaire étymologique* de Kluge, dans lequel j'ai pris les mots en question, abstraction faite des invariables, qui se rattachent presque tous au thème pronominal *da* = lat. *ste*, dans *i-ste*, et des termes empruntés à des idiomes non germaniques.

Le résultat de ce travail justifie mon hypothèse dans une mesure qui dépasse ce que j'en attendais. Sur cent mots examinés, soixante et un me paraissent être en rapport étymologique certain avec des radicaux où l'initiale *d* est représentée par le groupe *st*. Pour dix-sept autres ce rapport est plus ou moins hypothétique. Enfin, il n'en est que vingt-deux chez lesquels, s'il ne fait pas absolument défaut, il a du moins échappé à mes recherches. Il convient d'ajouter que les mots les plus importants de la partie du vocabulaire que j'ai mise à contribution sont compris parmi les soixante et un où la correspondance présumée m'a paru sûre.

Pour ajouter à l'éloquence de la démonstration, j'ai dressé deux autres tableaux où j'ai réuni, dans l'un, les mots anglais ayant *d* pour initiale, et, dans l'autre, les mots allemands avec l'initiale *t*, qui présentent une correspondance analogue ; à savoir, pour lesquels *d* ou *t* est représenté par le groupe *st* au commencement de mots indo-européens qui leur sont visiblement apparentés au point de vue étymologique. C'est à la fois une contre-épreuve, en ce qui regarde l'anglais, des résultats de mon premier tableau, et, pour l'ensemble, le complément nécessaire de ma démonstration, étant donné les termes dans lesquels j'ai posé la question.

Ces nouveaux tableaux montrent encore, du reste, que la plupart des mots importants appelés à y figurer ont pu s'ajouter aux preuves recueillies précédemment.

De ces divers documents il ressort donc, ce me semble, d'une manière incontestable, qu'au moins dans les langues germaniques, il y a un rapport qu'on peut considérer comme constant entre les initiales *d*, *t*, d'une part, et *st* de l'autre. Il y a tout lieu de croire d'ailleurs qu'on constaterait le même rapport entre *b*, *p*, *f*, *v*, et *sp*, et entre *g*, *c*, *k*, *h*, et *sk*, *sch*. Au surplus, les autres

langues d'origine indo-européenne montrent quantité de faits analogues; il me suffira de rappeler le grec γράφω, γλύφω auprès du lat. *scalpo, sculpo*, pour faire voir que nous sommes en présence de phénomènes communs à tous les idiomes de la famille, ce qui ajoute encore à l'interèt qu'ils éveillent.

En ce qui regarde l'origine même du rapport qui nous occupe, il est facile de se rendre compte qu'on ne saurait l'expliquer que par l'une des quatre hypothèses suivantes :

1° Les coïncidences signalées entre les mots commençant par *d* ou *t*, et d'autres voisins de ceux-là par le sens et la forme commençant par *st*, sont fortuites.

2° Il y a eu coexistence *a principio* des radicaux à initiales *d* ou *t* et des radicaux voisins à initiale *st*.

3° Le *s* initial est une prosthèse qui a entraîné le changement de *d* en *t* dans le groupe *st* initial des radicaux apparentés à ceux ayant *d* ou *t* pour initiale.

4° Chez ceux-ci, *s* est tombé à un moment quelconque de l'évolution du langage et, après cette chute, le *t*, reste du groupe primitif *st*, s'est dans beaucoup de cas, et sous des influences qui sont à déterminer, adouci en *d*. Ce groupe primitif *st* (ou *sth*) aussi bien que *sk* (ou *skh*) et *sp* (ou *sph*) peut-être considéré, d'ailleurs, comme formant dès l'origine une unité phonique qui ne s'est disjointe et dédoublée qu'à la longue.

Cette dernière hypothèse, on le sait déjà, est la mienne; et l'on m'objecterait en vain qu'elle entraîne comme conséquences, non seulement que toutes les consonnes explosives douces sont de seconde formation, et que toutes les racines indo-européennes commençaient par *sk* (ou *skh), st* (ou *sth), sp* (ou *sph)*, mais encore (puisque la loi de Grimm se constate aussi bien sur les consonnes médiales et finales que sur les initiales), que toutes les explosives, en quelque endroit du mot qu'elles apparaissent, se présentaient jadis sous la forme d'un de ses groupes. De telles conséquences m'effrayent d'autant moins que tous mes travaux de linguistique, parmi lesquels je citerai tout particulièrement les *Origines de la sifflante palatale en sanskrit*[1], l'*Etude sur le changement*

[1] Ci-dessus, p. 92, *seqq*.

proethnique de t *ou* th *en* d *ou* dh [1], et la *Question des aspirées en sanskrit et en grec* [2], reposent sur ces différentes présomptions.

Néammoins, je n'insisterai pas en ce moment sur ces côtés de la question, et je me borne à soumettre les quatre alternatives précitées à l'appréciation si compétente de la Société de linguistique de Paris, avec l'espoir que ses membres voudront bien en faire l'objet d'une discussion approfondie et décisive.

RAPPROCHEMENTS QU'ON PEUT CONSIDÉRER COMME SURS

Dach, toit; *Decke*, couverture; *decken*, couvrir.	Isl. *staka*, corium; *stackr*, *pollium;* gr. στέγειν, couvrir; rac. sk. *sthag*, même sens.
Dachs, blaireau.	Isl. *steggr*, vulpes mas.
Damm, digue.	All. *stemmen*, arrêter.
dämmern, obscurcir.	Angl. *steam*, vapeur.
Dampf, fumée, vapeur.	Même famille que *steam* et que l'all. *Duft* (voir à ce mot).
Dank, remercîment; *denken*, penser; *dünken*, sembler.	Gr. στοχ-ά-ζεσθαι, penser, conjecturer, imaginer, et lat. *tongere*, connaître, pour **stongere*.
darben, être dans l'indigence; *dürfen*, avoir besoin.	Ang. *starve*, être affamé, et le correspondant isl. *steyri*, ægre vitam tolerare.
Darre, four; *dörren*, sécher; *dürr*, sec; *Durst*, soif.	All. *starr*, raide (sec); goth. *stairk-nan*, et *staurk-nan* sécher, être sec; lat *ster-ilis*, sec; gr. στερ-εός, dur, solide; peut-être, all. *Stelle*=lat. *terra*. Sur le *k* des formes goth., voir ci-dessous au mot *to drink*.
Daube, douve.	Angl. *staves*, au plur., même sens.
dauern, plaindre, regretter.	Isl. *stur*, mœror; *sturi*, mœrere.

[1] Ci-dessus, p. 217, *seqq.*
[2] Ci-dessus, p. 299, *seqq.*

Degen, épée.	Isl. *stiki*, pugio
dehnen (denen), étendre ; *Dohne (done)*, lacet ; *dünn*, mince (étendu).	Gr. στεν-ός étroit (ταvυ ; lat. *tenuis)*; lat *stino*, dans *de-stino*.
Deich, digue.	Isl. *stika*, vallare, palare.
dangeln, battre une faux.	Kluge en rapproche l'angl. *to ding*, froisser, heurter, frapper, variante de *to sting*, piquer, toucher.
derb, ferme, dur, solide.	All. *streif* (métathèse, comme dans l'angl.-sax. *strec*, *stroc*=all. *stark*), raide, ferme ; gr. στέρφ-ος, chose dure ; στέρφ-νιος, dur.
dicht et *dick*, épais.	Angl. *sticky*, visqueux ; *stickiness*, viscosité.
dienen, servir ; *Dirne*, servante.	Isl. *stia*, *stian*, labor molestus ; *stiana*, laborem impendere.
Döbel, tampon bouchon.	All. *Stöpsel*, angl. *stopple*, même sens.
Dock, bassin pour vaisseaux.	Angl. *stocks*, chantier pour vaisseaux. *dock*, en anglais signifie également chantier.
Donner, tonnerre.	Dan. *stonne* gémir ; isl. *styn*, ingemescere ; gr. στόνος, action de gémir (auquel se rattache τόνος, son ; tandis que τόνος, tension, dépend de **stan* étendre) ; rac. sk. *stan*, retentir.
Dorf, village.	Isl. *storbaer*, vicus.
Dole, canal.	*Stollen*, galerie, galerie souterraine.
Dorsche, tronc, tronc de chou.	All. *Strunk*, tronc.
Drahl, fil d'archal (angl. *thread*.	Angl. *to stretchen*, étendre.
Drang, presse, foule : *drängen*, serrer ; *dringen*, même	Isl. *stryk (strauk)*, contrectare, palpare ; *strengi*, stringere ; lat.

sens; *Druck*, pression.	*stringere*, serrer; gr. στραγγάλη, lacet; στρεύγειν exprimer en serrant.
drechseln tourner; *drehen* (anc. h. all. *dràjan* forme réduite).	Isl. *stroka*, tubo niveus; *strocka*, agitare, agitare lac (par un mouvement gyratoire); gr. στρογγύλος, rond; τροχύς, roue, pour *στροχος; τροχαλός, rond pour *στροχαλος.
Dreck, ordure.	Holl. *sträka*, drège.
dreist, hardi, audacieux.	All. *stolz* (métathèse) fier; suéd. *stursk*, insolent, et pour le vocalisme, goth. *daursan* et *dairsan*, oser.
dreschen, battre en grange.	All. *streichen*, frotter, fouetter; Angl. *to strike*, frapper, battre.
dröhnen, gronder; *Drohne*, bourdon.	Angl. *strain*, ton, son; gr. στρηνής, perçant, en parlant de la voix.
Drossel, grive.	Lith. *struzdas*, même sens.
Drossel, gorge.	Moy. h. all. *strozze*, même sens.
Druse, *Drüse*, glande, grosseur; *Druse*, géode.	All. *strotzen*, être enflé.
ducken, baisser, incliner.	Suéd. *stuka*, rabattre, écraser; Angl. *to stick (stuck)*, enfoncer; *to stick into*, plonger, comme l'all. *tauchen*, qui est de la même famille.
Duft, vapeur et parfum.	Isl. *stybba*, fumus gravior; suéd. *stoft* et all. *Staub*, poussière. A la même famille se rattachent suéd. *stufva*, étuver; all. *Stube*, chambre chaude; angl. *stove*, poêle (rac. sk. *tap*, pour **stap*, échauffer; voir aussi, sur le rapport de ces différentes idées, ci-dessus, p. 215).
dulden, souffrir, supporter.	Rac. *stel*, *stol*, porter, dans le lat. **stlatus*, *su-stuli*.
dumm, stupide, niais.	All. *stumm*, muet; l'idée com-

mune est celle du lat. *stupidus*, qui appartient à la même famille, comme le montre, pour la forme, l'angl. *dumb*, muet); cf. aussi isl. *stamr*, rigidus et balbus, ainsi que le rapport du sk. *mûka*, muet, avec *mûḍha*, sot (cf. aussi le mot suivant).

dumpf, sourd, obtus, insensible. — All. *stumpf*, émoussé, obtus, lourd d'esprit. Il est amusant de voir la peine que prend Kluge pour éviter cette étymologie évidente, mais qui choque toutes les idées reçues.

Dung, fumier. — All. *stinken (stunk)*, sentir mauvais.

Dusel, assoupissement, vertige. — Dan. *studse*, s'étonner ; isl. *stans*, stupor et *stansa*, traduit par le dan. *studse*.

Düte, *Deute*, cornet. — Holl. *strut*, même sens (l'all. a perdu la liquide) ; Isl. *stutr*, nasus, foramen cui epistomium applicatur ; *strutr*, cucullus, tegumentum ollare.

RAPPROCHEMENTS PLUS OU MOINS DOUTEUX.

? *Dachtel*, soufflet. — All. *Stachel*, aiguillon, chose piquante.

? *Daumen*, pouce. — Dan. *stump*, bout, moignon, petit bout (pour la finale cf. angl. *thumb)*; isl. *stubbr* et *stubbi*, truncus, frustulum ; all. *Stumpf*, même sens.

?? *Daune*, duvet, bourre. — Suéd. *stoppa*, rembourrer; *stoppning*, rembourrage.

??? *Deichsel*, timon. — Isl. *skökull*, même sens; *Deichsel* serait pour **Skeichsel*.

? *Deut*, liard. — Peut-être y a-t-il un rapport d'origine entre ce mot et le suéd. *styfver*, même sens, et all. *Stuber*, sou.

? *deuten*, éclaircir, éclairer, expliquer. — Même famille que *zünden* pour **stünden* ou **tsünden*, briller-brûler, allumer, dont le rapport avec le rac. sk. *çcand (skand)* paraît certain. A celle-ci se rattachent à titre de variantes *çundh (*skundh)* éclairer, éclaircir; *cud (*çcud, *skud)* exciter, agiter, pousser, piquer; *kšud, (*skud)*, même sens, et avec dentalisme de l'initiale comme pour *zünden, tud, tund (*stud, *stund)*, même sens; lat. *studeo*, brûler de zèle, s'appliquer, s'agiter, etc. Sur le rapport entre ces différentes significations, voir ci dessus, p. 360, note 1.

?? *Dieb*, voleur. — En rapport étymologique possible avec le sk. *stâyu*, même sens.

? *Distel*, chardon. — Angl. *to stitch*, piquer, coudre.

? *Docht*, mèche. — Isl. *stikna*, torreri, uri; all. *stecken* dans *anstecken*, allumer.

? *Dorn*, épine. — Angl. *to tear* (*tore*), déchirer, de la même famille que l'all. *storen*, faire du mal. Voir ci-dessous au mot *Theil*.

? *Dotter*, jaune d'œuf. — Angl. *stud*, clou jaune.

? *drillen*, tourner. — All. *Strolch*, rôdeur; angl. *stroll*, même sens.

? *dunkel*, obscur, sombre; ? *Dunst*, vapeur; ? *Dust*, — Tous ces mots où le rapport du sens est le même qu'entre *Duft*.

poussière; ? *duster*, sombre, obscur; ? *Dost*, marjolaine.

(voir à ce mot), *Staub*, *stove*, gr. τυφλός, etc. (voir ci-dessus p. 213) appartiennent probablement à la même famille que *zünden* et *deuten* (voir ci-dessus à ce mot). Pour le rapport de *Dost* et de *Dunst*, cf. celui de θυμός, ardeur = sk. *dhûma*, fumée et θύμος, thym (herbe qui exhale un parfum).

4

MOTS SANS CORRESPONDANTS QUI JUSTIFIENT LE RAPPORT EN QUESTION

dahlen, folâtrer.
dämlich.
deftig, joli.
Degen, dans le sens de bon guerrier.
Diele, planche.
Dill, sorte de plante.
Ding, chose.
Dinkel, épeautre.
Docke, poupée.
Dogge, chien.
Dohle, choucas.
Dolde, ombelle.
Dorsch, merluche.
Dose, boîte.
Dotter, osier.
drohen, menacer.
Drollig, drôle, gaillard.
Drude, sorcière.
Ducht et *Duft*, banc.
Dult, foire.
Düne, dune.

PRINCIPAUX MOTS ANGLAIS COMMENÇANT PAR *d* AVEC CORRESPONDANTS EN *st* POUVANT SERVIR EN QUELQUE SORTE DE CONTRE-ÉPREUVE.

dale, *dell*, vallée.	All. *stelle*, lieu, place (endroit sec) ; sk. *sthala*, terre, terre sèche, place, pente, hauteur, lieu accidenté. La vallée est la terre sèche par opposition à la rivière qui la traverse généralement, cf. aussi isl. *stal*, præruptum quid, *stalberg*, præcipitium rupis.
to dare (*durst*), oser.	Isl. *stæri*, superbire, et voir ci-dessus au mot *dreist*.
to dart, darder (sens actif).	Angl. *to start*, sauter, tressaillir (sens neutre); parfois le sens actif de faire partir.
to dash, toucher, froisser, heurter.	All. *stechen*, piquer, toucher, percer, et *stechen*, fourrer, attacher.
to deem, *to doom*, juger, condamner.	Goth. *stojan*, juger ; *stauan*, juger ; angl.-sax., *stuên* et *stowen*, punir.
deep, profond ; *to dip*, *to dive*, plonger, s'enfoncer.	Angl. *steep*, escarpé (profond), précipice, *to stoop*, s'abaisser, s'enfoncer ; all. *stippen* , tremper, saucer.
deer, daim (angl. - sax. *deor*).	Angl. *steer*, bouvillon ; angl.-sax. *steor* (mâle de gros animaux.)
to dig (*dug*) , creuser, fouir.	Angl. *to stick (stuck)*, enfoncer, percer.
dim, obscur.	Angl. *steam*, vapeur,
din, fracas.	Voir ci-dessus au mot *Donner*.
to ding (*dung*), froisser, heurter.	Angl. *to sting (stung)*, piquer, percer, toucher, et voir ci-dessus au mot *to dash*.

dolt, *dull*, sot.
Lat. *stuttus* et *stolidus*, même sens.

to drain, sécher, égoutter.
Angl. *to strain*, couler, passer, filtrer.

to draw, tirer, traîner, arracher, séparer.
Angl. *to strew*, joncher, étendre, répandre, séparer, et voir ci-dessous au mot *Theil*.

dread, crainte.
Angl. *to start*, tressaillir.

to dredge, saupoudrer.
Angl. *to stretch*, étendre.

drepan, angl.-sax., atteindre, réussir.
All. *streben*, tendre vers un but s'efforcer (cf. *treffen*, atteindre, s'efforcer, réussir). Ici se rattache sans doute *to drive*, avec le sens actif de forcer, pousser.

to drib, écourter, retrancher.
Angl. *to strip*, dépouiller, priver, dégarnir. Ici se rattachent probablement *to drop*, lâcher, laisser tomber, dégoutter, et *to drip*, dégoutter.

dry, sec.
Voir ci-dessus au mot *dürr* (métathèse).

to drink (*drunk*), boire.
Voir ci-dessus au mot *durst*, soif, où le groupe *st* est issu de *sk*, cf. goth. *staurknan* (cf. sk. *tarš*, avoir soif = **starsk*); cf. aussi pour le sens angl. *drought*, sécheresse, soif.

to drudge, peiner.
Angl. *to struggle*, s'efforcer, se débattre, lutter.

to dwell, habiter.
Rapport étymologique très probable avec angl. *stall*, étable (loge, lieu, habitation), all. *Stelle*, place, lieu, et peut-être angl. *stool*, siège.

PRINCIPAUX MOTS ALLEMANDS COMMENÇANT PAR *t* AVEC CORRESPONDANTS ÉGALEMENT EN *st*

Tag, jour.	Même racine que dans all. *stecken*, primitiv, briller-brûler, comme le montre encore l'isl. *stickna*, torreri, uri.
Takel, agrès, cordage; *Tau*, corde.	Isl. *stag*, funiculus.
Tanz, danse.	Suéd. *studsa* (isl. *stansa)*, bondir, rebondir.
Tappe, patte; *tappen*, taper, tâter du pied.	Isl. *stappa*, pedibus pulsare, *stapp*, calcitratus.
taub, sourd.	Voir ci-dessus aux mots *dumm* et *dumpf*.
tauchen, plonger; *Taufe*, baptême.	Voir ci-dessus au mot *ducken*, angl. *to stoop*, s'abaisser, et voir ci-dessus au mot *deep* la relation de ce verbe avec *to dip*, *to dive*, plonger.
Taumel, vertige.	All. *stumpf*, étourdi.
Teig, pâte.	Angl. *sticky*, visqueux, et voir ci-dessus au mot *dick*.
theilen, partager, séparer.	Même famille que l'angl. *to tear* déchirer, *to strew*, répandre (voir ci-dessus), *to draw* tirer, all. *stören*, troubler, *zehren*, déchirer, dévorer, *zerren*, déchirer, franç. *tirer*, goth. *straujan*, étendre, répandre; sk. *star-ṇ-*, même sens.
teuer (angl. *dear)*, cher, dans tous les sens (primitivement ce qu'on regrette).	Isl. *stur*, mœror; *sturi*, mœrere.
Thal, vallée.	Voir ci-dessus au mot *dale*.
tief, profond.	Voir ci-dessus au mot *deep*.
Tiegel, poêle.	Isl. *steiki*, griller, angl. *steak*,

viande grillée; isl. *stikna*, torreri, uri.

Tier, animal sauvage. — Voir ci-dessus au mot *deer*.

Tod, mort. — Même famille que l'all. *stossen*, isl. *steyti*, suèd. *stota*, pousser, broyer, briser, et isl. *stuti*, pessum ire, inverti.

toll (et probl. *thor*), fou. — Voir au mot *dull* ci-dessus.

tragen, porter. — All. *stark* (angl. sax. *strac*, *stroc*, fort); isl. *storkaz*, tolerare, parem esse.

trampeln, battre du pied ; *trappen*, marcher lourdement. — Voir au mot *tappen* (perte de la liquide), et cf. all. *strampfen*, trépigner, piétiner.

trauen, confier (angl. *true*, sûr, certain). — Goth. *stiurjan*, fixé, établi, *stiurja*, solide ; suèd. *stor*, fort (métathèse).

Trauer, tristesse. — Apparenté à *teuer* (perte de la liquide) ; cf. isl. *stur*, mœror, *sturi*, mœrere (auprès de *tyri*, ægre patere (sic) et *tori*, misere vitam trahere).

Torf, gazon. — Voir ci-dessus au mot *Dorf*, auquel semble l'apparenter l'isl. *tyrfi*, cespite tectus.

träge, paresseux, indolent. — Id. *steigr* (perte de la liquide), contumax, contra nitens, item piger

Traufe, égout ; *Tropfen*, goutte ; *triefen*, couler. — Isl. *steypi*, fundere ; *steypa* fusio metallorum vel liquoris alicujus ; item imber ; suèd. *stöpa*, fondre, mouiller, (perte de la liquide).

trecken, traîner, tirer. — All. *strecken*, étendre, tirer.

treffen, réussir. *treiben*, pousser. — Voir ci-dessus au mot *drepan*.

trennen, séparer. — Sk. *skar-ṇ-* et la variante *star-ṇ-*, épancher, diviser, séparer. A

	skar-ṇ- correspond le lat. *(s)cernere*, séparer, et à *star-ṇ-*, *sternere*, jeter à terre, répandre; gr., στρώννυμι et στόρνυμι, répandre, etc.
Treppe, trappe.	Voir ci-dessus au mot *trappen*, et cf. angl. *step* (perte de la liquide).
treten, marcher, fouler aux pieds; *Trott*, trot.	Angl. *to stride*, marcher à grands pas.
trinken, boire.	Voir ci-dessus au mot *to drink*.
trocken, sécher.	Goth. *staurknan* (métathèse), même sens.
Troddel, houppe.	Isl. *struts-fiödr*, crista.
Trog, cruche; ? *Truhe*, bahut.	Isl. *strocks*, vas cylindriforme lacti agitando aptum.
trollen, trôler, trotter.	Angl. *stroll*, même sens.
Trug, tromperie.	Isl. *strunsa*, deludere, fallere.
Trotz, insolence.	All. *stolz*, fier; isl. *stoltr*, superbus.
? *Tulle*, tulle.	All. *Stollen*, galerie.
twing et *zwing*, presser, forcer.	Angl. *to sting*, piquer, aiguillonner, instigare.

Droste, bailli.	Russe, *starost*, chef de village.

LES PARTICIPES PASSÉS

DES

VERBES A LIQUIDES ET A NASALES[1]

MOUVEMENTS DU VOCALISME AVEC LES SEMI-VOYELLES

Il n'est pas douteux que le lat. *frê-tus*, sens primitif « soutenu[2] », ne soit un ancien participe passé de *fĕro*, « porter, tenir, soutenir, etc. ». L'analogie de *crê-tus*, auprès de *cer-no*, de *trî-tus*, auprès de *tĕro*, de *lâ-tus*, pour **tlâ-tus*[3], auprès de **tel-* ou **tal-*, doublet de *tol-*, dans *tollo*, etc., rend le fait absolument sûr.

Frê-tus, qui est avec le grec φερ-τός dans le même rapport que *crê-tus* avec *cer-tus*, serait-il donc, par l'effet d'une métathèse tenue pour fréquente entre la liquide *r* et la voyelle qui l'accompagne, pour **fer-tus?* La phonétique le permet et le parallélisme avec φερ-τός paraît rendre cette conjecture certaine. Cependant elle ne tient pas devant l'analogie des part. passés des verbes à nasales, comme *(g)nâ-tus*, rac. *gan* ou *gen*, δμη-τός, rac. δαμ, τμη-τός, rac. τεμ, etc., où la métathèse est inadmissible et dont l'explication ne saurait différer de celle que requièrent les couples *frê-tus*- , φερ-τός ; *crê-tus*, *cer-tus*, etc.

La voyelle longue même, qui caractérise la partie radicale des

[1] Étude inédite.
[2] Bréal et Bailly, *Dict. Étym. latin*, à ce mot.
[3] Cf. τλη-τός.

formes sur le type de *frê-tus*, δωη-τός, etc., apparaît souvent en sanskrit devant la nasale, exemples : *kân-ta*, rac. *kam*, *krânta*, rac. *kram*, etc. Il est permis d'en conclure que la quantité de cette voyelle est primitive dans l'une et l'autre position.

Or, si ce qui précède interdit d'attribuer à une métathèse la différence qui s'est établie entre *crê-tus* et *cer-tus*, et si l'on tient compte de l'indice fourni par les part. passés sk. sur le type de *krân-ta*, on remonte en quelque sorte nécessairement à un antécédent **cêrê-tus* qui explique l'une et l'autre forme[1]. Un affaiblissement alternatif des deux voyelles thématiques a donné **cêrĕtus* et **cĕrê-tus*, d'où par contraction, *cer'tus* et *c'rêtus*. De même, *frê-tus* et φερ-τός ont pour antécédent commun un proethnique **bhêrê-tos*, etc.

Ici du reste nous sortons des conclusions qui ne reposent que sur des analogies et des raisonnements. Les correspondants de **bhêrê-tos*, et par conséquent du couple *frê-tus*, φερ-τός, sont restés en sk. dans les formes védiques *bhârata*, *bharatá*[2] (soigné, soutenu, entretenu, surtout en parlant du dieu Agni), que le suffixe, l'accentuation et la signification signalent à l'envi comme d'anciens participes passés des formes *bhâr* (très forte) et *bhar* (forte), de la racine signifiant « porter, supporter, entretenir, etc. ».

Ces formes, auxquelles correspondent presque exactement les part. zends comme *kare-ta*, *bereta*, etc., certainement pour **kârê-ta*, **bêrê-ta*[3], sont, à n'en pas douter, les antécédents du sk. *bhṛ-tá*, dont l'emploi s'est généralisé à l'époque classique comme part. passé de *bhar*.

L'ensemble de ces rapports nous autorise à conclure : 1° qu'au moins dans tous les cas analogues, le *ṛ* est d'origine purement sanskrite ; 2° qu'il dérive de *ârâ* par les intermédiaires *êrê* ou *rê*.

L'*ê* de *bhêr*, dans **bhĕrê-ta*, a pour ancêtre, avons-nous dit, l'*â* des formes très fortes (celles qu'on trouve au singulier du par-

[1] Cf. *extrêmus*, pour **extere-mus*, auprès de *extra*, pour **extera*, et de *exterus*; *suprêmus*, pour **supere-mus*, auprès de *supra*, pour **supera*, et de *superus*, etc. — L'*ê* final du thème *cêrê-* de **cêrê-tus* a son correspondant dans l'*i* final du thème sk. *gṛbhî-* de *gṛbhî-ta* et des formes analogues.

[2] Aussi *bhari-tá*, dans le sens de rempli, plein (chargé, lourd).

[3] L'*e* zend étant tantôt long, tantôt bref, il y a lieu d'en conclure qu'il était toujour long à l'origine.

fait, par exemple) des racines en *ar*. Mais, objectera-t-on, y a-t-il d'autres exemples en sanskrit d'un affaiblissement d'*â* en *ê* s'étant produit dans des circonstances semblables ou analogues? On peut répondre affirmativement en présence de la série d'adjectifs, védiques et oxytons pour la plupart, comme : *êru* (rac. *ar-âr)*, *kêru* (rac. *kar-kâr)*, *cêru* (rac. *car-câr)*, *pêru* (rac. *par-pâr)*, *mêru* (rac. *mar-mâr)*, *sêru* (rac. *sar-sâr*, gr. εἴρω, lat. *sĕro)*[1], où l'*ê* marque bien certainement l'état faible d'un ancien *â* qui, devant *r*, correspond, quand une voyelle suit, à *ṛ* devant une consonne, exemple : *pêrú*, auprès de *pṛthú*.

Nous avons vu qu'en latin un primitif **cêrê-tus*, diversement modifié par l'usure, avait abouti aux doublets *crê-tus*, *cer-tus*. Même dualisme en grec dans le couple βλη-τός, βελ-τός, ou dans τρη-τός, auprès τείρω, tandis qu'on trouve καρ-τός auprès de κείρω[2]. Tout porte à croire que le double état radical des part. passés sanskrits *kîr-ṇa*, *kṛ-ta* tient à la même cause; et, comme en partant d'un radical primitif *kârâ-*, *kêrê-*, c'est seulement à la forme affaiblie *kêrĕ-*, *kêr-*, dont l'*ê* s'est très régulièrement affaibli en *î* qu'on peut rattacher *kîr-ṇa*, il en résulte qu'une forme de ce genre correspond à *cer-tus*, καρ-τός, etc., tandis que *kṛ-ta* et les analogues correspondent à *crê-tus*, τρη-τός, etc.; d'où la preuve que, comme nous le disions plus haut, *ṛ* dérive de *ĕrê* ou *rê*, ce qui justifie, moyennant l'affaiblissement régulier de *ê* en *î* ou *ĭ*, la prononciation traditionnelle *ri*[3]. Cf., du reste, le lat. *trî-tus*, auprès de τρη-τός, où les choses se sont passées exactement de la même façon.

En ce qui regarde les part. passés sk. en *-ûr-ṇa*, *-ûr-ta*, comme *pûr-ṇa*, *pûr-ta*, qui alternent avec ceux en *îr-ṇa*, auprès des rac. en *ar*, l'explication du vocalisme en est donnée par le gr. στρω-τός, pour **στωρω-τος* (auprès de στρώ-ννυμι, στορέ-ννυμι), doublet d'un proethnique *stârâ-ta*, *stêrê-ta*, auquel se rattachent directement, en sk. *stîr-ṇa* et *stṛ-ta*, en gr. στρα-τός et en lat. *strâ-tus*[4]. *Pûr-ṇa* et

[1] Cf. les formations analogues auprès des racines à nasales : *dhênu* [rac *dhâ(n)*] et *vênu* (rac. *van-vân)*.

[2] Même rapport aussi en sk. entre *tîr-ṇa* et *trâ-ṇa*.

[3] Cf. aussi *gêha* auprès de *gṛha*. — La scantion védique *pit-r-os* (Withneyi *Sansk. Gramm*, § 371) implique, qu'en ce cas, le *r* = *ṛ* se prononçait comme suiv, d'une sorte d'*e* muet issu de *ĕ* ou *ĭ*.

[4] Le rapprochement de *strâ-tus* et de στρα-τός fournit la preuve évidente du

pûr-ta dérivent donc, d'après l'analogie de *kîr-ṇa*, d'une série d'antécédents *pốrố-na*, *pốrố-ta*; *pûrû-ṇa*, *pûrû-ta*; *pûr(ŭ)-ṇa*, *pûr(ŭ)-ta*[1].

Il reste à rendre compte de l'α des part. passés grecs, comme καρ-τός. Or, l'analogie du zend *kare-ta* en montre très bien la genèse. La série des antécédents communs est **kârâ-ta*, **kârê-ta*, **ka-r(e)-ta*.

Cette même forme zende montre du reste en toute évidence combien est chimérique l'hypothèse du caractère primitif du *ṛ* et par conséquent celles des liquides sonnantes. Comment admettre, en effet, que *ṛ* ait pu se transformer en *are*[2]?

Mais ce n'est pas seulement le zend, si voisin pourtant du sanskrit, qui s'oppose aux hypothèses en question.

Le pali et certaines formes prakritisées du sanskrit lui-même sont aussi irréductibles aux nouvelles explications que le zend *kare-ta*.

Tel est le pali *ka-ta*, qui correspond au sk. *kṛ-ta*, et ne saurait être que pour **kar-ta*[3], il se rattache d'ailleurs à la série à laquelle appartiennent καρ-τός, *cer-tus*, et *kare-ta*. C'est en vain du reste que cette explication a été combattue par M. Miklosich[4] par cette raison que le groupe *rt* aurait dû donner *tt*. Le redoublement des consonnes en pali par l'effet de l'assimilation n'a rien de primitif ni de bien régulier[5].

La même irrégularité se présente en sk. dans des conditions analogues pour les formes prakritisées :

Bha-ṭa, soldat, auprès de *bhara-ta*, même sens;
Bhaṭṭa, seigneur, auprès de *bhar-tâ*, même sens;
Naṭa, danseur, auprès de *narta*, même sens;
Kâṭa, trou, auprès de *karta* et de *garta*, même sens.

caractère *primitif* de l'α dans cette dernière forme. Tout au plus pourrait-on contester que στρατός soit un ancien part. passé des rac. *stor*, *star*, *ster*.

[1] Une explication analogue rend compte du vocalisme des part. pass. lat. comme *pulsus*, *-culsus*, etc.

[2] Ou en *âre*, dans la forme palie *satthârehi* = sk. *çâstṛbhiḥ*.

[3] Dans le pali *kicoha* = sk. *kṛcchra*, etc., l'antécédent commun est sans doute **krecchra*.

[4] *Vergl. Gram. d. Slav. Spr.*, II, Einleit., p. XIII, *seqq*.

[5] Voy. *Gram. Palie* de Minayef. trad. Guyard, p. 52.

En général donc, l'assimilation dans les dialectes vulgaires de l'Inde parallèles au sk. ne produit pas le redoublement de la consonne, car il est absolument sûr que *bha-ṭa* vient de *bhar(a)-ta*, *naṭa* de *narta*, *kâṭa* de **karta* ou **kârta*, etc.[1]

De plus, ces faits nous fournissent la preuve tout aussi sûre que :

Kaṭu, aigu, tranchant est pour **kartu*, **karatu;* rac. *kart*, couper (l'affaiblissement ordinaire aurait donné **kṛtu*);

Paṭu, même sens, rac. *paṭ*, *spaṭ*, couper, pour **part*, **spart* (cf. rac. lat. *part* dans *pars*, *part-is*, all. *spalt-en* fendre, etc.), est pour **partu*, **paratu*, qui aurait pu donner **pṛtu* (cf. *pṛthu).*

Kaṭa, natte, chose tressée, pour **kartta*, **karat-ta*, auprès de *kṛtta*, part. passé de *kart*, filer, tresser.

Bha-ṭa, pour et auprès de *bhara-ta*, cf. *bhṛ-ta*.

Vaṭa, figuier de l'Inde, proprement tourné, voûté, contourné, pour **var-ta*, **vara-ta*, auprès de *vṛ-ta* ou *vṛt-ta*, tourné. En rapprocher aussi *vâṭa*, enclos, pour **vârta*, rac. *var*, entourer.

Ces faits semblent concluants et il est probable que s'ils avaient attiré l'attention des savants qui ont cru à l'existence hors du sanskrit des sons que représente le *ṛ* et qu'ils ont appelés liquides sonnantes, leur théorie n'aurait jamais vu le jour.

Pour les participes passés des verbes à nasales, le tableau qui suit rend compte d'une manière synoptique des modifications qu'a subies le type primitif pour aboutir aux variantes qui en sont ssues.

Le point de départ représenté par **gânâ-ta* est en parfaite analogie avec le prototype des part. pass. des verbes à liquides représenté par **bhârâ-ta*.

Toutefois le stage représenté par le zend *bere-ta* et le sk. *bhṛ-ta* n'a point d'analogue dans les part. pass. des verbes à nasales de ces deux langues ; donc point de *n* dans ces formes qui correspondent exactement à *ṛ*.

Les formes comme *jâ-ta*, *ta-ta*, βα-τός, peuvent être considérées comme parallèles au pali *ka-ta* et au sk. *bha-ṭa*. Il est impossible d'ailleurs d'attribuer une origine différente à *jâ-ta*, *ta-ta*, βα-τός : dans les trois cas, l'affaiblissement s'est effectué par la perte de la nasale.

Dans *ven-tus* et les analogues, le latin l'a conservée, mais au détriment de la voyelle qui a passé d'*a* en *e*, comme en grec dans βένθος, ἐγγύς, κέν auprès de κά, πρόσθεν, auprès de πρόθθα, etc. ; en lat., dans *decem*, *vocem*, *nomen*, etc. ; en zend, dans cinq ou six racines sur le type de *stemb* = sk. *stambh*.

L'ω de γνω-τός, *-gnô-tus*, doit s'expliquer comme celui de στρω-τός. Signalons enfin le changement de ᾶ en η dans κνη-σ-τός, auprès de κνάω et μνη-σ-τός, auprès de μνάομαι.

TABLEAU DES DIFFÉRENTS TYPES DE PARTICIPES PASSÉS

Proeth. *bhârâ-ta*,	á sk. *bhâra-ta*,	â é á î *bhari-ta*,	á á zend *kare-ta*,
á á Z. *bhere-ta*,	á â é ê á e á e ê lat. *f'rê-tus*[1], *t'rî-tus*	á é á e gr. χαρ'-τός[2],	á â é ê e φερ'-τός[3].
			â â ê ê e e sk. *bh'ṛ'-ta*[4]
Proeth. *gânâ-ta* (cf. *bhârâ-ta*).	á é e sk. *jâ(n)-ta*[5], (cf. *vâ(r)-ta*), zend, *zâta*	á ê e à gr. γ-νη-τος[6] (cf. τλη-τός), á ê e lat. *g'nâ-tus*	â ê á î sk. *jani-ta*[7] (cf. *bhari-ta*) á ê â gr. γενη-τός â á ê ê î lat. *geni-tus*

[1] Sur ce type : sk. *trâ-ta* et *trâ-ṇa*, *vrâ-ta*, etc. ; τλη-τός, τρη-τός, etc. ; lat. *crê-tus*, etc.

[2] Sur ce type : δαρ-τός, φθαρ-τός, etc.

[3] Sur ce type : sk. *kir-ṇa*, *stîr-ṇa*, etc. lat. *cer-tus*.

[4] Sur ce type : sk. *kṛ-ta*, *vṛ-ta*, *stṛ-ta*, etc.

[5] Sur ce type : sk. *khâ-ta*, *sâ-ta*, etc. (cf. gr. ληπ-τός (rac. λᾶμβ), lat. *frac-tus* rac. *frâng)*, et avec la nasale conservée : sk. *dân-ta*, *vân-ta*, *çân-ta*, etc. ; gr. ὑφαν-τός, ἔκ-φαντ-ος.

[6] Sur ce type : sk. *jñâ-ta* (cf. gr. γνω-τός, lat. *gnô-tus*), *dhmâ-ta*, etc. ; δμη-τός, κμη-τός, θνη-τός, κνη-σ-τός, μνη-σ-τός, etc.

[7] Sur ce type : sk. *dami-ta* (cf. δαμα-σ-τός et lat. *domi-tus*), *vami-ta* (cf. ἐμε-τός

En résumé, il ressort de ce qui précède que les liquides et les nasales, et tout spécialement *r* et *n*, ont pour caractère morphologique, dans des participes passés, d'avoir été précédées et suivies à l'origine d'une voyelle longue *â*, *ô*, d'où *ârâ*, *ânâ*; *ôrô*, *ônô*; articulations qui se sont réduites, sans parler des autres changements subis par les voyelles, soit à *âr'*, *ar'*; *ân'*, *an'*, soit à *'râ*, *'ra*; *'nâ*, *'na*, soit même à *'r'* *(ṛ)*; soit enfin devant une consonne à *â(r)'*, *a(r)'* (surtout dans les dialectes prakrits); *â(n)'*, *a(n)'*.

Il est facile de voir que ces phénomènes ne sont pas exclusivement propres aux participes passés, et que, partout où apparaissent les liquides et les nasales, elles ont été accompagnées des mêmes voyelles, avec lesquelles elles ont constitué des groupes qui se sont réduits d'une manière semblable à celle qui vient d'être indiquée :

LIQUIDE. — Exemples dans la déclinaison [1] :

âra (bhârata).	*dâtâra-m.*
ara (bharata)	*pitara-m.*
ṛ (bhṛ-ta).	*pitṛ-bhyas*
â (r) + cons. *(bha-ṭa)*.	*pitâ* (+ cons. ?)
ra.	lat. *patrem*, gr. πατράσι.
ar (or).	gr. ῥήτορσι.

A l'intérieur des thèmes nominaux et verbaux.

ara.	gr. ταράσσω ; zend *tares*, *garefs*.
râ.	sk. *atrâsît*.
ra.	sk. *trasati*, *grabh*, κλεπ.
ar.	lat. *carpo*.
ṛ	sk. *gṛbhṇâmi*
a (r) + cons	lat. *ca(r)pio*.

et lat *vomi-tus*), *çami-ta* (cf. *καμα-τός), etc. — Avec perte de la finale thématique : zend, *spen-ta*; lat. *ven-tus*, *ten-tus*, *men-tus* (pour **veni-tus*), etc. — Avec perte successive de la finale thématique et de la nasale : sk. *ga-ta*, *ta-ta*, *ma-ta*, etc.; gr. βα-τός, τα-τός, etc. Cf. aussi ces dernières formes au type *jâ-ta* dont elles ne diffèrent qu'en ce qu'elles ont affaibli la voyelle radicale.

[1] Cf. ci-dessus, p. 27, *seqq.*, l'étude sur la déclinaison des thèmes en *u*, *i*, *ṛ*.

Nasale. — Dans la déclinaison :

âna (**ganata*, γενη-τός). . .	*âtmâna-m*, *râjâna-m*, *vṛtra-hana-m*.
ana (*ini*).	lat. *nominibus*.
an (*dânta*, ἔκφαντος. . *ventus*) . . .	sk. *ahani* (auprès de *ahni*[1]. lat. *documentum* (auprès de *documen*, *documinis*).
na, *n* (γνὴ-τός)	sk. *râjñas*, *vṛtraghnas*.
a(n) + cons. (*tata*, τατός). . .	sk. *râjâ(n)'-bhis*, *vṛtraha(n)'-bhis*; lat. *documentum*, ὄνομα(ν)'τος.

A l'intérieur des thèmes nominaux et verbaux :

ânâ.	sk. *jânâ-ti*.
ana (*ina*).	sk. *chinad-mi*.
an (*en*, *in*).	sk. *chind-mas*, lat. *scindo*.
nâ	sk. *ajñâsît*, γιγνώσκω.
n.	sk. *jajñau*.
a(n) + cons.	sk. *che(n)da*, σχί(ν)ζω, lat. *sci(n)di*.

Un fait qui achève de mettre en pleine évidence la réduction alternative et progressive des articulations primitives *ârâ*, *ânâ*, c'est la justification qu'elle trouve dans le rapport qu'ont entre elles (rapport inexplicable autrement) les racines en *ar* et *ra*, *an* et *na*, qui toutes du reste ont perdu une initiale explosive[2].

Exemples, avec la liquide :

Sans apocope de l'initiale. — Proeth. *bhârâj*, d'où lat. *ful'geo*, sk. *bhar'gas*, sk. *bh'râj*, φ'λέγω, lat. *f'lagro*, sk. *bhṛgu*.

Avec apocope, vocalisme plein. — Zend *arez*, *arezata*.

1 Withney, § 430

2 L'hypothèse de racines avec vocalisme en *ara*, *ana*, *ava*, *aya*, ayant perdu dès la période proethnique une consonne initiale, trouve un solide appui dans le sk. *upa* et *upara*, auprès du lat. *sub* et *super*. Je me borne pour l'instant à constater que le fait est possible, me réservant de l'appuyer ultérieurement sur des preuves plus nombreuses. Au point de vue de l'hypothèse de l'usure graduelle des phonèmes, à l'origine tout son devait se composer d'une consonne suivie d'une voyelle, et par conséquent dans les phonèmes complexes, toute consonne interne devait se trouver placée entre deux voyelles.

Avec apocope, vocalisme réduit. — Sk. *'râj*, *'rajata*, *ar'juna*, gr. ἀρ'γός, lat. *ar'gentum*.

— — Sk. *ṛjra*, *ṛjiti*.

Sans apocope. — ταραχή, τ'ρέχω.

Avec apocope, vocalisme plein. — Zend *arej*, gr. ἐλαχύς.

Avec apocope, vocalisme réduit. — Sk. *'raghu*, *'raṃhas*, all. *'rasch*, lat. *'levis*.

Avec apocope, vocalisme réduit. — Sk. *ṛghâvant*.

Exemples avec la nasale :

Sans apocope. — Gr. κ'νύζα, κ'νίζη, κεν'τέω.

Avec apocope, vocalisme plein. — ὄνυξ.[1]

— vocalisme réduit. — lat. *un'guis*.

— — Sk. *'nakha*, gr. 'νύσσω.

Sans apocope. — σκ'νῖφος, κ'νέφας, γ'νόφος.

Avec apocope, vocalisme réduit. — Sk. *ambhas* = *'an'bhas*.

— — Sk. *'nabhas*, 'νέφος, lat. *'nubes*.

Sans apocope. — Sk. *chan'da*, *chan'das*.

Avec apocope, vocalisme réduit. — ἀν'δάνω.

— — Sk. *'nand*.

Sans apocope. — γ'νάμπτω.

Avec apocope, vocalisme plein. — Sk. *unapti*.

— vocalisme réduit. — Lat. *amplus* = *'an'plus*.

— — Sk. *'nam*, pour *'namp*.

Mais, si l'on tient compte de plusieurs circonstances analogues à celles dont il vient d'être question, on voit que la semi-voyelle *v* traverse, avec les voyelles qui l'accompagnent dans un groupe primitif *âvâ*, des phrases semblables à celles de *ârâ* et *ânâ*, et plus intéressantes encore, si c'est possible, en ce qu'elles se relient à l'origine de la série vocalique *ô*, *o*, *û*, *u*, dans l'ensemble des langues indo-européennes.

[1] L'esprit initial de tous les mots grecs issus d'un pareil processus représente l'explosive tombée ou plutôt le groupe σκ dont elle est issue.

Établissons d'abord le parallélisme de :

ava, *ara*, *ana* dans *bhava-ti*, *bhara-ti*, *jânâ-ti* ;
avi, *ari*, *ani* — *bhavi-ta*, *bhari-ta*, *jani-ta*.

De plus *av*, *o*, *û*, *u* sont issus de *ava* par l'élision de la finale comme *ar*, *an*, *ṛ*, *a(n)*, de *ara*, *ana*.

Exemples :

Sk. *po-tar*, auprès de *pavi-tar* et *pavi-tar* ;
Sk. *sotar*, auprès de *savitar* ;
Sk. *ûta* (rac. *av*), auprès de *avi-ta* ;
Sk. *bhûta*, pour **bhota*, auprès de *bhavita*, etc.[1].

S'expliquent de même :

Rac. *tûr*, dans *tûrṇa*, *tûrṇi* ; *tur* dans *turat*, pour **tor*, venant de **tavar*, **tav'r*,

Rac. *pûr*, dans *pûr-ta*, *pûrṇa*[2] ; *pur*, dans *puru*, pour **por* venant de *pavar*, *pav'r*. Cf. *bharg*, *bhṛg*, pour *bharag*, *bhar'g* et *chind*, *scind* pour *chinad*.

D'autre part, les variantes *tvar*, *jvar* sont, pour **t'var*, **j'var* comme *bhrâj* est pour **bh'râj* et *jñâ* pour *j'nâ*.

Le parallélisme se poursuit si on examine *v* en tant qu'initial. Comme tel, il était ainsi que *r* et *n* précédé d'une explosive. D'où des séries pareilles à celle-ci :

Sans apocope. — Sk. *hvar*, de **h'var* ;
— *ghûr-ṇ* = **ghav'r-ṇ* ;
— Gr. κοῖλος = *καϝιλος, κυλλός de *καϝ'λλος ;
— Lat. *curvus* = **cav'rvus* ;
Avec apocope, vocalisme réduit. — Sk. *ûr-ṇu*[3] = **àv'r-ṇu* ;
— — *uru* = **av'ru* ;
— — εὐρύς = ἐϝ'ρυς ;
— — οὖρος, ὄρος = *ἀϝ'ρος ;

[1] Dans la déclinaison, l'articulation se retrouve entière dans le nom. plur., *bhavaras*, de même que *aya* apparait dans le nom. plur., *agnayas* ; ailleurs, la contraction y a substitué *av*, *o*, *û*, *u* ; *ay*, *e*, *î*, *i*. Voir ci-dessus, p. 27, *seqq*.

[2] L'*û* de ces formes venant de *ô* explique l'*î* de *kîrṇa*, *stîrna* venant de *ê*.

[3] *ûrṇu-*, *uru*, thèmes faibles auprès de *varishṭha*, thème fort, au même titre que *dive*, *çunâ* et *vidushâ* sont faibles auprès de *dyâve*, *çvânam* et *vidvânsam*.

Avec apocope, vocalisme réduit. — Lat. *av'rbis* = **orbis*;
— — *urna* = **av'rna*;
— — Sk. **varištha*;
**v'ṛnoti*.

Enfin *tar*, *par*, comme *takš*, auprès de *tvakš*, suff. *tva*, auprès de *tâ*, etc., ont éliminé le *v* dans les formes *tvar*, **pvar*.

Dans la déclinaison, une forme *dyâve* parallèle à *divé* démontre que *dyôs* parallèle à *divás* est pour *dyav's*[1] (comme *gâm* est pour **g'vâm*, cf. *dyâm)* et qu'une forme faible de la déclinaison du suff. *vâṃs* comme *vidušâ* vient de **vidav'sâ*, **vidošâ*.

Le rapprochement de *çunâ* pour **çav'nâ* avec *râjñâ* pour *râj'nâ* (cf. *çune-râjñe)* est aussi des plus concluants.

De la même façon s'expliquent les participes passés et les formes faibles de parfaits comme:

ukta pour *av'kta*;
uvâca — *av'vâca*;
udita — *av'dita*;
ûdima — *âv'dima*;
ûḍha — *âv'ḍha*;
uvâha — *av'vâha*, etc[2].

[1] La différence d'accentuation indique de plus, qu'au moins à l'origine, tous ces mouvements phonétiques se coordonnaient avec les mouvements de l'accent. — Cf. aussi à *havyavâham* (cas fort) *havyavâha*, pour **havyavahâ* (cas faible).

[2] Une question de la plus haute importance à trancher, car de sa solution dépend le sort de la partie pratique la plus importante et la plus neuve de la doctrine des néo-grammairiens, est de savoir si, oui ou non, c'est par l'élimination en sk. de l'*a* de *vac* et de *yaj* que se sont constituées les formes faibles *ukta*, *uvâca*, *išṭa*, *îjatus*, etc.

Les raisons tout à fait décisives prouvant que leur point de vue est inexact et qu'en pareil cas *u*, *û* viennent de *av*, *o* et *i*, *î* de *ay*, *e* sont :

1o L'*û* et l'*î* de *ûḍha*, etc., et *îje*, etc.

2o La réponse du gr. εὐρύς pour *ἐϝιρυς au sk. *uru* issu de *av'ru*, de εὔχομαι = ἐϝ'χομαι, εὐκτος = ἐϝ'κτος à *ûce* issu de *av'ce* et *ukta* issu de *av'kta* (l'étroite parenté des deux formes est du reste certaine); de εὖ = ἐϝ au sk. *su* issu de *sav*, *so*; de οἰστός *ἀϝιστος; à *ûḍha*, pour **âv'ḍha*, **âviḍha*, etc.

3o L'impossibilité de séparer le sk. *jetar* pour *jay'tar* de *jayati*, et *jita* de *jetar*; *adidhet* pour *adidhay't* de *didhaya* et *dhîta* de l'un et de l'autre, etc. ; et de supposer un autre processus pour *išṭa* auprès de *ešṭi* et de *yaj*.

4o La conformité de ces mouvements avec les faits les plus sûrs de la phonétique sanskrite.

5o L'analogie des doublets réels *avita*, *ûta* (rac. *av*), avec les doublets en partie hypothétiques, **avidha*, *ûḍha* (cf. gr. οἰστός), **ayišṭa*, *išṭa*, etc.

6o Les formes lat. *soror*, *socer*, *sopor*, *sonus*, etc., auprès du sk. *svasar*, *çvaçura*,

La semi-voyelle *y* a subi comme initiale les mêmes lois que les autres lettres de pareille catégorie, c'est-à-dire qu'elle avait

svapnu, *svana* ne peuvent s'expliquer que par des antécédents communs *sava-* pour la syllabe initiale, réduits pour le latin a *sav'* et pour le sk. à *s va-*, c'est-à-dire par un processus tout différent de celui qu'admettent les néo-grammairiens pour les cas examinés et tout à fait semblable au contraire à celui que j'indique. Si l'on faisait une objection de la différence du processus dans les deux langues, je répondrais par l'*o* de ἑκυρός en regard de l'*e* de *socer* qui impliquent en toute évidence une marche alternative du même genre.

7o Si *ukta* était pour *v'kta* il faudrait, auprès d'une rac. *nah*, non pas *naddha* mais **n'ddha*, d'où, selon la théorie, **addha*.

Si l'on demande la preuve de l'existence d'un doublet *a av'c* ou *av'h* auprès des rac. *vac*, *vah*, et d'un doublet *ay'j* auprès de *yaj*, je répondrai non seulement par les listes ci-dessus qui établissent aussi clairement qu'une chose peut l'être que *avac* e *ayaj* ont donné par l'affaiblissement alternatif de l'un des deux *a* en *e* et en *i* **evac*, **eyaj*, **ivao*, **iyaj*, d'où *'vac*, *'yaj* et **avec*, **ayej*, **avic*, **ayij*, d'où *av'c ay'j;* mais encore :

1o Par le gr. ἐέργω pour *ἐϜεργω et le lat *urgeo* issu de **av'rgeo* auprès du sk. *vurj;* ἐέρση pour *ἐϜερση, auprès du sk. *varš;* εἴλλω pour *ἐϜιλλω, auprès du sk. *var* et *ûr* pour *av'r*. (*Volvo*, comme le dit tres bien Curtius, contient un redoublement; le thème est pour *vav'r-*, cf. les formes sk. comme *vavavrušah;* il en est de même de la forme *voc* de *vac* (cf. ἔειπον = *ἐϜεϜιπον; *avocat* = **avavacat*, et très probablement aussi de βούλομαι et du lat. *volo);* εἴκω = *ἐϜικω, auprès du sk. *u? (ucita);* εἶρος = *ἐϜιρος, cf. οὖλος, auprès du sk. *ûrṇu*, etc.)

2o Le doublet de *yaj* existe encore sous la forme *iyakš* qu'on considère comme un intensif mais sans qu'il en ait le sens. Des formes analogues sont encore :

irajy	auprès de	*raj*
iradh	—	*radh*
irasy	—	*rakš*
irá	—	*ri*
iva, *eva*	—	*vá*, cf. gr. ἠέ pour ἠϜε

3o On peut comparer au redoublement *'av av'c-us* donnant *ucus* d'une racine *av'c*, les formations grecques comme :

ἀραρίσκω,	cf. sk. *ar;*
ἐλελίζω,	cf. ἕλιξ
ἀλαλκεῖν,	auprès de ἀλέξω;
ἀλαλάζω,	auprès de ἐλεγ, dans ἔλεγος.

ainsi que les parfaits comme ἐνήνοχα, ἐνήνεγμαι

Du reste une rac. *avac* donnant un parfait faible **av'vâca*, d'où *uvâca*, c'est-à-dire elidant la voyelle qui suit la première consonne, est en parfait rapport avec *sad* donnant un parfait faible *s'sâda*.

Ajoutons que le redoublement de *avac* par *avavac*, *av'vac*, est en conformité non seulement avec ἀραρίσκω, etc., mais encore avec *ânace*, pour *'ânanaçe*, **an'naçe* (cf. ἐνήνεγμαι).

La confusion si fréquente en sk. de *b* et *v*, la représentation également fréquente en grec dans des variantes dialectales de Ϝ par β, le rapport en latin des imparfaits en *bam* et des futurs en *bo* avec les parfaits en *vi*, etc,, sont autant de faits qui prouvent que le *v* consonne est issu d'un *b* ou n'est qu'un *b* affaibli; ce rapport

devant soi, et séparée par une voyelle, une explosive dont la chute souvent proethnique rend compte de bien des faits restés jusqu'ici à l'état de problème[1].

En conséquence, *ya* suppose un antécédent *aya* comme *ra*, *na*, *va* supposent des antécédents *ara*, *ana*, *ava*, et cet antécédent a subi lui-même l'apocope de l'explosive en question. Bref, dans tous ses mouvements *y* imite ceux que nous venons de constater avec les sons de même nature.

La chute de l'explosive initiale explique le rapport si énigmatique autrement de ἧπαρ avec sk. *yakrt* et surtout de ζέα, ζεία, pour *ζει'Ϝα avec sk. *yava* pour *ayava* et de ζεύγνυμι pour *ζει'Ϝέγνυμι avec sk. *yunajmi*, pour **ayav'najmi*, plus dans les deux cas une consonne initiale tombée. C'est un rapport identique à celui de σκνίφος avec νέφος, surtout si l'on tient compte que ζ = δσ est pour κσ, et que le lat. *cingo* est en quelque sorte un doublet de *jungo* (cf. *cunctus* et *junctus*)

Comme exemples des modifications parallèles à celles qui ont lieu sur *ara*, *ana*, *ava*, après que l'explosive initiale est tombée, nous citerons :

yâ-ti qui correspond à la forme pleine *aya-ti* et à la forme réduite *e-ti* = *ay'-ti*[2].

entre les deux sons explique celui qui rattache : ἀμβλύς, pour *ἀμ'β'λυσ, avec μῶλυς; pour *μαϜ'λυς (sk. *mûra*); μβροτος (dans ἄ-μβροτος), pour *μ'β'ροτος, avec le lat. *mortuus*, pour **mav'r'tuus*; βλώσκω pour *μ'β'λωσκω avec ἔμολον pour ἐμαϜ'λον (cf. ἔθανον auprès de θνήσκω et rac. sk. *mûroch* dans le sens de grandir, devenir fort). Pour la chute ou l'assimilation de μ devant β, cf. aussi βραδύς pour *μ'β'ραδος avec sk. *mṛdu* pour **m'vṛdu*. A l'analogie des mêmes faits se range l'explication du lat. *duellum* pour **davellum* auprès de *bellum* pour **d'bellum* (cf. sk. *dhvar*); *duonus* pour **davonus*, auprès de *bonus* pour **d'bonus*; *duo* pour **davo*, auprès de *bis*, pour **d'bis*; zend *dbis*, pour **d'bis*, auprès du sk. *dvis* pour **davis*, etc.

[1] *y* n'est autre, au moins le plus souvent, qu'un *i* consonantifié devant une autre voyelle comme, par exemple, notre *j* de *jour* venant de l'*i* du lat *diurnus*, et si, comme bien des faits donnent à le croire, l'*i* substitué représente en pareil cas la partie finale d'une diphtongue *ae*, *ai* le *y* qui le remplace doit toujours se présenter primitivement entre deux *a* ou leurs substituts (*ayâ*, *aya*). C'est ainsi du reste qu'on peut restituer l'articulation pleine, soit dans la déclinaison au génitif *agnes* pour **agnay's* (thème *agne* du vocatif + désinence *as*); soit dans les thèmes nominaux et verbaux comme *jé-ta*, de **jay-ta* auprès de *jaya-ti*, *jayi-tar*, *jetar*.

[2] L'antécédent à explosive initiale est sans doute *ga* (*giya* dans *jigâya*; cf. βα dans βαίνω, *bae* dans le lat. *baeto*, etc.).

yaj-ati et *yác-ati* qui correspondent aux formes faibles :

icch ati	issu de	*ay'ccha-ti;*
îḍe	—	*áy'zde;*
iṣṭa	—	*ay'ṣṭa;*
îje	—	*ây'je;*
iyàja	—	*ay'yàja;*
iyakṣ	—	*ay'yakṣ.*

yacch-ati et *yucch-ati* qui correspondent à la forme faible. *îçi-te*, issue de *áy'kṣite* ou *áy'çcite*, cf. ἴσχω, pour *εἰσχω, forme faible de la même manière que εὔχομαι, issu de ἀϝχομαι, auprès de la rac. *vac* (cf. ἐυ'κτός et *ukta)*. tandis que ἦχος = *ϝηχος (cf. sk. *vâc*, *vacas*, etc.) appartient aux formes faibles.

Eu égard à la répartition générale de ces formes, on peut dresser les tableaux synoptiques suivants :

Formes pleines :	*ara*,	*ana*,	*ava*,	*aya*.
Formes réduites fortes :	*ra*,	*na*,	*va*,	*ya*.
— faibles :	*ar*,	*an*,	*av*,	*ay*.

RÉSUMÉ

FORMES SANS APOCOPE

Pleines fortes. . . .	***bhára-ti***,	***jánà-mi***,	***bháva-ti***,	***jáya-ti.***
— —	***bhari-tá***,	***janit-vî***,	***bhávitum***,	***jayi-tar.***
— affaiblies. . .	***bhṛ-tá***,	lat. ***geni-tus***,	lat. ***foetus(*fave-tus)***,	
Réduites fortes. . . .	***bh'râj-ate***,	***j'nâ-ti***,	***t'vara-te***,	***jyá-sya-ti.***
— — . . .	***φ'λέγω.***			
— faibles. . . .	***bi-bhar'-ti***,	***jan'-man***,	***turá te(*tav'rate)jî-ta,jina***	
— . . .	***bha(r)'-ṭá***			***(*jay'-ta, *jay'-na).***
— . . .	***bhár'g-as.***			
— . lat.	***ful'geo.***			

FORMES APOCOPÉES

Pleines.	**ἐλαχ-ύς,**	**ὀνο(γ)-μα,**	***uloka***,	***aya-ti.***
—	**ἄρα.**			
Réduites fortes. . .	***'ràja-ti.***	***'náhyâ-mi***,	***'vak-ti***,	***'yâ-ti.***
— — . .	**ῥά.**			***'yaj-ati.***
— affaiblies.	***ṛj-rá, ṛj-îti.***			
— faibles. .	***ar'juna***,	***aṃ'has, aṃ'hu***,	***uk-tá***,	***eti (*ay'-ti)***
— — lat.	***ar'gentum***,	**ἐγ'γύς,**	***(av'k-ta)***	***iṣ-ṭa (ay'ṣṭa).***
— — . .	**ἄρ'.**	lat. ***an'gustus.***		

Les séries suivantes justifient encore les lois qui viennent d'être indiquées.

Série *ara*, *ra*, *ar*, *r̥*

Idée de briller, brûler, être ardent, s'agiter, etc. :

Formes pleines sans apocope.	Thème γαλακτ = γαλαξ-, κορύσσω, lat. *corusco*.
Formes affaiblies.	Sk. *gr̥š-u*.
— fortes.	γλαύσσω, χρυσός, sk. *grîš-ma*.
— réduites faibles.	χάλλος (*χαρσος), sk. *ghar(s)-ma*, *harša*,
Formes pleines avec apocope.	Sk. *uloka*, ἠλέκ-τωφ, ἤλεκ-τρον[1].
Formes affaiblies.	Sk. *r̥š-u*.
— réduites fortes.	Sk. *roc-ati*, *rukš-a*, λεύσσω, *lux*, *lact*.
— — faibles.	Sk. *arc-ati*, *ark-a*, *ulk-â*.

Idée de crier, parler, chanter, prier :

Formes pleines sans apocope.	ἐκάλεσ-α, κέλευσ-μα.
Formes réduites fortes.	κλαγγ-, κλαγ- dans κλαγγή, κέκληγα, all. *krachen*, *klagen*.
— pleines avec apocope.	ἔλεγχ-ος, ἔλεγ-ος, ἀλέκ-τωρ, ὑλακ-ή, ἀλαλάζω.
Formes réduites fortes.	λάσκω, λέγω, λόγος[2], lat. *lego*, *loquor*.
— — faibles.	Sk. *arc-ati*, *ark-a*, lat. *arg-uo*.

Idée de tourner, envelopper, couvrir :

Formes sans apocope.	στρέφω, στρόφος, στρεβλός, στρόβιλος.
— pleines avec apocope.	ἐρέφω, ὄροφος, ἔρεβος.
Formes réduites fortes.	ῥέμβω, ῥόμβος.
— — faibles.	ὀρφνός.

Série *ana*, *na*, *an*

Idée de prendre, posséder, maîtriser, gouverner :

Formes pleines avec apocope.	Sk. *ânaçe*, ἀνάσσω.

[1] Ici se rattache sk. *varcas* pour *(a)var(a)c-as*.

[2] λάλος est probablement pour *λαγλος, comme lat. *palus* pour **paglus* (πήγνυμι).

Formes réduites fortes.	Sk. *'naç-ati.*
— — faibles.	Sk. *a(n)'ç-noti.*
Formes pleines avec apocope.	ἀνὰ, εἰνί.
Formes réduites fortes.	Sk. *'ni.*
— — faibles.	ἐν', *in'*.
Formes réduites avec apocope fortes.	Sk. *'na*, 'νή.
Formes réduites faibles.	Sk. *an'*, ἀν', lat. *in'*.
Formes réduites sans apocope,	Sk. *tun'd-ati.*
Formes réduites avec apocope,	Sk. *'nud-ati.*
Formes pleines avec apocope,	ἀνήρ.
Formes réduites fortes.	Sk. *'nara*, acc. sing. *'narâm.*
— — faibles.	ἀν'δρός.
— — affaiblies.	Sk., gén. plur., *'nr̥-nâm.*
Forme pleine avec apocope.	ἐννέα.
— réduite forte.	Sk., *navan*, lat. *'novem.*

Série *ava*, *va*, *av*

Idée de faire entendre un son :

Forme pleine sans apocope.	Lat. *sibilus.*
— réduite forte.	Sk. *s'var*[1].
— — faible.	Gr. συρίζω (σαϝ'ρ-).
— pleine avec apocope.	Gr. εἴρω (*ἐϝιρω).
— réduite forte.	Lat. *'ver-bum.*
— — faible.	αὐλός (*αϝ'λος).
(Redoublée.)	ὀαρίζω (αϝ'ϝαρ-)[2],

[1] Ici se rattache le lat. *ser-mo*, pour **s'ver-mo.*

[2] Peut-être faut-il rattacher ici le lat. *orare* dont le rapport avec *os*, *oris* me paraît bien douteux.

Idée de briller, voir, savoir :

Formes pleines avec apocope.	Sk. *âvis*, ἐϝισκω, ἐϝιδομαι, οἶδα[1] ((ϝ)αϝιδα), ἔοικα[2] (ἐ(ϝ)αϝικα).
Formes réduites fortes.	Sk. *'vasu*, *'vastu*, *'ved-mi*, lat. *'video*.
— — faibles.	Sk. *ucchati (av'cch-)*, ὄσσομαι (ἀϝ'κτομαι), ὄσσε (ἀϝ'κτε), lat. *oculus (av'culus)*.
	Sk. *uš-as (av'š-as)* ἄυ'ως, ἠϝ'ως (ἀυ'σως), lat. *aurora (av'sosa)*.[3]

Idée de briller, voir :

Forme réduite faible sans apocope.	Sk. *sûrya (*sav'rya)*, lat. *sôl (sav'l)*.
Forme réduite forte.	Sk. *s'var*.
Forme pleine avec apocope.	ἀϝελ-ιος.
— réduite forte.	*'varna*, *'varu-na*, 'ϝελε-νη.
— — faible.	οὐρανός (ἀϝ'ρανος), ὥρα (ἀϝ'ρα). ὁράω. ἑώρακα (ἐ(ϝ)αϝ'ρακα).

Idée d'agir avec force, violence.

Forme pleine avec apocope.	ἐϝεργω.
— réduite forte.	Sk. *'varj-ati*.
— — faible.	Sk. *ûrj (âv'rj)*, ὀργή (ἀϝ'ργη); lat. *urgeo (av'rgeo*[4].

Idée de croître :

Forme pleine avec apocope.	Zend *uruth*.
— réduite forte.	Sk. *'vardh-ati*.
— — faible.	Sk. *ûrdhva (âv'rdhva)*, ὀρθός (ἀϝ'ρθος).

[1] Dans οἶδα, il est certain que l'ῐ correspond à l'*é*, *i* du sk *véda*, lat. *vidi*; à quoi correspondrait l'o, sinon à α + ϝ ?

[2] Il est probable que dans une forme comme ἔοικα, c'est α + ϝ qui a donné ο, tandis que ε + ϝ s'est allegé du digamma.

[3] Sur le rapport étymologique de ces différentes formes, voir ci-dessus, p. 282.

[4] A la suite de la perte du *v*, il s'est constitué une nouvelle série parallèle qui comprend :

ἀλέξω, ἀρήγω; sk. *rakš*, *raj*, lat. *rego*;
ἀρχός, ἀλκή, ἀρκέω, lat. *arceo*.

Thème du relatif :

Forme pleine sans apocope.	Proeth. *kava*.
— réduite forte.	Lat. *q'vi*–, sk. *k'va*–.
— — faible. —	Sk. *ku-(kav')*, lat. *qu* .
— — — avec apocope.	ὅς (ἀϝ'ς), lat. *u (av')*, dans *uter*, *ubi*.
Forme réduite forte avec apocope.	Sk. *'vayas*.
Forme réduite faible.	Lat. *av'is*.

Série *aya, ya, ay*

Idée de briller, voir :

Forme pleine sans apocope.	*cakš*, *çikš*.
— réduite forte avec apocope.	*'yaças (yakšas)*.
Forme réduite faible avec apocope.	*îkše (ây'kše)*.

Idée de force, vigueur :

Forme pleine sans apocope.	Sk. *vayas*.
— réduite faible —	Lat. *vis (vay's)*[1].
— réduite forte avec apocope.	Sk. *'yasyati*.
Forme réduite faible avec apocope.	Sk. *ây'us*.

Thème du relatif :

Forme pleine sans apocope.	Proeth. *kavaya*[2], *kvaya*, *kaya*.
— réduite faible —	Thème sk. *ki-(kayi)*, gr. τι-, lat. *qui*
— — pleine —	— sk. *aya* (thème déterminatif).

[1] Ici aussi se rattache le gr ϝίς (*vay'ns*), d'où le gen. ϝινός pour *ϝινσος. Rapport à peu près semblable entre sk. *nasa*, lat. *nasus* pour **r'nansa*, **r'nansus* et gr. ῥίς, ῥινός, pour *ῥιν'ν;, *ῥιν'σος. On a la forme sans apocope dans la rac. sk. *ghri*, *ghrinas*; pour **ghrinas*; *nasa* a subi une double série d'apocopes eu égard à *ghrinas* et une triple eu égard à ὀσφραίνομαι. pour *σχοσχρ̣αινσομαι (cf. *jighriti* pour le redoublement).

[2] Cf. ci-dessus le thème *kava*, variante de celui-ci.

